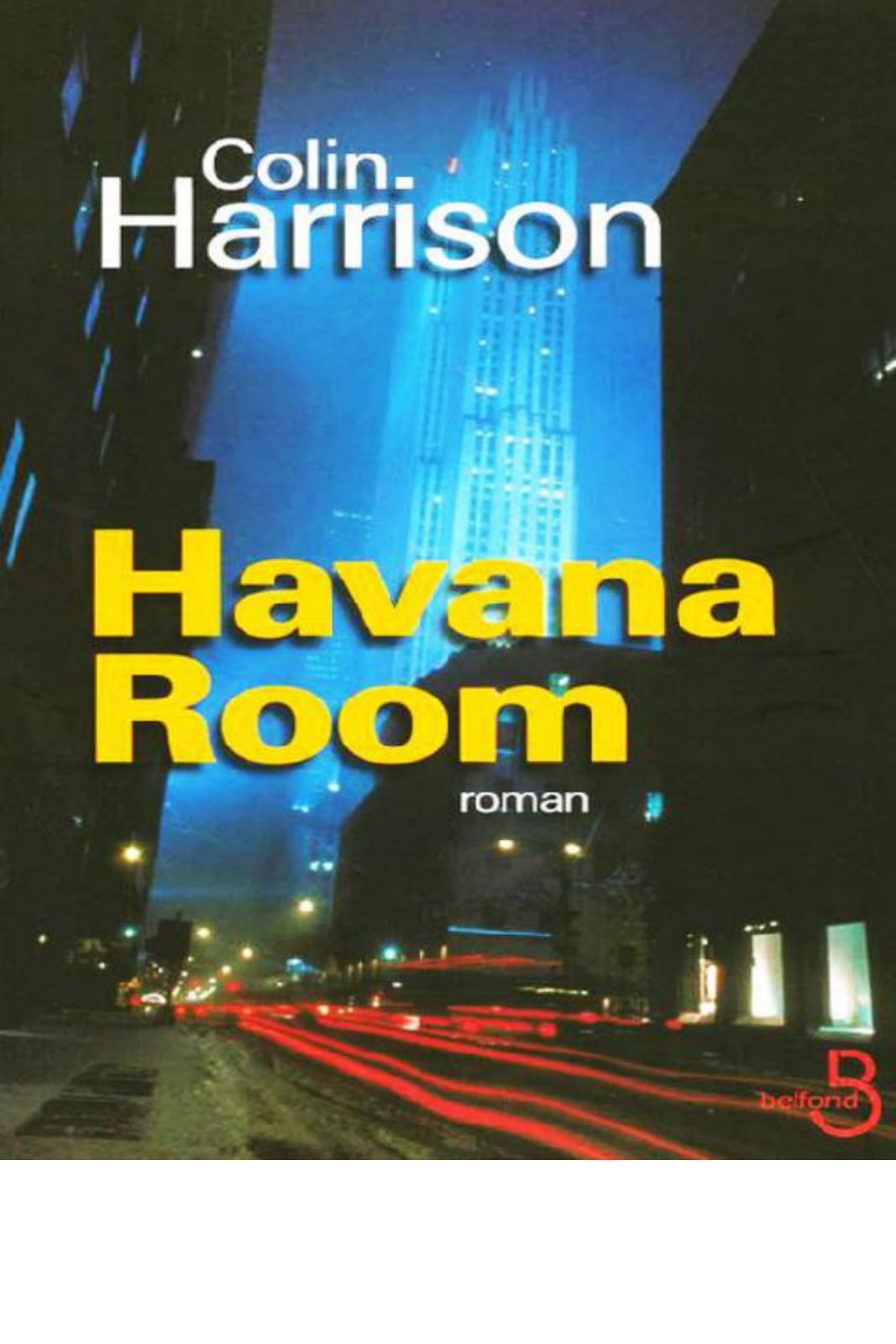


Havana Room

Harrison, Colin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Colin.
Harrison

Havana Room

roman

belfond 

Colin HARRISON

HAVANA ROOM

Traduit de l'américain
par Oristelle BONIS

10/18

« Domaine Étranger »
dirigée par Jean-Claude Zylberstein

BELFOND

Sur l'auteur

Colin Harrison est né dans la région de Philadelphie. Il est l'auteur de cinq ouvrages, dont *Havana Room*, *Manhattan nocturne* et *La nuit descend sur Manhattan*. Son nouveau roman, *Risk*, a paru en 2010 aux éditions Belfond. Également éditeur, il vit aujourd'hui à Brooklyn.

Du même auteur
aux Éditions 10/18

Manhattan nocturne, n° 4143
La nuit descend sur Manhattan, n° 4351

Ceci est une œuvre de fiction. Tous les personnages sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence et involontaire.
Toute situation dans laquelle apparaîtraient les noms des personnes et des lieux réels seraient entièrement fictive.

Titre original :

The Havana Room

publié par Farrar, Straus and Giroux, New York

© Colin Harrison, 2004. Tous droits réservés.

© Belfond, 2005, pour la traduction française.

ISBN 978-2-264-04265-1

Pour Dana.

« Dans l'éveil à la vie qui l'arrache à la nuit de l'inconscience, la volonté se retrouve une dans un monde infini et illimité, une parmi d'autres formes individuelles innombrables qui toutes luttent, souffrent, pèchent ; les désirs de la volonté sont sans limites, ses prétentions inépuisables, et tout désir satisfait en engendre un nouveau. Il n'est pas au monde de satisfaction qui puisse suffire à apaiser la volonté, à fixer un but à ses aspirations infinies et à combler l'abîme insondable de son cœur... »

SCHOPENHAUER

Commencer par la nuit où ma vie d'avant a fini. Commencer par la chaude soirée d'avril où le quadra fripé est sorti de son taxi à l'angle de Park Avenue et de la 77^e. Autour de lui, Manhattan fume et vrombit. Il a faim, envie de baiser, besoin de dormir, et dans l'ordre, de préférence. Le taxi redémarre, disparaît. Il est une heure du matin, et lui, la tête renversée en arrière, regarde l'immeuble où il habite en poussant un gros soupir – un soupir encyclopédique, un *ouf* audible venu du tréfonds de ses poumons et qui condense tout ce qui fait sa vie, souhaits et rêves, tristesses et joies, victoires et défaites. Sa vie entière, oui, tourbillonne dans cette bouffée tiède, comme toujours, pour tout le monde.

Au départ, le plan était de rentrer à temps pour la fête d'anniversaire de son fils, histoire de lui faire une surprise. Même sa femme n'est pas au courant. Seulement l'avion a décollé de San Francisco avec du retard, il a tourné un temps infini au-dessus de l'aéroport de La Guardia, et en ville ça circulait mal, malgré l'heure tardive. La voie express du Queens à Brooklyn, saturée de malfrats pare-chocs contre pare-chocs dans leurs quatre-quatre aux vitres teintées, de semi-remorques enfin libres de rouler, de limousines infernales. Planté sur le trottoir, sa valise à la main, notre homme tire sur sa cravate en soie rouge, défait le premier bouton de sa chemise. Las de ce garrot, mais accro à ce qu'il lui vaut. Car il y a une compensation à cette contrainte, n'est-ce pas ? Oh, oui, oui, naturellement – primes, dividendes, cumul d'intérêts, participation triplée au capital de la boîte. Et il en espère encore beaucoup, des compensations de ce type. Une pipe conjugale tous les six mois, un nettoyage à sec prompt et efficace, l'empressement de son assistante à en passer par ses quatre volontés... Comment pourrait-il en être autrement ? Il a *travaillé* pour en arriver là.

C'est un brillant sujet, notre avocat d'affaires. *Mon* avocat. Mon vieux moi perdu. Quatorze ans qu'il travaille dans le même cabinet et un bout de temps qu'il en a des parts. La liste de ses clients comprend une grosse *grosse* banque (dirigée par des dragons en costume-cravate, détenue à un peu moins de cinquante pour cent par la dynastie Saud, ne devant de comptes à personne), plusieurs promoteurs immobiliers (des cinglés qui te bouffent les couilles), une chaîne de télévision (des marionnettes dont d'autres marionnettes tirent les fils) et divers individus à valeur nette élevée (des héritiers, des intrigants, des traders du mariage). Il sait s'y prendre avec ces gens-là. Les coups de fil efficaces, les repas d'affaires concluants, les dossiers bien ficelés, il connaît. C'est un type sûr, mais pas un tueur. Du moins pas *en apparence*. Pas un mauvais coucheur, non plus, un soiffard de pouvoir, un camé des affaires – les

portes ne claquent pas sur son passage, les secrétaires ne lèvent pas les yeux au ciel. En réalité, il devrait en jeter un peu plus mais cela lui serait probablement difficile. La calvitie le guette, et question tour de taille il faut qu'il perde au moins un *Times* plus ses suppléments du dimanche. Oui, mais n'empêche – n'empêche que pour tourner le monde a besoin de types comme lui, des types sûrs qui n'en jettent pas trop. Les gens se sentent bien avec lui, ils lui font *confiance*. Ses confrères du cabinet aussi lui font *confiance*. Il arrive donc à tenir à distance les mauvais pressentiments, ne croit qu'à moitié qu'il est remplaçable. L'ascension sera longue, c'est sûr. Cinq ans, pas moins, entre chaque marche menant au sommet. Et ce qui se profile devant lui, c'est le début de la fin – les cheveux qui grisonnent, les genoux raides, les comprimés anticholestérol. Il n'en est pas encore là, cependant, pas tout à fait. Jusqu'où son ascension le mènera-t-elle, cela reste indéterminé, mais au bout il y aura probablement le golf, un bateau, un urologue, une perspective somme toute acceptable – presque. S'il a un petit penchant fataliste, il ne le laisse pas prendre le dessus. Il voudrait des tas de choses et sait pertinemment qu'il n'obtiendra pas tout. Il rêve d'être plus grand, plus mince, plus riche, il regrette de n'avoir pas baisé avec plus de filles avant de se marier. Judith, sa femme, a cinq ans de moins que lui. Elle est très jolie, mais il souhaiterait qu'elle soit un tantinet plus gentille avec lui. Elle sait qu'elle est encore très jolie et qu'elle n'a pas trop à s'en faire, en tout cas pour le moment, tant qu'elle n'a pas, ainsi qu'elle l'a maintes fois annoncé, le cou de sa mère. (À quoi s'attendre ? une horreur mollement boursouflée ou un pis flasque et vide ? Il l'ignore. Vu les antécédents familiaux avec la chirurgie esthétique.) Dans l'intervalle, il aura été un mari fidèle et un bon pourvoyeur, il lui sera même arrivé de changer des couches quand leur fils était bébé. Stable : le même, du début à la fin de l'année. Judith croit quant à elle qu'il est toujours possible de tout réinventer, sa personne en particulier, et cycliquement elle passe par une phase de shiatsu, d'aromathérapie, de yoga, de Dieu sait quoi. Toujours en train de vouloir *autre chose*. Donne l'impression d'être frustrée, même par ses orgasmes. Aspire à toujours *plus*. Plus de *quoi* ? N'ont-ils pas assez, Judith et lui ? Évidemment non. Mais pareil désir est dangereux. D'où la perpétuelle réinvention. Lui ne comprend pas comment c'est possible. Pour lui, on est ce qu'on est. Point.

Cela étant, il réinventerait volontiers son salaire. Il palpe, certes, certes, mais il vaut plus. Les principaux associés, les vieux de la vieille qui avancent à pas de loup dans les couloirs, sourire libidineux en coin, pompent plus de fric qu'ils n'en ramènent. Judith et lui ont beau vivre dans un de ces immeubles cossus où un portier à la chevelure argentée salue par son nom chacun des résidents, il rêve d'être mieux payé – quatre-vingts pour cent d'augmentation, oui, ce serait bien –, car Judith a l'intention d'avoir bientôt un autre enfant. Or, à New York, les gosses coûtent une fortune. Des emblèmes totémiques du niveau de vie, oui. Quand on habite Manhattan, il faut disposer *après impôts* d'un seuil de revenus conséquent pour envisager

sérieusement d'élever deux gamins en bas âge avec ce que cela implique en dépenses chez le médecin, frais de garde, écoles privées, leçons de musique, camps de vacances. Il y a le coût de l'éducation, de la surveillance, mais aussi de la protection et de l'apaisement. L'attentat contre le World Trade Center a suffisamment traumatisé les enfants de la ville. Inutile de les exposer en plus aux clodos et à leurs plaies purulentes, aux grands fous, aux chieurs du métro. On préfère les préserver de tout ça, les tenir à l'écart, sous contrôle. Pas question de flâner, de lambiner, de musarder, car traîner sur le chemin de la maison, c'est forcément s'exposer au pire. Un ravisseur d'enfants, un pervers, une bande d'ados moqueurs et méchants qui jouent du cutter. À Manhattan, les monstres guettent au coin de la rue, sinon dans la réalité topographique, au moins en imagination.

Et l'argent modifie les contours de l'imagination. Il augmente les unités du luxe. Le type dont je parle, l'avocat, mon bonhomme, primate trop peu velu en costume taille 56, n'est pas sans le savoir. La vie est une jungle où il faut tuer pour manger, se répète-t-il. Augmente ton tableau de chasse et tu vivras mieux. Un deuxième enfant, cela impliquera de déménager, d'avoir une plus grosse voiture. Et de garder encore quelques années Selma, la baby-sitter. En additionnant les extras, les petits cadeaux, les vacances, il laisse quarante-huit mille dollars par an à Selma. Soit cent mille dollars avec les cotises. Plus que ce qu'il touchait en début de carrière ! Incroyable qu'il ait les moyens de verser une somme pareille, non ? Et terrible de ne pas pouvoir faire autrement ! D'autant que Judith espère bien avoir un jour une grande villa en bois du côté de Nantucket, comme ses copines. Quinze pièces, court de tennis, piscine chauffée avec revêtement en béton taloché, bassin et carpes koï. Optimiste, elle l'encourage. « Tu vas y arriver. Je suis sûre que tu vas y arriver ! » Il opine avec soumission, déprimé à l'idée des années de travail qui l'attendent – à terme, il croulera de fatigue. Le fric, oui, toujours plus de fric. Il s'en fait une tonne et il lui en faut davantage. Un technocrate teigneux, Larry Kirmer, dirige la commission rémunérations du cabinet ; plus d'une fois notre avocat, un type raffiné tout de même sorti de Yale, s'est complu dans des fantasmes où il flanquait une dérouillée à Kirmer ; ces scenarii lui procurent assez de plaisir pour qu'il leur laisse libre cours, et la satisfaction qu'il en tire lui permet de se montrer enjoué et positif en compagnie de Kirmer. Lequel ne se doute pas des blessures imaginaires qui lui ont été infligées, les yeux crevés, les coups de pied dans les parties, les secrètes ponctions cardiaques. N'empêche que si Kirmer augmentait son salaire du double, c'en serait fini des fantasmes de violence punitive. Il vivrait plutôt bien.

Notre homme s'avance à présent vers l'immeuble en admirant les cerisiers qui poussent sous les fenêtres et ne sont déjà plus, comme lui, à l'apogée de leur splendeur. Les rares passants à être encore dehors à cette heure tardive ne remarquent en lui rien d'inhabituel ; s'il fut mince et beau en son temps, il ne l'est plus ; le jeune homme vigoureux qu'il a sans doute été prend désormais

de la bedaine et son seul exercice physique se résume à relancer un ballon de foot à son fils, Timothy, le week-end. C'est un homme dont la femme ne se formalise apparemment pas quand, pour lui proposer de faire l'amour, il use de métaphores pseudo-spirituelles où il est question de glisse aquatique (« une petite partie de ski nautique ? ») ou de basket-ball (« une pénétration en dribble ? »). Il faut croire, oui, que Judith apprécie sa masculinité conventionnelle. Elle-même ne remet pas en cause sa propre féminité. Il fait partie de la vie de Judith, ou pour être honnête de son *style* de vie, qui sans être complètement assimilable à un canapé confortable ou à un monospace n'en est pas non plus si éloigné. Elle aussi préfère que les choses se passent ainsi, et les menaces qui pèsent peut-être sur leur mariage ne viendront pas d'une remise en cause de son formalisme (par un élément incontrôlé, un invincible chevalier noir) mais de la soudaine incapacité du mari à maintenir le confort prévisible du couple. Lui, de son côté, ne saisit pas encore tout cela, manière de dire qu'il ne comprend pas vraiment sa femme. Sa compréhension se limite au cabinet d'avocats, à leur fils, à la page des sports. En réalité, il a plus d'un point commun avec un canapé ou un monospace. Jamais il n'a énormément perdu ni gagné. Quelques dents, c'est tout, et des taches et des marques non identifiées. Ses motifs de chagrin restent donc minimes, les risques qu'il prend sont aussi mesurés que ses passions modestes, et ses succès additionnés paraissent plus ou moins inéluctables, rapportés à ses énormes avantages en termes de classe sociale, de race et de sexe. Quant à sa capacité d'étonnement, d'émerveillement ou d'authentique brutalité, c'est encore une inconnue dans l'équation.

Suis-je trop dur envers lui ? La description que j'en donne est-elle cruelle, sans cœur ? Probablement. Après tout il était encore assez bel homme, assez estimé et estimable, fiable en paroles et en actions. Un vrai bourreau de travail. Un mec super. Prévisible, allant droit au but, sympa. Ce n'est pas vrai qu'il avait trop de ventre. Il était même plutôt en forme. Je suis cependant *autorisé* à déformer son image, à chercher en lui des signes de faiblesse et de déchéance, dans la mesure où cela me permet d'expliquer plus facilement le sort que le destin lui réservait. Dans la mesure aussi où, vous l'aurez compris, cet homme, c'était moi, Bill Wyeth.

Ce jour-là, j'avais appelé Judith en fin d'après-midi pour lui annoncer que nous nous verrions le lendemain. Une de ces discussions conjugales pleines d'irritation rentrée et de sous-entendus. « Timothy a vraiment besoin de toi, m'avait-elle déclaré. Il aimerait t'avoir *ici*, avec lui. »

J'avais pensé lui dire que je prenais un vol plus tôt que prévu, mais je voulais que cette surprise pour Timothy en soit aussi une pour elle. J'étais absent depuis quatre jours.

Mon fils allait avoir huit ans, et pour fêter ça il était prévu qu'il aille avec ses amis au bowling, d'abord, puis à un entraînement des Knicks(1), et enfin

dans un restaurant du côté de Central Park où les serveurs sont déguisés en extra-terrestres. Ayant ainsi fait le plein de stimulations, ils devaient ensuite tous dormir chez nous. Dès que j'eus ouvert la porte, j'ai découvert dans l'entrée les signes témoignant de l'activité de la jeune meute : une bonne dizaine de paires de chaussures de sport abandonnées par terre, des blousons et des casquettes épars, une pile de sacs de cadeaux, d'autres déchets d'une catégorie plus subtile : dragées, licences de base-ball, bonbons passés au rouleau compresseur des baskets, dentiers de vampire, ballons de baudruche, cuillers en plastique, serpentins, traînées de gâteau au chocolat, jusqu'à des faux doigts en caoutchouc d'où suintait du faux sang de la même matière. On apprend grâce aux enfants à décrypter le désordre familial et ses formes typiques, comme les enquêteurs et les experts des assurances inspectent les débris d'un avion. J'en ai très vite conclu qu'après avoir coincé la meute au fond de sa tanière Judith s'était épargné la corvée du rangement. Un coup d'œil dans l'obscurité de notre chambre confirma cette déduction : recrutée de fatigue, elle s'était endormie, et sous le drap ses seins se soulevaient et s'abaissaient au rythme lent du sommeil. (Elle n'avait pas allaité notre fils et ils constituaient donc toujours une « licence d'exploitation », selon une comparaison de mon cru qui la dégoûtait autant qu'elle lui plaisait et qui, nous le savions tous deux – et aurions sous peu l'occasion de le réapprendre – était strictement exacte ; à trente-quatre ans, la poitrine de Judith avait encore une réelle valeur marchande – bien supérieure à ce que nous pouvions rêver, elle ou moi.)

Cette nuit-là entre toutes, la nuit qui marque le terme de mon ancienne vie, j'ai doucement refermé la porte sur Judith assoupie pour aller jouer les voyeurs dans celle de notre fils, où les neuf gamins dormaient dans leurs sacs de couchage enchevêtrés comme une portée de chiots. Soupirs légers, frottements, mots sans suite adressés à un pro de l'athlétisme dans le murmure intime propre aux rêves. J'ai laissé la lumière du couloir allumée en pensant à ceux qui chercheraient les toilettes (comment l'oublier, la honte chaude du pipi au lit, le froissement furtif du pyjama agrippé à l'entrejambe ?) et je me suis glissé dans notre cuisine flambant neuve qui m'avait coûté pas loin de cent mille dollars, où j'ai commencé par ramasser les assiettes qui traînaient et les serviettes en papier froissées. Le chaos multicolore de l'appartement évoquait irrésistiblement le passage d'une tornade sur une bourgade côtière, un paysage d'arbres dépouillés et de véhicules renversés. Pas étonnant que Judith soit épuisée.

Sur le nouveau plan de travail, une sorte de marbre brésilien grisâtre veiné de quartz violet (« ça donne, oh, une impression de profondeur inouïe ! » avait bêlé l'architecte d'intérieur, grisé par la perspective de nouveaux suppléments de facture), se trouvait la liste, tapée par ma secrétaire, de tous les noms et prénoms des gosses, de leurs parents et/ou beaux-parents et/ou gouvernantes avec leurs différents numéros de téléphone (bureau, maison, portable) ; ma femme avait en outre ajouté en face de certains noms l'heure à laquelle on

viendrait récupérer les bambins, la posologie à respecter pour une otite, etc. Bien que d'intention assez innocente, cette feuille de papier était sociologiquement parlante. Les enfants qui y figuraient étaient les fils de quadras parmi les plus en vue de la ville – ou de quinquas, pour ceux qui avaient derrière eux X remariages –, et de mères pas moins influentes. Pas un jour sans que leurs entreprises et leurs banques n'aient droit à un article dans la presse financière mondiale. Citibank, Pfizer, IBM. Dès le début j'avais compris ce qui se jouait là. Notre fils avait ses copains de classe préférés, et les autres dont il était moins proche. Seulement il n'y avait pas toujours une correspondance idéale entre ses vrais potes et les garçons dont les parents méritaient d'être cultivés. J'avais probablement suggéré d'inviter quelques-uns de ses meilleurs amis « pour faire la part des choses ». Probablement ? Bien sûr que oui.

Judith s'était contentée d'un soupir, soupesant le poids de l'effort supplémentaire et de l'hypocrisie, le coût d'une dispute entre nous, le coût du statu quo. « D'accord », avait-elle lâché, consciente de ce qui motivait mon intervention. C'est en partie pour cela qu'elle m'a épousé, non ? Pour vivre des proies que je rapporte. Notre fils, lui, applaudissait, tout excité. C'était un gosse généreux, et la fête prévue au départ pour cinq a fini par compter huit invités. J'avais la liste sous les yeux, éclaboussée de jus de fruits, paraphée d'une tache de glaçage au chocolat.

Je l'ai reposée pour explorer le contenu du frigo. Des pâtes froides, huit parts préemballées de pudding au caramel pour les goûters de Timothy à l'école, mais pas de repas tout prêt pour un homme affamé. J'ai appelé le restau thaï du quartier afin de commander un machin chaud et gras à souhait qui est arrivé un quart d'heure plus tard, apporté par un livreur tout sourire pour empocher le pourboire. Sur ce, Bill Wyeth, le vôtre, le mien, a passé les dernières minutes de son ancienne vie à avaler son dîner, à regarder les résultats sportifs, à ouvrir des factures, à consulter ses mails. Il trouvait une consolation dans cette multiplicité des tâches et dans son efficacité à répondre simultanément à des besoins divers. Une consolation insuffisante, toutefois.

Démangé par une envie d'une autre nature, Bill Wyeth se glisse à nouveau dans la chambre, juste histoire de vérifier. Hélas, Judith a plongé loin, le souffle légèrement fétide, le bras droit affalé sur le drap comme si elle venait de lui lancer une grenade pour prévenir ses avances. Pas le genre de femme qu'on réveille en pleine nuit pour la sauter. Judith a besoin de préparation : courbe négociée dans la bretelle d'accès, accélération progressive. Ils ont fait l'amour avant qu'il parte pour San Francisco, cinq nuits auparavant, et il ne touche pas aux putes des hôtels, de crainte que ça vienne s'inscrire sur la note de frais qu'il présente au cabinet. La plus petite toquade, le moindre choix enregistré à jamais, mince fil de données que chacun traîne derrière soi tel un filament de toile d'araignée. Il avait caressé l'espoir que le voir arriver de bonne heure la mettrait d'humeur. Pas de chance. Il a besoin de se détendre, de tirer un petit coup dans le noir. Besoin de réconfort. Rien qu'un petit coup.

Après il dormira mieux, demain il aura plus d'énergie pour s'attaquer aux dossiers accumulés en son absence et avoir cet entretien avec Kirmer.

Judith roule sur le dos et ses seins suivent le mouvement, elle vide ses poumons d'un grand volume de souffle moite tandis qu'il la regarde en se massant paresseusement l'entrejambe. Est-ce de la frustration qu'il ressent ? Difficile à dire. Sexuellement parlant, Bill Wyeth a atteint l'âge de la résignation. Il accepte avec résignation la réalité de sa fidélité conjugale. Il accepte de même son désir de sauter toutes les femmes jeunes ou parfois moins jeunes qui croisent son chemin. Et le fait qu'il ne passera pas à l'acte. Et la *possibilité* que cela puisse tout de même arriver, pourvu qu'il use des faux-fuyants nécessaires, distribue autrement ses sorties d'argent, aménage avec doigté son emploi du temps. Il accepte qu'au lit sa femme ne soit plus très motivée. « Indifférente », terme cliniquement juste qui a le mérite d'être poli. « Paresseuse », la vérité qui mettrait le feu aux poudres. Il accepte d'y être peut-être pour quelque chose, comme il accepte de n'y être peut-être franchement pour rien. Il s'est résigné à penser que le mariage est ce que l'on a inventé de mieux pour élever des enfants, même si c'est sacrement dur pour les parents. Il est le premier à reconnaître que la plupart sinon toutes les femmes qu'il aimerait sauter sont, sans nul doute, meurtries par leurs biographies respectives, que leurs névroses lui paraîtraient vite fastidieuses, et il admet par conséquent, toutes choses étant égales par ailleurs, que Judith est plutôt fabuleuse, comme être humain, et qu'il a une chance fantastique d'être son mari. Plus que tout, Judith est pour leur fils une mère infiniment dévouée, qui se sent toujours coupable de ne pas l'avoir allaité mais n'a pas d'états d'âme sur l'investissement en temps et en énergie que réclame la fonction maternelle. Elle a sacrifié sa carrière à la maternité, et dans la mesure où elle l'accepte, lui aussi. Sa résignation s'étend jusqu'à l'incapacité de Judith – la douce, l'adorable Judith à la poitrine généreuse, sa Judith foncièrement bonne, si vite à cran – à précisément comprendre les besoins sexuels de Bill, malgré les trésors de patience et de tact qu'il a déployés pour lui décrire ce qu'il voudrait et n'a aucun rapport avec une position particulière ou une attitude explicite – aucun, non, franchement aucun (à part peut-être certaines attitudes, et encore), plutôt avec une sorte de libéralité sentimentale de sa part à elle, une sorte de générosité indéfectible dont il lui semble avoir rêvé toute sa vie et qui lui a rarement été prodiguée. Il accepte qu'en dehors de lui elle puisse désirer des tas d'autres amants, car l'infinie diversité des êtres humains est une évidence. Faites donc un tour dans New York, vous verrez. Il y a probablement des femmes à qui elle pense, elle a *incontestablement* un faible pour les hommes plus âgés, puissants, à l'abondante crinière blanche, elle *prétend* ne pas être attirée par les Noirs (sauf qu'elle le répète un peu trop souvent pour qu'il la croie), et de toute façon cela aussi il l'accepte. Comme il accepte que partout dans la vraie vie, et pas seulement dans la fine couche de gratin social au sein de laquelle il évolue, les gens baisent et couchent, se broutent et s'enfilent, des gens de toutes formes et de toutes tailles qui deux

par deux sinon plus se fourrent des choses les uns dans les autres – des pénis, des doigts, des langues, des mains, des poings, des jouets, des légumes, des virus, etc. –, et il reconnaît aussi volontiers que ces activités les rendent souvent heureux, mais pas toujours, loin de là. Il accepte que des femmes exigent de leurs hommes qu'ils s'épilent entièrement, que des hommes ne bandent que pour des femmes capables de soulever cent cinquante kilos aux haltères. Que des lesbiennes radicales s'injectent de la testostérone achetée sur le marché parallèle, que des gays piquent des pilules à base d'œstrogènes à leurs mères ménopausées. Il comprend la critique féministe « classique » sur l'hégémonie masculine et tout ce qui s'ensuit, de même que la révision féministe « assumée » de ces critiques, de même que la terreur qu'ont les femmes du viol – le vrai, bouche bâillonnée, vagin déchiré. Il accepte avoir lui-même eu à l'occasion, toujours à contretemps, le désir d'aller jusque-là. Que certaines fois quand il couche avec Judith, s'il ne se retenait pas... Il admet aussi que c'est du flan. Que parfois elle aime ça, oui, oh *oui* (la fougue avec laquelle il la prend, le sentiment qu'elle a d'être à sa merci), et qu'à d'autres moments elle s'y plie par devoir, y voyant une corvée nécessaire aussi exaltante que le remplacement des rouleaux de papier hygiénique. Il reconnaît que les travelos qui publient leurs photos dans les pages annonces du *Village Voice* sont plus séduisants que bien des femmes. Qu'au fond il aimerait bien, une fois dans sa vie, se faire tailler une pipe ou défoncer par derrière pour connaître la sensation. Il s'est résigné à ne jamais le savoir. Il se résigne à penser que chacun dans son coin veut et désire tant et plus, des mètres et des kilomètres, des continents d'affection, de sensation, de délivrance, et que pour l'essentiel chacun se débrouille de son mieux pour y arriver ou ne pas y arriver, selon les cas. L'être humain négocie avec la déception, il sublime, se masturbe, s'appareille, fantasme, pimente sa pitance de condiments psychosexuels. Bill l'accepte, oui. Tout cela il l'accepte.

Ce qu'il accepte surtout, pour l'heure du moins, c'est que sa femme endormie ne soit pas disponible, voire qu'elle ne veuille pas de lui. Il n'entreprendra rien – pas ce soir, en tout cas. Et il accepte *aussi* cela, oui, il s'y résigne.

La bouche toujours pleine de son plat thaï, vague goût de noisette et de poulet épicé, il retourne dans son antre et zappe de chaîne en chaîne en espérant tomber sur un film de cul. Il prendra ce qui se présente. Passé minuit, les exigences licencieuses grimpent en flèche, à la télé, les chaînes rivalisent pour retenir quiconque ne suit pas déjà les juteux filons porno de l'Internet. N'importe quoi fera l'affaire. Il n'est pas difficile. Il est basique. N'oublions pas que c'est un homme-monospace ! Il s'est barbouillé de sauce thaï, il a les mains grasses, il s'en est mis sur la figure, sur la chemise, il est vaguement en train de se faire une petite gâterie et quelle importance s'il tache son pantalon, en plus du reste, histoire d'enclencher la série d'images en boucle – tête sur queue, queue sur tête. Génie du réflexe, il zappe à travers deux bonnes dizaines de chaînes en évaluant en une seconde maximum l'effet des

séquences sur sa branlette avant de passer à autre chose. Quand... oui, *là c'est bon*. Une espèce de concert orgiaque avec des filles en bikinis, des mecs en chapeau du genre à faire tourner les tables, la peau des filles lubriquement enduite d'huile solaire, des filles blanches et des filles noires qui se trémoussent en secouant leurs seins – oui, juste ce qu'il lui faut, juste suffisant. Pas porno à franchement parler, mais ça fera l'affaire, il paiera la facture après, là, autant en finir, et il défait sa ceinture, la bouche en feu à cause de ce qu'il a mangé quand... Quand il entend un bruit de pas dans le couloir.

« Oui ? demande-t-il inquiet, en tirant sa chemise sur sa braguette.

— J'ai soif.

— Entre », lance-t-il de bon cœur, infiniment soulagé de n'avoir pas été pris sur le fait.

Un des gamins – lequel, il n'en sait rien – se tient sur le seuil, les yeux à moitié ouverts, rouge et ébouriffé de sommeil dans un pyjama qui est une sorte de condensé miniature de la tenue des arrières des Jets(2).

« Je suis le papa de Timmy. Tu veux boire quelque chose ?

— Mouais. Oui, s'il vous plaît. »

Mon vieux Bill Wyeth saute sur ses pieds et se précipite à la cuisine pour aller chercher un verre de lait. Écrémé ? Entier ? Il se décide pour du lait entier, parce que ça tapissera mieux l'estomac du petit et que grâce à cela il devrait bien dormir. Il revient fissa dans le couloir. Le gosse titube de sommeil et Bill doit l'aider à bien tenir le verre grasseyé qu'il lui tend. Le garçon le porte lentement à ses lèvres. C'est bien du lait qu'il voulait. Il est mignon comme tout, de longs cils, des mèches hirsutes d'un côté à cause de l'oreiller. « Merci », dit-il en battant en retraite vers la chambre. Bill, qui l'a suivi, enjambe soigneusement les corps de ses copains et l'aide à se faufiler dans son sac de couchage avec des petites tapes paternelles sur l'épaule.

Là-dessus, il réintègre le salon, ferme la porte, retrouve la bande des coquines qui se trémoussent et cette fois va jusqu'au bout – très économiquement, en prenant pour réceptacle la boîte en carton du gueuleton thaï. Il passe ensuite une demi-heure à régler des factures, fait même un don à une organisation écologiste qui lutte contre le réchauffement de la planète. Le niveau des mers monte, les déserts s'étendent, l'apocalypse nous guette. Quand il a fini, il met le verre du gamin dans le lave-vaisselle et range la cuisine. Judith sera contente. Et il est toujours bon de donner satisfaction à sa légitime. Il va jusqu'à se mettre à quatre pattes pour gratter un chewing-gum vert collé sur le sol en ardoise, qui à en croire l'architecte devait être hyperfacile d'entretien. Puis il attrape un sac-poubelle où il fourre les débris de la fête, des avis d'échéance, les pubs arrivées au courrier, le carton double usage du repas thaï, et il balance le tout dans le vide-ordures de l'immeuble. Il jette un coup d'œil furtif par la porte entrebâillée de la chambre des garçons. L'un ronfle avec un râle épais, un gargouillis de nez bouché. Enfin Bill Wyeth se déshabille et se glisse dans le lit à côté de sa femme. Il sent au bout de son

pénis une petite touche humide résiduelle, un pense-bête, un souvenir-glue, comme s'il venait vraiment d'avoir un rapport avec Judith. Il cherche sa place, s'écrase entre les draps, relâche ses articulations et lâche son souffle d'un coup, pour écarter les soucis de boulot qui vont pousser à toute allure sur les parois du sommeil. Il n'a rien fait de mal, il est loyal et fidèle. Il paye ses impôts, dans le métro il ne s'assied pas aux places réservées aux handicapés. Il a bien mérité le droit de se reposer et ce qu'il éprouve à l'instant de basculer au pays des songes est assez proche du bonheur.

Bill Wyeth est en sécurité.

Le lendemain matin, les garçons ont déboulé un par un dans la salle à manger. Tôt levée, Judith a disposé pas loin de dix boîtes de céréales de marques différentes au milieu de la table.

« Wilson est debout ? » a-t-elle demandé au bout d'une dizaine de minutes.

Notre fils, qui était en train de déchiffrer ce qui était écrit sur une boîte de céréales, a répondu qu'il dormait toujours.

Judith est sortie de la cuisine. Je me suis replongé dans le journal.

Puis sa voix a retenti dans le couloir. « Bill ? J'ai besoin de toi. »

Ce n'est qu'en la voyant agenouillée à côté du gosse à qui j'avais servi un verre de lait que j'ai commencé à m'inquiéter. Elle lui frottait gentiment le dos pour essayer de le réveiller. « Wilson ? répétait-elle. Wilson, mon lapin ? » Elle a cessé de le caresser dans l'attente d'une réaction, d'un mouvement. Il ne bougeait pas d'un pouce.

« Wilson ? s'est mise à chançonner Judith. Le petit déjeuner est servi ! »

Je suis intervenu pour dire que je n'aimais pas qu'il reste comme ça sans réagir.

« Wilson ? » a repris Judith.

Je trouvais qu'il avait les traits bizarrement bouffis, les doigts cireux.

« Wilson ? Wilson ? » Judith s'est tournée vers moi. « Je n'arrive pas à le réveiller. »

Je n'y ai pas mieux réussi qu'elle. M'agenouillant à mon tour, j'ai secoué l'enfant. Son corps était froid, sa tête ballottait mollement. « Il faut appeler les secours ! »

Judith a couru téléphoner pendant que je basculais Wilson sur le côté. Des vomissures de pizza mal digérée lui sont sorties d'entre les lèvres. Il avait un œil à moitié fermé : seul un mince croissant blanc apparaissait sous la paupière. L'autre œil fixait sans ciller un poster de la superstar des Yankees, l'arrêt-court Derek Jeter. Les deux globes oculaires étaient secs. Il avait l'air mort, ce gosse ! Ce n'était pas possible. L'affolement me gagnait, je me sentais bête et inutile, nauséux.

Ma femme est revenue et elle a refermé la porte derrière elle, le téléphone contre l'oreille.

« Nous avons un problème, a-t-elle déclaré en s'efforçant au calme. Il nous faudrait une ambulance... un petit garçon de huit ans, il ne respire plus... Quoi ? Je ne sais pas ! Nous venons juste de nous lever !... Non, *nous* venons de nous lever, pas lui ! Oh, venez s'il vous plaît... Je ne sais pas *depuis* combien de temps... » Puis notre adresse, notre numéro de téléphone. « Faites vite, je vous en supplie.

— Il allait bien, hier soir. »

La porte s'est ouverte. Timothy a passé la tête à l'intérieur, l'œil affolé. « Maman ?

— Laisse-nous, Timmy, et ferme la porte.

— Mais *maman*...

— Obéis, mon chou.

— Les autres... », a tenté Timothy en se tournant vers moi.

Judith a haussé le ton. « Laisse-nous. »

Il l'a écoutée. Il a obéi à sa mère, comme il le ferait désormais. Judith s'est accroupie près de Wilson.

« Qu'est-ce que tu disais ? Il allait bien ?

— Oui.

— Tu es venu vérifier comment ils allaient ?

— Wilson s'est levé dans la nuit.

— Et tu as fait quoi ? » Une fêlure soudain dans la voix de Judith.

« Je lui ai donné un verre de lait et je l'ai remis au lit. »

Comme si elle cherchait quelque chose près de lui, elle a soulevé les sacs de couchage et les oreillers les plus proches.

« Pas du beurre de cacahouète ?

— Je lui ai donné du lait. »

De colère ou de frustration, Judith a violemment secoué la tête. « Il ne supporte pas du tout les cacahouètes, cette réaction incroyable a sûrement un rapport avec son allergie. » Plongeant la main dans le sac de couchage de Wilson, elle en a sorti ce qui se trouvait dedans – un slip orné de l'écusson des Jets, une chemise propre, des chaussettes. « Sa mère m'a fait jurer qu'il n'avalerait aucun aliment à base de cacahouète ou d'arachide. Rien, pas un gramme. Même pas une *molécule* ! Ça déclenche une réaction en chaîne dans son système immunitaire. Elle avait même appelé le restaurant, pour leur expliquer, et il a toujours une seringue sur lui, au cas où. » Elle a regardé sa montre. « Il est trop tard, il est... J'ai jeté tout le beurre de cacahouète qu'on avait. J'ai jeté les œufs, les noix de cajou. J'ai vérifié les paquets de bonbons.

— Judith, c'est du *lait* que je lui ai donné. »

Tirant sur la fermeture éclair du sac de couchage de Wilson, elle en a rabattu un pan et trouvé dedans une petite boîte en plastique où il était marqué : ADRÉNALINE. DOSE INJECTABLE POUR LES URGENCES ANAPHYLACTIQUES.

« Elle est vide ! » s'est-elle écriée. Elle a dégagé le sac de couchage jusqu'au fond. Abandonnée à côté de la main inerte de l'enfant, il y avait une

seringue en plastique jaune équipée du dard court d'une aiguille. « La voilà, tu vois. Il a essayé de... il savait, oh, non, il savait... » En larmes, elle s'est penchée pour embrasser le petit garçon comme pour essayer de le ramener à la vie. « Oh, mon Dieu, j'avais promis... J'avais promis à sa mère. » Elle a relevé la tête et m'a lancé un regard farouche. « Il n'y avait pas *quelque chose* sur le verre ?

— Comme quoi ?

— De l'arachide !

— Non. Simplement j'avais peut-être les mains un peu grasses, je venais de dîner.

— Qu'est-ce que tu as mangé ?

— J'ai commandé un plat thaï, ma chérie, ce n'était pas...

— Mon Dieu ! » Judith s'est levée d'un bond, une main sur la bouche. Et tandis qu'elle quittait la pièce en hâte, tandis que nos vies se disjoignaient un peu plus à chaque seconde – l'arrivée des ambulanciers, de la police, le coup de fil aux parents de Wilson, ses copains traumatisés, les uns en pleurs, les autres en grands conciliabules apeurés, la saisie du verre vide criminel (son auréole d'huile d'arachide, l'odeur clairement identifiable, quintessence de la substance mortelle), l'entrée en scène des autres parents –, tandis que tout ce que nous savions de nous-mêmes sombrait dans l'oubli, une seule image m'obsédait : celle de ce lait servi quelques heures plus tôt, le verre froid perlé de condensation, la surface du lait, légèrement bombée au contact du récipient, la vision réconfortante de cette incarnation liquide de l'amour dont je sentais dans ma bouche le goût ample et plein, propre et rassurant. Qui l'eût cru, hein ? Qui eût cru que moi, Bill Wyeth, l'homme-monospace fiable et sûr, le bon citoyen qui payait ses impôts, l'associé respecté d'un cabinet d'avocats parmi les meilleurs du pays allait tuer un gamin de huit ans avec un verre de lait ?

Après coup je me suis rappelé que Wilson faisait partie des garçons que j'avais voulu qu'on invite à cause de son père, Wilson Doan, actionnaire et membre du conseil d'administration d'une des plus grosses banques d'investissement de la ville, une entreprise représentée dans plus de cent vingt-six pays et qui comptait parmi les plus gros clients du cabinet. Son fils avait été sacrifié sur l'autel de mes ambitions. On peut parfaitement voir les choses sous cet angle.

Une heure plus tard, M. Wilson Doan père, qui avait maintenant et à jamais perdu son fils unique et seul héritier du nom, se tenait face à moi dans un des couloirs de l'Hôpital de New York. Un homme de haute stature à l'aspect un peu étrange, engoncé dans un manteau noir. Sa femme s'était précipitée à l'hôpital en hurlant, et quand les infirmières lui avaient expliqué que son fils n'était *plus* aux urgences, qu'on venait « de le descendre en bas », elle s'était écroulée par terre en grognant de douleur, saisie de convulsions

après que l'espoir eut déserté son corps. Wilson Doan avait assisté à la scène. Pis, il m'avait vu y assister. À présent que sa femme était sous tranquillisants, il me fixait droit dans les yeux, ses poings velus sur les hanches, et j'ai réalisé qu'on s'était déjà serré la main, tous les deux, des années plus tôt, à je ne sais plus quelle occasion – peut-être la « Soirée des Parents » de l'école où étaient inscrits nos garçons.

« J'ai appris que vous lui aviez donné un verre de lait sur lequel il y avait de l'huile d'arachide.

— Oui, ai-je acquiescé, pressé de me confondre en excuses. C'est un accident tragique... Je suis profondément désolé. »

Wilson Doan était physiquement imposant, mais le plus remarquable chez lui, c'étaient les yeux ; un peu de travers, l'un plus haut placé et plus grand que l'autre, ils donnaient à son visage une déconcertante complexité ; s'y affichait une expression à cinquante pour cent officielle, impérieuse, et pour les cinquante pour cent restants, intime et détachée jusque dans sa vigilance ; l'œil le plus petit restait froidement sur la réserve. Là se trouvait probablement la clef de son succès.

« Nous avons donné à votre épouse des instructions parfaitement explicites.

— Oui, et elle les a suivies à la lettre.

— Mais pas vous ?

— Je ne savais pas.

— Pourquoi ?

— Judith ne m'en a pas parlé.

— Pourquoi ?

— Elle ne pensait pas que je serais là. » Il se taisait, rivant sur moi un regard meurtrier. « Je suis rentré sans prévenir, pour leur faire une surprise. Pour passer la soirée avec eux.

— Je vois. »

Il essayait de conserver son masque de civilité, mais à l'évidence l'envie le dérangeait de me frapper, de me taper dessus, de cogner pour me briser et assouvir une fureur qui ne le quitterait plus avant des années et des années. Et j'aurais préféré qu'il me frappe. Franchement, oui. Pour être délivré de ma culpabilité ; pour éprouver dans ma chair l'impact brûlant de ses poings, car ma douleur m'aurait alors permis de ressentir la sienne et cela il l'aurait compris. Il aurait dû me tabasser, me flanquer des coups de pied tant et plus, j'aurais accueilli la grêle des coups comme une pluie chaude. Longtemps attendue. Purifiante.

Les choses ne se sont pas passées ainsi. Nous sommes restés plantés face à face dans un silence tendu, lui qui me haïssait et moi qui redoutais sa haine. Deux hommes au style vestimentaire identique, dont les costumes étaient de même qualité et sortaient à ma connaissance du même magasin ; deux hommes mariés, propriétaires, avec chacun une réputation, des secrétaires, des parents vieillissants, le bras toujours plus long et un portefeuille d'actions

toujours plus volumineux. En définitive, il en savait trop sur moi pour me taper sur la gueule. Me taper revenait à se taper lui-même dessus, ou sur l'idée de sa personne, tant nous étions interchangeables, tant le destin qui nous assomait était réversible. Mon fils, et son verre de lait à lui avec le même dépôt gras. Il aurait fait la même chose, il le savait.

Une autre raison empêchait également Wilson Doan père de s'en prendre à moi. Ça n'aurait pas été à son avantage. On y aurait vu une réaction déplacée. Après tout, il était banquier. S'il était incapable de contrôler ses émotions en public, on pouvait supposer le pire sur ce qui se passait dans sa vie privée. La rumeur aurait enflé (elle enfle toujours). Peut-être que le *Daily News* aurait passé une brève. Très mauvais pour les affaires, tout ça. N'empêche que sa retenue me terrifiait, car je prévoyais qu'un jour sa pulsion prendrait le dessus, et que plus la réaction tarderait – plus le coup, maintes fois ajourné, serait tiré à froid –, pire ce serait pour moi. Chaque minute de haine insatisfaite, il la consacrerait désormais à affermir sa résolution et à élaborer ses stratagèmes. Je ne doutais pas une seconde qu'il en avait conscience, lui aussi, et qu'il s'était solennellement juré que mon châtiment final surpasserait de loin un simple passage à tabac.

Ce qui fut le cas.

Aujourd'hui je me demande comment Wilson Doan a procédé. Par instinct malveillant ou intuition organique ? Ou les deux, sa colère équivoque trouvant par moments sa résolution dans les intervalles lumineux d'accomplissements aussi amers que jouissifs ? Je l'ignore. Je ne lui ai jamais posé la question. Quoi qu'il en soit, il est clair que Wilson Doan m'a détruit. Pièce après pièce, une livre de chair après l'autre, un dollar après l'autre. Et avec un résultat qui, pour finir, même s'il ne restait plus grand-chose, n'était pas sans commune mesure avec l'intention, car son chagrin étant insondable l'intention ne pouvait être que très profonde.

Les gens ne supportent pas facilement de se trouver en compagnie de l'assassin d'un gosse de huit ans. Comment leur en vouloir ? Ils ont beau savoir qu'il s'agissait d'un « accident épouvantable, statistiquement une chance sur un million », ils ne comprennent pas pourquoi sa bonne femme ne l'avait pas informé de l'allergie aux cacahouètes – si grave « qu'une molécule c'était déjà trop ». À moins qu'elle ne le lui ait dit et qu'il n'y ait plus pensé ? C'est vrai, quoi, les hommes n'arrêtent pas d'oublier ce genre de trucs. Même moi j'ai eu des soupçons. Et si Judith m'en avait parlé, après tout ? Elle aurait pu, quand je l'avais appelée de San Francisco. Sauf qu'elle n'en avait pas soufflé mot, j'en étais à peu près sûr. Oui, mais j'étais *vanné*, l'esprit accaparé par mille détails. Et si *de fait* elle l'avait mentionné, juste comme ça, en passant ? Elle n'a jamais rien prétendu de tel mais ça pouvait lui être sorti de la tête, à elle aussi, non ? Ça ne s'oublie pas, tout de même, ce genre de formule : « réaction en chaîne dans le système immunitaire » ? Tout le monde

sait qu'il y a de l'huile d'arachide dans la cuisine thaïlandaise, non ? (Extrait de l'article paru sur la mort de Wilson Doan fils dans les pages New York du *Times* : « Plusieurs propriétaires de restaurants thaïs contactés par un journaliste ont confirmé que l'huile d'arachide entre dans plusieurs de leurs plats, et tous ont déclaré que d'ici peu leurs menus comporteraient des mises en garde, afin de tenter d'enrayer cette maladie de plus en plus fréquente, aux conséquences parfois très graves. ») *Il devait avoir bu*, se disaient peut-être les gens. Ça expliquerait tout. Ou bien : *Ils ont dû se bagarrer, sa femme et lui*. Ou *n'importe quoi d'autre*. Et pourquoi n'ai-je rien entendu ? Le gamin a sûrement suffoqué, bon sang ! Il a dû faire du *bruit*, non ? Et moi je n'avais rien entendu ? Si ça se trouve, ils baisaient, c'est pour ça qu'ils n'ont pas entendu. *Sa femme a toujours des lolos du tonnerre*, songeaient les hommes par-devers eux, avec le regard sagace des prédateurs. Autre hypothèse, moi, l'assassin, je gisais étalé sur le dos, une seringue plantée dans le bras, vide de sa dose d'héro. (Étonnant, le nombre de juristes accros à l'héroïne !) Ou alors je m'épilai les poils du nez en écoutant Louis Armstrong. Aucune importance, de toute façon. La mort du petit Wilson Doan est survenue alors que j'étais de garde, *in loco parentis*. J'en étais responsable. *Bill Wyeth, c'est ta faute*. Oui. *C'est toi le salaud*. Oui. *C'est ta faute, connard*. Oui. Moi seul suis coupable.

Et j'étais désolé, affreusement désolé, même si cela non plus n'avait aucune espèce d'importance. J'imaginai la mère de Wilson Doan fils à la table du petit déjeuner : inconsolable, le regard fixe, ailleurs, loin des toasts et des œufs qui refroidissaient. Le bruit courait que sa dépression mettait ses jours en danger. Elle avait perdu du poids, elle perdait le contact. D'ici quelques années, les parents auront la possibilité de cloner les enfants qu'ils ont perdus. La société jugera la chose acceptable et leur laissera le choix. Là, non. Les Doan auraient peut-être un autre bébé, mais même s'ils en avaient des dizaines, il y aurait toujours cette peine, et cette ombre. Il me suffisait de penser que je pouvais perdre Timothy pour imaginer ce qu'ils enduraient. J'avais saccagé la vie de tas de gens, je n'avais pas lu la liste des instructions concernant chacun des gamins, j'avais voulu assouvir ma faim avec un dîner thaï et des greluches en train de danser, je n'avais pas été aussi vigilant qu'il eût fallu. Voilà ce que je me disais. Espèce d'imbécile, regarde ce que tu as fait. Toi et tes heures facturables à la con, tes plans épargne-retraite, tes gencives qui se rétractent. Tu t'es révélé sous ton vrai jour : un clown. Pas un monstre, non : un clown. L'absurdité dame le pion à l'in vraisemblance, et alors ? Tout le monde s'en fiche. L'accident par excellence, ça n'existe pas. Tout effet a sa cause. C'est ta faute. Tu as proposé d'inviter ce gosse. Tu mériterais de mourir à sa place. Sauf que ça n'arrivera pas, car c'est impossible : il faut que tu veilles sur ta petite famille.

Les gens ne supportent pas ça facilement, non. Ceux qui ont des enfants n'ont pas envie de vous voir rôder dans les parages. Aucun n'a envie de se frotter à la souillure, à la tache. Les meilleurs sourient machinalement et se

découvrent des incompatibilités d'emploi du temps. Les plus mauvais cultivent une sorte de curiosité anthropologique, ils vous scrutent pour déceler des signes de repentir – cette façon de grincer des dents, ma foi, le déclenchement subit d'un syndrome de Tourette, la manie de croquer du verre, le pneu en flammes que vous pourriez, qui sait, vous accrocher autour du cou. Vous, de votre côté, même si vous essayez de vivre quelque chose qui ressemble un peu à une journée normale, si vous continuez d'assumer quelques responsabilités, du genre aller acheter des pommes, payer la facture d'électricité, aller embrasser votre petit garçon pour lui souhaiter bonne nuit (« Tout va bien se passer, bonhomme, compte sur moi... »), vous avez beau vous appliquer, vous frôlez toujours la catastrophe. Et ceux qui sont là à sans cesse vérifier que votre cravate vous serre le cou comme il faut n'aiment pas ce qu'ils ont sous les yeux. Ils vous voient lâcher dans un soupir qu'il va bien falloir traverser tout ça. Et ça ne leur plaît pas parce que ce n'est pas clair. Le crime reste impuni. S'il y a des « suites juridiques » ils aimeraient bien être tenus au courant. Oui, mais si après tout ce n'était qu'un accident, une rognure d'ongle de Dieu tombée au mauvais endroit ? C'est l'Amérique, ici. Tu ne seras peut-être pas condamné mais il faut qu'il y ait des poursuites. O.J. Simpson a échappé à la prison – il avait pourtant décapité sa femme –, mais on l'a poursuivi dans les règles. Les gens voudraient savoir aussi si cela n'a pas « des répercussions sur le couple ». *Qu'est-ce que vous croyez ?* ai-je envie de hurler. *On en crève.*

Presque tout de suite, Judith s'est éloignée de moi. Nous n'avons plus fait l'amour, et comme tant d'autres choses mes plaisanteries idiotes à propos du ski nautique et du basket-ball n'ont plus eu lieu d'être. Un mois après, dans ces eaux-là, une nuit je l'ai sentie se retourner dans son sommeil. Elle m'a attrapé par-derrière, comme autrefois, les mains nouées autour de mon torse, et alors que je me laissais envahir par un grand calme profond elle s'est raidie en reprenant soudain son souffle, elle a ramené les mains vers elle et s'est tournée de l'autre côté.

L'idée d'avoir perdu Judith n'était peut-être pas insurmontable, mais celle d'avoir perdu mon fils, si. Il ne comprenait pas pourquoi les gens disaient du mal de son père. Je lui ai expliqué ce qui s'était passé, mais ses copains de classe ne le lâchaient pas. Ils racontaient que son père était un tueur d'enfants. Qu'il allait passer à la chaise électrique. « C'est pas vrai, disait Timothy avec feu en rapportant ces conversations. C'est pas vrai. » Ses yeux qui cherchaient les miens exigeaient pourtant un éclaircissement qui nous aurait rendus à notre vie d'avant – *Papa, s'il te plaît, fais que ça s'arrange*, m'implorait-il du regard, et comme ce n'était pas en mon pouvoir, la confiance qu'il avait en moi s'est amoindrie. En lui, l'image du papa, du père, a rapetissé, elle s'est écornée. Il s'est mis à me détester parce que j'avais détruit son univers.

Non, personne ne supporte ça facilement. La direction de l'école a indiqué qu'un suivi psychologique s'imposait pour Timothy et pour ses parents et on nous a suggéré de chercher « un autre établissement ». À cause de cette

situation tendue, il a bien fallu en passer par là, tandis que Timothy n'arrêtait pas de demander pourquoi ses amis ne l'invitaient plus aux goûters et aux fêtes d'anniversaire. Nos voisins de l'immeuble ne semblaient plus aussi pressées de l'emmener au jardin avec leurs chères têtes blondes, comme si ce gosse de huit ans incarnait une menace et risquait de foudroyer les autres sur place un jour de grand soleil. C'était injuste, mais prévisible. Tous nous sommes superstitieux. Des hommes-singes qui s'accrochent à leurs talismans magiques et essaient de sentir d'où vient le vent. Au bureau, les secrétaires qui jusqu'alors gloussaient et me rudoyaient gentiment avaient adopté des manières plus formelles, surtout après que j'ai été tenu à l'écart de la plus grosse affaire de l'année, un contrat de plus de quatre cents millions de dollars sur le financement et la location d'espaces de bureau en plein centre de Manhattan. Les gens ne croisaient plus mon regard. Mon comptable a cessé de me rappeler. L'épicier examinait les factures en les tenant du bout des doigts, comme s'il craignait d'attraper la peste. Le liftier dont l'ascenseur avait transporté les ambulanciers jusque chez nous et redescendu le corps de l'enfant sifflotait en silence en regardant ailleurs.

Entre-temps, Wilson Doan père était passé à l'attaque. Il était suffisamment puissant pour obliger sa banque à renégocier le contrat de conseil passé avec le cabinet où je travaillais. Il n'y avait rien à redire à nos performances, elles étaient irréprochables, mais je jugeai préférable de ne pas assister à la discussion, organisée chez eux, sur leur terrain. Le cabinet y a envoyé mon collègue, Dan Tuthill, associé lui aussi pour une part importante. Un brave type, ce Tuthill. Un pote. Absolument parfait au boulot, œuvrant obstinément à sa perte partout ailleurs. À déjeuner, il ne mangeait pas il bâfrait (veau en sauce, bavarois au chocolat), il trompait sa femme avec des filles aux yeux de raton laveur qui le racolaient dans les bars, il achetait systématiquement des actions quand elles étaient au plus haut, mais vis-à-vis de moi il était loyal et droit, résolu à le rester. Comme convenu, avant d'entrer dans la salle de conférences de la banque il m'a appelé au bureau sur son portable, qu'il a dissimulé sur la table, parmi ses papiers. J'ai fermé la porte et branché le haut-parleur. C'est une pratique courante, entre parenthèses. Quelquefois la conversation est directement tapée à l'autre bout, ou retranscrite en temps réel. J'ai entendu la pièce qui commençait à se remplir, les langues qui commençaient à se délier, les claquements métalliques des fermoirs des attachés-cases. Les beignets et les bagels qu'on posait à côté. L'ambiance de café des affaires. J'ai réalisé que Wilson Doan n'assistait pas à la réunion. La discussion a d'ailleurs assez bien démarré, en son absence ; les banquiers ont souligné qu'ils continueraient à avoir besoin de l'aide du cabinet au cours de l'année à venir. Ils ont traité deux, trois points relatifs à des problèmes de personnel, une dizaine de questions techniques, des différends sans importance. Le train-train. Puis Amanda Jerk, la fondée de pouvoir de la banque, a déclaré : « Le dernier point qui nous ennuie concerne M. Wyeth.

— Vous pourriez être plus explicite ? a demandé Dan Tuthill.

— Nous estimons que M. Wyeth est un cas difficile. »

Un long silence. J'avais les yeux rivés sur le haut-parleur.

« C'est un problème de confiance, a repris Amanda Jerk.

— M. Wyeth est un avocat d'affaires de premier ordre, a rétorqué Dan Tuthill. Vous l'avez vous-même maintes fois reconnu par le passé, me semble-t-il. »

On n'entendait pas une mouche voler.

« C'est un négociateur absolument remarquable. » Toujours pas de réaction. « Voyons, c'est de la folie ! Nous savons tous que c'est un homme bien.

— Les circonstances sont exceptionnelles, j'en conviens, a dit Amanda Jerk.

— Oui, et nous y sommes tous extrêmement sensibles.

— La situation est *très* problématique.

— Oui, mais si je ne me trompe, M. Doan ne s'intéresse que d'assez loin aux problèmes juridiques courants de la banque, n'est-ce pas ?

— M. Doan représente beaucoup pour cette banque, a répondu Amanda Jerk d'une voix égale. Vous le savez, je pense. Disons les choses clairement, Dan, d'accord ? Nous ne signerons pas cet accord si M. Wyeth y est mêlé.

— Mêlé ?

— Au contrat qui nous lie, oui.

— Il y a dix-huit ans que votre banque entretient les meilleurs rapports avec ce cabinet, des rapports auxquels participent des dizaines de personnes de part et d'autre, et vous êtes prêts à faire une croix dessus parce que Bill Wyeth est l'un de ces intervenants ? »

Amanda Jerk n'a pas répondu tout de suite. Quelqu'un a toussoté, ce qui a rendu le silence plus pesant encore. « En gros, vous nous prenez combien chaque année ? a-t-elle enfin demandé. Dans les vingt millions de dollars ? Vingt et un ? »

J'ai entendu partir le coup de grâce.

Dan Tuthill s'est ensuite fendu d'un discours très bien tourné qui les a laissés de marbre. Plus tard, j'ai appris que la semaine précédente Wilson Doan avait joué au golf avec une brochette des plus gros associés du cabinet, au Blind Brook Country Club, au nord de la ville, et que dès le quatrième trou ils s'étaient dit en gros l'essentiel, histoire de ne pas complètement gâcher la partie. Ils n'avaient pas pris la peine d'en informer Dan Tuthill, d'ailleurs.

On m'a retiré toutes les affaires concernant la banque, ce qui amputait de plus du tiers les heures que je consacrais au cabinet, mais Wilson Doan ne s'en est pas tenu là, pas du tout. Comme prévu, sa femme et lui m'ont attaqué en justice pour négligence criminelle en réclamant des indemnités de quarante millions de dollars. Comment sont-ils arrivés à cette somme de quarante bâtons ? Mystère. L'argent que nous avions de côté était en tout cas loin du compte. Ils avaient confié l'affaire à Adolphus Clay III, le célèbre avocat, un

chauve aux paupières tombantes qui posait devant les caméras de télé pour expliquer que les Doan n'agissaient pas ainsi par esprit de revanche, absolument pas, mais parce qu'il leur paraissait essentiel de faire « passer le message » sur les dangers des dérivés de l'arachide. « C'est leur unique motivation, affirmait-il. Je peux vous l'assurer. »

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Clay est cette vedette du barreau qui a réussi à obtenir sept cents millions de dollars de dommages et intérêts dans un procès en recours collectif contre les fabricants de cigarettes. Pour sa part, il avait une motivation très personnelle à assurer la défense, car ce procès lui permettrait de débayer utilement le terrain en vue d'un recours collectif contre les fabricants de produits alimentaires qui utilisent de l'huile d'arachide sans se donner la peine d'en informer explicitement les consommateurs. Le jour où il annonça qu'il représenterait les Doan, le prix des actions du plus grand fabricant d'huile d'arachide du pays chuta de dix points, et le principal site web sur les allergies enregistra trois cent vingt mille consultations de plus qu'à l'accoutumée. Sorti bien malgré moi du cocon de ma petite vie privée, je me retrouvai sur le tranchant en dents de scie de la culture de masse américaine. Lors de notre premier entretien, mon avocat estima que Clay avait au bas mot quatre chances sur cinq de gagner le procès comme il l'entendait, et que même vouée à l'échec ma défense me coûterait autour d'un million de dollars, avec un acompte de cent mille dollars payable immédiatement, là, sur-le-champ, de la main à la main.

Quand je lui ai fait part de ces détails, Judith a hoché la tête et m'a annoncé qu'elle allait chez le coiffeur.

Je n'étais pas là lorsque, à sa demande, Judith a rencontré pour la première fois Wilson Doan père en tête à tête. Ce n'est que bien plus tard que j'ai été au courant, mais je la connais suffisamment pour parier que l'envie de coucher avec lui avait germé en elle à l'enterrement, auquel elle assistait seule – et dans une tenue d'ailleurs très correcte : son chemisier noir aurait pu être boutonné moins haut. Doan était un bloc massif de douleur, et ça l'a sans doute attirée. Elle se retrouvait devant un grand bonhomme distingué pris de hoquets de chagrin insupportablement sexy. L'étrange violence de ses traits a dû l'émoustiller. Elle a retrouvé Doan dans un endroit discret et lui a fait comprendre, en lui pressant la main, voire en s'inclinant franchement sur le pantalon de lainage épais, qu'elle le désirait. Pour lui, le don frissonnant qu'elle lui faisait de sa personne avait probablement tout d'un plaisir inattendu, qui au lieu de diluer sa fureur à mon égard contribuait à la renforcer. Les hommes sont tout à fait capables de séparer leurs plaisirs sensuels de leurs colères, ou si nécessaire de les mélanger.

Je n'en veux pas à Judith. Pas tant que ça. Elle faisait ce qui selon elle était le mieux pour Timothy. Je crois que pendant six ou sept jours d'affilée Wilson et elle se sont donné rendez-vous dans un des plus petits hôtels qu'on puisse

trouver au nord de l'East Side. Déjeuners qui traînent en longueur, après-midi rayés du calendrier. Judith, j'imagine, s'adonnait à ces exercices avec une belle énergie et un enthousiasme démultiplié. Ce devait être un bon amant, le père Doan, il devait offrir à ma femme de sacrées bonnes bourres et des sensations bizarres, avec son truc de l'œil plus grand que l'autre, et elle, je suis sûr que ça la secouait à un niveau très différent. Je ne doute pas une minute que, s'en remettant complètement à lui, Judith s'abandonnait, les seins tendus, la bouche ouverte, les yeux révoltés. Pourquoi pas, au fond ? L'âge venant, le sexe se fait plus explicite. C'est la loi. L'heure tourne. Je l'imagine en train de lui dire qu'il pouvait la lui mettre où il voulait. Wilson Doan ne devait pas sourire ni plaisanter ni se détendre, car la baise était pour lui un moyen de me frapper, et en homme intelligent qu'il était il savourait la haine jusque dans le plaisir.

Pas de doute non plus que les dangers de leur interaction excitaient Judith bien au-delà de ses capacités habituelles, et que le contraste lui apportait confirmation des problèmes que lui posait son mari. Dans les échanges de propos qui suivaient, elle laissait entendre à Doan qu'elle allait divorcer et déménager. Elle planifie, Judith. Ces rencontres, elle les payait avec la carte de crédit familiale, sans se soucier le moins du monde de me les dissimuler.

Ce n'était cependant pas aussi cruel que ça en a l'air. La dynamique humaine ici à l'œuvre était fort complexe, en réalité, et tout le mérite en revient à Judith, qui dès qu'il s'agit de dynamique humaine s'avère d'une intelligence redoutable : au risque de me répéter, en se donnant à Wilson Doan elle lui accordait une récompense à mes dépens, elle manifestait la colère que je lui inspirais, elle trouvait même une échappatoire à son aliénation. Ce n'est pas tout. Probablement qu'elle voulait aussi se livrer à une sorte d'expiation symbolique, en caressant qui plus est l'espoir d'apaiser le courroux de Wilson Doan puisqu'elle couchait avec lui. À moins que, en prévision du moment où sa foudre s'abattrait, elle n'ait préféré se placer tout de suite du bon côté du manche. Autre hypothèse, l'adultère avec Wilson Doan était pour elle une façon paradoxale d'exprimer sa sympathie envers la femme de ce monsieur, Mme Doan, anéantie par le tomahawk du chagrin et qui après l'enterrement s'était retirée dans une chambre agréable du service de psychiatrie de l'Hôpital de New York – la logique de ce raisonnement étant qu'elle, Judith, comprenait parfaitement l'incapacité temporaire de l'épouse et souhaitait la décharger pour partie de ses devoirs conjugaux le temps que durerait son infirmité. Ou alors, à l'inverse, Judith s'en prenait peut-être directement à l'épouse de Doan en la prévenant de ne surtout rien tenter contre Timothy, de peur de voir aussi sombrer son mariage. N'importe laquelle de ces explications a pu jouer, ou toutes un peu, plus ou moins. Je crois pourtant qu'il y avait encore autre chose et que de manière assez perverse j'aurais pu prévenir Wilson, d'homme à homme, que Judith était plus que son égale.

En caressant dans le sens du poil les appétits sensuels et la fureur de Wilson, Judith le dissociait nettement de ses vues rationnelles sur les motifs

du procès qu'il intentait à M. et Mme Wyeth, et donc aussi de l'espoir que leurs diverses possessions se transforment à son profit en dommages et réparations. Le jour où le père Wilson a glissé dans ma femme son rigide organe décisionnel, il s'est aliéné du même coup l'énergie de son avocat, la vertu sans mélange de son épouse et les sympathies potentielles des jurés. Car Judith, bien entendu, constituait tout un dossier. Pas simplement avec la carte de crédit, les coups de fil enregistrés, les quelques billets presque assez doux pour être compromettants qu'elle lui envoyait au bureau sans marquer PERSONNEL dessus (dûment ouverts, tamponnés à la date du jour, photocopiés en trois exemplaires et archivés par sa secrétaire, ils devenaient illico propriété légale de la banque), elle soignait aussi les détails : sept petites culottes en soie neuves, sexy, échancrées en haut de la cuisse, portées une fois et une seule, et plus exactement *après*, et conservant toujours non seulement quelques-uns des poils pubiens grisonnants de Wilson Doan, mais aussi des restes de la substance, précisément, à laquelle son fils condamné avait dû de voir le jour : son propre sperme, sous forme séchée, à jamais protégé dans des sacs de congélation transparents. (Tant de choses, dans la vie, se réduisent à ce qu'il advient du sperme, selon l'endroit où il aboutit – dedans, dehors, en haut ou en bas, englouti, retrouvé et identifié.) Que Wilson Doan maintienne sa plainte, et on risquait fort de découvrir – on découvrirait à coup sûr – que l'un des plaignants s'envoyait une des accusés, un cas de figure franchement glauque, aussi peu plaisant pour Mme Doan que pour les cadres de la banque. Plus avisé que la plupart de ses confrères et plus finaud qu'eux tous, Adolphus Clay III eut vent des distractions d'après-midi de son client, et après peu de temps les Doan renoncèrent à leur indemnité de quarante millions de dollars.

Moi qui toutefois n'en connaissais pas encore la cause ai vu dans ce retournement une victoire, une chance de revenir à notre ancienne vie.

« Bonne nouvelle ! » ai-je lancé ce soir-là en rentrant à la maison. Judith était à genoux dans la chambre, devant sa penderie. « C'est fini ! »

Elle a eu un sourire neutre, celui de quelqu'un qui écoute un malade perdu décrire un traitement miracle.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

— Le ménage. »

Le haut de son buste a disparu dans la penderie, pendant qu'interdit je regardais les escarpins, les mocassins et les baskets voler au-dessus de sa tête, retomber sur le dessus-de-lit, au pied de la commode, ça et là sur la moquette. Ce n'était pas mon rayon, les chaussures de femme, mais celles-ci m'avaient l'air en parfait état.

J'en ai bientôt fini, et c'est tant mieux pour ma santé mentale.

Larry Kirmer m'a invité à déjeuner et m'a déclaré que j'étais devenu « improductif ». Il n'avait pas tort, mais ce n'était pas non plus très aimable de sa part. Il s'exprimait avec toute l'autorité d'un représentant attiré du

conseil de direction de la boîte. Il n'y aurait pas de préavis, de mi-temps aménagé, de version pour me sauver la face. J'étais associé, mais cela ne changeait rien. D'après les termes du contrat que j'avais signé longtemps auparavant, je devais toucher la valeur de mes parts pendant sept ans. Ces longues durées, c'est uniquement pour que les gens ferment leur gueule. Si je contestais l'arrangement, les versements s'interrompraient. J'avais quinze jours pour préparer mon départ, m'a annoncé Kirmer en conclusion, alors pourquoi ne pas prendre mes congés en retard ?

Notre petite pompe à finances a donc commencé à s'enrayer. Insouciant, nous roulions dans une énorme voiture V8 qui engloutissait des camions-citernes de devises américaines – plusieurs centaines de milliers de litres par an, hypergourmande en carburant. Et alors, qui est-ce que ça gênait ? Ça gênait qui, le fric en trop fichu en l'air dans cette cuisine neuve complètement superflue ? Mon premier chèque après licenciement avait été encaissé, la somme fondait lentement, mais au-delà la pompe ne devait plus recevoir un seul dollar, un seul cent, et dans les dix mois qui ont suivi j'ai levé le pied pour ramener le train de vie familial à dix kilomètres-heure. J'ai liquidé l'argent placé sur le fonds d'investissement Schwab (246 745 dollars). J'étudiais maintenant d'un œil incrédule le montant des remboursements du prêt de l'appart prélevés chaque mois (8 750 dollars). Les charges mensuelles dudit appart (3 945 dollars) s'assimilaient à du vol pur et simple. Il a fallu virer Selma, la baby-sitter à l'indéfectible loyauté, qui après avoir couvert Timothy de baisers a pris la porte en pleurant toutes les larmes de son corps. Notre assurance maladie me coûtait 2 165 dollars par mois. J'ai cessé d'aller chez le coiffeur (62 dollars la coupe), de m'arrêter devant le cireur de chaussures (4 dollars), je pensais à éteindre les lumières (0,03 cent de l'heure), j'achetais des pâtes (5,90 dollars les 500 grammes) plutôt que du poisson (13,99 dollars la livre), je réutiliais les rasoirs jetables (9,95 dollars les vingt). Judith a donné son congé au prof de piano (75 dollars la leçon). J'ai annulé toutes les cartes de crédit. Les unités de luxe se sont raréfiées, puis ont disparu. Je ne mettais plus la voiture au garage (585 dollars par mois). On devait encore des impôts (43 876 dollars) sur l'année précédente. J'ai rendu le piano de location (529 dollars par mois). Résilié l'abonnement au journal (48 dollars par mois), celui de mon portable (69 dollars par mois). On nous a piqué nos enjoliveurs et j'ai jugé inutile d'en racheter de la marque d'origine (316 dollars), ou même d'une sous-marque bien meilleur marché (48,99 dollars). Nous roulions en roue libre, la jauge était vide.

« Tu vas retrouver du travail ? m'a finalement demandé Judith un soir.

— Évidemment.

— Je parle sérieusement, Bill.

— Je vais retrouver du travail, ça te va ? »

Judith avait perdu du poids – trois kilos, peut-être un peu moins. Il y avait eu ces longs déjeuners toujours non justifiés, et malgré cela elle avait maigri.

« Je peux comprendre que toi, inconsciemment, tu aies besoin de t'infliger

ça, parce que tu te sens au trente-sixième dessous, mais ce n'est pas une raison pour nous l'infliger à nous. »

Mon fils avait décroché ses posters de Derek Jeter pour me les donner en me disant que je pouvais les vendre, si je voulais. *L'inconscient n'a rien à voir là-dedans, au contraire*, ai-je pensé.

« J'ai contacté une bonne vingtaine de cabinets d'avocats new-yorkais, Judith. J'ai déposé un dossier chez six chasseurs de têtes, j'ai épluché l'annuaire des anciens élèves, j'ai déjeuné avec tous les gens que je connais. » Oui, mais ma réputation avait sacrément souffert. Tout le monde était au courant. Ça se lisait à livre ouvert sur ma figure, dans mes yeux, mes attitudes. Je pouvais toujours essayer de le cacher, de porter des cravates chics, de raconter que j'avais envie de « relever de nouveaux défis ». Un type prêt à faire les pieds au mur, ça se reconnaît de loin. On le plaint et on engage quelqu'un d'autre à sa place. C'est dans la logique des primates, c'est dans la nature humaine.

« Tu es sorti de Yale avec les félicitations du jury, le haut du panier ! s'est écriée Judith. Qu'est-ce qu'on va devenir ?

— J'attends une occasion de rebondir.

— Rebondir ? » Elle en riait presque.

« Je ne vais pas craquer, ai-je promis. Je vais rebondir.

— Quand ?

— Je ne sais pas. » La vérité vraie.

Il y avait du dédain dans le ton de Judith, une amertume sans fard : « Et tu comptes te laisser couler loin, comme ça, avant ton rebond ? »

J'ai préféré ne pas répondre. « On est déjà très bas, tu ne trouves pas ? » a-t-elle repris dans un éclat de voix dont l'écho a ricoché sur le plafond blanc.

Moi qui croyais te connaître, ai-je marmonné entre mes dents.

Elle s'est énervée : « On peut savoir ce qui va le provoquer, ton fameux rebond ? Jusqu'où vas-tu couler avant de donner l'impulsion pour refaire surface ? »

J'aimais Timothy, voilà ce que j'avais envie de dire. Il avait un beau geste au base-ball, il mangeait ses céréales les coudes sur la table, il se brossait les dents n'importe comment, il apprenait à écrire et ses K majuscules étaient attendrissants de gaucherie, il était capable de suivre tout un match des Yankees à la radio pour me détailler ensuite le score de chaque équipe, il ne ramassait jamais ses serviettes de toilette, son slip ou ses chaussettes sales, il donnait son argent de poche au fonds d'entraide pour les victimes du World Trade Center, il avait mal au cœur en taxi, il adorait Bart Simpson, il s'entraînait à retenir sa respiration dans la baignoire, c'était un vrai petit mec. Un petit mec que j'aimais jusqu'à la dernière de ses molécules, conscient du fait qu'il y avait eu un autre gosse aussi aimé que lui, mort par ma faute. Mon rebond aurait lieu lorsque je me serais pardonné dans toute la mesure du possible, lorsque j'aurais retrouvé un peu de paix. Pas avant. Au tréfonds de mon moi perdu, j'en avais la certitude, mais comment l'aurais-je dit à Judith ?

« Écoute, ai-je fini par lâcher. On va vendre l'appart. Je vais me démener et je trouverai, tu le sais. Je peux bosser pour le gouvernement. M'installer comme agent immobilier. Faire le taxi. Devenir prof. On va déménager dans une autre ville, là-bas je pourrai à nouveau m'inscrire au barreau. Tu sais que je ferai n'importe quoi pour assurer votre existence. »

Au lieu de répondre, Judith a penché la tête, ajusté son angle de vision. Puis elle a eu un mouvement qui m'a fait froid dans le dos. Elle a plissé les yeux. Elle réfléchissait. Elle était en train de réaliser quelque chose qui n'était pas forcément en rapport avec moi, mais la concernait, elle, directement.

« Je ne sais pas, Bill.

— Qu'est-ce que tu ne sais pas ?

— Si je vais pouvoir tenir. »

Je l'ai, je crois, encouragée d'un petit hochement de tête. « On traverse une passe difficile. On va s'en sortir.

— Tout cela me gêne énormément. Nous sommes en train de devenir pauvres. » Les bras croisés, elle attendait une réaction de ma part. Qui n'est pas venue. « Pauvres ! a-t-elle crié.

— Si tu veux mon avis, je ne pense pas que nous soyons tombés beaucoup plus bas que ce qu'on appelle élégamment la classe moyenne supérieure, Judith. À mon avis, ni toi ni moi n'avons la moindre idée de ce que c'est que d'être pauvres pour de bon.

— Mettons, mais je me *sens* pauvre.

— C'est une perception, pas un fait réel.

— Nous non plus, Bill, je ne nous sens pas très bien. Je ne te sens pas bien, *toi*. » Sa voix, affreusement trop aiguë. « Parce que je ne crois pas que tu puisses retomber sur tes pieds. Je sais à quel point tu t'en veux, mais merde, c'était un *accident* ! Seulement toi, tu t'es mis dans la tête qu'il fallait que tu en baves. Ça te ronge ! Et moi je n'ai pas envie d'en baver avec toi ! Je ne veux pas que Timmy paye, en plus ! Pourquoi est-ce que tu n'arrives pas à te débarrasser de cette idée ? Faire simplement comme si rien ne s'était passé ? »

Faire comme si Wilson Doan fils n'était pas mort dans la chambre de notre fils ? Que répondre à cela ? Je suis resté à regarder Judith, qui lançait autour d'elle des regards impuissants, comme si tous nos biens se consumaient devant elle, puis qui, l'air exaspéré, a reposé sur moi ses yeux magnifiques, pleins de détermination, cette fois, et de haine. À présent, oui, elle m'avait en horreur et tenait à me le faire savoir.

« Tu n'as pas l'intention d'attendre que tes prévisions se confirment, c'est ça ?

— Il me semble que tu ne comp...

— Je comprends que tu trouves très gênant que je ne gagne plus un sou. Je comprends que le sentiment de sécurité que tu avais est menacé...

— Volatilisé, merde : complètement volatilisé, Bill.

— Je comprends surtout, Judith, que tu comptes me retirer toute affection conjugale tant qu'il n'y aura pas d'argent dans ta petite main qui a toujours su

si bien lancer les dés.

— Oh, va te faire foutre.

— J’y pensais, justement. Mais pas toi.

— En effet, et je ne vois pas pourquoi je voudrais.

— Parce que avant ça te plaisait plutôt.

— Tu as raison, oui. Avant, il y avait des tas de trucs qui me plaisaient, mais maintenant mes goûts ont changé, a-t-elle rétorqué froidement. Tu aurais tout intérêt à comprendre ça aussi, en plus du reste. »

Judith est partie moins d’un mois plus tard, après m’avoir tarabusté pour que je la laisse vendre l’appartement. Elle est partie, oui – à San Francisco. Une ville où, autant que je sache, nous ne connaissions personne. Le gigantesque camion de déménagement jaune est arrivé alors que j’étais sorti acheter du café, et le soir même ils me quittaient tous les deux, Timothy cramponné à son gant de base-ball vide. Pas de scène, pas même une larme. À croire que ce n’était pas pour de vrai. L’agent immobilier viendra demain matin, m’a dit Judith, tout est réglé. La seule chose qui te reste à faire, c’est de t’en aller. J’ai bêtement acquiescé. Il va falloir que tu te trouves un logement, Bill, d’accord ? Elle parlait les bras croisés. Ses lèvres ne tremblaient pas. La voix était ferme. Tu sais qu’il n’y a pas d’autre solution. Elle avait dû mettre Timothy sous tranquillisants, car il n’a pas protesté, pas pleuré, pas à ce moment-là, en tout cas, et après, une fois qu’ils furent partis, m’eurent bel et bien abandonné pour toujours, moi je...

... j’ai craqué, quoi.

C’est moche, je sais, et triste. Vous, si vous passez devant un monospace qui vient de se crasher sur l’autoroute, avec la fumée qui sort du moteur, plein de sang sur le pare-brise éclaté, les quatre roues motrices en l’air, vous allez ralentir pour en avoir le cœur net et tout de suite après vous donnerez un coup d’accélérateur et vous vous taillerez en vitesse. Je fais pareil. Après tout, ce ne sont pas les divertissements plaisants qui manquent, hein ? Les sitcoms et la cybergaudriole. C’est super. Puisqu’il faut y aller, allez-y. Zappez, cliquez, disparaissez. Ici vous n’aurez pas ça. Ici, c’est une autre histoire. Ici, on attend le rebond.

J’ai loué pendant quelque temps un deux-pièces dans une des tours neuves anonymes à l’ouest de Manhattan – clair, propre et sans charme, une façade de granit rose, un immeuble de logements cuit au moule. Percevant ma solitude et ma distraction, l’agent immobilier, un type qui avait trois portables sur lui, m’avait assuré que l’endroit était « un vrai aimant à poulettes, parole ». En soi, cela m’intéressait toutefois moins que le sensible éloignement de l’immeuble de mon ancien périmètre. Personne de ma connaissance n’irait imaginer que j’étais allé m’installer dans un quartier pareil. L’appartement donnait à l’ouest sur le New Jersey, et au-delà sur la Californie, où vivaient désormais Judith et Timothy. Il était assez grand pour que Timothy y ait sa

chambre, et j'avais acheté en double tous les objets qui dans mon souvenir lui appartenaient : vêtements, chaussures, jeux vidéo, affiches des Yankees – ma façon à moi d'entretenir le rêve que bientôt mon gamin dormirait dans ce lit ou passerait en revue ses fiches de base-ball en écoutant le commentateur radio décrire les balles courbes de Derek Jeter. Je me suis pourtant vite aperçu que j'étais incapable d'entrer dans cette chambre, que chaque fois que je m'y risquais j'étais terrifié, à croire que mon fils n'était plus et que j'entretenais un sanctuaire à sa mémoire.

J'habitais là-bas depuis quelques mois quand une des résidentes, la quarantaine, un fard à lèvres dans les tons bleus, me héla dans l'entrée, l'air soucieux.

« Excusez-moi !

— Oui ? »

Elle me dévisageait, la bouche pincée.

« Il y a un problème ?

— À vous de me le dire. J'ai entendu des choses.

— Des choses ?

— Sur vous, oui.

— Vous pourriez être plus précise ? »

Baissant les yeux, elle se mit à regarder mes pieds, sembla ensuite évaluer la distance qui nous séparait puis me fixa droit dans les yeux. « Il paraît que vous avez tué un enfant et que vous vous en êtes tiré. Qu'il n'y avait pas assez de preuves pour vous envoyer sur la chaise électrique. » Les mains sur les hanches, impressionnée par son courage, elle attendait ma réponse. « Il y a pas mal de gosses, dans cet immeuble, y compris les miens, et...

— Vous voulez en avoir le cœur net.

— Voilà. Quelqu'un connaît quelqu'un qui vous connaissait. Je ne sais pas exactement quel est le lien. »

Je me taisais.

« Alors ? » Le ton gagnait en assurance. J'ai avancé d'un pas vers elle pour ne pas avoir à parler trop fort. « Restez où vous êtes ! »

Je me suis arrêté net.

« C'était un accident, un accident tragique.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit.

— C'est pourtant ce qui s'est passé. Croyez-moi, j'y étais.

— Je ne vous crois pas, non. C'est plus compliqué que ça, pour moi. »

J'en ai voulu à cette femme aux lèvres peintes dont je ne connaissais même pas le nom, je la détestais pour sa curiosité malsaine, sa volonté farouche d'accuser sur la base d'informations sans consistance. Elle faisait partie des gens dangereux, mais en même temps elle tentait de protéger ses gosses et ceux de ses voisins et l'idée m'a traversé que je n'aurais sans doute pas agi autrement, à sa place.

« C'était un accident tragique, ai-je répété. C'est tout ce que je peux dire. Il a détruit deux familles.

— Les choses ne peuvent pas être aussi simples. » J'ai fait mine de partir. « Une minute ! À mon avis il va falloir vous expliquer devant l'assemblée des colocataires.

— Oh ? » D'eux, je ne connaissais que les avis punaisés sur le tableau d'affichage, à propos des consignes à respecter pour les poubelles et du local où ranger les vélos des enfants. « Et s'ils ne trouvent pas mes explications satisfaisantes ?

— Dans ce cas, vous devrez partir, j'imagine.

— C'est avec la société de gérance de l'immeuble que j'ai signé un bail, pas avec l'assemblée des colocataires. »

La remarque lui arracha un méchant sourire de rat. Elle était ravie que je lui aie résisté. Maintenant, au moins, il y avait un problème, un os à ronger, de la chair où planter les dents. « On verra ça, m'a-t-elle menacé. On verra ça, soyez-en sûr. »

L'avis apparu le lendemain sur le tableau d'affichage conviait à « une réunion des colocataires concernant des questions de sécurité ». Le compte rendu affiché deux jours plus tard faisait état d'un « accord à l'unanimité sur la nécessité d'alerter la gérance de l'immeuble des difficultés posées par le profil et le passé criminel de certains locataires ».

Bref, une inquisition, une chasse aux sorcières, une traque de vampires menée en plein jour par des gens aux intentions louables, et qui me visait directement. Tout ce qu'il y avait dans l'appartement, j'en ai fait don à l'église catholique située dix rues plus loin, au nord, et j'ai déménagé.

J'ai déménagé sans demander mon reste, oui, et je suis descendu un cran plus bas pour aller m'installer dans un petit immeuble de trois étages sans ascenseur sur la 36^e, entre la 8^e et la 9^e Avenue, dans le secteur de la confection, où j'espérais que personne ne me reconnaîtrait. Un coin minable, une zone comme il y en a tant à New York, sans caractère, sale et congestionnée, qui s'étale derrière Pennsylvania Station et Macy's. Son anonymat glauque et son côté lépreux avaient tout pour me plaire. On ne choisit pas d'habiter là-bas. C'est usant – pas de voisins avec qui discuter le coup, rien que des petites imprimeries de tirage offset dans d'anciens bâtiments industriels de dix étages où les rampes de néon restent allumées toute la nuit, où ça et là les vitres opaques des fenêtres sont percées de coudes d'aération. Un quartier où en moins d'une heure on vous répare une machine à coudre professionnelle, où pour un dollar cinquante vous pouvez vous offrir un petit déj' dégueu. Où des hommes épuisés poussent des portants chargés de chemisettes identiques sur des chariots à fond plat, empilent par dizaines dans la rue des chaises de bureau sous plastique. Pas de vie nocturne un peu intéressante, pas d'éclats ni de paillettes, de décadence ostentatoire, simplement des ombres errantes qui parlent toutes seules et surtout du mouvement autour de l'hôtel Barbador, à l'angle, un des derniers meublés de la ville. Des gens tristes et mal lavés, des maniaques du cure-dents et du fouet. Des types géniaux, des sans un. Mon immeuble, encastré dans les autres,

donnait sur un parking où, pendant la pause-déjeuner, une fille fatiguée toujours en pantalon rouge taillait des pipes dans sa camionnette. Quand après avoir tiré leur coup ses clients ressortaient en plein jour, ils remontaient leur fute, tournaient la tête à droite et à gauche et s'éclipsaient, l'air dégagé. Quelquefois, les enfants de cette fille jouaient à côté de la camionnette pendant qu'elle était occupée à l'intérieur. La 9^e Avenue m'offrait les services d'une laverie automatique, d'un boui-boui, d'un marchand de journaux, et une rencontre quotidienne avec un gros bras portoricain. Il émergeait tous les matins avec un gobelet de café White Castle et souvent aussi un œil au beurre noir, titubant sur le trottoir sous l'emprise de sa cuite de la nuit. « J'me suis fait les Cubains, lâchait-il entre deux quintes de toux. J'me suis fait les Haïtiens. J'vais tous les tuer. »

Une sacrée dégringolade pour ce cher vieux Bill Wyeth, qui avait dormi dans les vingt ou trente hôtels les plus chic du monde (le Conrad à Hongkong, le Connaugh à Londres, le Ritz à Paris, etc.), oui monsieur, qui avait même eu l'honneur d'assister à un dîner à la Maison Blanche, sous Clinton. (Le quarante-deuxième président s'était avancé vers moi, imposant, les yeux plissés, le nez rouge, et il m'avait serré la pince en articulant quelques mots de sa voix feutrée éraillée – *Content de vous connaître, très précieux votre soutien*, ou un truc du genre, sous les flashs des photographes attirés de la présidence, mais pour moi c'était déjà beaucoup, évidemment. Quand il a serré la main de Judith, elle qui sait pourtant s'exprimer en public n'a pu qu'émettre une série de mots sans suite, dans une espèce de halètement quasi postcoïtal – *Oh, oui, je... Oh, merci. Oui, merci...* Les photographes mitraillaient, comme à chaque poignée de main présidentielle. Les clichés où on nous voit tous les deux face à lui en train de sourire comme des malades sont arrivés exactement deux jours plus tard, dans une grande enveloppe rigide, vierge de toute trace de doigts car elle avait transité par une espèce de service postal privé spécialement réservé à la présidence, et sur laquelle l'adresse de l'expéditeur se limitait à la mention LA MAISON BLANCHE, imprimée en gris. Judith a dépensé six cents dollars pour faire encadrer les photos et elle a emmené avec elle à San Francisco celle où elle pose avec Bill C. Quant à savoir ce qu'est devenue l'autre, la mienne, c'est facile à deviner.)

Les premières semaines que j'ai passées au troisième sans ascenseur de la 36^e Rue ne m'ont pas laissé un grand souvenir, et pour une raison bien simple : j'avais découvert, fourré dans une de mes baskets, un flacon des somnifères que prenait Judith et j'en avalais trois ou quatre par jour. Une dose comme ça n'est pas mortelle, il n'y a pas de danger et je n'avais d'ailleurs pas envie de me tuer. L'effet produit est assez subtil : vous sombrez en ayant l'impression de flotter, vous regardez la télé en dormant, vous sentez vos yeux se révilser dans leurs orbites et trouvez le phénomène parfaitement normal, vous oubliez d'enlever vos chaussettes avant d'entrer dans la baignoire. À un moment donné, j'ai acheté un matelas, une table et une chaise à un type, dans

la rue. Je devais manger à peu près une fois toutes les vingt heures, toujours chinois. Du poulet au gingembre froid, des fourmis, je m'en fichais. Je me rasais quand j'y pensais, je roulais un tee-shirt en boule sous ma tête en guise d'oreiller, je lisais les journaux de la veille ou de l'avant-veille.

À la longue, les papiers du divorce ont fini par arriver. J'ai signé sans les regarder les pages cochées. Pas de droit de garde, visites aux jours convenus. Notre ancien appart' s'était vite vendu et l'avocat de Judith avait récupéré le fric. Le cadet de mes soucis. Il me semblait juste que Judith et Timothy aient tout jusqu'au dernier cent. Le plan d'épargne retraite que j'avais si soigneusement couvé, entretenu, idolâtré devait comme le reste faire l'objet d'un partage, et peut-être parce que je pressentais déjà que je serais infoutu de retrouver du travail j'ai dit oui à la liquidation de tous mes comptes, et accepté, bien entendu, d'acquitter les frais de clôture et d'imposition subséquents.

Une fois ce pactole divisé en deux, il me restait de quoi survivre un bout de temps, au moins quelques années.

Il s'est avéré assez vite que ce noble anéantissement de ma fortune ne s'imposait pas : le remariage aussi subit qu'expéditif de Judith avec un jeune et brillant entrepreneur des nouvelles technologies m'exemptait (tristement, car ç'aurait pu être un motif de dignité) de l'obligation d'assurer l'entretien de mon fils. Il ne me restait plus qu'à m'inventer un avenir. Je préférais en savoir le moins possible sur le nouveau mari, mais un beau jour, alors que je feuilletais des magazines chez un vendeur de journaux, je suis tombé sur un article qui lui était consacré. Le choc fut rude. Intitulé « L'éclosion des nouveaux magiciens », l'article expliquait pourquoi son entreprise était tellement convoitée. Elle détenait le brevet d'exploitation d'une technologie de stockage de données laser pour moi totalement hermétique. Le stockage des données, c'était une obsession nationale, une énième façon d'éviter la mort. Un portrait photo léché du nouveau mari illustrait le papier. L'air tellement con que c'en était étonnant, le cou trop long, les yeux trop rapprochés et qui devaient même loucher un peu, mais sapé dans un supercostume choisi par Judith, je l'aurais parié. Vingt-huit ans, disait le texte, et trois fois diplômé des meilleures écoles d'informatique. Stanford, Caltech. Un bébé, presque. Sur une autre image, gras des hanches, les pieds en canard. Si j'étais un monospace bon pour la casse, lui, c'était une fourgonnette de blanchisseur. Allez savoir comment Judith l'avait reniflé à l'autre bout du pays et appâté avec tout ce qu'il fallait. Un clin d'œil, un sourire un peu mouillé, et l'autre avait dû ramper à plat ventre à ses genoux. J'ai haï ce petit jeune, ses méninges qui pigeaient des trucs obscurs d'une valeur fantastique. Lamentable, je me demandais si elle le suçait, si elle pressait sa tronche de dégénéré reconnaissant contre ses seins bien suspendus avec la certitude que tout le reste s'arrangerait sans qu'elle ait besoin de s'en occuper. Il ne possédait pas le centième du pouvoir dangereux ou empoisonné d'un Doan Wilson, mais qu'est-ce qu'elle en avait à battre, hein, et je me demandais si

lui, de son côté, goûtait cette sensation que *je* regrettais tant, du pouls qui ralentissait et s'apaisait quand les gros nichons si doux de Judith emplissaient ma/sa bouche, et s'il avait conscience, *bien conscience* d'être enfin rentré chez lui, moteur éteint, la porte du garage fermée, plus en sécurité qu'il ne l'avait jamais été depuis qu'il avait appris à marcher, s'il réalisait que cette femme, cette mère de rêve veillerait sur lui, lui couvrirait la figure de ces choses à la douceur incroyable et le laisserait les têter pourvu qu'il se comporte comme elle le souhaitait, c'est-à-dire en allongeant le fric. Peut-être, oui. Ou peut-être que Judith l'aimait vraiment.

La situation a fini par devenir d'un comique à pleurer. Une semaine plus tard, quand la boîte du nouveau mari de Judith a fait son entrée en Bourse, du jour au lendemain il a pesé la bagatelle de huit cent cinquante-deux millions de dollars et moi j'ai été rayé de la carte. Même si c'est une image, j'ai vraiment senti mes genoux se dérober sous moi quand j'ai lu l'info dans le journal en me traînant dans l'escalier pour remonter chez moi. Il y avait de quoi en rester baba, ou même en rire ! Autrefois j'avais plutôt un bon salaire, j'avais bossé comme un foutu chien de traîneau pour le gagner, mais la belle marge de sécurité que j'avais constituée pour ma petite famille en devenait insignifiante, une simple erreur d'arrondi pour le comptable du nouveau mari.

Penser que Timothy ne manquerait plus de rien, si ce n'est de son père, était une consolation bien amère. Il était encore assez petit pour se laisser aveugler par la supernova de la fortune du nouveau beau-père – la maison de deux cent vingt mètres carrés à Marin County, des places pour les matchs des 49(3), la villa sur la plage à Hawaii. Moi, son père, qui d'une poussée de reins avais émis la graine à laquelle il devait la vie, je ne comptais désormais pas plus qu'une lune éteinte dans une lointaine galaxie, une simple présence avunculaire à la silhouette de plus en plus floue. Au début je lui écrivais des lettres, je lui envoyais des mails et des petits cadeaux, mais ces activités me rendaient triste à pleurer. Je pleurais, oui, avec de vraies larmes, la perte de mon fils. Celle de ma femme, aussi. Oh, comme elle me manquait, Judith, tout ce qu'elle était me manquait. Qu'elle revienne, qu'elle annule cette distance et je passerai l'éponge, tout sera pardonné. Malgré mes efforts pour garder le cap, les lettres et les coups de fil de Timothy se sont raréfiés. Nous n'avions pas grand-chose à nous dire. Je ne savais pas à quoi ressemblaient son école, ses copains. Il me semble qu'ils étaient heureux, sa mère et lui. Elle y était arrivée, Judith. Elle avait réussi la transition. Elle avait sauvé son fils, elle le protégeait de moi et de ce que j'avais fait.

Les jours passaient, les mois se succédaient. Je m'enfonçais de plus en plus profond dans la vase. On peut à bon droit se demander ce qui m'empêchait de retrouver du travail ou de reconstruire un minimum ma vie. De trouver au moins quelqu'un à qui parler. À écouter les quelques connaissances qui me restaient, j'aurais dû m'installer à Seattle, me shooter aux antidépresseurs ou pratiquer des régimes et des exercices interdits en Chine. Quant à la solitude dans laquelle je vivais, il existait incontestablement

à Manhattan profusion de femmes intelligentes et compréhensives, dont plusieurs auraient sans doute traité mon désespoir avec des trésors de patience. Mon assiduité dans cette quête laissait cependant à désirer. À n'en pas douter, un homme meilleur que moi aurait résisté, discuté, combattu, fait valoir ses droits, ses succès, ses responsabilités. Ainsi, bien que nous soyons voués à l'apprendre trop tard, pour l'essentiel le monde se fiche bien de qui nous avons été. Mon identité me collait aussi peu à la peau que ces costumes taillés sur mesure que je portais autrefois, et je dois avouer que tout en observant ma vie tomber en pièces détachées – boulot, mariage, enfant, toit, argent, amis –, j'attendais avec une curiosité perverse de voir ce qu'il en resterait. Je tirais une satisfaction anormale d'habitudes aussi vieilles que moi – faire craquer les jointures de mes doigts, par exemple, ou attacher mes lacets avec un double nœud. Elles m'apparaissaient comme des preuves de plus en plus concluantes du fait que je venais bien de quelque part et n'étais pas tombé du ciel, gluant, les yeux collés, monstrueux nouveau-né de quarante ans, seul et abandonné.

Je m'y suis habitué, à la longue, à mon appartement humide de la 36^e Rue Ouest, dans cet immeuble miteux. Il se composait d'un salon, d'une cuisine étriquée mais équipée de neuf, d'une chambre de cinq mètres carrés, à peu près, et d'une salle de bains grande comme un mouchoir de poche. J'y maintenais un ordre raisonnable, étant donné que je n'y recevais jamais. Je faisais mes comptes sur un petit bureau, je m'asseyais sur un petit canapé, je mangeais à une table toute simple, les fesses posées sur mon unique chaise, j'avais une dizaine d'assiettes, je dormais dans un lit une place. La moquette du palier était aussi râpée qu'un sentier d'herbe rase, les vitres des parties communes n'avaient pas été nettoyées depuis dix ans au moins, et qui aurait su dire si les escaliers de secours étaient praticables ? Il m'arrivait de croiser le gardien, affable retraité d'origine latino, qui se promenait avec un impressionnant trousseau de clefs à la ceinture, lorsqu'il accompagnait le dératiseur ou changeait une ampoule dans l'entrée, mais en général il campait au sous-sol, où, en sus de faire tourner un atelier clandestin de réparation de climatiseurs, il veillait sur plusieurs de ses petits-enfants. Au total, nous étions peut-être cinquante à vivre dans l'immeuble. Dans les premiers temps, comme je n'envisageais pas d'y faire de vieux os je m'abstenais de parler avec mes voisins. Au bout de quelques mois, cependant, je me suis mis à les étudier avec plus d'intérêt, à engager, au hasard de rencontres dans les couloirs ou dans l'entrée, des conversations anodines qui m'ont permis de compléter la carte mentale de l'immeuble. J'ai alors réalisé qu'un quart environ des gens qui habitaient là étaient contents de la vie et en voie d'ascension sociale – c'était le cas des jeunes femmes ayant de bons emplois de bureau, ou du couple pakistanais qui aurait bientôt de quoi s'acheter un petit appartement –, tandis que les autres dégingolaient le long de pentes à la déclivité plus ou

moins accentuée, tous autant d'illustrations du grotesque de la normalité : la divorcée quinquagénaire et atteinte d'un cancer, oubliée de ses enfants, qui se hissait péniblement dans l'escalier, le buste horriblement atrophié par la maladie, les cheveux si clairsemés par les chimios qu'on voyait l'arrondi miroitant du cuir chevelu ; l'ex-golden boy ruiné qui, trois fois par semaine, recevait une livraison d'herbe de la meilleure qualité ; la soi-disant danseuse à la peau grêlée que son incapacité à trouver du travail poussait petit à petit vers la prostitution ; le vendeur cyclothymique qui exportait des huîtres en toute illégalité ; le gros manifestement privé d'une forme quelconque de revenu, qui chaque jour, son pékinois en laisse, appuyé sur une canne rouge, sortait en se dandinant pour rentrer quelques heures plus tard, serrant dans une main un sac en papier maculé de la graisse de son quart de poulet rôti et, dans l'autre, une cassette vidéo porno-gay louée à la boutique du coin ; le fumeur invétéré, ex-rédacteur de presse (auteur de rubriques interminables et jadis très prisées parues dans *Sports Illustrated*, *Esquire*, *Look*, *Harper's*, *McCall's*, ou dans le *Life* ancienne formule), presque célèbre en son temps et âgé aujourd'hui de près de soixante-dix ans, qui toussait à bas bruit derrière sa porte pendant qu'il tapait au kilomètre des infos de remplissage pour d'obscur sites web de mordus du sport ; le couple russe dont on ne savait jamais s'ils se bagarraient ou s'ils baisaient ; la vieille dame italienne qui vivait des rentes générées par les deux licences de taxi new-yorkais de feu son mari, licences qu'elle louait à présent à une compagnie de taxis bengalie du Queens – et le reste à l'avenant.

Le reste à l'avenant, oui. Les couloirs dégageaient une impression de solitude indifférenciée, ils sentaient le tabac et le désodorisant, ils résonnaient des ambiances sonores télévisuelles – et en particulier des émissions et des films connus pour crever l'Audimat, mettant en scène de jeunes et brillants actifs logés dans les beaux quartiers de Manhattan. Nous qui vivions là à demeure les regardions avec lassitude, car le constat des ratages et des malheurs des autres valait confirmation des nôtres.

Judith m'a envoyé une carte postale pour m'annoncer qu'elle allait passer l'été et l'automne en Toscane en compagnie de son nouveau mari et de Timothy, avec peut-être une parenthèse de quelques semaines à Nice pendant les grosses chaleurs, et que je pouvais si besoin la contacter par le biais de son avocat. Timothy, ajoutait-elle, aurait des répétiteurs particuliers dans chacune des villes où ils devaient séjourner. J'ai attentivement étudié la carte. L'écriture, précise et soignée, ne suivait pas de folle courbe émotive vers le haut ou vers le bas, elle ne penchait pas à gauche sous l'effet d'une volonté de contrôle forcenée. J'en arrivais donc à la conclusion que Judith avait écrit ce message dans un moment de fonctionnalité insouciance, une tâche à accomplir parmi tant d'autres sur sa liste – *Trouver une baby-sitter. Payer la tonte de la pelouse. Voir pour le suivi du courrier. Envoyer un mot à ce bon à rien d'ex-mari*. La brave petite épouse en train de régler ses petites affaires.

Après ce coup-là, je suis encore descendu d'un cran. La vie, je m'en apercevais maintenant, avait des apparences trompeuses. La vitre des possibles se brise, le paysage réel surgit puis se brise à son tour. J'ai glissé un cran plus bas, oui, mais cela n'avait rien de très spectaculaire, à vrai dire. Je me dépixélisais, je devenais invisible, je me vidais. J'ai laissé passer l'échéance de mon assurance-vie, oublié de payer mes cotisations à l'association du barreau, cessé de consulter mon courrier électronique. Je ne courais plus voir les derniers films, je ne retrouvais personne pour déjeuner, je n'avais plus beaucoup d'occasions de parler, j'oubliais ce que je lisais, je ne rêvais plus.

À Manhattan, il est cependant parfaitement possible de tourner à vide sans s'ennuyer. Ce n'est pas grave d'être au chômage et désorienté. Mystérieuse, indifférente, jamais la même, la ville s'offre en permanence à l'examen. Il vaut mieux, toutefois, continuer à porter les beaux costumes de votre vie d'avant, car ainsi les gens ne vous font pas d'ennuis, vous trouvez des places assises et aucun cerbère ne vous chasse des toilettes pour hommes. Mieux vaut, oui, avoir l'air respectable. Absurdement, je m'y employais – chaque jour je nouais ma cravate, j'enfilais mon manteau, je prenais mon attaché-case pour aller nulle part. La ville s'en fiche que vous passiez trop de temps sur un banc public ou au coin d'une rue ; elle vous invite à rester dans l'anonymat pendant qu'autour de vous ses vents soufflent la poussière. Les constructions, les ombres, les visages, tout en fait vous implore de basculer dans un songe somnambule, une fugue spéculative. Je ne me suis pas transformé en philosophe jactant à la tignasse aplatie et aux ongles noirs, mais je patrouillais autour du périmètre de la santé mentale. Si vous m'aviez croisé dans la rue, vous auriez vu un homme simplement planté là, pas pressé, à l'évidence, en train d'étudier pour lui des choses que les gens débordés n'ont pas le temps de remarquer. La circulation cadencée des taxis dans les larges avenues, les jeux stroboscopiques d'ombre et de lumière sur Broadway, en fin d'après-midi, les mouvements de l'eau.

Lors d'un pluvieux après-midi de novembre, c'est l'eau, oui, qui m'intéressait, la manière dont elle entre dans la ville et en ressort après avoir touché tous ces gens que je ne connaissais plus. Les eaux que draine Manhattan ne sont d'abord que des ruisseaux écumants captés à cent cinquante kilomètres au nord de New York dans d'énormes aqueducs au flux mugissant qui percent de part en part le soubassement rocheux, à une trentaine de mètres en dessous du niveau de la rue, et se divisent verticalement en une jungle de canalisations télescopées, en conduites de plus en plus étroites au fur et à mesure que l'eau est puisée des profondeurs vers la surface et au-delà, emmagasinée dans des réservoirs au sommet des toits, libérée ensuite pour jaillir du fer ou du cuivre, de l'acier chromé, de l'or, même, parfois. L'eau, pure comme la pluie n'était le chlore qu'on y ajoute en amont, l'eau dont la pression ascendante ou descendante reste relativement constante mais qui est vouée à être réengloutie dans des tuyaux et aspirée sous terre, évacuée des

chasses d'eau, des bassines, collectée, crachée en filet ou en jet par les robinets pour être tout de suite mélangée à de la mouture de café, de l'urine, des ingrédients alimentaires, des cheveux, des menstrues – y compris celles, je l'imaginai, de la femme de Wilson Doan –, au dentifrice recraché, à la saleté, aux vomissures, au sperme froid de Wilson Doan soi-même (essayaient-ils d'avoir un autre enfant ?), à des mégots, aux poils poivre et sel d'Adolphus Clay III, à la mousse savonneuse que Larry Kirmer fabriquait chaque fois qu'il se douchait à cinq heures du matin avant d'aller au travail, aux confettis confectionnés par Dan Tuthill avec ses reçus de carte bancaire et autres petits documents compromettants, aux cellules cutanées du doux visage dépité de Selma. Ce ragoût fangeux, ce consommé d'humanité se mêlait à la pluie lorsqu'elle tombait en rideaux le long des façades vitrées des gratte-ciel, dévalait sur le cuivre des toitures, les dalles goudronnées, les panneaux bitumés, et dans les gouttières en alu, sur les fenêtres derrière lesquelles mon fils contemplait la ville, autrefois, dans les descentes de toit, dans les gargouilles, sur les revêtements en granit, les briques aux formes et aux couleurs variées, le marbre, le grès, les pans de bois et de vinyle, les escaliers de secours rouillés, les coffrets des climatiseurs – y compris ceux qui avaient rafraîchi la peau de ma femme après ses coucheries avec Doan Wilson, sur les bouches d'aération, les baies antibruit à double vitrage qui éclairaient mon ancien bureau, au cabinet (désormais occupé par un nouvel associé, toujours au téléphone, aussi sûr de l'avenir qu'on peut l'être), la pluie qui crépitait contre les vitraux de couleur de l'église où avait été célébré le service funèbre à la mémoire de Wilson Doan fils, sur le caillebotis en cèdre de la terrasse où son père dégustait des martinis, en été... sur tout cela la pluie coulait en se jouant des rivets, des écrous, des clous et des verrous, des joints de mortier et des scellements, des antennes de télévision, des caméras de sécurité pivotantes ou fixes – y compris celles installées à l'extérieur de notre ancien immeuble qui avaient filmé le transport jusqu'à l'ambulance du corps inerte de Wilson fils, et les milliards de gouttes de ce flux vertical emportaient les feuilles, la suie échappée des incinérateurs, les particules de plomb et de métaux lourds, les restes de pigeons et de rongeurs, des écailles de peinture, de la rouille, des myriades d'insectes morts ou en train de crever, immense chute d'eau trouble et déjà sédimentaire qui plongeait à pic sous nos pieds, tout de suite prisonnière des égouts, oubliée...

... oui, il est parfaitement possible de ne rien faire d'autre à Manhattan que musarder en costume-cravate en regardant la pluie tomber, mais il faut tout de même faire un peu attention à l'endroit où l'on met les pieds. Chose qui en cette pluvieuse journée de novembre m'était sortie de l'esprit quand je me suis engouffré dans la bouche de métro à l'angle de la 6^e Avenue et de la 34^e Rue. Dans le ciel, les nuages crevaient, les rues étaient inondées, les taxis soulevaient des trombes qui giclaient sur les trottoirs, un torrent chargé d'essence dévalait les caniveaux. Ce matin-là, j'avais complété mon stupide déguisement avec un parapluie, un imper et un numéro du *Wall Street Journal*

périmé depuis une semaine. Je n'avais pas vu la cascade de boue qui dévalait de l'auvent maçonné, à l'aplomb de l'escalier du métro, et en sautant instinctivement de côté pour éviter cette douche froide j'ai foncé tête baissée dans un jeune homme en blouson de cuir clouté qui grimpait les marches au pas de charge.

« Connard de bourge, *enculé*. » Il a reculé en carrant les épaules et j'ai remarqué les anneaux piqués dans ses narines, le tigre tatoué qui se lovait autour de son cou.

« Un accident, ai-je bafouillé. Désolé.

— Un peu, que tu es désolé. »

Il a levé le poing et m'a percuté la mâchoire d'un geste net et sans bavures, tranquillement autoritaire, qui devait lui être familier. Je suis tombé en arrière sur les marches glissantes, les deux mains sur la bouche.

« Continue à nous foncer dessus, et on te fera bouffer ta *merde*, cadre sup à la con. » Il m'a jeté un regard noir et a poursuivi vers la sortie.

Je me suis ramassé sur un genou, d'abord, puis sur les deux, pendant que la douleur ricochait sous mon crâne. Finalement, j'ai réussi à me mettre debout et j'ai levé les yeux. Quelqu'un avait-il assisté à la scène ? Un troupeau de petites Chinoises dévalaient les marches, masse fluide d'impers multicolores et de joyeux cancons. À peine si elles ont remarqué ma présence sous l'averse diluvienne. J'ai craché une molaire et suis reparti vers la rue en chancelant, fouaillant de la langue le trou qui me meurtrissait la mâchoire, mû par l'idée fixe d'aller me mettre au sec et de boire un verre. Le premier troquet ferait l'affaire. Le premier endroit encore un peu civilisé. L'étau qui me serrait les tempes était aussi douloureux que le bas de mon visage. Devant moi, un groupe de jeunes cadres dynamiques protégés sous des parapluies bleus au logo de la même entreprise jouaient joyeusement des coudes dans la 6^e Avenue. Je les ai suivis, silhouette flageolante qui se tenait la joue. Ils ont tourné dans la 33^e avant de disparaître derrière une lourde porte flanquée de persistants en pot. MAISON FONDÉE EN 1847, disait l'inscription dorée gravée sur la vitre. Un vieux steak house new-yorkais. J'étais passé devant des centaines de fois, sans jamais y entrer. Ce jour-là, oui, j'en ai franchi le seuil.

Tel est donc l'enchaînement des circonstances, un verre de lait au bord huileux, la longue tombée en disgrâce, le coup reçu sur la tête, qui m'a amené au Havana Room.

De l'extérieur, on ne voyait que les lettres dorées et la porte massive – rien qui laisse suggérer la taille gigantesque de l'endroit, ni ce qui se déroulait dedans, et avec qui. Sitôt entré dans la salle principale, une cave aux lambris acajou tapissée de tableaux du XIX^e (des gares, la conquête de l'Ouest, des vaisseaux de guerre toutes voiles dehors), vous succombiez à l'odeur de viande grillée. De son poste le maître d'hôtel accueillait chaque nouvel arrivant, et sitôt que celui-ci avait eu raison de son scepticisme, deux blondes l'escortaient jusqu'à sa table. Vous pouviez commander des huîtres à la Rockefeller, du saumon fumé d'Écosse, quantité d'amuse-gueule, mais ce n'étaient que des préludes au filet mignon au poivre de quatre cents grammes, à l'incomparable faux-filet de New York, ou, autre exemple, à la tranche de bœuf de Kobé de quatre cent cinquante grammes. De quoi vous nouer les boyaux et hâter l'infarctus. Le prix ? Excessif, bien sûr, et tout ça était englouti à grandes lampées d'alcools cinq fois plus chers que dans le commerce. Ça ne posait pas de problème, de toute façon. À l'heure du déjeuner, le restaurant servait quotidiennement quatre cents couverts, essentiellement aux jeunes loups des bureaux de la 6^e Avenue et de Broadway, mais aussi à quelques touristes japonais et à des ruraux américains égarés, persuadés, à tort, que l'endroit n'était jamais qu'une tentative originale visant à entretenir la nostalgie du bon vieux temps américain.

Après le coup de feu de midi, cependant, dans les heures creuses qui s'étiraient jusqu'au regain d'activité nocturne, l'établissement accueillait ses vrais habitués – des vendeurs d'espace et des racheteurs de dettes, des bouffeurs de sexe et des gobeurs de bobards, tous ceux qui, en d'autres termes, ont toujours tant fait pour la grandeur de New York.

À peine avais-je passé la porte d'un pas mal assuré, en ce pluvieux jour d'hiver, que je fus saisi par la gravité sombre et agréable des lieux – les lambris usés comme du vieux cuir, le plafond noirci par la fumée des lampes à pétrole. Pas du défraîchi mais du patiné, lissé par les siècles. Une dizaine de minutes plus tard, ma mâchoire douloureuse endormie par une dose de whisky, je dégustais une soupe épaisse aux palourdes – mon premier vrai plaisir depuis un bout de temps, réalisai-je alors. La carte accrochée au mur près de ma table représentait l'île de Manhattan à l'époque où le tracé de ses côtes n'était pas encore bétonné mais rogné par des criques, des embouchures de cours d'eau et des marécages aujourd'hui disparus. À côté, un article de journal encadré sur le grand incendie de 1835 détaillait le nombre de victimes de la tragédie, ainsi que la valeur, réduite en cendres, des boutiques, ateliers de bourrellerie et officines d'apothicaire qui avaient brûlé. La pourriture sèche

qui mangeait les colonnes imprimées sur le papier jauni transformait le dessin net des caractères en nébulosités blanchâtres illisibles. Les plus grandes catastrophes, apparemment, finissent par sombrer dans l'oubli. Cette idée me réconfortait. Ici, personne ne me connaissait, personne ne soupçonnait que j'avais raté ma vie et commis un meurtre involontaire, personne ne me reprochait ma soupe, ni la lourde cuiller avec laquelle je la mangeais.

J'y suis revenu dans la soirée, une chemise propre sur le dos, puis le lendemain, le surlendemain, en tout, dix jours d'affilée. Je mangeais, je buvais, j'échangeais quelques mots avec qui voulait bien. Rien à battre, du prix. Pourquoi n'avais-je jamais entendu parler de ce restau ? Sur quelle planète avais-je vécu ? Au cours des premières semaines, je ne me lassais pas de repérer les étoiles montantes du cinéma, les politiciens morts vivants, les rappeurs en zibeline, la féministe la plus connue du pays (une grande serviette fourrée dans le col de sa chemise tandis qu'elle mastiquait furieusement sa viande), le maire et sa cour, à couteaux tirés, la call-girl la plus célèbre de la ville (une Russe qui dînait seule, plongée dans un livre, ses lunettes de presbyte sur le nez), des sportifs de toutes les équipes pros de New York. Des présidents et des lauréats de prix prestigieux venaient aussi dîner là, autrefois, mais dans l'ensemble les clients s'en tapaient parce que le spectacle se renouvelait tous les soirs ; il suffisait, cigare au bec, de monter pesamment les marches menant au Club Churchill ou au Club Roosevelt (réservations six mois à l'avance pour des soirées privées, location de piano, strip-tease autorisé), ou, l'air tout aussi mystérieux, de s'asseoir au bar pour y fumer en toute impunité et attendre – vous, peut-être. Ils venaient parce que, précisément, l'endroit n'était pas neuf, qu'il ne s'agissait pas du dernier restau à la mode, porté aux nues pour ses sauces relevées, ses savantes compositions de légumes. Les conditions de la transaction n'avaient aucun rapport avec une découverte de fraîche date, non, elles s'étaient sur une vérité sempiternellement vérifiée, à savoir que tous, vous comme moi, sommes voués à disparaître. Les tableaux et les lithographies qui ornaient les murs ne représentaient jamais que des gens partis pour ne plus revenir, et s'attabler sous leurs regards immuables vous amenait à prendre conscience que si joli soit ce sourire de femme, si élégant le portefeuille de ce monsieur, au fond cela n'avait aucune espèce d'importance de se bousiller les poumons, le foie ou l'intestin avec les plats délicieux qu'on vous servait là-bas, dans la mesure où la vie d'un homme ou d'une femme n'est jamais, si je puis dire, qu'un bref passage à table, et où donc il y a obligation à vivre bien et à vivre maintenant, à faire honneur au repas selon la logique de la chair.

Le premier service du soir affichait complet à six heures et demie, et j'ai vite remarqué que le gros de cette clientèle, les trois quarts, je dirais, se composait d'hommes venus pour des repas d'affaires. Les femmes se répartissaient en deux groupes : les plus jeunes, qui débarquaient pour la première, la deuxième ou la huitième fois, un peu raides et dissimulant mal leurs attentes, et les plus toutes jeunes, dont la seule présence ici indiquait

qu'elles avaient cessé de tenir des comptes précis – y compris celui du nombre de verres qu'elles s'autorisaient. Entre les hommes, les différences, d'âge et autre, étaient plus marquées, ou du moins c'est l'impression que j'avais, peut-être parce qu'ils étaient plus nombreux, ou que je scrutais leur diversité en quête de mon ancien moi – l'optimiste invétéré, le monospace sans soucis – autant que de versions de mon *ex-futur* moi – le Bill Wyeth que, désormais, je ne serais jamais : la cinquantaine, indéboulonnable à son poste, prenant tous les matins un café avec Judith, accompagnant un deuxième, voire un troisième enfant à l'école, plus riche chaque année, propriétaire d'une villa à Nantucket où passer le mois d'août en famille. Ces moi anciens, passés et futurs, je les avais là sous les yeux, par dizaines : transpirant dans leurs chemises oxford dès le deuxième verre, les mains sans cesse occupées par leurs gadgets, leurs portables, assez jeunes pour se préoccuper davantage de leur calvitie naissante que de leur cœur, assez vieux pour avoir vu des copains faire la culbute. Prêts à creuser la terre à mains nues pour trouver les filons d'or qui courent sous la ville. Bandant pour réussir, mais inquiets à l'idée que leur pénis, avec l'inconstance du Nouveau Marché, n'enregistre subitement des performances à la baisse. J'entendais des bons mots en pagaille, je voyais des tas de sourires, mais en substance les conversations se ramenaient à l'argent, les rires étaient hypothéqués, la réussite vendue avant d'être concrétisée. Ils étaient prospères et très recherchés, ces hommes, ils avaient des femmes et des enfants aimants, une bonne assurance vie, des sous-vêtements propres. Presque tous prorépublicains, sauf quand ils étaient d'accord avec les démocrates. Imbattables sur les cycles de baisse et de hausse des taux d'intérêt. Une vidange tous les cinq mille kilomètres. Des plans de retraite solides. Un solide sens de l'ironie. En sécurité – autant que je l'avais été.

La gérante du restaurant, Allison Sparks, une grande brune avec des lunettes, m'a d'abord toléré parce que je représentais un apport d'argent, mineur mais constant, et que j'acceptais toujours la 17, la table la moins bien placée de toute la salle, un guéridon pour deux collé contre le mur du fond, à deux pas du chariot chauffe-plats et de ses tintements métalliques. La 17 se trouvait dans le recoin le plus sombre de la scène enfumée du steak house, et si le client qui y était installé n'ajoutait pas au magnétisme des lieux, il ne lui nuisait pas non plus. Allison Sparks, qui selon mes estimations devait avoir dans les trente-cinq ans, dirigeait la boîte depuis longtemps et elle en connaissait toutes les zones de ralentissement, tous les culs-de-sac. Elle me plaisait. J'aimais bien l'observer à distance et j'avoue qu'elle n'était pas pour rien dans mon assiduité à revenir là-bas jour après jour, d'ordinaire en complet-cravate. Autant avouer tout de suite que si Allison ne m'avait pas paru aussi séduisante – longues jambes bruissantes aux évolutions efficaces, débordement d'activité parfumée – pour moi comme pour d'autres les choses se seraient passées différemment. Plus mal, peut-être, à certains égards, mais mieux sur des tas d'autres plans.

À quoi tient la beauté d'une femme ? En ce qui me concerne, les critères changent à mesure que je vieillis, car maintenant j'ai tendance à remarquer des traits que je ne voyais pas quand j'étais plus jeune. À vingt ans, par exemple, je n'aurais pas dit d'Allison qu'elle était belle. Elle l'était, pourtant. Peut-être pas dans les détails, mais tout entière. J'étais surtout sensible à son assurance, à sa rigueur, à l'énergie qu'elle déployait pour obtenir que les choses se fassent à sa façon et pas autrement. Elle paraissait déborder d'humour, de fureur et d'une sexualité inassouvie. Elle disposait les gens, elle réglait les problèmes, elle prenait des décisions. Elle surveillait sa montre, elle se tenait droite, elle veillait à ne pas avoir de marques de rouge à lèvres sur les dents. Le steak house comptait des centaines d'habituéés qui revenaient selon une fréquence variable, et, non contente de les connaître tous, Allison se souvenait la plupart du temps de leur boisson préférée, du degré de cuisson qu'ils voulaient pour leur viande. Le restaurant était son domaine, la scène dont bien plus que le chef elle était la vedette. En tailleur bleu classique, équipée la plupart du temps d'une tablette dont la pince retenait des listes de vins de négociants ou des factures de fournisseurs, elle gérait les lieux avec une autorité que nul ne contestait – pas même le propriétaire, M. Lipper, un vieux d'au moins quatre-vingts ans, ratatiné, le teint bilieux, qui passait à peu près une fois par semaine dans son fauteuil roulant, serrait sans façons la main de tous les membres du personnel, tripotait une ou deux serveuses et avalait un verre de merlot avant d'être poussé vers la sortie par son infirmière. Il se fiait aveuglément à Allison pour tirer jusqu'au dernier cent de bénéfice du restau, et il avait raison.

Elle me voyait aussi d'un bon œil parce que j'étais aimable avec le personnel, que je laissais toujours un pourboire et qu'il était généreux. Chaque fois qu'une nouvelle serveuse ou un nouveau garçon de salle était engagé, Allison l'affectait à la 17 en expliquant que j'étais un habitué, un fidèle entre les fidèles qui, à six heures d'intervalle, se pointait pour le déjeuner et le dîner et ne ratait qu'un ou deux repas par semaine, sans compter le lundi midi quand le restaurant était fermé pour le grand ménage d'après le week-end. Ils devaient tolérer ma pile de journaux et d'obscurs ouvrages, ils en étaient prévenus, et au bout de quelques mois ma présence à la 17 était devenue une des vérités invisibles de l'endroit. Même lorsque je n'étais pas là, je remplissais l'espace de mon absence. Embauchés ou congédiés, les serveuses et les serveurs allaient et venaient, mais à l'heure du déjeuner et souvent pour le dîner je m'attablais à la 17, et quiconque jetait pour la première fois un regard dans ma direction me prenait pour un juriste ou un homme d'affaires respectable, pas pour un type qui tuait le temps comme il pouvait. Moi-même, d'ailleurs, réalisant ce que cette régularité avait de bizarre, je me forçais à l'occasion à rater un repas, ne serait-ce que pour ne pas donner l'impression de prendre racine.

C'était le cas, cependant, et au-delà de l'intérêt dérangeant que je portais à Allison ou du plaisir que me procurait le décor, je me demande encore ce qui

sans cesse me poussait à franchir la lourde porte d'entrée. Rien de ce que j'ai appris par la suite, rien de ce qui devait à la fois me former et me détruire n'était perceptible, à l'époque. Ce que je suis en train de décrire correspond donc, je suppose, à ma progression au cœur des choses – mouvement qui transforme graduellement l'étranger en indigène, l'observateur en acteur. Au début, néanmoins, je me contentais de rester à la 17, d'échanger autant de mots affables que nécessaire et de regarder Allison se déplacer à foulées énergiques, sa tablette à la main. Je me suis aperçu que j'arrivais au bout d'un verre ou deux à oublier – une bénédiction – à quel point mon fils et ma femme me manquaient. Je ne projetais pas de me lier avec qui que ce soit, ni socialement ni affectivement. Je voulais simplement un peu d'animation autour de moi. Chaque jour, installé à *ma* table, la 17, je commençais par un Coca sans glaçons et la soupe du jour. Les affaires étaient parfois si calmes qu'en début de soirée il m'est arrivé d'être le seul client près d'une heure durant. Mes apparitions étaient cependant tellement routinières qu'elles avaient le don de me faire disparaître, oublié des serveuses et des garçons de salle qui bavardaient entre eux en changeant les nappes pour le premier service. C'étaient pour moi des moments paisibles. Ils m'apportaient l'intimité sans la solitude. Au moindre regard de sollicitation de ma part, quelqu'un venait s'enquérir de ce que je désirais, mais si je ne bronchais pas on me laissait tranquille. Ai-je su tirer parti de ce temps ? En ai-je profité pour combler mes lacunes sur l'histoire de la civilisation ou pour composer une symphonie ? Non, non et non. Pourtant j'étais content, à ma manière pitoyable – celle d'un homme qui n'est pas un tout mais une collection de fragments et qui, pourrait-on dire, espère contre toute attente qu'il lui arrive Dieu sait quoi.

Ainsi, fondu dans l'ombre, j'observais ce qui se passait et je n'étais pas déçu. Il y avait les serveuses et leurs petits flirts discrets – avec les clients, avec les garçons ou entre elles. J'ai vu un homme qui était en train d'engloutir son repas se raidir comme s'il avait reçu un coup de lance dans le dos, puis basculer en avant en rendant le dernier soupir, tête la première dans son assiette ; une petite femme gironde se pencher vers son prétendant et lui faucher prestement sa montre ; un ivrogne dont la langue pendait littéralement à l'idée d'étancher sa soif. J'ai entendu un nombre incalculable de types se faire virer entre la poire et le fromage, et quand la formule fatale surgissait dans la conversation (l'expression alors à la mode, « s'orienter dans une nouvelle direction », évoquait une noble quête et le talent des grands navigateurs), le pauvre gars détournait brusquement les yeux ou s'effondrait sur sa chaise, et j'en étais malade pour lui. Une nuit, j'ai vu une femme d'une cinquantaine d'années transformer tranquillement en charpie la chemise d'un monsieur avec une paire de ciseaux. J'ai observé à loisir les agaceurs de dentiers et les chipoteurs, les avaleurs d'arêtes et les inspecteurs de couverts, les rongeurs de cure-dents et les aligneurs de pilules. J'ai vu un chien gros comme un rat jaillir du sac à main d'une femme et lécher ses scampi, un

homme plonger un coin de sa serviette dans son gin-tonic pour nettoyer son appareil auditif. Et les sprinters des cuisines, petits, trapus, mexicains pour la plupart, qui se frayaient habilement un chemin dans l'espace encombré, se démenant comme des diables, sans parler ni sourire, portant les lourds plateaux jusqu'aux tables, le visage empreint de la résignation stoïque des mineurs qui, au fond de la mine, arrachent à la terre des pépites d'or qui n'iront pas dans leurs poches.

Autre chose, encore : si, comme moi, vous alliez dîner là-bas nuit après nuit, à la longue vous ne pouviez manquer de remarquer que certains soirs – une fois par semaine à peu près – Allison Sparks se faufilait discrètement dans la salle en s'arrêtant çà et là pour glisser quelques mots à l'oreille de certains habitués de sexe masculin. Deux, trois mots, pas plus, suivis d'un petit signe de tête presque imperceptible ou d'un bref regard d'intelligence. Chacun de ces hommes semblait ravi d'avoir été choisi. En une soirée, Allison s'adressait ainsi à une quinzaine d'entre eux au maximum, et comme elle espaçait ces contacts sur une durée d'une heure au moins il était difficile de s'apercevoir de son manège. Sauf si, attablé seul comme moi, vous la surveilliez du coin de l'œil. J'étais jaloux, je l'avoue, quand elle se penchait pour chuchoter à leur oreille, ses lèvres rouges effleurant leur joue, inspectant brièvement la pièce avant de plonger ses yeux noirs dans les leurs, toute frémissante de sympathie, et scellait en secret l'accord – quel qu'il soit.

Ces clients-là étaient encore attablés à l'approche de minuit, alors qu'ils avaient depuis longtemps signé le reçu de leur carte de crédit. Ils jetaient un coup d'œil furtif à leur montre, avalaient à l'occasion une dernière gorgée de vin doux, puis ils repoussaient leur chaise et, d'un pas faussement nonchalant, progressaient sur le plancher grinçant en direction d'une petite porte située tout au fond à gauche, toujours fermée, assez insignifiante pour qu'on puisse à tort penser qu'elle donnait sur un vestiaire ou un placard. Fixée près du montant, il y avait une minuscule plaque en cuivre sur laquelle, les soirs en question, était fiché un carton jauni avec cette modeste consigne tapée à la machine : MERCI DE LAISSER CETTE PORTE FERMÉE. Quand le carton était en place, la pièce n'était pas verrouillée, et un à un les hommes y pénétraient en tirant le battant derrière eux. La table 17, placée à une extrémité de la grande salle, m'offrait un point de vue dégagé, bien qu'un peu distant, sur ce discret trafic, et en ces nuits exceptionnelles où la porte s'ouvrait je ne percevais ni bruits inhabituels ni rai de lumière. Les clients semblaient descendre une marche puis tourner à gauche, et si une lueur éclairait parfois leurs traits, elle venait d'en dessous, car elle frappait le bas de leur maxillaire et de leur nez et assombrissait leurs orbites ; on aurait dit qu'ils venaient d'enfiler un masque. Ce qu'ils allaient faire en bas m'intriguait, naturellement. Y avait-il une différence entre les élus et les clients qui restaient dans la salle ou au bar ? Pas à première vue, non. Pas nécessairement.

À force, toutefois, j'ai acquis la quasi-certitude que les hommes qui s'engouffraient derrière la porte étaient indéniablement prospères, autant que

je l'avais été et qu'en particulier ils avaient le sentiment que, pour eux, la nuit commençait à peine. Malgré tout ce qu'ils avaient mangé et bu, il leur restait encore beaucoup à apprendre, à risquer, à voler. Au cours de ma carrière désormais brisée d'avocat, j'avais amplement fréquenté ce genre d'hommes. La conviction que Manhattan est une machine à transactions de nature existentielle les habite mordicus ; au tourniquet du destin, les uns entrent, les autres sortent – voilà leur philosophie. Élégalement vêtus, dansant d'un pied sur l'autre ou tapotant d'un doigt fébrile la jambe de leur pantalon, ils étaient dévorés d'impatience, ces hommes-là, débordants d'énergie, toujours en quête d'autre chose, aspirant à toujours plus. Y compris à des choses *dangereuses*. Le sexe n'entraînait pas en ligne de compte, ou pas directement, pas essentiellement. La ville grouillait de call-girls, de strip-teaseuses, d'entraîneuses qui se donnaient à qui achetait ou picolait. De toute façon, en règle générale, les hommes qui franchissaient ce seuil avaient embrassé leur épouse légitime ou leur petite amie, dans la grande salle, avec la promesse de les retrouver quelques heures plus tard. Néanmoins, je ne pouvais pas être absolument sûr de leur fidélité, car j'avais remarqué à plusieurs reprises une Noire ravissante et non accompagnée entrer dans le restaurant une valise bleue à la main et se diriger droit vers la porte, comme si elle suivait des instructions précises. Sur une injonction muette d'Allison, le maître d'hôtel la laissait pénétrer à l'intérieur.

Une nuit où le carton jaune figurait sur la porte, j'ai demandé à une serveuse ce qu'il y avait en bas.

« Le Havana Room, m'a-t-elle répondu. Ça fonctionne selon des conditions un peu particulières.

— Il faut réserver, c'est ça ?

— Pas exactement, non. Enfin, plus ou moins. »

Cela ne m'éclairait pas du tout, mais peut-être n'en savait-elle pas beaucoup plus que moi.

« Il se passe quoi, dans cette pièce ? »

Elle a haussé les épaules. « On m'a raconté des trucs, mais je n'y crois pas.

— Vous n'êtes jamais allée en bas ?

— Non.

— Non ?

— Seuls quelques employés ont le droit de descendre. Ha, en particulier.

— Ha ?

— Le vieux Chinois, vous savez ? Vous l'avez sûrement vu. Chauve. L'homme à tout faire. »

Je l'avais repéré, en effet – mince et voûté, une pomme d'Adam proéminente, des yeux injectés de sang, un âge indéfini, entre soixante et quatre-vingts ans. Toujours quelque chose dans les mains – une clef à molette, un bout de tuyauterie. Je n'étais pas plus avancé.

« Est-ce qu'il y a une raison qui m'empêcherait, moi, d'entrer au Havana

Room ? »

La serveuse a jeté un regard autour d'elle pour vérifier que personne ne nous observait. « Ce n'est pas ouvert à tout le monde, a-t-elle expliqué à voix basse.

— Vous voulez dire que je ne peux pas m'y pointer, tout simplement ?

— On vous prierait de partir.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est complètement privé. » Elle m'a dévisagé, un peu comme si elle me plaignait, avant d'ajouter presque dans un murmure : « Il faut être introduit par quelqu'un. »

J'ai acquiescé. Évidemment. Après tout, je ne connaissais personne. Je n'étais à la tête d'aucune entreprise, je n'avais pas de relations, je n'avais même pas à ma disposition un bon mensonge efficace – celui qui peut toujours servir.

Était-il inévitable que nous engagions la conversation, Allison Sparks et moi ? Non. Ou plutôt oui, absolument. Elle sentait mon regard sur elle tandis qu'elle allait et venait dans le restaurant, j'en mettrais ma main à couper, de même que chaque jour je la sentais prendre note de mon arrivée, observer de biais mes livres, ma solitude. Pas de sourire de reconnaissance, entre nous ; un simple petit hochement de tête, comme si nous convenions sans mot dire que l'intérêt était réciproque, mais le moment pas encore venu. J'essayais bien sûr de dissimuler mon attirance, puisque je n'avais aucune raison d'espérer qu'elle ait le moindre sentiment pour moi. J'avais pourtant remarqué qu'elle veillait à ce que le service soit impeccable, à la 17, et jamais je ne serais allé m'installer ailleurs. Les êtres humains communiquent fréquemment au moyen de codes de ce genre, cela n'a rien d'extraordinaire. La seule question était de savoir qui s'adresserait à l'autre en premier, et quand.

Dans l'intervalle, j'étudiais tranquillement Allison Sparks, et parce que mon travail m'avait amené à rencontrer des tas de gens je m'imaginais la connaître un peu. Innombrables sont les avenues new-yorkaises qui conduisent au succès, mais il existe une catégorie particulière de jeunes femmes qui, bien qu'elles louvoient avec une grâce efficace dans le monde de l'entreprise (les agences de pub, la presse hebdomadaire, les agences immobilières, les grands restaurants), sont par nature exaltées et instables. Parce qu'elle est très bien organisée, travailleuse et modeste, au départ la jeune femme dont je parle rassure son entourage ; les autres femmes lui trouvent une personnalité séduisante, les hommes d'un certain âge – plus de cinquante-cinq ans, mettons – voient en elle la fille respectueuse et attentionnée qu'ils auraient voulu avoir. Aussi son ascension est-elle rapide, du moins au début. Elle sort beaucoup, avec des hommes différents qu'elle écarte tour à tour car ils sont trop faibles pour elle. Au bout d'un an ou deux, elle a changé de poste, elle a plus de responsabilités, mais elle se rend compte

que les heurts et les conflits de personnalité font désormais partie des paramètres de sa vie professionnelle. Elle s'efforce d'abord de relever ces défis avec gentillesse et tact, puis elle découvre que la plupart du temps cette stratégie ne marche pas. À ce stade, elle a appris à distinguer parmi ses supérieurs ceux qui la soutiennent et les autres. Elle adopte pour finir une conduite plus intéressée, peu compatible avec les manières douces et aimables. Est-elle prête à se l'avouer, pour autant ? Pas tout à fait. En attendant, elle cultivera en experte les formes d'intimité professionnelle les plus diverses avec ses aînés de sexe masculin, les femmes plus jeunes qu'elle, les gens qu'elle a au bout du fil, et ainsi de suite. Elle apprend à moduler sa voix, à se montrer enjouée, moqueuse, affectueuse. Elle arrive à produire à la demande de l'énergie ou de l'humour, de l'indifférence, de la fureur caractérisée. Ces qualités de manipulatrice lui permettent d'enregistrer des succès importants. Grâce à elle, l'argent rentre, les problèmes trouvent une solution. Les femmes plus jeunes qu'elle dans la boîte lui témoignent du respect, alors que les hommes du même âge commencent à comprendre qu'entre elle et chacun d'eux la compétition est ouverte. Ses capacités naturelles impressionnent, d'autant qu'elle donne souvent l'impression d'avoir prévu avec une longueur d'avance des points de détail infimes, mais capitaux. À vingt-neuf ans, elle aborde une phase cruciale de son développement : selon les cas, elle va bientôt plafonner ou réussir au-delà de toute espérance. Si elle a bossé d'arrache-pied sans compter les heures, les années de labeur et de solitude ne vont pas tarder à l'endurcir. Les hommes n'ont fait que passer dans sa vie, elle se dit encore qu'elle en trouvera bien un, tôt ou tard – comme dans les bons films. Une année de plus s'écoule. Elle devine que les femmes plus jeunes la redoutent, parfois. Une autre année s'écoule. Elle sait désormais négocier âprement ses augmentations de salaire. Elle ne fréquente plus les mêmes boutiques qu'avant, elle dépense de l'argent en objets et services de luxe afin de se sentir mieux, d'apaiser la souffrance qu'elle porte en elle. Elle se met à voyager seule sans se soucier d'avoir l'air disponible, puisqu'elle l'est, en effet. Le cortège de ses soupirants est moins diversifié. Elle sort principalement avec des vieux, en partie parce qu'ils ont une écoute plus patiente mais aussi et surtout parce qu'ils connaissent des secrets de survie et d'invisibles techniques de pouvoir qu'elle voudrait maîtriser. Est-elle prête à se l'avouer ? Bien sûr que non. N'empêche qu'elle avoue sans honte que ce qui l'intéresse chez les hommes, c'est leur situation, leurs connexions avec les gros ganglions de la fortune, de l'influence, de l'information. À présent, elle répartit ceux qui sont susceptibles de s'intéresser à elle en trois catégories : les beaux gosses pauvres, d'une intelligence souvent médiocre et presque toujours individualistes ; les barracudas quadragénaires, généralement divorcés et déjà susceptibles de mentir sur leur âge en se donnant un ou deux ans de moins ; les magnats, grands et petits, assez riches désormais pour mourir. Ceux-là peuvent être éperdus de reconnaissance pour des riens – une digestion paisible, du poil là où il en faut

ou à peu près. Ils savent qu'ils n'ont plus devant eux que dix ou douze bonnes années. Notre battante, qui approche des trente-cinq ans, voit bien que les rares types encore épousables préfèrent prendre du bon temps avec des filles qui ont dix ans de moins qu'elle. Elle se répète qu'elle ne leur en veut pas. Elle se répète qu'elle n'a besoin de personne.

C'est ainsi que je voyais Allison, dans les limites de ma compréhension de l'époque. Un beau jour, alors que j'avais fini mon déjeuner, elle s'est simplement avancée vers moi, une tasse de café à la main, le pas vif et décidé, et elle m'a dit : « Alors, monsieur Wyeth, apparemment vous avez du temps devant vous. »

J'ai scruté ses yeux noirs. « En effet.

— On vous devine plutôt libre.

— Libre, oui. Encore que.

— En tout cas, vous semblez vous trouver bien chez nous », a-t-elle déclaré après un instant de réflexion. Se penchant vers moi, elle a sucré mon café et y a ajouté une goutte de lait sans que je lui aie rien demandé. « Si je peux me permettre..., a-t-elle repris en agitant la petite cuiller dans la tasse.

— Absolument. C'est parfait. Merci.

— Oh... (la main s'est immobilisée sur la cuiller)... je sais comment vous l'aimez.

— Ah ?

— Oui, monsieur Wyeth. Certaines choses ne m'échappent pas.

— Je m'appelle Bill, vous savez.

— Où en étions-nous ? Ah, je sais : libre, oui. Encore que.

— C'est ça, mais ce n'est pas un secret. »

Elle a battu des paupières, à dessein, peut-être. « Quel est le secret, alors ? »

J'étais estomaqué. « Vous le savez probablement mieux que moi. »

Elle, basculant son poids d'une hanche sur l'autre : « Je me demandais simplement ce qui vous poussait à venir ici *tous* les jours. » Voilà, on y était — le point d'insertion dans la vie d'autrui. Une fois arrivé là, impossible de reculer. « Nous sommes très heureux de vous voir, naturellement.

— J'espère que je ne suis pas le seul de vos habitués à se faire remarquer.

— Oh, voyons, a soupiré Allison. Vous êtes bien placé pour savoir que nous avons toute une galerie de phénomènes, ici. » J'ai renchéri d'un vague grommellement, non sans noter l'ongle rouge qui grattait nerveusement la laine de son pantalon. « Il y a pourtant une catégorie un peu sous-représentée.

— Tiens. Laquelle ?

— Les don Juan.

— Les don Juan ? »

Elle m'a jeté un regard impassible. « Quoi que vous en pensiez, oui.

— Parce que je devrais en penser quelque chose ?

— Oh, tout le monde pense qu'à New York le flirt est une habitude qui se perd. » Tête inclinée, bouche entrouverte, elle me défiait de lui donner la

réplique.

« C'est terrible.

— Pire encore. Insupportable ! On se sent tellement abandonné. » Je n'ai pu réprimer un sourire adressé à mon assiette. « Vous n'avez toujours pas répondu à ma question implicite... »

J'ai relevé les yeux. « C'est-à-dire ?

— On sait que vous êtes libre, mais on ne sait toujours pas si vous êtes, ou non, un don Juan.

— Exact. Et il y a aussi la proposition inverse. »

Elle a pris l'air agréablement confus. « Inverse... ?

— On sait, ai-je commencé en soutenant son regard, cette fois, que vous êtes une séductrice, mais on ne sait pas si vous êtes libre. »

Elle a préféré ne pas relever : « Ah, oui. Mais c'est dans l'ordre des choses.

— Vraiment ?

— En tout cas, merci.

— De quoi ? »

Elle s'est penchée à me frôler. « C'était très joli, comme réplique.

— Mais facile.

— Vous êtes toujours aussi bon, pour... donner la réplique ? »

Nos regards ne se lâchaient plus. « D'accord, ai-je dit. J'abandonne.

— Oh, non. Pas déjà, monsieur Wyeth.

— C'est Bill, vous savez, ai-je répété en lui tendant la main.

— Enchantée, a-t-elle répondu en la serrant légèrement dans sa menotte fraîche et experte. Ravie de cette rencontre fortuite. »

Sur ces mots, elle est repartie en invoquant une crise urgente à régler dans les cuisines. Moi, béat, je songeais que nous avions eu une petite conversation idiote, un spirituel avant-goût de ce qui peut-être suivrait. Elle me plaisait, franchement. Je lui plaisais aussi, nous le savions tous deux, mais qui savait où cela nous mènerait ? Le début d'une belle amitié, une parenthèse anecdotique, le prélude, peut-être, d'une liaison torride ? La ville regorge de possibilités. Quant à les saisir, c'est une autre affaire.

Nous avons donc commencé à parler, surtout Allison, à vrai dire, puisque maintenant, quand elle passait près de la 17, elle me glissait en aparté, une note amusée dans la voix : « Les garçons hétéro se bagarrent avec les serveurs gays », ou : « J'ai dû me séparer de ma serveuse toxico », ou : « Il y a une femme qui a vomi dans les toilettes et elle ne veut pas en sortir. » Parfois elle me désignait les célébrités venues passer la soirée là – la femme aux deux limousines qui attendaient dehors, une pour elle, l'autre pour ses chiens, l'homme capable d'avaler trois steaks. C'était du grand spectacle, et réglé par ses soins. Des dizaines d'employés, des centaines de clients, l'argent qui coulait à flots. Mais le restaurant avait beau chaque nuit s'apparenter à un énorme déversoir de calamité et d'épuisement, sa vraie singularité tenait à sa permanence et Allison mettait un point d'honneur à en exploiter la théâtralité.

Sur cette scène grandeur nature, la folie s'annonçait d'entrée de jeu, la probité dormait sur ses deux oreilles, la faiblesse tirait la force par la manche, la luxure payait à boire à la solitude. Nuit après nuit, plantée à côté de l'estrade du maître d'hôtel, mettons, ou en arrêt au pied de l'escalier au tapis épais qui menait aux salons particuliers, Allison avait à l'œil les esseulées ou les filles qui, par deux ou par trois, se présentaient tard au bar avec une idée bien précise en tête : lever un mec. Certaines arrivaient à leurs fins, mais quelques-unes avaient une allure à finir au matin dans un étui à trombone. Combien de fois Allison, pointant le menton vers un homme, une femme ou un couple, m'a-t-elle chuchoté à l'oreille, sur le ton averti d'un parieur de champ de courses : « Regarde bien sa tête, Bill. Je lui donne une heure, à dix minutes près. Tu verras. » La suite lui donnait généralement raison. Les garçons devaient intervenir pour séparer des types et des nanas affalés les uns sur les autres dans les pièces du haut, prier une bonne femme de reboutonner son chemisier, remettre sur ses pieds un buveur qui venait de s'écrouler par terre.

Allison devait s'occuper de ces minicatastrophes qui, parce que j'étais témoin de son travail et que je voyais ce qu'elle faisait toute la journée, nous plaçaient dans une sorte de proximité intime. Elle se sentait en confiance, et je commençais à comprendre que même si elle avait affaire à des tas de gens elle était seule, elle aussi, derrière ses lunettes de jeune femme dynamique. Elle vivait, m'avait-elle confié, dans un appartement grand luxe. Le salon était orienté au nord, sur la 86^e Rue, et les fenêtres donnaient directement sur un autre immeuble, mais de la salle à manger qui ouvrait à l'ouest elle avait une vue plongeante sur le moutonnement verdoyant de Central Park. Elle l'avait hérité de son père, un banquier qui avait longtemps été veuf, et elle avait eu un mauvais pressentiment quand elle s'y était installée, après sa mort, car a-t-on jamais vraiment envie de s'installer dans l'immense appartement de son défunt père ? « Surtout à cause du papier peint et des odeurs, et tout, m'avait-elle expliqué. C'est tellement déprimant. » Peu à peu, elle avait toutefois fini par apprécier la taille spacieuse des lieux, ainsi que les petites attentions de plusieurs anciens voisins de son père qui lui témoignaient une sollicitude toute parentale. C'était confortable, et à Manhattan le corps malmené par les rebords de trottoir, la circulation, la foule, aspire au confort. À cet égard, Allison était comme tout le monde.

Au bout de quelques semaines, nous passions chaque jour un moment ensemble à bavarder, d'ordinaire après le coup de feu de midi. Elle venait s'asseoir à ma table et me parlait des autres hommes de sa vie, en général des types qui ne doutaient pas d'eux-mêmes, des intellos, spirituels et accomplis sur tous les plans essentiels mais jamais assez bien. Tous, en fait, avaient selon elle quelque chose de *petit* – pas leurs réussites, leurs attentions ni leurs portefeuilles, non, autre chose qu'elle n'arrivait pas à décrire. En définitive, bien sûr, nous sommes tous sans exception *petits*, mais Allison était portée à découvrir ce travers chez les hommes. Si elle ne m'avait pas plu autant, j'aurais été tenté de penser qu'elle boudait son plaisir, qu'elle faisait la

difficile, qu'elle avait une fâcheuse tendance au scepticisme. À mon avis, elle écrasait les hommes, ou alors elle les choisissait toujours moins bien qu'elle. Il m'est arrivé d'en apercevoir certains, quand ils venaient la retrouver au restaurant, et j'étais le premier à les trouver plutôt pas mal. À force, il m'a semblé distinguer une sorte de schéma : Allison rencontrait un homme respectable, elle acceptait une invitation à dîner, ou au théâtre, et rapidement elle couchait avec lui – une fois. Une fois *seulement*. Comme par un fait exprès. Peu après, elle passait au suivant. Quelles conclusions en tirer ? Je lui ai dit un soir qu'elle ne semblait pas intéressée par la chasse au mari.

« Non, a-t-elle reconnu en haussant les épaules. Je crois que je ne suis pas très douée pour le mariage. À vrai dire, j'ai essayé, une fois. » Elle m'a avoué avoir goûté à la vie conjugale lors d'une union brève et désastreuse, quand elle avait tout juste vingt ans. « J'aimerais avoir un bébé, mais pour ça il faut que je trouve un homme à la hauteur. Ou alors je pourrais en adopter un... Il y a tant de bébés chinois magnifiques qui n'ont pas de mères. » Le visage un peu triste, comme découragée par la perspective, elle s'en est tenue là. En vérité, Allison savait que le temps jouait contre elle. Elle menait bien sa barque, comme on dit, mais elle faisait partie de ces femmes qui réussissent à cacher un profond désappointement derrière une apparence radieuse. Elle restait insatisfaite. Son corps d'une étonnante jeunesse donnait surtout l'impression d'être inutilisé, en particulier par la maternité. La fonction maternelle consume le corps des femmes, pas tant à cause de la grossesse et de l'allaitement que d'un manque de sommeil accumulé des années durant. Les mères que j'ai connues n'ont pas l'air de s'en formaliser, puisque ce sont leurs enfants qu'elles payent de leur personne.

Le premier souci d'Allison, c'était évidemment le restaurant. Le faire tourner était un boulot énorme, très prenant, qui ne lui laissait que peu de temps libre. La clientèle, le personnel de salle, les cuisiniers, les fournisseurs – toutes ces populations avaient leurs exigences particulières. Allison était sur place à huit heures du matin, et en dehors de quelques heures de battement après le service de midi, elle partait rarement avant vingt et une heures, en tout cas pas sans s'être assurée que l'équipe du soir était parfaitement rodée, moment souvent indéfiniment retardé car ce qui se passait dans la grande salle n'était qu'une partie du spectacle d'ensemble. Lors d'un répit d'après-midi, elle m'a invité à franchir à sa suite les portes battantes des cuisines pour me montrer le labyrinthe qui s'étendait derrière. Le restaurant disposait de deux cuisines gigantesques, une pour les plats et les entrées, l'autre pour les pâtisseries. La viande arrivait sur les plateaux d'un chariot, directement des mains des bouchers qui l'avaient tranchée et préparée, et des chefs ruisselants de sueur, éreintés, qui traitaient les garçons et les aides-cuistots de « connards » et de « Mexicos », piquaient les morceaux au bout de fourchettes à long manche pour les déposer sur les flammes des grils. Les serveuses, elles, ils les appelaient « ma chatte » ou « pisseuse », ce qu'elles n'appréciaient pas du tout. Mais ils étaient sur leur territoire.

Après les cuisines, il y avait les réserves et les postes de préparation. Les couloirs étaient aussi étroits que sur un bateau, et bas, avec tout un système de tuyaux au plafond – rouges et jaunes. Allison a ouvert une épaisse porte isolante et je suis resté sidéré. Nous étions dans la chambre froide, où par dizaines les demi-carasses de bœuf cru pendaient à des crochets, éclairées par une lumière bleuâtre, datées et marquées par les tampons des grossistes.

« Je n'aimerais pas passer la nuit là-dedans, ai-je murmuré.

— Moi je m'y suis habituée, à la longue. »

Il faisait frais, à l'intérieur, pas glacial. Nous sommes entrés. Les énormes carcasses rouges – veinées de gras, décapitées, tranchées dans le sens de la longueur, avec les côtes découpées à la scie, les pattes sectionnées au-dessus du sabot – semblaient conscientes de notre présence par la grâce d'une affinité fondamentale entre mammifères. Ces monceaux de viande promis d'ici peu à la transsubstantiation sous forme d'argent et de rires reviendraient à la vie, bien sûr, sous forme cette fois de chair humaine.

Allison m'a expliqué que la température et l'hygrométrie de la pièce étaient en permanence contrôlées pour permettre à la viande de rassir à la perfection.

« Qui est-ce qui décide qu'elle est à point ? lui ai-je demandé en étudiant sa nuque, si proche que j'aurais pu me pencher pour l'embrasser.

— Moi. » La chambre froide était petite, basse de plafond, nous étions seuls. « C'est tranquille, ici », a dit Allison en se retournant, les yeux dans les miens. J'ai opiné. Prends-la dans tes bras, me disais-je. Vas-y, tout de suite. « Bill, il t'est arrivé quelque chose, n'est-ce pas ? »

La question m'a pris au dépourvu. L'étrangeté de l'endroit amplifiait sa résonance. « Il arrive toujours des choses aux gens, tu ne crois pas ?

— Bien sûr, a-t-elle répondu doucement. Je me demandais, c'est tout. »

J'ai respiré un grand coup et je lui ai craché le morceau. « J'étais avocat d'affaires, plutôt bien loti, dans un des meilleurs cabinets de New York. J'étais marié, j'avais un gosse. Et puis, oui, il m'est arrivé quelque chose. Maintenant, je suis seul. Je suis le mec que tu vois tous les jours. »

Allison a acquiescé en silence, comme si ce qu'elle pensait se confirmait. « Tu as envie d'en parler ?

— On se connaît assez pour ça, toi et moi ?

— On se voit tous les jours ou presque. »

J'ai réfléchi trois minutes. « Je ne raconte pas cette histoire très volontiers, Allison.

— Excuse-moi, alors. Je n'aurais pas dû te poser la question. »

L'intimité de l'instant m'avait un peu troublé. « Sur d'autres sujets, je suis capable d'être assez disert, ai-je repris sur un ton plus énergique. Tu n'es pas fâchée ? »

Elle a retrouvé son humeur badine. « Je t'obligerai à te mettre à table, de toute façon.

— Tu crois ça ?

- Même si je dois employer les grands moyens.
- Ça pourrait ne pas me déplaire.
- Ça te plaira. »

Je lui ai demandé si on pouvait continuer la visite et elle a accepté. Les réserves de produits frais se trouvaient juste après, pleines de légumes hachés menu pour les salades et d'œufs de caille empilés par douzaines. Toutes les livraisons entraient directement par des portes donnant sur le trottoir. J'aurais été incapable de préciser où se trouvait le Havana Room, par rapport à nous – au même niveau ou plus haut, et si c'était en quelque sorte à cause de son emplacement que l'accès en était réservé. Je n'ai rien remarqué qui sorte de l'ordinaire, de toute façon, juste de la tuyauterie, des plaques de plafond, des câbles qu'on ne s'était pas donné la peine de cacher. J'avais follement envie d'interroger Allison à propos du Havana Room, mais mon intuition me soufflait que j'en apprendrais plus si je restais discret.

« Il y a le premier, aussi, a-t-elle dit.

— Ah ? »

Elle parlait de l'étage qui abritait trois pièces de réception privées. Prévues pour une soixantaine de personnes et pourvue d'un piano, la plus spacieuse servait en général pour des repas d'affaires, des banquets de mariage et autres grandes occasions. La deuxième, vaste elle aussi et meublée de canapés et de fauteuils plus confortables, accueillait essentiellement des femmes mariées entre deux âges qui la retenaient pour leurs fêtes. La troisième, nettement plus petite, était presque exclusivement louée la nuit par des requins de Wall Street. C'est ici que les effeuilleuses venaient travailler. On y acceptait vingt-cinq types au maximum. Plus ils étaient nombreux, m'a dit Allison, plus il y avait de problèmes, et il était arrivé que la fille sorte en courant après avoir été mordue ou déboutonnée par des mains trop lestes. Allison s'en étonnait. « Elles devraient pourtant s'y attendre, non ? »

Elle m'a entraîné au deuxième et au troisième étage, qui contenaient des réserves de meubles, la comptabilité, une belle pièce où elle avait son bureau et les vestiaires du personnel. Chemin faisant, j'ai dénombré une trentaine de caméras de sécurité, et dans le bureau principal je me suis planté devant six téléviseurs noir et blanc qui présentaient leurs visions respectives des endroits que je venais de découvrir, plus quelques perspectives sur la grande salle de restaurant, le bar, les différentes caisses, jusqu'à la rue, devant l'entrée. Je me suis alors rendu compte qu'Allison n'avait pas besoin d'être en bas pour surveiller tout le monde, moi compris. Le Havana Room était-il placé sous surveillance, lui aussi ? J'ai scruté les écrans sans repérer aucun lieu où je n'aie déjà mis les pieds.

« Voilà, c'est tout ! s'est exclamée Allison à qui mon intérêt n'avait sans doute pas échappé. La seule chose que tu n'aies pas vue, c'est le palais de Ha.

— Ha ?

— Ha, oui. Tu connais Ha.

— Ton homme à tout faire ?

— Oui. Le seul en qui j’aie une totale confiance. » Ha vivait au premier, dans une piaule minuscule perchée au-dessus de l’enfer radieux du restaurant. Personne ne savait précisément d’où il venait ni quel était son âge exact, m’a dit Allison, et vu les services inestimables qu’il rendait, personne n’insistait pour en savoir davantage. Peut-être avait-il sauté d’un bateau amarré à Seattle ou franchi clandestinement la frontière mexicaine. Ha méritait d’être connu pour ses talents de bricoleur. Il pouvait réparer tout et n’importe quoi – les grils, les climatiseurs, les hachoirs à viande, le premier des vingt-six réfrigérateurs qui tombait en panne, le monte-charge, les machines à laver, les alarmes incendie. « En plus, il est très courageux, a ajouté Allison.

— Courageux ?

— Parfaitement. » Elle m’a raconté que la nuit, Ha naviguait au toucher, sans la moindre lumière, dans les catacombes du steak house. Des années auparavant, un soir où le gardien de nuit n’était pas là, un voleur avait forcé la porte d’une entrée des fournisseurs et réussi à se faufiler à l’intérieur. Ha, qui bidouillait une arrivée de gaz, couché par terre sur le carrelage de la cuisine, avait entendu l’intrus, et étant donné la disposition des lieux il était sûr qu’il passerait par les cuisines. Il avait donc coupé le courant dans les étroits corridors, allumé la lumière dans la resserre à vin, et guetté. Le malfaiteur avançait dans les couloirs en se cognant aux murs, attiré comme un insecte par la lueur vive, et quand il était entré dans le cellier où l’on rangeait les crus hors de prix, Ha avait rabattu la porte derrière lui et l’avait calée de l’extérieur avec un bout de tuyau métallique avant d’appeler la police. Allison, qui l’adorait, le voyait, je crois, comme un pur esprit.

« Il n’y a que lui qui ait mon numéro de portable, a-t-elle ajouté en plaisantant. Les autres peuvent toujours courir !

— Comment tes tristes admirateurs font-ils pour te joindre, alors ?

— Ils n’ont qu’à me chercher dans l’annuaire. » Nous venions de nous engager dans l’escalier qui menait à la grande salle. « Il y a un nouveau sur les rangs, en ce moment, m’a-t-elle confié. Mais ça n’ira pas *forcément* bien loin. »

Je l’ai regardée dévaler les marches devant moi d’un pas léger, soulagé de ne pas lui avoir déclaré mes sentiments, dans la chambre froide.

« Allez, raconte. Juste pour me rendre jaloux.

— Eh bien, je ne prends jamais mon petit déjeuner chez moi, tu sais. » Elle venait de s’asseoir à une table du fond, j’ai pris une chaise en face d’elle. Deux garçons de salle passaient l’aspirateur, à l’autre extrémité. « Je vais dans un troquet de mon quartier, à deux pas de chez moi. On pourrait penser que j’en ai jusque-là des restaus, des bistrots, mais l’endroit me plaît bien, et puis mon appartement est carrément grand, on s’y perd, il est un peu vide, aussi, même si j’aime assez ma cuisine, alors je vais dans ce troquet, je commande un œuf, un toast, histoire de démarrer la journée. » Raconter cette histoire l’excitait, elle s’animait et avait déjà oublié notre instant d’intimité dans la chambre froide. « Bref, j’étais à mes petites affaires, dans mon box habituel,

en train de lire le journal, quand ce grand balèze est venu s'installer à côté avec son journal, et tu sais il portait un costume magnifique, très classique, et j'ai tout de suite compris que j'allais encore me compliquer la vie.

— Je vois déjà le tableau, ai-je marmonné, malheureux en secret.

— J'ai regardé sa main et j'ai vu qu'il ne portait pas d'alliance – ce qui en soi ne prouve rien, mais bon. À part ça, je ne lui ai pas adressé la parole, je n'ai pas levé les yeux vers lui, j'ai simplement continué à lire, en espérant vaguement, en l'observant en douce pendant qu'il commandait son petit déj et qu'il le mangeait avec une distinction hors pair. » Toute à ses souvenirs, Allison a poussé un soupir. « Je vois des tas de gens manger, alors je sais ce que c'est, bien se tenir à table. Là-dessus la serveuse m'a apporté l'addition parce qu'elle avait besoin de ma place. Je continuais plus ou moins à le regarder, mais lui ne m'a pas vue et il fallait que j'y aille.

— À contrecœur.

— Exactement. Le lendemain, il n'est pas venu, mais le jour d'après, oui. Il était assis derrière moi, dos à dos, je sentais son odeur et là... là, je dois reconnaître que ça s'est... sérieusement compliqué, tu vois. Et puis il sort son portable, il appelle quelqu'un, et moi je suis là à tendre l'oreille, tu sais, pour essayer d'en entendre le plus possible. » Elle a esquissé un petit sourire coupable. « Je ne peux pas m'empêcher d'écouter, je veux savoir à qui il parle. Ça pouvait être une femme, évidemment. Tout à coup je l'entends qui lâche, très distinctement : "Deux millions six, j'irai jusque-là." C'est tout, pas un mot de plus. Ensuite il a écouté, grommelé quelque chose et il a raccroché. Moi, tu sais je pensais : Bien, bien, bien. Au moins un qui a l'air solide.

— Appâtée par l'odeur de l'argent !

— Sans doute. Franchement, Bill, tu n'imagines pas le nombre de tricheurs, de frimeurs et de fêlés qu'on rencontre, avec leurs petits anneaux de narine en or et leurs Jaguar de location. Du coup ce type m'intéressait encore plus, je l'admets. Une fille doit savoir ce qu'elle veut, n'est-ce pas ? Je me suis retournée pour voir ce qu'il lisait : le *Financial Times* de Londres, mon cher, le journal le plus sexy du marché. Ne me demande pas pourquoi. Ces pages roses, ça fait tellement européen. Bref, cela aussi ça me plaisait. Je cherchais désespérément une idée pour engager la conversation, et voilà qu'il regarde sa montre, se lève et s'en va. Après, les serveuses m'ont parlé de lui. Elles aussi elles le trouvaient bien, et moi dans ma tête je me disais : Allez, Allison, tu es une fille intelligente, et un bon parti, en plus, tu sais ce qu'il te reste à faire. Si bien que le lendemain j'ai décidé... » Elle s'est interrompue, un sourire diabolique aux lèvres.

« Continue, je t'en prie. J'encaisserai.

— Oh, Bill, ce n'est pas une femme comme moi qu'il te faut.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Je t'assure. Je suis capable du pire. Y compris de flirter avec des mecs louches dans des chambres froides. » Pensive, elle poussait la petite cuiller placée devant elle. « Je suis très, très perverse, crois-moi. Volage,

irresponsable, manipulatrice.

— J'en doute. » J'en doutais vraiment.

« Tu t'en apercevras peut-être un jour.

— Peut-être. Que Dieu me vienne en aide, dans ce cas. Continue ton histoire. Tu avais décidé de... ?

— D'accord. Je me suis levée tôt, j'ai mis une jolie robe et je suis arrivée un peu plus en avance que d'habitude pour essayer de me calquer sur ses horaires à lui. Ça a marché ! Quand je suis entrée, il a levé les yeux et m'a souri. Le *tour* était joué. Tu comprends, j'ai juste dit bonjour, une banalité, mais je me suis posée sur ma chaise avec un sentiment de victoire. Ridicule, je te l'accorde, mais bon. Je me suis retournée pour lui demander s'il pouvait me prêter son journal. Il a dit oui, il me l'a passé. J'ai ajouté qu'apparemment il commençait à prendre ses habitudes, dans le bistrot. Un truc complètement plat, rien de très original. Il a répondu qu'il venait simplement prendre son petit déjeuner là parce qu'il avait à faire dans le quartier mais que ce serait bientôt terminé. Aussitôt, la panique m'a prise et je lui ai raconté que je dirigeais un steak house dans le centre et que je l'invitais à venir y manger, que ce serait un plaisir pour moi.

— Très subtil !

— Je n'avais pas le choix ! Je lui ai donné ma carte, et j'ai dit s'il vous plaît, *oh, s'il vous plaît, monsieur*, appelez-moi un peu à l'avance pour me prévenir et...

— Tu ne l'as pas dit comme ça !

— Non, mais presque. Je lui ai promis de lui trouver une table bien placée. Il a regardé la carte, il m'a remerciée, on s'est serré la main et j'ai dû me retenir pour ne pas prendre son pouce dans ma bouche. Affreux, non ? » Elle rayonnait.

« Raconte la suite, même si je la connais par cœur.

— Deux jours plus tard, il est venu au restaurant. Avant, il m'avait appelée, j'ai cru que j'allais mourir d'un arrêt cardiaque...

— Je l'ai vu ?

— Non. C'était un soir où tu n'étais pas là.

— Et donc ?

— Que veux-tu ! À partir du moment où j'avais réussi à l'attirer au restau, je le tenais. » Devant son petit hochement de tête satisfait, j'ai brusquement été ému de la sentir si vulnérable et en manque. Elle m'a aussitôt percé à jour. « Allons, Bill. Je ne suis pas ton genre. Toi, tu aimes les femmes bien. Vertueuses, dignes de confiance.

— Dommage que tu n'aies pas connu mon ex-femme.

— Je le regrette.

— Elle t'aurait plu, je crois.

— Et moi, je lui aurais plu ? »

J'y ai réfléchi deux secondes. « Non.

— Pourquoi ? »

Trop sûre d'elle – mais je l'ai gardé pour moi. « Ce type, tu l'as revu ?

— Mouais. Disons ça comme ça.

— Tous les autres prétendants ont disparu, alors ?

— Oui. » Elle a opiné, décroisé et recroisé les jambes. « Proscrits. »

Une heure plus tard, attablé à la 17, je suivais des yeux Lipper, le propriétaire, qui venait d'arriver dans son fauteuil roulant escorté de son infirmière, une Noire assez âgée. Comme il passait près de moi, il a froncé les sourcils et laissé traîner un pied par terre pour signifier qu'il voulait s'arrêter.

« Vous travaillez pour moi ? »

J'ai fait non de la tête. « Un fidèle client, c'est tout.

— Ah, bien, très bien. La viande est bonne ?

— Délicieuse. Surtout l'onglet.

— Bien. » Lipper a rapproché son fauteuil de la table. Des poils folâtres lui jaillissaient des oreilles, ses paupières inférieures pendaient mollement, bordées de rose. « Il y a encore des gens pour apprécier la viande.

— Il y en aura toujours, je pense. »

Il a tendu vers moi un index décharné. « Je vous connais. Paraît que vous êtes un ami d'Allison. Que vous parlez avec elle à mes frais, en plus. Vous êtes avocat, c'est bien ça ?

— Je ne vais pas vous contredire. »

La remarque eut pour effet de découvrir ses vieilles dents chevalines. « De mon temps les avocats travaillaient dans des bureaux, mais passons. Allison aime bien avoir ses hommes sous la main, pour les garder à l'œil. Ha ! Je l'ai vue faire, au fil des années... elle connaît toutes les ficelles, croyez-moi... » Il jeta un regard autour de lui, comme si quelqu'un venait de l'appeler. « Ouais, servir de la viande, c'est à la portée de tout le monde. Il suffit de cuire un morceau de bœuf et de le mettre sur une assiette. En plus, ce ne sont pas les grands steak houses qui manquent à New York, hein ? Il y a Smith et Wollensky, et chez Keen, aussi – une splendeur, ce restaurant-là –, et Peter Luger, à Brooklyn. Leur viande à tous, un régal. Ce qui nous sauve, c'est que nous sommes un peu différents, un peu à part. La maison a appartenu à Sinatra, dans les années soixante. Vous le saviez ? Des filles à la pelle. De la fesse en roulement, comme je disais toujours. De la fesse en veux-tu en voilà. » Lipper avait l'heureux clapet plein de l'énergie des vieux, chez qui les idées échappent au filet des arrière-pensées pour venir librement crever à la surface des mots. « On est sortis ensemble de temps en temps, Frank et moi. Ouais, le jour où il a vu cet endroit il a dit que c'était exactement ce qu'il lui fallait. Je crois même qu'il y a chanté, des fois... » Lipper se tripotait les testicules d'une main fébrile, comme pour essayer de les faire tenir en équilibre l'un sur l'autre. « J'étais jeune, alors. On n'a jamais fait de publicité pour la boîte, vous voyez. Pas la peine. Ça marchait au poil. Allison est très forte. Évidemment, sa petite annexe est illégale, le petit spectacle qu'elle

monte là-dedans, vous savez. Très prudente, cette fille. Jamais le moindre problème. Elle vous en a parlé, pas vrai ? Elle explique l'affaire en détail, elle arrive à les intriguer. Je suis trop vieux maintenant, mais si j'étais plus jeune je serais le premier à y aller. Histoire de juger sur pièces. Je le sais, que c'est illégal. Et alors ? Cinquante pour cent de ce qu'il y a de meilleur dans la vie est illégal ! Qu'ils y aillent, qu'ils m'attaquent en justice ! Vous croyez qu'on va arrêter un vieillard en fauteuil roulant ? Le jeter en prison ? Les gars, vous leur racontez qu'il y a une petite annexe spéciale, en bas, et ils rappellent tous comme des mouches mon vieux... Oh, mais c'est qu'elle ne veut pas que j'en parle. Comment vous vous appelez ? Rogers ? J'avais un toubib qui s'appelait Rogers, il m'a opéré des orteils. Attendez, il faut que je prenne un cachet – j'ai ce truc qui bipe pour me le rappeler... »

Une main féminine noire surgit derrière son épaule avec la grâce des feuilles qui tombent, une minuscule pilule rouge flottant au centre de la paume douce, couleur chocolat au lait. Il l'y a cueillie et l'a enfournée dans sa bouche, où la langue épaisse l'expédia d'autorité derrière la glotte, aussi définitivement que le système de broyage qui équipe les camions-poubelles. « Je peux les avaler à sec, vous voyez. Bon, où est-ce que... ah, oui, les mouches, Sinatra. Allison le sait. Elle s'y connaît drôlement en hommes, elle les a étudiés, et ici il y en a tout un choix, hé, des morceaux de roi ! Les hommes, il y en a en pagaille. Elle s'en est fait pas mal, en plus. » Se penchant en avant, il m'a tapoté le bras d'une patte noueuse avant de poursuivre sur un ton de conspirateur. « Puisque visiblement vous ne la laissez pas indifférente, je m'en vais vous donner un conseil, fils. J'ai des yeux pour voir. Vous m'êtes sympathique, c'est pour ça que je veux vous prévenir. Vu l'âge que j'ai, il vaut mieux m'écouter. Ne vous amourachez pas d'elle, compris ? Ne rentrez pas dans son jeu ou vous allez vous couvrir de ridicule. Elle, elle vous veut. Elle va s'amuser, avec vous, elle va trouver votre point faible. Laissez-la mariner, tant mieux si la frustration la rend sentimentale – à ce moment-là vous pourrez sortir votre épée du fourreau ! D'accord ? Ce qui l'excite, c'est les types qui ne s'intéressent pas à elle. J'ai vu ça mille fois ! Les gars qui se jettent à ses pieds, elle ne supporte pas. Elle joue avec eux, elle les torture ! Elle connaît des trucs dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence ! » Ses yeux brillaient de malice, et l'espace d'une seconde j'ai eu en face de moi le charmeur qu'il avait sûrement été, plus jeune. « J'ai connu un vrai richard qui a voulu se suicider pour elle. Je l'avais prévenu, pourtant ! La fesse, vous pouvez vous en payer tant que vous voulez, où est le problème, je lui disais ? Il a fini par suivre mon conseil, tiens ! Il est parti dans les îles avec une tapée de blondasses délurées. Allison n'a même pas cillé. Rien à cirer. J'espère qu'il a fini par s'en remettre. Comment vous vous appelez, déjà ? Woodrow ? Laissez tomber, j'oublierai, de toute façon... Donc, voilà le genre de boîte que je fais tourner. Simple, non ? Un peu spécial. Je vous ai dit que c'était à Sinatra, avant ? Je vous parle des années soixante, là. Ouais, je l'ai rachetée une dizaine d'années plus tard, parce que c'était un crime de

laisser filer ça ! C'est là que j'ai déboulé. Déboulé et *grimpé*, mon vieux ! Je laisse le boulot aux autres, maintenant, je me contente de passer, de regarder les lascars se régaler, boire et se gondoler. On en a eu, des pointures qui sont venues ici, croyez-moi. Wilt Chamberlain(4), du temps où il jouait à New York. Il les battait tous, jamais on n'en avait vu un comme ça, avant, Sonny et Cher, Joe Frazier, le boxeur, Clint Eastwood, Redford, Billy Crystal, des hommes politiques, tout le monde venait chez nous, même Bouffon Bush vous savez. Maintenant je regarde, c'est tout. Je ne cours pas après le fric. J'étais bon en affaires, autrefois. Je passais mes marchés, les contrats je les signalais noir sur blanc, et à l'encre, mon vieux. Des comme moi il n'y en a plus beaucoup, de nos jours. Ils rêvent tous de se poser le cul sur un coussin. Pas comme moi. J'ai trimé, moi, monsieur ! Je suis un fossile. Mais de pierre, hé ! Je suis encore dur à certains endroits. Ne faites pas cette tête ! Ça marche encore ! Une dose de deux cents milligrammes de ce nouveau remontant, mais je fais gaffe. Une fois par mois, je n'en demande pas plus. J'ai une copine. Une fille très compréhensive, elle vient chez moi. Elle a un certain âge, d'accord ? On s'aime bien. Elle prend son temps. Coucher ou juste sucer le vieux cornet, tout lui va. » Les dents chevalines, à nouveau, le regard en coin, amusé. « Les commentaires sur la nature humaine, on laisse ça à d'autres. Il faut accepter la fragilité de l'homme – voilà ma philosophie. Vous ne devriez pas être choqué. Il vous arrivera la même chose, je vous le garantis. Je ne vieillis pas avec une grande élégance, mais ça me va. Mon secret, ce sont les oméga-3. Uniquement les meilleures, celles qu'on fabrique avec de tout petits, petits poissons. Dans les gros, le thon, l'espadon, il y a trop de mercure. » Pressant, soudain, il m'a tapoté le bras. « Je sais que vous en pincez pour Allison, c'est humain, je le lis sur vos traits. Y a un bout de temps que je vous observe, fiston. Vous voulez mon avis ? Vous êtes en train de décharger vos accus. Elle est plus maligne que vous et moi réunis. Dans le temps, moi-même j'aurais pu... »

La vieille infirmière s'est inclinée pour lui parler à l'oreille.

« Mêlez-vous de vos oignons. Vous travaillez pour moi, vous... »

Sans un mot, elle a mis en branle le fauteuil de Lipper, qui, tel un enfant en poussette, a accepté la décision sans plus regimber et sans prendre la peine de me saluer, déjà tout à la prochaine rencontre.

Son soliloque aurait pu m'inquiéter pour des tas de bonnes raisons – ses vagues allusions au caractère illégal du Havana Room, aux manipulations amoureuses d'Allison – mais je les écartais toutes, et pas simplement parce que son discours m'apparaissait comme le radotage inoffensif, touchant, même, d'un vieux restaurateur en train de basculer doucement dans la sénilité. Certes, Allison me plaisait, mais je n'étais pas plus investi que ça avec elle. Depuis le temps que nous nous tournions autour, nous savions, elle comme moi, que l'autre se dépêtrait dans une vie au moins aussi compliquée que la moyenne. Évidemment, j'étais jaloux qu'elle s'en soit trouvé un autre, mais cela m'allait aussi très bien de continuer à la voir tous les jours, de l'observer

de loin tandis qu'elle remontait ses lunettes sur son nez, glissait une petite mèche derrière son oreille, s'occupait les mains avec ces petits gestes adorables dont les femmes ont le secret – et si l'on m'avait demandé si je croyais connaître assez bien Allison j'aurais sûrement répondu oui. De plus, pourquoi aurais-je pris au sérieux les divagations égomaniaques de Lipper alors que les heures que je passais au restaurant représentaient une diversion si agréable par rapport à mon train-train sinistre – le deux-pièces glauque, ma culpabilité à l'égard de Wilson Doan, mon fils qui me manquait, et pour seule distraction les bruits de voisins aussi marqués par le destin que moi.

Les choses toutefois commencèrent à changer par une nuit froide de la fin février. J'avais depuis longtemps fini de dîner lorsque Allison s'est approchée de la 17.

« Tu pars déjà ? m'a-t-elle lancé, debout devant moi, talons joints, la voix tendue.

— Dans une minute. »

Elle a regardé sa montre. Il était presque onze heures. « Aucune chance pour que tu restes encore un peu ?

— Que je reste ? »

Elle a souri. « Je t'offre du café à volonté, de l'alcool, des desserts, tout ce qu'on a sur la carte. »

Je l'ai remerciée, mais j'étais rassasié. « Tu as besoin d'un service ? »

— Tu te souviens de ce type dont je t'ai parlé ? a-t-elle demandé après avoir inspiré un grand coup.

— Et comment ! Tu voulais te fourrer son pouce dans la bouche.

— Oui, eh bien il s'appelle Jay Rainey, et il vient de m'appeler. Il lui faudrait un avocat.

— L'annuaire en est plein, d'avocats, Allison.

— Non, non, Bill, a-t-elle fait en secouant la tête. Il lui en faut un cette nuit.

— Quoi, maintenant ?

— Oui, tout de suite.

— Pourquoi ? Les flics l'ont arrêté ? »

Elle s'est assise en face de moi, ce qui en soi n'était pas habituel étant donné que le restau était plein. « En fait c'est lié à... Bon, je t'explique. Jay veut acheter un immeuble, dans le centre, et le vendeur est une espèce de cinglé, à ce qu'il semble, un type vraiment dur en affaires, et, bref, là il vient de lui dire qu'ils devaient conclure la vente aujourd'hui à minuit, sinon il cherchera quelqu'un d'autre.

— Il bluffe.

— C'est ce que je pensais, moi aussi, mais Jay affirme qu'il est sérieux. Pour une histoire d'impôts, je crois, et...

— Jay n'a pas d'avocat ?

— Tout le problème est là. Il comptait passer par son avocat une fois que le dossier serait bouclé, pas avant, mais le vendeur a décidé de lui présenter le

contrat ce soir.

— Il a fixé le prix à combien ?

— Trois millions de dollars, dans ces eaux-là », a chuchoté Allison les yeux écarquillés.

Pas tant que ça. Une petite somme, vu les prix du marché dans Manhattan.
« Ils ont déjà fixé les clauses du contrat ?

— Je crois.

— Jay ne doit pas signer, surtout pas si l'autre fait pression.

— C'est également mon avis, a renchéri Allison qui avait oublié d'être bête.

— Cet immeuble, il le veut absolument, c'est ça ?

— J'ai l'impression. Je crois aussi que le vendeur insiste pour qu'il fasse lire le contrat à un avocat. »

J'ai trempé les lèvres dans mon café, en proie à un étrange abattement. « Il n'accorde aucun délai à Jay pour faire vérifier le contrat mais il insiste pour qu'il prenne un avis autorisé ?

— C'est dingue, je sais. Tu veux bien t'en charger ?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Des tas de raisons. Il y a un minimum de recherches à effectuer, une étude. En général, il faut aussi calculer le réajustement de la base d'imposition, d'autant que la plupart de ces immeubles sont en copropriété, avec des situations fiscales hypercompliquées. Abattements, fonds de réserve constitués en douce, toutes les combines possibles. Je n'ai pas discuté avec l'avocat du vendeur, je n'ai pas épluché les titres de propriété, j'ai trop peu de temps pour faire les calculs, pas de secrétaire pour classer les papiers – non, c'est de la folie.

— Au moins, tu peux consulter le dossier ?

— Le consulter, oui, mais ça ne mènera à rien, Allison. »

Elle s'apprêtait à se lever. « Tu veux bien y jeter un œil ?

— Je te le répète, c'est de la folie.

— Je t'invite au Havana Room. »

Je ne m'y attendais pas. « La pièce dont tu ne m'as jamais parlé ?

— Oui.

— C'est ouvert, ce soir ?

— Ha dit qu'il est prêt.

— Prêt à quoi ? »

Elle a fait non de la tête. Elle ne m'en dirait pas plus. En tout cas pas tout de suite.

« Pas de paroles en l'air, Allison. Je risque d'apprécier.

— Tu risques, oui. Tu ne serais pas le premier. »

Peu après, franchissant à la suite d'Allison la porte indiquée par le carton

glissé dans la plaque de cuivre, je me suis engouffré dans l'escalier de marbre taillé en arrondi – dix-neuf marches, si mes comptes sont exacts – et je n'ai pas été déçu quand, arrivé en bas, je suis entré dans le sombre espace tout en longueur faiblement éclairé par des appliques dans les tons jaunes. Des petits groupes d'hommes attendaient tranquillement, à une table de bar ou dans les box. Le décor n'avait pas dû être beaucoup retouché, en un siècle. On avait conservé les vieux râteliers à chapeaux, les crachoirs en cuivre où traînaient des parapluies oubliés, le carrelage noir et blanc du sol. Allison m'a installé dans un des box du fond, le plus tranquille, et a donné au serveur la consigne de m'apporter tout ce dont j'aurais envie.

« Je reviens tout de suite », a-t-elle lancé.

Laissé à moi-même, j'ai inspecté la pièce avec curiosité. Le Havana Room méritait son nom : le mur qui le fermait à un bout était tapissé d'étagères où s'alignaient par centaines les coffrets de prestigieux cigares, des Cohiba, des Montecristo, des Bolivar, tandis que sous le plafond en plaques d'étain moulé chacun des box s'honorait d'abriter un tableau du Cuba d'avant la révolution, éclairé par une petite lampe fixée en dessous, au cas où tel détail particulier aurait nécessité un examen rapproché. Les consommateurs avaient également à leur disposition un assortiment de stylos, de blocs de papier, de cendriers, tous à l'en-tête de l'établissement, imprimée en doré. Les serviettes de table, elles, portaient le nom du HAVANA ROOM, en petites lettres bleues. Moins confortables que l'espace du bar, les box lui étaient néanmoins supérieurs, car il n'y en avait que huit, et séparés par des cloisons si hautes qu'il était impossible d'entendre ce qui se disait dans ceux d'à côté. Enfin, j'exagère un peu. J'ai saisi quelques bribes d'un dialogue où il était question d'un achat d'actions pour une valeur de deux cents millions de dollars à la Bourse de Kuala Lumpur et de conditions de crédit qui – « à l'heure où je vous parle, les mecs, *en ce moment même, là, maintenant* » – devaient devenir sacrément avantageuses. J'ai aussi repéré deux quinquagénaires en costume très classe qui étudiaient avec le plus grand intérêt une radio de genou. L'un d'eux portait une énorme chevalière à l'insigne d'un club sportif.

Entre-temps, le serveur antique et réservé qui se déplaçait à pas traînants dans la pénombre enfumée avait passé ma commande au barman, pas moins chenu, pas moins stylé, qui s'activait sans commentaires et comme s'il ignorait l'existence du gigantesque nu aux yeux noirs étalé derrière lui sur tout un pan de mur. Impossible d'empêcher le regard de revenir inlassablement sur cette toile : emprisonnée dans le lourd cadre doré, la femme dévêtue s'offrait dans une attitude pudique et illicite à la fois, une invite que la pose immobile fixée par le pinceau semblait adresser par-delà le temps et l'illusoire de la chair à tous les hommes présents – quelque cent cinquante âmes par an, triées sur le volet, dont je faisais désormais partie. *Je sais ce que tu veux*, disaient ses yeux, et parce que je ne savais plus où poser les miens j'ai fini par me lever pour aller examiner la bibliothèque poussiéreuse qui garnissait le mur en face du bar. Elle contenait la série complète de l'édition de 1966 du Code

juridique de l'État de New York, un petit recueil de poésie irlandaise, un beau livre sur les oiseaux d'Amérique du Nord, une étude préalable amplement annotée sur les conséquences environnementales de la création d'une station de villégiature en Floride, plusieurs des histoires navales de Teddy Roosevelt, une édition de la Bible du roi Jacques, les horaires des marées dans le port de New York pour les années 1936 à 1941, le guide d'utilisation d'une Corvette de 1967, et une collection de romans pornographiques se déroulant à Hongkong dans les années soixante-dix, avec un banquier anglais dans le rôle du principal protagoniste. Cet ensemble hétéroclite de pages sèches et cassantes confirmait l'impression que l'anonymat était le lot commun, dans cette pièce encombrée par les restes et les ombres des disparus ; de temps à autre, sans doute passait-on un coup de balai sur les mégots de cigare et les cadavres d'insecte, mais à part cela personne ne semblait se soucier de qui vous étiez, de ce que vous faisiez, pourvu que vous régliez l'addition et restiez courtois. Les toilettes pour hommes, au fond de la salle, ressemblaient à un cercueil verdâtre étonnamment conservé, à la limite de l'obscénité.

Apparemment, cette indifférence affichée convenait pourtant à la clientèle, car entre les salles de réunion, les parcours de golf, les suites d'hôtel, il n'y a que trop d'endroits propres et bien éclairés où parler affaires. Tous ont leurs avantages, mais certaines transactions supportent mal la pleine lumière, les ordres du jour imprimés noir sur blanc, les jus de fruits et les petits fours. À l'instar des colonies d'insectes et des plantes rampantes, ces compromis ne peuvent prospérer que dans le noir et la moiteur. Au Havana Room, les échanges de regard se limitaient aux petits cercles déjà constitués, l'instinct grégaire des négociants et des entrepreneurs n'avait pas droit de cité. Ils essayaient au contraire de passer inaperçus ; le dos légèrement voûté, ils tournaient à peine la tête pour suivre les déplacements d'un œil furtif, agacé. Pas un qui ait l'oreille collée à son portable ou les yeux rivés sur un ordinateur ouvert devant lui, et si ces appareils n'étaient pas expressément interdits, tous ces gens, j'imagine, s'accordaient à les dédaigner. Ici, les techniques les plus prisées étaient le bluff, les moues dubitatives, les longs silences. Un simple haussement d'épaules avait le pouvoir de faire surgir des millions de dollars ou de réduire en cendres une vie de labeur.

Allison est revenue dans la pièce un peu après onze heures, suivie d'une espèce de colosse à l'épaisse tignasse noire, aux épaules puissantes. Il avançait en tournant sans arrêt la tête pour balayer la pièce du regard, avec des mouvements de bûcheron qui soupèse sa cognée.

« Bill ? a dit Allison. Je te présente Jay Rainey. »

Il m'a tendu une main généreuse et je me suis retrouvé face à un visage aimable, indiciblement beau.

Allison s'est tournée vers moi, les yeux un peu fous, à y repenser, et elle a déclaré : « Bill veut bien vérifier tout ça.

— Bon, a dit Jay. L'avocat du vendeur et son fondé de pouvoir seront là à onze heures et demie.

— Je vais voir ce que je peux faire. Je ne promets rien. »

Il a acquiescé avec un certain sans-gêne, si on considère que je lui venais en aide, puis il s'est excusé et s'est dirigé vers le bar. Il en était, je l'ai vu tout de suite, à ce tournant de sa vie où l'homme jeune commence à vieillir. Dans les trente-cinq ans, je dirais, au sommet de sa force et large de poitrine, pas à la façon exagérée des culturistes mais comme un exemple naturel d'une proportion supérieure. Je devais apprendre plus tard qu'il s'astreignait à faire trois cents pompes tous les matins, pas tant pour rester en forme que pour mettre quotidiennement sa volonté à l'épreuve. Une sorte de rempart contre le désespoir. On le sentait compact. Pas gros, non, compact, comme s'il était fabriqué d'une substance plus dense, moins malléable que le commun des mortels. Le genre de bonhomme pas facile à désarçonner et qui puise en lui sa force — une puissance de mule lente et obstinée, indispensable, ainsi qu'Allison le savait déjà sûrement, pour soulever des poids, grimper des montagnes et autres activités.

« Parlez-moi de vous, Jay, ai-je lancé en guise d'entrée en matière lorsqu'il est revenu.

— Fondamentalement je suis... Bah, j'achète, je vends. » Un bref sourire a éclairé ses traits. « Rien de très important, juste les affaires qui se présentent. C'est du solide, cet immeuble. Il y a deux locataires dedans, des petites entreprises qui payent des loyers corrects, les installations sont en bon état et je crois que je pourrais ajouter un étage sur le toit, de quoi aménager un bel appartement. »

Chacun se chante sa chanson comme il veut, c'est humain. « Allison a parlé de trois millions, c'est ça ?

— Oui.

— Et vous avez un avocat ?

— J'en ai un, oui, mais il est absent, pas joignable, et le vendeur tient à conclure l'affaire ce soir. Sinon, il menace de revenir sur son offre.

— Votre avocat a vu le contrat ?

— Non.

— Le vendeur ne peut pas le lui faxer ? »

Cette question qui tombait sous le sens lui a arraché un hochement de tête compréhensif. « J'ai demandé à sa secrétaire si c'était possible, mais mon bonhomme est en Asie, en train de dormir, et le temps qu'il se réveille il sera trop tard. »

J'ai émis un murmure de sympathie, comme si l'explication se tenait, comme si les avocats qui partent traiter des marchés en Asie avaient du temps à consacrer à des cessions de biens immobiliers dans Manhattan où, on l'a vu, trois millions de dollars représentent une somme dérisoire. Qui plus est, à moins qu'une main invisible n'ait interverti les fuseaux horaires, en ce moment le jour se levait en Extrême-Orient.

« Vous vous êtes inquiété de l'acte de vente ? Vous savez qu'il n'est pas possible d'acheter un bien foncier si ce document n'est pas en règle ?

— J'ai moi-même demandé qu'il soit établi. En principe le fondé de pouvoir devrait venir avec.

— Et la vérification de conformité ? ai-je continué en pensant au certificat officiel qui précise l'emplacement du bien mis en vente et les parts de cadastre.

— C'est fait.

— La visite technique aussi ?

— Bien sûr.

— Vous l'avez par écrit ? »

Jay a ouvert son attaché-case pour y attraper le rapport de l'ingénieur. Je l'ai rapidement feuilleté. À en croire ce compte rendu, l'immeuble avait de la chance de tenir encore debout et il risquait de s'écrouler à la première porte claquée. Cela étant, dès qu'un immeuble est un peu vieux ces types-là le trouvent toujours vétuste.

« Pour résumer, il nous faut donc un contrat, un acte de vente, les formulaires de cession de titre et ceux des impôts fonciers, plus les quelques sous que ça coûte. À ce propos, comment est-ce que vous réglez ? Vous passez par une banque ?

— Non.

— Vous réglez comptant ?

— Non plus. L'accord laisse une certaine marge à la créativité. » Je me taisais, attendant la suite. « Quatre cent mille, et un échange de propriétés.

— Qui verse les quatre cent mille ?

— Eux. »

Trois millions de dollars moins quatre cent mille, cela faisait bien les deux millions six cent mille dollars que ce ponce qu'Allison rêvait de sucer était prêt à lâcher.

« L'autre propriété, c'est quoi ?

— Un terrain à Long Island, tout au bout, sur la branche nord, à cent cinquante kilomètres d'ici environ avec vue sur le détroit. Là où on plante de la vigne et où les golfs poussent comme des champignons, vous voyez ?

— Je crois qu'il vaut mieux que je lise le contrat.

— D'après Allison, ce sont surtout les points de détail qui vous inquiètent ?

— Eh oui.

— Vous venez ici tous les jours ?

— À peu près.

— En somme, vous êtes retiré des affaires ?

— Disons ça comme ça. Bon, Jay, si vous voulez mon avis, je pense qu'il est dans votre intérêt de préciser tout de suite certaines choses. » Je le regardais droit dans les yeux. « Premièrement, se pointer dans un restaurant la nuit n'est pas le meilleur moyen de trouver un avocat. Après tout, vous n'avez aucune preuve que je suis effectivement avocat. Je le suis, d'accord, mais je pourrais aussi bien ne pas l'être. Deuxièmement, vous ne savez rien sur moi.

Il y a un bout de temps que je ne pratique plus. J'ai essayé un ou deux revers, vous comprenez ? Et je ne suis pas resté en relations avec les gens bien placés sur le marché de l'immobilier, je ne connais plus personne dans les services municipaux, d'accord ? Je n'ai pas suivi les évolutions du jargon, je ne suis pas au courant des éventuels changements fiscaux. Bref, je ne suis plus dans le coup, voilà. Autrement dit, Jay, je n'ai pas les compétences pour vous assister juridiquement dans cette transaction. S'il s'agissait simplement d'une petite maison de campagne à Long Island, ce serait sûrement dans mes cordes, mais cet échange porte sur deux propriétés trop grosses et de trop de valeur pour...

— Vous voulez combien ? a demandé Jay qui s'agitait sur son siège en bougeant les épaules.

— Je n'essaie pas de faire monter les enchères, Jay, lui ai-je répondu bien en face. Je joue cartes sur table. »

Cela a eu le don de l'énervé.

« C'est ça, à d'autres.

— Pardon ?

— À d'autres, j'ai dit.

— Ce qui signifie ? »

Il a levé les mains, paumes en l'air. « Allison m'a raconté que vous étiez intervenu sur de très grosses ventes, celle des bureaux de la banque de la 48^e Rue, par exemple. On arrivait à un chiffre de combien, là ? Dans les trois cents millions ? Avec toutes sortes de participations croisées compliquées ? » Il avait raison, à cela près que jamais je n'avais touché mot de l'histoire à Allison. Évidemment, avec l'Internet il est facile de s'informer. « Je me trompe ? »

Ainsi, Allison s'était renseignée à mon sujet.

« Eh bien..., ai-je commencé.

— Eh bien quoi ? Je suis dans le pétrin, Bill, merde ! a-t-il juré en se penchant vers moi. Et vous prétendez que vous n'êtes pas qualifié ? Franchement si c'est une question de fric je suis prêt à vous faire un pont d'or. » Il a sorti un chéquier de sa poche de poitrine. « Cet argent, je vous le donne en dédommagement de vos services et vous crachez dessus ? »

J'ai levé les mains pour le calmer. « Je voudrais d'abord vous poser deux, trois questions.

— Allez-y.

— À qui appartient l'immeuble que vous achetez ?

— Une maison de vin chilienne.

— Pourquoi les choses ont-elles pris tant de temps ?

— Je ne sais pas. Leurs premières offres étaient insuffisantes.

— Ce terrain qu'ils achètent à Long Island, il est vide ?

— Bien sûr, quelle question ! C'est une belle propriété au bord de la mer, a-t-il précisé avec un immense sourire. Le bon Dieu n'en fait rien. Ils comptent transformer ça en vignobles.

— Y planter de la vigne ?

— Exactement.

— Comment avez-vous fixé le prix ?

— J'envisageais de me débarrasser de ces terres. Ils sont tombés sur moi.

Au début on a merdouillé, on a fini par s'entendre.

— Vous n'aviez pas envie de simplement vendre la propriété ?

— Non.

— La raison ?

— Ah, ça... Je préférerais cette solution. »

En d'autres termes, il trouvait que ça ne me regardait pas. « Vous auriez pu empocher l'argent mais ce n'est pas ce que vous avez choisi. Bizarre. »

Il a cessé de mordiller la paille qui trempait dans son verre. « Je voulais l'immeuble. Il est en bon état, et comme au bout du compte je m'en tire avec quatre cent mille dollars cash, la vie ne devrait pas être trop dure.

— Qui a négocié pour vous ?

— Moi.

— Vous avez déjà traité des affaires aussi importantes ? » Il avait recommencé à mâchouiller sa paille. « Il me semble qu'ils ont obtenu une jolie ristourne sur la valeur du terrain.

— C'est vrai, est-il convenu piteusement. Dans un marché plus actif, ils auraient dû déboursier quatre millions. Je le leur laisse à trois.

— Pourquoi une mise à prix aussi basse ? » Jay reprenait son souffle lentement. « Vous n'avez vraiment confié à personne le soin de négocier pour vous ?

— Non, je vous l'ai déjà dit. »

Perplexe, je scrutais le beau visage massif. « Ces types m'ont l'air coriaces, et vous ne réagissez pas ?

— Ils me laissent tout de même une belle somme, a-t-il soupiré. Ça me va.

— Vous avez sur vous une copie du projet de contrat que je pourrais consulter ?

— Non, en fait. Le vendeur va l'apporter.

— Dans ce cas, vous avez besoin d'un avocat, *en effet*.

— Je suppose, oui. » Baissant la tête, il s'est penché vers moi. « La situation est inhabituelle, Bill, je sais, aussi je vous laisse juge de vos honoraires. Votre prix sera le mien. »

À ce moment-là, en vérité, ce n'était pas encore l'argent qui m'intéressait, mais avant que j'aie pu lui expliquer les risques qu'il courait en signant un contrat qu'il n'avait jamais vu, Allison a resurgi dans la pièce, flanquée de deux hommes en costume.

Elle a fait les présentations. Le plus vieux, l'avocat du vendeur, s'appelait Gerzon. Il portait non pas une mais deux malles et il m'a serré la main avec une correction parfaitement neutre avant de s'effacer devant le deuxième quidam, Barrett, de la commission des titres. Les employés de la commission des titres de New York passent en gros leur temps à compulser les archives de

la ville, remontant au besoin trois siècles en arrière pour vérifier que les propriétés mises en vente sont dégagées de droits, de servitudes ou d'hypothèques, et qu'il n'y a ni zone d'ombre ni hiatus dans la chaîne de leurs différents détenteurs. La plupart du temps c'est une simple formalité, et le type se contente d'empocher ce qu'il a facturé pour ses services et la mise en conformité du titre.

« Votre avocat est là ? a demandé Gerzon en s'adressant à Jay.

— Mais oui, a répondu ce dernier avec un geste dans ma direction.

— Oh, pardon. »

Ma chemise froissée, mon allure trop peu professionnelle faisaient rigoler Gerzon. Lui entrait dans la catégorie des hommes qui donnent à leurs tailleurs des instructions minutieuses. Son costume n'était cependant que le fondement de sa vanité. La montre était d'une vulgarité sans excuses, la bague assortie aux boutons de manchette, le col de la chemise empesé à mort, le nœud de la cravate en soie, un mou chef-d'œuvre de plis lisses. Le postiche aussi était très bien, même si dans ce domaine la perfection est difficile à atteindre.

Au moins y avait-il de la réciprocité dans l'inspection.

« Où est-ce que vous travaillez ? a-t-il commencé.

— Je suis indépendant. »

Petit hochement sec. « Votre nom ne me dit rien.

— New York est grand. Les avocats courent les rues.

— Hum. »

Je ne voulais pas le laisser penser qu'il avait l'avantage. « Je serais curieux de savoir, ai-je attaqué alors que nous prenions place autour de la table, pourquoi vous vendez l'immeuble de votre client en pleine nuit, au fond d'un restaurant, et pas dans votre bureau pendant les heures ouvrables ?

— Un problème de délai, a-t-il éludé. Les choses ont traîné en longueur. J'ai été prévenu qu'un avocat devait assister M. Rainey, a-t-il poursuivi les yeux fixés sur Jay. D'où notre présence ici. Nous sommes de bonne composition. »

J'ai regardé ma montre. Onze heures vingt-cinq. « Dans la mesure où vous tenez à ce que la vente soit conclue à minuit, il me semble que c'est M. Rainey qui est de bonne composition.

— Vous tenez vraiment à discuter de qui arrange qui ? a demandé Gerzon en s'adressant à Jay. Vous connaissez nos conditions : minuit, ou la vente vous passe sous le nez. »

Le type de la commission des titres, Barrett, que son métier avait familiarisé avec les moindres nuances de ton des hommes de loi, a jugé bon d'intervenir : « Écoutez, s'il ne doit pas y avoir de vente autant me le dire tout de suite, parce que dans ce cas je...

— Ne vous inquiétez pas, l'a coupé Jay. Sur le fond, nous sommes d'accord, il n'y a pas de quoi s'emballer. » D'un mouvement de sourcils, il m'a indiqué d'y aller mollo. « Nous avons d'excellents spécialistes avec nous. S'il y a des points délicats, ils seront réglés sans problème. »

Gerzon a posé les exemplaires du contrat sur la table et déplié ses énormes lunettes à monture d'écaille. À l'évidence, c'était le genre de type qui connaît des gens partout et vous livre d'un air entendu des anecdotes à leur sujet, mais qui est lui-même un parfait inconnu pour presque tout le monde, à l'exception, et encore, de son ex-femme et de ceux qui l'ont poursuivi à bon droit. Gêné par l'attention que je lui portais, il a brusquement lâché : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Vous êtes spécialisé dans l'immobilier ?

— Oh, non, non. Mes activités sont beaucoup plus diversifiées. » Son petit sourire visait à me faire comprendre que la transaction qui nous occupait était une bagatelle, qu'il avait sous le coude quantité d'affaires plus juteuses, des ordres de transfert à neuf chiffres émanant de banques étrangères, des tas de coups de fil de la plus haute importance, des ordres publics d'achat imminents – un déluge d'or et de gloire.

Entre-temps, Barrett nous avait remis des copies du certificat de propriété du terrain en bordure de mer. Gerzon se plongea dans le sien, mais moi qui ai vu des centaines d'avocats lire des milliers de documents, je sais que même s'ils sont sous pression, quand ils lisent sérieusement ils se figent, ils se calment, ils investissent toute leur énergie dans le document placé sous leurs yeux. Gerzon ne lisait pas. Ses battements de paupières n'avaient pas le bon rythme. Il faisait semblant, et du coup le soupçon m'est venu qu'il jouait sur du velours, en effet, avec ce contrat.

Je lui ai demandé s'il avait une carte de visite. Il a levé les yeux. « Oui, naturellement. » Il les rangeait dans un étui en or. « Je peux avoir la vôtre ? »

— Je n'ai pas fait imprimer les nouvelles. »

Son « ah » lourd de sous-entendus résumait les questions qu'il préférerait garder pour lui.

Je me suis mis à jouer avec sa carte pour m'occuper les doigts. Elle comportait deux adresses, aussi éloquentes l'une que l'autre. La première en bas de la 5^e Avenue, là où les immeubles anciens sont saucissonnés en petits bureaux perdus dans les étages, où se traitent des affaires marginales. Quelqu'un ne connaissant pas New York aurait peut-être pu trouver l'emplacement prestigieux, mais pour les familiers de la ville la ficelle était un peu grosse. La seconde adresse correspondait à l'un des innombrables cabinets juridiques de Long Island. J'avais eu l'occasion de les fréquenter. Ils ne sont pas particulièrement somptueux, ils présentent tous le même décor au rabais, le même genre de moquette. Les secrétaires y sont jeunes, médiocres, bien payées pour ce qu'elles font. Leurs avocats et leurs juristes, souvent des gars du coin qui pour certains ont fait leurs armes à la ville, ont une préférence marquée pour les transactions immobilières ou foncières – des procédures en principe simples et promptement rémunérées. Ils se gardent comme de la peste des histoires d'expulsion, des procès intentés par les locataires, du travail pour le bien public, de la défense des droits constitutionnels des immigrés et des minorités, des pièges et embûches en tout genre. Dans ce

monde, les agents immobiliers tutoient les avocats, les avocats tutoient les fonctionnaires de la commission des titres, lesquels connaissent les banquiers qui sont au mieux avec les gros entrepreneurs qui eux-mêmes entretiennent des rapports francs, suivis, amicaux, avec les responsables de la compagnie des eaux nommés par l'exécutif politique et avec les membres élus du conseil municipal chargés d'approuver les modifications du plan d'occupation des sols et les dispenses de demandes de permis. En somme, la seconde adresse indiquée sur la carte de Gerzon se rattachait à une vieille civilisation de banlieue huppée, dont les plus éminents représentants ont un train de vie prestigieux n'intéressant que quelques secteurs de l'activité humaine : le contrat de révision de la voiture de luxe, l'ablation de la prostate dans les meilleures conditions, le remplacement à neuf de la pelouse. Il habitait probablement là-bas.

Ma voix, quand j'ai repris la parole, a basculé sans forcer dans des inflexions que je n'avais plus utilisées depuis des lustres.

« Ainsi donc, messieurs, l'affaire qui nous réunit porte sur un montant estimé à trois millions de dollars. Il s'agit d'un échange de propriétés, avec un versement de quatre cent mille dollars devant échoir à M. Rainey. Conditions qui en bonne logique nous amènent à désigner M. Gerzon comme l'acheteur, et M. Rainey comme le vendeur.

— Parfait, a approuvé Gerzon.

— Qui se charge d'acquitter les frais d'enregistrement, les taxes fiscales, y compris les charges perçues par le comté de Suffolk, le certificat de conformité, les éventuels arriérés d'impôts sur l'un ou l'autre des biens échangés et toute autre dépense dont je ne suis pas forcément au courant ?

— Nous, a répondu Gerzon. »

Je me suis penché vers l'oreille de Jay.

« C'est vous qui avez négocié ça ?

— Ç'a été déduit du prix global, vieux.

— Si je comprends bien, tout est réglé ? » Comme les deux hommes opinaient, je me suis à nouveau tourné vers Jay : « Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de moi.

— Détrompez-vous, a dit Gerzon. Il a besoin d'un représentant légal, comme ça demain il ne pourra pas dénoncer le contrat et prétendre qu'il a signé sans savoir.

— Alors il va au restau, il dégote un gus qui justement a fait son droit et vous trouvez ça très bien ? » Puis une autre idée m'est passée par la tête. J'ai posé le doigt sur un exemplaire du contrat. « Jay, vous réalisez que vous n'avez pas signé ces papiers ?

— Pas encore. » Ce type, je l'ai alors compris, était une de ces forces de la nature qui ont tout le temps besoin de mouvement et sont incapables de peaufiner certains détails – les clauses d'un contrat, par exemple, qui justement réclament du calme et de l'attention. Lui-même en était conscient, apparemment. La lueur d'espoir qui brillait dans son regard semblait en tout

cas indiquer qu'il s'en remettait à moi.

« Pour parler clairement, vous réalisez que vous pouvez encore négocier le prix ?

— Non, bordel, il peut pas ! s'est exclamé Gerzon.

— Bien sûr que si. Rien n'est signé. Le prix n'est pas fixé. Il peut partir si ça lui chante, aller au cinéma. »

Gerzon s'est adressé directement à Jay : « Je vous avais demandé de trouver un avocat. Pas une racaille de bas étage.

— Je suis prêt à...

— On prend tous les frais à notre charge, on a fait toutes les concessions possibles ! » a explosé Gerzon.

Je n'aimais pas le bonhomme, je n'aimais pas la situation, mais j'ai tiré sur la chaînette de la petite lampe et j'ai glissé mon exemplaire du contrat dessous pour tenter de m'en faire une idée plus claire. Jay achetait un immeuble industriel de six étages dans le sud de Manhattan, 162, Reade Street, non loin de l'Hôtel de Ville, dans ce quartier où le tracé des rues suit la logique obsolète des trajets du bétail et des sentiers paysans. L'effondrement du World Trade Center a eu un curieux effet sur le marché immobilier du secteur. Paniquées à la perspective d'autres attentats terroristes ou d'une contamination par le nuage de résidus chimiques qui flottait sur le site en train de se consumer, certaines personnes ont vendu pour une bouchée de pain, pendant que d'autres tenaient bon. Si j'avais eu ne serait-ce qu'un jour devant moi, je l'aurais mis à profit pour consulter les archives, histoire de voir depuis combien de temps le client de Gerzon possédait l'immeuble, et à combien s'élevaient les charges, en moyenne. Ce bien était cédé par l'entreprise Voodoo, une société à responsabilité limitée, contre trente-cinq hectares de terrain à Long Island, sur la branche nord. Les plans cadastraux de la parcelle, joints à la proposition de contrat, correspondaient à une large bande de terre longeant le détroit de Long Island sur près de huit cents mètres.

J'ai regardé Gerzon. « Vous vous débarrassez d'un immeuble grevé par des baux à long terme non rentables et situé dans un quartier limite, peut-être contaminé par la catastrophe du World Trade Center, contre un terrain superbe, plusieurs hectares avec vue sur la mer. Mon client manquant de liquidités pour acquitter les frais afférents à la transaction, vous lui extorquez un prix ridiculement bas. En tout et pour tout vous allez aligner quatre cent mille dollars, une somme dérisoire, rien ! Vous comprenez bien qu'une fois que vous aurez signé ce contrat..., ai-je tenté de poursuivre en me tournant vers Jay.

— Concluons l'affaire, monsieur Wyeth, a grogné Gerzon. Dépêchons-nous de conclure qu'on puisse rentrer chez nous, bordel. »

Le serveur est passé non loin, si évanescant qu'on le confondait presque avec les volutes de la fumée des cigares. Allison lui a fait signe avant de proposer à la cantonade, d'une voix fébrile : « L'un de vous a-t-il envie de quelque chose avant que nous commencions ? Un des plats de la carte, un

dessert, un alcool ? »

Ses mains roses posées à plat sur la table, Barrett a commandé la plus grosse pièce de bœuf du menu.

« Monsieur Gerzon ?

— Non, rien pour moi.

— Bill ?

— Je prendrai du gâteau au chocolat. »

Après avoir indiqué au serveur qu'il pouvait disposer, Allison m'a jeté un regard, le visage tendu derrière son sourire. Quelque chose dans le comportement de Jay la mettait à cran et la grande main masculine qui remontait doucement le long de son échine ne suffisait visiblement pas à la tranquilliser.

« File-moi un de ces cigares », lui a-t-il dit, et lorsqu'elle le lui eut tendu, il a longuement inspecté l'objet, l'a passé sous son nez avec un hochement de tête approbateur et l'a glissé dans sa poche de poitrine.

« Bien, ai-je repris. J'insiste pour que vous me laissiez une chance d'éplucher le contrat sans être dérangé. Pour le lire de bout en bout, j'ai besoin de me retirer au calme pendant... – j'ai jeté un œil à ma montre – vingt-neuf minutes à compter de maintenant.

— Parfait, a dit Jay. Ensuite, nous...

— Vingt-quatre, a tranché Barrett. Il me faut cinq minutes à partir du moment où vous aurez fini, pas plus, pas moins.

— Vingt-quatre, alors. »

Gerzon a sorti d'autres liasses de papiers d'une de ses mallettes. « Nous devons aussi examiner les formulaires fiscaux, l'acte de cession, les imprimés administratifs du comté de Suffolk. Cela demandera encore cinq minutes. »

Jay a commencé à s'affoler. « Vous croyez que vous allez y arriver en dix-neuf minutes ? Je peux simplement...

— Surtout pas. Ne signez rien en mon absence. »

Allison m'a guidé en haut de l'escalier, puis dans la grande salle de restaurant, les cuisines, le long d'un couloir où s'alignaient des sacs d'oignons et de pommes de terre.

« C'est par là qu'on sort du Havana Room ?

— Oui, m'a-t-elle lancé par-dessus son épaule. Écoute, le comptable de nuit travaille dans mon bureau et je ne peux pas t'y installer, le bruit de sa machine à calculer est à devenir fou. » Je contemplais la courbe de ses mollets musclés tandis qu'elle s'engageait devant moi dans un escalier dérobé. Quelle était la formule de Lipper, déjà ? *Elle connaît des trucs dont la plupart des hommes ne soupçonnent même pas l'existence.* Nous avons croisé des serveurs chargés de plateaux de petits-fours. Trois volées de marches plus haut, elle a ouvert la porte d'une petite pièce aveugle. « L'endroit le plus calme que je puisse t'offrir. »

Il s'agissait de la buanderie du restaurant, qu'elle ne m'avait pas montrée lors de la visite guidée. Dedans, une femme penchée sur une antique machine

à coudre Singer tapait rythmiquement du pied sur la pédale électrique en nourrissant la frénésie de l'aiguille avec un bout de tissu déchiré, tandis que dans son dos trois machines à laver de taille industrielle transformaient les nappes, les serviettes et les tabliers de cuisine en tornade javellisée.

« Madame Cordelli, nous aurions besoin de la pièce un petit moment », a déclaré Allison. La couturière s'est éclipsée, laissant Allison dégager une petite table en bois. « Je reviens te chercher dans quinze minutes. »

Je me suis aussitôt attelé à la lecture, et très vite, l'attention aiguisée par la forte odeur de Javel qui régnait alentour, j'ai saisi la lettre et l'esprit du contrat. Un bric-à-brac parfaitement légal de clauses provisionnelles, d'amendements, de formules de procuration, de dépôts de garantie. Le style, volontairement vague, atteignait pourtant dans certains passages une précision paranoïaque. Autant que je pouvais le comprendre, Jay Rainey avait dû effectuer quantité de démarches – « contrôlables par l'acheteur » et dont le délai de validité était dépassé – afin de certifier que le terrain échangé était subdivisible en lots, ne contenait pas de citerne de gasoil enterrée, avait reçu le visa de conformité de la commission sanitaire pour son système d'évacuation des eaux usées, était alimenté par une source qui après analyse s'avérait avoir un taux raisonnablement bas de perchlorate (un résidu d'engrais chimiques utilisés pendant des décennies par les cultivateurs de pommes de terre de Long Island), n'empiétait sur aucun cimetière indigène, ne servait pas d'habitat à la salamandre tachetée ou à une quelconque espèce protégée, menacée ou rare, respectait l'ensemble des stipulations et des contraintes relatives à la protection des milieux humides, les servitudes en matière de drainage, la distance réglementaire minimale prévue entre le bâti et le bord de mer, les normes sur le regroupement des bâtiments d'habitation, et ainsi de suite. En règle générale, plus la parcelle de terrain est grande, plus la cession est compliquée. L'acheteur – en l'espèce la SARL Voodoo représentée par Gerzon – avait paraphé toutes ces conditions sans les changer d'un iota. Étrange, car d'habitude les grosses transactions immobilières donnent lieu à des empoignades de dernière minute sur des tas de clauses annexes, chaque partie essayant d'obtenir les termes les plus avantageux avant que le document soit signé.

Qui plus est, la SARL Voodoo était apparemment si pressée de se défaire de l'immeuble de Reade Street qu'elle ne s'était pas souciée outre mesure de procéder à une inspection fouillée de la propriété de Long Island. Pas trace, dans le contrat, de formule prévoyant la dénonciation pour cause de dettes, de créances prioritaires ou de décision de justice. De même, Jay se rendait acquéreur de l'immeuble de Reade Street sans exiger ni travaux d'amélioration, ni prise en compte du degré de vétusté, ni clauses provisionnelles pour les vices de construction cachés. Gerzon avait de surcroît introduit des conditions retorses qui, en cas de problèmes apparus après la signature, interdisaient à Jay de chercher à obtenir « toute indemnisation ou prestation compensatoire » de la part de Voodoo.

Il était tout aussi inhabituel qu'aucune banque ne soit directement impliquée dans le financement de la transaction. Les entreprises qui achètent des biens immobiliers préfèrent par principe s'endetter afin de conserver autant que possible leurs précieux avoirs. Il est vrai qu'en l'occurrence il s'agissait d'un échange, situation qui souvent n'est pas sans conséquences sur le plan fiscal... Bref, le temps me manquait cruellement. À l'époque où je travaillais, j'aurais réclamé un délai de plusieurs jours pour analyser un contrat comme celui que j'avais sous les yeux. L'absence d'hypothèque, purgée ou créée, n'était pas non plus très bon signe. Même si les banques ne font pas de cadeau, elles ont au moins le mérite d'apporter un correctif à des pratiques complètement insensées ou illégales, en utilisant, pour la plupart d'entre elles, les services d'inspecteurs indépendants chargés d'examiner l'état du bien pour lequel l'acheteur sollicite un emprunt. Ici, rien de tel. À rebours des usages contractuels, ce document entérinait une rencontre d'un soir, et si Jay n'avait pas d'avocat, c'était évidemment parce que aucun juriste digne de ce nom ne pouvait accepter de l'assister dans cette transaction sans exiger la réécriture de l'ensemble des clauses. Juridiquement parlant, les deux parties devaient être vulnérables. L'une empochait le jackpot, et je ne savais pas laquelle.

La porte s'est entrouverte, Allison a glissé la tête à l'intérieur et lancé gaiement : « Alors, ça y est ?

— Pas question que je cautionne ça.

— Mais...

— C'est n'importe quoi.

— Bill, je t'en prie.

— J'essaie de le protéger, Allison.

— Il a dû peser les risques, à mon avis.

— J'en doute.

— Tu ne te rends pas compte de ce que ça représente pour lui, Bill.

— Bien vu, Allison. Tu viens juste de me le présenter.

— Ni de ce que ça représente pour moi. »

J'ai replié le contrat. « Il y a quelqu'un qui se fait baiser, dans cette histoire, et j'ai bien l'intention de le lui dire, Allison. »

Moins d'une minute plus tard, nous étions de retour au Havana Room.

Jay a jeté un coup d'œil à sa montre. « Ça va être serré. »

Un énorme morceau de viande fumant que je n'avais pas commandé m'attendait à ma place, ainsi que le gâteau qu'entre-temps j'avais oublié. Barrett avait déjà des taches de gras sur sa cravate et Jay avait visiblement descendu un verre ou deux en mon absence.

« Ça roule ? a-t-il demandé. On a le feu vert ?

— Il faut que nous ayons une petite conversation, Jay. »

Gerzon a pointé du doigt sa montre surdimensionnée.

« Et puis quoi, encore ? J'ai onze heures cinquante-trois, là, et je ne vais pas retarder ma montre. »

Je me suis penché vers l'oreille de Jay. « J'imagine que vous êtes prêt à signer ce torchon coûte que coûte, même si je vous dis qu'il pue à plein nez et qu'il vaut mieux vous abstenir ? » Il a croisé mon regard et acquiescé d'un battement de cils. « C'est donc si important ? » Le même oui muet. « Jay, est-ce que vous réalisez que Gerzon bluffe, soit sur l'expiration du délai, soit sur le prix, et qu'il a probablement toute autorité pour négocier l'un ou l'autre ? » Cette fois, il a fait non de la tête. « Je vais vous montrer, d'accord ? »

J'ai regardé Gerzon en face et j'ai fait monter les enchères : « Mon client ne signera pas ce document tant que vous n'aurez pas augmenté votre offre de trois cent mille dollars.

— Quoi ? a bafouillé Gerzon, toutes les rides de son visage aspirées vers l'arrière comme s'il avait la tête dans un conduit d'aération.

— Vous avez bien compris. Nous allons barrer ce montant de quatre cent mille dollars et écrire à la place sept cent mille dollars. Il suffit d'un paraphe en face. Pas de quoi fouetter un chat.

— Vous êtes fou, complètement fou !

— C'est une pratique courante, voyons. Demandez donc à Donald Trump.

— Demandez-lui vous-même.

— Ce n'est pas la peine. Je l'ai vu faire.

— Vous dépassez vos... »

Je lui ai coupé la parole, je commençais à bien m'amuser. « Barrett, vous avez déjà vu des sommes barrées et paraphées ?

— Bien sûr. »

Jay s'est tourné vers moi : « Bill... »

Je lui ai posé la main sur le bras. « Ne dites rien, vieux. Laissez votre avocat défendre vos intérêts. »

Allison assistait à l'échange, les yeux comme des soucoupes.

« Alors, Gerzon, on y va ? »

Il avait déjà sorti son portable. Le visage fermé, crispé, il s'est levé et a quitté la pièce d'un pas raide.

« L'affaire va me passer sous le nez ! » Jay s'emportait, il était furieux. « C'est incroyable !

— Écoute, peut-être... », a tenté Allison.

Il ne l'a pas laissée continuer. Incrédule, il me dévisageait. « Bill, bon sang, cette affaire va me passer sous le nez.

— Je ne crois pas. »

Le type de la commission des titres a mis l'interruption à profit pour se jeter sur son gâteau.

« Ça y est, le voilà ! »

Gerzon revenait. Il avait refermé son portable.

« Cinquante mille, a-t-il annoncé en se rasseyant. C'est tout ce que je peux faire.

— Trois cent mille.

— Deux cents.

— Deux cent soixante-quinze. Nous n'exigerons pas de chèque certifié.

— Deux cent vingt-cinq.

— Deux cent soixante-dix.

— Vous êtes malade, ou quoi ?

— Deux cent soixante-dix, ai-je répété.

— Deux cent cinquante, je n'irai pas plus loin. »

Je n'ai pas répondu.

« J'ai dit deux cent cinquante.

— Est-ce que vous saviez, ai-je demandé à Jay, qu'au cours de la seconde moitié du XX^e siècle les terrains en bordure de mer à Long Island ont augmenté de près de six cents pour cent ?

— Non.

— Si vous gardiez cette parcelle encore cinq ans, vous la vendriez facilement deux fois plus cher.

— C'est-à-dire...

— J'ai dit deux cent cinquante ! a hurlé Gerzon. »

Je me suis penché vers lui sans élever la voix. « Deux cent soixante-dix.

— Deux cent cinquante-cinq, c'est mon dernier mot. »

Les yeux sur la trotteuse de ma montre, j'ai laissé dix secondes s'écouler.
« Deux cent soixante-dix.

— Deux cent soixante, point.

— Deux cent soixante-cinq, point.

— Deux cent soixante-cinq. Conclu.

— C'est réglé. Allez, on se serre la main.

— Ma main, tu te la mets où je pense, a érucité Gerzon.

— Je sais que vous me détestez mais ce n'est pas une raison. Il faut se serrer la main. »

Il s'est plié à l'usage. « Et voilà, ai-je dit à Jay. Vous avez récupéré deux cent soixante-cinq mille dollars de plus pour ce bout de terrain. »

Il a opiné, sidéré.

Le soupir d'Allison nous a à tous imposé silence. « Hou, là, Bill, c'était, c'était drôlement... » Elle gardait les yeux rivés sur moi. Sexy, c'est ce qu'elle avait envie d'ajouter, à mon avis, mais elle a laissé la phrase en suspens.

« Vous acceptez d'être payé en liquide, je crois ? a déclaré Gerzon en posant sa deuxième mallette sur la table.

— En liquide *liquide* ? En billets ? » Jay n'en revenait pas.

« Oui.

— Ça en a tout l'air, Jay. Pourquoi ?

— Ce sont les instructions que j'ai reçues. » Gerzon avait ouvert la mallette mais en cachait le contenu derrière le couvercle. J'aurais sans doute pu exiger plus. Il a compté des liasses de billets de banque déjà prêtes. Dix mille par liasse. « Il faudra me signer un reçu.

— Une petite opération de blanchissage, Gerzon ?

— Je t'emmerde, a-t-il marmonné en sortant coupure après coupure les

derniers cinq mille dollars. Il est propre, ce fric. Il est vrai.

— Tu n’aurais pas un sac, quelque chose ? a demandé Jay à Allison.

— Si, sûrement. » Elle est allée fouiner derrière le bar.

Gerzon était arrivé au bout de sa tâche. « Deux cent soixante-cinq mille, voilà. Vous pouvez vérifier.

— Comptez sur moi. » Et j’ai vérifié, liasse après liasse. Il n’y avait pas d’erreur. Allison avait récupéré un carton de bouteilles d’eau gazeuse. J’ai empilé le magot dedans.

« Maintenant, je peux signer ? a demandé Jay.

— Une minute. » J’ai corrigé le contrat, je le lui ai tendu : « C’est bon. »

Les paperasses ont commencé à défiler. Il nous restait quatre minutes. « Ah oui, le chèque certifié pour quatre cent mille dollars..., commentait Gerzon en distribuant les exemplaires. Le chèque pour M. Barrett, merci... Ça, je le signe... le titre de propriété, un exemplaire pour vous... une autre signature ici, le reçu pour le *sang* que votre vampire d’avocat a extorqué à mon client... Ah, et l’acte notarié, la feuille d’imposition... »

Soixante secondes plus tard, le dossier était bouclé. Gerzon a empilé ses papiers en un petit tas bien propre, sorti un tampon-dateur de sa mallette, vérifié le jour, réglé l’heure à la minute près et *bing, bing, bing* il a tamponné toutes les pages l’une après l’autre. « Eh bien... voilà, terminé. »

Jay avait posé le carton contenant le fric à côté de lui. Il s’est raclé la gorge. « Onze heures cinquante-neuf et... et... Minuit, messieurs !

— Bonsoir, la compagnie. » Barrett repoussait déjà sa chaise, prêt à partir. « L’acte sera enregistré demain par nos services. »

Gerzon a laissé tomber sur la table le trousseau de clefs qu’il venait de sortir de sa poche. « Tout cela vous appartient », a-t-il dit à Jay sans un regard dans ma direction.

Jay les a prises, mais sans hâte, presque avec précaution, puis à son tour il a tiré une petite clef solitaire de sa poche et l’a remise à Gerzon : « Pour le cadenas qui ferme la chaîne, au bout du chemin de terre. »

Le dernier acte s’achevait, c’était le final, l’apogée. Chacun de ces deux hommes était-il convaincu, en son for intérieur, d’avoir filouté l’autre ? Gerzon a échangé une poignée de main avec Jay, ainsi, à ma grande surprise, qu’avec moi – en me broyant les doigts dans une douloureuse mise en garde. Puis son regard s’est dérobé, il a tourné le dos, il est parti.

Une bouteille et trois verres à la main, Allison traversait le damier noir et blanc du carrelage pour venir nous rejoindre. Elle a embrassé Jay, guetté au fond de ses yeux l’éclat du bonheur. Enthousiaste, elle a crié *C’est formidable* – et j’ai compris que ce n’était qu’une parenthèse allusive à l’heureux dénouement de la transaction et à la miraculeuse apparition d’un carton bourré de fric. Jay lui souriait, mais quand ils sont tombés dans les bras l’un de l’autre, sa tête et sa poitrine à elle comme perdues sur le torse athlétique, il regardait ailleurs, très loin, au-delà des murs, et sans excitation ou satisfaction palpable mais avec une expression proche de la tristesse, la

résolution de celui qui se prépare à partir pour un long et pénible voyage, vers une destination connue de lui seul. Je n'étais pas censé déchiffrer ce qui se passait en lui, mais c'est ce que j'ai lu sur son visage.

« Allons fêter ça tous les trois, a-t-il soudain proposé avec un entrain retrouvé. Je vous emmène dans un chouette endroit. Bill, il va falloir que je trouve un moyen de vous remercier. »

Un chic type, au fond. J'ai jugé préférable de les laisser seuls. « On se voit demain pour se mettre d'accord sur le paiement ? a-t-il insisté.

— D'accord, d'accord. Maintenant, filez, vous deux. C'est fantastique, hein ? Je ne regrette pas ma soirée, je me suis bien amusé. Ne perdez pas ce carton. Et toutes mes félicitations, Jay. Maintenant vous partagez un bout de Manhattan avec la crème des voleurs.

— Ça vous dit de venir voir ? m'a-t-il proposé, toute son énergie retrouvée. Je dois y passer demain matin. » Attrapant son manteau, il a hélé le serveur avec un sourire éclatant puis il s'est penché vers Allison. Appuyée sur son épaule, elle renversait la tête en arrière, la gorge offerte, les yeux rêveurs. Toute au désir qu'elle avait de lui et se fichant pas mal de ce qu'on pouvait en penser. Chacun à sa manière, ces deux-là étaient prêts à tout, ça crevait les yeux, mais les gens prêts à tout ont une manière bien à eux de vibrer à l'unisson et de se trouver mutuellement avant que le dernier coup du gong ne retentisse. Nous venions de vivre un instant magique, et tout autour de nous le Havana Room semblait chavirer, aspiré dans la spirale dense de l'argent, de la fumée, de la lumière tamisée. Je les ai regardés partir, Allison qui se laissait aller contre Jay, lui le carton sous un bras, le cigare dans sa poche de poitrine. Malgré moi, malgré l'affection que j'éprouvais pour Allison, j'aimais bien ce type. Cela arrive de tomber sur des gens qui vous plaisent spontanément. Et tout bien pesé, c'est aussi pour cette raison que les choses n'en sont pas restées là. Telle est l'explication sur laquelle je me suis rabattu et que j'ai longtemps servie aux autres. La vérité est plus complexe, cependant ; d'une certaine façon, je croyais pressentir le brusque changement de trajectoire de Jay, pas forcément une inclinaison vers le haut ou vers le bas, mais une sidérante accélération en vue d'un résultat auquel je voulais assister. Je parle ici de la puissante charge d'attraction qui crée les hommes politiques, les entraîneurs de foot, les réalisateurs de cinéma. Ceux qui croient en eux ont la foi. Ils trouvent le bonhomme sympathique, d'accord, mais il y a plus : l'envie de découvrir quelque chose sur lui, une vérité de la plus haute importance, l'envie de savoir s'il va gagner ou perdre, vivre ou mourir.

Eux partis, je pensais que la nuit irait s'effilant sans douleur dans l'oubli. J'ai commandé autre chose à boire pour accompagner le gâteau au chocolat. La semi-pénombre du Havana Room était confortable, les hommes allaient au bar ou en revenaient, se rendaient aux toilettes d'un pas posé, tirant apparemment plaisir de leur propre gravité. Le bruit des conversations restait mesuré. À voix basse, on parlait argent, problèmes à décortiquer, à examiner séparément. Je tendais avidement l'oreille, car tout cela m'avait été familier, bien sûr, j'avais adoré me trouver en plein cœur de l'action, venir à bout des difficultés, trancher dans le vif, quêter l'approbation de mes pairs. Les cabinets aussi importants que celui où je travaillais autrefois recrutent fondamentalement deux catégories d'avocats ; les premiers appartiennent à l'espèce des opportunistes toujours ravis de rencontrer des tas de gens, prompts à flairer le procès du siècle, résignés à l'idée qu'hommes et femmes sont des créatures déchues à qui on a coupé les ailes, et s'ils sont là où ils sont c'est pour le jeu, pour le fric, pour les réseaux serrés de relations grâce auxquels on se bâtit une carrière ; les seconds, plus rares, sont des monstres froids d'érudition, plus épris de la pureté du droit que de l'impureté des êtres humains. Ceux-là (le plus souvent, ce sont des hommes) auraient pu devenir prêtres ou scientifiques et se voient assez bien siéger à la Cour suprême. On les paye pour monter des structures juridiques (sociétés d'investissement, participations croisées, fusions d'entreprises) qui s'ouvrent comme tulipes au soleil devant qui de droit, individu ou raison sociale, mais restent hermétiques, imperméables, indestructibles devant le commun des mortels. Ces deux catégories d'avocats peuvent être politiquement dangereuses, et chacune a ses défauts. Les tout sourires et grandes claques dans le dos ont tendance à picoler, à partouzer quand ils plaident hors de la ville, à attirer des clients limites aux causes indéfendables, à mourir trop jeunes sur un court de tennis. Les grands prêtres de la loi abhorrent les tâches brouillonnes et répétitives qui mettent du beurre dans les épinards de la firme. Inutile d'attendre d'eux qu'ils devisent aimablement lors des occasions mondaines ou taisent leurs opinions politiques provocatrices. Chez eux, l'envie du lucre est compatible avec la vertu. Ils ont tendance à perdre de vue leurs confrères plus jeunes et vivent jusqu'à un âge canonique. Je faisais moi-même partie des premiers, bien sûr, et j'avoue que lorsqu'un client m'accueillait en disant « Bill, j'aurais besoin d'un petit conseil », ou un truc du genre, j'étais tout content – reconnaissant d'être sollicité, impatient de pouvoir être utile. C'est en partie pour cela que les hommes passent volontiers des heures le dos courbé sur des dossiers et des comptes rendus de réunion : parce qu'ils ont l'impression d'être utiles, ou plus

exactement peut-être pas inutiles ; de rebondir une fois encore sur le filet qui les sépare du vide. J'avais adoré, oui, l'escarmouche avec Gerzon, l'empoignade à propos des grosses sommes, le sprint inattendu de la pensée sur des chemins qui ne lui étaient plus familiers. J'avais à nouveau tâté de la vieille férocité professionnelle, goûté au venin de l'intelligence, et j'en étais tout ragaillardi.

J'étais donc dans d'excellentes dispositions lorsque j'ai remarqué que la pièce commençait à se remplir, malgré l'heure tardive. Plusieurs des clients surveillaient leurs montres, attendant visiblement quelque chose. Quoi ? Que pouvait-il y avoir de vraiment nouveau et inhabituel dans la ville des plaisirs terrestres ? Cette chose extraordinaire pourrait-elle avoir lieu en l'absence d'Allison ?

Ha, le bricoleur de génie chinois, venait de faire son entrée, et il se dirigeait vers le bar dans une posture si humble qu'il ne s'attirait que des regards indifférents. J'ai attendu pour voir si le serveur ou le barman lui prêtaient attention. Pas plus que les autres. Ha semblait n'en avoir cure ; les multiples rides de son visage composaient un masque de sérénité. Tout à l'heure, Allison avait déclaré qu'il était prêt. Je ne savais pas ce que cela signifiait, mais le fait est que Ha était là, dans la pièce, en train de fourrager derrière le bar et pile à l'heure, apparemment.

Je n'étais toutefois pas le seul à l'observer ; un autre que moi s'y intéressait, un individu à l'air distingué accoudé au bar, en qui j'ai reconnu une des anciennes grandes figures littéraires de la ville. Une petite cour sensiblement plus jeune l'entourait, et chacun de ces lèche-bottes de la gloire campait dans l'attitude à son avis la plus avantageuse pour capter l'attention du grand homme. Allison les avait-elle invités ? Ce type, je l'avais admiré, jadis ; un sceptique virtuose, une personnalité énergique mais cultivant des habitudes dissolues, et dont les mérites littéraires s'estompaient d'année en année.

« Hé, vous, monsieur ! a-t-il lancé haut et fort à l'adresse de Ha. C'est pour vous que je suis ici, pour vérifier si vous êtes un imposteur. » Ha restait coi, il ne cillait pas. « Sachez que je vous soupçonne d'imposture, en effet ! »

L'assistance avait identifié l'écrivain et il savourait l'instant, hochant gravement la tête en direction de ceux qui le saluaient de leurs sièges. À l'époque de sa gloire, déjà, on le connaissait surtout comme l'auteur de sa propre destruction, célèbre pour ses incursions dans les troquets de la ville où il buvait sec en racontant des sonnettes vieilles de quarante ans à de beaux esprits de vingt ans. Grâce à son tailleur, cependant, il avait encore belle allure, et il dépensait une fortune pour garder ses dents.

Il poursuivait sa harangue d'une voix imbibée. « C'est fabriqué de toutes pièces, oui, c'est un tour de passe-passe, un numéro de cirque. » Là, un ample mouvement du bras englobant la salle entière. « Lequel d'entre vous est de mèche avec lui ? Qui lui sert de comparse ? »

Les clients attablés dans les box n'étaient pas nés de la dernière pluie, eux

non plus, et devant l'hostilité du ton, l'alcoolisme patent, ils préféreraient regarder ailleurs, ne laissant d'autre choix à l'écrivain que de se rabattre sur le petit auditoire des jeunes fats massés autour de lui et qui sans nul doute jouissaient de leur secret pouvoir sur sa personne, car il n'aurait su se passer d'eux alors que l'inverse n'était pas vrai. « Oui, nous allons voir ! déclamaient-il en réponse à une question muette. Nous allons être témoins des illusions de l'appétit humain ! » Il tapa du poing sur le bar, comme pour convoquer les meutes de l'inquisition, mais cette action le révéla pour ce qu'il était – vigueur momifiée, satiété perdue. Et dans l'affreuse quinte de toux grasse qui suivit, il était la mort, aussi, qu'on lui prédisait lente. Son heure viendrait, mais pas tout de suite. Un verre à nouveau plein à la main, il se remit à tuer le temps gaïement, comme tout le monde.

Puis il y eut du tapage du côté de l'escalier.

« Je me suis invité tout seul ! braillait une voix rageuse. Où est-il ? »

Dans la salle, les têtes ont pivoté avec un bel ensemble. Un petit homme emmitoufflé dans une épaisse veste de laine est apparu sur le seuil, les yeux plissés pour percer la fumée des cigares. Des flocons de neige saupoudraient sa casquette de veilleur de nuit. Déçus, les consommateurs sont retournés à leurs conversations. Je ne savais toujours pas ce qu'ils attendaient, mais ce n'était pas cet individu déjà en train de se quereller avec le serveur, lequel tendait le doigt vers moi.

Le pas raide et mal assuré, l'autre a aussitôt foncé dans ma direction et l'instant d'après je me suis retrouvé nez à nez avec une grande gueule burinée qui accusait sa soixantaine – soixante ans de vie à la dure, de plaies et de bosses et de mauvais plans.

La nuit m'avait déjà apporté beaucoup plus de distractions que prévu, et plein de l'indulgence des repus je l'ai salué d'un aimable bonsoir.

« Où est Jay ? » a-t-il attaqué de but en blanc.

J'ai reposé ma fourchette. « Il n'est pas là. »

Le type a jeté un regard accusateur aux assiettes et aux verres vides qui traînaient sur la table. « Parce qu'il était là, hein ? » J'ai confirmé. « Quand ça ? Y a longtemps ? »

— Il y a une demi-heure, environ.

— Qui vous êtes, vous ?

— Je viens souvent ici. J'ai rencontré Jay pour la première fois ce soir. »

Ses traits se sont crispés. « Mec, c'est sérieux. Faut absolument que je le trouve.

— Je ne sais pas où il est. Il est parti, c'est tout ce que je peux dire. »

Après m'avoir dévisagé et être vraisemblablement arrivé à la conclusion que j'étais sincère, à ma grande surprise il s'est laissé tomber sur le siège en face de moi.

« Je me pose juste une minute... besoin de souffler. Ça fait deux heures que je roule. » Il a retiré ses gants, révélant des mains énormes aux doigts affreusement déformés et gonflés, on en avait presque mal pour lui, aux

ongles incrustés de crasse. « Seigneur, quelle fatigue. Fallu qu’je me gare sur le trottoir. Le vent souffle la neige du nord-ouest, ça va pas rigoler. » Il a repoussé les assiettes sales de côté, non sans lorgner sur les frites molles et froides. « Z’avez pas une *idée* de là où il est ?

— Non, pas vraiment. »

Il a enlevé sa casquette. Ses cheveux étaient si gras qu’il devait se les lisser à l’huile de vidange. « Vous sauriez pas non plus où ce qu’il finira la nuit... (la bouche déformée par une moue salace)... si vous voyez ce que j’veux dire ? »

Chez Allison, sans doute, mais bon. « Il y a des chances pour que je le voie demain.

— Non, ça sera trop tard. » Il taquinait une de ses dents du bout du pouce, comme si elle menaçait de tomber.

« Vous êtes un de ses amis ?

— Ami ? a-t-il fait en secouant la tête. Moi, c’est Poppy qu’on m’appelle. » Au lieu de me tendre la main, il a tourné la tête pour inspecter les lieux. « C’est la grosse frime, ici, plein de connards. Voulaien même pas me laisser rentrer, au début.

— Vous avez essayé de l’appeler ? ai-je demandé pour la forme, avec dans l’idée que Jay n’avait sans doute pas envie qu’on le dérange.

— ... videmment », puis, avisant le gâteau que je n’avais pas pu finir : « Vous le mangez pas ? »

J’ai poussé l’assiette vers lui. Il l’a tirée jusqu’au bord de la table, a mâché énergiquement un instant, puis quand il a eu terminé il a vidé un verre d’eau à moitié plein.

C’est à ce moment-là que le barman est intervenu. Il s’est excusé auprès de moi d’un geste et s’est planté devant Poppy.

« Monsieur, ici c’est un club privé.

— La porte était pas verrouillée.

— La porte était fermée, monsieur.

— Je l’ai ouverte.

— Monsieur, la direction vient de me prévenir qu’un camion de pommes de terre était garé sur le trottoir, devant chez nous.

— Ouais, c’est le mien.

— Il faudrait le déplacer, monsieur.

— J’m’en va l’enlever, vous en faites pas. » Il m’a souri, les dents barbouillées de chocolat noir. « Dès que j’suis prêt, j’l’enlève.

— Votre camion gêne, monsieur... »

Poppy a pivoté d’un bloc pour lui faire face. « Vous croyez pas que ça gênera encore plus si jamais je verse toutes ces patates devant chez vous ?

— Vous préférez que nous appelions la police, monsieur ?

— Vas-y, appelle les flics !

— Monsieur ?

— Mais si tu crois qu’ils vont s’amuser à ramasser queq’ chose comme

neuf mille patates gelées, tu te fourres le doigt dans l'œil. »

Le pauvre barman est reparti.

« Z'auriez pas un stylo ? »

J'en avais un. Il a tiré vers lui une serviette imprimée au nom du Havana Room et s'est mis en demeure d'écrire. « Bon, je vais... » La serviette s'est déchirée.

Je lui en ai passé une autre. Il s'est remis à la tâche.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— C'est le sang qui circule pas. Celle-là... — il a levé la main droite en remuant péniblement les doigts — elle s'est pris un plateau de chargement. Y a de ça seize ans, maintenant, et j'peux vous assurer que j'l'ai senti passer, purée ! Et celle-là, a-t-il continué en levant la gauche, j'peux plus rien lui faire faire. Tous les tendons sont grippés. L'a plus de force, plus de poigne. »

Poppy eut plus de succès avec la deuxième serviette. Il déplaçait le stylo lentement, à la manière d'un gosse qui grave ses initiales sur un arbre, et levait les sourcils chaque fois qu'il arrivait au bout d'une lettre. « Bon, ben ça y est. Vous lui donnerez ça.

— Je peux lire ?

— Si ça vous chante. »

Le message disait : *JAY, problème rapport Hershul + bull. Sé pas ma faute. Dépêche de venir. Je peut rien faire que t'attendre toute la nuit. Poppy.*

Il a remis sa casquette, il s'est levé. « Vous allez lui donner, pas de blagues ? »

— Si je le vois, oui », ai-je répondu en glissant la serviette dans ma poche.

Il a chapardé une poignée de frites qu'il a fourrée dans la poche de sa veste.

« Mais vous allez le voir, hein ? »

C'est alors que j'ai remarqué à l'autre bout de la pièce la belle fille noire en robe de soirée bleue que j'avais déjà aperçue. Les hommes semblaient sur le qui-vive, à présent. Est-ce elle qu'ils avaient attendue si longtemps ?

« Vous allez le voir, hein ? a répété Poppy.

— Sûrement, oui.

— Ce soir, mon pote, tu piges ? Et le plus vite possible, encore.

— Oui, oui, je comprends. »

La grande Noire, si fine, si élégante, saluait les clients un par un, serrait les mains, distribuait les sourires. L'homme de lettres venait de glisser au bas de son tabouret, un compliment déjà sur les lèvres.

« Hé, hé, je te cause, là ! a repris Poppy. J'ai comme l'impression que tu vas me le dégoter, que si ça se trouve même tu connais sa nana et où on peut la trouver. Paraît qu'c'est elle qui dirige la boîte. Jay comprendra ce qu'j'ai marqué, y a pas de souci.

— D'accord. »

Mais il était inquiet. « Je peux pas tout vous expliquer. C'est cent pour cent tout secret.

— Je vois, oui, bien sûr.

— Faut lui dire que j'ai pas pu faire autrement que d'rentre. »

La femme riait des plaisanteries du grand écrivain. On voyait tout de suite qu'il se trouvait infiniment spirituel, en bon poivrot qu'il était, mais il a fini par laisser tomber sa cigarette sur les pieds de la belle créature et elle l'a planté là pour continuer sa tournée.

« Pas pu faire autrement, c'est clair ?

— Oui, oui.

— À cause de la neige. » Poppy a remonté la fermeture Éclair de sa veste sans cesser de m'observer du coin de l'œil, la tête rentrée entre les épaules en prévision du froid glacial du dehors. « Si vous lui dites pas, faudra assumer. Il saura, vous en faites pas. Il finira par trouver. » Il m'importunait, avec ses menaces à peine voilées. « Surtout dites-lui que j'sais pas comment c'est arrivé.

— C'est bon. » Ha venait de poser sur le bar un linge blanc plié dans la longueur. Il l'a prestement déroulé en en soulevant un pan. J'ai vu quelque chose briller dans les plis du tissu.

« Y me reste du café dans le camion.

— C'est bon, Poppy.

— Vous devez lui filer le message. »

Ha remplissait d'eau un seau en plastique en le maintenant sous le robinet de l'évier.

« Oui, j'ai compris.

— Dites-lui bien que c'est rapport à Herschel. »

Je venais de réaliser que cette femme magnifique connaissait à peu près tout le monde, dans la pièce.

« Je n'y manquerai pas, Poppy. »

Ma distraction le perturbait. « Je peux pas faire autrement que de rentrer, mais il comprendra. Quand il verra qu'est-ce qui est arrivé, il comprendra.

— Très bien.

— Faudra sans doute qu'y se prenne quelqu'un pour aider. J'suis comme infirme avec mes mains. On a un gros, *gros* problème, ça aussi faudra lui dire.

— D'accord.

— Z'avez l'air d'un mec bien. Je vous fais confiance. »

Il a fini par partir, après un crochet vers le bar où il s'est généreusement servi au passage dans le bol de cacahouètes. J'ai relu le message que cet illettré avait gribouillé sur la serviette sans arriver à en déchiffrer le sens. Comment aurais-je pu le remettre à Jay ? Il avait sans doute emmené Allison fêter ça, ils pouvaient être allés n'importe où. Ils avaient sûrement des portables, l'un et l'autre, mais je n'avais pas leurs numéros. Restait la possibilité d'appeler les renseignements. Allison m'avait laissé entendre qu'elle était dans l'annuaire. Elle y était forcément, d'ailleurs, à la réflexion. Il fallait bien qu'on puisse la joindre si jamais un incendie se déclarait en pleine nuit dans le restau.

Je suis allé trouver le serveur. « Je reviens tout de suite, lui ai-je dit. Le temps de passer un coup de fil de la cabine, au rez-de-chaussée. Vous me gardez ma table, d'accord ? »

Il a eu une moue sceptique. « Vous avez intérêt à vous dépêcher. »

La remarque était inutilement déplacée mais j'ai préféré ne pas relever. J'ai foncé en vitesse vers la porte basse qui débouchait sur l'escalier, manquant bousculer le grand écrivain aux prises avec le barman qui insistait pour qu'il règle l'addition. Quatre à quatre, j'ai grimpé les marches de marbre à la poursuite de mon ombre. Tout en composant le numéro des renseignements dans la cabine installée dans l'entrée, j'ai assisté à l'arrivée de Tom Brokaw⁽⁵⁾, qui venait achever la soirée au steak house. Impressionnant, ce Brokaw. Coulant, parlant bien, rassurant, très naturel dans son rôle d'Américain pur sucre. Je parie qu'il n'a jamais tué quelqu'un avec un verre de lait, lui. Allison n'était pas sur liste rouge. J'ai donc pu lui laisser un message à propos de Poppy et j'ai raccroché, la conscience tranquille. Elle m'a rappelé presque aussitôt.

« Allô, Bill. Allô, allô..., a-t-elle lancé d'une voix joyeuse, soyeuse, détendue.

— Quelle rapidité, dis-moi. Tu connais le numéro de la cabine par cœur ?

— Naturellement. Je sais même me servir du rappel automatique.

— Tu es chez toi ?

— Non. Je ne me sépare jamais de cette invention diabolique qui me sonne où que je sois.

— J'ai appelé chez toi.

— Je sais.

— Mais tu n'y es pas ?

— Oh, non. Je suis avec Jay, dans sa grosse SUV terriblement virile. C'est joli, ce mot, *suv*, c'est sexy, tu ne trouves pas ?

— Tu peux me passer Jay ?

— Ça se conjugue, même. Par exemple, tu veux *suver*, mon chou ? Tu montes pour un petit *suv* vite fait ? Ou encore quand on parle des autres, tu sais, genre : Ils passaient leur temps à *suver*, à *longueur* de temps.

— Tu n'aurais pas bu un coup de trop, Allison ?

— Hé, peut-être. Jay me ramène au restau, là. Je ne suis pas en avance, mais tant pis, ils attendront. On s'est ba-la-dé, c'est tout.

— Ça ne va pas tarder à commencer, apparemment.

— Pas sans moi. On est là dans trois minutes. Je te passe Jay. »

Il a pris l'appareil. « Salut, l'ami, a-t-il soufflé. Demain il faut absolument passer me voir au bureau pour que je règle mes dettes, je vous montrerai...

— Ce n'est pas pour cela que j'appelle. » Je lui ai parlé de la visite de Poppy, sans oublier de mentionner l'épisode des patates. Il m'a demandé de lui lire le message.

« Et merde ! » a-t-il marmonné avant de poser la main sur le téléphone. Il m'a semblé entendre des protestations féminines, puis le grésillement des

parasites a couvert les bruits de circulation. Derrière moi, une vieille dame en long manteau de fourrure attendait que je libère la ligne.

« Je n'ai pas de téléphone portable, expliquait-elle au maître d'hôtel. Ma sœur en avait un, ça lui a donné une tumeur au cerveau. » Le maître d'hôtel approuvait en opinant du chef.

Je gardais l'appareil collé contre mon oreille et j'ai entendu la voix frémissante d'Allison. « Merci beaucoup, c'est très gentil », a-t-elle dit. Puis Jay a repris la parole.

« Bill ? Vous êtes toujours là ?

— Jay, j'aimerais bien revoir le dossier demain matin. Je pense à l'histoire de l'acte, en particulier.

— Oui, bien sûr. »

Il avait la tête ailleurs et moi j'avais envie de retourner au Havana Room. « Bonne nuit, Jay. Et toutes mes félicitations, une fois de plus.

— Bill, vous avez des projets pour cette nuit ?

— Aller me coucher. Enfin.

— J'ai un petit problème sur les bras. J'aurais besoin d'un coup de main.

— Je suis vanné, Jay. Sincèrement. Il est presque une heure du matin.

— Attendez, attendez. Ne quittez pas... »

Il y eut une série de bruits étouffés. Allison qui lui parlait, assez énervée, semblait-il, des parasites assourdissants. Malgré l'heure tardive, les gens continuaient d'affluer dans le steak house. Quant à l'ex-grand écrivain, il ne serait pas de la fête : le serveur du Havana Room les escortait, lui et sa petite cour, jusqu'en haut de l'escalier. « Mais la nuit est à peine commencée ! clamait le génie dont les genoux flanchaient à chaque marche. Le rideau va bientôt se lever. J'ai vu les couteaux ! »

Déformée par le portable, comme diluée, la voix de Jay a de nouveau retenti, à l'autre bout du fil. « Bill ? J'ai vraiment besoin d'un type de confiance pour venir avec moi à Long Island m'aider pendant une paire d'heures. Mettons quatre, au maximum... Ce n'est pas grand-chose, il s'agit juste de me tenir des trucs. Il me faut des bras, et c'est urgent. »

L'instant d'avant je lui avais décroché plus de deux cent cinquante mille dollars, et il m'engageait comme manœuvre ? J'ai gardé mes réflexions pour moi.

« Des bras, ha !

— Oui, Poppy a les mains trop abîmées. »

Le Havana Room venait de fermer. « Donnez-moi le numéro du portable, vite. Je vous rappelle. »

J'ai retraversé l'entrée en neuf ou dix enjambées, mais la porte était close, à présent. J'ai tourné la poignée vieillotée en porcelaine dans un sens, dans l'autre. Sans résultat. Le carton jaune n'était plus fiché dans la plaque de cuivre.

« C'est fermé », m'a indiqué le maître d'hôtel.

Je me sentais complètement grugé. « Hé, mais il y a une seconde c'était

encore ouvert !

— Exact, a-t-il confirmé sans lever les yeux de son registre de réservations. Ç’a été ouvert. »

Je m’énervais sur la poignée, je tirais, je poussais. La porte semblait étonnamment résistante : le bois ne vibrait pas du tout, à croire que la poignée était vissée dans un mur.

Le maître d’hôtel m’a sèchement rappelé à l’ordre. « Monsieur !

— Je me suis absenté trois minutes, et encore. Je n’ai même pas fini mon repas.

— Je suis désolé, a-t-il déclaré sans une once de compassion.

— C’est Allison Sparks elle-même qui m’avait fait entrer.

— Peut-être, mais vous êtes ressorti et maintenant la salle est fermée.

— C’est intolérable.

— Je dois vous prier de vous éloigner de cette porte, monsieur.

— Ce n’est même pas plein, ce n’est pas...

— S’il vous plaît, monsieur. »

Le ton indiquait qu’il ne plaisantait pas, et, comble de malchance, la bonne femme au manteau de fourrure occupait toujours la cabine en tenant le téléphone à deux mains.

Très contrarié, désappointé, je suis allé récupérer mon manteau, je suis sorti dans le froid glacial et j’ai regardé la neige tomber. Allison pensait qu’ils en auraient pour trois minutes mais ils ont mis plus longtemps que ça, près d’un quart d’heure à mon avis. Quelques pommes de terre avaient roulé dans le caniveau. Quand le vent d’hiver dévale la 6^e Avenue, ce qui était le cas ce soir-là, il gifle et claque, glisse ses doigts gelés entre les cols et la peau, réveille l’abruti hébété – mais ne va pas jusqu’à lui rappeler qu’il est faillible et stupide. Un quatre-quatre vert modèle sport est enfin venu se garer le long du trottoir, les phares se sont allumés et éteints à plusieurs reprises, les essuie-glaces luttaient pour repousser les flocons tourbillonnants. Allison a bondi au-dehors en serrant autour d’elle un grand manteau à capuche, elle a couru me rejoindre devant la porte dans la lumière jaune de la neige. Elle s’était recoiffée à la hâte, son maquillage n’était plus qu’un souvenir barbouillé, elle avait les joues toutes rouges.

« Des fois je ne comprends pas ce que ce mec a dans la tête, vraiment pas. »

Je devinais à peine l’ombre de Jay derrière le pare-brise enneigé.

« Moi qui pensais que vous passiez une supersoirée, à cause de la signature du contrat et tout.

— Oh, au début c’était super. On a passé un moment génial. Il y a dix minutes il allait très bien, *très bien*. »

Elle n’avait pas l’air aussi ivre qu’il m’avait semblé au téléphone, et l’idée m’a traversé qu’elle avait peut-être cédé à l’envie d’étaler son bonheur.

Je lui ai demandé ce qui s’était passé. Elle s’est rapprochée de moi, pelotonnée dans son manteau : « Ton coup de fil, Bill.

— Il t’a expliqué quel était le problème ?

— Non, mais que tu l’aies appelé l’a mis dans tous ses états. C’est clair. »

Une bourrasque de neige s’est abattue sur la rue et nous nous sommes serrés l’un contre l’autre en faisant le dos rond. « Il voudrait m’emmener avec lui en voiture à la pointe Est de Long Island.

— Tu vas y aller, Bill ? Ça m’angoisse de l’imaginer seul sur les routes.

— J’espérais pouvoir rentrer au Havana Room avec toi, pour assister à leur fameux numéro de cirque. »

La neige lui tombait dans les yeux. Elle l’en a chassée d’un battement de cils. « Un numéro de cirque ? De quoi parles-tu ?

— Je ne sais pas. Ha et la fille noire, ils font des trucs ensemble ? »

Allison a eu une moue de dégoût. « Ouais, mon petit Bill. Des trucs très spéciaux, en plus. » Elle a regardé sa montre. « Ils ont dû commencer sans moi. Ha a sûrement entamé les préliminaires.

— Je veux y retourner.

— Si tu as manqué la première partie avec Ha, tu as tout raté.

— Je ne comprends pas.

— Je t’assure, a-t-elle dit gravement. Je te réinviterai, ne t’inquiète pas.

— Quand ?

— Un de ces soirs. Bientôt. » Elle a jeté un regard vers le quatre-quatre de Jay. Les feux de détresse clignotaient comme s’il n’attendait que moi.

« Il a décidé de partir là-bas et il ira, quoi qu’il advienne. »

Elle me suppliait pour la deuxième fois en quelques heures de venir au secours de Jay, et bien malgré moi j’y ai vu un moyen de me gagner ses faveurs. Je l’ai dévisagée, plein de frustration, et contre toute attente j’ai senti qu’elle vivait la même chose. Cette soirée avait pour elle le goût amer de la liaison non consommée. Les flocons tombaient à bas bruit sur sa capuche et elle était là tout entière, poumons et lèvres, yeux, seins, éperdue de désir, d’un désir fou, aveugle – désir de lui, de moi, de ci ou de ça, et cette faim qui la rongeait la rendait plus désirable encore, je trouve.

« Bill, tu promets ? a-t-elle chuchoté. Tu veux bien l’aider ?

— Je devrais rentrer me coucher. Je suis mort de fatigue. »

Elle a pris le temps de m’étudier. « Tu n’as pas l’air si fatigué.

— Pourtant je le suis. Rincé, trop vieux.

— Les vieux plaisent aux filles, c’est connu. Elles trouvent leurs rides intéressantes. »

Cela m’a fait penser à Judith et à Wilson Doan, ses yeux bizarres, le manteau noir qu’il portait à l’enterrement de son fils. Et puis cette image en a amené d’autres et je me suis retrouvé en train de penser à Timothy dans une villa toscane, tout seul avec un ballon qu’il envoyait rebondir à coups de pied contre un vieux mur de pierre. J’espérais que son beau-père était gentil avec lui, tendre, aimant, pas trop obnubilé par la meilleure façon de dépenser ses trois quarts de milliard de dollars. Je me serais pourtant bien passé de remuer tout ça, franchement, et du coup la perspective d’une virée nocturne à Long

Island m'est apparue comme une diversion salutaire.

« C'est d'accord, Allison. Je vais y aller.

— Merci.

— Mais j'ai ta parole pour le Havana Room ?

— Promis.

— J'ai vraiment envie de voir ce que...

— Oui, je sais. C'est promis, Bill.

— Marché conclu, alors.

— Surtout pas d'imprudences au volant. Je veux vous revoir entiers, tous les deux. » Elle s'est hissée sur la pointe des pieds pour m'embrasser sur la joue. « Tu passes, demain ?

— Sûrement.

— Bon. Je serai contente de te voir. »

Allison m'a quitté là-dessus. Je l'ai vue franchir la porte en coup de vent, talonnée par la neige.

J'avais encore le temps d'aller ouvrir la portière et de m'excuser platement auprès de Jay, mais non. Au lieu de ça, je suis resté planté sous l'auvent du steak house avec le vent qui me giflait les joues. J'ai eu maintes fois l'occasion de m'interroger depuis sur ma résistance au revirement, à la prudente retraite. J'étais à bout de fatigue, j'aurais dû aller me coucher. La demande d'Allison m'avait ému, c'est sûr, j'avais réagi à l'accent d'authenticité de sa voix, y entendant comme un appel au secours muet. La vraie raison qui m'a poussé à braver l'averse de neige pour aller rejoindre Jay dans sa voiture est toutefois plus compliquée, et je n'ai pas lieu d'en être fier : j'avais perçu chez lui une sorte de faiblesse animale, et cela m'intriguait. Pour être plus précis, je flairais un problème, et pas nécessairement celui qui inquiétait Poppy. Je sentais une tension chez cet homme, je le devinais aux prises avec un changement, un conflit. Un vrai problème qui exigeait d'être résolu. Pour trouver une solution, il faut mettre au point des stratagèmes, et qui dit stratagème dit jeu. J'étais assez doué, dans le temps, pour les problèmes et les stratagèmes, je l'avais d'ailleurs prouvé en début de soirée et un nouveau défi n'était pas pour me déplaire.

La voilà, ma bêtise. J'avais oublié que tout jeu digne de ce nom suppose de se mesurer à un adversaire, voire deux simultanément, avec en arrière-plan la chance indifférente. Déterminer ensuite qui a gagné et qui a perdu est souvent difficile, et, sinon indécidable, au moins révoable. Wilson Doan père était bien placé pour le savoir. Tout cela m'était sorti de la tête, oui, et voilà pourquoi j'ai contourné le quatre-quatre et ouvert la portière passager. Jay avait toujours sur lui le manteau et le costume bien coupés que je lui avais vus quelques heures plus tôt. Il m'a regardé, d'un œil morne, m'a-t-il semblé, les mains serrées sur le volant.

« Vraiment chic de votre part », a-t-il lâché d'un trait.

Je me suis hissé à côté de lui et j'ai tout de suite repéré la balle de baseball sur le tableau de bord. Je l'ai ramassée. Ça fait toujours du bien de tripoter une balle de base-ball.

« En réalité j'avais d'autres projets, pour cette nuit.

— On est dans le même cas, alors. »

Le carton contenant le fric était posé derrière son siège.

« J'ai cru comprendre que c'était plutôt sympa, votre virée avec Allison. Désolé de l'avoir interrompue. »

La plupart des hommes auraient répondu par un sourire d'embarras ou de fierté. Jay, lui, se contenta de ciller, lèvres closes. J'avais la nette impression qu'Allison n'était pas exactement son genre de femme. Il a tendu le doigt vers la boîte à gants. « Il y a une espèce de petite boîte de médicaments, là-dedans. Vous voulez bien me l'attraper ? »

J'ai ouvert le battant, et trouvé à l'intérieur un boîtier en plastique sans indications. Jay en a retiré trois cachets qu'il a avalés d'un coup. Il m'a remercié et a glissé la boîte dans sa poche de poitrine.

« Vous voulez que je conduise ?

— Non, ça va aller. »

Ç'a été. Quand nous sommes arrivés de l'autre côté du tunnel du Queens, il s'était redressé sur son siège et pilotait la voiture sans aucune trace de crispation agressive.

« Ces pilules ont l'air drôlement efficaces, ai-je fait remarquer.

— Très efficaces.

— Ça va, vous êtes sûr ?

— Oui, oui, vieux. Fatigué, c'est tout. »

Il n'avait pas envie de parler, alors j'ai laissé tomber. Véritable boulevard pour chauffards, la voie express vers Long Island prend un aspect surréaliste, la nuit, quand il neige, et il l'était d'autant plus que pour suivre le mouvement Jay poussait le compteur à cent vingt, cap à l'est, sans prêter semble-t-il la moindre attention aux panneaux publicitaires, aux centres commerciaux et aux indications de bretelles de sortie que nous laissions derrière nous. Rien dans son regard ne trahissait qu'il avait conclu une affaire immobilière le soir même, ou dû interrompre sa virée avec Allison. Plus tôt, quand il l'avait prise dans ses bras, je lui avais déjà vu cette expression triste et étrangement absente. Là, dans l'habitacle sombre vaguement éclairé de rose, il gardait la bouche pincée, les yeux fixés sur la route, et j'ai cru reconnaître en lui une certaine catégorie de bonhomme – le genre qui en prend plein la gueule mais qui tient le coup. J'en avais rencontré quelques-uns. Parce qu'ils ont déjà souffert, ces hommes-là savent qu'ils peuvent encore encaisser. Plus, ils s'y attendent : souffrir, à leur connaissance, est dans l'ordre des choses, cela répond à une logique universelle. En principe ils sont coriaces, ils travaillent comme des damnés, ils sont capables de supporter de longues périodes d'isolement ou de solitude en s'autorisant çà et là des intervalles mélancoliques qui les paralysent. Ils refusent de prendre des antidépresseurs,

ils n'aiment pas trop parler d'eux. À la place, ils attendent avec une patience de félin d'être enfin mieux lunés. Ils avalent un café le matin, grillent une cigarette sur le pas de la porte. Jay était comme ça. Ces hommes croient en la chance, ils guettent des signes, ils ont leurs rituels bien à eux qui structurent le désespoir et jalonnent l'attente. On les reconnaît facilement mais il est difficile de les connaître, surtout durant la période où l'homme devient le plus dangereux pour lui-même : elle commence en général vers trente-cinq ans, lorsqu'il se met à tenir les comptes, non seulement de ce qu'il a perdu, mais de ce qu'il a gagné, et s'il ne s'est pas détruit entre-temps elle s'achève aux alentours de la cinquantaine, quand il a appris que la force de l'âge s'assimile mieux doucement, à petites doses. Entre ces deux points, il a tout intérêt à garder l'œil ouvert, à se prémunir contre le périlleux voyage qui le fascine – le siège, la quête, la grandeur, les rêves. Au risque de me répéter, oui, l'homme calme qui rêve peut s'avérer dangereux.

L'autoroute prenait un aspect plus désolé, maintenant qu'ayant dépassé les banlieues qui gagnaient sur la presqu'île nous avions atteint le dernier bout du trajet, quelque cinquante kilomètres à travers champs. La limite est du Queens avait beau être loin derrière, nous n'avions toujours pas quitté le territoire de la ville. L'argent qui d'un tuyau l'autre irrigue Long Island est toujours, dans une certaine mesure, l'argent de New York, qu'il en vienne ou qu'il y reparte. C'est obligé, car en dehors des pommes de terre, des hors-bord et du poisson frais, tout ce qui surgit là-bas – le moindre lave-linge, le moindre tasseur, le moindre carton de jus d'orange – sort de la grande ville par l'est. Cent trente kilomètres plus loin, la presqu'île forme une fourche entre sud et nord, et étant donné que la branche sud a depuis longtemps été envahie par les villas et le snobisme chic et in, la branche nord est promise au même sort. Dès que nous sommes sortis de l'autoroute, ce fut une succession de panneaux annonçant l'aménagement de parcours de golf, d'ensembles résidentiels, de vignobles. Je connaissais assez bien la musique de la valse des prix du foncier : la règle de base consiste bien sûr à faire main basse sur un immense bout de terrain, de préférence en alignant le moins de fric possible, à le diviser ensuite « avec goût », autrement dit de manière à attirer des acheteurs pleins aux as, et à revendre le tout. À condition de jouer intelligemment, le rendement peut être extraordinaire.

« Vous voyez ce qui est en train de se passer, par ici ? a marmonné Jay entre ses dents. Une véritable ruée vers l'or.

— Pourquoi avoir décidé de vous débarrasser de ce terrain maintenant ?

— C'était le bon moment », a-t-il répliqué dans une formule laconique.

Si un terrain aussi grand que le sien se prêtait au fractionnement, il pouvait prendre une valeur bien supérieure à la somme qu'il avait acceptée en échange. En le subdivisant en parcelles de cinq mille mètres carrés bordées de verdure, un promoteur réussirait peut-être à en tirer soixante-dix lots, dont une vingtaine directement sur la plage. Il fallait bien sûr lâcher au bas mot un million supplémentaire pour les travaux d'adduction d'eau, de voirie, les

procédures de zonage et les séjours des politiciens aux Bermudes, mais même dans ces conditions un type malin et énergique réussirait à tripler son investissement en cinq ans. J'ai demandé à Jay s'il n'avait pas pensé à vendre son bien en lots.

Il a secoué la tête sans répondre. Il connaissait bien la route et prenait sans hésiter les embranchements, puis il s'est arrêté au milieu de nulle part, devant un chemin de terre fermé par une chaîne qui s'enfonçait en direction de la mer. Il est descendu de voiture pour détacher la chaîne qu'il a laissée par terre. Une agence immobilière avait planté son panneau à l'entrée – HALLOCK – TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES. Jay l'a arraché et l'a jeté dans l'herbe.

« C'est la fameuse propriété ?

— Ouais.

— Elle ne vous appartient plus, il me semble.

— Plus sur le papier, cher maître, a-t-il répondu en grimant sur son siège.

— Je croyais que vous aviez remis les clefs à Gerzon.

— J'en ai gardé un double. Il faut toujours garder un double, vous savez », a-t-il ironisé en desserrant le frein à main.

Le chemin pénétrait d'abord dans un bouquet d'épicéas avant de soudain s'élargir, sans plus rien pour le borner sur les côtés.

Jay conduisait le nez collé au pare-brise. « Où est-ce qu'il est ? » a-t-il maugréé.

À la lueur livide de la neige, j'ai compris que nous traversions une ancienne ferme. Des dépendances massives, deux tracteurs abandonnés. Jay devait manœuvrer pour éviter les ornières et les trous.

« Ils n'ont même pas réparé la route.

— Vous connaissez bien l'endroit ?

— J'y ai passé mon enfance, vieux.

— Ici, sur cette propriété ?

— Exactement. Hé, dites-moi si vous voyez des traces. »

De traces, non, je n'en voyais pas. Rien que de vastes étendues plates de terre, de part et d'autre. Ça et là, je devinais les hangars abritant les moteurs des éoliennes, des conduites d'irrigation entassées, trois vieux arbres plantés en rang, dépouillés mais majestueux. Les rafales de neige giflaient la voiture.

« On est près de l'océan ?

— Quatre cents mètres. »

Au bout du chemin était garé un engin agricole ventru, derrière lequel j'ai découvert l'immensité phosphorescente du détroit de Long Island. L'engin équipé d'un double train de pneus à l'arrière était vraiment gros, de la taille d'une benne à ordures, à cette différence près qu'il se terminait à l'arrière par une grande auge en acier remplie à ras bord de patates. Et la cabine à l'avant n'avait apparemment plus de portière côté conducteur. Une silhouette en avait jailli, à notre arrivée. L'homme enfonça son chapeau sur sa tête et se dirigea droit vers la vitre de Jay. J'ai reconnu Poppy, qui buvait un café.

« Où est Herschel ? » a crié Jay.

Question futile, à en juger au hochement de tête de Poppy.

« Viens voir, c'est pas beau. »

Le ton n'avait rien de rassurant et je n'en menais pas large. Nous sommes sortis et nous avons suivi Poppy jusqu'au bord de la falaise.

« Regardez, m'a dit Jay en me tenant par l'épaule. Ça descend soixante mètres plus bas. »

Un vent furieux venu de l'océan brossait la face de la falaise, et comme nous penchions la tête en avant il nous soufflait la neige en pleine figure. Poppy a braqué sa lampe-torche sur deux larges traces de pneus qui se poursuivaient au-delà de l'à-pic.

« L'est passé par-dessus.

— Il est mort ? » a demandé Jay qui se tordait le cou pour tenter de mieux voir.

Poppy a haussé les épaules. « S'il a travaillé de jour, alors ça fait bien huit heures qu'il est là. Saloperie de neige, a-t-il ajouté en donnant un coup de pied dans le sable. Je crois que c'est à cause d'elle que c'est dur de voir en bas.

— Quand est-ce que tu l'as trouvé ?

— Vers les dix heures du soir, je dirais. »

L'estimation me parut correcte, puisqu'il était plus de minuit quand il était arrivé au Havana Room.

« Il était vivant ? ai-je demandé à mon tour, terrorisé.

— J'en sais rien, a rétorqué Poppy d'une voix hargneuse. Si ça se trouve, oui, mais en tout cas y bougeait pas.

— Vous n'êtes pas descendu ?

— Ça, sûrement pas. Pas avec mes mains.

— Vous avez appelé la police ? » J'étais glacé d'effroi, à présent.

Il y avait tant de rage, dans le regard que Poppy a jeté à Jay, que j'ai reculé d'un pas alors qu'il était nettement plus petit que moi.

« Bill, une minute, a dit Jay avant d'encourager Poppy d'un petit geste de la tête. Bon, si je comprends bien tu n'es pas descendu ?

— Sûrement pas. »

Je me suis penché à nouveau, sans distinguer grand-chose de plus.

« Ne vous approchez pas trop. Le sable est mou, il n'y a pas vraiment de bord. »

Contrairement à ce que je croyais, la falaise, au lieu d'être taillée à pic, formait une dune assez raide. Je me suis encore un peu incliné.

« Là ! Il est là ! »

Une quinzaine de mètres plus bas, un bulldozer retenu par quelques arbustes dénudés était couché sur le côté droit, en appui sur ses bandes de roulement. Un homme gisait dans la cabine, inerte. Apparemment, la machine avait dérapé par l'arrière le long de la pente irrégulière et s'était immobilisée sans dommages. Le gros godet reposait dans le sable, à l'avant, tandis que le bras articulé du train arrière était replié derrière la cabine.

Les yeux plissés, Jay scrutait le gouffre sombre où les flocons

virevoltaient.

« Bill, je me pose une question d'ordre juridique.

— Ah, oui ?

— C'est facile de dénoncer un contrat de vente immobilière ?

— Simple comme bonjour, pourvu que les deux parties soient d'accord et que l'acte n'ait pas encore été enregistré.

— Si demain matin les types de Voodoo découvrent un cadavre sur leur propriété, ils peuvent dénoncer le contrat ? »

J'ai dû réfléchir un peu. « Oui, je pense. Ils peuvent arguer qu'il y a eu crime, que l'accord leur a été extorqué par des moyens frauduleux. Ils peuvent bloquer l'affaire en portant plainte. Menacer d'arrêter les versements, de clôturer les comptes. Ils peuvent essayer des tas de trucs.

— Et moi je n'aurais pas mon immeuble ?

— En effet. »

L'air absorbé, il contemplait le bulldozer. « On devrait arriver à le remonter.

— Tu es maboule ! a craché Poppy.

— Il faut bien le sortir de là.

— Et comment ?

— En amenant le bull jusqu'en haut. Il doit marcher, la pente n'est pas si terrible. Cet engin a déjà franchi des dénivelés plus sérieux que ça.

— Ouais, avec toi c'est toujours facile ! Tu finiras par nous tuer.

— Vous voulez déplacer un cadavre ? » J'étais scandalisé. « Mais c'est absolument interdit.

— Si la pente elle est pas si dure, pourquoi qu'il l'a pas remontée tout seul, hein ? a insisté Poppy.

— Je n'en sais rien. Il a peut-être eu une crise cardiaque.

— Ça t'arrangerait ! »

Jay n'a pas relevé. « On avait un gros câble, dans la grange. Il y est toujours ?

— Ben, ouais, mais qu'est-ce tu crois que tu vas en faire, bon sang ? »

J'écoutais cet échange, de plus en plus inquiet.

« En passant j'ai vu que la bétailière était chargée.

— Ça marchera jamais.

— Mais si, ça va marcher, à condition que j'arrive à démarrer le bull.

— Tu vas tuer quelqu'un. Pas moi mais quelqu'un, sûr, et toi-même, sans doute. Le câble tiendra pas, y va lâcher et y te coupera la tête.

— Merci, Poppy. Merci, putain de nom.

— Et ta copine al'aura plus personne pour lui sucer les nénés.

— Tu n'as rien perdu de ta délicatesse, Poppy.

— Vous n'allez pas faire ça, ai-je dit pour les ramener à la raison. Appelez les flics. C'est à eux de régler le problème. »

Poppy a tendu vers moi un doigt accusateur. « T'avais besoin de t'encombrer de çui-là, en plus ?

— Tu as quelqu'un d'autre à me proposer à trois heures du matin ? »

Poppy s'est instantanément radouci. « Fallait bien que j'attende là, Jay.

— Tu en as déjà fait beaucoup, a reconnu Jay sur un ton plus conciliant. Il faut encore qu'on s'attaque à ça, et puis c'est fini. Va chercher le câble. »

Traînant des pieds, Poppy est remonté dans son engin délabré et s'est éloigné.

Jay s'était risqué sur la pente, et, malgré la peur qui me tenaillait, je l'ai suivi, glissant plus que je ne marchais sur la croûte friable. D'en haut le bulldozer jaune ressemblait à un jouet qu'on aurait jeté négligemment sur un tas de sable géant, mais de près il était énorme et visiblement mal entretenu. La rouille mangeait la peinture jaune de la carcasse, les bras hydrauliques étaient emmaillotés avec un solide ruban adhésif. Son conducteur, Herschel, un Noir costaud vêtu d'une grosse chemise à carreaux, était renversé en arrière sur le siège, jambes écartées, le menton en l'air et les yeux au ciel. Il pouvait avoir cinquante ans comme il pouvait en avoir soixante-dix. Le blizzard lui avait gelé la tête et le corps. Il était aussi mort qu'on peut l'être.

S'aidant des pieds et des mains, Jay remontait le long du bulldozer. « Oh, Herschel, se lamentait-il. Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? » Il s'est hissé sur le flanc de la machine et s'est agenouillé près du mort, son front contre la main du cadavre. « Tu m'avais dit que tu avais fini la semaine dernière. » Tête basse, affalé contre les chenilles gigantesques du bull il ne cessait de gémir. « Herschel, oh Herschel, mon vieux pote... »

Par discrétion, je me suis enfoncé dans l'obscurité en me demandant quelle place Herschel avait tenue dans la vie de Jay. Leurs deux silhouettes composaient une étude pleine de contrastes – blanc et noir, jeune et vieux, vivant et mort, mais le naturel avec lequel Jay s'adressait au défunt laissait supposer une intimité de longue date. Se redressant enfin, il est regrimpé dans la cabine, a frotté un cadran, l'a examiné avec attention, puis il a tourné la clef de contact. Sans résultat. Il s'est retourné vers le corps pétrifié et l'a fermement poussé, sans plus d'effet. La main non gantée du mort reposait sur le levier de vitesses, ni fermée ni agrippée, mais gênante.

Jay s'est mis à tirer dessus, à la secouer, mais la main adhérait ferme.

« Gelée.

— Surtout, ne déchirez pas la peau, lui ai-je crié.

— Je sais, bordel, évidemment ! s'est-il mis à hurler dans le vent chargé de neige qui tordait derrière lui les pans de son long manteau. Venez, Bill !

— Quoi ?

— Venez me rejoindre. J'ai besoin de vous.

— Pour quoi faire ?

— Venez, bon sang ! »

Je suis monté dans la cabine comme j'ai pu, en proie à une appréhension terrible.

« Nom de Dieu, Jay, je devrais être dans mon lit, à cette heure. N'importe où plutôt qu'ici ! »

Le mort offrait son visage à la tempête. Une petite couche de neige durcie s'était déposée à la surface de ses yeux. Il portait une montre à affichage numérique dont le chiffre minuscule des secondes clignotait en rouge, comme pour rappeler à son propriétaire qu'il pouvait la consulter quand il voulait. J'ai remarqué qu'il n'avait pas de chaussettes et était chaussé de pantoufles éculées au lieu de bottillons de travail montant au-dessus de la cheville.

« Prenez-lui simplement la main, essayez de la réchauffer.

— Quoi ? Vous êtes fou.

— Complètement.

— Je ne vais pas tenir la main d'un cadavre, jamais de la vie.

— Sinon je n'arriverai jamais à débloquent ce machin.

— Pourquoi ne pas plutôt appeler la police ?

— Je ne peux pas, cher maître, a-t-il répliqué tout bas, sur un ton inflexible. C'est tout bonnement impossible. »

J'ai bien failli le planter là. Je n'avais qu'à escalader la falaise au sable traître, retourner jusqu'à son quatre-quatre, vérifier qu'il avait laissé les clefs dedans, en sortir le carton plein de billets, le poser par terre et m'en aller. Retourner à Manhattan, laisser le véhicule sur un parking, rentrer directement chez moi. L'escalier, la clef dans la serrure, et hop, au lit, bonsoir tout le monde, moi j'allais rêver de Salma Hayek. Qu'est-ce qui m'en empêchait ? Je n'avais qu'à partir, là, *tout de suite*.

Au lieu de ça, je suis resté. Je l'ai prise entre mes deux mains bien chaudes, cette main, grande, froide, un vrai bloc de glace, et j'ai compté jusqu'à trente, j'ai soufflé sur mes doigts et tapé dans mes paumes pour les réchauffer et j'ai recommencé. Au bout d'un certain nombre de tentatives, je ne sentais plus mes mains et celle de Herschel n'avait pas bougé d'un iota. Ce n'était pas pour serrer la pince d'un cadavre que j'avais fait mon droit à Yale, travaillé soixante-dix heures par semaine pendant dix années pleines, entre vingt et trente ans, ou acquiescé à la demande d'Allison. Une histoire de fous, oui. Malgré moi, pourtant, ma tête examinait le problème, le retournait sous tous les angles. Et puis ça m'est revenu. J'ai dit à Jay que Poppy devait avoir du café, dans son camion.

« Génial ! » s'est écrié Jay.

Il lui fallut quelques minutes pour grimper jusqu'en haut, redescendre, arroser la main de Herschel du café contenu dans la grande Thermos de Poppy. Un petit nuage de vapeur montait sous le pinceau lumineux de la lampe-torche.

« Ça va marcher », marmonnait Jay en secouant violemment le levier de vitesses. Il a encore versé un peu de café. « Voilà ! Ça y est ! »

Il a réussi à déplacer le levier, sous la main qui restait suspendue en l'air. « Voyons si on arrive à faire démarrer cet engin. »

Il n'y avait pas beaucoup de place, entre la panse gelée de Herschel et le volant. Jay s'est tortillé pour s'y glisser, mi-assis, mi-debout, les fesses contre le bas-ventre du mort. Et je l'entendais murmurer : « Herschel, mon vieux, je

suis désolé pour tout ça. Évidemment, si tu n'étais pas aussi gros... » Il a actionné le contact. En vain. Il a recommencé. Cette fois il y a eu un petit cliquetis.

Sautant à bas de la cabine, Jay a soulevé le couvercle de la boîte à outils incorporée dans la première marche du bulldozer. « Il a dû laisser les phares allumés. La batterie est déchargée. » Armé d'un objet qui ressemblait à une bombe de peinture, il s'est penché sur le capot du moteur et a injecté le produit dans l'espèce d'entonnoir en forme de cheminée. « De l'éther, m'a-t-il expliqué. Directement sur le starter. S'il n'y a pas d'étincelles, avec ça... »

Après avoir rangé l'aérosol, il a encore farfouillé dans la boîte à outils pour y attraper un autre flacon, plus petit, puis il s'est risqué à pas mal assurés sur le sable mou massé à l'avant de la machine, en se retenant d'une main au bord cranté de l'énorme godet. Malgré sa jeunesse et sa vitalité physique évidente, il avait l'air éreinté. Il lui restait à dévisser le bouchon d'essence qui faisait saillie entre les marches, de l'autre côté de la cabine, et à renverser le flacon au-dessus, en secouant. Une goutte gélatineuse, comme du beurre de couleur bleue, en est mollement sortie. Il l'a recueillie au bout de son doigt pour l'introduire dans le réservoir.

« Qu'est-ce que c'est ? lui ai-je demandé.

— Du gel. » Il en a rajouté une dose dans le réservoir. « Pour mettre le diesel à température. »

Quand il a estimé que c'était suffisant, il a jeté le flacon et m'a rejoint dans la cabine. Les commandes du bras articulé et des coussins hydrauliques se trouvaient à l'arrière, du côté où l'engin menaçait de tomber dans le vide ; celles du godet et du moteur, à l'avant, face à la pente.

« Trouvez-moi un bâton, m'a-t-il ordonné. Avec une fourche au bout. »

J'avais les pieds transis, du sable plein les chaussures, mais en jetant un regard autour de moi j'ai repéré un arbre mort quelques mètres plus loin. J'ai cassé une branche d'un mètre de long, à peu près, et je suis retourné auprès de Jay en titubant sur la neige et le sable. Il m'a pris le bout de bois des mains.

« En temps normal, on se retourne comme on veut, sur ce siège. »

Cette fois il n'a pas hésité à s'asseoir sur les genoux de Herschel. Instinctivement, j'ai interrogé le mort du regard pour savoir ce qu'il pensait d'un tel sans-gêne. Le masque figé restait impassible, bien sûr. Jay avait remis le contact. Le moteur a hoqueté, puis il a commencé à tourner au ralenti et il est parti. La violente secousse venue ébranler la carcasse du bulldozer m'a rempli d'une sorte de joie inquiète. Derrière, le sable commençait à fuser sous les chenilles. Jay a fait pivoter le siège pour repousser les commandes avec mon bâton. Un des énormes coussinets hydrauliques s'est lentement abaissé, et lorsqu'il s'est posé sur le sol Jay a coupé le moteur.

Nous avons remonté la dune, tous les deux. Poppy, qui avait ramené le câble, nous attendait dans le camion. Scotché devant lui sur le volant, un gant de travail pendait, telle une main fantôme, et j'en ai déduit que Poppy glissait ses pauvres doigts dedans afin d'assurer sa prise. Il est tout de suite descendu

aider Jay à assujettir les deux extrémités du gros câble à l'anneau de remorquage riveté à l'arrière. Ensemble, ils ont traîné la boucle lâche jusqu'au bulldozer, où Jay l'a fixée à un maillon du godet. J'arrivais à suivre ses gestes grâce au faisceau dansant de sa lampe de poche. Pendant qu'il était ainsi occupé, Poppy tirait des taillis un épais rondin et le positionnait parallèlement au bord de la falaise, avant de passer le câble par-dessus pour que ce dernier coulisse sur le bois sans s'enfoncer dans le sable. Tous deux savaient ce qu'ils faisaient et ils s'activaient sans quasiment échanger un mot. Lorsqu'ils eurent terminé, le double câble qui reliait le bulldozer au camion reposait souplement sur le rondin.

« Putain, les gars, vous débloquez ! leur ai-je crié. Vous allez vous mettre en infraction, c'est clair ? Jay, arrêtez, ne touchez plus à rien, laissez la police s'occuper de ça. Hé, c'est un avocat qui vous parle ! Écoutez-moi.

— Voilà comment je vois les choses, a décrété Jay comme s'il n'avait pas entendu. Toi, Poppy, tu démarres le camion, mais attends avant de desserrer le frein à main. Je me charge du bull. Je klaxonnerai dès que je serai prêt, et grâce à toi je vais sortir cet engin de là comme qui rigole. Reste en première. J'irai forcément très lentement, à supposer que j'arrive à bouger. Il ne faudrait pas que le câble casse, sinon je bascule en arrière. Mais ne lui donne pas trop de mou, non plus. Il faut qu'il soit tendu. Vous, Bill, vous restez là avec la lampe de poche. Poppy ne pourra pas voir ce qui se passe, moi non plus, mais vous, si, et je vous verrai, et Poppy aussi s'il regarde dans le rétroviseur.

— C'est de la folie. Je ne...

— Je le ferai de toute façon, Bill, que vous m'aidiez ou non.

— Je ne vous aiderai pas. Pas question.

— Dans ce cas, restez à l'écart. » Il m'a tendu la main. « Merci pour votre précieux concours. Au cas où il m'arriverait quelque chose, ce fut un plaisir de vous connaître.

— Quoi ?

— Hé, si jamais le bull bascule, je vais aller nourrir les poissons, vieux. Près de cinquante mètres de tonneaux, et je finis au fond de l'océan. C'est marée haute. Bouffé par les poissons, je vous dis. »

Et sur ces mots il s'est à nouveau risqué sur la pente dans ses chaussures de ville.

« Hé ! Gaffe où tu mets les pieds ! » lui a lancé Poppy en regagnant son camion sans me laisser le temps d'en placer une.

Je n'étais pas fier de moi, mais j'ai braqué la lampe vers le bull comme il me l'avait demandé. Poppy a lentement agité le bras. De mon poste au bord de la falaise je les avais tous les deux dans mon champ de vision. J'ai envoyé le signal à Jay. Installé sur Herschel, il a démarré l'engin, puis relevé d'abord le stabilisateur et ensuite l'énorme godet afin d'éviter qu'il bute contre la pente. Suivit un bref mugissement indiquant qu'il était prêt. J'ai fait signe à Poppy, qui a donné un petit coup d'accélérateur pour que le camion avance d'un demi-mètre. Le câble s'est brusquement tendu sans que le bull ne bouge,

jusqu'à ce que les chenilles se mettent à vibrer et pivotent, à peine, pendant que le sable s'accumulait à l'arrière. J'ai agité le bras pour indiquer à Poppy d'y aller franchement. Jay maniait le levier de vitesses d'une main et tenait le volant de l'autre. Dix centimètres par dix centimètres, le bulldozer a amorcé la montée, envoyant valser la neige qui le recouvrait, écrasant sous ses patins les herbes gelées de la dune. Je respirais à plein nez les vapeurs du diesel, je n'entendais plus que les ronflements des moteurs. Le câble tenait bon. Soudain des jets de boue gelée fusèrent sous les roues du camion qui se mit à patiner, tandis que de son côté Jay poursuivait l'ascension. Le câble a pris du mou, mais Poppy a réussi à s'arracher sur près de deux mètres, dans une embardée qui entraîna le mastodonte. À partir de là, les deux engins avancèrent au même rythme, le bull finit par arriver au sommet de la falaise, halant à sa suite quelques branches brisées, et au lieu de franchir tranquillement la crête il s'y enfonça sauvagement, l'écrasant sous son poids et manquant de peu d'éjecter Jay, expulsant à l'arrière un impressionnant panache de terre, de sable et de neige mêlés qui ne retomba que lorsque le monstre eut stoppé à trois mètres du bord. Obéissant aux instructions de la torche que je secouais d'avant en arrière, le camion s'est arrêté.

Poppy en est aussitôt sorti pour se précipiter vers Jay.

« Hé ! Ça a marché.

— Au poil ! » a répondu Jay, toujours assis sur le cadavre. Il a coupé le contact, attendu que le moteur se calme, puis à son tour il est descendu.

Campé devant le mort, Poppy l'examinait pour la première fois. La main tendue avec raideur dans le vide semblait le fasciner tout particulièrement.

« On se fait trop vieux pour cette vie de merde », a-t-il murmuré pour lui-même. Très vite, son naturel hargneux a repris le dessus. « Plus question que je me tape le putain de trajet jusqu'à New York chaque fois qu'y a un problème, tu saisis ?

— Il n'y aura plus de problèmes, a répondu Jay. On vient de régler le dernier qui nous restait sur les bras. » Plongeant la main dans sa poche, il en a sorti une liasse de billets de cinquante, en a prélevé cinq : « Tiens Poppy. En dédommagement de ton temps, et de tout le reste. »

Poppy a pris l'argent. C'était plus qu'il n'escomptait. Il a montré le camion du doigt : « Je crois bien que la transmission est foutue, n'empêche.

— Le camion peut rouler ?

— En première, à vingt à l'heure, et encore.

— Remets-le dans le hangar.

— Comme tu veux. Et lui, tu vas en faire quoi ? a-t-il demandé, le pouce fléchi vers le cadavre.

— Je voudrais que tu déplaces le bull du côté du hangar bleu.

— Sur l'ancien terrain, tu veux dire ?

— Exactement, Poppy, tu m'as bien compris. Gare-le là-bas. »

Sur une propriété qui ne lui appartenait pas. Quant au pourquoi du comment, j'avais ma petite idée. « Hé, les gars, attendez... »

Poppy avait pigé, lui aussi. « Ah, ouais, comme si qu'il était juste en train de garer le bull près d'ce hangar quand... J'ai pas raison ? »

— Si, a acquiescé Jay avec un gros soupir. Avant de partir, surtout n'oublie pas de vérifier qu'il a bien la main sur le levier, assure-toi que tout est *parfait*. Laisse la neige recouvrir les traces du bull. Il faudra peut-être que tu circules un peu sur la route, aussi. Dis que tu viens de rentrer chez toi.

— Ouais. J'avais des trucs à faire dehors.

— Après seulement, appelle le 911 et explique-leur que tu l'as trouvé.

— D'accord.

— Je ne veux pas être mêlé à cette histoire, ai-je protesté. Vous êtes allés trop loin. Bien trop loin. Jay, j'insiste pour que vous me rameniez à New York tout de suite – ou jusqu'à une gare, au moins, je prendrai le train. Ce qui vous arrange, mais il faut que je parte. »

Il continuait tranquillement à donner ses instructions à Poppy. « Ça va t'obliger à défaire la clôture et à la remettre en place après.

— Je sais.

— On est d'accord, tout est clair ?

— Herschel, il y est resté, de toute façon, a répondu Poppy en se répétant mentalement le scénario.

— C'est exactement ça. Tu l'as trouvé là-bas, dans le bull, et tu as appelé le 911.

— C'est vrai. Il est tout pareil qu'avant, personne l'a bougé.

— Je ne veux pas être mêlé à ça.

— Personne ne vous le demande. » Jay s'est à nouveau tourné vers Poppy : « Une fois que tu auras passé la clôture, emmène le bull directement sur la route de l'est – et ne va pas abîmer la conduite de drainage sur la parcelle où on faisait des choux, avant. Ensuite, tu prends le chemin de terre jusqu'à la grande allée vers le hangar bleu. Ne la quitte pas, cette allée, parce qu'on pourrait bientôt avoir de belles congères. La neige aura recouvert les traces en moins d'une demi-...

— En plus avec tout le peuple que ça va rameuter, les ambulances et je sais pas quoi, tout ça va rouler sur les traces qui pourraient être restées. Ça aussi ça va les recouvrir.

— C'est vrai », a doucement reconnu Jay.

Poppy s'est vigoureusement frotté les mains.

« Les gars, ai-je repris. Vous êtes...

— Hé ! m'a coupé Jay. Il était déjà mort, non ? Herschel avait le cœur malade. Je lui ai demandé s'il tiendrait le coup. En principe il aurait dû finir le nivellement il y a une semaine. Quand il faisait encore chaud ! Je lui avais dit que je le ferais moi-même. » Interdit, je restais planté devant lui, avec la neige qui m'arrivait dans la figure, les pieds gelés, hébété par l'arc de la nuit. « C'est juste la faute à pas de chance, poursuivait Jay. Oui ? Il devait simplement effectuer quelques travaux de terrassement, rien de bien méchant, pour que la propriété ait de la gueule. Nivelier d'anciens fossés, par pure

gentillesse. » La bouche légèrement entrouverte, les yeux fixes, il me dévisageait, et je me suis demandé s'il pouvait se montrer violent. « Il m'a appelé pour me dire que c'était fait, mais il faut croire que ce n'était pas vrai, qu'il mentait.

— Mettons, mais vous, Poppy, comment l'avez-vous trouvé ? Vous vous promeniez dans le coin ?

— J'ai vu passer le bull. J'ai été regarder quoi qu'y faisait.

— De toute façon, ça ne change rien pour Herschel, a dit Jay. En plus il y a toujours du monde sur la plage, le matin. Ça aurait pu mal tourner si jamais des gamins étaient montés dans le bull. Poppy va prévenir la police. Je ne peux pas laisser cette affaire me passer sous le nez, vieux. Et après tout quelle différence ça fait, bordel, que Herschel soit mort ici ou là ? »

J'aurais pu répliquer que pour lui, en tout cas, ça faisait manifestement une différence puisqu'il avait quitté New York en pleine nuit sous une tempête de neige pour aller déplacer le cadavre, mais il m'a semblé que je n'avais rien à gagner à le lui dire. Tout ce qui m'intéressait, c'était de me tirer de là.

« Regardez ! » s'est exclamé Poppy, la main tendue vers la route.

Des phares avançaient dans notre direction.

« Prends la bétailière, lui a ordonné Jay. J'ai changé d'avis. N'allume pas tes phares et va au hangar. Je me charge du bull. »

Ils se sont élancés chacun vers son véhicule. Poppy a détaché le câble de l'arrière de son camion plein de patates, il s'est engouffré dans la cabine autrefois munie d'une porte et s'est engagé cahin-caha sur le chemin. Pendant ce temps, Jay décrochait le câble du bulldozer, le fourrait à la va-vite dans le godet, se calait à nouveau contre le ventre gelé de Herschel et, sans s'inquiéter du vent qui fouettait ses cheveux et les pans de son manteau, manœuvrait pour se placer parallèlement au rivage. Lui non plus n'avait pas allumé les phares, et la masse brinquebalante de l'énorme engin s'est engloutie dans l'obscurité.

Ce qui me laissait seul sur place, avec le quatre-quatre de Jay. Le double faisceau lumineux avançait vers moi. Alentour, tout était noir, le bull et le camion avaient disparu. Je suis parti en courant dans la neige, sachant que le quatre-quatre serait vite repéré. Vingt mètres plus loin, j'ai sauté le bord de la falaise et me suis tapi derrière, le ventre pressé contre la neige et le sable avec le vent qui me fouettait les jambes.

L'autre véhicule s'était approché, il ralentissait. Une voiture de police, gyrophare éteint. Elle a lentement décrit un cercle, ses phares se sont posés sur le quatre-quatre de Jay et elle s'est arrêtée. Si ces types trouvaient le carton contenant deux cent soixante-cinq mille dollars en liquide, les choses risquaient de devenir intéressantes. Je voyais les flocons danser dans le cône de lumière de la lampe-torche braquée sur la vitre du conducteur, d'abord, puis le siège passager, le sol autour de la voiture, la plaque d'immatriculation. Je pensais que quelqu'un allait sortir pour inspecter les choses de plus près, mais non : dans un crissement de pneus, la voiture de police a fait demi-tour pour prendre le chemin dans l'autre sens et s'est fondue dans le néant d'où

elle était venue, les points rouges de ses feux de position s'amenuisant jusqu'à disparaître.

Je me suis relevé complètement angoissé, ne sachant dans quelle direction fuir. Où étaient Poppy et Jay ? La police les avait peut-être rencontrés, en chemin. J'ai envisagé de descendre comme je pourrais la falaise et de suivre ensuite le rivage, mais le froid glacial m'a retenu, tout comme le vent venu du détroit qui balayait la pente de bas en haut. Au moins j'aurais plus chaud dans le quatre-quatre de Jay, et avec un peu de chance il avait laissé les clefs dedans. Courant sur le sol gelé, je me suis précipité sur la portière conducteur que j'ai claquée derrière moi. Bouge tes fesses, mon petit Billy, magne-toi. Les clefs n'étaient pas sur le contact. J'ai regardé sous le siège. Rien. Dans la boîte à gants, j'ai trouvé le guide d'entretien de la voiture, une autre balle de base-ball toute râpée, un formulaire d'assurance (qui m'apprit que Jay n'avait pas payé sa prime à temps), un coffret de munitions vide et, curieusement, le programme des manifestations sportives d'un lycée privé de Manhattan, avec, cernés d'un trait de crayon, les matchs de l'équipe féminine de basket qui avaient tous lieu le jeudi soir. Un fatras de choses inutiles. J'ai tout remis en place et me suis tristement rencogné sur le siège passager.

Puis une forme vague a émergé de l'obscurité. Jay, dans son long manteau. J'ai ouvert la portière.

« Vous avez vu la voiture ? a-t-il demandé.

— Oui, Jay. C'était la police. » Il s'est installé au volant, les traits pincés par le froid. « Pourquoi les flics viennent fureter ici, Jay ? »

Au lieu de répondre, il a fermé les yeux, comme s'il cherchait en lui-même l'air dont il avait besoin pour respirer. « C'est bon..., a-t-il soufflé. Une petite seconde.

— Ça va, Jay ? » Il a acquiescé d'un signe, sorti les clefs de sa poche. « Vous voulez que je conduise ?

— Non, ça va aller.

— Vous ne devriez pas prendre un autre cachet ?

— Laissez-moi juste... » Il s'est extirpé de la voiture, a ouvert la banquette arrière pour s'y allonger.

« Jay ?

— Ça va, je vous assure. C'est un truc que je contrôle... Mais rendez-moi un service : pas un mot à Allison. »

Je me suis retourné et lui ai pris les clefs. « Dans l'immédiat, je vais nous sortir d'ici. »

Tournant le dos à l'océan, j'ai repris le chemin par lequel nous étions arrivés. Déjà la neige commençait à recouvrir les traces de la voiture de police, et à main droite, côté ouest, elle formait des congères aux crêtes et aux vallées fragiles. En passant devant les vastes hangars, j'ai aperçu quelque chose que je n'avais pas remarqué auparavant, une ferme modeste bâtie en retrait, presque un mirage créé par la neige. Les fenêtres étaient noires, un monticule blanc s'amoncelait au pied du porche. Des gens avaient vécu là,

jadis.

Au bout du chemin, juste après la chaîne, les policiers nous attendaient, si savamment garés que toute tentative de fuite nous aurait directement expédiés dans le fossé de drainage. J'ai freiné prudemment avant de couper le moteur, mais sans éteindre les phares.

« Que se passe-t-il, Bill ?

— Les flics. »

Il a grommelé et s'est rallongé sur la banquette.

Entre-temps, les policiers étaient descendus de leur véhicule et ils se dirigeaient vers nous, une main sur la crosse de leurs pistolets, dans l'autre une lampe-torche qu'ils brandissaient à la manière d'une lance.

« Qui êtes-vous ? a demandé l'un.

— Bonsoir, messieurs, ai-je répondu en baissant ma vitre, inquiet à l'idée du carton de fric planqué derrière mon siège.

— On se promène dans le coin, c'est ça ? » L'un des flics a projeté le faisceau de sa lampe sur le siège arrière. « Et lui, qui c'est ?

— Un ami.

— Ici c'est pas un rendez-vous d'amoureux, coco, a ironisé le flic. C'est une propriété privée.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. »

Un joyeux sourire sadique lui a retroussé les lèvres. « Ah, ouais ? Et c'est quoi alors ? J'ai toujours eu envie de savoir.

— Hé, hé, c'est toi, Dougie ? a lancé Jay de la banquette plongée dans le noir.

— Qui est avec vous ?

— Dougie ! a beuglé Jay. Tu as fini par l'épouser, ta chérie ?

— Qui est-ce ?... Jay ? Jay Rainey ? ! »

Jay, qui s'était redressé, a ouvert la portière, manquant de peu de s'écrouler dans la neige.

« Tu croyais que c'était qui, Dougie ? »

Riant, à présent, le flic a secoué la tête. « Jay, depuis le temps on croyait que t'avais trop bien réussi, dans la grande ville. » Il lui a chaleureusement serré la main avant de pointer le menton vers moi. « Qui c'est, lui ?

— Lui ? a négligemment lâché Jay. Je vous présente mon avocat, les gars.

— Un avocat ?

— Le gratin, mec. Il est cher, mais il est bon. »

Le flic m'a braqué sa lampe en pleine figure, m'obligeant à fermer les yeux. « Vous avez bu, n'est-ce pas ? »

J'ai fait signe que non. La neige rentrait dans la voiture.

« Ça vous ennuie si je vérifie ?

— Allez-y. »

Il s'est baissé vers moi et a reniflé, pour la forme. « Vous avez bu, ouais, mais ça remonte à quelques heures déjà, et vous avez bien mangé, aussi, avec des gens qui fumaient le cigare ou un truc dans le genre.

— Chapeau ! »

L'autre flic rigolait : « Dans une piscine il peut repérer la chatte à l'odeur.

— Vaudrait mieux que je rentre dans la bagnole », a dit Jay.

Dougie l'a aidé à remonter, il a fermé la portière et m'a demandé mes papiers. Je lui ai montré mon permis.

« Vous auriez pas plutôt une carte de *visite*, avec votre nom, votre profession ? »

J'ai fouillé dans mon portefeuille. « Tenez, en voilà une ancienne. »

Il me l'a presque arrachée des doigts. « Oh, mais c'est que je le connais même de nom, ce cabinet d'avocats. Vous bossez plus pour eux, alors ?

— Euh, non.

— Rayé du barreau ?

— Quoi ?

— Je blague, je blague.

— Je n'ai pas été rayé du barreau.

— Je voulais juste m'assurer que mon copain Jay était entre de bonnes mains, monsieur William Wyeth. Bon, a-t-il ajouté avec un signe en direction de son collègue, puisque la voiture n'est pas volée, que vous n'avez pas bu et que le propriétaire des lieux est avec vous, bien qu'apparemment hors d'état de conduire, il me semble que tout est en règle. » Au lieu de me rendre ma carte, il l'a glissée dans sa poche. « On a vu des lumières, de la route, on s'est dit qu'y avait peut-être des gars qui faisaient du grabuge. Au fait, a-t-il ajouté en plantant son regard dans le mien, qu'est-ce que vous êtes venus fiche ici à cette heure ?

— Jay me montrait l'endroit, c'est tout. Il a eu une soirée bien remplie, disons, et il voulait absolument que je le voie.

— Il paraît qu'il l'aurait mis en vente. » Il s'est plié en deux pour passer la tête par la vitre : « Jay, il faut que tu reviennes ici avant que la grande ville t'ait bouffé, tu entends ? » La question est restée sans réponse. « Ramenez-le sain et sauf, d'accord ? m'a-t-il glissé à voix basse. On se connaît depuis un bout de temps, Jay et moi. On jouait au base-ball ensemble, avant... » Il s'est tu, laissant la phrase en suspens.

« Avant quoi ? »

Mais il s'était déjà redressé. « Prenez bien soin de lui, surtout.

— Comptez sur moi », ai-je répondu, impatient de repartir.

La voiture de police a reculé avant de s'éloigner sur la route enneigée. La voie était libre, je pouvais démarrer.

À l'arrière, Jay ne pipait pas mot.

« Jay ? » Son silence ne m'a pas découragé : « Jay, il faut que vous vous trouviez un autre avocat. »

Il n'a pas relevé. Je me souviens d'avoir raccroché la chaîne, après être passé, puis fermé le cadenas. J'ai bien regardé à droite et à gauche avant d'engager le quatre-quatre sur la route. Une heure et demie de trajet, si ce n'est plus. « Franchement, Jay, ce n'est pas comme ça que je travaille – pas

comme ça que je travaillais, plutôt, pas comme ça que je veux travailler. » Je me suis retourné pour guetter sa réaction.

Je pouvais toujours attendre. Recroquevillé sur la banquette il dormait à poings fermés et on aurait dit... un petit garçon.

Il était tard, plus de quatre heures du matin. Dans mon esprit la nuit prenait un aspect irréel, série de scènes sans suite tirées d'un rêve étrange aux tonalités froides. Dès l'instant où j'étais entré dans le Havana Room, cinq heures plus tôt, tout était devenu absurde. Chauffage à fond, je roulais vers l'ouest, vers les lumières de Manhattan, bien embêté que ce flic ait gardé ma carte de visite. Il avait besoin d'un avocat, lui aussi ? À l'arrière, Jay dormait du sommeil du juste, inspirant et expirant bruyamment par le nez, secoué de temps en temps par une toux grasse. Parfois, il marmonnait. J'étais mécontent de ma soirée, mécontent de ma complicité. D'accord, Jay avait remonté d'autorité le bulldozer sous prétexte qu'il constituait un danger pour d'éventuels promeneurs se trouvant sur la plage. Au moins ce motif était-il justifiable. Les droits des vivants priment les droits des morts. À partir de là, le rôle que j'avais moi-même joué dans cette action discrète pouvait se défendre, dans une certaine mesure. En revanche, le déplacement du corps si loin du lieu du décès paraissait infiniment plus problématique. Herschel étant mort, il ne pouvait évidemment pas savoir qu'on transportait son cadavre sur plusieurs centaines de mètres, mais justement mes objections se fondaient en partie sur cette ignorance absolue. Car les morts, incontestablement, ont droit à la reconnaissance des vivants, ce qui revient à dire qu'il faut préserver les circonstances du décès de façon à permettre à leurs proches de reconstituer leurs derniers instants, de compléter les blancs de l'histoire et d'en composer la fin. Le principe qui fait défense de toucher au cadavre répond à des besoins fondamentaux de la société ou de la tribu. Qui plus est, je n'avais pas révélé nos agissements aux policiers. Je leur avais donc menti, moi qui savais pourtant que les mensonges intéressent au plus haut point les représentants de la loi, surtout lorsqu'ils concernent le transport nocturne d'un cadavre.

D'où le sentiment très désagréable d'avoir rechuté et d'être tombé encore plus bas, de m'être encore plus éloigné de mon ancienne vie, de Timothy. Il me manquait tellement, mon fils. J'avais la nostalgie du ballotement de sa tête contre ma poitrine quand je le portais, bébé, de la petite bouche qui se plissait et se fronçait quand il dormait, la nostalgie de ses rots et de ses pets innocents, des cheveux blonds lisses comme des plumes de canard lorsqu'il sortait du bain, somnolent déjà, poids si doux, chaud et vivant dans mes bras. Les années s'effaçaient, tandis que je roulais dans la nuit, déchiré par le souvenir de lui. Où était-il ? Je parlais tout haut tant j'étais malheureux. Où est mon fils, à présent ? Le gosse qui grimpait sur mes épaules et me guidait à droite ou à gauche en me tirant les oreilles, le gosse qui se débrouillait pour mettre du dentifrice partout dans la salle de bains, laissait les serviettes de

toilette en vrac par terre et l’empreinte de ses pieds mouillés tout le long du couloir. Le gosse que j’embrassais tous les soirs en lui souhaitant bonne nuit, à neuf heures pile. *Où es-tu, mon petit garçon ?* Dans un autre pays, dans les bras d’un autre homme, à des milliers de kilomètres dans un endroit où tu attends que ton père vienne te chercher.

Je fonçais sous la neige. Vu l’heure, il n’y avait pas d’encombres. Quand on y arrive par l’est, New York se présente comme une série de soustractions et d’additions. Le néant noir des bois lugubres cède la place aux lotissements des banlieues chic et à des zones industrielles flambant neuves, qui à leur tour disparaissent au profit de l’étalement amorphe des banlieues populaires. Aux abords du Queens, les jardinets rétrécissent, les constructions gagnent en hauteur et en densité, elles se pressent les unes contre les autres, les alignements d’immeubles remplacent les maisons jumelles. Le revêtement de l’autoroute est nettement moins bon, les sorties deviennent plus nombreuses, les conducteurs plus dingues au fur et à mesure qu’on pénètre dans le Queens, jusqu’à se retrouver face à la muraille de Manhattan, immense tapisserie accrochée dans le ciel à une hauteur vertigineuse, et tout de suite c’est la descente en flèche dans le tunnel de l’East River avec son éclairage halogène à rendre fou, chaque automobiliste défiant les autres de rouler en dessous de cent vingt, et le soulagement d’arriver enfin de l’autre côté, sur l’île, dans la ville qui cette nuit-là avait des allures de village assoupi sous un épais manteau blanc. Derrière, Jay dormait toujours. Au premier feu, je me suis retourné pour le regarder. Son visage était si relâché ! L’espace d’une seconde, j’ai cru que je me retrouvais devant mon deuxième cadavre de la soirée, mais non ; mi-grognant, mi-toussant, il a levé la tête.

« Vous dormiez comme un mort.

— Ouais...

— Je vais jusque chez moi et je vous laisse rentrer ?

— Bien sûr, oui. Parfait.

— Demain je vérifierai le contrat, comme promis. » J’ai dû me ranger pour faire place à un chasse-neige qui nous a dépassés dans un bruit assourdissant. « Après ça, j’abandonne, Jay. Je ne vous sers plus d’avocat. »

J’ai tourné pour prendre la 36^e Rue. Le ciel commençait à s’éclaircir, d’ici une heure les premiers rayons du soleil frapperaient les façades tournées vers l’est.

« Voilà, je suis arrivé. » L’aspect misérable du quartier ne semblait pas l’étonner, et peut-être ne le remarquait-il pas. « Il faut que je monte me coucher, Jay. Vous allez pouvoir conduire ? Si vous voulez, j’appelle Allison.

— Non, non. Je vais conduire. » Il s’est secoué, il a ouvert la portière. « Oh, ça caille ! » a-t-il dit en frissonnant.

Il avait vraiment une sale tête, mais je suis quand même sorti en laissant la portière ouverte. « Ça va, vous êtes sûr ? N’oubliez pas que vous avez un joli

paquet de fric, derrière.

— Oui, oui, bien sûr. »

Je pensais qu'il allait me remercier, reconnaître au moins le caractère exceptionnel de la soirée, mais voyant qu'il n'ajoutait rien j'ai monté les marches de l'immeuble deux par deux et j'ai laissé la porte d'entrée se refermer derrière moi. Sur ce, sans doute parce que j'étais inquiet, je suis resté derrière la vitre à le regarder.

Il ne bougeait pas, il ne faisait rien, et, pris de remords, j'envisageais de ressortir pour le ramener chez lui, qu'il le veuille ou non. Il avait à peine l'air capable de tenir sur ses jambes. Au bout d'un moment, pourtant, il s'est extirpé de l'arrière du quatre-quatre pour se diriger vers le coffre en chancelant. Il l'a ouvert, a tourné la tête à droite et à gauche pour voir si personne ne venait puis, cassé en deux, il a introduit le buste à l'intérieur. Je ne distinguais pas ce qu'il faisait, mais lui avait l'air de le savoir. J'ai vaguement entraperçu un gros tube en plastique dans une de ses mains. Il est resté penché comme ça une bonne minute, dans une posture des plus vulnérables étant donné l'heure et l'endroit. Mal à l'aise, je pensais au Portoricain qui arpentait le quartier avec l'envie d'en découdre, mais Jay a fini par se redresser et par refermer le coffre. Il a dû s'y prendre à deux reprises. Comment expliquer une telle faiblesse chez ce grand gaillard si bien bâti ? Il s'est traîné vers l'avant de la voiture, à un moment il a failli tomber, il s'est retenu à la portière et il est resté là, les deux bras posés sur le toit, comme un marathonien à bout de souffle.

Je m'apprêtais à aller le rejoindre quand il s'est laissé tomber sur le siège. La portière a claqué, le quatre-quatre est parti dans une embardée. J'ai glissé la tête dehors pour voir s'il prenait à gauche dans la 8^e Avenue, ce qui aurait été logique s'il envisageait de se rendre chez Allison. Il n'a pas tourné, il a continué vers l'est dans la 36^e Rue. Il comptait peut-être passer par le centre et remonter ensuite jusque dans les quartiers chic où elle vivait. Intrigué, je suis sorti pour suivre des yeux les feux de position qui s'éloignaient. Arrivé au carrefour de la 7^e Avenue, il a pris en direction du sud. Il n'avait donc pas l'intention d'aller chez Allison. Non, Jay Rainey, ce parfait inconnu, avait manifestement autre chose en tête et Dieu sait où il filait.

Ci-après, l'histoire brièvement résumée de la terre et du foncier à Manhattan : une chaîne de montagnes de pierre, aussi vieille que la lune ; érodée douze mille ans durant par des glaciers qui, en se retirant à peu près au moment où la préhistoire s'achevait, laissèrent derrière eux une île de roche dure ensevelie sous les sables et les graviers, ainsi qu'un large fleuve qui se jetait dans une baie abritée ; à perte de vue, des forêts de chênes, d'érables, d'ormes, de châtaigniers ; des huîtres, des palourdes, des chevreuils, des castors, des lapins, des renards à foison ; les Indiens algonquins et leurs sentiers boisés ; Henrik Hudson, les Hollandais et la Compagnie occidentale des Indes ; Peter Stuyvesant et sa « bouwerie⁽⁶⁾ » ; les progrès apportés à la construction des vaisseaux à voiles ; le roi Charles II et son très jeune frère, le duc d'York ; en 1720, la révolte des esclaves noirs et son effet d'accélération sur la ségrégation ; le traité de Paris de 1763, qui cédait à l'Angleterre toute l'Amérique du Nord ; la plus longue piste des Algonquins transformée en « grand-rue », dite *broad way*, au trajet nord sud ; le si joli platane de Wall Street, sous lequel des hommes en chapeaux de poil de castor se retrouvaient pour échanger des titres ; Robert Fulton et son navire à vapeur crachant et soufflant, à l'origine de l'essor du trafic fluvial ; le grand incendie de 1835 qui détruisit le quartier des affaires ; le canal Érié reliant Manhattan à l'intérieur des terres, qui permit d'acheminer par bateau des quantités incalculables de bois, de whisky, de bétail et de produits frais jusque dans la gueule et les entrailles de la ville ; l'extension de Broadway d'un bout à l'autre de l'île ; la maladie de la pomme de terre et la famine qu'elle déclencha en 1846, à l'origine du déferlement sur la ville d'Irlandais prêts à se vendre pour rien ; les bidonvilles installés en plein centre, nids de tant de fléaux et de crimes et d'une immoralité si choquante que les édiles décidèrent de les raser afin de créer à la place l'espace vert dit Central Park ; l'acharnement à combler les anses de l'Hudson à l'aide de coquilles d'huître, de bouteilles, de chevaux crevés, de boulets de canon, de godillots et de n'importe quoi d'autre ; la guerre de Sécession, qui fit la fortune des commerçants ; les progrès apportés à la fabrication du fer et de l'acier ; Cornelius Vanderbilt et ses Chemins de fer de Pennsylvanie ; la présence, mentionnée ci-dessus, d'eau pure en abondance au nord de la ville, qu'il suffisait de capter pour subvenir aux besoins d'une vaste population ; la construction de beaux et larges quais de part et d'autre de l'île ; le banquier J.P. Morgan, affublé d'un appendice nasal énorme et fleuri, tellement laid qu'il effrayait ceux qui, sinon, l'auraient affronté ; l'invention, en 1878, de l'ampoule à incandescence par Thomas Edison, irrésistible nouveauté qui entraîna bientôt l'électrification de la ville ;

le remplacement des trains à vapeur par des trains électriques ; les maisons de tolérance du Lower East Side, qui enflammèrent les appétits sexuels d'innombrables jeunes gens ; Boss Tweed(7), qui tout en se mettant cent soixante millions de dollars dans la poche fit aussi beaucoup pour la naturalisation des étrangers, en particulier les centaines de milliers d'Italiens et de Juifs d'Europe centrale, entassés pour la plupart dans les quartiers du Lower East Side et habitués des maisons de tolérance ; la construction du chemin de fer aérien électrifié, destiné à assurer le transport de ces masses ; l'envolée de la Bourse ; les images du photographe Jacob Riis sur les fléaux, les crimes et l'immoralité choquante qui gangrenaient le Lower East Side ; l'arrivée de « remèdes brevetés », guère plus que de l'opium, souvent, mais dispensateurs d'un plaisir assez fort pour que leurs consommateurs en oublient la dysenterie qui les tuait comme des mouches ; le krach boursier de 1894 ; l'obsolescence des grands voiliers à coque de bois ; l'exploitation des qualités de la fonte par les architectes ; les progrès du raffinage du pétrole brut ; l'invention du moteur à combustion interne ; le téléphone, irrésistible nouveauté qui entraîna l'installation d'un réseau étendu à toute la ville ; les progrès apportés à la fabrication de l'acier et son utilisation dans les chantiers de construction ; la Première Guerre mondiale, à l'origine du déferlement sur la ville de quantité de pauvres Noirs du Sud prêts à se vendre pour rien, et qui fit la fortune des commerçants ; la radio, nouveauté irrésistible ; l'obsolescence du cheval ; l'essor de Harlem, centre d'une culture noire majoritairement importée du Sud ; la Prohibition et l'apparition des bars clandestins ; la présence ou l'absence d'un soubassement rocheux sur lequel appuyer les fondations d'immeubles de bureaux majestueux ; l'envolée de la Bourse ; la commercialisation d'une forme de suffisance ironique et nantie au profit des différents souteneurs de cet état d'esprit, dont des dizaines de bars, d'hôtels et de clubs du dernier chic ; l'ouverture de salles de strip-tease enfumées qui enflammèrent les appétits sexuels d'innombrables jeunes gens ; la nouveauté irrésistible des grands transatlantiques ; le krach boursier de 1929 ; la Grande Dépression, époque de la construction de la tour Chrysler et de l'Empire State Building, du Waldorf-Astoria et du Rockefeller Center ; la nouveauté irrésistible du cinéma ; la Deuxième Guerre mondiale, qui fit la fortune des commerçants ; la conversion des vieilles salles de strip-tease de Times Square en salles de cinéma ; les émeutes noires de 1943 à Harlem ; la destruction de l'Europe ; l'édification du complexe immobilier de l'ONU, premier gratte-ciel new-yorkais tapissé de verre de haut en bas ; l'arrivée en masse d'immigrants portoricains, venus pour la plupart s'entasser dans le Lower East Side petit à petit déserté par les Juifs et les Italiens ; les progrès apportés au raffinage du pétrole brut, qui aboutirent à la mise au point d'un nouveau carburant, le kérosène ; la nouveauté irrésistible de la télévision ; la baisse drastique du prix des liaisons aériennes intérieures ; les émeutes noires des années soixante à Harlem ; l'envolée de la Bourse ; la construction du réseau autoroutier américain et le développement consécutif de l'industrie du

transport routier ; la faillite des chemins de fer et la démolition, en 1966, de l'ancienne gare de Pennsylvanie (imposante, le néoclassique dans toute sa splendeur, la *civitas* captée dans la pierre), qui souleva une tempête de protestations ; l'arrivée de l'héroïne, dispensatrice d'un plaisir assez fort pour que les drogués se livrent en plein jour à des activités délictueuses dans le seul but de cultiver leur manie ; la conversion des salles de cinéma de Times Square en cinémas porno qui enflammèrent les appétits sexuels d'innombrables jeunes gens ; l'effondrement, suivi de la destruction, des quais pourris désaffectés qui bordaient l'île de part et d'autre ; l'exode des Blancs hors de la ville ; la stagnation de la Bourse ; l'érection des deux tours jumelles de cent dix étages du World Trade Center ; les banlieues refuges ; les émeutes de Stonewall, déclenchées par les gays du Village ; les banlieues dépotoirs ; l'arrivée d'une cocaïne de grande qualité, dispensatrice d'un plaisir assez fort pour que ses consommateurs oublient qu'elle leur creusait des trous béants dans la tête ; l'envolée de la Bourse ; l'explosion démographique en Haïti, en Inde, au Pakistan ; la baisse drastique du prix des liaisons internationales en avions de ligne ; l'arrivée du crack, dispensateur d'un plaisir assez fort pour que ses consommateurs atteignent l'orgasme en suçant un pied de chaise ; l'éclatement de l'URSS ; le retour des Blancs en centre-ville pour motifs de spéculation immobilière et de convivialité partagée ; l'édifice élancé aux lourdes fioritures gaudiennes élevé à la gloire de Donald Trump ; le krach boursier de 1987 ; l'obsolescence des paquebots transatlantiques ; les émeutes noires de 1994 à Howard Beach ; les bidonvilles de Tompkins Square Park, nids de tant de fléaux, de crimes et d'immoralité choquante que les édiles décidèrent de les raser ; la commercialisation d'une forme de suffisance ironique et nantie au profit des différents souteneurs de cet état d'esprit, dont des dizaines de bars, d'hôtels et de clubs du dernier chic ; le déferlement d'une vague d'immigrants chinois postcommunistes qui battaient la semelle en mâchant du ginseng ; l'engouement pour l'Internet, qui a entraîné le câblage de toute la ville et enflammé les appétits sexuels d'innombrables jeunes gens ; la conversion des cinémas porno de Times Square en hôtels de tourisme ; l'envolée de la Bourse, portée par les nouvelles technologies ; les cafés où tout le monde ne parle plus que de l'Internet et du marché boursier ; et, naturellement, l'encastrement de deux avions de ligne dans les tours jumelles du World Trade Center, événement qui, selon certains, nous aurait fait entrer pour de bon dans le XXI^e siècle.

Ces métamorphoses ont de tout temps été soutenues par l'invisible travail de fourmi d'individus et d'entreprises que la quête de profits pousse inlassablement à acheter, vendre, louer, hypothéquer, redécouper le moindre centimètre carré de l'île et jusqu'aux droits d'utiliser l'air pollué qui la recouvre. Quand on pense aux circonstances de cette quête – informations confidentielles archivées et couchées par écrit sur les propriétaires de trente à quarante mille immeubles et les sommes qu'ils ont déboursées pour les avoir –, on les imagine infinies, alors qu'elles sont, dans leur quasi-totalité,

réunies en un lieu unique : la salle 20S du tribunal de grande instance, 31, Chambers Street, à la pointe de Manhattan.

Tribunal devant lequel je me trouvais dès le lendemain matin sous un ciel menaçant, en piochant, pour patienter, dans un sac de pralines chaudes achetées à un vendeur ambulant. L'immeuble, construit en 1901, est un magnifique édifice style beaux-arts, aux portes gardées par de gigantesques Puritains en bronze. J'avais mal dormi, pour ainsi dire pas, et les lueurs sales de l'aube qui s'infiltraient dans l'étroit conduit sur lequel donnait ma fenêtre m'avaient arraché au sommeil avec l'espoir de retrouver les événements de la nuit réduits à l'état de souvenirs anodins. Tous les matins ou presque, je m'éveillais dans la triste cellule de la 36^e Rue en espérant, l'espace du quart de seconde qui précède le retour à la conscience, découvrir que je vivais toujours dans le beau huit-pièces de l'Upper East Side, avec Timothy encore en train de dormir et Judith absorbée par les rituels du petit déjeuner, acceptant de bon cœur une caresse cotonneuse dans le dos. Ce matin-là, pourtant, un simple retour à mon innocence solitaire et fissurée de la veille m'aurait empli de soulagement, peut-être même d'une sorte de bonheur réfracté.

Je n'ai pas eu cette chance. La vision du rictus figé et saupoudré de neige de Herschel – invocable à volonté avec son faux air de totem de l'île de Pâques – m'a poursuivi dans le monde gris neige de Broadway, tout du long jusqu'à Chambers Street. On ne déplace pas un cadavre, pestai-je en moi-même, pas même en pleine nuit quand personne ne regarde. Les avocats blancs, *en particulier*, que la fortune leur sourie ou non, ne déplacent pas les cadavres de Noirs, même s'ils ont une bonne raison. *Primo*. Et *secundo*, *on ne raconte pas de bobards aux flics*. Il ne me restait qu'à prier pour que Poppy et Jay trouvent d'ici à quelques jours des réponses convaincantes aux questions que leur poseraient les proches de Herschel, pour que le malheureux soit inhumé en paix et que l'histoire en reste là. Si Jay avait deux sous de bon sens, il prendrait les frais d'enterrement à sa charge.

Et si, moi, j'avais eu deux sous de bon sens, je n'aurais plus jamais eu affaire avec lui, et tant pis pour ce qu'Allison aurait pu me dire ou me promettre. Le problème était que mon nom figurait sur les papiers de la vente, inscrit de façon indélébile, et quand bien même je lui avais servi d'avocat au pied levé j'étais tenu, ne serait-ce que pour ma gouverne, de vérifier la validité du contrat. N'ayant pas eu l'occasion d'examiner le dossier avant, et compte tenu de nos louches agissements de la nuit, je voulais jeter un œil aux actes de propriété dûment enregistrés concernant le 162, Reade Street. Le terme « enregistré » est ici essentiel. Tout acte notarié doit être exécuté, soumis et accepté, mais il n'est valable qu'une fois enregistré. Alors seulement l'acheteur entre *en possession* de ses murs de brique et de ses poutres en bois. Un transfert de propriété a quelque chose de mystérieux, à bien y songer, car si l'objet tangible reste identique à lui-même, sa description, le nom qui lui est attaché, change en un instant. Il y a trois siècles,

le droit coutumier anglais imposait de conclure la vente d'un bien immobilier en cassant un bâton en deux, manière de symboliser le caractère spécifique et permanent de l'acte.

Enfin les portes en cuivre du tribunal se sont ouvertes et j'ai suivi en haut des marches ceux qui avaient attendu avec moi. Il n'avait pas beaucoup changé, ce lieu où je n'avais pas mis les pieds depuis des années. Une fois dedans, on passe d'abord devant les avis officiels de mise aux enchères de voitures confisquées avant de fouler le marbre jauni du sol jusqu'au grand escalier qui mène en beauté aux diverses salles dévolues à la Commission des finances de la ville. Et tout de suite l'illusion de magnificence disparaît. Avec son plafond écaillé qui rappelle les troncs de sycomore à l'écorce en lambeaux, la salle 205 est partagée entre la section des archives et un espace où il est possible de consulter ces archives sur des lecteurs de microfiches. Deux catégories de population bien distinctes s'y côtoient : des avocats bien habillés et les autres – qui en règle générale ont tout de drogués, d'ivrognes, de délinquants et de dingues, habituel ramassis de mutants et de mutilés de tout poil. Si abîmés qu'ils paraissent, ces hommes et ces femmes n'en jouent pas moins un rôle crucial dans la vie économique de la ville : ils sont les soutiers des archives, payés à la tâche par les notaires et les cabinets d'avocats. Ils ont entre eux des relations cordiales sur le mode va te faire foutre, ils se battent pour les places devant les lecteurs de microfiches ou les générateurs d'informations électroniques, ils se battent pour bénéficier de l'attention du Russe volubile qui dispense les cassettes des microfiches tant convoitées. (On ne s'appesantira pas sur le fait que, dans la capitale du commerce mondial, la supervision des archives officielles de la propriété privée soit confiée à un type qui a grandi sous le régime soviétique.) La marche à suivre est la suivante : vous donnez l'adresse à l'employé, il vous précise les numéros cadastraux de l'immeuble et de la parcelle, les rentre aussitôt dans les ordinateurs de la pièce d'à côté, et en échange ces machines livrent les numéros d'enregistrement des hypothèques et des actes notariés, ainsi que la cote des microfiches où ils sont répertoriés, avec indication des pages. Muni de ces informations et d'un reçu (que vous vous êtes procuré moyennant le paiement d'une somme modique à la caisse, dans l'entrée, auprès d'une des Noires ni jeunes ni vieilles qui débattent de leurs vies amoureuses aux fiais du contribuable), vous retournez voir l'employé qui vous remet en échange une cassette de microfiche que vous allez pouvoir examiner, page floue après page floue. L'aide est systématiquement fournie de mauvaise grâce et vous êtes, par définition, soupçonné d'être un parfait crétin.

Inutile de compter qu'on vous explique à quoi correspondent les timbres fiscaux ésotériques collés sur les documents, mais à condition de savoir ce que vous cherchez, ce qui bien sûr était mon cas, vous découvrez vite une mine de renseignements, à commencer par la hausse constante des prix de l'immobilier à Manhattan. Entre l'an 1697 et le mois d'avril 1983, la grande ville de New York prélevait sur tous les transferts de propriété un impôt d'un

dollar et dix cents par tranche de mille dollars déclarés. En 1983, la montée en flèche du prix des logements justifia que cette taxe soit portée à quatre dollars par tranche de mille dollars déclarés, pourcentage qui n'a pas bougé depuis et restera probablement longtemps au même niveau. Il m'était par conséquent facile de calculer que le 162, Reade Street, l'immeuble que Jay avait acheté la veille au Havana Room en échange d'un autre bien, avait vu sa valeur augmenter de 9 000 dollars en 1912 à 56 000 dollars en 1946, 112 000 en 1964, 212 000 en 1967, 402 000 en 1972, 875 000 en 1988, 1,5 million en 1996 et 2,2 millions en 1998, ce dernier montant ayant été acquitté par une entité du nom de Bongo & Associés. La SARL Voodoo, l'entreprise nommée vendeur sur le contrat de vente signé la nuit précédente, ne figurait *pas* sur l'histoire de l'acte.

Partagé entre l'irritation et la perplexité, vaguement conscient aussi d'être déjà happé par les tentacules de l'abstraction juridique, je suis resté un moment à fixer l'écran. À l'évidence, l'acte même posait problème. Et alors ? Pouvais-je penser qu'elle serait simple comme bonjour, cette transaction entamée dans l'arrière-salle d'un steak house et qui s'était achevée avec un mort aux commandes d'un bulldozer ?! Bill Wyeth, nullard ! Raté de première ! Pour la ville de New York, le seul propriétaire en titre du 162, Reade Street était, à cette heure-ci encore, la maison Bongo & Associés. Si donc la SARL Voodoo avait usurpé la qualité de vendeur, Jay avait probablement échangé contre du vent son beau terrain en bord de mer – manière de dire qu'il s'était fait rouler. Auquel cas il pouvait parfaitement me poursuivre pour faute professionnelle. Le type de la commission des titres aurait dû s'assurer que tout était en règle et que la SARL Voodoo était bien le propriétaire légitime de l'immeuble. Pressé par les événements, je n'avais pas pensé à l'interroger à ce sujet. Pourquoi ne nous avait-il pas informés que l'acte était établi au nom de Bongo & Associés ? Je pouvais à loisir inventer des explications, mais aucun de ces scénarii n'était rassurant. Il existait probablement un lien entre les deux raisons sociales, bien sûr, à en juger d'après leurs intitulés irrévérencieux. Voodoo, Bongo... un écho similaire. En tout cas, je n'en avais pas encore fini avec Jay Rainey. J'ai photocopié les documents et les ai glissés dans ma mallette.

J'étais sur le point de sortir quand je me suis soudain souvenu des histoires que m'avait racontées Lipper à propos du steak house, en affirmant qu'il avait appartenu à Frank Sinatra. Si c'était vrai, au moins ç'avait le mérite d'être amusant, et comme j'avais bien besoin de me distraire j'ai demandé à consulter les titres relatifs au restaurant de la 33^e Rue Ouest. La provenance de ce bien et sa constitution étaient un condensé de l'histoire de New York. Au départ, il s'agissait de deux lots non bâtis acquis par la Première Église presbytérienne ; quinze ans plus tard, celle-ci avait revendu en l'état le plus petit des deux aux Chemins de fer de Pennsylvanie, qui installaient alors leurs voies ferrées dans toute cette partie de la ville et avaient construit, sur le côté ouest du lot, « un dépôt ferroviaire en sous-sol à structure métallique

nervurée » ; ce long triangle étroit formait en quelque sorte l’empreinte du Havana Room, et expliquait sa situation très différente de la grande salle du rez-de-chaussée, par rapport au niveau de la rue. En 1845, les presbytériens avaient vendu le deuxième lot à un Anglais qui avait édifié dessus la première version du restaurant : une « rôtisserie et taverne à bière » ouverte en 1847. En 1851, l’Anglais avait racheté le dépôt ferroviaire et, semble-t-il, réaménagé la structure pour la relier à son établissement. Après avoir ensuite changé de main plusieurs fois entre 1877 et 1879, peut-être à cause de la crise économique, en 1921 l’ensemble avait été rattaché à un immeuble mitoyen et il avait vécu au rythme trépidant des années vingt avant d’être à nouveau revendu. Les taxes de transfert du titre indiquaient qu’entre-temps sa valeur avait énormément augmenté, ce qui me laissait supposer que la fusion des trois structures en une seule avait été une réussite et que l’établissement était florissant. Cette prospérité avait tourné court : pendant la Dépression, la ville avait saisi le restaurant et l’avait revendu peu après pour récupérer ses arriérés d’impôts. Depuis, la configuration des lieux était restée inchangée ; entre les années trente et les années soixante, sans doute parce qu’à l’époque la restauration était un métier aussi difficile qu’aujourd’hui, le bien avait été cédé à trois reprises, jusqu’à tomber dans l’escarcelle d’une entreprise qui n’avait cessé d’évoluer : baptisée City Partners de 1972 à 1984, elle était devenue City Partners & Cie de 1984 à 1988 et, depuis 1988, la Société d’Investissement Immobilier City Partners – autrement dit une entité commerciale ayant officiellement vocation à spéculer dans l’immobilier. On pouvait difficilement faire plus générique, plus banal. Le nom de Frank Sinatra, le partouzeur, le baisouilleur, le crooner féroce et narcissique n’était mentionné nulle part. Celui du vieux Lipper non plus, ce qui était très déconcertant.

Mais pour l’heure je me fichais pas mal de savoir à qui appartenait le steak house. Ma première priorité était de trouver Jay pour lui parler de Bongo & Associés et de l’arnaque dont il était peut-être victime.

Son immeuble de TriBeCa n’était pas bien loin de l’Hôtel de Ville, à pied il y en avait pour cinq minutes, et je me suis donc mis en route, nullement réconforté par l’agitation klaxonnante et vrombissante de Broadway. Un jeudi d’hiver comme les autres. La neige tombée dans la nuit était déjà dégoûtante, le ciel semblait chargé de pluie. Pluie qui allait faire fondre non seulement la neige new-yorkaise, mais aussi celle qui recouvrait la ferme de Jay. Les empreintes de pneus et de pieds que nous y avions laissées la veille disparaîtraient, mais qui sait si les traces profondes des chenilles du bulldozer n’allaient pas surgir, elles, et permettre de retracer les allées et venues de Herschel ? Serait-ce une bonne chose ? Est-ce que cela corroborerait la manière dont Poppy avait dû décrire les événements ? Justement, un point de détail me tracassait, dans cette description. Qu’est-ce qui clochait ? Procède

comme on te l'a appris, me suis-je dit. Je pensais précisément à cet été où, encore étudiant, j'avais travaillé dans les bureaux du procureur de Brooklyn. C'est là que j'avais rencontré Coover, un vieux de la vieille qui refusait d'être promu à un emploi administratif et qui au lieu de ça, non content de se gâter les dents en mâchouillant à longueur de journée les bâtonnets en plastique distribués avec les gobelets de café, assenait condamnation sur condamnation. Ce type était une légende vivante. Il avait vu passer pléthore de brillants étudiants en droit – passer et repartir, surtout, pour une lucrative carrière dans le privé – et il ne se laissait pas impressionner. À cet égard, je ne faisais pas exception. Il n'y avait pas de quoi, d'ailleurs : autant que je m'en souviens, je m'échinai du matin au soir à faire cadrer les preuves à charge avec le jargon des rapports de police. Je n'étais pas là depuis bien longtemps quand Coover, me voyant suer sang et eau sur un simple procès-verbal d'arrestation pour délit de transport de drogue, avait marmonné en passant près de moi : « Il faut adorer Chronos, fils. » À force de tourner et retourner la formule dans ma tête, j'avais fini par me rappeler que Chronos était le dieu du temps, et c'est ainsi que j'ai compris la vérité invincible de la chronologie. Je ne devais jamais oublier la leçon, qui une fois encore se révélait essentielle à la reconstitution des événements de la veille.

Je venais de tourner dans Reade Street et dus laisser là mes réflexions pour suivre les numéros des immeubles. Inséré dans une rangée de bâtisses similaires, le 162 offrait au regard une façade percée de hautes fenêtres, un style architectural utilitaire mais d'une élégante simplicité, des proportions impressionnantes. Doubles vitrages réfléchissants, murs ravalés et rejointoyés, entrée refaite à neuf, cuivres étincelants. La main en coupe sur les yeux, j'ai examiné le vestibule derrière la porte vitrée. Les hommes qui possèdent une structure pareille vivent à l'abri du besoin, et j'imaginai Jay rêvant de l'acquérir, calculant que les loyers qu'il pourrait en tirer lui assureraient des revenus réguliers jusqu'à la fin de ses jours, si tel était son souhait. En face s'élevait un immeuble d'appartements presque achevé, l'un des petits derniers du récent boum de l'immobilier. Et quelques pas plus loin s'ouvrait le genre de bar où les touristes européens se précipitent dans l'espoir d'y reluquer des stars de cinéma entourées de nanas canon de Jersey qui espèrent être reluquées comme des stars de cinéma.

« Bill ! a crié une voix derrière moi. Vous m'avez devancé ! »

Jay gara son quatre-quatre le long du trottoir. Il a bondi dehors – costume propre et cravate bleue, rasé et astiqué, prêt à attaquer sa journée en homme d'affaires dynamique n'ayant rien à voir, mais alors rien, avec l'épave avachie que j'avais quittée sept heures plus tôt. J'avais devant moi le bel homme bien bâti et sûr de lui rencontré la veille au Havana Room. Il s'est étiré, les bras tendus en V. « Voilà, c'est ici, a-t-il déclaré. Et je viens de déposer l'argent à la banque, cher maître. »

J'ai serré la main qu'il me tendait mais l'ai tout de suite mis en garde.

« Il faut que je vous parle, Jay. »

Le grand sourire s'est figé. « Bien sûr, bien sûr, je sais, mais d'abord, venez que je vous montre. »

Il a sorti de sa poche le trousseau de clefs que Gerzon lui avait remis et a ouvert la porte d'entrée. Le vestibule était plein de poussière, une liasse de prospectus publicitaires s'étalait par terre, sous la fente destinée au courrier. Jay m'entraînait d'autorité vers le grand escalier menant au premier. Je l'ai retenu en lui posant une main sur l'épaule.

« Jay, attendez. Que s'est-il passé là-bas après notre départ ? On a récupéré le corps de Herschel ? La police est au courant, elle s'en occupe ? »

— J'ai appelé Poppy, ce matin. Les ambulanciers sont venus tout de suite et ils ont constaté le décès de Herschel. Il paraît qu'ils ont eu un peu de mal à le sortir du bull, a-t-il précisé avec une grimace éloquente. Ils ont dû utiliser un souffleur d'air chaud pour le décoller.

— Et ensuite ?

— Ils l'ont emmené à l'hôpital de Riverhead, où la famille ira le chercher dans l'après-midi. J'ai envoyé des fleurs, ce matin. Il y a un grand funérarium, à Riverhead, ils ont l'habitude des enterrements de Noirs. »

J'ai scruté son visage pour voir s'il ne me cachait pas quelque chose. Je n'ai rien décelé, mais ce pouvait être un menteur invétéré.

« Vous savez, ai-je enchaîné, que Poppy a vu Herschel à dix heures du soir ? »

— Oui ?

— Ce n'est pas un peu étrange d'aller travailler avec un engin pareil, de nuit, dans le froid ? »

Jay a haussé les épaules. « Il était très en retard. »

J'ai quand même insisté, et c'est en en parlant que j'ai mis le doigt sur ce qui me gênait : « Poppy a bien précisé qu'il avait vu le bulldozer.

— Et alors ?

— À dix heures du soir, et à cette distance ?

— Le bulldozer a des phares, évidemment. Très puissants.

— Mais Poppy ne pouvait pas le repérer de la route puisqu'il était passé par-dessus la falaise. »

Jay a ouvert de grands yeux. « Je comprends, oui. Ça m'avait échappé.

— En réalité, je me souviens maintenant l'avoir entendu dire que Herschel avait bossé là-bas toute la journée, et aussi que le corps avait dû rester huit heures dehors. Huit heures, c'est ce qu'il a dit.

— Ah, bon ?

— Ce qui signifie qu'il n'a pas *pu* le voir travailler de nuit. »

Jay a eu un geste d'impuissance. « Ce pauvre Poppy s'emmêle toujours les pinceaux, Bill. Quand il était petit, il a reçu un coup de masse sur le crâne. Il a un niveau d'études de gosse de primaire. »

Je n'étais pas convaincu. « Vous avez remarqué que Herschel ne portait pas de chaussettes ? »

— Non.

— On se demande quand même ce qui peut pousser un type à manœuvrer un bulldozer par un froid glacial, et pieds nus.

— Il avait été élevé à la dure, il était coriace, vous savez. »

Je sais d'expérience que même les coriaces élevés à la dure préfèrent avoir chaud aux pieds, mais j'ai gardé mes réflexions pour moi. « Toute cette histoire est pourrie, ai-je marmonné. De A à Z. Je vous donne un coup de main pour une transaction immobilière et ça m'amène à quoi ? À déplacer le cadavre d'un Noir. D'un mec qui travaillait pour vous, on est d'accord ? Ça me fout les boules, Jay. » Quelques postillons de salive l'atteignirent au visage. « Sans compter la police qui nous tombe dessus... Je n'aime pas du tout ça. »

Il a eu un geste las. « Je ne savais pas que Herschel était passé par-dessus bord. Le message de Poppy ne disait rien de tel, vous vous rappelez ? Je sais que cette histoire vous tracasse, mais il ne faut pas vous inquiéter. C'est arrangé. Poppy a fait le nécessaire. Il m'en a parlé tout à l'heure. Il connaît les Herschel depuis longtemps.

— Admettons, mais qu'est-ce qu'il fabriquait dehors ? »

Jay a hoché la tête, comme s'il avait prévu la question.

« Il y a une semaine je lui avais demandé de s'occuper de ces travaux de terrassement. Le chemin était complètement raviné et on avait un gros tas de gravier, à l'autre bout de la propriété. La famille Herschel loue une maison sur le terrain adjacent. Je continue à garer le bulldozer et quelques machines dans leur hangar.

— Et la police, vous y avez pensé ?

— Je l'ai rappelée ce matin. Ces gars-là et moi, on jouait ensemble quand on était gosses. Il n'y a pas de soucis. Herschel a eu une crise cardiaque, c'est évident.

— Pourquoi ça, évident ?

— On l'a retrouvé mort, assis sur le siège du bull, sans une égratignure. Herschel avait des antécédents cardiaques, une histoire de péricardite, d'œdème pulmonaire. Les gens qui travaillent dehors par tous les temps ont souvent... »

Je n'avais aucune envie d'écouter un profane me bassiner avec le jargon médical. « Vos copains ne vous ont pas demandé ce que vous fabriquez là-bas, la nuit, justement, où Herschel est mort ?

— Si, si.

— Et qu'est-ce que vous avez répondu ?

— Que je venais de signer le contrat de vente et que je voulais vérifier que les travaux de terrassement étaient bien terminés.

— Ce qui n'est pas *très loin* de la vérité, en somme.

— C'est en partie *la* vérité, Bill. Qu'est-ce que vous allez imaginer ? Herschel n'avait pas fini ce travail à temps, c'est pour cela qu'il était pressé de s'y mettre avant que la neige rende les choses impossibles. Il est sorti par ce froid de loup, il a pris le bulldozer et il a succombé à cette vacherie

d'infarctus, que voulez-vous que je vous dise ?

— Et s'ils viennent me poser la question, à moi ? »

Le visage soudain privé d'expression, Jay me fixait sans me voir, comme s'il contemplait dans un miroir le reflet de ses propres pensées. Il semblait chercher le fil d'une idée, d'une conviction.

« Je doute qu'ils vous interrogent », a-t-il enfin lâché.

Laissant tomber, j'ai décidé de l'entreprendre à propos de la validité du titre.

« J'ai vérifié les archives concernant cet immeuble, ce matin, et je crois qu'il y a un problème.

— Ah, bon. Vous croyez ? » Il s'est baissé pour ramasser les prospectus et les a jetés dans la poubelle. « Pas moi.

— La SARL Voodoo n'est pas le propriétaire en titre de cette maison.

— Oh, bon sang, mais je le *sais*, vieux, a-t-il soupilé en feuilletant le dossier photocopié. Ce n'est pas la mer à boire, et la paperasse, vous savez... Ce n'était pas la peine d'aller vérifier ça. En revanche, a-t-il ajouté en plantant ses yeux dans les miens, j'aurais besoin que vous ayez une petite discussion avec un type, ce soir.

— Jay, vous ne m'avez pas compris. Je pense que cet immeuble ne vous appartient pas.

— Évidemment qu'il m'appartient ! » Son poing s'est abattu sur le pilastre de la rampe d'escalier, l'ébranlant sur ses bases.

« Expliquez-moi, dans ce cas. »

Il s'en souciait comme d'une guigne — déjà il partait à l'assaut de l'escalier dont les marches craquaient sous son poids. « Il s'agit tout simplement d'une société-écran, Bill, il n'y a pas de quoi s'affoler. Un montage tout ce qu'il y a de classique. » Sa voix résonnait contre les plaques d'étain moulé du plafond, à des dizaines de mètres plus haut. « Franchement. Vous devriez savoir tout ça, avec l'expérience que vous avez. Non, ce que je veux, c'est que vous voyiez ce type ce soir, ne serait-ce que pour lui tenir la main, en vous présentant comme mon avocat. Dînez avec lui, ce serait bien.

— Ne comptez pas sur moi.

— Pardon ?

— Ce sera sans moi. »

J'ai tourné les talons, et, oui, j'aurais dû partir, là, tout de suite, à grands pas, sortir sur le trottoir plein de neige et ne m'arrêter qu'une fois arrivé dans une zone de probabilités plus sûres — seulement Jay m'a couru après, il m'a brandi sous le nez le bout de papier qu'il venait de tirer de sa poche de poitrine.

« Tenez. Pour hier soir, le contrat et tout.

— Je ne vous ai pas donné de facture.

— J'ai fait une estimation. »

Un chèque de vingt-cinq mille dollars. Un montant très généreux. Trop généreux, à vrai dire. Genre je te paye et tu la boucles. Je le lui ai rendu.

« Je n'en veux pas. Je ne veux plus être mêlé à ça.

— Bon, bon. Très bien.

— Cependant j'aimerais comprendre, d'un point de vue juridique, ce qui s'est passé hier soir. Apparemment le type de la commission des titres n'avait pas...

— Allez dîner avec cet homme ce soir. Rendez-moi ce service et vous aurez toutes les explications que vous voulez.

— Qui est-ce ?

— Le vendeur.

— Le propriétaire de l'immeuble ?

— Ouais.

— Et donc aussi l'actuel propriétaire de votre ferme ?

— C'est ça.

— Pourquoi avoir organisé ce dîner ?

— Je n'ai rien organisé. Il m'a appelé il y a environ une demi-heure parce qu'il a encore des papiers à me remettre. Il insistait. Je venais juste de déposer son fric, alors j'ai préféré être courtois. Je ne lui ai pas dit que je n'étais pas libre. Ce soir, c'est impossible pour moi. Vous pourrez lui poser toutes les questions que vous voulez, Bill. Il vous expliquera. C'est d'accord ?

— Il s'agit simplement de dîner avec lui ?

— Oui, oui. N'hésitez pas à l'interroger. »

J'ai haussé les épaules. Jay n'en demandait pas plus. Il s'est redressé. « Laissez-moi au moins vous faire visiter. Je vous montre d'abord les sous-sols. »

Nous sommes donc descendus à la cave, puis remontés dans les étages.

« Il y a huit espaces de bureaux en tout, m'a dit Jay. J'ai plusieurs baux de location à renégocier et je vous confie volontiers ce travail si ça vous intéresse.

— Non, merci.

— Comme vous voulez. En tout cas, c'est drôlement bien situé. Les gens aiment ces nouveaux quartiers branchés. Il y a plein de bons restaurants, dans le coin, des galeries d'art... » Il a tendu le doigt pour me montrer d'anciens trous de vis alignés à la verticale de haut en bas de la large cage d'escalier, poncés au papier de verre et rebouchés avec de la pâte à bois. « Vous voyez ? Autrefois il y avait un grand toboggan en métal installé au milieu.

— Pour évacuer ce qu'on fabriquait dans les ateliers.

— Exact. Au XIX^e siècle, des bonnets en poil de castor, et ensuite des chaises. Au début du XX^e, pendant un temps ce furent des gants de baseball. »

L'immeuble hébergeait désormais des entreprises qui manipulaient les symboles.

Jay a frappé à la porte de l'une d'entre elles, la Retro-Tech. Un jeune Indien nous a ouvert.

« M. Cowles est là ? s'est enquis Jay.

— Il est au téléphone, a répondu le jeune homme avec un accent très british.

— Je suis Jay Rainey, le nouveau propriétaire des lieux. Et voici Bill Wyeth, mon avocat. Je voulais me présenter. »

Le jeune homme s'est effacé pour nous laisser entrer. La boîte était petite, mais visiblement les affaires marchaient bien. Moquette verte, lampes de bureau en cuivre, classeurs en chêne, machine à café grand luxe. Des informations scintillantes défilaient sur une poignée d'écrans.

Jay a jeté autour de lui un regard satisfait.

« Vous avez parfaitement aménagé l'espace.

— Merci. Nous nous y sentons très bien.

— M. Cowles a fini, vous pensez ?

— Je vais voir. »

Il s'est éclipsé dans le couloir pour revenir quelques instants plus tard, suivi d'un homme élégant, grand et bien bâti, qui vingt ans plus tôt se défonçait sans doute sur les terrains de rugby.

« Bonjour, bonjour, s'est-il écrié avec une voix digne d'un présentateur de la BBC. Je suis David Cowles. » Ses yeux m'ont effleuré avant de se poser sur Jay. « Vous êtes le nouveau propriétaire, c'est ça ? »

Les deux hommes ont échangé une poignée de main, chacun visiblement étonné par la taille de l'autre.

« Ravi de vous rencontrer, a dit Jay. C'est très joli, chez vous.

— On s'est appliqués, c'est vrai.

— Qu'est-ce que vous faites, comme travail ? lui ai-je demandé.

— Oh, nous sommes un peu touche-à-tout, a-t-il répondu en souriant de cette réponse évasive. L'essentiel de notre activité consiste à construire des logiciels de gestion de portefeuille, et la boîte vient d'être cotée en Bourse, ça aide. Bref, on joue le jeu, on essaie de se débrouiller pour ne pas rater le bon train.

— Vous êtes installés depuis longtemps ? a voulu savoir Jay.

— Un peu plus d'un an.

— Vous étiez à Londres, avant ?

— Oui, c'est exact. » Cowles a jeté un regard interrogateur à Jay. « Si je ne me trompe vous avez déjà pris vos renseignements sur nous.

— Non, non. Ce n'était qu'une intuition.

— Vous voulez faire le tour du propriétaire ?

— Volontiers. Je n'ai vu le local qu'une fois, avec le vendeur, mais vous n'étiez pas là, je crois. »

La visite nous a pris quelques minutes. Derrière les photos de famille alignées sur son bureau, la pièce que s'était attribuée Cowles avait une vue agréable sur l'ouest, avec un paysage classique d'immeubles en brique de différentes hauteurs, aux toits en pente hérissés de cheminées étroites.

« Ça me rappelle Londres, a gloussé Cowles. Un peu, juste ce qu'il faut pour entretenir la nostalgie. »

J'ai remarqué les embouts de stylo mâchouillés dans le pot à crayons, plusieurs calembrets, des coupures de presse entassées, le cendrier plein de mégots. Cowles était un anxieux, un calculateur, un fumeur.

« D'après le bail vous avez quoi... ? Encore un an ?

— C'est cela. Cet emplacement est parfait, pour l'entreprise, et malgré la situation économique, le secteur est porteur.

— Vous voulez des locaux plus grands ?

— Je ne sais pas trop... » Cowles m'a adressé un clin d'œil : « Voyons si mon nouveau propriétaire est aussi arrangeant qu'il en a l'air.

— Les bureaux d'à côté sont vides.

— Oui, je sais.

— Mais j'ai peut-être quelqu'un d'intéressé.

— Dans ce cas, n'hésitez pas. En fait, j'ai assez de place, ici. »

Jay examinait la cloison de séparation. « Vous risquez d'être un peu dérangé par les travaux.

— Ça va être très bruyant ?

— Peut-être pas. Je peux m'arranger pour que ça vous dérange le moins possible, demander à l'équipe de travailler le week-end.

— Ce serait vraiment très gentil à vous.

— Entendu, alors. » Jay a pointé le menton vers les photos sous verre. « Sympathique petite famille...

— N'est-ce pas ? Merci. »

Cowles aussi les regardait, à présent. Sur l'une d'entre elles, une adolescente très brune, ravissante, tenait un petit garçon sur ses genoux. Il y avait aussi deux portraits de femmes, l'une nettement plus jeune que l'autre, et blonde, prises toutes les deux au côté de Cowles. « Oui, je sais, c'est bizarre, a-t-il dit en voyant mon air intrigué. J'ai perdu ma première femme il y a quelques années. C'est..., c'était la mère de ma petite fille, a-t-il ajouté en prenant la photo de la plus âgée des deux femmes. Alors il m'a semblé normal de la garder avec moi. » Il avait encore de la peine, cela se voyait. « Je me suis remarié dès que j'ai pu, surtout pour ma fille, vous savez. Vous avez des enfants, vous aussi ? m'a-t-il demandé.

— Oui. Enfin... Oui, oui, ai-je bafouillé avec l'impression d'avoir reçu un coup sur la tête. J'ai un fils. »

Un silence embarrassé s'est installé entre nous – trois hommes qui chacun se réfugiait dans le cocon de ses pensées. Cowles fut le premier à le rompre. « Eh bien, messieurs, a-t-il annoncé, il faudrait que je songe à travailler.

— Vous avez eu l'occasion de rencontrer les précédents propriétaires ? lui ai-je demandé. Une société au nom assez fantaisiste...

— Bongo & Associés, c'est à eux que vous pensez ? Je les ai rencontrés, oui, bien sûr. Des gens très abordables, qui ne font pas de chichis. Ils ont monté à Londres leur agence de location de bureaux sur New York. Ils proposent des aides en dollars ou en livres. Assez corrects, comme gars. Ils ne m'ont pas trop plumé. »

J'allais le questionner sur ses liens éventuels avec la SARL Voodoo quand des coups violents frappés à la porte d'entrée du rez-de-chaussée nous ont fait sursauter.

« Quelqu'un qui a dû oublier ses clefs, a dit Jay. Je vais aller voir. »

Laissant Cowles à ses occupations, nous avons redescendu le large escalier. Une silhouette éclairée à contre-jour par le soleil d'hiver se détachait derrière la vitre de la porte – une petite femme noire d'une soixantaine d'années, enveloppée dans un manteau pratique, les mains protégées par des gants, une casquette en laine rouge sur la tête.

« Il ne manquait plus que ça ! a grommelé Jay en tirant le battant. Madame Jones, c'est vous ? Vous avez fait tout le trajet pour venir jusqu'ici ?

— Oui, Jay Rainey, comme tu le vois.

— Vous ne voulez pas entrer ? » Elle l'a regardé, l'air buté, sans bouger d'un pouce. « Comment avez-vous... ?

— Poppy m'a dit que je vous trouverais peut-être là, alors j'ai frappé, et longtemps.

— Vous n'avez pas essayé la sonnette ?

— J'en ai pas vu de sonnette.

— Entrez, madame Jones. Venez vous mettre au chaud.

— Je rentre pas, non. Je vais dire là ce que j'ai à dire et comme ça ce sera fait. Je vais pas te prendre tant de temps que ça pour tes quatre vérités, Jay Rainey. Ça sera pas long, n'aie pas peur. »

Nous sommes donc sortis dans le froid, Jay et moi.

« Mon avocat, Bill Wyeth. »

Elle m'a salué d'un signe de tête, avec une moue lasse et dégoûtée. « Ah, comme ça tu as ton avocat avec toi. Tu m'attendais, Jay Rainey ?

— Non. Pourquoi ?

— Parce que c'est drôle que justement t'aies un avocat.

— Je suis simplement là pour visiter l'immeuble, ai-je risqué prudemment.

— Tu le savais que j'allais venir ? C'est Poppy qui t'a sonné ? »

Jay a secoué la tête. « Que voulez-vous de moi, madame Jones ? Je suis vraiment navré pour Herschel. J'ai fait envoyer des... »

Elle l'a coupé farouchement, en lui agitant une main sous la figure : « Ah, non, Jay Rainey ! Pas de ça avec moi. Je suis venue ici pour te dire qu'il te faut faire un geste, que tu le veuilles ou non.

— Quel genre de geste ?

— Pour la famille, malheureux. » Elle le fixait sans ciller de ses yeux usés au blanc jauni. « Herschel, l'a travaillé quelque chose comme quarante ans pour ta famille.

— Je sais bien.

— Il a fait tourner la ferme toutes ces années où c'était si dur pour les tiens, et quand ton papa est tombé malade, et après quand il est mort. Toi, tu étais presque jamais là. Tu le sais pas, non, comment que ç'a été.

— C'est vrai.

— Alors maintenant tu dois le faire, ce geste.

— Vous voulez de l'argent, c'est ça ?

— Exactement ! C'est ça que je veux, oui, de l'argent ! Herschel, il était tout ce qu'on avait. » Elle a jeté un regard courroucé à l'inconnu que j'étais et qui restait là à l'écouter déballer ses problèmes. « Tu connais mes garçons, les deux, Robert et Tyree, ils sont installés, maintenant, ils ont leurs petites familles, mais tu connais pas Tommy et son cousin Harold. » Jay se taisait. « Ils l'ont *mauvaise*.

— Je vois... » Ses yeux se sont brièvement posés sur moi. Il essayait de garder son calme.

« Ils l'ont *mauvaise*, je te dis, et ça promet rien de bon, a repris Mme Jones en tapant du pied par terre. Ce matin ils m'ont appelée pour me dire qu'ils avaient appris, par la femme à Tyree qui leur a raconté je sais pas quelles bêtises comme quoi le papa de son homme on l'avait laissé là dehors à geler, et tout, alors eux ça les a mis en rogne. Même que le bonhomme de l'ambulance paraît qu'il a pas pu faire autrement que le souffler avec de l'air chaud partout pour le décoller du siège du bull. » Elle levait le menton dans une attitude de défi. « C'est pas avoir de respect pour les gens, ça ! Écoute, cet homme-là était en train de mourir et personne lui a porté secours. Imagine-le, là, dehors dans le froid à appeler l'aide du ciel et personne, tu entends, personne en savait rien ! Personne qui s'en faisait pour lui et il est mort tout seul, *sans personne pour lui tenir la main* ! Mort là-bas parce qu'il avait le cœur malade, tellement malade qu'il a pas pu bouger ! La femme à Tyree leur a sorti tout ça. Elle était en colère, elle pleurait, ça la rendait folle. Folle, oui ! Et ça les rendait fous aussi, ces deux-là, tu peux me croire. C'est pas moi qui vais mentir pour dire tes quatre vérités, sûrement pas. Ces deux-là sont des garçons dangereux, Jay Rainey, et ils ont une bonne raison d'être mauvais, c'est tout ce que je dis. Personne a pensé à lui, voilà, personne s'est tracassé pour un pauvre vieux Noir ! Pourquoi se tracasser, hein, du moment que le pauvre Herschel était toujours là pour faire le boulot, même par moins je sais pas combien dehors ! Ton propre père il a jamais payé pour sa Sécurité sociale, à Herschel. C'est comme ça que lui se retrouve à toujours trimer. C'est comme ça qu'il se tue à la tâche, aussi ! À soixante-treize ans un homme a rien à faire dehors par un froid pareil, si tu veux que je te dise, et nous qu'on est de sa famille, ça nous rend mauvais ! Tu entends ? *Mauvais* ! Ce Harold, tu sais, toujours il passait voir Herschel. Il est costaud Harold, maintenant, il s'est mis dans un club ou quelque chose comme ça, ici, en ville, l'argent lui tombe tout cuit dans la bouche, il a des gars qui travaillent pour lui et c'est un jeune qu'il vaut mieux pas chercher, crois-moi. Il a entendu toute l'histoire et je sais, moi, qu'il est pas content. Il a un sale caractère, ça ! Ce qu'il a pas fait, *ooh* ! J'aime mieux pas t'en parler. Il est sorti de prison y a cinq ans, et je crois bien qu'il l'avait pas volé, en plus. Je préfère pas penser à ce qui lui passe par la tête, à çui-là. Ho, ho, ça non ! j'ai toujours dit, moi, qu'il était dangereux ce garçon. » Mme Jones hochait la tête et pinçait les lèvres, dans

une mimique qui avait pour effet de rendre sa petite comédie aussi transparente que convaincante.

« Toi, Jay Rainey, a-t-elle repris en sentant qu'elle venait de marquer un point, tu as bien traité Herschel et c'est à cause de ça que j'ai pensé que je devais t'avertir. » Elle s'est à nouveau interrompue, le temps de laisser Jay s'imprégner de ses paroles, puis s'est adressée à moi comme si sa mise en garde me concernait aussi. « C'est que je peux pas les contrôler, ces gamins, vous comprenez ? D'ailleurs ce sont plus des gamins, mon Dieu ! Ils se débrouillent sans moi depuis qu'ils ont quatorze, quinze ans. C'est des hommes, maintenant. Ils habitent ici, en ville, presque tout le temps. » Elle a détourné les yeux, et je me suis demandé si ce n'était pas pour surveiller le bout de la rue. « Pour Harold, paraît qu'il a eu de la veine d'écoper du temps qu'il a fait, que ce type il l'avait tellement amoché que...

— Dites-leur de ma part que nous allons trouver un arrangement honnête...

— Hum. Ils veulent cent mille dollars.

— C'est beaucoup d'argent, madame Jones. »

Elle m'a regardé, l'œil sombre. « Expliquez-lui, vous, m'sieur Wyeth.

— Quoi donc ? ai-je demandé en dévisageant Jay.

— Expliquez que non, c'est pas beaucoup d'argent. Même une vieille femme comme moi le sait, ça ! Y a des tas d'autres choses qui coûtent bien plus. Des tas d'ennuis qui coûtent plus.

— Madame Jones, s'est interposé Jay, Herschel était cardiaque. Combien de fois son cœur a-t-il failli lâcher ? Quatre ? Je l'ai moi-même emmené à l'hôpital, un jour. J'ai payé le médecin je ne sais combien de fois. »

Elle l'écoutait, les bras croisés, le visage fermé.

« Ouais, et aussi vous l'avez envoyé bosser dans le froid.

— Je lui en avais parlé la semaine dernière, alors qu'il faisait encore bon, a répliqué Jay d'une voix ferme. Il en avait peut-être pour quatre heures de travail. À mon avis, il s'est dit que ça pouvait attendre et le froid est arrivé d'un coup.

— Non, c'est pas comme ça, a-t-elle fait en secouant la tête. Il était déjà allé là-bas cinq, six jours avant, et sûrement qu'il avait fini parce que ce jour-là il l'avait réservé pour sa gelée. Il ramasse toujours les pommes tombées dans l'herbe en novembre, il se les range à la cave et il commence à faire sa gelée quand il a fini de travailler la terre pour l'hiver. Herschel et moi, tu sais, on s'est connus toute la vie. Je le *connais*, oui. Il avait ses petites habitudes. Ton travail, dehors, il l'avait fini ! Il avait cinq gros seaux de pommes sur sa table de cuisine, ce matin-là, et son couteau à éplucher, et sa planche et tout, il avait son sport à la télé, il comptait sûrement pas se servir du bull et sortir sous la neige, en plus ! »

Jay s'est redressé pour mieux la contredire. « Non, madame Jones, pour moi il n'avait pas fini et la preuve c'est qu'il a pris le bulldozer. Je n'ai pas mis les pieds là-bas de toute la semaine, et même...

— Il a discuté de ça avec moi, a-t-elle protesté sur un ton strident. Comme quoi vous arrêtiez pas de le relancer au téléphone et de répéter qu'il fallait absolument terminer pour telle ou telle date, et un jour qu'il était malade il s'est quand même traîné dehors malgré que je lui disais qu'il était pas en état. Sauf que c'était déjà presque il y a une semaine, Jay Rainey ! Le boulot, il l'avait *fini* ! Hier, il a lavé ses pommes et puis il est descendu à la cave et il a vu qu'il avait pas assez de pots, alors il a sorti la voiture et tout ce que je sais, moi, c'est qu'il est pas rentré à la maison. L'heure tournait, tournait, nous on était là à se ronger les sangs ! Et à quatre heures du matin quelqu'un appelle pour dire qu'on l'a trouvé mort ! Dans un bulldozer ! Ce n'est pas moi qui saurais dire qu'est-ce qu'il fichait là-bas, mais on me sortira pas de l'idée qu'il avait pris cet engin parce qu'il devait travailler pour toi.

— Mais s'il avait déjà... » Jay n'est pas allé au bout de sa phrase, sans doute parce qu'il venait de se rendre compte qu'il portait atteinte à la mémoire d'un mort. « De toute façon, on ne peut rien y changer. Nous trouverons un arrangement acceptable. »

Zéro à zéro. Une idée, pourtant, me trottait dans la tête.

« S'il vous plaît, madame Jones. Juste par curiosité, est-ce que vous savez quel était le match retransmis à la télé ? Les Knicks jouaient ?

— À votre place je me trouverais un autre avocat, a-t-elle répondu en s'adressant à Jay.

— Tiens ? Pourquoi ?

— Il me fait dire ce que j'ai pas dit.

— Quoi donc ?

— Herschel, tout ce qui l'intéresse, c'est voir Tiger Woods envoyer loin la balle. »

Un des tournois de golf d'hiver, dans les premières manches.

« Ah, je me suis trompé, en effet.

— Vous voyez ?

— Je pensais que vous parliez d'hier soir.

— Herschel serait jamais parti avec le bull de nuit ! Vous croyez qu'il est fou ou quoi ? C'était après le déjeuner. » Elle nous jetait tour à tour des regards ulcérés. « Pourquoi on parle de tout ça, d'ailleurs ? Je m'en vais dire à ces garçons que tu vas le donner à la famille, cet argent, Jay Rainey. Je m'en vais leur dire que c'est même *de bon cœur* que tu payes, et qu'en plus tu as trouvé que c'était un prix *honnête*, un prix *juste* ! Et aussi que tu as très *mal* pour ce qui est arrivé à Herschel. C'est ça que je vais leur dire, oui. Ils comptent bien que je les appelle ce matin. Ils t'ont à l'œil, tu sais. Cet immeuble-là, ils savent que tu viens de l'acheter et c'est de moi qu'ils le tiennent. Poppy m'a filé le numéro et moi je leur ai donné. Tu vois ? Je m'en vais leur dire que tu as promis de payer. Avec un peu de chance ça passera, mais je suis pas cent pour cent sûre. Je peux plus les contrôler, ces garçons, Jay Rainey. Ils font ce qu'ils *veulent*, maintenant ! Ils se pavanent avec leurs filles et leurs voitures et va savoir quoi, et moi ça me dépasse. » Mme Jones a

reboutonné le col de son manteau, tiré sur ses gants pour les ajuster. « Bon, alors j'y vais. »

Sans rien ajouter d'autre, elle a pivoté sur ses talons et s'est éloignée en trotinant sur le trottoir enneigé. Je me suis tourné vers Jay.

« Cette petite bonne femme vient de vous soutirer un *joli* paquet de fric.

— Il faut que je fasse quelque chose pour eux, c'est obligé, a soupiré Jay en la suivant des yeux, mais il n'est pas question que je paye pour toute la vie de Herschel. Il était censé niveler la route, c'est tout, rajouter du gravier dans les trous. Je l'avais payé d'avance et je lui avais bien recommandé de s'y mettre tant qu'il faisait encore doux et sec, ne serait-ce que parce que le travail au bulldozer est plus efficace, dans ces conditions. J'étais sûr qu'il avait fini. Ce n'était pas si terrible, comme boulot.

— Qu'est-ce qu'il faisait si près du bord ?

— Je n'en sais rien. Comment le saurais-je, vu que tout était recouvert par la neige ? Et, bon sang, pourquoi le levier du bull était-il bloqué en marche arrière ?! Enfin, ne vous mettez pas martel en tête pour ça, d'accord ? C'est mon problème. »

J'étais content de l'entendre le dire.

« Que pensez-vous de Cowles, le type qu'on vient de voir là-haut ? a-t-il repris.

— Il a l'air bien.

— Vous avez vu les photos de famille ? Sa première femme était superbe. Il devait en être très amoureux. »

C'était une remarque étrangement compatissante, et elle nous a soudain plongés dans un silence qui n'avait rien d'embarrassant. L'amitié entre hommes se noue parfois ainsi, je crois. La prise de décision est rapide. Jay a longuement contemplé ses mains avant de laisser son regard se perdre au loin. L'instant avait quelque chose de vulnérable, de provisoire, et j'y étais attentif. L'homme, j'imagine que vous serez d'accord avec moi sur ce point, est une sorte d'animal à coquille. Il s'applique à présenter au monde une surface endurcie – son visage, ses discours, son comportement –, mais bien souvent ses traits ne sont pas vraiment en corrélation avec la créature qui vit au fond de la coquille. Dans ce contexte, « endurci » signifie pour moi cohérent, capable de dévier les coups, d'être reconnu par les autres – sûrement pas immuable, et à vrai dire même plutôt le contraire. Il n'empêche que la coquille est toujours là et qu'elle pousse de l'intérieur vers l'extérieur. Elle s'écaille, elle se fissure, mais la chose frissonnante qu'elle abrite reste pour la plus grande part invisible. Les apparences sont moins trompeuses qu'incomplètes. On comprend ce qu'on voit, mais on comprend aussi ce qu'on ne voit pas. Pendant un court moment, Jay a quitté sa coquille et il ne songeait plus à se protéger de ma curiosité ou de mon jugement.

« Oui, il devait être complètement fou d'elle, a-t-il répété. Vous aussi, vous êtes hanté par une femme ?

— J'ai été marié.

— Ah, oui ?

— Elle m'a quitté.

— Vous disiez que vous aviez un fils ?

— Oui. Je ne l'ai pas vu depuis... » Je n'ai pas pu arriver au bout de la phrase.

Jay a ouvert la bouche mais n'a rien ajouté. Au contraire de l'attitude qu'il affichait encore une demi-heure plus tôt, il semblait fatigué, ou découragé, sur le flanc, vraiment, et il m'est venu à l'idée que pour la troisième fois en vingt-quatre heures j'étais témoin de ce cycle : d'abord dans le Havana Room, où au début il était en forme, puis devant le restaurant, où il semblait abattu ; ensuite je l'avais vu très en forme quand il avait récupéré le bulldozer, puis abattu lors du retour à New York.

« Ça va ? lui ai-je demandé.

— Oui, oui. » Il s'est secoué. « Tenez, a-t-il dit en me tendant un bout de papier avec une adresse en ville, dessus. C'est là que vous dînez.

— Que je quoi ?

— Que vous retrouvez ce type pour moi, ce soir. À dix-huit heures. Le viticulteur chilien.

— Il s'appelle comment ?

— Marceno, quelque chose comme ça.

— Pourquoi ne pas y aller vous-même ? Ça paraît plutôt important.

— J'ai un autre rendez-vous.

— Qui passe avant celui-là, vraiment ?

— Oh, oui, vraiment », a-t-il confirmé en évitant mon regard.

J'irais, je n'irais pas, je verrais bien. Il valait mieux m'en entretenir d'abord avec Allison. Au fond c'est peut-être ce que je voulais, m'entretenir avec elle. J'ai arrêté un taxi qui remontait vers le nord et j'ai indiqué l'adresse du steak house au chauffeur, haut et fort pour couvrir les infos débitées par la radio. Il a grogné et a redémarré son tacot poussif. Bientôt la pluie s'est mise à ruisseler sur les vitres, subite et sombre trombe d'hiver qui dégoulinait du ciel. Rencogné sur la banquette, je regardais filer le bas de Manhattan avec l'impression d'être emporté dans un torrent d'informations décousues qui m'arrivaient de tous côtés, capable de les interpréter jusqu'à la dernière goutte mais soustrait à leur glaciale humidité collective. Cette idée m'amena à examiner le bout de papier que Jay m'avait remis. Il y avait recopié l'adresse du restaurant en lettres majuscules penchées, mais ce n'était pas cela qui m'intriguait. Apparemment, ce bout de papier avait été arraché à une feuille à en-tête, car au verso on lisait ces quelques mots imprimés : SÉCURITÉ – FIABILITÉ – DÉLAIS DE LIVRAISON RAP... Je me demandais de quoi il pouvait bien s'agir et pourquoi Jay avait besoin de matériel prétendument sûr, fiable et rapidement livré.

Un quart d'heure plus tard j'étais assis à la table 17 et je m'interrogeais sur

les soupes du jour.

Allison est arrivée après qu'on m'eut servi, sa tablette à la main.

« Bonjour, cher maître du mystère, a-t-elle dit en autorisant son index à me frôler l'épaule. Qu'avez-vous fait cette nuit ?

— Jay ne t'a pas appelée, aujourd'hui ?

— Pas encore. » Elle a haussé les épaules. « Alors ?...

— Franchement, ce sont plus ses affaires que les miennes.

— Voyons, tu peux bien me le *dire*.

— On a visité son domaine.

— C'est tout ?

— C'est tout. »

Allison n'appréciait pas mon laconisme. « À quelle heure est-ce que vous êtes rentrés ?

— Il m'a laissé devant chez moi un peu avant cinq heures. Écoute, Allison, je veux que tu m'inscrives sur la prochaine liste d'invités du Havana Room. Débrouille-toi pour me faire inviter. »

Elle a jeté un regard autour d'elle pour vérifier que personne n'écoutait. « Tu y seras. Je te l'ai promis et tu y seras.

— C'est quand, la prochaine fois ?

— C'est très irrégulier. Tu le sais.

— Entre une fois par semaine, une fois tous les quinze jours ? Oui, j'ai remarqué.

— Dès que Ha sera prêt.

— Tout dépend de Ha, donc. Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que Ha est un artiste, même si ça ne saute pas aux yeux.

— Un artiste ! Et c'est quoi, son truc ?

— Je te laisse la surprise, d'accord ? »

Je revoyais le Chinois déplier son linge blanc, et l'instrument étincelant entraperçu entre les plis.

« À propos, cet endroit n'a jamais appartenu à Frank Sinatra. Pas sous son nom, en tout cas.

— Oh, je sais. Encore une des histoires de Lipper. Tu as vérifié ?

— Oui, j'ai vérifié.

— Le vieux Lipper est un bonimenteur de première.

— Lui non plus n'est pas propriétaire de l'endroit.

— Bien sûr que si !

— Non. Pas du tout.

— L'établissement est à lui, Bill. J'en suis sûre.

— Tu te trompes. Il appartient à une société tout ce qu'il y a d'officiel. Lipper doit avoir un contrat d'exploitation.

— Tu veux dire qu'il est simplement *locataire* ?

— Ça m'en a tout l'air. »

Allison a poussé un soupir. « Je lui ai demandé de me donner un

pourcentage sur les bénéfices, mais il ne l'a pas fait. Et tu sais quoi ? » Elle s'est penchée vers moi en taquinant sa lèvre inférieure du bout des dents. « C'est *mon* restau. Je le dirige, je le fais tourner. Ici c'est *chez moi*, Bill. Lipper ne fait rien. Il regarde les papiers que le comptable lui envoie toutes les deux ou trois semaines et il débarque avec son infirmière. Mais celle qui se tue à la tâche pour lui, c'est moi. » Un des serveurs lui faisait signe. « Il semble qu'on ait un problème de poisson, a-t-elle dit. Je reviens. »

Je l'ai regardée s'éloigner. La question de savoir à qui appartient un bien déterminé est toujours intéressante. En l'occurrence, pour le restaurant, on avait premièrement un propriétaire dûment enregistré (une raison sociale), deuxièmement quelqu'un, Lipper, qui se présentait comme le propriétaire en titre, et enfin une tierce personne, Allison, qui revendiquait des droits moraux sur cette propriété. Le cas est assez fréquent, il est vrai. Quiconque a un peu tâté du droit immobilier sait qu'il met le doigt dans un engrenage où trop souvent les décisions sont motivées par des pressions énormes couvrant un vaste champ de déboires – mort, divorce, maladie, bêtise, cupidité, écarts sexuels, et j'en passe. Tout ce qui habite l'esprit humain finit par s'exprimer sous forme de pierre et de brique, manière de dire aussi qu'il y a toujours anguille sous roche. J'étais installé depuis moins d'un an quand j'ai eu un jour la visite d'un petit Portoricain râblé. Propre sur lui, modeste ; il avait fait l'effort de mettre une chemise correcte, mais pas de cravate. Mes associés du cabinet me l'envoyaient parce qu'ils ne le jugeaient pas à la hauteur de leurs pharamineux honoraires. J'ai d'abord pensé comme eux, mais il m'a suffi d'une minute pour réaliser mon erreur. Cet homme m'a expliqué qu'il venait me voir, moi et pas n'importe quel avocat du Queens, parce qu'il voulait que son problème soit traité dans le calme et le respect de la loi. Il souhaitait, sans toutefois aller jusqu'à le dire, la protection culturelle d'un cabinet d'avocats ayant pignon sur rue et une clientèle honorable de Juifs et de Blancs bon teint. Condamné par un cancer de la prostate, il devait régler ses affaires au plus vite. Il possédait en propre trois immeubles d'appartements, un atelier de carrosserie, un garage, une entreprise spécialisée dans le nettoyage des fosses septiques à Long Island, une participation pour moitié dans une station d'essence et un certain nombre d'autres biens de moindre importance. Il était arrivé aux États-Unis en 1962 et avait trouvé à s'embaucher comme peintre en bâtiment. « Au bout de trois ans que j'étais là, je suis allé voir mon ami qui tient une boutique de traiteur et je lui ai demandé qu'est-ce qu'il faisait avec ses sous, et lui il m'a répondu qu'il achetait de la pierre. Pourquoi ? je lui ai demandé. Et il m'a dit : parce que la pierre fait des petits. La pierre fait des petits. L'argent, il n'en fait pas comme la pierre. »

Ses jours étant comptés, il voulait disposer de ses biens avant que sa famille ne commence à se les disputer, ce qui aurait eu pour résultat d'en diminuer la valeur. Autre motif non moins important, il avait quatre enfants illégitimes, de trois femmes différentes. Son épouse ignorait l'existence de ces maîtresses, qui ne se connaissaient pas entre elles. L'une d'elles, m'a-t-il

avoué entre deux quintes de toux – « dans le temps, quand j'étais jeune et *guapo*, vous savez, avec tous mes cheveux » – avait fait partie de la troupe des Rockette, trente ans auparavant, s'était mariée depuis, à deux reprises, et elle vivait à présent dans un minuscule appartement à Brooklyn. « Oh, ça, a-t-il dit en souriant à l'évocation de ce souvenir qui lui faisait briller les yeux, c'était une sacrée baiseuse. Elle a bien failli me casser le pénis. » Sa liaison avec une autre de ces femmes avait duré plus longtemps. Leur fils était né avec un problème cardiaque qui lui interdisait les exercices physiques fatigants. Sa mère s'en était occupée quinze ans durant, sans jamais se plaindre, m'a confié mon client – et là-dessus il s'est mis à pleurer. « Jamais il n'a joué au ballon, jamais il ne s'est baigné dans la mer. » Il s'était arrangé, a-t-il ajouté, pour qu'un de ses cousins épouse cette femme et devienne le père de l'enfant. Étonnamment, le plan avait marché. « C'est la meilleure chose que j'aie faite de ma vie », estimait-il. Il voulait vendre ses biens pour mettre ses bâtards à l'abri du besoin, et estimait leur valeur totale à dix ou douze millions de dollars. Je n'étais qu'un jeune fat de vingt-cinq ans qui croyait encore que le droit était ce qu'on vous enseignait en fac, et je lui ai promis de me pencher sur son cas. J'ai tenu parole. À elles toutes, les propriétés de mon client valaient dix-neuf millions de dollars. Il est mort quinze jours après le bouclage du dossier. Il a signé les papiers sous respirateur artificiel, entre deux doses de morphine.

Dans le même genre, je pourrais parler du promoteur immobilier milliardaire qui avait acheté ce vieil hôtel grand luxe, non loin de la Bibliothèque publique de New York, et investi cent seize millions de dollars dans sa rénovation à seule fin de pouvoir y pousser le fauteuil roulant de sa mère et de se vanter d'être là chez lui. Il n'avait mené sa carrière, magnifiquement réussie, que pour impressionner sa mère. Je tenais ces renseignements de la bouche de sa sculpturale épouse, qui me les avait confiés lors d'une réception à bord d'un yacht sur le détroit de Long Island. Ses seins étaient deux parfaites ogives de chair dont on se disait, en trouvant cela louche, qu'ils avaient l'air vrais. C'était la troisième femme de ce type, et elle n'était pas sans savoir qu'elle avait encore un ou deux ans devant elle avant de se retrouver sur le marché. Je la voyais comme quelqu'un de bien, mais faible, dont la beauté s'était anémiée à force de n'attirer que des hommes désireux de la conquérir. Après avoir fini son verre, elle avait soudain jeté le glaçon et la rondelle de citron dans l'océan. Le verre avait suivi, le visage splendide s'était tourné vers moi, accompagné d'un regard sombre, et elle avait lâché d'un trait : « Tout ça à cause de sa mère qu'il déteste ! » J'avais opiné sans mot dire. « Pourquoi ne veut-il pas d'enfants ? avait-elle continué. C'est tout ce que *je* lui demande. » Son mari l'avait remplacée dans l'année, et une fois l'hôtel fin prêt il m'avait invité à l'inauguration. Je ne pouvais pas faire autrement que remarquer la mère du richissime promoteur : assoupie dans son fauteuil rembourré, elle dormait la bouche ouverte, dentier à l'air, sa canne coincée entre ses genoux osseux.

Allison revenait me trouver de sa démarche chaloupée.

« Le poisson ! s'est-elle exclamée à mi-voix. On pourrait penser qu'il n'y a rien de plus simple ! Il y a des gens pour le pêcher, des gens pour l'acheter, des gens pour le faire cuire. » Elle s'est laissée tomber sur la chaise en face de moi. « Je devrais peut-être en confier la supervision à Ha.

— Tu crois que c'est son rayon ?

— Ha est un expert en poissons. »

Cette conversation m'intéressait modérément ; mes pensées revenaient sans cesse aux événements de la nuit.

« Allison, je me pose quelques questions à propos de Jay. Tu sais dans quelle branche il travaille, au juste ? »

Elle a inhalé à fond, puis lentement relâché son souffle.

« Non, je l'ignore.

— Il n'en parle jamais ?

— Il me semble l'avoir entendu dire qu'il s'occupait de chantiers de construction.

— Quand tu lui téléphones, dans la journée, tu l'appelles où ?

— Je ne l'appelle *pas*, a-t-elle répliqué avec un petit sourire triste.

— Tu ne l'appelles pas ?

— Non. C'est drôle, hein ?

— Lui, il t'appelle ?

— Oui.

— Tu es déjà allée chez lui ?

— Non.

— Tu sais où il habite ?

— Non.

— Tu n'as pas un numéro où le joindre ?

— Non.

— Non ?

— C'est embarrassant. Non, je ne sais pas comment le joindre.

— Tu n'as pas son numéro chez lui ?

— Non.

— Ni celui de son portable, de sa boîte ? Je suis certain qu'il a un portable. »

Allison gribouillait sur le bord de sa tablette. « Il m'arrive de penser qu'il ne m'aime pas. Ça m'embête.

— Pourquoi ? Parce qu'il ne te raconte rien de sa vie ? Tu as regardé sur Internet ?

— Bien sûr. Rien trouvé.

— Donc, il t'appelle et il te demande si tu veux le voir ?

— C'est à peu près ça.

— Ça va contre toutes les règles de survie des jeunes battantes célibataires de New York, non ?

— Je les ai oubliées, ces règles.

— Qu'est-ce que vous faites, tous les deux ? Excuse-moi, mais j'ai besoin de mieux cerner le personnage.

— Il m'appelle ici. On se retrouve chez moi.

— Ensuite ?

— Ben, tu sais.

— Essaie d'être plus précise.

— Bon, en principe, on passe un moment plutôt agréable, après je lui prépare de quoi grignoter.

— Si je comprends bien, vous ne passez pas la nuit ensemble ? »

La question l'a prise de court. « D'habitude, non.

— Vous vous voyez quand, alors ?

— Dans l'après-midi, quand c'est calme ici, vers trois, quatre heures.

— Vous ne sortez jamais dîner ?

— Pas souvent. Il prétend qu'il préfère me voir chez moi.

— Et toi, tu supportes ça parce que... »

Allison s'est mordu la lèvre, elle a baissé les yeux et s'est mise à farfouiller dans son sac à la recherche d'une cigarette. J'avais déjà insisté lourdement et je comptais bien insister davantage. « Les visites ne doivent pas durer bien longtemps, si ? Une heure, deux, peut-être ?

— Exact, a-t-elle soupiré. Où veux-tu en venir ?

— Je trouve ça plutôt bref pour un rendez-vous amoureux.

— Tu n'as pas répondu !

— Est-ce qu'au début il est très énergique et à la fin complètement vanné ?

— Oui ! C'est encore arrivé la dernière... » Elle s'est interrompue net, distraite par l'intrusion d'un gros bonhomme en tablier blanc qui venait de surgir dans la salle. Le chef des cuisines.

« Je ne peux rien en faire ! tonnait-il. Toujours cet espadon de malheur !

— Vous voulez que je vienne voir ? a demandé Allison.

— Il est bon à jeter ! C'est insultant ! Ce type n'est pas un grossiste, c'est un escroc ! Il débarque ici et il nous dit, tenez, prenez ma merde, ma merde délicieuse, et réglez-vous avec ! Voilà comment il nous traite. »

Sur ces paroles, le gros a tourné les talons pour repartir vers ses cuisines.

Allison s'est levée. « Ça t'amuse de voir le genre de problème qui me tombe dessus, aujourd'hui ? »

Elle m'a entraîné derrière la porte battante percée d'une petite fenêtre, le long des immenses tables de préparation où les récipients en acier valsaient. Un Mexicain lavait le sol au jet. Le chef nous attendait, un poisson décapité mesurant près d'un mètre de long posé devant lui sur l'égouttoir humide. À l'œil, je l'aurais étiqueté thon albacore. Quelqu'un avait commencé à le nettoyer.

« Je ne vais pas manger de cette merde, a craché le chef. Regardez ! »

Le poisson avait été fendu en deux dans le sens de la longueur. Il souleva une moitié de la chair rosée afin de révéler le tube laiteux, de la grosseur d'un crayon, qui sinuait à l'intérieur du corps. Long de cinquante à soixante

centimètres, il se rétractait mollement au toucher.

« C'est bon, je vois, a déclaré Allison. Je vais l'appeler. » Puis, se tournant vers moi : « Il faut que je m'en occupe.

— Des vers ! Des parasites ! hurlait le chef derrière nous comme nous nous apprêtions à partir. Je n'en veux pas ! Des vers, pouah ! » Il a saisi son hachoir et entrepris de transformer l'animal en bouillie. Nous avons reculé d'un pas. « Les... vers... pouah ! Fini... les... vers ! » La viande rouge était déchiquetée, atomisée. « Sa-laud... de pois-son-nier ! Dites-lui... de livrer... du... poisson ! »

Parmi les innombrables lieux improbables de Manhattan, il en est un qui, de l'intérieur, ressemble à une maison flottante du Cachemire perchée à quinze étages au-dessus de Central Park, côté sud. Pleine de coussins, d'étoffes, de statues du dieu Ganesh, c'est en plein ciel un nid d'amour de pacha dont toutes les surfaces sont gravées, décorées, et dont la torpeur somnolente est à peine troublée par des accents de cithare. Vu de là-haut, le parc est un grand lac sombre bordé par le flot clair des lumières des taxis qui, tels des sous-marins miniatures, s'enfoncent sous les arbres pour gagner les appartements brillamment éclairés visibles sur l'autre rive. Les flammes des nombreuses bougies allumées dans la pièce tremblotent sur les vitres, créant l'étrange illusion que des dizaines d'explosions silencieuses secouent les bosquets d'arbres.

Cette pièce est en réalité un petit restaurant. Deux tables seulement tiennent dans la largeur et j'étais assis à l'une d'elles. Dans mon unique beau costume, je caressais du bout des doigts une cuiller en cuivre ciselée en attendant Marceno, le nouveau propriétaire de la ferme où Jay avait grandi. En face de moi, muette, se tenait une femme aux yeux noirs et au nez minuscule resserré à la perfection par un chirurgien expert, un nez petit, pointu, parfait. Sa petitesse mettait en valeur la bouche énorme et magnifique, une bouche qui recelait mille promesses, celle notamment de se transformer en grotte de délices capable d'accueillir les urgences les plus torrides pour peu que sa propriétaire accepte enfin de se *détendre*. J'avais eu le plus grand mal à ne pas fixer la bouche lorsque la femme s'était présentée : Mlle Allana, associée new-yorkaise de M. Marceno. Un nom qui évoquait ceux, synthétiques et apaisants, dont on baptise les voitures ou les médicaments. Mlle Allana s'exprimait avec un accent d'Amérique du Sud, sec et rythmé, et ne voyait pas, je l'ai compris, de raison de s'engager dans une conversation à bâtons rompus. Elle restait donc là, immobile, contemplant en imagination un endroit lointain où, service compris, les mateurs de bouche fauchés dans mon genre n'étaient pas autorisés à pénétrer.

« Ah, monsieur Rainey ! » s'est exclamée une voix dans mon dos, celle de Marceno en personne, bas sur pattes, teint hâlé et sourcils charbonneux. Aussi sûr de lui que riche, ai-je pensé. Il a posé sa mallette et m'a serré la main.

« Je ne suis pas Jay Rainey », ai-je dit avant de me présenter.

Mains jointes, il tapotait le bout de ses doigts, un sourire retors aux lèvres.
« Alors vous êtes l'homme qui m'a coûté si cher, hier soir. »

Cher ? Pour lui cette somme n'était qu'une bagatelle, mais j'ai acquiescé, bien sûr. Il a regardé Mlle Allana, sourcils frétilants, et s'est à nouveau adressé à moi : « C'est vous que j'aurais dû engager, à la place de M. Gerzon.

— Je me suis simplement efforcé de protéger les intérêts de mon client.

— Naturellement. Et pourquoi votre client n'est-il pas là ?

— Un empêchement de dernière minute.

— Je vois. » À nouveau il s'est tourné vers la femme qui manifestait vis-à-vis de notre échange une indifférence douloureusement érotique. « Ce sont des choses qui arrivent. Je suis heureux qu'il m'ait envoyé son représentant. La vue vous plaît, mademoiselle Allana ? »

Cela ressemblait à une espèce de langage amoureux codé, car elle a opiné, et le sourire éclos sur sa bouche évoquait la dilatation lente et moite de la gueule d'une créature marine sentant l'heure du repas approcher.

« Laissez-moi vous exposer le problème, monsieur Oui-Yes, a repris Marceno lorsque nous eûmes passé la commande. Nous avons acheté le terrain qu'a vendu M. Rainey.

— Plus exactement, il a échangé son terrain contre votre immeuble.

— Je dirai les choses autrement. Le nouveau propriétaire de son terrain est une société nommée la SARL Voodoo. Un nom plein d'humour, *Voodoo*. Nous sommes d'accord ?

— D'accord.

— Nous avons acheté la SARL Voodoo.

— Quand ?

— Avant l'échange des biens.

— Est-ce que l'échange conditionnait votre rachat de Voodoo ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas avoir plutôt attendu que l'échange soit conclu ?

— Ce n'était pas nécessaire. Nous savions qu'il aurait lieu. »

J'ai acquiescé d'un battement de cils.

« En somme, vous avez acheté la société-écran qui a ensuite échangé son immeuble de bureaux contre un bout de terrain ?

— C'est cela. »

Je n'y étais toujours pas. « Vous êtes au courant de l'existence de Bongo & Associés ? Il se trouve que cette entreprise est propriétaire en titre de l'immeuble de Reade Street.

— Vous vous compliquez la vie, a rétorqué Marceno en se carrant contre le dossier de sa chaise. Bongo possédait l'immeuble, en effet. Ils l'ont transféré en bonne et due forme à une nouvelle entité commerciale, Voodoo. La passation s'est faite il y a trois jours.

— Ce qui explique pourquoi le changement de titre ne figure pas encore dans les archives municipales.

— Tout à fait. Je vois que vous avez vérifié. »

Sa patience à mon égard ne serait pas illimitée, c'était clair. M. Marceno avait d'autres sujets à aborder avec moi.

« Je voudrais simplement m'assurer que j'ai bien saisi. Bongo & Associés, un groupement d'investisseurs britanniques, s'est d'abord porté acquéreur de l'immeuble de Reade Street. Un investissement immobilier tout ce qu'il y a de classique. Ils ont transféré cet achat au nom d'une nouvelle société baptisée Voodoo, et ils ont vendu Voodoo à votre propre entreprise. Là-dessus, Voodoo, qui désormais vous appartient, échange l'immeuble contre trente-cinq hectares de terrain à Long Island, sur la branche nord.

— Exactement.

— C'est un peu ridicule, non ?

— Comment ça ?

— Qu'est-ce qui vous empêchait d'acheter directement le terrain à Jay ? »

À son sourire étrangement sadique, j'ai compris qu'il me prenait pour un idiot fini.

« Pour la bonne raison, monsieur Oui-Yes, que votre client ne le vendait pas.

— Comment cela ?

— Il ne voulait pas *vendre* son terrain, il voulait *l'échanger*, et contre cet immeuble. »

L'envie de contempler la bouche extraordinaire me démangeait, mais cela m'aurait distrait.

« Il ne voulait donc pas d'argent, pour le terrain ?

— Non, il lui fallait absolument l'immeuble.

— Cet immeuble-là entre tous ?

— Oui. Honnêtement, je ne comprends pas pourquoi il a négocié de cette façon. Un immeuble, ce n'est jamais qu'une petite boîte de briques. La terre, c'est du solide. Un vignoble, c'est du solide, monsieur Oui-Yes. Cela étant, je ne suis pas impartial. » Il a regardé Mlle Allana. « Je suis un romantique, c'est mon point faible. »

La bouche a esquissé un sourire, les yeux noirs se sont détournés.

« Sur le plan des impôts, c'était probablement plus avantageux, ai-je dit en réfléchissant tout haut. S'il avait d'abord vendu le terrain, il aurait dû acquitter une taxe sur la plus-value...

— Nous nous sommes penchés sur la question, m'a coupé Marceno. Nous avons calculé ce qu'il lui en coûterait. Nous étions même prêts à lui verser une sorte de compensation.

— Chronologiquement, ça s'est passé de quelle façon ?

— Pardon ?

— Qui a trouvé qui le premier ?

— Nous cherchions des terres à acheter, et nous avons découvert le terrain de M. Rainey. Là-dessus, notre fondé de pouvoir nous a prévenu que ce n'était pas à vendre, en tout cas pas exactement, et que M. Rainey n'accepterait de le

céder qu'en échange d'un immeuble bien précis. Une situation très inhabituelle, n'est-ce pas ? On nous a donc conseillé d'entrer en contact avec les propriétaires de l'immeuble – Bongo & Associés, ainsi que vous l'avez constaté. Évidemment, ces gens-là ne nous connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, pas plus nous que M. Rainey. Ils ont trouvé ça très drôle. Sans doute pensaient-ils déjà se défaire de l'immeuble. Donc, oui, ils voulaient bien vendre. Nos avocats préconisaient de transférer la propriété à une nouvelle entreprise dont nous nous porterions acquéreurs. Ce montage nous permettait de bénéficier d'avantages fiscaux et d'une exonération de responsabilité. Nous avons donc bouclé le dossier aussi rapidement que possible. Nous avons acheté Voodoo dans le seul but d'échanger l'immeuble contre le terrain. Tout s'est très bien passé.

— Et pourquoi soumettre la signature définitive à un délai aussi strict ?

— M. Gerzon avait pour instruction de clore cette affaire au plus vite. J'ignore tout des conditions qu'il a fixées à M. Rainey. »

Traduit en langage courant, cela signifiait que Gerzon devait faire pression sur Jay par tous les moyens.

« J'avoue que je ne m'explique pas cette hâte.

— Cher monsieur Oui-Yes, nous sommes tout simplement pressés de mettre cette terre en exploitation. Chaque jour compte, quand on plante de la vigne.

— Vous avez les copies de ces contrats ? »

Il a ouvert sa mallette et en a sorti une petite liasse de documents.

« Tout est là. L'acte de propriété de l'immeuble de Reade Street, transféré de Bongo à Voodoo et dès le lendemain à M. Rainey.

— Toutes ces complications administratives pour la seule et unique raison que Rainey voulait cet immeuble et nul autre ?

— Oui. » Et sans doute parce que mon air pensif l'y incitait, il a enchaîné : « Maintenant que je vous ai donné une explication, je crois que vous m'en devez une, vous aussi. Auparavant, toutefois, je vais vous parler un peu de ma famille, monsieur Oui-Yes. Nous sommes viticulteurs depuis bientôt deux siècles, dans la région du Llano del Maipo, près de Santiago. Nous faisons un très bon cabernet sauvignon, du pinot noir, du merlot, et nous essayons en ce moment le cépage syrah, encore appelé shiraz. Voilà quelle est notre activité. La gestion de nos vignobles et de notre production est rigoureusement contrôlée. Taillez beaucoup, et vous aurez des plants vigoureux. » Il jeta un regard un coin à Mlle Allana. Elle lui sourit et s'empessa de détourner les yeux. « Nous cherchons à obtenir des raisins au goût puissant. Nous nous sommes fixé des règles vis-à-vis de la terre et vis-à-vis des gens. Des règles aussi vis-à-vis des pesticides et des herbicides. En vérité, nous avons de la chance. Le Chili a été épargné par les épidémies de phylloxéra. Nous pouvons utiliser des cépages français sur des plants français. Pas des cépages français greffés sur des plants américains, comme chez vous en Californie. Nos affaires marchent très bien, mais nous avons envie de nous diversifier un peu.

Ma famille a des appartements à Manhattan depuis des dizaines d'années, nous aimons beaucoup cette ville et les rumeurs qui circulent en ce moment autour de la branche nord de Long Island nous incitent à l'optimisme. Il paraît qu'on commence à y produire de très bons merlots. Le vin est hors de prix, mais le marché a l'air de s'organiser.

— Comment cela ?

— Faire du vin ici coûte encore extrêmement cher. Le prix de la terre est élevé, la vigne ne commence à donner qu'au bout de trois ou quatre ans, et pour qu'elle donne du bon vin il faut encore attendre dix ans. Dans les régions de grande tradition viticole, le prix de la terre et le prix des vins sont plus ou moins amortis. Et depuis si longtemps qu'ils n'entrent plus dans la ligne des dépenses. C'est pareil à Napa et à Sonoma(8). La terre est finie de payer, le vin coule à flots. Comme vous le savez, tout le secret d'un grand vin est dans le raisin, et avant d'être dans le raisin il est dans le sol. Les viticulteurs n'ont pas besoin d'autre chose. Ah, j'ai perdu le fil. Où en étais-je ?

— Vous aimez beaucoup New York, lui a soufflé Mlle Allana d'une voix de gorge humide. Vous aimez venir ici.

— Oui. C'est cela. Donc je viens à New York et j'entends parler des vignobles de Long Island, et comme naturellement je suis curieux je demande à mon chauffeur de m'emmener là-bas, pour voir la terre, et quand je rentre j'ai de la boue plein mes chaussures, des tas de plans et... » Il s'est calmé net. « C'est spectaculaire. Un fabuleux cadeau dont on commence juste à réaliser la valeur. La terre que nous venons d'acheter à M. Rainey, ou de lui échanger, est excellente, elle aussi. L'emplacement est idéal, car, oui, d'après les statistiques nous avons découvert qu'il y a environ quatre jours de soleil, quatre jours de chaleur de plus que vingt kilomètres à l'est. C'est important pour que les raisins mûrissent à temps. Chaque jour de chaleur supplémentaire diminue nos risques, augmente la récolte potentielle avant les premières gelées. Il y a également cinquante millimètres de pluie en plus. Huit cent quatre-vingt-huit millimètres par an, au lieu de huit cent trente-huit. Pour avoir un merlot parfait, il ne faut pas irriguer. On retire l'excédent de raisin et on utilise ce qui reste. Cela exige de la discipline, mais cette méthode est celle observée par les Français depuis un millénaire. La loi interdit d'irriguer la vigne, dans le Bordelais, vous le saviez ? »

Il attendait ma réponse.

« Euh, non.

— Nous avons étudié toutes les données météo. Cinq jours par an seulement à plus de trente degrés, et moins d'un jour par an en dessous de moins vingt, selon des calculs effectués sur une base historique ! Pas de canicule prolongée, pas de froid intense qui gèlerait les racines. Des conditions idéales ! Les analyses de sol aussi sont bonnes, a-t-il continué en hochant vigoureusement la tête. Une terre légère et poreuse, sablonneuse, friable. Très, très bonne. Il n'y a pour ainsi dire pas mieux au monde pour faire pousser la vigne, vous le saviez ? Nous avons un laboratoire d'analyse de

sol, au Chili, avec huit mille échantillons de terre. Notre sol à nous est volcanique, très différent, mais nous étudions tous les types de sol. Nos agronomes vont voir le site et nous calculons nous-mêmes la déclivité du terrain. Oui ? Quand la pente du terrain est supérieure à onze degrés, la vapeur d'eau se condense surtout dans le bas et cela empêche les feuilles de sécher correctement. La moisissure peut s'y mettre, ou le terrible mildiou. La déclivité du terrain est donc un facteur essentiel. Nous avons examiné toute la région, monsieur Oui-Yes. Nous avons visité au total neuf belles propriétés. Pour être franc, il y en avait une qui nous plaisait davantage, mais une compagnie française l'a achetée avant nous. Celle de M. Rainey était cependant plus grande, un peu moins chère de l'hectare, nous avons donc décidé de nous porter acquéreurs. Nous avons chargé une agence immobilière de s'occuper des formalités.

— L'agence Hallock ? ai-je demandé en me souvenant du panneau à l'entrée du chemin.

— En effet. » Marceno a échangé un regard avec Mlle Allana avant de m'adresser un grand sourire – et j'ai réalisé que je venais de gaffer. Il a repris son discours comme si de rien n'était. « Quand nous achetons un terrain quelque part, nous essayons de nous intégrer à la région. C'est normal, non ? Nous voulons que les gens soient contents de nous voir arriver. Nous préférons nouer de bons rapports avec eux, les rassurer sur les intentions de la famille Marceno. Après tout, nous recrutons nos employés sur place, nous avons besoin des commerçants du pays. Notre politique repose sur la bonne volonté réciproque.

— Cela paraît raisonnable.

— Raisonnable, en effet. Il est également raisonnable, monsieur Oui-Yes, de penser qu'un acheteur sera exigeant sur la marchandise. Le terrain qu'on me vend doit correspondre au descriptif ! Je me fais bien comprendre ? »

Je n'en ai pas soufflé mot, mais je pensais bien sûr à Herschel sur son bulldozer.

« Je ne vous suis pas, non. Que disait le descriptif ?

— Très jolie propriété agricole bien drainée en bordure du détroit de Long Island. L'endroit rêvé pour planter un vignoble et construire un chais de dégustation face à l'océan.

— Et ce n'est pas ce qu'on vous a vendu ?

— Nous ne savons pas ce qu'on nous a vendu, monsieur Oui-Yes. Nous avons procédé aux analyses de sol, mais elles sont toujours un peu aléatoires. Hier, après avoir signé les exemplaires du contrat de vente de la SARL Voodoo, mais *avant* que M. Gerzon n'ait conclu le marché dans la nuit, nous sommes à nouveau allés voir le terrain. Quelqu'un s'est servi d'un bulldozer, là-bas.

— Un bulldozer ?

— Oui, oui, il a étalé la couche de terre arable. Il m'a semblé qu'il avait comblé une zone en creux, mais comme il commençait à neiger je ne peux pas

en jurer. En revanche, j'ai nettement vu les traces du bulldozer.

— Hier, vous dites ?

— Hier après-midi, oui. Mercredi. »

De jour, donc, ce qui corroborait les propos de Mme Jones.

« À quelle heure ? »

Marceno m'étudiait, la tête penchée de côté. « Dans le milieu de l'après-midi, vers quatre heures. Ce n'étaient pas de simples traces, monsieur Oui-Yes. Moi aussi, quand j'étais jeune, j'ai travaillé avec ce genre d'engin sur les terres familiales. Le type qui a fait ça a passé des heures à remuer la terre, là-bas. »

La chronologie était encore passablement confuse, mais selon toute vraisemblance Herschel avait déjà basculé par-dessus la falaise lorsque Marceno était venu inspecter le terrain. En fait, il n'avait pas vu le bulldozer.

« Monsieur Oui-Yes, je sais en gros comment fonctionne une exploitation agricole. On remue la terre en surface, on creuse des trous, ce genre de choses, mais le domaine que j'ai acheté était au repos depuis un bout de temps. Je l'ai moi-même parcouru de long en large six fois, au total, et le jour où enfin le marché est conclu, je constate qu'il y a des traces de bulldozer partout. Qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi a-t-on déplacé la terre ? Que veut-on nous cacher ? Voilà les questions que je pose. »

Je n'avais pas de réponse à lui offrir, bien sûr, mais l'idée m'a traversé que la personne qui avait ainsi déplacé la terre avait dû programmer son activité, non seulement en fonction de la tombée du jour, mais de la tempête de neige qui se préparait. Pour autant que cette personne – Herschel, en toute hypothèse – ait commencé mettons à une heure de l'après-midi, alors que la neige s'était mise à tomber vers trois heures et que l'obscurité devait de toute façon s'installer environ une heure et demie plus tard, la probabilité que les travaux effectués au bulldozer soient découverts avant la signature du contrat était extrêmement mince.

« Vous vous êtes donc attardé là-bas ? ai-je demandé sans plus insister.

— Il se faisait tard, le chauffeur nous a dit qu'une tempête de neige menaçait et qu'il valait peut-être mieux rentrer en ville au plus vite. » Se tournant vers la femme, il lui a adressé une rapide tirade en espagnol. Elle a rougi et baissé la tête, les lèvres étirées en une moue amusée. J'avais un peu saisi, mais pas tout. Quelque chose comme *Quand j'en aurai fini avec cet imbécile de gringo, toi et moi on...* « Si bien que je n'ai pas eu le temps d'aller voir de plus près. »

Bon. Par conséquent il n'avait pas eu le temps de voir le corps gelé de Herschel quinze mètres en dessous du bord de la falaise.

« Pourquoi avoir accepté de signer le contrat, si vous aviez des questions à propos du terrain ?

— J'ai essayé d'appeler votre client, mais ça ne répondait pas. J'ai appelé la responsable de l'agence immobilière, et elle m'a expliqué que si nous ne signions pas, elle avait un autre acheteur sur les rangs. Je n'ai pas voulu

prendre ce risque. J'ai laissé l'affaire se conclure. » Il me regardait sans ciller, sa petite bouche pincée par la colère. « Ce matin, mon chef d'équipe m'a dit qu'il avait trouvé de *nouvelles* traces, ainsi que des pommes de terre dans la neige. En y repensant, je n'ai pas vu, moi, de pommes de terre dans la neige, hier après-midi. Comment sont-elles arrivées là le lendemain matin ? Je vous le demande. »

Saisi par une affreuse envie d'uriner, je me mordais le bout de la langue, mine de rien, aussi fort que je pouvais le supporter, pour ne pas mouiller mon pantalon.

« J'aimerais savoir ce qu'on recouvre ainsi, monsieur Oui-Yes ! J'aimerais que Jay Rainey nous le dise ! Il connaît cette terre. Il a grandi dessus. Trente-cinq hectares d'un seul tenant, monsieur Oui-Yes. Ce n'est pas si grand, mais nous risquons de dépenser beaucoup de temps et d'argent pour en avoir le cœur net. La neige aura bientôt fondu – dès demain, peut-être. Nous voulons savoir à quoi nous en tenir. Des citernes de pétrole enterrées ? Des herbicides enfouis ? Pendant des années les paysans qui cultivaient des pommes de terre ont utilisé de l'arsenic et il y en a encore des sacs entiers dans des tas de vieux hangars. Il peut aussi s'agir d'autre chose. Sous le sol, l'eau bouge. De droite à gauche, de haut en bas. Je m'inquiète à l'idée de planter de la vigne, si dans trois ans les racines doivent absorber je ne sais quel poison. La vigne pourrait en mourir. Ou, pire, on trouverait de l'herbicide dans notre vin, des traces résiduelles. Nous utilisons du Roundup, un très bon produit, en bout de chaîne il se transforme en eau, mais dans le passé les paysans se sont servis de produits très dangereux. Il peut se passer des choses terribles avec la vigne, monsieur Oui-Yes. Il faut quelquefois arracher les plants ! Une chose terrible. Très coûteuse, très pénible. Aussi, nous sommes prudents. Conscientieux.

— Bien sûr.

— Il me semble à moi qu'avec le bulldozer on a essayé d'ajouter une couche de terre sur une zone d'environ un hectare. Vous me suivez ? La profondeur à respecter pour planter la vigne est de soixante centimètres, d'après vos calculs. C'est la norme, ici, tout le monde le sait. Bien plus profond que les pommes de terre. Je soupçonne, oui, qu'on a fait ce travail pour que nos ouvriers ne tombent pas sur ce qui se trouve là-dessous. Dans le sol, avec le gel et le dégel les choses remontent, mais si vous ajoutez une couche de terre par-dessus, elles ont des chances de rester cachées plus longtemps. Nous voulons savoir de quoi il s'agit, monsieur Oui-Yes. Nous voulons régler le problème avant que les gens du coin commencent à s'y intéresser. Les fonctionnaires de l'environnement, vous me suivez ? On m'a dit que lorsque la Commission de la protection des sites de New York mettait son nez quelque part, les choses traînaient en longueur pendant des années. Des *années* ! Vous comprenez sûrement, monsieur Oui-Yes, que nous n'avons pas du tout envie de laisser de mauvaises nouvelles gâcher la publicité qui entoure notre arrivée ici.

— Il faut que j'aie un entretien avec mon client, à ce propos.

— Oui. Pour nous, voyez-vous, il est très important de ne pas retarder l'aménagement du vignoble. Les financements sont prêts, le programme de plantation aussi, nous avons déjà le matériel pour construire deux premiers hangars. Il faut que la terre soit prête. La vigne elle-même ne sera plantée qu'en mai, mais il y a une montagne de choses à faire avant. Il faut labourer la terre et la herser, la niveler, la fertiliser, planter des milliers de piquets. Pour le cépage auquel nous pensons, nous disposons d'une marge de quinze jours pour installer les plants, de telle sorte que les racines aient le temps de s'enfoncer assez profond pour résister à la chaleur de l'été. Sinon, nous devons attendre encore un an de plus. Nous avons donc besoin au plus vite, *au plus vite*, monsieur Oui-Yes, des renseignements que vous fournira M. Rainey.

— Je vais lui en parler.

— Nous aimerions qu'il nous emmène à cet endroit, sur le terrain, et qu'il nous dise exactement ce que nous risquons de trouver sous la terre. Je veux qu'il me montre du doigt un emplacement précis et qu'il dise creusez, *ici*, et nous trouverons alors ce qu'il essaye de cacher. Nous ne voulons pas planter de la vigne et nous apercevoir ensuite qu'il faut tout arracher. »

Je mastiquais une bouchée de pain, mais j'aurais aussi bien pu me mordre les doigts. « C'est compréhensible.

— Nous savons déjà beaucoup de choses sur M. Rainey, notamment qu'il a grandi là-bas. J'ai essayé de l'appeler, j'ai été poli, quoi, merde ! » Je n'en doutais pas. « J'aimerais avoir une réponse dans les vingt-quatre heures.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Oui. Autrement vous verrez ce qu'on peut faire, nous. » Il a plongé la main dans sa poche de poitrine. « Tenez, a-t-il dit. Je crois que c'est à vous. » La carte de visite périmée que j'avais donnée au flic la nuit précédente. « C'est bien à vous, n'est-ce pas ? »

Oui. Les caractères, nets, formels, le nom et l'adresse du cabinet, mon propre nom, mon titre, mes anciens numéros de téléphone, quatre au total, et mon mail, tous les signifiants d'une vie disparue. La vue de cette carte me rendait malade. Je l'avais remise à un policier au petit matin, à plus de cent kilomètres de là, et elle me revenait ? Par quel sortilège ? En homme d'affaires avisé, Marceno avait peut-être déjà ses entrées auprès des policiers du secteur, peut-être s'était-il arrangé avec eux pour qu'ils surveillent les alentours, et sitôt prévenu de notre intrusion il avait envoyé une équipe à ses ordres récupérer ma carte.

« J'ai autre chose pour vous, monsieur Oui-Yes.

— Ah ? »

Sur un signe de lui, Mlle Allana a lentement incliné le buste en gardant le dos parfaitement droit, les jambes croisées, pour attraper un grand sac dont elle a extrait une enveloppe kraft format 22 × 36. Marceno s'en est emparé, l'a ouverte et en a tiré deux documents. Même placé comme je l'étais, de l'autre côté de la table, j'ai tout de suite vu qu'il s'agissait de copies d'une plainte

déposée au greffe.

« Vous remettrez ceci à Jay Rainey, m'a-t-il dit en me tendant un des exemplaires. Celui-ci... oui, celui-ci est pour vous. »

J'ai parcouru des yeux la première page, constatant tout de suite que j'étais cité à comparaître.

« Attendez...

— Si sa réponse nous satisfait, nous ne donnerons pas suite.

— Écoutez, je ne suis pas...

— Vous êtes le représentant légal de M. Rainey dans le marché conclu avec la SARL Voodoo.

— Mais je ne suis pour rien dans...

— Et selon le rapport de police, hier soir vous avez accompagné M. Rainey sur le domaine. J'ajouterai que vous y êtes entré par effraction. »

Marceno s'est levé, aussitôt imité par Mlle Allana, et ils sont partis sans même me saluer. Il allait l'emmener dans un hôtel ou un appartement somptueux et s'offrir du bon temps avec la magnifique bouche de créature marine pendant que je perdrais le mien à éplucher sa plainte. J'ai repoussé l'assiette fumante de poulet tandori qui venait d'atterrir devant moi pour me plonger dans la première page du document. Jay et moi y étions cités à comparaître pour motifs invoqués de conduite frauduleuse, faute professionnelle, abus de confiance et autres malversations imaginaires, le montant des dommages et intérêts réclamés s'élevant à pas moins de dix millions de dollars. Un jeune blanc-bec recruté de fraîche date dans un cabinet de troisième ordre avait dû pomper cette prose à droite et à gauche. Rien de plus facile : il suffit de se procurer les minutes d'un procès jugé, classé, de modifier les noms, les adresses, de retoucher vaguement les formules. Du bluff, oui ! Le vieux coup de l'intimidation. Efficace, néanmoins : la lecture de cette prose me contractait l'estomac et me rappelait que, autant les erreurs coûtent cher, autant la peur est donnée. Même quand elles relèvent de la machination pure et simple, ces batailles vous bouffent la vie : pour les gagner il faut être prêt à risquer sa chemise, et si vous les perdez c'est la ruine assurée. Elles vous envahissent l'esprit, elles quadrillent votre existence entre démarches et procédures juridiques jalonnées par les sessions des tribunaux. Plus encore que toutes ces complications sans nom, je redoutais le lien inconnu susceptible de rattacher Herschel et ses yeux vitreux levés vers un ciel opaque au courroux raisonné de Marceno. Un journalier noir qui a soixante ans d'expérience à son actif ne va pas rendre l'âme pieds nus sur un bulldozer, au beau milieu d'une tempête de neige.

Et après, ce fut quoi, un coup de bol ? Pas exactement. Une intuition, plutôt, qui m'est venue dans la rue où je ruminais ma colère contre Jay, le nez au vent, passablement effrayé, l'acte du greffe roulé dans ma poche à la façon d'un magazine. Après tout, n'est-ce pas, c'était un jeudi soir du mois de

février, et Jay avait entouré toutes les rencontres du jeudi sur le programme de matchs de basket pour filles que j'avais déniché dans sa voiture, la nuit précédente. Qui plus est, l'après-midi même il m'avait affirmé avoir un rendez-vous très important dans la soirée. Bref, cela n'exigeait pas un gros effort de réflexion, mais tout de même, j'y ai mis le temps. J'ai hélé un taxi à proximité du Plaza. Le lycée se trouvait un peu plus haut, et je le connaissais bien car c'était l'un de ceux où nous pensions inscrire Timothy, plus tard.

Son gymnase occupait l'angle, à côté de l'entrée principale, et du dehors j'entendais les hurlements d'encouragement qui s'échappaient des hautes verrières éclairées.

Je suis passé devant le gardien sans croiser son regard, j'ai pris un couloir garni de trophées en étain, dont certains gagnés cinquante ou quatre-vingts ans plus tôt, et je suis entré dans le petit gymnase à l'ancienne. Des pères et des mères partout. Mines souvent lasses et allure de nantis, jonglant avec les horaires serrés des devoirs parentaux et professionnels, ils avaient pour la plupart fait le crochet en rentrant du bureau si on en jugeait aux mallettes posées à leurs pieds ou sur leurs genoux. Des gens avec un bon métier et un mariage solide, des déjeuners d'affaires prévus des mois à l'avance. Moi qui avais vécu parmi eux, j'ai rentré la tête dans les épaules, mi-honteux, mi-inquiet à l'idée de croiser une vieille connaissance. On ne peut pas prévoir sur qui on va tomber, dans ce genre de circonstances. Il était parfaitement possible que je rencontre les pères ou les mères des camarades de Timothy, ou, pire, des relations de Wilson Doan. À cette perspective, j'ai failli tourner les talons et je me suis félicité d'avoir mis mon beau costume, de porter la tenue censée servir de cuirasse à l'homme moderne.

L'équipe invitante perdait de neuf points. J'ai trouvé une place sur les gradins. C'était presque fini : plus que huit minutes à jouer dans le dernier quart-temps. Sur le terrain, les filles étaient en nage, rouge pivoine, excitées ; presque toutes avaient déjà des seins ou une poitrine naissante, mais elles avaient beau faire des manières avec leurs coiffures, leurs maillots, c'étaient encore des enfants selon tous les critères du monde. J'ai cherché Jay dans la foule et l'ai repéré assez vite à l'autre bout de la salle, dans la partie réservée aux supporters de l'équipe adverse. Assis sur le dernier gradin, près du mur, il se tenait penché en avant, très attentif.

Quelque chose en moi s'est rétracté. À cause peut-être de la tension avide qui habitait ce grand corps masculin. Il tenait une paire de jumelles vissée devant ses yeux, mais manifestement ce n'étaient pas les mouvements des joueuses qui le captivaient. Le ballon allait et venait à quelques mètres de lui, les filles poussaient des cris stridents, l'entraîneur leur braillait des instructions, mais les jumelles de Jay ne bougeaient pas d'un pouce. Il a fini par les poser pour ouvrir un petit carnet dans lequel il a griffonné quelques mots, sans doute en majuscules et avec l'écriture penchée que j'avais déjà vue au dos d'un morceau de papier à en-tête. Il a fermé les yeux un instant, a pris d'autres notes. J'étais témoin d'un acte d'adoration. Glissant le carnet dans sa

poche de poitrine, il a repris les jumelles.

J'envisageai d'aller le rejoindre, et puis il m'a semblé que j'en apprendrais plus en l'observant à distance. Il connaissait peut-être une des joueuses. Ou bien c'était un prédateur sexuel et il avait jeté son dévolu sur l'une d'elles. Cela pouvait intéresser Allison de le savoir. La partie suivait son cours. Il faisait chaud, dans la salle, et j'ai ouvert mon manteau. L'équipe invitée allait probablement l'emporter avec douze points d'avance. L'entraîneur glapissait, le public donnait de la voix. Une des joueuses de l'école est sortie.

« Remplacement, annonça d'une voix nasillarde l'adolescent en manteau et cravate qui se tenait au micro. Entrée du numéro 5, Sally Cowles. »

Ça s'est agité un peu, près du panneau d'affichage, puis une fille est entrée en courant, saluée par des applaudissements polis. Plutôt grande et tout en jambes, un peu gauche dans son maillot et son short amples, mais vive et prompte à rejoindre sa place sur le terrain. Cowles, Sally Cowles. Ce devait être la fille de l'Anglais que nous avions rencontré dans la matinée. Je n'avais pas assez détaillé la photo posée sur le bureau de Cowles pour être sûr qu'il s'agissait bien d'elle. À vue de nez elle devait avoir quatorze ans, une fille encore très enfantine, pas de seins, un corps plus en lignes verticales qu'en courbes, mais les grands yeux et le visage bien dessiné étaient ceux d'une future beauté. Je me suis remis à observer Jay. À présent les jumelles suivaient l'action de la partie, les actions de la fille, pour être précis, et quand il y a eu cette interruption de jeu à l'autre bout du terrain, à ses pieds, avec Sally Cowles à dix mètres de lui à peine, le visage brillant de sueur, le regard vif, les genoux fléchis, prête à bondir au coup de sifflet de l'arbitre, Jay Rainey a immobilisé ses jumelles sur elle.

Je les regardais tour à tour pour essayer de comprendre ce qu'il y avait entre eux, et c'est alors que quelqu'un a lancé mon nom derrière moi. Je me suis retourné, apeuré, et j'ai reconnu Dan Tuthill assis cinq gradins plus haut, ce bon vieux Dan Tuthill qui avait un peu blanchi, beaucoup grossi, et qui m'adressait un grand signe de la main. Après avoir glissé quelques mots à sa femme, assise à côté de lui, il a entrepris de venir me rejoindre, poussant en avant sa bedaine calée dans un caleçon de sport vert.

« Bill, ça alors ! Tu as l'air en forme ! s'est-il exclamé quand il est arrivé à ma hauteur, soufflant et ahanant à la manière des richards obèses. Je disais juste à Mindy, ma parole mais c'est Bill Wyeth, là ! Incroyable ! Tellement content de te revoir. »

Nous nous sommes serré la main comme deux vieux complices n'ayant pas de secrets l'un pour l'autre.

« Tu es venu applaudir ta fille ?

— Oui. Elle a marqué un panier au deuxième quart-temps, figure-toi. Un vrai coup de pot. Et toi ?

— Moi ? Oh, je suis là pour affaires. Un client à voir. »

Il a opiné, impressionné peut-être. « Je connais ?

— Je ne pense pas. » Il n'a pas insisté, sachant que je n'en dirais pas plus.

« Comment ça va, au cabinet ?

— Oh, si tu savais ! » Son visage affichait le plus complet désarroi. C'est quelque chose qui m'avait toujours plu, chez Dan : ses émotions, tristes ou joyeuses, étaient instantanément déchiffrables. « Je vais te raconter, mais bon sang, Bill ! personne ne sait plus qui commande. Les jeunes sont tous remontés contre les anciens, qu'ils accusent de se sucrer sur les primes. Moi je fais partie des anciens, maintenant, mais les *vrais*, les vieux de la vieille, deviennent carrément nerveux. Ils ont viré deux avocats, la semaine dernière, et deux autres ont démissionné. Un cauchemar, Bill. Le conseil de direction est un vrai panier de crabes.

— Je pensais qu'à présent tu y siégeais, toi aussi », ai-je dit en lorgnant du côté de Jay pour vérifier qu'il était toujours là.

— J'y ai siégé. » Son haussement d'épaules fataliste indiquait qu'il était illusoire de vouloir arrêter la marche du temps. « Écoute, ça fait vraiment plaisir de te voir, Bill. De savoir que tu es toujours là, toujours dans le circuit. » Il m'a assené une grande claque affectueuse sur le bras. « Tu as l'air bien, dans une forme superbe. Tu fais de l'exercice ?

— Mon secret, c'est la viande rouge, lui ai-je confié en riant.

— Oui, j'ai entendu parler de ce régime. Je devrais m'y mettre. Uniquement des protéines, c'est ça ?... Tu sais, Bill, je suis encore navré de... toute cette histoire...

— Je sais.

— Tu t'es récupéré, finalement ? Excuse l'expression...

— Je me suis ramassé en beauté, Dan, et ce n'est pas brillant.

— Mais au moins tu t'es trouvé un peu de travail ? a-t-il demandé gentiment.

— Je bosserais volontiers davantage. »

Il me dévisageait, et des tas de petits rouages se mettaient en branle sous son crâne. Je le voyais à sa tête. Dan aimait les négociations, la vitesse, l'action. « Il faut qu'on déjeune ensemble, a-t-il dit d'une voix pensive. On pourrait discuter de deux ou trois trucs, tous les deux.

— Quand tu veux, mon vieux. »

Il a sorti un agenda électronique de sa poche. « Comme je dis toujours, je n'ai pas intérêt à perdre ce machin... » Il a appuyé sur un bouton, scruté l'écran minuscule. « Après-demain, ça te va ? Une heure ? Au Club Harvard ?

— Entendu.

— Je suis vraiment, vraiment content de cette rencontre. Franchement, tu sais, ça va si vite... Je ne peux pas t'en parler, là, mais il faut qu'on discute le bout de gras, okay ? »

Il m'a longuement serré la main, comme si c'était lui qui avait besoin de mes services, et il est retourné près de sa femme. Je ne savais pas trop quoi penser de cet échange, si ce n'est que je l'avais trouvé étonnamment agréable et qu'il me renforçait dans l'idée qu'il faut toujours avoir un costume correct au cas où. J'étais donc encore dans le ton. Les parents qui m'entouraient ne

me regardaient d'ailleurs pas comme une bête curieuse. Je n'étais qu'un quadra parmi d'autres, cravaté et propre sur lui. Un bon point, ça. L'horizon s'éclaircissait.

C'est alors que je me suis rendu compte que Jay n'était plus là.

Je pouvais peut-être le rattraper. Égrenant des excuses à mi-voix, je me suis précipité en bas des gradins, j'ai foncé dans la rue avec l'espoir d'y repérer la haute silhouette carrée d'épaules. Au hasard, j'ai pris vers l'est, en direction de Lexington Avenue, passant sans m'attarder devant les fenêtres éclairées des appartements où d'autres vivaient leurs vies.

Et puis j'ai glissé. Une main rude m'a attrapé sous l'aisselle.

« Du calme », a ordonné une voix rauque.

Deux Blancs costauds, bien habillés, m'encadraient.

« Prenez le portefeuille mais laissez-moi mes papiers, d'accord ?

— Ne t'énerve pas.

— Les cartes de crédit, je m'en fiche, juste...

— T'énerve pas, on te dit ! »

Ils m'entraînaient vers une limousine garée en double file. Le troisième larron qui attendait dedans est sorti pour ouvrir la portière arrière.

« Laissez-moi, enfin. Je viens de voir Marceno. J'ai le dépôt de plainte dans ma poche, là. Je saisis la situation, je vous assure. Je sais qu'il ne plaisante pas. »

L'un de ceux qui me tenait a fait un clin d'œil à l'autre. « Complètement à côté de la plaque. »

Un taxi est passé, sans s'arrêter. Ils m'ont poussé dans la limousine et y sont entrés à leur tour, l'un à droite, l'autre à gauche. Les sièges étaient moelleux, je m'y suis confortablement adossé, eux aussi.

« On y va », a lancé celui qui se trouvait à ma droite, et la limousine a démarré en silence.

« H.J. appellera le moment venu. »

Nous roulions vers le sud « Qui est H.J. ? ai-je demandé.

— Le monsieur qui nous paye grassement pour faire ce boulot de rêve. »

J'ai cru reconnaître un accent irlandais. « Allez, les gars, ce n'est pas marrant.

— On a des ordres. »

Le type à ma droite a marmonné entre ses dents, et au lieu de me tirer une balle en pleine tête, dans la voiture de luxe qu'il aurait ainsi souillée de manière irrécupérable, il s'est penché pour allumer le téléviseur encastré dans une console devant nous. Il était branché sur CNN et nous avons eu droit à un reportage laconique sur la situation au Moyen-Orient.

— Y nous embobinent, Denny, a déclaré le type à ma gauche. Y z'oublie de préciser à qui il est vraiment, ce foutu pétrole.

— Mon cousin qu' t'as vu l'autre jour, tu sais, il y était dans la deuxième guerre du Golfe.

— Hé, les gars, ai-je à nouveau tenté. Vous vous êtes trompés...

— Il en a tué ? Il leur a foutu sur la gueule à ces racailles ?

— Il en a tué quarante et un, d'après ses calculs, a répliqué le dénommé Denny. Il a aussi démoli des chars irakiens, il t'a explosé ces merdes avec des grenades.

— Écoutez, les gars, ce n'est pas moi que vous cherchez. Je crois que c'est plutôt...

— Y a un mec qu'en vend dans le Queens.

— Te fous pas de moi.

— Sans déc'. Huit mille dollars. »

Le type à ma gauche a hoché la tête. « On va y aller voir, dès qu'on aura livré l'Andrew Wyeth.

— Il y a erreur sur la personne. Moi c'est Bill Wyeth, pas Andrew Wyeth.

— L'autre, c'est le grand peintre, l'artiste ?

— Oui, les archétypes américains, le Maine, tout ça. Les côtes rocheuses, la mer.

— Un grand Américain, n'empêche.

— En un sens, oui.

— Et toi, Billy, t'es un grand Américain toi aussi ? » Des brutes dans un rêve de brute. Ils ne donnaient pas l'impression de vouloir s'acharner contre moi, mais je jugeais préférable de me tenir à carreau. La voiture tourna à droite dans la 33^e Rue, s'engagea vers le sud par la voie express ouest, où ils éteignirent la télé, poursuivit jusqu'à la pointe de Manhattan, contourna Battery Park, remonta ensuite vers le nord par le Franklin Roosevelt Drive, en roulant au pas à cause de la circulation, jusqu'en haut de l'île en suivant le cours de la Harlem avant de repiquer vers le sud en longeant l'Hudson.

« On va se traîner longtemps comme ça ? a râlé Denny.

— Tant que H.J. nous dit pas d'arrêter.

— J'ai besoin de pisser.

— Y a un McDo à l'angle de la 34^e et de la 9^e. » Quelques minutes plus tard, la limousine se gara devant. Un par un, ils sont allés se soulager aux toilettes. « Pas toi ? »

J'ai secoué la tête. J'avais bien trop peur.

Nous avons à nouveau fait le tour complet de l'île. Il n'était pas loin de minuit et mes ravisseurs commençaient à trouver le temps long.

« Fait chier, H.J., merde.

— Le boulot, c'est le boulot. Si t'acceptes, t'exécutes.

— On peut pas vous acheter, les gars ? ai-je risqué. On s'arrête devant le premier distributeur de billets, vous videz mon compte et vous me laissez filer avec juste de quoi me payer un verre.

— T'as raison », s'est esclaffé le type à ma gauche. Puis la sonnerie d'un portable a retenti et ils se sont tous les trois redressés comme un seul homme. Le type à ma gauche avait pris l'appel. « Okay doc, a-t-il acquiescé dans un murmure. On y sera. »

Nous sommes entrés dans la zone délimitée par la 30^e et la 20^e Rues Ouest,

en gros le quartier où je logeais. La limousine s'est rangée le long d'un trottoir et j'ai dû monter sous bonne escorte les marches d'une ancienne fabrique. Ils ne me lâchaient pas d'une semelle et m'obligeaient à presser le pas en me tenant ferme sous les bras. L'idée de m'enfuir m'a traversé l'esprit, mais c'eût été peine perdue. Ils m'ont planté devant une porte en métal peinte en noir, sans plaque.

« C'est là que nous, on décarre, a déclaré l'un des trois.

— Comment ça ?

— On n'aime pas trop les mecs dans notre genre, ici. » Il me regardait d'un œil malicieux. « Remarque, on va pas s'en plaindre. »

La porte s'est ouverte. Quatre Noirs en costume bien coupés sont sortis. À peine leur avais-je été remis que le battant s'est refermé derrière moi. L'intérieur résonnait des basses d'une musique de rap, de plus en plus forte au fur et à mesure que je progressais, à coups de bourrades et de tapes sèches, dans un couloir obscur aux cloisons de contreplaqué peint. Nous sommes passés devant un groupe de très jeunes filles noires qui gloussaient devant une porte marquée PRIVÉ, et il ne m'a pas échappé qu'elles étaient choquées de voir en ces lieux un Blanc entre deux âges, apparition à leurs yeux aussi incongrue, extravagante qu'un grand renne de la toundra. Plus loin, le couloir était coloré par des petites ampoules rouges, l'odeur du hasch me chatouillait les narines. Au pied d'un escalier, deux Noirs cognaient nonchalamment sur un troisième. Ils ouvrirent des yeux effarés devant notre cortège.

« Cool, keums, a murmuré l'un de mes gardes.

— C'est un flic ? »

Nous avons passé notre chemin, monté une volée de marches. Sur le palier, des ados noirs s'étaient massés pour regarder un pitt-bull pendu un mètre au-dessus du sol au bout d'une solide corde à nœuds. Le chien s'y cramponnait par les crocs.

« Yo ! a sifflé l'un de mes gardes. Combien de temps ?

— Neuf minutes. »

Le chien roulait des yeux fous et secouait furieusement la tête, les babines ourlées d'écume.

« C'est quoi le record ?

— Vingt-six minutes. »

Une autre volée de marches, des murs décorés de prospectus avec bons de réduction, photos de chanteurs de rap, pochettes de disque encadrées. Une grosse Noire avec un haut en lamé doré et des lunettes de soleil s'est écartée sur notre passage. « Ciao bébé », a-t-elle chuchoté. Enfin nous sommes arrivés devant une porte vitrée portant cette inscription au pochoir : BRANLETTE PRODUCTIONS.

« Rentre, yo ! »

Dedans, un petit bureau avec une vitre teintée donnant sur la piste de danse, un étage en dessous. Les hommes m'ont suivi à l'intérieur et ont refermé derrière eux. Contre un des murs s'étalait tout un matériel de mixage

flambant neuf, des platines et des magnétos en pagaille ; en face, un Noir fantastiquement obèse coiffé d'un casque stéréo avec micro intégré trônait dans une chasuble de soie rouge. Il portait des lunettes noires à monture en or, aux verres enduits d'une chatoyante substance holographique. Son siège surélevé lui offrait une vue plongeante sur la piste de danse. À côté de lui se trouvait un baril de pétrole de mille litres avec une fente dans le couvercle. Le martèlement sourd des basses faisait vibrer la pièce et le sol sous nos pieds. Des hurlements excités le ponctuaient par intermittence. En contrebas, dans la boîte, des centaines de corps s'agitaient en une masse ondulante sous l'éclat stroboscopique hallucinant des projecteurs, au rythme des mouvements stylisés d'un groupe de rap – grands moulinets au-dessus de la tête, mains entre les jambes, bassins en avant.

« Yo, H.J., on livre le keum. »

H.J. m'a désigné un siège du doigt et congédié les autres d'un geste.

« On reste à la porte, frère. »

Sans plus s'intéresser à moi, il surveillait la piste de danse, et plusieurs longues minutes s'écoulèrent avant qu'il se mette à parler dans le micro. « Va voir ce qu'y foutent la bande de négros près du canapé rouge. » Penché en avant, il suivait l'action qui se déroulait quelques mètres plus bas. « Pas çui-là, non, le keum en vert..., lui, *ouais*. Y copie mon style. Dis à ce négro que je suis dans son esprit. C'est bon... cool. Yo, Antwawn ? Antwawn, tu me montes cette caisse plus vite que ça. Accélère. »

Je commençais à trouver le temps long.

« Hé, vous pouvez me dire ce que je fais ici ? »

La réponse est tombée, lapidaire : « Tu causes pas à un homme en plein business. Antwawn ! Ramène tes fesses ici dans... » Il s'est retourné d'un bloc : « Comment tu m'as traité ? “Hé”, tu m'appelles “Hé” ?

— Je vous ai demandé ce que je faisais ici. »

Sourire d'ogre sous les lunettes noires. « Homme blanc, on t'a mal éduqué. Je m'appelle H.J.

— Enchanté. Maintenant, expliquez-moi ce que je fais ici. »

La porte s'est ouverte sur un jeune rasta qui avait un Daffy Duck tatoué sur un bras et portait un coffret en métal muni d'une petite clef. Le dénommé Antwawn, vraisemblablement. Il m'a jeté un regard surpris.

« C'est qui ça ? »

H.J. a ignoré la question. « Montre voir. »

Antwawn a soulevé le couvercle de la boîte et l'a inclinée vers H.J. J'étais assez loin, mais j'ai bien vu qu'elle contenait une jolie somme en liquide.

« Okay, boss ? » a demandé Antwawn.

H.J. a prélevé une petite liasse de billets qu'il a glissée dans sa poche, puis il a attrapé un gros rouleau de papier adhésif qu'il a enroulé au moins cinq fois autour du coffret. « Suffit », a-t-il grommelé pour lui-même. Il a signé de ses initiales sur le papier à l'aide d'un gros feutre. « Mets-la dans le coffre », a-t-il ordonné à Antwawn.

Le rasta s'est agenouillé sous la console, il a ouvert un placard qui dissimulait le coffre, il a mis la boîte dedans et a refermé le tout.

Des clameurs montaient de la piste de danse.

« Combien de meufs tu as, là en bas ? a demandé H.J.

— Dix-neuf, plus Serena à la caisse.

— LaQueen est là, ce soir ?

— Ouais, a fait Antwawn avec un sourire lubrique. Tu la veux ?

— Dis-lui de monter, j'veux vérifier un truc. »

Antwawn venait de s'éclipser quand un autre gaillard en chemise en velours a fait irruption. Une vilaine cicatrice barrait un de ses avant-bras. Il m'a regardé, interloqué.

« C'est qui ce keum pâle ?

— Un visiteur. Montre-moi ça. »

L'homme à la cicatrice a exhibé un petit pistolet en argent.

« Bon. Il t'a résisté ?

— Pas trop, boss. »

H.J. a laissé tomber le pistolet dans la fente du baril de pétrole. Il a extrait une poignée de billets des plis de sa chasuble rouge et l'a tendue au type.

« Tiens. »

Ils ont échangé un salut, poings fermés cognés l'un contre l'autre, et l'homme à la cicatrice est ressorti.

Cette fois H.J. s'est tourné vers moi.

« Tu bosses pour ce Jay Rainey ?

— Non.

— Dis pas de conneries. » Je me suis contenté de hausser les épaules.

« Tatie m'a dit qu'elle t'avait causé, ce matin.

— Elle a surtout causé à Jay Rainey. J'étais là par hasard.

— Elle veut quoi ?

— Du fric.

— Juste. Mais elle s'est plantée sur un détail.

— Ah ?

— Elle a pas donné le bon chiffre. »

Je n'ai pas relevé.

« Je répète : elle a pas donné le bon chiffre. Le sien était trop *bas*.

— Je ne suis pas sourd.

— Tu manques de respect à ma race ? a-t-il grondé, la tête auréolée d'éclats stroboscopiques.

— Pas du tout.

— Tu hais les Blacks ?

— Non.

— Tu estimes qu'ils devraient rester pauvres, choper le sida, vivre dans la merde ?

— Non.

— Tu crois que les Blacks sont des tarés ?

— Non.

— Je pense que si. Je pense que tu te fais des idées sur les Blacks.

— Et moi je pense que vous avez des idées toutes faites sur les Blancs.

— Tu as la haine de l'homme noir.

— Non.

— La haine à cause de sa supériorité.

— Non.

— La haine à cause de ses prouesses sexuelles.

— Non.

— Tu hais tout ce qu'il représente.

— Parce que vous, vous haïssez les Blancs ? »

Il a inspiré par le nez avant de lâcher, méprisant : « Oui.

— Vous haïssez l'homme blanc ?

— Oui. Qu'est-ce que tu crois ? »

Une fille a passé la tête à l'intérieur. Elle avait les lèvres jaune taxi, des talons aiguilles, un string, une brassière à franges sur les seins. Tout jaune taxi assorti.

« Entre, LaQueen.

— Oh, je sais à quoi tu penses ! » s'est-elle écriée d'une petite voix gaie haut perchée qui sentait les cachets qu'il suffit d'avalier pour avoir la voix gaie haut perchée. Et puis elle a remarqué ma présence. « C'est qui ?

— Un connard de keum pâle qui sait pas où il habite.

— Tu veux une petite gâterie ?

— Approche. Comme disait mon papa, petite, t'es plus belle qu'un chèque des allocs. »

Elle m'a jeté un regard mutin. « Fermez les yeux, m'sieur. »

Je les ai gardés ouverts. La fille s'est agenouillée entre les énormes cuisses gélatineuses, elle a écarté la chasuble rouge, mais je ne voyais que le ravissant violon sombre de son dos, incliné au-dessus des chevilles jointes, talons en saillie.

« Doucement, bébé. » Une main sur ses cheveux, il l'a obligée à lever la tête vers lui. « Tu aimes ça, hein ? Tu l'aimes, mon monstre ?

— Oui, bébé.

— Dis-le, dis je l'aime ton monstre.

— Je l'aime, H.J. Mon gros *diesel* de nègre. »

Il l'a attrapée par la nuque pour la plaquer contre lui, puis lâchant la tête dodelinante il s'est remis à me dévisager. « Tatïe me l'a dit... tu as envoyé mon oncle Herschel bosser dans le froid... et il est mort... d'une crise cardiaque. Tout le monde le savait que l'oncle Herschel avait le cœur fragile.

— J'ignore ce qui lui est arrivé. Il travaillait pour Jay Rainey. »

Les pieds de H.J. s'agitaient en cadence, marquant un rythme lent. J'ai entraperçu le revolver attaché à sa cheville.

« Tu prends... le fric qu'il te file, alors ça... revient au même.

— Ce n'est pas exactement... »

Il me fixait, lèvres retroussées sur sa denture en or.

« Tu veux qu'elle te fasse une pipe ?

— Non, merci, ai-je décliné aussi sèchement que je pouvais.

— C'est qu'à ta tronche on croirait... on croirait que tu apprécies. Je le lis dans tes yeux. » Il a baissé les siens sur la tête de la fille. « Elle est canon, hein ?

— Non, merci, ai-je répété.

— Quoi ? Tu veux pas de ma meuf ?

— Non.

— Pas assez bien pour toi ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Elle est peut-être trop black pour toi.

— Bien sûr que non.

— Tu vois, l'homme blanc comme toi balise devant la femme noire, alors que la femme blanche, elle veut se faire l'homme noir. La femme noire, elle, les Blancs elle s'en tape. Les Blanches, les Noires, toutes elles veulent l'homme noir, tu vois. Pareil avec les Chinoises, les Espagnoles. Une fois qu'elles ont goûté au black, elles sont accros ! » Il a laissé tomber sa main sur la tête de la fille, l'a vigoureusement caressée tout en me gratifiant d'un sourire haineux. « Tu as peut-être besoin d'apprendre à apprécier. Tu sais, je vais demander à LaQueen... elle va s'occuper de toi, après moi. Elle a peut-être pas trop envie, mais elle le fera. Pas vrai, bébé ? »

Elle a émis une espèce de murmure inarticulé qui avait peut-être valeur d'acquiescement.

« Comme ça, tu pourras juger... par toi-même, miteux ! »

J'ai gardé le silence. Nous vivions tous les deux dans un film d'épouvante, mais pas le même. Il a murmuré à la fille : « Vas-y tout doux, LaQueen, tout doux », puis il a remonté ses horribles lunettes sur son front et a dardé sur moi des petits yeux bizarrement émus, incrustés dans les joues immenses. « Tatïe m'a raconté qu'on a trouvé Herschel dehors, le cul sur le siège du bull, congelé. Congelé ! Tu digères ça, toi, qu'on congèle les Noirs ? Moi pas, si tu vois ce que je veux dire. Ça ne tourne pas *rond*, cette histoire, et on va aller le trouver, ce Poppy, ce Popeye, tu l'appelles comme tu veux, j'en ai rien à branler. » Il a arraché le pistolet de l'étui ficelé à sa cheville et l'a braqué sur moi. « Ça me donne des envies de meurtre ce genre d'histoire pourrie. Jamais l'homme blanc n'a refilé à Herschel son fric de merde ! Il a sué sur cette terre quelque chose comme trente balais, et jamais il n'a rien vu venir, pas ça ! » Une main sur l'épaule de LaQueen, il soutenait la cadence. « J'exige réparation ! Vous allez casquer pour les réparations. Paraît que le terrain s'est vendu quatorze millions de dollars.

— C'est faux.

— Ta gueule ! Je veux trois cents...

— Ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser.

— ... mille dollars. Je vois pas les choses comme toi, *monsieur* Wyeth.

Pour moi tu es exactement le fils de pute de la situation. Ça fait un moment qu'on t'observe, merdeux, on sait où tu crèches, on sait où se trouve l'immeuble que vient d'acheter Rainey. On a pris nos précautions, miteux. »

Il y allait au bluff, du moins je l'espérais. « C'est à Rainey qu'il faut expliquer tout ça. »

Il grognait, à présent, il roulait la tête sur le dossier, les yeux révoltés dans l'attente de ce qui se préparait. « Vas-y, LaQueen, vas-y sœurlette ! » La fille y allait plus ferme, plus vite et il a lâché dans un cri : « À moi le gros lot ! » avant de l'attirer plus profond entre ses cuisses, en lui tenant la tête à deux mains, sans plus la lâcher, pendant que ses pieds à elle tressautaient dans une pantomime de haut-le-cœur – le canon du revolver contre l'oreille, elle était prise en étau dans les genoux qui frémissaient de plaisir, et au moment de l'apothéose il a triomphalement levé l'arme au-dessus de sa tête en hurlant, *oh, le pied !* et il a tiré en l'air, une fois, deux fois. Je me suis crispé. « Oh, sœurlette ! » a-t-il lâché dans un cri avant de se renverser en arrière et d'écarter la fille, révélant ainsi le gigantesque pénis noir et gluant qui jaillissait entre ses cuisses. Il a baissé la tête, histoire de s'inspecter, puis il l'a levée pour me regarder en train de les regarder, lui et son organe. Une joue en appui sur une de ses cuisses, la fille léchait révérencieusement, comme de juste, l'appendice qui se rétractait, et elle aussi me regardait, mais avec un froid dédain. La pièce sentait le brûlé. H.J. a branché son micro.

« Antwawn, monte ici et vire-moi ce keum blanc. Je l'ai assez vu », a-t-il déclaré. Il me visait avec le pistolet, tout en caressant la tête de la fille qui continuait à le sucer. « Tu vas me ramener mon fric. Toi, l'avocat, tu vas me ramener ce putain de fric ou sinon gaffe, je te tombe dessus et je te vide de toute la merde que t'as pas déjà chiée dans ton fute. »

Le lendemain matin, le temps était resplendissant. Une journée idéale...

... pour qui ne vivait pas dans la terreur. Oui, j'étais terrorisé, et survolté par le café, en plus, anxieux. Quittant la ville au volant d'une épave louée, je conduisais beaucoup trop vite en direction de la vieille ferme de Jay Rainey tandis que mon cœur affolé tambourinait *ça sent mauvais, ils sont mauvais, ça sent mauvais*. Comme tout le monde, je préfère *oublier* ma condition de mortel et je n'aime pas trop qu'on me la rappelle, je me persuade que mon dernier soupir est encore très loin de moi, à une distance suffisamment raisonnable pour permettre la découverte, les essais, la mise au point, le dépôt des brevets et la commercialisation d'un nouveau médicament. Je veux encore avoir droit à deux vies, voire trois, je veux de nouveaux produits qui boostent les neurones, fortifient les cartilages, et alors, oui, je mourrai sans regrets dans une société américaine triomphatrice que je ne reconnaitrai plus. D'ici là, toutefois, la succession des jours est de mauvais augure. Je vis avec le sentiment que le passé me lâche, millimètre par millimètre, qu'un vent sinistre et froid m'aspire par les oreilles, agrippe les poils follets qui me poussent sur la nuque, et je me mets à gargouiller comme un gamin de huit ans qui peine à reprendre son souffle. Hier n'est *pas* hier : hier est perdu, disparu à jamais, fauché, décomposé, pleuré et inhumé. Je vois jour après jour mon avenir devenir plus proche que mon passé – il y en aura de moins en moins, des parts de gâteau au chocolat, des chemises propres, des nouvelles fraîches, des tasses de café brûlant auquel le lait se mélange en appétissant nuage. Oui, je me laisse plus facilement effrayer qu'avant. Je panique plus vite. Je prends les menaces très au sérieux. Par exemple, je crois à la réalité de la menace incarnée par un Noir dément qui n'a pas de slip sous sa robe mais qui est armé et qui tire. Dans ces cas-là, il faut partir en courant.

En courant, oui, et en trébuchant, en perdant l'équilibre, et les gens vous insultent, et vous avez toujours devant les yeux l'image du pitt-bull agrippé à la corde et dans les oreilles les rires des gamins qui crient *Yo ! M'sieur !* Chancelant, vous vous retrouvez soudain dehors, l'air est froid, dans votre tête un grand blanc, et vous avez beau manquer d'air et vous sentir en petite forme vous vous remettez à courir, aussi loin, aussi vite que possible, avant, enfin, d'arrêter un taxi – ce que j'ai fait pour retrouver mon misérable logis, gravir les escaliers quatre à quatre jusqu'à la porte, éperdu de reconnaissance pour la peinture écaillée et la moquette râpée, le lavabo à moitié bouché, le sommier effondré – mon trou à rats de luxe, l'endroit le plus merveilleux du monde.

Où, incapable de fermer l'œil, je me suis longuement demandé dans le noir si je devais prévenir la police. Les hommes de main de H.J. m'avaient

enlevé, après tout, il avait pointé son arme sur moi. Foulé aux pieds quantité de lois honorables. Cela étant, quelles preuves pouvais-je avancer, puisque je m'en tirais sans égratignures ? H.J. produirait quantité de témoins présents dans sa boîte au moment des faits, prêts à jurer qu'il ne s'était jamais rien passé. Ensuite il mentionnerait la mort de son oncle Herschel, et le premier policier un peu malin irait enquêter sur les circonstances du décès. Je ne voulais surtout pas de ça.

Y avait-il un rapport entre l'agression de H.J. et la plainte de Marceno ? Si on y réfléchissait, Herschel n'était mort qu'après avoir effectué ces mystérieux travaux avec le bulldozer. H.J. était fou de rage parce que son oncle avait succombé à une crise cardiaque aux commandes du bulldozer, mais il ne se posait pas de questions sur la nature de la tâche. Donc, a priori, les deux problèmes ne semblaient pas liés. J'étais troublé, cependant. En proie à ce genre de trouble qui vous oblige à vous asseoir sur votre lit et à allumer la lampe de chevet bancale posée à même le sol, à vous ronger les ongles en vous demandant pourquoi Mme Jones semblait surtout contester la raison qui avait conduit Herschel à sortir avec le bulldozer. Ou pourquoi H.J., pendant qu'il me déblatèrait dessus, avait déclaré qu'il mettrait la main sur Poppy. Un élément intéressant. Et logique, peut-être, puisque Poppy avait appelé l'ambulance après avoir « trouvé » le corps de Herschel. Mme Jones avait pourtant précisé que Poppy lui-même l'avait dirigée vers l'immeuble de Jay. Comment expliquer cela ? Pourquoi Poppy aurait-il eu l'adresse de Jay si ce dernier en personne ne la lui avait pas donnée ? Mais pour quelle raison Jay aurait-il agi ainsi ? Poppy n'était apparemment qu'un simple ouvrier agricole aux mains bousillées. Pourquoi avait-il besoin de connaître l'adresse précise de cet immeuble de Manhattan ? Et tant que j'y étais, par quel biais H.J. avait-il appris la vente de la vieille ferme des Rainey ? Peut-être parce que le nouveau propriétaire, Marceno, ou ses ouvriers, étaient sur place la veille, autrement dit le lendemain de la vente. H.J. ne semblait toutefois pas du genre à aimer patauger dans la boue. Il avait une boîte de hip-hop à faire tourner. Ce qui m'amenait à la conclusion qu'une tierce personne, Mme Jones, probablement, l'avait mis au courant. Comme toutefois cette dernière était arrivée d'assez bonne heure la veille à l'immeuble de Jay, vers dix heures du matin, elle avait dû quitter Long Island trop tôt pour assister à l'éventuelle arrivée des nouveaux propriétaires, surtout dans l'hypothèse où ils s'étaient mis en route dans l'autre sens à peu près au même moment. Par conséquent, elle avait dû rappeler H.J. après avoir menacé Jay devant l'immeuble. Oui, ça se tenait, c'était forcément par elle que H.J. avait eu mon signalement et l'avait transmis à ses hommes avec ordre de me suivre. Mme Jones, cinquante kilos tout habillée, drapée d'indignation vertueuse, m'avait décrit à son neveu.

À supposer toutefois que ces types aient eu ma photo (une recherche sur le Web dans les publications officielles du barreau de New York pouvait aboutir au mieux à un douteux cliché noir et blanc vieux de cinq ans), comment m'avaient-ils repéré ? M'avaient-ils filé, la veille, de l'immeuble de Jay au

steak house, puis chez moi, au restaurant indien et au lycée ? C'était peu vraisemblable. Ils devaient plutôt suivre Jay et ils l'avaient perdu – il s'était rapidement éclipsé, après le match –, ils m'avaient vu sortir peu de temps après, m'avaient reconnu et s'étaient rabattus sur moi.

Pour la deuxième fois en trente-six heures, j'ai suivi jusqu'au bout la voie express de Long Island et pris les routes de campagne qui sillonnent la branche nord, en déplorant tout du long le chauffage inefficace de ma guimbarde de location, une camionnette de livraison déglinguée avec l'adresse du loueur sur les flancs et des décalcomanies de Jésus sur les phares. Je buvais du café à petites gorgées, mon esprit survolté grouillait de questions toujours plus embrouillées que je m'appliquais compulsivement à démêler – sans céder à la folie, en puisant au contraire dans des ressources psychiques froidement rationnelles, hyperparanoïaques. Celles de l'avocat doué parce que retors que j'avais été. Petit à petit, il m'est ainsi apparu que cette histoire qui impliquait Marceno, H.J., Poppy, Mme Jones et Jay formait, dans sa totalité, une pièce mécanique, un rouage, disons, couplé à un autre rouage plus petit qui, lui, s'emboîtait dans un autre élément du dispositif : Jay et l'immeuble de Reade Street qui lui tenait tellement à cœur, immeuble où était logée la petite entreprise de David Cowles, le père de cette Sally Cowles que Jay trouvait assez fascinante pour venir assister en secret aux matchs de basket de son lycée. Jay était-il assez lucide pour voir comme moi ces deux sous-ensembles complexes ? Et où caser Allison, dans tout ça ? Elle m'avait supplié d'aider Jay, mais ce qu'elle m'avait confié à propos de la transaction immobilière était extrêmement vague. Le fait qu'elle ne m'ait pas expliqué en détail les conditions pour le moins compliquées posées à l'achat du bien me laissait supposer que Jay n'avait pas envie d'informer des tiers de son désir d'acquérir cet immeuble *à l'exclusion de tout autre*. Quant à l'ordre chronologique précisé par Marceno, il en ressortait que Jay avait d'abord décidé d'acheter l'immeuble de Reade Street, et ensuite seulement de mettre son terrain en vente. Maintenant que je pouvais prendre du recul – et malgré l'aspect misérablement étriqué de ma perspective – je comprenais que le moment où Jay avait quitté le gymnase pour se fondre dans la nuit de Manhattan correspondait à une accélération de sa poursuite d'une idée fixe. Persuadé de toucher au but tant convoité, il avait jeté sa prudence naturelle aux orties. Pour peu qu'il m'ait vu, pendant le match, il en avait sûrement déduit que d'autres avaient d'aussi bonnes raisons que moi de lui coller aux basques. Rien ne prouvait qu'il m'ait vu, bien sûr, mais le fait est qu'il avait filé à l'anglaise, et d'une certaine manière il avait donc dû se sentir vulnérable, à cette place d'où il suivait le moindre des mouvements de Sally Cowles sur le terrain. Peut-être avait-il simplement réalisé qu'il jouait avec le feu. Quoi qu'il en soit, ma relation avec Jay avait changé de nature. Désormais, je le traquais.

La petite route à deux voies qui serpentait d'ouest en est en direction de l'Atlantique m'offrit soudain la vue d'une Amérique de rêve presque trop belle pour être vraie : charmants cottages qui depuis trois siècles résistaient

aux embruns, clochers pointus et fermes en bois, vieilles granges gris argent mises en valeur par des hangars neufs, érables aux troncs énormes. La vision que je gardais de mon passage, deux nuits plus tôt, sur les terres gelées de Jay était trop tronquée, je m'en apercevais à présent, pour m'avoir permis de saisir les forces génératrices de la plus-value du domaine. Ce paysage aux courbes douces agissait sur le cœur comme une machine à remonter vers l'âge d'or. L'authenticité, quand elle est à ce point parfaite, a un charme que d'aucuns jugent redoutable car il conduit à oublier le terrorisme, le réchauffement planétaire, les modifications transgéniques, la vérité vieille comme le monde que le temps coule à sens unique – du moins pour ceux d'entre nous qui s'accrochent toujours au mât de la rationalité occidentale. De tels lieux évoquent une ère mentalement révolue, prénixonienne, où les Cadillac ressemblaient encore à des fusées, où le silicone ne servait qu'à calfeutrer les fenêtres. La *belle* époque où l'Amérique était inégalée. Les gens sont prêts à payer cher pour ça, à payer les prix du XXI^e siècle. J'ai doublé un tracteur qui tirait une remorque pleine de foin ; croisé trois limousines qui roulaient en convoi et transportaient Dieu sait qui – des P-DG, des athlètes, des stars de cinéma ? Quelques kilomètres plus loin, je suis passé devant deux terrains de golf en construction, puis une demi-douzaine de caves commerciales, coûteuses et somptueuses structures de bois et de verre posées au milieu de rangs de vigne strictement taillés à la hauteur réglementaire d'un mètre vingt, et dont les lignes de fuite repoussaient loin l'horizon. Les quelques bâtiments de ferme obsolètes et les constructions modestes plantés au bord de la route étaient tous à vendre ou en passe d'être démolis. Les chantiers impressionnants qui sortaient de terre étaient sans doute le fruit de l'assemblage de multiples parcelles, un procédé de remembrement aussi dispendieux en temps qu'en argent et auquel on ne se résout qu'après une spectaculaire flambée des prix. Reste que Jay avait raison : la perspective de produire des crus de réputation internationale sur un territoire situé pour finir à un jet de pierre de New York – ville, faut-il le rappeler, qui concentre plus de richesses que n'importe quelle autre métropole au monde, plus que Londres, Hongkong ou Koweït City – promettait d'être juteuse. Rajoutez à cette proximité divers autres facteurs – le développement fulgurant du site voisin des Hamptons, les correctifs récemment apportés aux plans d'occupation des sols dans une tentative, justement, destinée à stopper l'urbanisation, la proportion toujours plus forte de retraités dans la population américaine –, et la juteuse perspective prend lentement une allure de crime organisé.

Des indices supplémentaires m'attendaient dans la typique petite bourgade de Southfolk où, après m'être garé, je me suis mis en quête de l'agence Hallock à cause de cette pancarte entrevue la veille par terre, à l'entrée de l'ancienne propriété de Jay. Les vitrines s'ornaient de listes d'annonces proposant à la vente des lots de belle taille, complétées par des vues aériennes de bois, de champs et de magnifiques bouts de côte avec des légendes du

type : LE DERNIER DIAMANT BRUT ! ou L'HISTOIRE NE SE RÉPÈTE PAS !!!

J'ai poussé la porte. Pour tomber, sans surprise, sur une ruche de bureaux-alvéoles aux cloisons tapissées d'offres de maisons. J'ai passé quelques minutes à me faire une idée des prix. Un mobile home sur un lopin de cinq cents mètres carrés ? Comptez cent quatre-vingt-quinze mille dollars. Un cabanon d'une pièce, « à rafraîchir », sur deux mille mètres carrés ? Trois cent vingt mille. En bord de mer, il ne fallait pas espérer trouver un terrain à bâtir de la même superficie à moins de quatre cent soixante-quinze mille dollars. Un hectare de marais envahis d'herbe et de roseaux sur un îlot fétide partait à neuf cent cinquante mille dollars. Une maison de rêve, cinq pièces, les pieds dans l'eau, cuisine pour gastronomes, « balancelle », court de tennis et « vues inoubliables » ? Mise à prix, un million et demi au minimum. Un vignoble ? De six millions l'hectare pour les moins chers à des sommes colossales. Après les Hamptons, Martha's Vineyard, Nantucket, Malibu, Pebble Beach et Coral Gables, l'extrémité nord de Long Island entraînait à son tour dans le palmarès des paradis huppés. On était en Amérique, après tout ; il fallait bien que certains s'enrichissent.

Debout, assis, les agents parlaient au téléphone, consultaient leurs fichiers ou leurs écrans d'ordinateur. Toutes les filles étaient jolies, des battantes de trente à quarante ans ; les hommes, moins nombreux, plus âgés, avaient l'air de ratés qui se cramponnaient aux débris surnageant de leurs carrières avortées.

« Je peux vous aider ? » s'est enquis une femme qui s'est présentée par son prénom : Pamela. Sa coiffure avait l'aspect croustillant d'un bol de pétales de maïs.

Je lui ai expliqué que je voulais m'entretenir avec la personne qui avait servi d'intermédiaire pour la vente d'un terrain conséquent. « Une ancienne exploitation agricole, en bordure du détroit, ai-je précisé.

— Je ne vois pas très bien de quoi vous parlez..., a-t-elle poliment répondu en inspectant mes chaussures.

— Cette ferme vient tout juste d'être achetée par des viticulteurs chiliens.

— Nous ne nous sommes pas occupés de cette affaire, a-t-elle affirmé avec une petite moue bien élevée.

— Ah ? Pourtant, j'aurais cru. J'ai remarqué une de vos pancartes, à l'entrée.

— Non, non. »

Les bouclettes pétales de maïs m'agaçaient.

« Qui l'a vendue, dans ce cas ?

— Je l'ignore.

— Elle avait été confiée à plusieurs agences ?

— Je ne pourrais pas vous dire. »

Sacrée menteuse, cette Pamela, même pour un agent immobilier. J'en savais cependant déjà assez sur la région pour comprendre qu'il n'y en avait pas tant que ça, des vastes terrains en bord de mer.

« J'ai appris par l'acheteur de cette propriété qu'un vendeur de l'agence Hallock lui avait précisé... (petite interruption pour jeter un œil aux notes griffonnées que je tenais à la main)... qu'une autre personne était intéressée et qu'elle était prête à renchérir s'il ne concluait pas la vente. » Pamela contemplait toujours mes chaussures en battant des paupières. « Je dois encore ajouter, Pamela, que je suis avocat à New York, spécialisé dans les transactions immobilières. »

Les lèvres pincées par un petit sourire, elle a enfin daigné croiser mon regard. « En fait, il faudrait que vous en parliez avec Martha, mais comprenez-moi bien : cette propriété, l'ancienne ferme des Rainey, n'a jamais été chez nous. Elle n'a jamais officiellement fait partie de nos offres. J'ignore, a-t-elle continué un ton plus bas, ce que Martha a pu inventer. Elle a peut-être été elle-même planter une pancarte de l'agence près de la route, tout est possible. Elle est... elle a pu raconter... Bref, je crois que je préfère ne pas savoir. »

Je faisais semblant de prendre tout ça en note.

« Je peux vous redemander votre nom, monsieur... ? »

— Wyeth. Bill Wyeth. »

Je l'ai suivie entre les bureaux cloisonnés, jusque dans un couloir lambrissé.

« Martha ? » a-t-elle appelé en s'arrêtant devant une porte close.

Pas de réponse. Elle a poussé le battant et elle est entrée devant moi dans une pièce qu'on ne pouvait rêver plus dépayssante : une étude d'époque inchangée depuis un demi-siècle, garnie de meubles classeurs, de cartes topographiques jaunies, de vieux registres d'imposition aux pages racornies. Une vieille dame plutôt corpulente dormait dans un fauteuil, malgré l'heure encore matinale. Sa robe d'intérieur bâillait un peu plus qu'il n'eût fallu et elle tenait une cuiller à la main. Sur la table à côté d'elle étaient posés un verre de thé et une volumineuse biographie du duc de Windsor. Une canne était appuyée contre un accoudoir du siège.

« Martha ! a crié Pamela. Hé, ho ! »

La vieille dame a sursauté.

« Oui ? »

— Je vous amène M. Wyeth, a sifflé Pamela comme si ces mots lui arrachaient la bouche.

— Comment allez-vous ?

— Il vient vous voir pour l'ancienne ferme des Rainey.

— Ah, bon ? »

Les deux femmes se défiaient du regard.

« Je vous laisse en tête à tête, a déclaré Pamela. C'est préférable pour ma santé mentale. »

Elle est sortie aussi sec, suivie par l'élégant claquement de ses talons sur le carrelage du couloir.

« Vous voulez bien ? » a demandé Martha en montrant la porte du doigt. Je

suis allé refermer avant de prendre place en face d'elle, sur le siège qu'elle me désignait. « Pammy est épouvantable, vraiment. D'une effronterie rare. Une pute, comme on disait de mon temps.

— Oh ?

— Oui. Nous sommes embarquées sur la même galère, et ça ne nous plaît guère, ni à elle ni à moi. Je lui ai appris tout ce qu'elle sait, mais le respect, la loyauté, ce ne sont plus que des mots, de nos jours.

— L'agence vous appartenait ? » ai-je risqué.

Elle a opiné, l'air soupçonneux, en rabattant l'un sur l'autre les pans de sa robe.

« Elle est toujours à moi. Telle que mon père l'a créée, en 1906. J'étais la petite dernière de la famille et aujourd'hui j'ai quatre-vingt-trois ans, monsieur Wyeth. C'est vous dire que je suis ici depuis longtemps.

— Vous avez dû en voir, des choses.

— Oh, ça ! J'ai connu l'époque des défilés de charrettes sur les routes, avec leur chargement de patates. Le médecin de famille, l'hiver on le payait avec du bois, l'été avec des fruits et des légumes. Autrefois, ici c'était le bout du monde. Le paradis sur terre. Maintenant, tout a changé. C'est trop compliqué à expliquer. On allait chercher l'eau au puits. En saison on mangeait des huîtres à tous les repas. Du homard, aussi. Tout le monde s'entendait bien, dans la paroisse. »

J'ai décidé d'abonder dans son sens.

« Le prix du terrain agricole se montait à combien, Martha, en ce temps-là ?

— Dans les six cents dollars l'hectare, plus ou moins.

— Et à l'heure actuelle ?

— Avec l'arrivée des vignobles, ça peut chiffrer jusqu'à cinquante mille. »

Jay s'était clairement fait avoir. J'ai tendu le doigt vers une carte des environs.

« Vous avez des pronostics, pour l'avenir ?

— Facile. Un million de dollars pour les maisons en bord de mer. Un million de dollars pour les maisons dans les terres. Les vignobles aux mains de gens très riches. Les caves à des gens plus riches encore. Toutes les fermes un peu importantes cultiveront de la vigne. C'est devenu une obsession, vous savez, à cause des problèmes d'alimentation en eau. La viticulture a peu d'impact sur l'environnement. Pas de gros besoins d'irrigation, pas d'utilisation massive de pesticides. Le gouvernement boit du petit-lait. Tous ces cultivateurs de raisin sont des écologistes. » Elle a posé sa cuiller dans son verre à thé. « Au fond, c'est bizarre que le monde ait mis si longtemps à s'apercevoir de notre existence. »

Elle me plaisait, la vieille Martha Hallock.

« Ça ne vous ennue pas de me débiter tout le laïus ?

— Que vous dire d'autre ? Quatre-vingt-deux plages en tout, bordées de vignes. Vous ne trouverez pas l'équivalent dans la Napa Valley. Avec les caps

et les promontoires, les fermes typiques de la Nouvelle-Angleterre ? La belle saison la plus longue à cette latitude ? À deux heures de New York ? Pendant des années il n'y en a eu que pour les Hamptons. C'est fini. Ils ont défiguré le site, alors qu'ici tout est resté intact. Et nous avons des plans d'occupation du sol très stricts.

— Les gens qui travaillent dans l'immobilier doivent se frotter les mains ?

— Si j'avais trente ans de moins, à moi toute seule je vendrais facilement cinquante maisons par an. Je vendrais des chaumières à des rois. Mais je suis trop vieille, monsieur Wyeth. La plupart des gens ont peur des vieux. Ils croient voir la mort rôder, et peut-être qu'ils ont raison. J'ai vendu ma dernière maison il y a trois ans, et c'était celle de mon voisin. Ça ne compte pas. Je suis dépassée. Je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même, j'imagine. Je possède la moitié des parts de cette agence mais je n'amène plus aucune affaire. Ils finiront par se débarrasser de moi. Enfin, ils attendent surtout que je casse ma pipe. Ils m'emporteront dans une brouette et on n'en parlera plus. »

Je n'en croyais rien. Elle avait encore une pêche incroyable pour une vieille de quatre-vingt-trois ans.

« Vous pensez tenir le coup combien de temps ?

— Moi ? Je peux partir d'une minute à l'autre.

— Pamela veut racheter vos parts ?

— Pamela veut me voir sortir les pieds devant !

— Qu'allez-vous faire ?

— Ah, comme disait mon défunt père, j'ai encore un atout dans ma manche.

— Lequel ?

— Je connais le pays. Si, si, je vous assure ! a-t-elle insisté, agacée par mon air appliqué. J'accompagnais souvent mon père et les arpenteurs. Il y a des tas de choses qui n'apparaissent pas sur les documents officiels, vous savez. Je connais les criques, les digues. Je me souviens de ce qui s'est passé en 1957, avec la crue du siècle. J'ai encore les anciens bornages dans la tête. » Elle s'est tapoté le crâne du bout du doigt. « Ce caillou a encore sa valeur, monsieur Wyeth. Moindre de jour en jour, certes, mais tout de même.

— Surtout que vous devez être dans les petits papiers de toutes les veuves d'agriculteurs.

— Effectivement. Elles me connaissent, elles ont confiance en moi. Pas comme ces petites garces qui roulent en décapotable. La moitié des filles d'ici cultivent leurs relations avec les promoteurs et les entrepreneurs. Cultivent sérieusement, si vous voyez ce que je veux dire. Des déjeuners à n'en plus finir, Dieu sait où ! Quand elles rentrent à l'agence on dirait qu'elles ont fait les foins. Pamela embauche des filles qui lui ressemblent. Remarquez, ce n'est pas idiot. Elle les contrôle plus facilement.

— Vous avez des enfants, Martha ? »

Elle a tressailli, et j'ai tout de suite eu envie de ravalé cette question

cruelle.

« J'ai fait beaucoup d'erreurs dans ma vie, monsieur Wyeth. Et beaucoup en rapport avec les chaussures d'homme.

— Pardon ?

— Les chaussures d'homme. J'en ai vu plus d'une paire vide sur ma descente de lit, le lendemain matin, si vous voyez ce que je veux dire. » Elle a plissé les paupières, l'air diabolique. « Oh, je sais, ça paraît ridicule quand on me regarde, maintenant.

— Je suis sûr...

— Non, non, je suis une vieille peau. Enfin, toujours est-il qu'arrivée à l'âge où j'aurais dû me ranger... que voulez-vous, c'est mon plus grand regret. D'un autre côté, remarquez, je ne suis un fardeau pour personne. »

Elle s'est tue un long moment, les yeux fixés sur son verre à thé. J'étais à peu près certain que tout ce qu'elle venait de me confier était vrai, au mot près, mais aussi parfaitement calculé. Le numéro de la vieille dame solitaire. Je n'y croyais pas totalement, non plus. Martha Hallock, vous lui enleviez trente ans et vous vous retrouviez face à une femme d'affaires redoutable – une négociatrice coriace, précise, perspicace. La femme devant qui je me tenais *était* cette personne redoutable, avec trente ans d'expérience en plus.

« Voyons, a-t-elle repris. Que puis-je faire pour vous ?

— Que savez-vous à propos de la ferme Rainey ?

— Un très beau domaine. Trente et quelques hectares. Bordé au nord par la route, une pente qui remonte vers l'ouest, très peu de zones basses. Peut-être, par-ci, par-là, quelques travaux de terrassement à prévoir. La falaise n'est pas très stable – ils ont bien dû perdre une quinzaine de mètres en un siècle, à cause de l'érosion, et il faudrait envisager de consolider de ce côté. Culture de patates pendant toute la première moitié du XX^e siècle. En 66, il y a eu le mildiou, il a fallu se reconvertir dans les choux, les fleurs, d'autres cultures aussi. Une pépinière, pendant un moment, et je ne sais quoi encore. Russell Rainey était un homme exquis. Je l'ai bien connu. C'est une très belle propriété.

— Russell Rainey ? Le père de Jay Rainey ? »

Elle a secoué la tête avec véhémence. « Non, non, pas du tout. C'était son grand-père.

— Et le père, où est-il ? »

Martha Hallock s'est mise à glousser. « Là où il est, j'espère qu'il a très, très chaud.

— Est-ce vous qui avez vendu la ferme pour Jay Rainey ?

— Il n'est pas passé par une agence.

— Mais vous n'avez pas eu de contacts, sous une forme ou sous une autre, avec l'acheteur, M. Marceno ?

— Je suis une pauvre vieille, monsieur Wyeth. Je m'endors dans mon fauteuil. Je n'y vois quasi plus d'un œil, la nuit j'ai des crampes dans les pieds, je prends une flopée de cachets pour le cœur. Honnêtement, j'ai du mal

à me souvenir de ce que je fais d'un jour sur l'autre. » Elle a pivoté le buste pour agiter la cuiller dans son thé. « Vous savez, j'ai beau n'être qu'une fille de la campagne formée sur le tas à l'immobilier, j'en ai rencontré, du monde, dans ma vie. Des hommes d'affaires, des vedettes de cinéma, deux sénateurs, trois gouverneurs, un paquet de députés qui habitaient sur l'île. Toutes sortes de gens. J'ai rencontré le shah d'Iran quand il est venu se faire soigner ici. Joe DiMaggio, aussi, le général Westmoreland, Jackie Gleason. Et voyez-vous, monsieur Wyeth, cela m'a appris que ceux qui gèrent bien leurs affaires savent *toujours* où ils veulent en venir. Plus tôt ils le disent, mieux c'est. Moi, c'est à cela que je reconnais les gens qui réussissent. Depuis le temps que vous êtes ici vous m'avez laissée radoter *tant et plus*, et j'ignore toujours la raison de votre venue.

— Je suis l'avocat de Jay Rainey, Martha. J'habite New York. Il m'a demandé d'étudier le contrat de vente de sa ferme et je lui ai conseillé de surseoir. Tout cela me paraissait trop bizarre. Il ne m'a pas écouté, et maintenant il est dans... Jay a un gros problème, Martha, l'acheteur exerce d'énormes pressions sur lui.

— L'acheteur veut dénoncer le contrat ? Ce n'est pas possible. Et pourquoi ? C'est un beau terrain.

— Il y aurait paraît-il quelque chose d'enterré dans le sol et Marceno veut qu'on lui dise de quoi il s'agit.

— Il veut préparer la terre pour planter, c'est ça ?

— Exactement. Il va y mettre un cépage de merlot et il n'aura pas de vendange avant trois ans.

— Oui, oui, je connais la chanson.

— Et je suppose que vous connaissez aussi Marceno. » Très sans-gêne, soudain, Martha Hallock a pris la biographie du duc de Windsor et l'a ouverte sur ses genoux. « J'ai frappé à la bonne adresse, Martha, n'est-ce pas ? Je sais par Marceno qu'un vendeur de cette agence lui a dit qu'il y avait un autre acheteur sur les rangs, et que ce dernier ferait affaire avec Jay si lui-même, Marceno, ne concluait pas la vente. Mon petit doigt me dit que c'est avec vous qu'il a parlé. »

Elle a tourné une page de son livre. J'ai poussé le bouchon un peu plus loin : « Il y avait vraiment un acheteur potentiel, Martha ?

— Le monde est plein d'acheteurs potentiels.

— Vous lui avez forcé la main, n'est-ce pas ?

— Oui, a-t-elle acquiescé en me regardant droit dans les yeux.

— Mais pour quelle raison ? Pourquoi être allée inventer ça ?

— Pourquoi, pourquoi ! Est-ce qu'on sait toujours pourquoi on fait les choses ! s'est-elle écriée. Parce que c'était pour Jay l'occasion rêvée de reprendre sa liberté ! Elles sont tellement puissantes, ces sociétés viticoles ! Elles peuvent bien payer pour gratter une petite couche de sable et l'évacuer ailleurs. La famille Rainey a eu plus que sa part de malheurs. Comment va Jay, monsieur Wyeth ?

— Il est... » Avec un temps de retard, je me suis aperçu qu'elle venait de changer de sujet. « Il va bien, je crois.

— Ah, tant mieux. Je l'ai vu il y a quelques mois. Je l'ai trouvé un peu fatigué... Il n'y avait pas plus beau garçon que lui. Très, très beau garçon, superbe, bon en foot et au base-ball, autant que je me souviens... Ça remonte à plus de quinze ans. » Elle a refermé la biographie. « Son père cultivait ces terres. Ça ne marchait pas très fort. Un homme bien peu aimable, à tous égards, mais bien bâti, et Jay tient ça de lui. La mère était un ange, sans elle le père aurait eu sa peau. Elle ne vivait que pour lui. Elle lui a tout appris. Jay était charmant, et très apprécié des estivantes, vous savez. Pas prétentieux pour autant. J'ai bien connu sa mère, oui. Un amour, mais tellement triste. Elle aurait voulu d'autres enfants. Une nature inquiète. Épuisée par ces terribles bagarres avec son mari. Heureusement elle avait Jay, et elle en était si fière. C'était sa récompense. Sa consolation, plutôt, quand on pense au mari. »

Ce dernier mot, Mme Hallock le prononça comme si elle recrachait une petite peau affreusement amère qui lui restait en travers du gosier. « L'accident a dû la rendre folle. Cette nuit-là... elle a perdu tous ses repères. Le mari... (même ton de rejet) aurait aussi bien pu être ailleurs. Il n'a pas bougé. Il a bu comme un trou, voilà tout.

— L'accident... ? »

Elle a dardé sur moi ses yeux d'oiseau de proie. « Il y a longtemps que vous connaissez Jay ?

— Non, pas très. » Je n'ai pas précisé qu'il n'y avait que trois jours.

« Ah, ah.

— Vous avez évoqué un accident ?

— Je n'aurais pas dû. Ce n'est pas à moi d'en parler. C'est son affaire. » Les vieilles mains osseuses serraient convulsivement les accoudoirs du fauteuil. « C'est très gentil à vous de m'avoir rendu visite, monsieur Wyeth. Je suis sûre que les choses vont s'arranger, n'ayez crainte. Il n'y a rien, sur les champs des Rainey, rien qu'un mètre de terre arable, et en dessous Dieu sait quelle profondeur de beau sable fin. Le terrain est idéalement situé et je vais me faire un plaisir d'appeler moi-même le nouveau propriétaire pour le lui rappeler. »

Je n'étais pas prêt à me laisser congédier de la sorte.

« Il semble que vous ayez été assez liée avec Jay et sa famille, Martha, et je crois que c'est également *vous* qui avez servi d'intermédiaire dans la vente de la ferme. De ce fait, vous avez une double responsabilité à l'égard de l'acheteur et du vendeur, et vous le savez aussi bien que moi, j'en suis sûr. L'acheteur m'a signifié qu'il portait plainte, au motif qu'on aurait dissimulé quelque chose sur ses terres juste avant la signature du contrat. Quelques heures avant, Martha. Ses soupçons me paraissent fondés. L'acheteur est un homme trop occupé pour perdre son temps à lancer des accusations à tort et à travers. Il n'en démordra pas tant qu'il n'aura pas obtenu satisfaction. Telles que les choses se présentent, il va probablement traîner Jay en justice pour

obtenir satisfaction. Espérons que vous ne serez pas citée, vous aussi.

— Ne soyez pas ridicule, monsieur Wyeth.

— Je vous appellerai demain. Vous aurez peut-être une idée plus précise sur la solution à apporter à ce problème.

— Qui sait si je vivrai assez longtemps pour répondre à ce coup de fil. »

Je n'aime pas me mettre en colère contre les personnes âgées, mais franchement Martha Hallock ne m'avait pas été d'un grand secours. Je me suis levé et je suis sorti après un échange de regards assassins.

En repassant à travers les bureaux cloisonnés, je suis tombé sur Pamela.

« Merci ! ai-je lancé sans m'arrêter.

— Il y a vraiment de quoi ? a-t-elle rétorqué par-dessus son épaule.

— Ça, elle n'est pas facile, facile.

— Tant que vous y êtes, vous ne voulez pas visiter quelque chose ? Ça ne coûte rien, surtout si vous n'êtes pas venu pour acheter.

— En effet. » J'avais déjà la main sur la poignée. « Vous n'auriez pas plutôt un conseil à me donner ?

— Vous devriez voir son neveu. En principe, il est au courant de tout. »

Cela ne m'intéressait pas outre mesure, mais j'ai voulu rester poli. « Qui est ce monsieur ? »

Pamela a froncé le nez. « Un vilain petit bonhomme. Pour ma part, je préfère l'éviter. Tout le monde l'appelle Poppy. »

De retour à New York, j'ai rendu la camionnette au loueur, et en me rendant à pied au steak house je suis passé devant une boutique qui proposait des rabais sur les téléphones portables. Je suis entré et me suis décidé pour le forfait le moins cher.

« Il paraît que ces trucs-là vous filent des tumeurs au cerveau », ai-je dit pour plaisanter en tripotant le petit appareil.

L'employé, un Noir trapu au regard triste, a pris la remarque au sérieux.

« Je crois bien que c'est vrai, oui. À mon avis y vont pas tarder à le découvrir.

— J'imagine que vous n'êtes pas censé le répéter aux clients.

— Z'ont qu'à me payer plus s'y veulent que je raconte des craques. »

Dans la grande salle à peu près vide où le coup de feu de midi n'était plus qu'un souvenir, des employés passaient l'aspirateur. Comme toujours, la 17 était libre.

« Allison est là ? ai-je demandé à la serveuse.

— Elle vous a laissé un mot, au cas où vous passeriez. »

J'ai ouvert la petite enveloppe. Dedans, un billet avec une proposition de rendez-vous : *Retrouve-moi au Havana Room.*

Au lieu de passer ma commande, je me suis aussitôt dirigé vers la petite porte à côté de l'entrée. Elle n'était pas fermée à clef. Il faisait noir dans la cage d'escalier.

« Hou, hou, ai-je crié. Allison ? »

Une odeur de cigare froid flottait dans la longue pièce plongée dans

l'obscurité. Les tableaux, le carrelage noir et blanc du sol ignoraient la lumière du jour. Sur le bar, un panier de lave-vaisselle plein de verres sales. Allison était assise dans le dernier box, tout au fond.

« Salut, Bill. »

Un tas de papiers concernant le restaurant était posé devant elle, à côté d'un verre à liqueur et d'une bouteille de bourbon Maker's Mark. Elle m'a adressé un petit sourire contraint, embarrassée de se montrer si vulnérable.

« Tu travailles ou tu bois ?

— Je bois.

— Et en suisse, en plus.

— Tu n'es pas venu, hier soir. »

J'hésitais à lui raconter ce qui m'était arrivé la veille au soir, la présence de Jay dans le gymnase, la plainte déposée par Marceno.

« J'ai été retenu.

— Contre ton gré ? a-t-elle ironisé.

— En fait, oui. »

Elle ne me croyait pas, et elle s'en fichait. « Eh bien, moi, je crois que j'ai été très bête, a-t-elle annoncé. Bête, stupide, idiotie.

— Jay ?

— Oui. J'imagine que j'en attendais trop, tu vois ? » Elle a repoussé son petit verre. « Il est venu, hier soir... je lui avais proposé de venir dîner tard, genre dix heures et demie, histoire de passer la soirée ensemble. Je suis partie d'ici à neuf heures et il est arrivé, exactement comme prévu. »

Ce qui signifiait que Jay avait abandonné le match de basket pour venir chez Allison, et pas parce qu'il m'avait vu de loin ou qu'il savait que les hommes de H.J. le cherchaient.

« Il s'est installé au salon pendant que je préparais le repas, mais il avait laissé sa mallette dans la cuisine et... bon, tu sais, a-t-elle dit en haussant les épaules, il y avait des papiers dedans, des trucs intéressants.

— Tu n'as pas pu t'en empêcher.

— C'est très mal, je sais, mais si tu veux j'ai remarqué son agenda, à l'intérieur. Je l'ai pris pour le feuilleter. » Elle a attrapé son verre et avalé cul sec la dose d'alcool qu'il contenait. « J'étais curieuse, c'est tout, j'y voyais un moyen de le connaître un peu mieux. Il ne me dit jamais rien.

— Contrairement aux autres. »

Elle a opiné. « Eux m'en disent trop.

— Toutes les relations humaines sont une question de pouvoir, c'est connu.

— Oui, eh bien Jay a trop de pouvoir.

— Ça te plaît, non ?

— Ça m'embête.

— Et ça t'excite.

— Comment le sais-tu ?

— Comment pourrais-je ne pas le savoir ? »

Elle a hoché la tête d'un air entendu. « En tout cas, ça m'embête plus qu'autre chose. Maintenant, tu comprends ? »

— Qu'est-ce qu'il veut de toi ? »

C'était direct et ça l'a stoppée net. Elle a levé les yeux. « Je n'en ai pas la moindre idée.

— Est-ce que Jay te pose des questions ? Il a envie de savoir des choses sur toi ?

— Du genre ?

— Écoute, Allison, si j'avais une histoire d'amour avec toi...

— Ce qui ne serait pas exactement dans ton intérêt...

— ... j'essaierais de savoir pourquoi tu travailles aussi tard alors que tu n'y es pas obligée, pourquoi tu vis dans l'appartement où vivait ton père, pourquoi tu ne parles jamais de ta mère, où tu habitais quand tu étais petite, si ton père s'était remarié, d'où vient ta loyauté à l'égard de Lipper alors que tu prétends en avoir assez de lui, et... voyons, je te dis tout ça comme ça me vient... ah, oui, pourquoi tu cultives une insatisfaction chronique quand en réalité c'est peut-être *toi* qui te traites le plus durement, et...

— Arrête.

— ... et je te demanderais enfin si tu n'as pas envie qu'on te connaisse, au fond, mais peur en même temps que la personne qui pourrait te connaître te rejette dès qu'elle saurait la vérité, alors tu choisis de t'étourdir avec tout un défilé de types, et tellement de travail que tu n'as jamais...

— Arrête, s'il te plaît. Bill ! S'il te plaît.

— D'accord.

— C'était tout de même assez cruel. » Je n'ai pas démenti. « Et pourtant, a-t-elle poursuivi en remplissant à nouveau son verre, ça montre...

— ... que je t'ai interrompue dans ton histoire.

— Qu'est-ce que je... ? Ah, oui ! L'agenda. Je n'avais pas de soupçons, non, mais c'est mal de fouiner, c'est vrai. Il regardait les infos, il n'a rien remarqué. J'ai bien passé cinq minutes plongée dans ce carnet. Pas gênée. » Ses yeux brillaient d'un éclat mauvais. « Je l'ai pratiquement appris par cœur.

— Alors ? Un emploi du temps chargé ?

— Oh, le train-train habituel, les rendez-vous chez le dentiste, au garage pour la révision de la voiture, ce genre de trucs, d'autres plus particuliers... » Elle me regardait, au bord des larmes. « Il y en a une autre dans sa vie.

— Non, Allison. Je ne le crois pas.

— Si ! Il a des rendez-vous avec elle, et à intervalles réguliers. » Elle s'est passé un doigt sur les cils. « Moi, je dois le supplier pour qu'on se voie et c'est parce que... évidemment, quelle idiote !... il a une vieille relation. Il sort avec elle depuis des mois et des mois ! J'ai regardé toutes les semaines : pas une où elle ne soit pas, cette année !

— Elle s'appelle comment ?

— Je n'en sais rien ! Et ça aussi ça m'agace ! Un nom qui commence par O. Il n'écrit pas le nom en entier, juste O, pour se rappeler. Olivia, Olympia,

Orgasmia... qu'est-ce que j'en sais ? Merde ! »

Si Jay avait une copine qu'il voyait régulièrement, cela rendait encore plus étrange son comportement pendant le match de basket, sa fascination pour Sally Cowles. Un grand gaillard à l'air sympa qui a une liaison stable et se permet en plus des petites fantaisies avec une femme du style d'Allison n'est *a priori* pas le genre de type à pister les petites filles. Ça ne cadrerait pas.

« Il la voit souvent, tu dis ?

— Tout le temps ! » La colère prenait le dessus. « Naturellement je ne m'en serais jamais doutée si je n'étais pas tombée par hasard sur son agenda. On ne m'a pas comme ça, Bill ! » (Ces derniers mots prononcés avec moins de rage, cependant, comme si en réalité elle aurait bien aimé se faire avoir, aurait peut-être même préféré.)

« Aucune chance qu'il ait laissé sa mallette dans la cuisine en espérant que tu allais regarder ?

— Possible, mais à mon avis c'était plutôt par distraction. *O* m'embête, Bill. *O* est une lettre très sexy, quand on y réfléchit, tu ne trouves pas ? » Son regard quêtait ma commisération. « *O*, l'initiale d'orifice. *O* s'ouvre et on y pénètre. Je veux dire, *elle* s'ouvre, et *il* la pénètre.

— Les hommes sont souvent comme ça, tu sais.

— Je le sais, Bill. Il n'est simplement pas question qu'ils soient comme ça avec moi ! Sur le moment j'ai pensé que j'allais lui demander des comptes, prendre mon courage à deux mains, aller dans le salon, éteindre la télé et lui demander de s'expliquer. J'avais préparé une paella délicieuse. J'ai eu envie de la lui jeter à la figure. » Allison souriait, à présent. « J'ai pris le gant de cuisine et, sans rire, j'ai soulevé la casserole pour me faire une idée du poids, et puis j'ai réalisé que j'allais tacher le tapis.

— Il ne s'est pas aperçu que tu étais furieuse ?

— Non... J'ai mis la table dans le salon. Il ne regardait même pas les infos, d'ailleurs, il était planté devant la fenêtre et il pensait à son Ophélie machin chose.

— Ça, tu n'en sais rien. »

Au lieu de répondre, Allison a avalé une bonne rasade de bourbon, et lorsqu'elle a reposé le verre son expression avait changé : l'amertume et la déception cédaient devant le désir qu'elles recouvraient. J'étais étonné du calme qui régnait dans la pièce : rien ne filtrait, ici, des bruits habituels du restaurant, du ronronnement de l'aspirateur, des bribes de conversation.

« Oh, Bill, a murmuré Allison en écartant les cheveux qui lui tombaient sur la figure. Je ne sais plus où j'en suis. »

Elle faisait partie de ces femmes que la sexualité n'embarrasse pas. Pour elle, le fait de parler d'un homme à un autre homme ne signifiait nullement qu'elle avait avec eux deux des rapports privilégiés, ou une préférence pour l'un. L'homme, quel qu'il soit, était éphémère, à l'inverse du désir, permanent, et du vide, intolérable. L'homme était une créature à insérer dans le décor pendant un laps de temps variable – une nuit, un mois –, une perception très

personnelle et changeante. Pareille aptitude, chez une femme, est aussi dangereuse que séduisante. Le prochain sur la liste comprend d'emblée qu'elle aura rapidement oublié le précédent. Ce qui est encourageant.

Oublieuse du manque de profondeur de ses engouements, elle plonge chaque fois tête la première dans la passion. Évidemment cela implique qu'elle vous oubliera facilement, vous aussi, mais cela ne viendra que plus tard, après. J'aimerais pouvoir affirmer qu'à ce moment-là, face à elle, j'avais toutes ces idées bien en tête, mais ce serait mentir. Au contraire, je regardais Allison poser longuement les yeux sur moi, d'un air presque de défi, laissant son désir diffus se transformer en une sorte de besoin rageur lui-même susceptible de devenir n'importe quoi d'autre, imprimant à sa bouche un pli un peu cruel, presque laid, fermant les paupières, enfin, en lâchant un soupir. Les lèvres entrouvertes, elle respirait fort. « Bill ? Viens », a-t-elle soufflé, les sourcils froncés dans une expression d'attente douloureuse.

Je me suis approché et j'ai pris la main qu'elle me tendait. Sourire aux lèvres, elle a doucement pressé mes doigts et elle a penché la tête en avant, le visage dissimulé derrière ses cheveux, dans une invite à la toucher à laquelle j'ai répondu en caressant de ma main libre son cou ferme et lisse. Mon index s'est aventuré derrière le lobe d'une oreille. Elle a soupiré, et dans le regard en coin qu'elle m'a jeté j'ai reconnu celui dont elle avait gratifié Jay Rainey quelques nuits plus tôt. Pas une copie fade, non : l'original, impudique et très doux, désirant. Son haleine sentait le bourbon, l'odeur suave de sa griserie. Ce n'était pas moi en particulier qu'elle voulait : elle ne voulait personne, en fait, pas même Jay et pas forcément un homme. Elle voulait, voilà tout. Comme tout le monde. Elle *était* désir et manque, il se trouve que j'étais là. Elle était prête à se donner à n'importe quoi, à n'importe qui ayant envie d'elle. À une condition néanmoins : l'oubli réciproque. Allison vivait un de ces moments où tout devient possible. Elle en avait déjà connu, elle en connaîtrait d'autres, nombreux ; ces points dessinaient la courbe de sa vie. Elle a fermé les yeux, ouvert la bouche, attendu, et, malgré moi, malgré tout ce que j'avais appris et qui à présent m'inquiétait, parce que j'étais seul, aussi, depuis très longtemps, oui, un temps douloureusement long s'était écoulé sans qu'une femme sollicite ma tendresse, je me suis penché vers elle, j'ai pressé mes lèvres contre les siennes.

Le baiser s'est prolongé, délicieux, liquide, parfumé au bourbon, mais j'y ai mis un terme en douceur. Allison a souri, le mot *merci* s'est formé sur ses lèvres et elle a secoué la tête. L'instant était passé.

« J'imagine que tu as une petite idée de ce que Jay avait noté sur son agenda pour aujourd'hui ? ai-je demandé sur un ton que je voulais dégagé.

— Oui, oui. Il va aux “cages du Crochet Rouge”, un endroit où il se rend une ou deux fois par semaine.

— Les cages du Crochet Rouge... ?

— Affreux, n'est-ce pas ? On l'imagine derrière des barreaux, pendu à un crochet sanglant. Je crois qu'il y est, cet après-midi. Les cages du Crochet

Rouge. Mais c'est parfait, tant qu'il n'y retrouve pas O. *Salope* d'O. Le Crochet Rouge... Ce ne sont pas les bars qui manquent, dans ce quartier de Brooklyn. Il y en a peut-être un qui s'appelle comme ça, ou alors c'est une espèce d'entreprise de construction. »

Elle se trompait. Contrairement à elle, je connaissais bien les cages du Crochet Rouge pour y avoir accompagné mon fils, par un pluvieux samedi après-midi. Allison replongeait doucement en elle-même. Je n'avais rien de mieux à faire que la laisser seule, rien de mieux à faire que filer sans tarder au Crochet Rouge.

« Une minute, monsieur Wyeth.

— Qu'y a-t-il ? »

Elle s'est emparée d'une de mes mains, a frotté son pouce sur les phalanges. « J'ai quelque chose à te dire. »

S'il y avait eu un lit à côté, nous serions tombés dessus, à l'instant, amant précédent barré ou non.

« Oui ?

— Il y a un prix, toutefois.

— Lequel ?

— Tu dois promettre de ne pas porter de jugement.

— Sur quoi ?

— Un truc à nous.

— Qui ça, nous ?

— Quoi, qui, il faut choisir.

— Qui, quoi, je veux tout savoir.

— Tu le sauras.

— Quand ?

— Cette nuit. Au Havana Room, a-t-elle chuchoté les yeux rivés dans les miens.

— Ce soir ?

— Ha m'a prévenu qu'il était prêt.

— Déjà ?

— Des fois, a-t-elle déclaré sur le ton narquois de l'ivresse, les choses arrivent plus vite qu'on ne s'y attendait.

— À quelle heure ?

— Viens vers minuit. Je serai dégrisée, je te promets. Et au sommet de ma forme. Tu verras, je vais t'impressionner. » Elle a agité le doigt, comme pour me gronder. « Ah, j'allais oublier !

— Oui ?

— On t'a déjà dit que tu embrassais très bien ? »

Si oui, c'était il y a bien longtemps.

« Tu es ronde, Allison. Fais-toi un café, d'accord ? »

Avant de m'engager sur les marches en marbre, je me suis retourné pour la regarder encore. Forme indistincte dans l'ombre du dernier box, elle se tenait tête basse. Désespérée ? J'avais peut-être eu tort de l'embrasser. Ou ce baiser

m'avait tellement plu que j'aurais bien recommencé. Je recommencerais peut-être. J'ai monté l'escalier, j'ai tourné la poignée de la petite porte, je me suis risqué vers l'entrée du restaurant en espérant passer inaperçu.

Les serveuses étaient en train de fumer et de discuter entre elles ; à une table à l'autre bout de la grande salle, des garçons disposaient les couverts de part et d'autre des assiettes, pliaient les serviettes. Personne ne s'intéressait à moi, personne sauf Ha. Perché sur une échelle dans son bleu de travail informe, il remplaçait une ampoule. Il m'avait vu quitter le Havana Room, il avait vu que je regardais si les serveuses ou les garçons m'avaient repéré, et vu ma surprise en le découvrant là-haut. À l'instant où nos yeux se sont croisés il a lu en moi à livre ouvert, ou du moins j'en ai eu l'impression. Il m'a étiqueté comme le solitaire libre et sans attaches qui venait trop souvent manger au steak house, traversait en ce moment une sale passe et venait juste d'émerger du Havana Room, où Allison, une femme qu'il côtoyait tous les jours, était restée, ivre, seule, dans le box du fond. Oui, il me suffisait de voir le vieux visage buriné du Chinois, sa peau ridée, ses yeux écartés qui ne cillaient pas pour comprendre qu'il savait tout cela sur moi.

Alors que pour ma part j'ignorais tout de lui. Et en particulier pourquoi c'était lui qui avait la haute main sur le programme du Havana Room.

Mon ignorance avait ses limites, cependant. Ainsi savais-je que lorsque Robert Moses, le grand, l'opiniâtre architecte du New York moderne, le bâtisseur de routes et d'autoroutes, de parcs, de piscines, avait pressé les édiles de construire une voie express reliant Brooklyn au Queens afin d'améliorer les conditions de circulation entre la ville de New York et les banlieues toujours plus étendues de Long Island, du Connecticut et du New Jersey, cet axe surélevé avait été jeté sur et à travers les quartiers ouvriers, où les employés des chantiers navals de Brooklyn et des docks de l'East River s'entassaient dans des maisons de brique basses alignées par rangées. À supposer que quelqu'un se soit alors préoccupé de ce qu'il adviendrait des constructions surplombées par la voie express, leur sort était désormais scellé : il leur faudrait subir le bruit et la pollution, la chute, constante, d'objets les plus divers – enjoliveurs, bidons vides d'huile pour moteur, gobelets de milk-shake, sacs pleins du vomi des enfants malades en voiture, chapeaux de cow-boys, couches usagées, mégots de cigarettes, canettes de bière, cassettes audio débobinées, préservatifs, pastèques, bouchons de radiateur, et tout ce qui par la grâce de Dieu tombe des voitures et des camions ou en est jeté. Dans les ombres de la superstructure qui rouille et grouille de véhicules sont tapis des petits commerces qui vivent de leur emplacement marginal, où les loyers sont bas, la misère tenue pour quantité négligeable, les endroits où se garer nombreux et sauvages : boutiques porno, remises de taxis, ateliers de réparation mécanique et tout à l'avenant. C'est la zone – un endroit où, par exemple, un agent de la police municipale de New York qui après la

fin de son service s'était imbibé douze heures d'affilée, pour partie dans un bar à filles, a renversé dans la soirée une Hispanique enceinte et ses deux enfants en conduisant sa camionnette à cent à l'heure, propulsant ainsi, pour ceux qui veulent y croire, quatre âmes au paradis et sa bouille à la une de la presse populaire. Il y a dans le paysage urbain de semblables fissures, des crevasses profondes où le mal s'engouffre, et c'est dans un de ces creux que j'étais parti chercher Jay, en fin d'après-midi, sur la foi de ce que m'avait dit Allison.

Le Crochet Rouge se trouve dans la 3^e Avenue. J'en ai poussé la porte en proie à une certaine appréhension, car je me souvenais combien Timothy avait aimé cet endroit où nous allions ensemble, autrefois. Y retourner maintenant me donnait en quelque sorte la mesure de ma dégringolade. Je suis entré, pourtant. Dans la première salle, antre obscur où s'alignaient les flippers et les jeux vidéo, les clients pouvaient se fournir en souvenir sportifs bas de gamme et cochonneries salées ou sucrées. Des gamins en tenues de sport mal assorties s'y bousculaient pêle-mêle. Toutes les deux ou trois secondes, un grand bruit métallique ponctuait les accents de la musique rock. Cette pièce donnait sur une autre, beaucoup plus vaste, à laquelle on accédait par une ouverture surmontée d'une pancarte :

50 km/h : Enfants de moins de 9 ans

65 km/h : Enfants de 9 à 10 ans

80 km/h : Enfants de 10 à 11 ans

95 km/h : Enfants de 11 à 13 ans

110 km/h : Adolescents de 13 à 17 ans

125 km/h : Jeunes de plus de 17 ans et Adultes

140 km/h : Accès réservé. Voir avec la direction

À l'abri du haut rideau du filet, les machines lançaient les balles aux batteurs. Je suis resté un moment derrière celle bloquée à 65 kilomètres/heure, à regarder un maigrichon d'une dizaine d'années tenter d'arrêter les siennes avec sa batte en aluminium. Le rythme était rapide, mais il arrivait à en toucher à peu près une sur trois. Un homme d'âge moyen coiffé d'une casquette verte au logo des Jets est entré dans la cage pour rectifier la position du garçon ; une balle lui est passée en sifflant à hauteur des sourcils. À Brooklyn le base-ball est un sport bien plus sacré que dans les beaux quartiers de l'East Side, et le Crochet Rouge appartient à un monde dans lequel des vieillards oubliés viennent s'installer avec leurs pliants sur les terrains cabossés des jardins publics où, un cigare éteint au coin des lèvres, ils rattrapent les balles fusantes de très jeunes joueurs, des gosses du quartier dont les mères mettent un point d'honneur à repasser les tenues, les veilles de match, un match arbitré plus souvent qu'à son tour par un flic ou un pompier et qui, pour peu qu'il se joue sur le petit terrain de Ty Cobb, près de l'avenue X, sera suivi non seulement par les habitants noirs des logements sociaux

bâties de l'autre côté de la rue et par les parents des deux sexes assis sur les gradins en ciment, mais aussi par les ouvriers chargés de la maintenance des métros de la ligne N, des hommes qui garent les grosses locos noir et jaune le long de la piste surélevée qui offre une vue plongeante sur le terrain ; les rares fois où l'un des jeunes joueurs réussit à faire le tour complet du circuit, il arrive qu'un mécanicien se hisse nonchalamment dans la cabine et actionne le sifflet pour saluer l'exploit. C'est ça, Brooklyn, et c'est comme ça qu'on y joue au base-ball.

J'ai continué plus loin. Jay restait introuvable. Chacune des machines était entourée d'un attroupement de gamins surexcités qui s'empiffraient de hot-dogs dans un vacarme assourdissant. Dans la cage réglée à cent dix kilomètres/heure, un ado qui préparait son swing en se penchant trop en avant a reçu la balle juste au-dessus de la tempe, sur le casque. Son entraîneur a sauté d'un bond la barrière en fer et appuyé sur le bouton rouge qui stoppait la machine afin d'aller ramasser le joueur, sonné par le choc. Je pensais à Timothy, bien sûr ; il avait dix ans, à présent, et il devait être capable de manier la batte aussi vite et fort que la plupart de ces gosses.

La cage réservée aux joueurs confirmés était la dernière de la rangée. Derrière les nombreuses épaisseurs de grillage qui l'entouraient, un grand type vêtu d'un tee-shirt et d'un short balançait sa batte avec une adresse stupéfiante. Un petit cercle de spectateurs s'était formé autour, et quand j'ai pu approcher j'ai réalisé qu'il s'agissait de Jay, avec un truc en plastique vert qui lui sortait de la bouche. Il a frappé un coup fantastique. Le tube coincé entre ses dents était un inhalateur : entre deux frappes de balle il appuyait dessus pour s'injecter à petites doses son mélange de molécules chimiques.

Soucieux mais fasciné, je me suis fondu dans la foule. Je savais Jay baraqué, évidemment, mais ne l'avais jamais vu autrement qu'en costume ou dans un gros manteau ; là, je découvrais un grand corps masculin de près d'un mètre quatre-vingt-dix et cent vingt kilos au bas mot, les bras, le torse et le dos puissants, le ventre qui aurait pu être plus plat, les cuisses formidablement musclées et les jambes, surtout, leurs mollets énormes sillonnés de veines, dignes d'un superhéros de BD, trois fois plus grosses que la moyenne et d'une séduction bizarre, dérangeante – des grappes de muscles magnifiques qui s'évasaient en dessous du genou, des jambes qu'Allison avait vraisemblablement serrées entre les siennes. Les rapports que nous avons, Jay et moi, n'étaient pas à proprement parler commandés par la rivalité sexuelle, mais ils n'en étaient pas non plus complètement exempts. Je me suis demandé si Allison mettait en balance le baiser passionné mais unique que nous avons échangé peu de temps auparavant au Havana Room avec les plaisirs que Jay lui procurait. Question idiote n'admettant évidemment qu'une réponse positive. Au vu de la vitalité de Jay, je me suis dit qu'Allison estimait sans doute déjà que notre bref moment d'intimité avait été soit une sottise, soit une erreur.

« Oh, le camé ! a ricané un des adolescents qui se cramponnaient au

grillage en passant les doigts à travers les trous. Avec quelle merde il se shoote, lui ? Du gaz de coke ou quoi ?

— C'est des stéroïdes qui vont direct au cerveau pour que la batte frappe plus vite. Tous les pros font ça, avant de sortir des vestiaires.

— Déconne pas.

— C'est pas des conneries ! Dans les grands terrains, les vestiaires ont toujours des petites toilettes à part. Les mecs y vont, ils respirent la dope et après ils frappent comme des malades. Pourquoi tu crois que les records arrêtent pas d'être battus ? C'est pas la dope pour les muscles, qui fait ça, c'est la dope pour le cerveau.

— Ouais, c'est ça. Tu parles !

— Puisque je te le dis, pédé. Regarde, tiens ! Si ça c'est pas frappé, je sais pas ce qui te faut ! »

Jay frappait, en effet. Il ne se contentait pas de renvoyer les balles et de bazarder ses coups, il ramenait la batte en arrière en la tenant parallèle au sol et touchait chaque fois la balle qu'il envoyait s'écraser loin devant lui, à l'autre bout. Puis il en a raté une, qui est venue rebondir sur le filet, juste devant moi. Dépit, il a poussé un mugissement sourd et s'est octroyé coup sur coup deux doses de sa drogue, qui l'ont apparemment regonflé à bloc avant le lancer suivant.

Une nouvelle fois il a loupé sa frappe et juste éraflé la balle qui a fusé à la verticale vers la bâche tendue à cinq mètres de haut. Avec un hurlement de rage, il a abattu sa batte comme un bûcheron sa cognée.

« T'as vu ? a fait le gamin en caressant sur sa lèvre supérieure le fin duvet qu'il prenait pour une moustache. Un camé, je te dis. Les stéroïdes direct dans les neurones, ça rend fou. »

Jay a planté ses crampons dans le sol et exécuté à blanc un swing parfait avant de ramener à nouveau la batte en arrière en position d'attente, genoux pliés, tête haute, le coude droit en l'air, souple mais agité de petites saccades. Au moment où le bras mécanique s'est détendu, il a basculé son poids d'un pied sur l'autre en armant, comme on dit dans le jargon, et quand la balle est arrivée il l'a envoyée gicler dans le filet.

Il a explosé dans un grand cri satisfait, un « Haaa » de jouissance sexuelle ou meurtrière.

« Et là, t'as vu ? a repris le jeune. Tu l'as vu, ça ?

— J'ai même cru voir ta mère.

— Ta mère à toi, plutôt, qui se branle avec ma batte.

— Ouais, celle que ta sœur lui a refilée après usage.

— Non, celle que tu avais sucée pendant trois heures pour l'astiquer.

— Vos gueules, a soufflé un troisième. Il change de bras. »

Comme eux j'ai regardé Jay pivoter à cent quatre-vingts degrés, la batte dans l'autre main, et se remettre à frapper une quarantaine de balles. Beaucoup moins efficace de la main gauche, il en ratait près d'une sur deux, sauf que bien sûr il est très rare, au base-ball, de pouvoir jouer indifféremment

à gauche ou à droite et j'étais stupéfait qu'il s'y essaye, surtout avec une vitesse de balle prévue pour les pros. Une tache sombre s'étalait sur son tee-shirt, entre les omoplates, puis le clignotant rouge signalant la fin de la séance s'est allumé, sur la machine à lancer.

« Nul », a grommelé Jay. La tête en arrière, il a recraché l'inhalateur en l'air, devant lui, et l'a frappé du plat de la batte. L'étui en plastique a volé en éclats tandis que la capsule en métal filait vers nous et ricochait dans la poussière.

« Ça aussi, il le fait toujours, a repris le plus bavard des jeunes. C'est comme ça que je sais que c'est des stéroïdes qui font un effet au cerveau. »

Jay enlevait son casque et commençait à retirer ses gants. J'ai reculé d'un pas, trouvant que ce n'était pas une très bonne idée de l'aborder tout de suite, devant tous ces gens, alors qu'il tenait sa batte de base-ball et était encore sous l'effet de la substance, quelle qu'elle soit, qu'il avait inhalée.

« Yo, m'sieur ! a crié l'un des gamins. C'est quoi que vous avez dans ce machin ?

— Je vais voir », a déclaré le petit malin en se faufilant à l'intérieur de la cage.

Il a ramassé la capsule et est revenu au pas de course, sous le regard indifférent de Jay.

« C'est quoi, alors ? »

Les trois têtes se sont penchées pour déchiffrer l'inscription à peine lisible. J'en ai fait autant, par curiosité.

« A-dré-na... je sais pas quoi.

— Laisse-moi lire, pauvre illettré.

— Hé, m'sieur », a lancé l'un d'eux sur un ton bravache.

Un type à peine plus âgé, vingt ans à peine, costaud, moulé dans un sweat-shirt des Rangers, a soudain surgi près de nous, et se penchant vers celui qui tenait le trophée il l'a rudement apostrophé, non sans surveiller Jay du coin de l'œil.

« C'est bon, c'est bon », a protesté l'adolescent avant de détalier avec ses copains, le tube en métal serré dans son poing.

De l'adrénaline. En aérosol. Cela pouvait-il vraiment améliorer les performances du batteur ? L'hypothèse paraissait pour le moins loufoque. Jay venait d'ouvrir la porte de la cage et fonçait dans le tas comme un boxeur sonné, sa casquette des Yankees rabattue sur le front, un manteau et un pantalon de survêt jetés par-dessus l'épaule, les yeux baissés, l'air à la fois furieux, déterminé et ailleurs, très loin. Quant à moi, intimidé par la masse titubante de sa force brute, indubitablement exaltée par le produit qui circulait maintenant dans son sang, je m'appliquais à passer inaperçu. Il semblait profondément seul, et étant donné sa corpulence cela le rendait menaçant. Les phrases que j'avais préparées dans ma tête en devenaient pathétiques, hors de propos, mais comme je n'avais pas renoncé à avoir cette discussion avec lui je l'ai suivi, à dix mètres de distance, jusque dans la première salle où il venait

de s'engouffrer sans avoir salué quiconque, alors qu'à en juger d'après les remarques des gamins il fréquentait les lieux en habitué. Obligé de jouer des coudes dans la cohue des gosses de huit ans qui deux ans plus tôt auraient tous pu être mon fils, j'ai vu de loin Jay pousser le battant d'un coup d'épaule et filer dans la rue. Lorsque j'y suis arrivé à mon tour, il avait déjà traversé les trois voies de la 3^e Avenue réservées à la circulation vers le sud et il disparaissait sous les ombres rugissantes de la jetée de la voie express. En face de moi, une enseigne au néon promettait tour à tour CASSETTES XXX et CABINES INTIMES. Jay me semait pour la deuxième fois, ou, plus exactement, après l'avoir trouvé je le laissais une nouvelle fois m'échapper. Quel imbécile, d'une bêtise crasse ! En avais-je peur, de ce type, pour qu'il m'ait à tous les coups ?

« Jay ! » ai-je crié, en essayant de porter la voix de l'autre côté du fleuve grondant des véhicules. Je me suis risqué sur la chaussée, prêt à profiter de la première trouée.

« Yo, mec ! a croassé un type tout près. C'est pas un mec qu'y faut chercher. »

Un visage a émergé de l'embrasure de la porte, un homme sans doute un peu plus jeune que moi, la tête auréolée d'une tignasse raide de gel. Ç'aurait pu être un Blanc déguisé en Latino et copiant le parler noir.

Comment savoir à quoi s'en tenir, de nos jours ? Je surveillais le feu tout en essayant de ne pas perdre Jay de vue.

« Ah ? Et pourquoi il ne faut pas le chercher ? » ai-je demandé sans me retourner.

De l'autre côté de l'avenue, Jay venait de monter dans son quatre-quatre.

« Ce mec-là ? Si tu veux je t'en cause, moi, de ce mec-là. Mauvais, j'te dis. Sans déc.

— C'est ça. Lâche-moi. » La lumière venait de s'éteindre, dans l'habitable, mais les phares s'allumaient. « Jay ! ai-je à nouveau crié en risquant un pas de plus.

— Tu crois quoi ? Tu crois que j'te cherche, moi ? »

Dans l'avenue, les voitures commençaient à ralentir.

« Jay ! Hé, Jay ! »

Le quatre-quatre a quitté sa place dans une embardée pour foncer en direction du nord, vers Manhattan.

« Le fais pas chier, j'te dis. » Le type a levé la main à hauteur d'épaule, le pouce tourné vers le Crochet Rouge. « C't'un gorille, le mec, y devraient le foutre dehors dès qu'y se pointe. Y se fout en l'air avec sa dope, y fout les j'tons aux mômes. C'te merde qu'y prend, ça rince, ça rend barje. La police y touche même pas à sa merde.

— Quoi ? Quoi ?

— Ce mec-là, y prend des trucs, c'est clair ? Disons ça comme ça. T'es pas d'ici, toi, hein ? J't'aurais déjà vu, sinon. » Il hochait vigoureusement la tête, comme pour confirmer ce que je n'avais pas dit. « Une fois un mec l'a un

peu chauffé, et c'était pas joli, joli. Tu piges ou t'as besoin d'un dessin ? » Il s'est avancé d'un pas, m'a attrapé par un revers de mon manteau et s'est mis à me secouer. Instinctivement, j'ai reculé, mais je n'avais pas été assez rapide. Il tendait le cou vers moi, m'envoyant des bouffées d'haleine tiède et fétide. « Comme ça, tu vois le genre ? Et si c'était lui, y t'aurait déjà dégrafé le costard. »

Je n'y croyais pas. Des rumeurs, une légende inventée de toutes pièces. Je n'en menais pas large, néanmoins.

« Il vient souvent ici ?

— Tout le temps. Quand ça lui chante. Dans les trois fois par semaine. »

J'en ai déduit qu'il devait habiter le quartier. « Tu ne connais pas quelqu'un qui voudrait se faire un peu de fric ? »

Il m'a regardé comme si je venais de recracher un crapaud.

« De quoi tu causes ?

— Tu as très bien entendu.

— Redis, pour voir.

— Je suis prêt à payer cent dollars pour savoir où il crèche. Ce n'est pas bien difficile. Il suffit de l'avoir à l'œil, de le suivre jusque chez lui.

— T'es chié, toi. » Il a sorti de sa poche un clou galvanisé qu'il s'est mis à suçoter.

J'ai écrit mon nouveau numéro de portable sur un bout de papier. « Voilà, je t'explique. Le gars que ça intéresse, il le suit jusque chez lui. En voiture, comme il veut. Il ne fait rien. Pas ça. Il ne lui parle pas, rien. Il note juste l'adresse, il appelle ce numéro... (je lui ai tendu le papier), et il donne l'adresse. Ensuite il me dit comment il veut être payé. S'il le faut, je reviendrai ici.

— C'est ça, ouais. T'es un marrant, toi.

— Tu as raison, mon pote. Je suis un marrant, c'est bien connu. »

Le clou s'agitait entre ses lèvres. « Cent, c'est pas assez.

— D'accord. Trois cents.

— Hé, tu charries ? Trois cents ?

— Puisque je te le dis. C'est quoi, ton nom ?

— On m'appelle Tifos. À cause de mes cheveux et tout, a-t-il précisé avec un sourire fier et sournois à la fois.

— Ça marche, Tifos.

— Toi, t'es qui ?

— Qu'est-ce que ça peut foutre, qui je suis ?

— T'as raison, qu'est-ce que ça peut foutre », a-t-il rétorqué en prenant le bout de papier entre l'index et le majeur.

Comme il y avait au moins une chance pour que Jay soit retourné à l'immeuble de ses rêves, j'ai pris le métro jusqu'à la station City Hall et j'ai descendu Reade Street, croisant au passage des Mexicains qui vendaient des fleurs dans les restos coréens, des fourgonnettes de livraison, des taxis cabossés. Arrivé sur place, j'ai regardé si je voyais le quatre-quatre de Jay.

Peine perdue, en revanche il y avait deux fenêtres éclairées dans l'immeuble. J'ai appuyé sur toutes les sonnettes jusqu'à ce que quelqu'un finisse par débloquent la porte d'entrée. À l'intérieur, de nouveaux prospectus publicitaires jonchaient le carrelage, à côté d'une poubelle pleine de chutes de placo, de tasseaux et de déchets divers. Jay avait-il commencé ses travaux de rénovation ? Plus je pensais à lui, à ce qu'il était, moins je le cernais. Ce type venait de s'offrir un immeuble de trois millions de dollars et il s'escrimait dans des cages de base-ball à Brooklyn ? Il avait une mystérieuse copine prénommée O et il assistait aux matchs de basket de l'équipe de filles d'un lycée privé ? J'ai vérifié la porte de la cave, fermée à clef, puis j'ai entrepris de graver l'escalier, une marche raide après l'autre, en espérant contre toute attente que Jay s'était réfugié dans un des bureaux qu'il louait, avec ses vêtements de sport trempés de sueur. J'ai frappé, en vain, à différentes portes.

De guerre lasse, je redescendais, quand celle de Retro-Tech s'est entrouverte. David Cowles a passé la tête à l'extérieur.

« C'est vous qui avez sonné, en bas ? »

— Oui.

— Bill, c'est ça ?

— Bill Wyeth.

— Je me demandais qui j'avais laissé entrer.

— Ce n'est que moi. Je cherche Jay. »

Il s'est retourné pour surveiller l'écran d'un ordinateur.

« Pas vu. Désolé.

— Il est passé ?

— En fait, oui, tout à l'heure, et nous avons discuté... Oh, zut ! Excusez-moi, le téléphone. Entrez, entrez le temps que je réponde. » Je l'ai suivi dans son bureau, et lorsque j'y suis entré il se tenait devant la fenêtre.

« C'est bien, disait-il dans l'appareil. Tout entier ? » Attentif, il écouta la réponse en hochant la tête. « Bien sûr, oui. Vas-y. » Il a posé sa main sur le téléphone. « Cela ne prendra qu'une seconde, monsieur Wyeth, si vous voulez bien le supporter avec moi. Tenez... asseyez-vous. Ma fille voudrait... » Il a repris la communication. « Oui, oui, d'accord, je le mets. Vas-y. »

Il a mis le haut-parleur et les trilles doux et romantiques d'un air de piano ont envahi la pièce. Il m'a semblé reconnaître la *Lettre à Élise* de Beethoven, mais la qualité du son diffusé par le téléphone était médiocre, de même que l'interprétation. Cowles semblait apprécier, cependant ; sourire aux lèvres, il regardait l'appareil en hochant la tête en cadence. Puis le silence est retombé.

« C'est bien, très bien ! s'est-il exclamé avec une chaleur toute paternelle.

— Ça t'a plu ? a demandé une voix de fille. Je ne me suis gourée qu'une fois. »

Il m'a fait un clin d'œil. « C'était très bien, mais continue à t'entraîner.

— Papa, mais je l'ai déjà répété cinq fois !

— Combien de fois as-tu réussi à aller jusqu'au bout sans te tromper ?

— Zéro.

— Tu as envie de tout rater, demain soir ?
— Non ! Qu'est-ce que tu crois ?
— Je crois que tu devrais continuer à t'entraîner, ma puce.
— Papa ! Tu es terrible !
— C'est vrai, a répondu Cowles avec affection. Tu me connais.
— Papa !
— J'ai quelqu'un dans mon bureau, Sally. Il faut que je te laisse.
— Une pianiste, ai-je dit lorsqu'il eut raccroché.
— Oh, c'est un grand mot, mais elle aime jouer... Elle prépare un petit récital pour Steinway.

— Steinway ?
— Leur magasin, dans la 57^e. Vous connaissez ? Ils ont des pianos fantastiques ! Des dizaines. En ébène, en acajou, de tout, même un qui aurait appartenu à John Lennon. En principe on n'a pas le droit d'y toucher, mais c'est tellement tentant ! Ils donnent des petits récitals d'amateurs, et si tant qu'à faire vous en *profitez* pour leur acheter un piano, ils sont ravis. L'occasion fait le larron. »

Je l'écoutais d'une oreille, en me demandant s'il fallait le prévenir que Jay assistait aux matchs de basket de sa fille. Il allait forcément me poser des questions auxquelles je ne pourrais pas répondre. Pourquoi d'ailleurs n'était-il pas venu lui-même, au gymnase ? Il n'avait peut-être pas pu se libérer ; sa femme se trouvait peut-être parmi les spectateurs, sans que je le sache, évidemment.

« Ainsi, a repris Cowles, vous cherchez M. Rainey ?
— Oui. Vous l'avez vu ?
— Il est passé dans la matinée. C'est à propos du bail ? »
Je l'ai dévisagé, sourcils froncés. « Le bail ?
— Oui, mon bail. Il m'a dit que nous le reverrions ensemble, vous et moi, dès demain ou même plus tôt. » J'ai émis un vague murmure d'approbation.
« Il m'offre de meilleures conditions.

— Vraiment ?
— J'ai accepté un bail plus long, comme il le souhaitait, et en échange il baisse un peu le loyer, ce qui est normal étant donné le climat des affaires.
— Il n'a pas fait de difficultés ?
— Pas trop, non, pour un propriétaire rapace, a rétorqué Cowles en souriant. Je le trouve... C'est nouveau, tout cela, pour lui ?
— À votre avis ? »

Il a laissé son regard errer sur les photos de famille, puis sur le paysage de toits du bas de Manhattan découpé dans la fenêtre. « Une impression, sans plus. »

Une minute plus tard, j'étais à nouveau dans la rue. Le soir tombait, avec sa chape de froid. La prudence me conseillait de rentrer chez moi, de commander à dîner et de coucher noir sur blanc les éléments que j'avais recueillis. De m'adonner enfin au culte de Chronos. Je ne savais pas par quel

bout m'y prendre, moi qui jusqu'alors était plutôt doué pour résoudre des cas complexes. Trop de bribes d'informations disparates. Martha Hallock avait elle-même assuré la transaction entre Jay et Marceno, au grand dam de son associée. Elle avait sans doute menti à Marceno pour conclure l'affaire. Jay, elle le connaissait de longue date. Il y avait cette histoire d'accident. Et Poppy était son neveu. Quel lien établir entre tout cela ? La description qu'avait donnée de moi Mme Jones était suffisamment précise pour que mes ravisseurs m'aient reconnu. À moins qu'il n'aient eu une photo de moi. Allison Sparks fourrait sans scrupule son nez dans la vie privée de son amant. Et me l'avouait sans plus de scrupule. Quoi d'autre ? Jay était un habitué des bas quartiers de Brooklyn et il sortait probablement avec une femme dont le nom ou le prénom commençait par O. Il cultivait une curieuse forme de dépendance qui l'amenait à inhaler de l'adrénaline. Sa petite amie supplétive, Allison Sparks, se laissait embrasser par un avocat au chômage qui la nuit précédente avait été contraint d'assister à une fellation pour le moins gratinée. Elle avait accepté sans broncher qu'il lui enfonce la langue dans la bouche, et lui avait même déclaré aimer ça. Cela étant, le spectacle de la fellation l'avait sans doute rendu lui-même plus agressif. Des appétits innommables, des désirs vagues et impérieux commandaient des comportements insensés. Jay qui s'acharnait sur la balle avec des envies de meurtre, Martha Hallock qui attendait sans joie la mort, Tifos prêt à filer Jay pour une poignée de dollars, Allison qui courait perpétuellement après la satisfaction. Il y a de quoi devenir dingue, quand j'y pense. La fille de Cowles jouait du piano. Jay avait baissé le loyer de Cowles, vraisemblablement pour le garder dans cet immeuble. Marceno attendait ses renseignements. H.J. attendait son fric. Ils comptaient l'un et l'autre sur moi pour obtenir ce qu'ils voulaient et n'avaient pas hésité à proférer les menaces qu'on sait. Quoi, encore ? Qu'avais-je d'autre à ma disposition pour me torturer les méninges ? Ha, Allison me l'avait pratiquement concédé, avait la haute main sur le Havana Room – qui serait ouvert ce soir.

Oui, c'est ce qu'elle m'avait dit dans son ivresse séductrice. Le Havana Room ouvrait ce soir. Et j'étais invité.

Une autre nuit en ville. Douché, rasé, un portefeuille bourré de billets. Tu peux encore impressionner ton monde, mon pote ? Tes plus belles pompes, ton plus beau costume, une cravate en soie d'enfer. Angoissé à l'idée que les hommes de H.J. aient découvert où je créchais. On ne sait jamais, tant qu'on n'est pas sûr à cent pour cent. Petit regard discret dans la rue, à gauche, à droite. Et s'engouffrer tête basse entre les plantes vertes, pousser la lourde porte avec son inscription dorée. L'odeur de grillade qui vous assaille. Et la 17, comme d'habitude. Un ongles, comme d'habitude. Tableaux à l'huile, linge de table. Pas d'Allison en vue, pas encore. Les aides-serviteurs mexicains qui chaloupent dans la salle avec leurs plateaux fumants. Inquiet pour Jay, oui. Décidé à passer un bon moment, aussi. La salle ne désemplit pas – c'est un paquebot pour mangeurs de viande, un carnatorium. De l'action à l'étage, dans les salons privés, à en juger aux lèvres peintes et aux mentons rasés de frais qui montent l'escalier ; de l'action au bar, aussi, jambes croisées haut, coups d'œil à la montre, alcool à crédit. Attentif, j'essayais de déterminer quels hommes pénétreraient avec moi dans le Havana Room. Allison était là, soudain, jaillissant des cuisines ; les yeux rivés sur moi, une pointe de langue au coin de la bouche que j'avais embrassée six heures auparavant, elle marchait vers la 17 d'une démarche décidée, dans une robe en satin rouge qui m'en révélait plus que je n'en avais vu jusqu'alors. Genoux, naissance des seins, attitude pleine de fermeté, elle était en beauté, Allison, et elle le savait quand elle s'est penchée pour me chuchoter à l'oreille : « Bill, je suis choquée !

— Pourquoi ?

— Tu as profité de moi.

— Et réciproquement, peut-être ? »

Gardant ses pensées pour elle, Allison m'a regardé fixement, de si près que je distinguais le mascara sur ses cils mais sans arriver à décider si elle regrettait l'interlude qui avait eu lieu plus tôt.

« Minuit, a-t-elle dit. La porte ouvre à minuit. »

J'y étais à l'heure pile, bien entendu. Comme si de rien n'était j'ai descendu l'escalier et foulé le carrelage pour aller m'installer au fond, dans « mon » box, sous l'applique et le tableau. D'autres hommes m'avaient embôité le pas et il m'a semblé en reconnaître quelques-uns, dont les deux baraqués qui, la dernière fois, examinaient des radios. Puis mon regard a glissé vers le gigantesque nu aux yeux noirs, au-dessus du bar. Il écrasait

l'antique barman aux frisottis blancs éparés qui ne s'occupait de rien d'autre que d'aligner les chopes, les ballons, les verres à whisky sec ou avec glace et les petits verres à liqueur, un dernier pour la route, promis. En l'espace de dix minutes, une petite trentaine d'hommes nous avaient rejoints, installés qui dans les box, qui aux tables du bar.

C'est le moment que choisit le distingué écrivain sur le retour pour faire irruption. Lui au moins avait toujours l'air de savoir quand le club était ouvert. Dans son costume et son grand manteau, il avait tout de la ruine élégante et branlante, mais les doses d'alcool ingurgitées plus tôt lui avaient arraché le masque d'ironie narquoise à l'abri duquel il contemplait les folles illusions humaines et elles révélaient quelque chose de plus sinistre, haineux et désespéré. S'approchant de moi, il m'a empoigné par le bras, fort.

« J'y suis, j'y reste. Je vais bien voir ce qui se passe.

— Parce que vous pensez... ?

— J'enquête, voilà !... » Le tangage de l'ivresse lui coupa la parole. « Je n'y crois pas, non. Ce n'est pas possible ! » Il oscillait sur ses jambes, et comme je l'aidais à se stabiliser je me suis retrouvé à deux doigts de sa trogne concupiscente, aux sourcils arqués par une fureur permanente, mais dont les yeux trahissaient un désespoir insondable.

« Vous, monsieur, vous ignorez ce qu'ils font – vu, non vous n'avez pas... absolument l'ultime, le dernier... »

Le maître d'hôtel venait d'arriver avec trois serveurs, et à eux quatre ils ont expulsé le malheureux.

Juste après, Allison a fait son apparition, cheveux lissés, lèvres retouchées de rouge.

« Messieurs, a-t-elle annoncé d'une voix forte qui a aussitôt ramené le calme dans la pièce, le moment est venu d'expliquer ce qu'est le Havana Room aux nouveaux venus – nous en avons quelques-uns parmi nous, ce soir – et en conséquence vous allez tous avoir droit à une présentation complète qui ne me prendra qu'une minute, après quoi nous fermerons la porte. Je suis contente de voir que vous êtes déjà nombreux à nous avoir rejoints. » Elle a salué plusieurs des hommes en leur adressant des petits signes de tête – des signes de reconnaissance qui déclenchèrent en moi un brusque accès de jalousie.

C'est alors que la belle Noire que j'avais déjà remarquée a fait son entrée, une mallette bleue à bout de bras. D'un souple mouvement d'épaules, elle a enlevé son long manteau d'hiver et l'a accroché derrière le bar. Dessous, elle portait une robe de cocktail à volants garnie de fines épaulettes dorées et d'énormes boutons assortis – sans doute son costume de scène. Elle a ouvert sa mallette et en a sorti un plateau doré qui avait, fixées sur les côtés, deux courroies en soie dans lesquelles elle a enfilé les bras afin de porter le plateau devant elle à la manière des vendeuses de cigarettes d'antan.

Allison, qui suivait chacun de ses mouvements, a attendu qu'elle ait fini pour se retourner vers l'auditoire.

« Ainsi que vous le savez peut-être, messieurs, le Havana Room est ouvert sans interruption depuis plus d'un siècle et demi, et la pièce où nous nous trouvons fut tour à tour un bar clandestin, une salle de paris, une fumerie d'opium, même, dans les années trente, pendant un an. Infâmes usages qui étaient plus ou moins inévitables, étant donné sa situation protégée, en sous-sol, et le fait qu'il n'y ait qu'un moyen d'y accéder. Il aurait été un peu décevant, n'est-ce pas, qu'elle serve à des activités moins... dépravées ? » Les hommes souriaient, ravis d'être associés à la longue histoire de vice et d'illégalité de la ville. « Depuis, enchaîna Allison, cette pièce a essentiellement été utilisée comme un bar privé pour notre merveilleux restaurant. Je tiens encore à préciser qu'à l'exception des intrusions de routine des forces de l'ordre, le Havana Room a pu tourner sous une forme ou sous une autre avec *trois suspensions seulement* en un siècle. Je peux vous fournir les dates, en plus : le 23 novembre 1963, le lendemain de l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, puis deux jours de suite lors de la grande panne d'électricité de 1977, enfin une semaine entière à la suite de l'attentat terroriste contre le World Trade Center. Quant à vous, messieurs, dit-elle avec une note amusée des plus heureuses dans ce passage d'un texte qu'elle connaissait sur le bout des doigts, vous n'êtes pas uniquement d'illustres clients de ce lieu. Ceux qui avant vous ont pris place à ces tables comptaient dans leurs rangs des hommes comme Ulysses S. Grant, "Boss" Tweed ou Babe Ruth, oui, après son engagement dans l'équipe des Boston Red Sox. Charles Dickens est venu dîner chez nous lors d'une visite qui fut pour New York l'occasion de lui rendre hommage. Mark Twain, qui mangeait en haut, fut invité à descendre ici, mais il a décliné. C'est dans cette pièce que Franklin Delano Roosevelt a pour la première fois envisagé publiquement de se présenter au poste de gouverneur de New York, en 1927. C'est ici, également, qu'ont été finalisés les détails d'un des rôles interprétés par Joe Lewis dans l'ancien théâtre de Madison Square Garden. Quoi d'autre ? Billie Holliday y a rencontré un de ses compagnons, et la rencontre fut paraît-il orageuse. Ah, j'allais oublier Eisenhower, passé en ces lieux avant d'être élevé au haut commandement pendant la Deuxième Guerre mondiale. Un matin des années quatre-vingt, la pièce fut tout spécialement ouverte pour Jacqueline Kennedy Onassis, qui s'était évanouie dehors.

— Et Elvis, alors ? demanda une voix. J'ai entendu dire que...

— C'est exact. Elvis a loué la pièce dans les années soixante-dix, après un concert au Madison Square Garden, à quelques rues d'ici. Je pourrais continuer ainsi longtemps, messieurs, mais ce que je vous ai raconté suffit à vous donner un petit aperçu. Nous sommes fiers de l'histoire du Havana Room, fiers aussi qu'elle attire toujours des gens haut placés et brillants. »

La belle vendeuse de cigarettes, si telle était sa fonction, avait commencé à présenter son plateau aux hommes, à l'autre bout de la pièce.

Allison reprit son discours dans une pose modèle, le buste rejeté en arrière, les mains serrées devant elle. « Conscients de la vie trépidante, exténuante,

qui est le lot de notre clientèle actuelle, aujourd'hui nous avons choisi de lui offrir un répit à l'écart du tumulte. Rien que de très simple, messieurs. D'ici peu, nous allons fermer la porte pendant soixante minutes, pas plus. Vous serez cloîtrés à l'intérieur – mais dans des conditions très confortables, je me dois de le préciser. L'ensemble des plats au menu peuvent vous être servis ici. Dernier point, tous nos cigares sans exception sont cubains, naturellement, et offerts par la maison. Nous avons sélectionné les meilleurs pour vous – Cohiba, Montecristo, Excalibur, à vous de choisir. Notre serveuse est experte en la matière, et le cas échéant elle saura vous conseiller. Car vous êtes autorisés, encouragés, *invités*, oui, à fumer ici, malgré les lois antitabac draconiennes adoptées par la ville, qui par la grâce de la sémantique métaphysique ne s'appliquent pas à nous. Nous espérons que vous apprécierez le court moment que vous passerez au Havana Room. »

Allison, je le sentais, guidait les hommes de la pièce sur une piste à la logique sinueuse, nous entraînait vers un cadre de référence différent quitte peut-être à modifier les lois de la perception. Émerveillé, les yeux écarquillés, je ne songeais plus à m'offusquer que pas une fois elle ne m'ait regardé en face.

« Je dois encore vous demander de ne pas parler du Havana Room hors de cette enceinte, car l'entrée s'y fait exclusivement sur invitation, selon le bon vouloir de la direction. Cela afin de recevoir une clientèle triée sur le volet et de garantir l'excellence de nos services. Avant que la porte ne s'ouvre, Shantelle, la déesse du havane... (rapide coup d'œil en direction de Shantelle qui souriait mystérieusement)... passera une deuxième fois parmi vous avec sa sélection de friandises. N'allez pas croire que sa personne en fasse partie. Si vous vous laissez tenter par ces bonnes choses, elles seront portées sur votre note mais sans être en aucune manière spécifiées ou décrites. Je vous souhaite de passer une agréable soirée en notre compagnie, messieurs. Je vous remercie. »

Comme si elle leur en avait donné le signal, les hommes se mirent à discuter entre eux. Ha, qui venait de faire son entrée, s'est glissé derrière le bar, afin de pousser une cuve d'eau montée sur roulettes sous la tablette pivotante qui permettait d'accéder à la pièce. Lui que j'avais jusqu'alors toujours vu en bleu de travail avait revêtu ce soir-là un uniforme blanc. Il tenait de surcroît une petite mallette en acier inoxydable. La plupart des hommes l'observaient avec curiosité. Il a murmuré quelques mots à l'oreille d'Allison et s'est reculé d'un pas. Entre-temps, Shantelle, qui s'était débarrassée de son plateau, avait posé une pile d'assiettes en porcelaine sur le bar, derrière Ha. La voix claire d'Allison a retenti.

« Messieurs, il semble que tout soit prêt. Est-ce que vous l'êtes aussi ? » Elle a attendu que cessent les bruits de conversation. Tous tournaient les yeux vers elle, à présent. « Vous êtes des hommes cultivés, vous avez beaucoup voyagé et la plupart d'entre vous ont entendu parler de ce poisson que les Japonais appellent *fugu*, un mets très prisé à Tokyo et que l'on sert paraît-il à

New York, dans un petit nombre d'endroits très sélects. À ceux qui n'en connaissent pas l'existence, je signale que la consommation du fugu peut avoir des effets redoutables si le poisson n'a pas été préparé par un chef dûment formé. Ayant suivi, je le précise, une formation d'au moins dix ans. » Un sourire espiègle jouait sur ses lèvres peintes. « Ce qui suit est un peu difficile à expliquer. On va voir si j'y arrive, d'accord ? Le fugu appartient à la famille des Tétræodontidae, rangée dans la classe des Osteichthyes, elle-même rangée dans l'ordre des Tétræodons. On l'appelle plus communément poisson-globe. En principe il se mange cru, et lorsqu'il est correctement apprêté selon la méthode japonaise, ceux qui y goûtent éprouvent, en même temps qu'une sensation d'engourdissement et de picotement au niveau des lèvres, une sorte de griserie. Faute d'avoir été préparé dans les règles, ce poisson est mortel à relativement faibles doses. Si, si, je vous assure... (Allison hochait vigoureusement la tête),... et en un temps très bref, fonction de la quantité ingérée. Chaque année, au Japon, cinquante à soixante personnes meurent d'une intoxication par le fugu. Les parties les plus toxiques de cet animal sont le foie, la peau, les muscles et les ovaires. Toutes sont riches en tétrædotoxine, substance venimeuse mille fois plus active peut-être que le cyanure. La tétrædotoxine n'étant pas modifiée par la chaleur, le fait de cuire le poisson ne le rendrait pas moins nocif. La dose létale pour un adulte tient sur une tête d'épingle : un à deux milligrammes suffisent.

— Vous pouvez décrire le processus ? demanda un auditeur.

— Je ne suis pas médecin, mais d'après ce que j'ai compris le poison bloque les échanges de sodium dans les tissus nerveux. De ce fait, les nerfs ne remplissent plus leur office, ils n'obligent plus les muscles à se contracter. Cela déclenche une paralysie dont nous allons voir tout de suite jusqu'où elle peut aller. L'empoisonnement total se traduit par un arrêt de la fonction respiratoire, un dysfonctionnement cardiaque, une panne du système nerveux central, ce genre de choses.

— Vous avez l'antidote sous la main ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Il n'y en a pas. » Allison s'interrompt, le temps de laisser l'auditoire se pénétrer de cette vérité dérangeante, puis reprit son exposé après avoir adressé un petit signe à Ha. « Où en étais-je ? Ah, oui ! les effets... Au cours des dernières décennies, plusieurs centaines de morts ont pu être imputées de source sûre à la consommation de fugu, dont la grande majorité au Japon. L'attrait pour ce poisson tient depuis toujours à la probabilité très forte qu'il soit le dernier plaisir de celui qui le consomme. Le fugu, continua Allison avec un sourire dangereux, a souvent fait l'objet d'interdits : à certaines périodes, sa consommation était totalement prohibée, à d'autres elle ne concernait que certaines catégories sociales. De nos jours, c'est le seul mets recherché que la loi interdit de servir à l'empereur du Japon et aux membres de sa famille.

— Je ne vois pas ce que ça a de si attirant, marmonna une voix.

— Oh, moi si ! se moqua une autre.

— Son goût, dit-on, asservit littéralement, mais il n'est pas seul en cause : il faut en effet compter avec le désir de l'être humain de goûter au fruit défendu. » Elle étudiait les visages attentifs, comme pour y déceler cette fatale impulsion. « Même si nous-mêmes savons pertinemment combien ce poisson japonais est apprécié, vous jugez peut-être que cette soirée à laquelle vous avez été conviés n'a rien de particulièrement provocateur, rien de très intéressant, bref qu'elle est somme toute banale. À New York, ce rituel reste peu connu, et peut-être cela tient-il à l'authentique rareté du poisson et des chefs capables de le préparer, ou encore à l'immunisation des New-Yorkais contre certains dangers, les dangers habituels, disons, qui les empêchent d'être emballés à l'idée de déboursier quatre cents dollars pour une bouchée de poisson, sachant qu'elle risque de ne provoquer qu'un léger engourdissement autour de la bouche. »

Elle marqua une pause, que chacun des présents mit semble-t-il à profit pour évaluer les vrais dangers de la vie urbaine et déterminer si, oui ou non, il était immunisé contre. Aucun ne contesta l'interprétation d'Allison, ce qui dans les faits revenait non seulement à lui donner raison, mais à reconnaître qui plus est le caractère fastidieux des risques habituels, et donc la nécessité d'une diversion.

« Quand on parle du très dangereux fugu, on pense généralement au torafugu, qui se pêche en hiver au large des côtes de Corée. La plupart des gens ignorent toutefois qu'il existe plus de trois cents variétés de ce poisson, celle consommée au Japon étant la plus commune. Beaucoup ignorent de même que ce mets très délicat est originaire de Chine, comme de nombreux poissons de la même famille. Le fugu a été introduit au Japon il y a quelques siècles seulement, alors que les Chinois consomment depuis près de trois *mille* ans les espèces encore vivantes aujourd'hui et d'autres disparues entre-temps. Vous voyez que lorsque j'évoquais notre intérêt pour l'histoire au Havana Room, je n'avais pas seulement à l'esprit ce cher Franklin Roosevelt et son pince-nez. » Allison s'arrêta pour balayer la pièce du regard. Penchés en avant dans une posture attentive, la plupart des hommes ne perdaient pas une miette de son discours. « Parmi les quelque trois cents variétés de fugu, il en est une extrêmement rare, le Shao-tzou – on prononce *sho-dzou* – qui vient de la province chinoise du Jiangsu. » Elle s'était rapprochée de la cuve amenée un peu plus tôt par Ha et continuait à parler en scrutant l'intérieur. « Au cours des vingt dernières années, ce poisson est devenu si rare – d'aucuns le croient même décimé – que les spécimens exceptionnellement pêchés ne sont pas sortis du Jiangsu. Ce, malgré l'empressement bien connu des Japonais à payer une fortune les poissons qu'ils convoitent. » Elle leva les yeux. « Ha a cependant réussi à trouver une source d'approvisionnement – vous saurez comment d'ici un instant. Le poisson reste néanmoins rarissime et d'un coût prohibitif.

Il doit parvenir vivant au chef, et je vous laisse imaginer combien il est difficile d'acheminer vivant jusque dans cette pièce, à New York, un poisson pêché dans les eaux troubles d'une rivière de Chine. Bien que nous ayons une commande permanente chez notre fournisseur, nous ne pouvons pas prévoir avec exactitude le moment où il va nous livrer. En règle générale, nous en avons au mieux un à deux par mois, aucun, parfois, et dès que nous recevons un poisson, nous programmons la séance à laquelle vous allez assister et, peut-être, participer. »

Le sourire qu'elle m'a alors adressé était si direct que j'ai cru y déceler un défi subtil et moqueur. Tout de suite elle a battu des cils et repris sa présentation : « Ce mois-ci, nous avons eu de la chance ! Nous avons déjà reçu deux poissons. La pêche du Shao-tzou est de surcroît saisonnière, car on n'a de chances d'en attraper que cinq mois par an, lorsqu'il quitte les eaux profondes pour se rapprocher des côtes du Jiangsu où il trouve à se nourrir et dépose son frai. Le transport lui est parfois fatal, ou bien il nous arrive si endommagé que nous ne pouvons rien en tirer. Le prix de revient, par pièce, avoisine les deux mille dollars. C'est exorbitant, bien sûr, surtout si l'on considère qu'on ne peut prélever sur un poisson que deux, trois ou quatre portions acceptables d'un point de vue gastronomique. Jamais plus. Au-delà d'une certaine taille, la chair du Shao-tzou devient à peu près immangeable, et sa concentration en toxines trop forte pour qu'on puisse la consommer sans risques, même à doses infimes. Pourtant, messieurs, le Shao-tzou vaut largement ce coût astronomique et toutes ces contraintes, car le comparer au fugu ordinaire est aussi dérisoire que... que comparer un de nos filets de bœuf texan à un steak haché de chez McDonald ! Il n'y a *pas* de comparaison possible. Les deux espèces de poisson sont aussi dangereuses l'une que l'autre, mais elles produisent des effets divers et variés. »

Ha poussait à présent devant le bar un établi de boucher sur roulettes recouvert d'une serviette blanche. Très droit, le vieux Chinois avait aussi l'air beaucoup plus digne que précédemment.

« Avez-vous des questions ? a demandé Allison à la salle.

— J'aimerais savoir quels sont exactement les effets de ce poisson sur ceux qui osent en manger ?

— Ils sont nombreux, cher monsieur, mais il n'y en a qu'un qui nous intéresse.

— Lequel ?

— L'euphorie catatonique.

— Pardon ?

— L'euphorie catatonique, a-t-elle répété en détachant les syllabes. Pendant un bref laps de temps, moins de cinq minutes, le sujet est quasiment paralysé : il respire, il peut battre des paupières, mais c'est à peu près tout. Pourtant il éprouve une sensation d'euphorie. Son incapacité à esquisser le moindre geste intensifie le plaisir. »

Suivit un lourd silence, lors duquel chacun d'entre nous tenta de cerner la

part de vérité des déclarations d'Allison. Son aisance, son intelligence, le ton très direct de son exposé plaidaient pour la véracité, mais si tel était le cas, semblait se demander chacun de ces individus en lui-même, que fallait-il en déduire ? Comment comparer l'état très altéré qu'elle venait de décrire avec les effets connus de la vaste gamme des opiacés, amphétamines, psychotropes, stimulants, antidépresseurs et substances hallucinogènes qu'ils avaient eu ou non l'occasion d'ingérer au fil des ans ? De longues secondes se sont ainsi écoulées sans qu'Allison n'intervienne. Tandis que la pièce entière s'appesantissait de la sorte sur ce qui, pris en bloc, constituait sans nul doute une considérable expérience de l'usage de la drogue, il était évident que si plusieurs des expériences ainsi ruminées méritaient d'être qualifiées d'euphoriques, si certaines avaient peut-être provoqué un état quasi catatonique, pas une n'était simultanément associée à la catatonie *et* à l'euphorie – raison pour laquelle les minutes de réflexion individuelle finirent par se transformer en curiosité collective.

« Est-ce qu'il s'agit d'euphorie sexuelle ? a osé l'un, déclenchant quelques rires et beaucoup d'inquiétude.

— C'est une question qui revient tout le temps, a répondu Allison sur le ton grave qu'adopte un clinicien face à un patient mortellement sérieux. Je peux vous répondre que les différents sujets décrivent leur expérience différemment, mais toujours en insistant sur un effet général, un plaisir en quelque sorte universel, a-t-elle précisé en arquant les sourcils. Je vous avoue toutefois que, à en croire certains rapports, les testicules du poisson, à condition d'être servis dans du saké chaud, sont aphrodisiaques. »

Information déroutante, dans le meilleur des cas, puisque personne n'était en mesure de la vérifier, que très peu souhaitaient qu'elle soit fausse, et que tout le monde devait à présent reconsidérer la notion d'euphorie sexuelle catatonique, concept en soi aussi paradoxal que suppliciant. Allison a coupé court à nos vaines spéculations. La mine faussement timide, elle ajouta : « Ce genre d'affirmation est très fréquent dans la culture chinoise et il concerne toutes sortes de créatures – les cerfs, les taureaux, les ours..., mais nous ne sommes pas ici pour formuler des vœux. En réalité, messieurs, ce qui nous réunit ici est notre amour du grand art, loin du sensationnalisme de bas étage.

— Oh, ça va ! s'est exclamé quelqu'un.

— En plus, nous ne savons même pas quel est le sexe de ce poisson, étant donné qu'il n'est pas dans un état de grossesse avancé. N'est-ce pas, Ha ? On peut le déterminer à la vue ?

— Très, très compliqué », a répliqué le Chinois en secouant la tête.

La remarque a soulevé des murmures, dans la pièce. L'auditoire commençait à s'impatienter.

« Messieurs, s'il vous plaît ! nous a tancés Allison. J'ai encore d'autres choses à vous dire. Écoutez soigneusement ce qui va suivre. »

L'agitation s'est calmée.

« Ceux d'entre vous qui ont une bonne mémoire immédiate n'auront pas

oublié ce que je viens de vous expliquer : comparés aux effets du fugu ordinaire, ceux du Shao-tzou sont divers et variés. Le Shao-tzou offre trois recettes au plaisir, que les Chinois ont respectivement baptisées Lune, Soleil et Étoiles. C'est là, messieurs, que le talent du chef prend toute son importance. L'effet du Soleil tient surtout aux toxines présentes dans les reins, celui de la Lune aux toxines présentes dans le foie, celui des Étoiles aux toxines présentes dans la cervelle. Voyons de plus près à quoi cela correspond. La portion Soleil entraîne chez celui qui l'a absorbée une paralysie presque totale, accompagnée d'une forte sensation de chaleur qui monte et descend par vagues le long de la colonne vertébrale. La portion Lune provoque une sensation d'obscurité, troublée cependant par une luminescence semblable, paraît-il, à une lune qui suivrait une trajectoire ascendante, puis descendante. Enfin la portion Étoiles, toujours servie en dernier, donne l'impression de planer, de tomber en vrille, en piqué, dans une sorte de vol incontrôlé probablement dû à des perturbations de l'influx nerveux entre l'oreille interne et le cerveau.

» Tout cela doit vous paraître merveilleux, et en effet ça l'est, mais je dois encore préciser quelques points. Nous ne servons à nos convives qu'une seule portion de poisson, et cela *à vie*. Je conserve d'ailleurs précieusement la liste des noms. Il y a à cela deux raisons. Tout d'abord, les toxines sont évacuées de l'organisme plus ou moins vite, selon un rythme qui dépend de l'âge de celui qui les a absorbées et de son état de santé, en particulier de l'état de son foie. La plupart d'entre vous ont une quarantaine ou une cinquantaine d'années, et même si – ou plutôt *parce que* – vous êtes brillants, charmants, sexy, formidables, vos foies ne sont plus ce qu'ils étaient. Vous êtes plusieurs à vous soigner à cause du cholestérol, de la tension artérielle, et ainsi de suite, sans parler de tout ce que vous buvez !

— Non, n'en parlez pas ! s'est esclaffé un petit malin. Boire me maintient en vie.

— C'est exactement le but que nous recherchons, a rétorqué Allison du tac au tac. Sans l'analyse de votre taux d'enzymes hépatiques, nous ne sommes pas en mesure de déterminer à quelle allure, lente ou rapide, votre foie éliminera le poison que vous allez gaiement lui injecter. Si vous goûtiez à nouveau au Shao-tzou, quand bien même ce serait des semaines après, ces toxines pourraient l'endommager durablement, voire entraîner la mort. Ce n'est pas le but du jeu.

— Vous avez mentionné deux raisons. Quelle est la seconde ?

— La seconde est que, à en croire les témoignages, la consommation de Shao-tzou crée, ou peut créer, chez certains individus, une dépendance très forte. Vous vous souvenez sans doute qu'à ce propos j'ai utilisé tout à l'heure le verbe *asservir*.

— Le poisson agit comme une drogue ?

— Oui. Soit physiquement, à cause de la concentration de substances actives, soit psychologiquement, à cause de l'expérience qui lui est associée.

— Vous pourriez être plus précise ?

— C'est assez difficile, en fait. Ceux qui ont essayé font état, je vous le disais, d'une paralysie presque totale et d'une euphorie qui aigüise toutes les perceptions – la lumière, les bruits, le frottement de l'air contre la peau. Ils se sentent morts et en même temps, paradoxalement, délicieusement vivants. La grande majorité d'entre eux décrivent les choses ainsi : ils se sentent simultanément vivants et morts. Il semble qu'après coup cette expérience leur paraisse très précieuse. Certains perdent conscience et se réveillent avec une migraine qui se prolonge jusqu'au lendemain. Cela peut arriver à n'importe lequel d'entre vous. Reste que ceux qui font l'expérience suprême souhaitent en général la répéter. Le problème de ce type d'accoutumance est qu'à défaut de tuer lentement le poisson peut tuer d'un coup. On dispose de témoignages historiques sur l'ingestion de doses trop importantes, à seule fin d'exacerber les effets. Et c'est... tous ceux qui ont essayé en sont morts. Il existe dans la littérature chinoise des récits sur le décès subit de nobles qui avaient chipé leurs portions à leurs voisins de table. Voilà. Ce sera tout pour mon introduction, toujours plus longue que je ne l'avais prévu. Je vais maintenant céder la parole à notre chef, M. Ha, et lui laisser le soin de se présenter lui-même. Il va vous expliquer par quels cheminements il est arrivé chez nous, au Havana Room, après quoi je vous donnerai encore quelques consignes avant que les choses commencent vraiment. Messieurs, je vous serais reconnaissante de prêter une oreille très attentive à ce que M. Ha va vous dire. »

Ha, qui venait de se placer à la hauteur d'Allison, nous a salués d'une inclinaison de tête respectueuse. Ce nouvel ajournement déclenchait une irritation perceptible, dans l'assistance.

« Bonsoir, honorables convives. Mon nom est Ha, oui, a-t-il attaqué avec un sourire crispé. Pas très sérieux, je sais. Ha. Comme une blague. Ha, ha. Je viens de Chine. Je suis ici depuis dix ans, presque, donc je ne suis pas le vrai bon citoyen américain, mais ici je suis très heureux, content de travailler pour Mlle Allison. Alors je vous raconte une histoire. Avant l'Amérique, je vis en Chine toute ma vie et un très long temps je travaille pour le gouvernement chinois. On dit que je travaille pour l'Armée de la République populaire mais c'est le vrai gouvernement chinois. Je viens de la province du Jiangsu, en Chine. J'ai étudié dans l'institut de cuisine du Jiangsu en 1965 et 1966. Quand j'ai fini, je travaille dans la cuisine du président Mao, à Pékin. Mon grade est assistant adjoint délégué au poisson. Alors j'apprends tout sur les poissons. Comment on prépare le poisson pour les honorables diplomates de l'Union soviétique, de la Corée et de Cuba. En 1971, je reçois ma toque de premier chef, alors je suis le chef officiel du gouvernement chinois. J'ai trente-huit ans. Je commence à apprendre le poisson Shao-tzou. Le président Mao aime le Shao-tzou. Il est vieux, déjà, mais il veut ce poisson une fois tous les mois. Le président Mao est très prudent avec le Shao-tzou. On ne peut jamais faire l'erreur. On coupe une tranche, on nettoie le couteau à poisson avec l'eau de

mer et le vinaigre. Tous les matins il sèche au soleil. On le fait style japonais : *sushi*, ou *chiri*, *kara-age*, vous savez, frit dans l'huile, ou même *hire-zake*, dans le saké chaud, très dangereux parce que le poison voyage vite avec l'alcool. On fait aussi le style chinois, avec le riz et la soupe. Je suis très fier de travailler pour mon pays. Le président Mao aime beaucoup mon poisson, il est très gentil avec Ha. Je me rappelle M. Nixon vient en Chine. On rit, on dit on lui donne le Shao-tzou, et lui si content qu'il va mourir. Non, c'est une grosse blague. M. Kissinger, tout le monde pense il est trop malin.

» Et puis beaucoup de grandes choses arrivent en Chine. 1976, le président Mao meurt, le changement commence en Chine, aussi dans l'Armée de la République populaire, et finalement je ne suis plus chef, je suis cuisinier pour une usine de petite ville dans l'ouest de la Chine, Hua Xing. Il y a une grande pollution, le nickel dans l'air. Je dois partir à Hua Xing avec mes enfants, ma femme, ils viennent aussi et ils sont malades, dysenterie, et malheureusement ils meurent. Je suis un homme triste avec mes enfants morts et ma femme morte, mon cœur s'abîme. Je perds mon cœur et mon courage, je passe un trop long temps à regarder les oiseaux, je dors trop dans le parc et pourtant j'ai un bon lit. Je deviens vieux, j'en ai assez de la Chine. Je ne suis pas très vieux, mais je me sens très vieux. Et Deng Xiaoping vient au pouvoir et je ne comprends plus la Chine. Le communisme pas très bon, je sais, mais la nouvelle Chine je ne comprends plus. Et je viens aux États-Unis. Je ne dis pas comment, O.K. ? Je viens dans ce pays sans papiers, c'est tout. Je pense plus jamais être chef. Je travaille pour Mlle Allison. Balai, seaux, électricité, voilà. Le grand bœuf, ici, c'est nouveau pour moi ! Je n'ai jamais vu avant. On n'a pas de bœuf grand comme ça en Chine, dans mon temps. Seulement le petit buffle d'eau. Alors je dis à Mlle Allison si elle veut je sais couper le poisson. Je montre comment couper les filets, en Chine. Elle est contente, mais je n'ai pas le bon diplôme pour être chef ici. Et peut-être l'an passé un jour je vais à Chinatown acheter le poisson pour elle. Je regarde tous les poissons chinois congelés. Dans un grand seau trop sale. Des poissons morts, des crabes morts. Pas bon. Pour vous il faut le poisson frais. Et je vois dans tout le poisson mort un Shao-tzou. Je pense, impossible, je me trompe. Toutes les années passées. Même en Chine, il est très dur de trouver le Shao-tzou ! Il vit surtout dans les rivières. Un poisson très laid. Shao-tzou, c'est le petit cochon en chinois. Mais dans la ville de New York tout est là, même des drôles de gens que j'ai jamais vus avant ! Alors le Shao-tzou, pourquoi pas ? Le poisson petit cochon. Bon, j'achète. Même mort le poisson je crois c'est trois dollars et soixante-quinze cents. Les marchands ne savent pas quel poisson il est. La femme dit jamais elle ne l'a vu avant. Dehors elle est chinoise, dedans elle est américaine. Trop de temps dans l'Amérique. J'emmène le poisson petit cochon chez moi, je prends une très bonne photo, je mets dans le congélateur. Mlle Allison sait pas. »

Ha se tourna vers elle, l'air confus. Elle eut un petit sourire indulgent et lui fit signe de continuer.

« Je cache le poisson dans le congélateur avec mon nom sur un papier. Et je vais dans la bibliothèque avec ma photo du poisson et ils ont un grand livre avec tous les poissons du monde. Dedans je trouve Shao-tzou, je vais voir, je regarde la photo du livre, je regarde la photo dans ma main. Même œil. Même nageoire. Même bouche. Je paye une très bonne photocopie couleur. Ha est un petit peu heureux, Ha se pose des questions. Pourquoi ce poisson nage vers lui maintenant ? »

Baissant les yeux vers l'établi de boucher, Ha prit entre deux doigts un des coins de la serviette blanche et la souleva, révélant toute une panoplie de couteaux étincelants. « Et le grand chef français ici trouve le poisson dans le congélateur. Il dit à Mlle Allison. Il est en colère avec Ha. Je suis l'homme de ménage mais je dis bon, on se calme, j'ai fait une petite erreur. Dame très occupée, Mlle Allison n'a pas d'intérêt pour le poisson congelé du vieux Chinois. Mais encore je vais voir la marchande de poisson à Chinatown, je montre la photocopie. Je demande si elle peut encore avoir le poisson et elle dit attends, donne la photo, on te dit. Après un mois ils écrivent. Ils disent oui. Moi, combien. Mort, ils disent cent quarante dollars, plus peut-être. Très difficile à attraper, ce poisson. Je dis la première fois je paye trois dollars soixante-quinze cents. Ils disent c'est une erreur. Si je veux le poisson vivant il faut payer peut-être deux mille dollars. Très cher de garder le poisson vivant dans l'avion. Plus cher que pour moi, pour vous. Alors je dis O.K., je veux le poisson mort, le plus gros. Le poisson arrive. Parce qu'ils ont beaucoup menti je dois payer deux cent soixante dollars. Pas grave. Je veux voir si je sais le couper, si je me rappelle mes études à l'institut de cuisine du Jiangsu. Je prends le poisson. Un gros poisson. Il a perdu une nageoire, mais je le prends, je le range dans un grand congélateur pour le bœuf. Maintenant j'ai un bon couteau pour le poisson. »

Joignant le geste à la parole, Ha brandit un de ses couteaux en l'air. Lame courbe et effilée de près de trente centimètres de long. « Et je dégèle le poisson, je le coupe. Et Mlle Allison me trouve et je dis c'est rien, une petite erreur, excusez. Mais elle demande pourquoi tu congèles ton drôle de poisson avec mon bœuf, et je raconte l'histoire parce que j'aime beaucoup Mlle Allison. Vous aussi, hé ? Elle dit tu peux faire comme le poisson fugu avec le poisson congelé ? Je dis non, seulement avec le vivant, congelé c'est pas bon, et elle dit achète le poisson vivant, on verra. Elle veut payer. Je dis combien : deux mille dollars pour le poisson vivant et ça va, elle dit va chercher le poisson, je paye. Je ne sais pas si l'idée est bonne...

— Vous imaginez bien, messieurs, que j'étais *intriguée*, très intriguée, l'a coupé Allison. Peu de *choses* ont à ce point éveillé ma curiosité. » À vous de trouver lesquelles, disait son expression narquoise. « Lorsque j'ai vu Ha s'emparer du poisson vivant, l'apprêter, j'ai tout de suite réalisé que le spectacle sortait du commun. Ah, quelle dextérité ! Comme je vous le laissais entendre tout à l'heure, en cherchant bien on peut *peut-être* trouver en ville un ou deux restaurants japonais qui servent du fugu, mais pas un, vous

m'entendez, pas *un*, ne propose du Shao-tzou chinois. Le poisson lui-même est sans doute interdit. En réalité, oui, d'ailleurs ; l'importation est illégale. Quoi qu'il en soit, j'étais intriguée...

— Je suis prêt, a annoncé Ha.

— Messieurs, s'il en est parmi vous qui souhaitent partir maintenant, il est encore temps. Surtout ne restez avec nous que si vous vous sentez bien. » Elle a jeté un regard à la ronde. « Tout le monde reste ? Parfait. »

Sur un signe d'elle, Shantelle s'est éclipsée dans l'escalier pour aller fermer la porte. « Encore quelques mots avant d'entrer dans le vif du sujet. Voici comment les choses vont se passer. Ha va tuer le poisson, le nettoyer, l'inspecter, ensuite seulement il me dira combien de portions de Soleil, de Lune et d'Étoiles il peut prélever dessus. Il y en aura au minimum une de chaque. Il peut parfois servir des parts supplémentaires de Lune ou de Soleil. Pas toujours, cela dépend du spécimen. L'ordre est immuable : d'abord le Soleil, puis la Lune, puis les Étoiles. Ceux d'entre vous qui voudraient goûter à telle ou telle portion peuvent enchérir en utilisant les ardoises que Shantelle va vous fournir. Inscrivez le montant de votre enchère avec la craie qu'elle vous donnera et levez l'ardoise. Écrivez les chiffres en gros, s'il vous plaît. Ceux qui ne souhaitent pas enchérir sont priés de garder le silence, il y a un seul tour d'enchères par portion, ce qui signifie qu'il faut enchérir au jugé. C'est clair ? Un seul tour d'enchères, sauf pour la dernière portion que j'adjugerai au plus offrant, comme dans une vente normale où les acheteurs enchérissent les uns contre les autres. Les offres acceptées pourront être payées par carte bancaire. Nous n'acceptons ni pourboire ni pot-de-vin. Enfin, comme nous l'avons vu tout à l'heure, le montant facturé sur votre carte le sera dans les mêmes conditions que tous les frais que vous engagez dans le restaurant. Il ne sera pas précisé qu'il concerne le Havana Room, le Shao-tzou ou quoi que ce soit d'inhabituel. Nous respectons à la lettre nos règles de confidentialité. »

Derrière elle, Ha s'employait à remuer l'eau de la cuve. Une queue de poisson a frappé la surface. Ha a retiré sa main, roulé la manche de sa chemise blanche, puis attrapé sous l'aquarium un grand tamis vert, de forme rectangulaire et muni d'une poignée, qu'il a plongé à un bout de la cuve.

« Quoi d'autre ? continuait Allison. Il est exclu de partager les portions, et si l'un des convives décidait contre toute logique de renoncer à la sienne, en totalité ou en partie, elle finirait à la poubelle. Le poisson va être tué et apprêté devant vous, messieurs, découpé en sushis. On peut manger avec les doigts, avec une fourchette ou des baguettes, mais il est recommandé d'avaler la portion entière en trente secondes au plus pour obtenir l'effet maximal.

— Et une fois le poisson avalé, ça se passe comment ?

— Bonne question. Shantelle ? »

Shantelle, qui s'était retirée dans un coin plongé dans l'ombre, a soulevé d'un geste preste une lourde couverture sous laquelle se dissimulait un luxueux fauteuil en cuir aux larges accoudoirs, puis elle a poussé ce siège sous

la lumière.

« Avant de déguster votre portion, ou en tout cas juste après, nous vous conseillons de vite venir vous asseoir dans ce fauteuil extrêmement confortable. Vous n'aurez pratiquement plus aucun contrôle musculaire, et si vous êtes bien assis vous ne risquerez pas de tomber ou de vous faire mal. Je vous rappelle que l'effet dure en tout cinq minutes, à peu près. Bon, on y va, a-t-elle lancé en regardant ostensiblement sa montre. Tout d'abord, quelqu'un a-t-il envie de voir le poisson ? »

Courtois, nous nous sommes levés pour nous approcher de la cuve aux parois opaques de crasse et venir contempler un poisson couleur de boue d'une cinquantaine de centimètres de long, informe et dépourvu d'écailles, à la gueule écrasée, à peine ébauchée. Les yeux, plantés haut, avaient l'air bizarrement intelligents. Le corps de l'animal était d'une mollesse tout sauf appétissante, avec sa peau gluante, sa nageoire dorsale et sa queue au bord déchiqueté. Un poisson pas plus taillé pour la vitesse que pour le plaisir des yeux, un brouteur de vase, un éboueur des profondeurs. Il tournait paresseusement autour de la cuve, changeait soudain de direction, s'occupait à ne rien faire – ce poisson privé, songeai-je, de pays, d'océan, d'avenir.

« Il est assez spécial », a marmonné un type à côté de moi.

Puis chacun a regagné sa place et nous avons observé Ha, qui déplaçait doucement son tamis vers l'autre extrémité de la cuve afin de coincer sa victime contre la paroi vitrée. Pris au piège, l'animal se débattait dans des jets d'éclaboussures. Tout en maintenant fermement le tamis, Ha a levé une longue pique brillante à la verticale au-dessus du poisson. Tous nous retenions notre souffle.

« Juste bon », a déclaré Ha entre ses dents.

Il fixait l'eau. Soudain, il a pris une profonde inspiration et, sans libérer l'air qu'il venait d'inhaler, il a transpercé sa proie avec la pique avant de lâcher le tamis et de soulever le poisson empalé qui se tordait furieusement au bout de la tige métallique. Plantée dans son nez, elle lui traversait la bouche pour ressortir sur la face ventrale. Ha inspectait sa prise. « Très sain, très bon », a-t-il annoncé.

Après avoir cloué le poisson sur la planche de son établi, il lui a maintenu le dos d'une main et, tenant dans l'autre un couteau à lame courte, il lui a rapidement tranché la colonne vertébrale en plusieurs endroits. Prenant l'air gourmand d'un cuisinier d'émission télévisée, il a déclaré à son public : « Maintenant je fais très bon Shao-tzou. »

À genoux, il se courbait au-dessus du poisson. « D'abord on voit ce que tu manges... » – et il a incisé le ventre afin d'en sortir une matière visqueuse brun verdâtre. « Peut-être les crabes, ou les coquillages. En Chine, dans mon village les méchants garçons donnent à manger la viande de chat, quelquefois, quand les chats trop nombreux, vous voyez. Poisson très laid. En Chine son nom est cochon de rivière. »

Travaillant avec des gestes adroits et précis, il a prélevé les organes du

poisson pour les déposer dans de petits bols en céramique bleue. Il a tranché la tête et retiré la cervelle, qu'il a placée dans un autre bol. Après chacune de ces opérations, il jetait le couteau dont il venait de se servir dans un baquet et en prenait un identique dans sa panoplie étincelante, pour que les fluides des différentes parties du poisson ne se mêlent pas les uns aux autres. Lorsqu'il eut ainsi mis de côté les organes et la cervelle, il a jeté les restes de la tête dans un autre seau, incliné sa planche pour la nettoyer à l'aide d'une serviette qui a fini dans le même seau, puis il a retourné la planche. Il a ensuite entrepris de peler le poisson et de le découper en filets.

Pendant ce temps, Shantelle circulait dans la pièce avec une pile d'ardoises et des craies. Chacun eut droit à la sienne, et il était clair que, comme moi, tous les hommes présents étaient partagés entre le désir d'observer Shantelle et la fascination pour la dextérité de Ha. Un bâton de craie serré dans mon poing, je l'ai regardé aligner les filets sur une planche propre, balancer la peau et l'arête dorsale dans le seau, puis retirer la première planche à découper, la plus grande, de l'établi.

« Nous en avons combien, Ha ? » s'est enquis Allison en rompant le silence.

Il s'est penché pour examiner ses filets, a enlevé sur l'un d'eux une lichette qui ne lui plaisait pas – le morceau de chair a volé de l'établi au seau – puis il a recompté les petits bols d'organes. « Une pour le Soleil, une pour la Lune, comme toujours une pour les Étoiles.

— Bon, c'est le nombre habituel. Que les personnes intéressées par la portion Soleil inscrivent le montant de leur enchère sur l'ardoise, s'il vous plaît. Je vous rappelle que le Soleil provoque une intense sensation de chaleur. » Allison balayait la pièce du regard. Nous étions plusieurs à hésiter, incertains de la conduite à tenir, mais d'autres griffonnaient déjà des chiffres.

« Si vous voulez bien me montrer vos enchères. J'ai soixante-quinze dollars ici... Très insuffisant. Cent dollars, ça ne fera pas l'affaire non plus. Cinquante dollars ! vous devriez avoir honte, monsieur, ce poisson vient de l'autre bout du monde... Deux cent cinquante dollars, c'est mieux... Je passe sur les enchères inférieures, vous pouvez baisser votre annonce à cent dollars, monsieur. Ah, ici nous avons trois cents dollars. Là, six cents ! Enfin un homme *un peu* plus motivé, franchement, à six cents dollars je vous garantis que c'est la portion la moins chère de la soirée. Bon, six cents dollars, adjugé. Pour le monsieur à la cravate verte. »

Shantelle s'est aussitôt avancée vers cet homme, un chauve de quarante, quarante-cinq ans qui arborait en effet une cravate verte. Il lui remit sa carte bancaire.

« Approchez, je vous prie. »

Allison l'attendait et il se tenait devant nous, embarrassé d'être le premier, inquiet peut-être à l'idée de se donner en spectacle devant tout le monde. Shantelle, qui s'était éclipsée, lui a remis, toute souriante, le reçu de la carte et un stylo. Il a signé. Ha, de son côté, préparait la portion de sushi ; ses doigts

agiles roulaient le riz et l'algue, malaxaient délicatement le petit rouleau, le fourraient, le tapotaient.

« J'ai droit à de la sauce soja ? lança l'homme en plaisantant.

— Ce n'est pas indiqué.

— Bien. Alors j'y vais. » Il a pris le sushi, l'a tenu un instant devant sa bouche pendant que ses yeux allaient de Ha à Allison, puis l'a introduit avec précaution entre ses lèvres. Il a pris le temps de mâcher et a avalé la bouchée.

« Quel goût ça a ? a demandé quelqu'un.

— C'est plutôt... *bon*, en fait.

— Venez », a dit Allison en le prenant par la main pour l'entraîner jusqu'au fauteuil.

Tous les regards étaient braqués sur lui.

« Je me sens bien, a-t-il déclaré. Je me sens tout à fait normal. »

Shantelle, qui avait ramassé les ardoises des perdants, a effacé les montants inscrits dessus avant de les leur rendre.

« Je suis... Ça va, ça va... Là... c'est... »

Le premier gagnant des enchères agrippait les accoudoirs du fauteuil, et soudain sa tête a basculé en arrière, ses doigts se sont relâchés, ses pieds ont glissé vers l'avant et il s'est laissé aller contre l'ample surface de cuir, les yeux ouverts mais vides. Il inspirait profondément par le nez, comme s'il humait un grand cru. Puis la mâchoire s'est détendue, les paupières sont devenues lourdes. Dessous, les yeux bougeaient, mais les traits étaient calmes, attentifs à un plaisir qu'il ne goûtait pas encore tout entier – comme un air de jazz léger porté par le vent.

« Il n'est pas malade ? s'est enquis une voix tourmentée.

— Chut ! » a fait Allison en levant la main.

L'homme à la cravate verte s'affaissait toujours davantage et sa tête ballottait mollement sur son épaule. Les muscles de ses yeux étaient agités de tressaillements, de même que ses lèvres. Mouvements que l'on pouvait associer à la surprise et à une profonde expérience intérieure, la prise de conscience agréable de la lumière sur une forme endormie. Son visage semblait s'abîmer dans une concentration comateuse, la recherche avide du plus de sensations possible. Les doigts palpitaient, comme sous l'effet d'une jouissance si forte qu'elle en devenait insupportable, et les gémissements inarticulés du monsieur à la cravate verte exprimaient le plaisir qui se forçait un passage par sa bouche.

« Bon Dieu ! a rugi un des hommes. Il n'est pas en train de mourir ? »

Les autres restaient cois, échangeant de rapides regards désespérés, ne sachant s'ils devaient s'inquiéter, se sentir insultés ou profiter du spectacle. Allison gardait les yeux rivés sur sa montre.

« Ce type a l'air au plus mal ! a protesté l'un de nous. Il faut appeler un... »

Très calme, Allison l'a arrêté d'un geste sans cesser de regarder sa montre. « Un chef formé à la préparation du Shao-tzou apprend entre autres à calculer

la taille des portions en fonction du poids du sujet. M. Ha est un artiste en la matière, messieurs, pas un assassin. Ayez donc foi en lui. »

Plus de trente secondes angoissantes se sont encore égrenées, puis l'intensité du plaisir que vivait l'homme s'est peu à peu atténuée et nous avons assisté à la progressive restauration de sa conscience. Il a battu des paupières, levé la tête, toussé, son regard est devenu clair, puis vague, à nouveau il a cillé à plusieurs reprises, mastiqué à vide, enfin il s'est redressé dans le fauteuil et a compris où il était et qui nous étions.

« Oh », a-t-il fait tout bas, d'un ton pensif, avant de laisser échapper un soupir satisfait. Remarquant enfin les regards pleins d'attente fixés sur lui, il a hoché la tête. « Oui, a-t-il dit. C'était extraordinaire... »

Déjà il essayait de se relever. Allison l'a doucement repoussé dans le siège.

« Attendez encore une minute, monsieur. Le temps de laisser votre corps reprendre ses marques. »

Il lui a adressé un sourire faussement confus. « On recommence ?

— Non, a-t-elle décrété, catégorique.

— Attendez, vous n'avez pas compris ! Dites-moi le prix, je paierai ! »

En dépit des conseils d'Allison, il s'est levé, manquant tomber, mais sa démarche flageolante semblait plus due à la stupeur qu'à une soudaine infirmité. Shantelle s'est chargée de le calmer et de le raccompagner à sa place.

« Il nous reste encore deux morceaux de Shao-tzou, a annoncé Allison. À présent c'est au tour de la Lune, prélevée par la lame dans le foie. Inscrivez vos enchères, s'il vous plaît, et laissez-moi vous rappeler que le gagnant du tour précédent n'a offert que six cents dollars. »

Ils furent plus nombreux, cette fois, à se pencher sur leurs ardoises, et j'en ai vu quelques-uns lorgner du coin de l'œil ce qu'écrivaient leurs voisins, puis effacer la somme qu'ils avaient notée pour en inscrire une autre.

« Vos annonces, s'il vous plaît ! Levez vos ardoises, messieurs. Voilà. Huit cents dollars ici... neuf cents, deux mille... Non, mille, c'est ça ? Bon, très bien, jusqu'à présent l'offre la plus haute est donc à deux mille... Monsieur, s'il vous plaît, ne corrigez pas votre annonce. Ah, trois mille trois cent seize dollars ! Quelle somme curieuse. Eh bien, je crois que nous avons un gagnant à trois mille trois cent seize dollars. »

Un homme en blazer, plus jeune, épais, s'est levé, l'air sportif et sûr de lui. Il nous a salués d'un petit signe de tête et s'est avancé vers Ha, qui lui tendait le sushi, puis il a pivoté sur les talons pour faire face à la salle et a enfourné le morceau.

« Aucune hésitation, cette fois », a commenté Allison.

L'homme a dégluti et s'est dirigé vers le fauteuil.

« Vous voulez nous dire quelque chose ? s'est enquis Allison. Nous livrer une remarque, une impression ?

— Non, non. »

Tranquille, il a fermé les yeux, la tête appuyée contre le dossier. Allison s'est rapprochée pour rectifier la position de la tête, la redresser et l'incliner de côté, puis elle s'est tournée vers le groupe.

« Ce que vous voyez, messieurs, est une œuvre d'art, exécutée par M. Ha. Le venin du Shao-tzou est si mortel qu'il suffirait d'un milligramme de trop, ou d'une incision trop généreuse dans l'organe – le foie, en l'occurrence –, pour tuer instantanément le sujet. Heureusement, M. Ha est un maître. »

Ha remercia d'un mouvement de tête très discret et se replongea dans l'inspection de ses couteaux. Presque au même moment, le jeune costaud s'affaissa de côté, les traits flasques, la bouche à peine entrouverte. Un mince filet de salive lui coulait sur le menton et ses lèvres tremblaient doucement, à croire qu'il se livrait par-devers lui à des dévotions liturgiques. Le public suivait la scène avec moins d'agitation que tout à l'heure. Plusieurs des spectateurs avaient même décidé de la minuter ; un œil sur leurs montres, ils surveillaient l'homme à moitié couché dans le fauteuil. Lui continuait à réciter sa prière intime, qui s'est peu à peu défaite en soupirs inarticulés, en halètements de reconnaissance qui à leur tour se transformèrent en respiration puissante tandis qu'il haussait les sourcils avec ravissement. Nous l'observions, cloués sur place, sans douter un instant de son transport dans un règne de suavité ineffable.

Et juste au moment où cette douceur atteignait son comble, elle a déçu, s'est retirée. Les jambes se sont raidies, les sourcils sont retombés. L'homme revenait à lui. Il se souvenait qu'il était en vie et il a ouvert les yeux, pleinement conscient, respirant presque normalement, le teint rose et frais.

« Alors ? a demandé Allison en notre nom à tous.

— Mon Dieu ! La lumière montait comme une lune géante... » Il s'est tourné vers Ha, le bras tendu. « Vous êtes un as, mon vieux. L'as des astres ! » Se levant d'un bond, il a inhalé à une ou deux reprises en dépliant les épaules, puis il est retombé de tout son poids dans le fauteuil. « Je n'ai pas arrêté de voir la surface de la mort, oh, la surface mouvante des os et de la lune ou je ne sais quoi, le simple rayonnement de cette blanche lumière de mort qui fait tant de bien et je ne pouvais pas bouger le petit doigt... »

Après une vaine tentative pour se relever, il a réussi à s'extraire du siège en s'agrippant aux accoudoirs et s'est dirigé vers Ha, sur ses jambes qui le portaient à peine. « Allez, mon vieux, vous allez m'en donner encore un petit bout, vous n'avez qu'à prendre un morceau de ce que vous avez jeté dans le seau, hein ! Hein ! Ce truc marronnasse, vous en avez un plein seau alors vous n'avez qu'à découper... »

— Désolé, désolé ! criait Ha, le couteau pointé en avant. Non, non ! Interdit, le poisson ! »

Le jeune homme a levé les mains en l'air et reculé d'un pas. « D'accord, d'accord. Excusez-moi. Je voudrais juste... Permettez-moi de vous féliciter. Vous êtes un artiste, c'est vrai, le... »

— À vos ardoises, messieurs, a dit Allison pour couper court à ces

effusions. Il ne nous reste plus qu'une portion, celle des Étoiles. La précédente est partie pour trois mille trois cents et quelques dollars. Il n'en reste plus qu'une, une seule, et ce n'est que dans plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être, que nous pourrions nous procurer un autre Shao-tzou. »

Elle nous a rappelé que cette fois les enchères étaient ouvertes, que nous pouvions enchérir les uns contre les autres, « comme chez Sotheby's », en augmentant progressivement nos offres. Le premier montant annoncé était de trois mille quatre cents dollars ; trois tours plus tard il s'élevait à six mille dollars cinquante, avec deux hommes en lice, aux deux extrémités de la pièce. La surenchère augmentée de cinq cents dollars d'un coup tomba progressivement à cent, puis cinquante dollars, jusqu'à ce que l'un des joueurs secoue la tête d'un air dépité et abandonne la partie à six mille sept cent cinquante dollars. Après s'être lourdement laissé tomber sur le fauteuil, l'heureux gagnant desserra sa cravate, avala d'un trait un verre d'eau, consulta ostensiblement sa montre, qui n'avait pas dû lui coûter beaucoup moins cher que son sushi chinois, et engloutit ce dernier sans ciller.

« Et voilà », déclara-t-il, visiblement content de nous avoir démontré qu'il avait les moyens de dépenser près de sept mille dollars pour une bouchée de poisson venimeux. Je ne le trouvais pas sympathique, je l'avoue. Je lui en voulais d'être sur le point de connaître un plaisir hors de prix et très singulier que je ne devais pas partager.

Une bonne minute plus tard, l'avaleur d'étoiles lançait à Allison un regard exaspéré. « Je ne sens absolument rien.

— Attendez un peu.

— Je ne fais que ça. J'attends. Tout est normal.

— Soyez un peu patient. »

La salle aussi, attendait.

« C'est une arnaque, oui. Rendez-moi mon fric.

— Il arrive parfois qu'après un dîner copieux... »

Elle n'a pas eu le temps de finir. Comme s'il avait reçu un sac de frappe dans l'estomac, l'avaleur d'étoiles était retombé en arrière, les bras figés dans une rigidité somnambulique. L'effet de cette portion semblait plus violent, et s'il était différé il n'avait rien de graduel, frappant au contraire avec une force punitive. Le dernier des trois sujets était le seul à ressentir quelque chose qui ressemblait à de la douleur. Il se débattait avec les pieds, comme s'il souffrait en silence.

Une autre minute s'est écoulée. L'homme se comportait de manière très différente des deux précédents et je doutais, à le voir, qu'il apprécie autant l'expérience. Et puis on avait l'impression qu'elle s'éternisait. Allison a vérifié sa montre. Je trouvais son sourire un peu formel, un peu troublé, et j'ai saisi le rapide coup d'œil inquiet qu'elle lançait à Ha, le battement de paupières presque imperceptible, rassurant, qu'il lui adressait en retour. Au même moment, l'homme s'est allongé avec raideur dans le fauteuil, les jambes tendues devant lui, les bras collés contre les flancs, comme électrocuté

par la décharge extatique transmise par son système nerveux. Le visage levé vers le ciel pour contempler un spectacle qu'il était seul à voir, il a ouvert grand la bouche afin d'émettre une sorte de hurlement muet complètement déconcertant. Et soudain le cri est sorti – un braiment à tue-tête qui a fait trembler les murs, un cri lancé à pleins poumons au fond d'un canyon pour rappeler la création à l'ordre et obliger les dieux à descendre de l'Olympe.

« Sacré nom de nom », a marmonné un spectateur époustoufflé.

L'homme qui venait ainsi d'accoucher de son expérience intérieure s'est tu aussi sec pour se bloquer en position fœtale, et petit à petit il est revenu à lui, visiblement groggy, exténué. Allison s'est décontractée ; le soupir qu'elle a exhalé était si ténu que je ne suis pas sûr que les autres l'aient perçu.

« C'étaient pas des étoiles, a affirmé l'homme en ouvrant les yeux.

— Non ? » Allison se penchait sur lui pour l'obliger, si besoin était, à rester immobile.

« C'étaient des feux d'artifice ! J'en ai reçu sur la figure ! J'ai senti leur brûlure sur ma peau ! Trois fusées me sont passées au travers. » Il a levé les mains pour examiner ses doigts, comme s'il craignait de les découvrir roussis. « Je le jure devant Dieu. En flammes. Me sont passées au travers. Partout des cendres, des étincelles. Une m'est entrée par la bouche et de là elle est passée dans mes tripes pour ressortir par le trou de balle. Vous voyez, a-t-il dit à l'assemblée médusée, c'est moi, là, couché, mon corps est mort et je les vois, ces étincelles, des petites comètes rouges qui me foncent dessus et qui me passent au travers. Jamais je n'oublierai ça. J'ai pris de l'acide, j'ai pris des tas de trucs, vous savez, mais jamais rien ne m'a secoué à ce point.

— C'était agréable ?

— Absolument, a-t-il affirmé en clignant de l'œil. Le pied total.

— Eh bien, messieurs, a triomphé Allison en écartant les bras, cet aveu spontané du talent exceptionnel de M. Ha signe la fin de notre soirée. Ceux d'entre vous qui n'ont pu goûter au poisson auront l'occasion de revenir. Quant aux autres nos souhaits les plus sincères les accompagnent. Surtout n'oubliez pas que vous ne devez sous aucun prétexte parler de ce qui s'est déroulé sous vos yeux ici ce soir. Au cours des jours et des semaines à venir, ce sera comme d'habitude un plaisir pour moi de vous recevoir au restaurant. Un grand merci à M. Ha, et merci aussi à la ravissante Shantelle. Bonne nuit ! »

Des applaudissements éclatèrent, mais polis, réservés. Les gens restaient tassés sur leurs sièges. Quand le serveur décati a réapparu, suivi du barman, l'avant-goût de l'alcool a délié les langues, dissipé les crispations. Déjà certains allumaient le cigare offert par la maison. Comme d'autres, je ne croyais qu'à moitié ce que j'avais vu et j'observais les expressions des deux premiers à avoir goûté au poisson, tandis qu'ils racontaient leur expérience à leurs compagnons. Les accusations de l'ex-génie littéraire sur le caractère truqué de la démonstration et la complaisance des participants me revenaient en mémoire, obsédantes. Et s'il avait raison, après tout ? N'ayant pas moi-

même essayé le poisson, comment pouvais-je être sûr qu'il ne s'agissait pas d'une mascarade ?

L'avaleur d'étoiles avait fini par se lever. Il risqua un pas en avant, faillit tomber, se ressaisit et gagna dignement sa place. Shantelle en profita aussitôt pour pousser le fauteuil dans son coin mal éclairé, et moi pour contempler le balancement de ses hanches pleines – gauche-droite-gauche. Allison m'a surpris, ce dont je me fichais bien. Elle m'a effleuré l'épaule du bout des doigts avec une assurance qui m'a paru déplacée.

« Alors, le spectacle t'a plu ?

— C'était superbe.

— Je te sens un peu réticent, pourtant ?

— Réticent, c'est le mot. »

Son regard s'est détourné. Elle avait encore du pain sur la planche.

« Tu as donc besoin de preuves supplémentaires ? »

Je m'apprêtais à répondre quand elle m'a laissé tomber pour aller bavarder avec Ha, qui nettoyait son matériel. Il s'acharnait à nouveau sur le poisson, m'a-t-il semblé, en coupait un morceau, le plongeait dans l'eau, l'enveloppait dans une feuille de chou. Intrigué, je me demandais ce qu'il fabriquait et si Allison était allée le surveiller, mais j'ai été distrait par Shantelle, qui venait de surgir à côté, son plateau doré chargé, je le voyais, à présent, d'une sélection de minuscules pots de caviar, de billets aux premières loges pour un match des Knicks et des spectacles à Broadway, de mignonnettes d'alcool, de cigarettes françaises, de montres pour femmes, de pochettes contenant un assortiment de préservatifs et de pilules de Viagra, de tablettes de chocolat suisse, de cartes de téléphone prépayées pour brouiller les pistes, de bonscadeaux pour des sous-vêtements Victoria Secret d'une valeur de cinq cents dollars, de pièces d'or – et de plusieurs balles de base-ball portant l'autographe de membres prestigieux de l'équipe des Yankees.

« Vous en avez de Derek Jeter ? ai-je demandé après en avoir tripoté plusieurs.

— Oui, je crois. Celle-là, tenez. »

Je m'en suis emparé – le contact du cuir contre ma paume était agréable, la signature de Jeter compacte et ramassée, sans fioritures excessives. Bonne pioche, me suis-je dit. Ça devrait plaire à mon fils. Oui – *ça devrait plaire à mon fils*.

« Elle est authentique ?

— Oh, mais certainement, a-t-elle roucoulé. Notre fournisseur offre toutes les garanties.

— Je la prends. »

Et je l'ai prise – pour un prix ridiculement élevé, mais qui cessait de l'être quand j'imaginais la joie et la surprise de Timothy. À condition que j'arrive à lui faire parvenir ce cadeau.

Quand je me suis à nouveau intéressé à son manège, Ha nettoyait son établi avec acharnement. Il l'aspergeait de détergent, passait l'éponge, frottait,

rinçait. Tout ce qui traînait encore dessus finissait dans le seau vert. Couteaux, chiffons, bouts de poisson, grains de riz, absolument tout. Il s'est baissé pour attraper sous le bar un sac de charbon de bois. Un barbecue ? Non, non. Il a ouvert le sac, versé la moitié de son contenu dans le seau vert, ajouté un peu d'eau. S'emparant d'une banale ventouse pour toilettes, il a énergiquement mélangé ce qu'il y avait dans le seau avant d'abandonner la ventouse dedans, puis il a retiré sa blouse blanche et sa coiffe qu'il a plongées elles aussi dans le seau, de même que ses gants et ses lunettes de protection, et il a posé sur le récipient vert un couvercle qu'il a soigneusement fermé.

« Du charbon de bois ? me suis-je étonné auprès d'Allison.

— Pour absorber tout ce qui est nocif. Ha s'en débarrasse ensuite en lieu sûr.

— Tu veux dire que c'est dilué dans le réseau d'égouts de la ville de New York ?

— Quelque chose du genre.

— Un peu de poison ajouté à d'innombrables poisons ?

— Voilà. Il en va du poison comme des hommes.

— Parce qu'ils sont innombrables ou parce qu'ils t'empoisonnent ?

— Les deux. Pareil pour les femmes, d'ailleurs. »

Elle a salué des clients qui s'en allaient. « Oui, oui, a-t-elle promis à l'un d'eux. Je vous préviendrai pour la prochaine. » Enfin elle a pris le temps de venir s'asseoir en face de moi.

« Eh bien, Bill Wyeth ?

— Je n'y crois pas, tu sais. Je suis sûr qu'il y a un truc.

— Tu te trompes. Le produit est hyperactif.

— Je n'y crois pas, non, pas une minute.

— Oh, mais si. Tu t'en défends, mais tu y crois.

— Non.

— Essaie, dans ce cas, a-t-elle répliqué en haussant les épaules. Prouve-moi que j'ai tort.

— Très aimable, mais non merci.

— Tu as peur ?

— C'est du poison, ton truc.

— Puisque tu n'y crois pas...

— Je crois au poison, pas à la magie psychédélique.

— Pour avoir la magie, il faut le poison. Si tu crois en l'un, tu crois forcément en l'autre.

— Désolé.

— Tu es vraiment persuadé que c'est truqué ?

— Pour ce que j'en sais, ces trois types pouvaient aussi bien être complices. Ou alors ils ont enchéri en toute bonne foi, mais Ha a tripatouillé son poisson, l'a aspergé de LSD.

— Je t'assure que c'est vrai, a-t-elle affirmé en me regardant droit dans les yeux.

— Je ne suis pas convaincu.

— Et qu'est-ce qu'il faut pour te convaincre ?

— Autre chose. Il y a des choses que je trouve plus convaincantes, Allison. »

Lâchant un petit soupir, elle a passé un doigt sous le col de ma chemise.

« Bill ?

— Oui ?

— Tu peux te laisser convaincre d'aller chercher ton manteau et de me retrouver dehors ? »

Dans le taxi, elle s'est vautrée sur moi, une jambe allongée sur mes cuisses, tenant mes deux joues entre ses mains gantées, et moi je me laissais faire, j'appréciais – même si dans un coin de ma tête je m'inquiétais à l'idée que les hommes de H.J. soient en train de nous suivre parce qu'ils m'auraient attendu sur le trottoir. Je pouvais parfaitement me convaincre qu'ils en étaient capables. Ils m'avaient coincé une fois, ils pouvaient recommencer.

Quelque part entre la 80^e et la 90^e Rue Est, Allison a indiqué au chauffeur de s'arrêter, et l'instant d'après nous traversions le hall de son immeuble ; le salut qu'elle a adressé au portier en uniforme planté sur son tabouret était aussi vif et piquant qu'un coup de couteau – et son effet guère différent : l'homme s'est affaissé sur lui-même sans piper mot. Je n'étais pas, je le savais, le premier à suivre Allison sur le damier en marbre de l'entrée, mais jamais ce portier-là ne m'en dirait rien.

En haut, l'ascenseur s'est ouvert sur un appartement immense, aussi profond qu'un court de tennis.

« Oh, que c'est grand...

— Je te montrerai demain matin, m'a coupé Allison. Maintenant, viens. »

Obtempérant, je suis donc passé directement dans la chambre. Le lit aussi était gigantesque, assez large pour trois personnes. Allison, sans me quitter des yeux, a jeté son sac sur une chaise et s'est déshabillée. Les chaussures, paf, paf, sur la moquette ; la robe, en vrac sur la chaise ; le soutien-gorge, une agrafe qui cède et les seins dévoilés ; la culotte, baissée jusqu'aux genoux, éjectée d'un coup de pied.

« À vous, monsieur. »

Peu après, aussi nu qu'elle, je goûtais l'arôme salé de sa peau, ses tétons dans la bouche. Il y avait un temps infini, douloureusement infini, que je n'avais pas serré une femme contre moi, et j'étais plus que reconnaissant à Allison de se donner à moi, ou de m'amener à elle, plus que reconnaissant lorsqu'elle m'a fait basculer sur le dos pour me sucer avec un entier abandon. Un moment plus tard, j'étais en elle, et si je ne me suis pas montré précisément héroïque, au moins ai-je été solide et constant dans la durée, d'autant que dans ce domaine en tout cas Allison ne faisait pas de chichis : elle l'a elle-même introduit et s'en est servie à sa guise. Comme d'une cuiller dans une pâte à crêpes. Rien ne vaut la douceur veloutée d'une femme. Le plaisir n'aurait idées noires et soucis.

« Attends, a dit soudain Allison. Retire-toi une seconde.

— Quoi ?

— Ne t'inquiète pas. Retiens-toi. » Déconcerté, je me suis écarté d'elle dans le noir. « Je reviens tout de suite, bébé. »

Elle a pris quelque chose dans son sac et s'est précipitée dans la salle de bains – un rai de lumière fugace, et tout de suite la porte s'est refermée. J'attendais, partagé entre l'irritation, le dépit, l'amusement. Enfin la porte s'est rouverte et l'ombre nue d'Allison a couru dans le noir se remettre au lit.

Il m'a vaguement semblé que son haleine avait changé.

« Tout va bien ?

— Un ajustage de dernière minute.

— Ah, ai-je dit sur un ton entendu, en essayant de me rappeler les localisations obscures de certaines méthodes de contraception.

— On reprend, a ronronné Allison en se collant à moi. Où en étions-nous ? »

Nous avons donc repris, et comme de juste cette interruption a provoqué un redoublement du plaisir. M'empoignant à deux mains, elle m'a attiré contre elle, si fort que son menton m'a cogné le nez. « Bill, a-t-elle chuchoté dans le noir, ses lèvres dans mon cou, si tu me trouves un peu bizarre, ne t'affole pas, d'accord ? Occupe-toi de moi, d'accord ?

— D'accord. » J'aurais dit n'importe quoi, de toute façon.

« Bon. » Elle a repris son souffle, elle s'est serrée plus étroitement contre moi, et sans prévenir elle m'a mordu la lèvre inférieure avec tant de violence que le sang a jailli. « Maintenant, a-t-elle grondé dans un murmure étrange et pantelant, une voix qui ne semblait pas lui appartenir, maintenant baise-moi, déchaîne-toi, aussi longtemps que tu... »

J'ai fait de mon mieux mais ça n'a pas duré si longtemps que ça, une minute, deux peut-être, et quand j'ai eu fini, rugi à mon tour mon rugissement à moi, je me suis aperçu qu'elle était toute molle entre mes bras.

« Allison ? »

La tête renversée en arrière, les yeux vides – douleur du souvenir du petit Wilson Doan.

Une peur froide m'a saisi. « Allison ? Hé ! »

Je me suis assis. Elle s'est effondrée sur le lit, poings sur les hanches. J'ai allumé la lampe de chevet. Elle respirait lentement, de temps en temps un spasme agitant ses paupières fermées. Je lui ai pris la main, plein d'angoisse à l'idée d'avoir fait ce qu'il ne fallait pas, de lui avoir fait mal, à cause de moi elle allait mourir, elle était en danger.

« Allison ? » Toujours pas de réaction. Puis un lent mouvement de paupières, le bout de la langue sur la lèvre inférieure. *Si tu me trouves un peu bizarre, occupe-toi de moi.* « Allison, ça va ? » Vaine question, mais au coin de la bouche un curieux sourire tremblé.

Je me suis souvenu que lorsqu'elle avait filé à la salle de bains, quelques instants plus tôt, elle n'avait pas tiré la chasse.

Me levant d'un bond, je suis allé dans la salle de bains, j'ai fermé la porte, ce qui m'a obligé à tâtonner sur le mur à la recherche de l'interrupteur. Choc de découvrir cet homme nu en face de moi. Lui non plus n'était pas très flambant. Les yeux fous, les cheveux en bataille, trop de ventre. Mon reflet dans le miroir. Quand mes yeux se furent habitués à la lumière, j'ai fouillé dans l'armoire à pharmacie. Produits de maquillage, pilules contraceptives, aspirine, le fouillis habituel. Rien d'intéressant. J'ai regardé dans la cuvette. Rien. Rien non plus dans les poches du peignoir pendu derrière la porte. J'avais peut-être simplement... Restait la poubelle. Je me suis agenouillé, et là, oui, jeté dans un nid de mouchoirs en papier et de fil dentaire il y avait un petit pot large d'ouverture, avec un couvercle vissé dessus. Je l'ai tenu devant la lumière trop vive. Des flocons d'une matière blanchâtre et un bout de feuille de chou tournoyaient dans un liquide couleur de vinaigre. J'ai dévissé le couvercle pour sentir.

Une odeur de poisson. Oui, de poisson. Les restes d'un petit morceau de poisson. De Shao-tzou, indubitablement.

Si je n'étais pas l'homme que je suis, j'aurais pu furieusement profiter d'Allison. Insensible, elle gisait sur les draps, des mouvements convulsifs crispaient ses traits par intermittence, elle était absolument sans défense et j'aurais pu la baiser et la tuer comme je voulais. Lui faire n'importe quoi, mettre sa commode sens dessus dessous, lui raser la tête. Car j'étais en colère, je ne vais pas prétendre le contraire. Sous prétexte de m'accorder ses faveurs sexuelles, elle m'avait froidement trompé et transformé en aide-soignant pendant qu'elle s'offrait son trip. C'était donc ainsi qu'elle traitait ses mecs ? Elle leur montait le coup pour enchaîner tranquillement un plaisir après l'autre ? Il devait être drôlement bon, ce poisson chinois, pour qu'elle coure un tel risque. Je l'ai basculée sur le côté, parce qu'il y avait quand même une chance sur cent qu'elle vomisse, et j'ai constaté qu'elle avait un peu uriné dans les draps. C'était triste, enfantin et si bizarre que ma fureur contre elle a fondu. Une femme si seule et si fragile, adorable. Quel gâchis de vitalité. J'ai remonté la couverture sur elle pour qu'elle n'ait pas froid. Cela ne l'a pas réveillée. Pendant près d'une heure, j'ai vérifié son pouls toutes les deux ou trois minutes. Stable. Sa respiration restait régulière, elle aussi. Quelle quantité de poisson avait-elle ingérée ? Assez pour que la dose agisse beaucoup plus puissamment sur elle que sur les hommes qui avaient essayé, tout à l'heure, mais pas suffisamment pour la mettre en danger. Une dose parfaite, en somme. C'était tout un art, selon elle – du grand art.

Au bout d'une heure, je l'ai obligée à s'asseoir pour avaler une gorgée d'eau. Elle a marmonné des paroles à moitié incohérentes au milieu desquelles surnageaient des merci – elle allait bien, il fallait que je lui pardonne –, et là-dessus elle s'est rendormie en me tenant serré contre elle comme si ça faisait une différence.

Il était à peine plus de six heures quand j'ai ouvert l'œil, réveillé en sursaut, me demandant où j'étais. Puis j'ai reconnu Allison près de moi, agrippée à un oreiller en soie. Elle respirait normalement, elle avait passé une chemise de nuit. Ou était-ce moi qui la lui avait mise ? Impossible de me souvenir. Je l'observais. Elle allait bien, à présent. Chaude de sommeil, le souffle calme. Je me suis levé, hanté par le spectre de l'ancienne routine conjugale. Un homme, une femme, un lit. Le café, la lumière du jour – où ai-je fourré mon pantalon ? La nuit avait été riche en événements et j'avais envie de rentrer chez moi, de prendre une douche, de me raser. Dans la cuisine, j'ai piqué du jus d'orange dans le frigo pour en boire quelques gorgées au goulot tout en inspectant au passage les bouquins d'Allison, qui apparemment appréciait la mystique catholique et les romans de faux durs des écrivains à la mode.

Attiré par la rangée de fenêtres du salon, j'ai regardé la journée démarrer, dehors, les rayons de soleil sur les murs de brique et les gouttières, le flot déjà dense des taxis dans l'avenue. Cela me rendait mélancolique, je l'avoue. Une fois atteint un certain âge, coucher n'est plus aussi simple qu'avant – même si ce ne fut jamais si simple, en fait. Seulement la réalité reprend plus vite ses droits. On se frotte à l'autre, on joue le jeu, mais les attentes sont limitées, la patience de courte durée. Elle m'avait ramené chez elle pour se taper une dose de son dangereux poisson et s'envoyer en l'air juste avant de sombrer dans le sommeil. Niquée par un poisson. Était-ce l'explication au défilé des braves types incompetents qu'elle s'était tapés avant Jay Rainey ? Des hommes assez fiables et gentils pour ne pas profiter des défonces d'Allison Sparks...

Et jusqu'à quel point cela m'importait-il ? Je n'en savais trop rien. Le front appuyé contre la vitre froide embuée par mon haleine, je laissais mon regard errer de l'autre côté de la rue. Juste en face de moi, une femme en peignoir blanc se versait du café dans une tasse. Ce petit matin-là était assez lumineux pour que je la voie bien. Jeune, mais pas *très* jeune. Pas celle que j'avais épousée mais j'aurais pu, à une époque. L'écart d'âge n'était pas scandaleux. Je l'ai observée rajouter du lait dans son café, puis ouvrir le placard de la cuisine pour en sortir, l'un après l'autre, quatre bols à céréales. Une mère, donc, qui commençait consciencieusement sa journée. Pas une femme qui draguait pour jouir d'un poisson à l'insu de ses partenaires d'une nuit. L'aspect tonique et sain de la femme d'en face m'emplissait de tristesse ; elle me faisait penser non seulement à la Judith du bon vieux temps, mais aussi à la mère du petit Wilson Doan. Qui saurait dire le chagrin d'une mère ? Le sonder ? La mère d'en face venait de regarder l'horloge accrochée au mur et elle a quitté la cuisine. Qu'était devenue ma vie ? Déviée en beauté, la trajectoire prévue ; la route dûment tracée n'était plus qu'une chaussée craquelée envahie de mauvaises herbes et qui ne menait nulle part.

Le tableau domestique de l'autre côté de la rue me rendait nostalgique et malheureux, oui – et je l'avais sous le nez, aussi près que la scène d'un théâtre de Broadway quand on a une place au balcon. J'allais me détourner quand j'ai

aperçu la femme qui venait d'entrer dans une pièce à deux fenêtres de distance de la cuisine. Elle s'est penchée sur un lit, doucement, sans doute pour réveiller l'adulte ou l'enfant qui y dormait et qui s'est levé, alors, et qui a enfilé je ne sais quel vêtement avant de sortir de la chambre. Une lumière s'est allumée derrière une autre fenêtre, plus large et plus près du parc. La silhouette est apparue ; perdue dans une chemise d'homme à carreaux bien trop grande, elle s'est installée au piano. Une très jeune femme – une toute jeune fille, à vrai dire...

... Sally Cowles !

Pas de doute, c'était bien Sally Cowles, assise au piano et qui me présentait son profil. La femme – sa belle-mère, vraisemblablement – est revenue lui porter un verre de jus de fruits, et elle hochait la tête pour l'encourager, elle suivait du doigt la portée. Sally Cowles jouait du piano, Sally Cowles vivait de l'autre côté de la rue, en face de chez Allison Sparks. Sally Cowles obsédait Jay Rainey. La description d'Allison sur sa rencontre avec Jay dans un petit troquet près de chez elle m'est revenue en mémoire. Il lui avait raconté qu'il était dans le quartier pour une affaire en cours, mais quelle raison avait-il de rôder par ici, *sinon la présence de Sally Cowles* ? L'affaire dont il s'occupait concernait l'immeuble de Reade Street, motif bien peu plausible pour fréquenter les quartiers chic.

C'est alors qu'Allison est sortie de la chambre, dans sa chemise de nuit en soie.

« Bonjour ! a-t-elle lancé gaiement.

— Salut. »

Elle est venue s'appuyer sur moi par-derrière, pour me caresser le torse à deux mains. Je me suis retourné. Petit sourire contrit aux lèvres, elle cherchait à deviner de quelle humeur j'étais. Ne t'emporte pas contre elle, me suis-je dit. C'est la faute à la solitude, voilà tout. Foutu machin bien trop lourd. Pour elle comme pour moi.

« Oh, vous les hommes, vous êtes tous pareils.

— Pardon ?

— Enfin, sur l'essentiel. »

Estomaqué, je me suis raclé la gorge. « Pareils sur quoi, essentiellement ?

— Oh, rien. Simplement, Jay fait ça, lui aussi.

— Quoi ?

— Il reste planté là à regarder de l'autre côté de la rue. »

Oui, évidemment, ai-je pensé en sentant aussitôt mes angoisses refluer, évidemment qu'il fait pareil. C'est pour ça qu'il t'a laissée croire que tu lui plaisais, parce que chez toi il peut se rincer l'œil en matant la petite Sally Cowles.

Je suis sorti de chez Allison comme si j'avais le feu aux fesses, en me demandant ce qui me dérangeait le plus : l'entreprise de séduction calculée d'Allison, ou le fait que Sally Cowles habite dans l'appartement d'en face. Allison m'avait vu regarder la petite, elle ne m'avait que trop bien vu, et quand, dans une évidente tentative pour se rassurer, elle m'avait dit en blaguant que Jay faisait la même chose, sans répondre je m'étais contenté de la dévisager bêtement avant de me tourner à nouveau vers la vitre. Devant cet affront elle avait reculé de deux pas, les bras croisés sur la poitrine, le regard fou, presque, et sur la défensive, comme si je venais de la gifler. Pourquoi ses deux plus récentes conquêtes faisaient-elles une fixation sur une gamine, sa voisine d'en face ? L'espace d'un instant, j'ai cru qu'elle allait se précipiter sur le téléphone pour appeler la police, mais non. Elle restait figée sur place, comme pétrifiée. Nous l'étions tous les deux, d'ailleurs – brusquement révélés étrangers l'un à l'autre, figurines en papier mâché mues à distance par les étranges mécanismes psychiques de Jay. Encore un peu, et je lui sortais tout de go que l'adolescente était la fille d'un des locataires de son amant et que manifestement elle l'obsédait.

Je me suis retenu juste à temps, mais elle avait compris que j'étais sur le point de dire quelque chose.

« Tu sais qui est cette fille, Bill. Je le lis sur ta figure.

— Il vaut mieux que je file », avais-je répliqué en enfilant mon manteau. La balle de Derek Jeter était toujours au fond de la poche.

Allison n'appréciait pas mon ton ouvertement calme. « Que se passe-t-il ? »

Je n'avais pas répondu, c'était impossible. Que se passait-il, en effet ? Dans le métro qui me ramenait chez moi, pris en sandwich entre les banlieusards qui se rendaient au travail, je trouvais mille raisons de m'inquiéter à cause de H.J., de Marceno, de Sally Cowles. Je me perdais en réflexions aussi épuisantes que le trajet, et ce n'est qu'à proximité de mon appartement, la tête rentrée entre les épaules pour me défendre du froid matinal, que je me suis souvenu que je devais déjeuner avec Dan Tuthill. Dan était un maillon qui me rattachait à ma vie d'avant et je ne voulais pas le perdre. J'allais prendre une bonne douche, me ressaisir, et à midi je cuisinerais Dan en douceur pour qu'il m'indique de possibles pistes de boulot. Je marchais d'un pas plus rapide quand j'ai remarqué un vieillard qui venait en sens inverse, affublé d'une voyante cravate en soie rouge ressemblant à s'y méprendre à celle que Judith m'avait offerte pour Noël, des années auparavant, à l'époque où je ne trimballais pas des cadavres en pleine nuit, où

je ne couchais pas avec des femmes accros à un poisson psychédélique. Mal protégé par une vareuse militaire, une casquette de laine sur la tête, le vieux avançait en titubant, les yeux étincelants d'une énergie triomphale, comme s'il avait les poches pleines de marchandise volée – et l'incongruité de sa cravate en soie rouge aurait dû me prévenir, en effet, que c'était le cas.

En tournant au coin de la rue, j'ai tout de suite repéré devant mon immeuble un amas grouillant de sans-abri, de commis de bureau et d'employés des ateliers de confection en train de se battre pour un tas de vieilleries abandonnées sur le trottoir. Un type qui avait amené sa voiture entassait dans le coffre des vêtements et divers objets à usage domestique. Je me suis approché et là, le cœur battant, je me suis aperçu que toutes ces affaires ressemblaient... aux miennes, oui ! J'ai levé la tête vers ma fenêtre. En miettes – cadre, carreaux, tout.

Accélérant brusquement le pas, je suis entré en trombe dans l'immeuble, j'ai gravi l'escalier quatre à quatre. Arrivé au troisième, j'ai découvert la porte du deux-pièces ouverte, un gond arraché, la serrure fracassée. Une vision tellement improbable que j'ai pensé que je me trompais d'appartement. Ils – qui que ce soit – avaient tout saccagé, littéralement jeté par les deux fenêtres tout ce que je possédais : le lit, les tables, les chaises, les fringues, les casseroles et les poêles, ma vieille raquette de tennis, inutilisée depuis longtemps, les relevés de banque, le chéquier, les papiers du divorce, le contenu du frigo, tout, c'est bien simple, *tout* – les serviettes de toilette, les oreillers, le tapis, les disques compacts, le produit à récurer, rangé sous l'évier, la chaîne stéréo, les chaussettes propres, tout le petit bazar pas cher d'une vie qui valait moins cher encore. J'ai vérifié les placards. Vidés, y compris les portemanteaux. J'ai vérifié sous l'évier. Nettoyé. Le radiateur s'est mis à siffler dans son coin, réveillé par l'eau bouillante qui montait dans les canalisations de l'immeuble. Ainsi dépouillé, l'appartement retrouvait ce qui en faisait l'essence : son côté pathétique, sale et exigu de trou à rats.

Une chose, encore : délibérément, avec un panache sadique, ils avaient laissé un objet dans le salon, un balai, négligemment appuyé contre un mur. Je suis allé me pencher à la fenêtre. Vingt mètres plus bas, mes pauvres possessions s'épalaient sur le trottoir, dans le caniveau. Celles qui sous le choc avaient rebondi dans la rue ou y avaient été balancées étaient passées et repassées sous les roues des camionnettes de livraison pétaradantes qui embouteillaient le quartier.

Dans la chambre, sur le mur contre lequel le lit était appuyé, autrefois, un message taggé à la peinture rouge s'affichait sur soixante centimètres de haut : *DONNE-MOI CE QUE JE PEUX*. Atterré par ce qui m'arrivait, je suis tombé à genoux.

« Personne les a vus », a déclaré sans prévenir l'aimable et inefficace gardien qui venait de surgir dans mon dos, une poignée d'enveloppes à la main. « On a juste vu qu'ils étaient deux, c'est tout.

— C'étaient des Blancs ? Des Noirs ?

— Comme j’vous dis, personne les a bien vus. J’ai appelé la police, mais qui sait quand ils vont se pointer. » Il m’a tendu les enveloppes, tandis que son regard allait d’un mur à l’autre. « Ils ont forcé votre boîte, aussi. Vous vous y attendiez pas, si ? »

J’ai fait non de la tête, abasourdi, stupéfait.

« Vous, euh... » Il m’examinait, visiblement décidé à aller au fond des choses. « Alors vous le savez pourquoi y sont venus vous faire ça ? Vous savez qui c’était ? Forcément les policiers vont poser des tas de questions. » Il me fixait avec le regard éloquent d’un homme qui en a déjà vu de belles, dans sa vie – des corps saignés à blanc dans des baignoires, des veuves recroquevillées raides dans leurs lits, des cuisines en flammes, des ivrognes sans connaissance dans des cages d’escalier. « Je sais pas qui a tort, dans l’histoire, moi, je peux pas dire si c’est eux ou vous. Comment je saurais si vous avez pas fait des trucs pour que ces gens y s’en prennent à vous et s’y vont pas revenir ?

— Je comprends, je comprends.

— C’est pour ça que je vous ai porté votre courrier, au cas où...

— Au cas où je n’aurais pas trop envie de venir habiter ici avant un bout de temps.

— C’est ça, oui.

— Je prends à ma charge la réparation de la porte, des fenêtres, tout. »

Cela ne l’a pas adouci. Il a sèchement opiné avant de retrouver son registre habituel : « Pourquoi vous fichez pas le camp, monsieur Wyeth ? Maintenant, quoi. On veut pas avoir de problèmes, ici. Les gens de l’immeuble veulent pas d’histoires.

— Je n’ai...

— Les policiers arrivent, monsieur Wyeth. Forcément ils vont vous poser des questions. »

J’ai fourré le courrier qu’il me tendait au fond de la poche de mon manteau et j’ai dévalé les trois étages. Sur le trottoir, dehors, un homme examinait une photo encadrée : Timothy dans sa tenue de base-ball, la batte bien en évidence sur l’épaule, le visage plissé de bonheur.

« Rendez-la-moi. C’est mon fils.

— Va te faire foutre, sale bourge.

— C’est à moi. Ce sont mes affaires !

— Plus maintenant.

— Donnez-moi cette photo. »

Au lieu de quoi il a commencé à s’acharner sur le cadre. Je me suis emparé de la première arme qui me tombait sous la main – un pied de la table de cuisine.

« Vous pouvez prendre tout ce que vous voulez, ai-je dit, hystérique, en montrant du geste les vêtements, les chaussures, les chaises de cuisine, tout le fatras. Simplement rendez-moi la photo de mon fils !

— Pose ton bâton.

— Sûrement pas.

— Je vais pas te la rendre ta foutue... »

Herschel mort sur son tracteur, le mystérieux Jay Rainey, les troublantes activités nocturnes d'Allison... c'est contre eux tous que, par frustration, j'ai abattu le pied de table sur l'épaule de ce type. Il a hurlé de rage.

« Salaud ! Je vais te tuer !

— Essaye un peu, tu verras ! » ai-je rugi, toute prudence oubliée, méconnaissable à moi-même. « Je vais te cogner dessus jusqu'à ce que tu me rendes cette photo, compris ? Un... » Genoux fléchis, j'ai ramené le pied de table en arrière, comme si je tenais une batte. «... tu vas te le prendre sur la tronche – deux... »

Il a jeté la photo par terre et le verre s'est brisé. Je me suis jeté dessus, et j'aurais encore voulu fouiller dans le tas de vieilleries pour récupérer mon chéquier, d'autres photos de Timothy, mais une voiture de police venait de tourner à l'angle. Je me suis esquivé sans demander mon reste. Seul, traqué, je n'étais plus qu'un vagabond, un SDF.

Une chemise propre sur le dos, je ne me trouvais plus très loin du Club Harvard où je devais déjeuner avec Dan quand j'ai eu l'idée de passer ce coup de fil. À Martha Hallock.

« Encore vous ! s'est-elle exclamée. Le Grand Inquisiteur.

— Jay a de gros ennuis, Martha. J'essaie de l'aider.

— J'en doute, mon cher.

— Il y a des gens qui le surveillent de près, Martha, et je n'arrive pas à le joindre. » Je m'appliquais de mon mieux à chasser la colère et la peur de ma voix. « Vous vous êtes occupée de cette transaction, n'est-ce pas ? Ces gens ne sont pas près de le lâcher, Martha. Ils m'en veulent, à moi aussi. Nous aurions besoin...

— Je crains que vous ne soyez seul, dans cette affaire.

— Merci, ai-je sifflé avant d'ajouter, venimeux : Merci beaucoup, vieille pute de sorcière. »

La réponse n'est pas venue tout de suite. Martha respirait par saccades, le souffle creux. Quand elle reprit la parole, ce fut sur un ton non plus méfiant, mais préoccupé.

« Il a vraiment des ennuis, vous dites ?

— Énormément, et je ne sais même pas où le trouver.

— Eh bien, moi non plus.

— Vous pourriez au moins m'expliquer de quoi il retourne.

— Admettons. Je pourrais...

— Oui ?

— ... mais je n'ai pas mon balai.

— Votre balai ?

— La vieille pute de sorcière irait volontiers discuter avec le grossier avocat de Manhattan, mais elle n'a pas de balai. Remarquez, la vieille pute de sorcière pourrait prendre le bus demain matin à dix heures.

— Ce serait un honneur pour le grossier avocat de Manhattan.

— La vieille sorcière pèse son poids et elle n'a pas le pied très sûr. Elle aurait besoin d'un bras secourable.

— Qu'elle ne s'inquiète pas. Est-ce qu'un bon repas lui ferait plaisir, aussi ?

— Oh, oui.

— Déjeuner dans un bon vieux steak house, cela lui irait-il ?

— C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes, comme on disait du temps où j'étais jeune, au XVII^e siècle.

— Les sorcières vivent très longtemps, c'est vrai.

— Trop longtemps, monsieur Wyeth. Tout le problème est là. » Et sur ce, elle a raccroché.

Je me tenais devant le Club Harvard, incapable de me décider à entrer. Une froide pluie new-yorkaise, du genre qui ne promet rien de bon, tombait à la verticale dans l'avenue, mouillant à peine les façades. J'observais Dan Tuthill qui m'attendait dans l'antichambre, près du vestiaire, dansant d'un pied sur l'autre, chassant d'invisibles poussières des poignets de sa chemise, l'air, était-ce Dieu possible, d'avoir encore grossi depuis l'avant-veille. Enfin j'ai poussé la porte, et après nous être serré la main nous sommes passés directement dans la salle à manger, où on nous a indiqué une table. Nous avons choisi nos plats et j'ai engagé la conversation.

« Comment va Mindy ?

— Bien. Enfin, tu es au courant, pour moi, a soupiré Dan. Heureusement, il y a les enfants, c'est ce que je dis toujours.

— Et le boulot, les collègues ?

— Comme d'habitude. Des maquereaux et des salauds.

— Tu te classes dans quelle catégorie ?

— L'une ou l'autre. Je navigue entre les deux, en fonction des besoins.

— Et Kirmer, mon vieux pote ? Toujours là ? »

Le sourire s'est effacé de ses lèvres. « Kirmer ? C'est lui le patron, Bill.

— Et les...

— Les vieux ? Partis. Il les a tous éjectés. Ficelés avec du câble de téléphone et balancés dans le fleuve. » Il me regardait, goguenard. « Tout a changé, Bill. Les secrétaires, la manière dont on s'organise. J'ai l'impression d'être un dinosaure, et je n'ai que quarante-quatre ans ! » Il a fait signe au serveur. « Deux doubles scotches, avec glaçons. Entre nous, a-t-il repris, je trouve que tout cela sent mauvais. Aujourd'hui, pour être compétitifs, il te faut mille avocats à temps complet. Le métier est tellement global, maintenant, tellement complexe. Pense à tous les petits Indiens inscrits au barreau à New York, à Bombay, et qui ont en plus un diplôme d'ingénieur informaticien ou de biotechnologie. Ils sont plus malins que toi ou moi, Bill, franchement, ça sert à rien de se voiler la face. Le cabinet s'oriente dans des directions qu'on ne peut plus suivre, nous, les vieux de la vieille.

— Tu y travailles toujours, non ?

— Pour que je décarre il faut qu'ils m'achètent, vieux, et je ne leur céderai rien, pas même mes lacets de chaussures. »

Nous nous sommes tus un moment. Dan remuait sa soupe avec sa cuiller, soulevant des petits nuages de vapeur. « Apparemment ça ne va pas très fort, pour toi, a-t-il dit doucement.

— Moi ? Pas très fort, non.

— Tu n'as rien ? Pas même un petit travail ?

— Petit. Très petit.

— Tu as autre chose en vue ? » J'ai secoué la tête. « Bill, putain, c'est honteux la façon dont ils t'ont traité !

— Ils ont de bons avocats, que veux-tu.

— Mouais, a-t-il fait en se penchant sur la table. Écoute, moi je vais aller dire à Kirmer qu'il peut aller se faire foutre.

— Tu démissionnes ?

— Démissionner ? Je me casse, mon vieux. Qu'ils mijotent dans leur jus, ces pourris. J'ai un peu de fric de côté. Je vais bientôt pouvoir toucher ma part sur le cabinet, et puis il y a le père de Mindy.

— Je ne te suis pas. »

Il s'est carré dans son siège et s'est frotté la poitrine, signe – cela m'est revenu tout à coup – qu'il avait une histoire à raconter.

« Tu sais que je ne suis pas recta, recta, a-t-il commencé. J'aime bien fourrer mon nez partout.

— Je m'en suis toujours douté.

— Toi, c'est le contraire. Tu es propre sur toi.

— Parce que je suis conformiste. Emmerdant comme la pluie. » Grognement d'approbation de mon vieux pote. « Bref, le père de Mindy ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? ai-je enchaîné, histoire de lui tendre la perche qu'il ne demandait qu'à saisir.

— C'est complètement dingue, Bill. Tu ne vas jamais me croire. Il y a trois semaines, le père de Mindy m'appelle pour me proposer une partie de golf. Moi, je suis toujours partant, et on se retrouve au National d'East Hampton. Magnifique. Le beau-père est assez distingué, comme bonhomme. Sa fortune, il l'a faite dans les années soixante-dix, avec une compagnie d'aviation. À l'heure actuelle il doit peser dans les deux cents millions de dollars. De quoi vivre des intérêts de ses intérêts.

— Mindy va en toucher une partie ?

— Un de ces jours, oui, mais le vieux est du genre à durer jusqu'à quatre-vingt-dix balais minimum. Au repos son pouls est à 54, il a une tension artérielle comprise entre 9,4 et 7.

— Sympa, comme type ?

— Non. Pas du tout. Affreux. Manipulateur. Il manque d'occupations. Sa femme est morte il y a dix ans, maintenant il a une Japonaise superbe qui vit avec lui. Toute la baraque est meublée avec des trucs japonais. Nattes en

bambou, bibelots en jade. Poisson et riz tous les soirs. Sa santé est éblouissante, *il pète la forme*. À mon avis, elle le mène à la baguette. Ha, ha. Tout ce qu'on raconte sur la soumission de la femme asiatique, c'est des conneries, crois-moi. S'il y a un pilote dans l'avion, c'est elle. Il lui a passé la main et il ne contrôle plus rien.

— Sauf ses deux cents millions de dollars.

— Tu vas voir. On joue un trou, deux trous, j'attends. Rien ne vient. Il joue bien, moi je n'en mets pas une. Je foire toutes mes balles.

— Nerveux ?

— Tu parles ! Au sixième trou, il y a un banc sous un arbre. Il me dit, si on allait s'asseoir ?

— Je sens que ça vient.

— Ouais. » Dan s'est interrompu pendant que le serveur disposait les entrées. « Donc, on s'assied. Il enlève son gant de golf, il le pose sur mes genoux et il me sort, bon, on ne va pas y aller par quatre chemins, je sais que vous couchez avec une autre femme que ma fille, et peut-être pas avec une seule.

— Il a dit ça, *coucher* ?

— Coucher, oui. Mauvais signe, évidemment. Ça indiquait qu'il n'était pas content.

— Tu as raison. Viscéralement pas content.

— Je n'en menais pas large, moi. Oh, je me disais, beau-papa est en rogne, il va me battre avec son fer de sept. Ne me demandez pas comment je le sais, a-t-il ajouté. Je le sais, c'est tout. Le monde est petit.

— Qu'est-ce que tu as répondu ? »

Dan a levé la main, paume en l'air : « Monsieur le Sénateur, j'invoque le 5^e amendement !

— Bien.

— Mindy est une emmerdeuse, je sais, continue le vieux. Je l'ai élevée, je sais à quoi elle ressemble, mais il n'est pas question que vous la quittiez. En entendant ça j'ai bien failli faire dans mon froc de trouille. D'accord, d'accord, j'ai dit pour le calmer. Mais lui, non, je suis sérieux, je vois bien qu'elle a pris du poids. Plus exactement il l'a traitée de *grosse*. Grosse, tu te rends compte ? En parlant de sa fille ?! Pour le calmer je lui ai fait signe que ce n'était pas grand-chose, que je n'en faisais pas une affaire. Après tout je suis gros, moi aussi. Elle, n'empêche, c'est vrai qu'elle a grossi. Elle est vraiment énorme. Je dirais même qu'elle a grossi exprès, tu comprends ? L'obésité, c'est un obstacle à la copulation. Un handicap sexuel. Le seul truc qui marche, c'est par-derrière, et encore ! »

Je lui ai fait signe d'arrêter. « Stop, Dan ! Je ne te demande pas de m'en raconter tant. Ce n'est pas que ce ne soit pas fascinant, mais bon.

— Ne t'inquiète pas, je ne perds pas le fil et il va m'amener à ton avenir.

— Les positions sexuelles que tu dois adopter avec ton obèse de femme ont à voir avec mon avenir ?

— Hé, en un sens... Écoute, tu vas voir. Le père de Mindy me regarde les yeux dans les yeux et il me sort... »

À ce moment-là, mon téléphone s'est mis à sonner.

« Traîne pas, s'est énervé Dan. Ils n'aiment pas trop ça, ici.

— Martha ? ai-je lancé au petit bonheur. Vous avez changé d'avis ?

— Leurbran, va ! » Une voix masculine au timbre de fausset. « Tu te gourres de numéro !

— Pardon ?

— Je cherche le mec qui m'a refilé ce numéro. À Brooklyn. »

Dan m'observait.

« Tifos ?

— Soi-même. Je te l'ai dégotée, c't'adresse. Tu te rappelles que tu m'as causé ? Rainey s'est repointé, ce matin. Une heure, il s'est entraîné à la batte. Après j'l'ai suivi. Maintenant je veux mes trois cents dollars.

— C'est quoi, l'adresse ?

— Putain, merde, tu me prends pour un con ? a-t-il hurlé. D'abord tu me files les trois cents dollars.

— On peut se retrouver quelque part ?

— Dans une demi-heure, devant les cages de base-ball.

— Impossible.

— Tu te fous de ma gueule. »

Je craignais que Dan n'entende cette voix qui m'écorchait les oreilles.

« Disons trois heures. Ça irait ?

— T'as intérêt à y être. Sinon j'te cafte à Rainey. »

J'ai raccroché.

« C'était qui ? a demandé Dan.

— Un gars qui cherche probablement à me doubler.

— Ah, a-t-il fait platement. Où est-ce que j'en étais ? Ah, oui, le père de Mindy, notre petite conversation, sur le banc près du sixième trou. Je devine ce que vous pensez, là, et ce que vous allez en penser, il me sort. Je le sais. Moi je me ratatine comme un vieux cornet de frites. Un gendre cuit, voilà ce que je suis. Je vous connais bien, il me dit.

— Comme ça ?

— Ouais, a opiné Dan, la bouche pleine. Je vous connais bien, et tout de suite il ajoute : mais vous n'allez pas la quitter. Je lui réponds que je n'ai pas l'intention de la quitter, les gosses ne s'en remettraient pas, mais ça ne prend pas. Il me dit qu'il a bien vingt ou trente copains qui arrêtaient pas de répéter la même chose et qu'ils ont quand même fini par quitter leur femme dès que les gamins ont été assez grands pour voler de leurs propres ailes. Mindy ne vous quittera jamais, elle, il me dit. Même si elle voulait elle n'y arriverait pas. Elle est faible. Ça, c'est vrai. En plus, me dit-il, en plus elle vous aime trop, et je ne parle pas des enfants. À l'entendre je me fais l'impression d'être un beau salaud. Il a raison, évidemment. Mindy avec ses grands yeux de vache, Mindy et ses grosses fesses qui rêve de moi, toujours en train de me

demander si je suis heureux, s'il me manque quelque chose, si je veux un verre. Elle ferait n'importe quoi pour moi, Bill. Elle me sucera les orteils... n'importe quoi ! C'est insupportable, tu comprends ? Elle n'a plus aucun amour-propre, elle veut juste qu'on l'aime, qu'on la bourre d'amour jusqu'à la gueule, comme la nouvelle citerne d'essence de quinze cents litres que j'ai fait installer au sous-sol, au cas où on serait rationnés. Immense, avec une supercapacité ! Mindy est pareille. Elle reste là, affalée sur le lit, ses grosses jambes écartées, et elle me supplie, oh, viens, s'il te plaît, viens m'aimer, viens *m'aimer*, en bougeant mollement les bras et en gémissant. Oh, viens me dire que tout va bien. Et d'une certaine manière ça me brise le cœur, mais en même temps je me mets à la détester. » Dan s'est interrompu, les yeux plissés, un sourire sardonique aux lèvres. « Moi, ce que j'aime, c'est les filles minces qui ne se laissent pas faire, tu sais ? Les délurées mauvaises qu'il faut ouvrir de force. »

Il a poussé un soupir las, puis vidé son verre d'un trait.

« Doucement, Dan. On vient à peine de finir la soupe.

— Ouais, t'as raison. Tu sais ce qu'il me dit, le paternel ? Je vais vous faire une proposition. Ah, oui ? Laquelle, je réponds. Je vais vous faire une proposition, mais c'est à prendre ou à laisser : si vous n'acceptez pas tout de suite, l'occasion ne se représentera plus jamais. *Jamais*.

— Dis ?

— Je vous donne deux millions de dollars si vous promettez de ne jamais quitter ma fille.

— Deux millions ?

— Je peux t'assurer que ça m'a cloué le bec. Remarque, pour lui ce n'est pas tant de fric que ça. Je sais que vous avez envie que je vous précise ce que ça implique, les conditions et tout, il me fait. J'ai rien contre, bien sûr. Je voudrais faire comme si tout était normal, rester décontracté, mais je sors un petit *couic* étranglé. Jamais je n'irai dire à un autre homme qu'il ne doit pas baiser à droite et à gauche – il commence comme ça. Ce n'est pas réaliste. Les hommes ne sont pas des anges, patati, patata. Donc, voici quelles sont mes conditions. Premièrement, vous ne quittez pas Mindy. *Jamais*. Sur ce ton-là. Intimidant, tu vois. Deuxièmement, vous vous faites vasectomiser. De cette façon, même si vous *baisez* à droite et à gauche vous n'allez pas en mettre une autre enceinte. Et troisièmement, cet argent, vous le placez selon mes instructions au lieu de le jeter par les fenêtres.

— Pas question d'acheter un vignoble...

— Un vignoble, un château écossais, ce que tu veux.

— Et donc ?

— Donc, il me dit, réfléchissez trente secondes, le temps que je pousse ma balle. Après lui, c'est à moi. Je tape dans ma balle et il me sort : je vais me rasseoir sur le banc, j'attends votre réponse. Si c'est non, on en restera là. Si vous refusez, je ne vous ferai plus jamais cette proposition. *Jamais*.

— Tu y croyais ?

— Absolument.

— Mais avant que tu acceptes, il t'a expliqué comment tu devais utiliser l'argent ?

— Je le lui ai demandé. *Niet*.

— Dur à jouer. »

Dan a esquissé une mimique où il m'a semblé déceler une certaine estime pour la ténacité du beau-père. « Si vous dites oui, il m'a dit, je vous signe un chèque et j'ose espérer que vous tiendrez parole. En tout cas vous m'enverrez une copie de la facture de la vasectomie. » Il a levé les bras au ciel, brandissant la fourchette au-dessus de sa tête. « Bill, tu te rends compte ! Il veut la preuve écrite qu'on m'a bien coupé les couilles ! Et lui, pendant ce temps, tranquille, il pose sa balle de golf par terre et sort son club de drive.

— Il essayait de te forcer la main, c'est clair.

— N'est-ce pas ? Et moi ça faisait plus que m'agacer, ça me choquait.

— Le strip-poker hard, quoi : tripes contre couilles.

— Exactement.

— C'est sympa de se faire émasculer quand on sait que le beau-père en personne donnerait bien lui-même le coup de canif.

— Je ne te le fais pas dire ! s'est exclamé Dan en repoussant son assiette. Donc, il pose sa balle, il lève son club et lâche le coup comme un malade. La balle disparaît. Il ramasse son tee et revient me trouver. Je suis toujours sur le banc. Je n'ai pas bougé.

— Tu avais décidé d'accepter ?

— J'avais décidé de refuser.

— C'est vrai ? » Cela m'étonnait, venant de mon vieux pote Dan Tuthill, qui dépensait l'argent plus vite qu'il ne le gagnait.

« Mouais. Je n'allais pas me laisser acheter comme ça, tout de même ! Qu'il aille se faire foutre, le vieux. Mindy a un cul qui ressemble à un ballon de plage fripé ! Elle essaie de le cacher, mais je le vois, ne crois pas ! Pas question pour moi de faire une croix sur mon taux de testostérone ! Après tout ce n'est pas la mer à boire : encore quelques années de patience et les gosses seront sortis de l'école et je pourrai me casser et draguer les nanas à la pelle. » Il s'est penché par-dessus la table, l'air mi-rêveur, mi-abruti. « Je ne sais pas si tu es au courant du potentiel de baise qui existe, Bill. Même pour un gros moche comme moi. Les femmes ne résistent pas à l'appel de leurs ovaires, tu croirais entendre les trompettes de l'autre côté des montagnes ! *Féconde-nous, féconde-nous, tous ces œstrogènes on n'en peut plus !* C'est plus fort qu'elles, Bill. C'est inscrit dans leurs circuits, c'est biologique. Tu sais combien il y a de studios, de deux-pièces remplis de filles célibataires ? Les palais de l'œstrogène ! » Il a posé le doigt sur sa poitrine. « Tel que tu me vois, je suis l'homme idéal. Plutôt riche, pas très attirant physiquement et sûrement pas épousable. Ça tombe sous le sens, mais aucune femme ne l'admettrait. Je suis l'homme idéal pour une femme qui ne pense qu'au sexe et qui y pense d'une certaine façon, mais qui n'a pas envie de s'engager avec un type avec qui elle

risquerait de s'engager pour de bon. Tu me suis ? C'est un créneau, une niche. Toutes, elles racontent qu'elles cherchent un mec bien avec qui elles pourraient faire leur vie, se marier, mais ces mecs-là, justement, elles les fuient comme la peste ! Avec quelqu'un comme moi, elles savent où elles vont. Tu suis ? On rigole gentiment, on boit deux, trois verres, et puis nique-nique, à la prochaine, c'est bête j'ai perdu ton numéro. Ça ne fait de mal à personne, hein, et personne n'est dupe. Tu es pas d'accord ?

— Oh... » Malgré ma sortie désastreuse de l'appartement d'Allison, quelques heures plus tôt, je le trouvais quand même grossièrement cynique.

« Ces filles sont désespérées, vieux ! Elles ne sont pas prêtes à l'admettre et jamais elles ne l'admettront, mais c'est la réalité ! Mon plan, si tu veux, c'est de tenir jusqu'à cinquante bergeres. Passé ce cap, je suis libre comme l'air, je perds quarante kilos et j'ai encore dix bonnes années de petites nanas devant moi.

— Et tes enfants ? ai-je demandé en pensant à mon fils. Ils ne s'en remettront pas.

— Bah, a-t-il dit en agitant la main comme pour chasser une mouche. Ils auront grandi, ils s'y feront. De toute façon ils ont déjà compris que tout n'est pas si rose. »

Je n'avais pas envie d'en écouter davantage. Dan a eu un petit sourire. « Bon, le père de Mindy vient me trouver et il me lance, alors ? Comme ça, tu vois : *Alors* ? Et moi je laisserais ce type, ce connard qui a quitté sa femme, me couper les testicules ? Je continuerais à vivre avec cette grosse qui me rend dingue, pour ne pas dire plus ? Et quoi encore ? Il me prend pour qui, à la fin ? Un singe en laisse ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre de son fric ? J'en gagne à la pelle, du fric ! Qu'il aille se faire foutre, moi, on ne m'achète pas. J'ai pas raison ?

— Bien sûr que tu as raison », ai-je renchéri par solidarité.

Dan s'est calé contre son dossier, les mains à plat sur le ventre, dans une pose indiquant semblait-il que la question était réglée. « Donc je lève la tête, je le regarde et je lui sors, vous avez annoncé deux millions ? Il confirme. Rajoutez-en un, je lui dis.

— Quoi ?

— Il était *okay*, vieux. Marché conclu.

— Attends... *Quoi* ?

— Marché conclu. Trois bâtons ! On s'est serré la pince, les yeux dans les yeux. Encore un peu et on se mettait à chialer, tous les deux. Il m'a tapé sur l'épaule et tout. Maintenant c'est une affaire qui roule et je sais que je vais m'en sortir. Ça me plaît, Bill, ça me plaît même beaucoup. Je n'ai plus de soucis à me faire. Je suis plus ou moins mort, en somme. Les portières viennent de se fermer, le train quitte la gare, voilà. Ça me plaît, oui. Je ne peux plus tout bousiller puisque j'ai empoché l'argent. Je le sais, j'accepte. Tu comprends ? Maintenant je me sens vraiment, vraiment bien.

— Et tu t'es fait vasectomiser ?

— Une rigolade. Quelques jours pas très marrants à passer, mais à part ça...

— Adieu les petites nanas, alors ?

— Ce n'est pas bien grave. D'ailleurs ça ne m'intéresse plus autant qu'avant.

— Psychologique, tu crois ?

— Sans doute. On s'en fout. »

Je l'ai dévisagé. Il me semblait d'humeur tellement volatile que je n'ai pas osé pousser la conversation plus loin.

« Bref, tu m'as invité à déjeuner pour me raconter qu'on t'avait proposé trois millions de dollars sur un parcours de golf pour couper la chique à tes couilles ?

— Pas du tout, Bill. Je t'ai invité à déjeuner parce que j'ai un boulot pour toi, mauvaise graine. » Je ne comprenais pas. « Souviens-toi : ce fric, il faut que je l'utilise selon ses instructions. Lesquelles m'obligent à créer ma petite entreprise, un cabinet particulier, quoi. Il m'a tenu tout un discours pour m'expliquer que j'étais hyperdoué, que j'avais de l'énergie à revendre, que si je baisouillais à droite, à gauche c'est parce que j'avais renoncé à mes ambitions, je m'étais laissé avaler par un cabinet bien trop gros qui m'empêchait d'exprimer mon talent. Au lieu de perdre mon temps à courir les nanas, je ferais mieux de construire du solide, de bâtir l'avenir. Ces trois millions de dollars, ce n'est qu'une base de départ, il connaît des tas de banquiers qui ne seront que trop contents de m'aider. C'était magnifique à entendre. C'est un homme admirable, je t'assure. Plein de sagesse. Infiniment sage. Un simple coup de ciseaux, clic, clac, je passe à la caisse, je récupère en plus ma part sur le cabinet, deux, trois autres bricoles, et je m'installe dans la 53^e Rue... En fait, j'ai racheté le bail d'une start-up. Les types s'étaient plantés en beauté, il restait un an à courir. L'agent a pratiquement bradé la boutique, d'après lui les anciens locataires sont lessivés, ils vivent de feuilles et de racines. Je l'ai eue pour rien, franchement, c'était du vol, presque. Huit des clients dont je m'occupe depuis des années me suivent, sans compter quelques nouveaux, plus petits. J'ai réussi à débaucher des jeunes, au cabinet, qui ont envie de bosser avec moi. Tous hyperfortiches. Moi au sommet. » Il s'est interrompu, le temps de me laisser débrouiller le scénario. « Ce qu'il me faut, c'est un type capable d'avoir une vue d'ensemble sur ce qui rentre et ce qui sort. Les jeunes n'ont pas assez de bouteille. Ils ne savent pas rester en place, ils ont besoin d'action. Moi, ça me va. Je compte bien lâcher la meute, mais il me faut un type sûr, au centre.

— Et pas trop cher, en plus ?

— Juste, Bill. Tu as raison de soulever la question. Je ne peux pas payer des salaires mirifiques, mais au moins tu gagneras décemment ta vie. D'ici deux ans, à mon avis, on commencera à palper pour de bon. Combien tu te fais, de toute façon, à l'heure actuelle ? »

J'ai failli éclater de rire. Le matin même, le vendeur de Brook Brothers

m'avait jeté un regard réprobateur en me voyant jeter ma chemise sale dans une poubelle, sur le chemin de la sortie.

« Pas assez, je l'avoue.

— Bon, écoute, a conclu Dan en faisant claquer sa langue contre son palais. Je t'offre un marchepied, une occasion de rebondir. Tu peux m'aider, je peux t'aider.

— Tu as du personnel, des secrétaires, des fax, tout le bazar ?

— Faut bien !

— Tu ouvres quand ?

— Mardi. D'accord, Bill, j'aurais dû te contacter plus tôt, je le reconnais. »

Quelques années auparavant, je l'aurais pris comme une insulte. Je n'en étais plus à ça près. Ce n'était pas un mystère que je ramais. « Ton premier choix t'a fait faux bond ? » Dan n'a pas cillé. « Tu peux me le dire, tu sais. J'ai appris à encaisser.

— Okay. J'avais trouvé un type, un type du tonnerre, et il avait accepté, mais la semaine dernière il a reçu une contre-proposition. Je lui avais envoyé le contrat, seulement il n'avait pas encore signé. Il m'a complètement foutu dedans. C'est là que je t'ai vu, au match.

— D'accord.

— Tu ne le prends pas mal ?

— Non, non.

— Bon.

— Tu me payes combien, Dan ? »

Il a annoncé le montant. Un salaire de misère, compte tenu de mon expérience. Mais une aubaine pour un sans-abri, un paumé à la dérive terrorisé à l'idée de se faire arrêter pour avoir aidé à déplacer un cadavre, voire pire.

« Trop bas.

— Vingt-cinq pour cent d'augmentation au bout de neuf mois, dès que l'argent rentre.

— Vingt pour cent de plus dès le départ, plus vingt pour cent dans neuf mois, sinon tu essayes avec le prochain pote que tu croises à un match de basket. »

Il m'a dévisagé. « Tu mets la barre un peu haut, Bill.

— Ce n'est pas toi qui viens de te faire trois bâtons au sixième trou ?

— Quinze pour cent tout de suite, vingt pour cent de plus dans neuf mois.

— Vingt pour cent tout de suite, quinze pour cent dans neuf mois.

— Entendu.

— Entendu. »

Nous nous sommes serré la main, puis il s'est lancé dans la description détaillée du poste, l'organisation générale, l'adresse, etc., tandis que je ne t'écoutais que d'une oreille, heureux d'être réintégré dans le monde.

« Ça va te mettre le pied à l'étrier, disait-il en se penchant pour attraper sa

mallette.

— Tu as apporté les paperasses ? Tu te doutais que j'allais accepter ? »

Il a souri sans répondre. J'ai jeté un œil aux dossiers, trop heureux de me familiariser avec les cas et les clients qui l'avaient suivi. Certains ne m'étaient pas inconnus – l'inertie de la machine judiciaire étant ce qu'elle est, ils n'avaient guère progressé, au fil des ans – mais je voyais la plupart pour la première fois de ma vie et tous me rappelaient à l'évidence que le conflit est partie prenante de l'activité humaine : plaintes pour défaut de paiement, rupture de contrat, faute professionnelle, concurrence déloyale, plagiat, contrefaçon, escroquerie. Si le jargon juridique ne suffisait pas totalement à masquer l'acrimonie, la cupidité, la haine au cœur de chaque affaire, au moins les raisons sociales et les individus qu'elles mettaient aux prises se battaient de manière civilisée, sans donner dans les enlèvements et autres méthodes d'intimidation.

« Attends, j'ai autre chose, a dit Dan en ouvrant à nouveau sa mallette.

— Quoi ?

— Tiens. Le gars me les a faites dans la journée. »

Il a posé sur la table une petite boîte pleine de cartes de visite. Dessus, mon nom et mon nouveau numéro de portable, l'adresse du cabinet, tout ce qu'il fallait. Je les ai étalées devant moi comme un jeu de patience.

« Tu savais que ça allait me plaire !

— Je m'en doutais. Ça a un petit côté officiel. » Il a regardé la montagne de crème glacée dressée devant lui. « Bill, encore un truc.

— Oui ?

— Rassure-moi, vieux. Tu laisses tes problèmes au vestiaire, d'ac ?

— Que veux-tu dire ?

— C'est simple : pas de complications, pas de mauvais payeurs. Zéro problème.

— Tout le monde a ses problèmes.

— Bien sûr, bien sûr. Je te parle de *vraies* emmerdes. Les clients bizarres avec qui tu pourrais traiter, tu vois, quoi.

— Il n'y a pas de soucis », ai-je répliqué, déjà soucieux.

Soixante minutes plus tard, j'arrivais devant le Crochet Rouge. Tifos était là. Je l'ai tout de suite repéré. Lui de même : il m'a adressé ce petit mouvement de menton qui sert de signe de reconnaissance aux individus ayant leurs raisons pour rester discrets. Il a traversé la rue et je l'ai rejoint à couvert, sous la voie express Brooklyn-Queens. À en juger à l'odeur, il avait mangé chinois mais je n'ai pas vomi mon déjeuner.

« Tu sais, j'ai réfléchi, a-t-il commencé.

— À quoi ?

— À tes dents.

— Mes dents ?

— Ouais. T'as de bonnes dents.

— Et alors ?

— Alors trois cents je trouve que c'est pas assez.

— Pourquoi ?

— Tu as de trop bonnes dents, et de trop belles fringues. Les mecs qui ont des bonnes dents comme toi ils peuvent cracher plus. »

J'ai secoué la tête. Rien que des resquilleurs, toujours à exiger un plus gros pourcentage, prêts à vous arracher jusqu'au dernier centime. Tous, moi compris.

« Alors, c'est oui ou c'est non ?

— Combien ? ai-je grommelé.

— Cinq cents. »

J'ai sorti la somme de mon portefeuille. En échange, Tifos m'a remis un bout de papier où il avait noté l'adresse de Jay en lettres majuscules.

« Faut passer par-derrière. C'est au-dessus du garage, de côté. Je l'ai vu entrer moi-même.

— Tu es sûr que ce n'est pas chez quelqu'un qu'il connaît ? Un copain... une copine, si ça se trouve ? » ai-je ajouté en pensant à Allison et à son angoisse qu'il y ait une autre femme dans la vie de Jay.

Tifos me regardait par en dessous. « Va fouiller la crèche et tu verras qu'y a personne d'autre qui vit là.

— Ce qui signifie...

— Vas-y voir. Faut faire confiance au mec de base, ducon. »

L'adresse figurant sur le bout de papier se trouvait entre la 5^e Avenue et la 17^e Rue.

« C'est tout près d'ici, en fait.

— Frère, un marché c'est un marché. »

Il me tardait d'y aller, à présent.

« Tu lui veux quoi, à ce mec ? a demandé Tifos. Il t'a fait un sale coup ? »

Si Jay revenait s'entraîner dans les cages, Tifos lui parlerait sans doute de mon enquête, histoire de rentabiliser sa journée.

« Non, non, pas du tout. J'essaie de l'aider, c'est tout.

— Genre t'essaies de lui sauver la *peau* ?

— À peu près, oui. »

Et je suis reparti, à pied dans la 5^e Avenue, sous la voie express, avant de me taper la côte jusqu'à la 17^e Rue. Après avoir été italien, et irlandais, peut-être, le quartier devenait latino et composite. Aujourd'hui tout est comme ça, de toute façon ; composite. Dans ces coins-là, un Blanc qui se promène en complet gris passe tellement peu inaperçu qu'il pourrait aussi bien se faire précéder par un hélico bleu et blanc de la police de New York. Je suis entré dans une boutique pour acheter une casquette au logo des Giants et un quart de lait. J'ai remonté le col de mon manteau pour cacher ma veste et ma cravate. La visière sur les yeux, le sac en plastique pendu au bout du bras, je marchais en traînant les pieds, appliqué à me fondre dans le décor. Ici, vous

pouvez être n'importe qui. Pas nécessairement X ou Y, juste un type qui passe. Vous ne regardez pas les gens parce qu'ils ne vous intéressent pas et à partir du moment où ils ne vous intéressent pas il n'y a pas de soucis, vous n'aurez pas de problèmes.

Une fois dans la 17^e Rue, j'ai très vite trouvé l'adresse. À l'arrière de la maison, il y avait un garage, en effet, complété en hauteur par ce qui avait tout l'air d'une verrue édiflée sans permis de construire – un amas de planches tordues et de fenêtres de guingois coiffé d'un toit de bric et de broc. L'homme qui venait d'acheter pour trois millions de dollars un immeuble de bureaux dans Manhattan habitait donc ici ? Cela paraissait absurde. Derrière le garage, l'accès était fermé par une clôture en grillage d'un mètre cinquante de haut, couverte en partie de lierre et festonnée de cochonneries. Un voleur pouvait l'escalader, mais à ses risques et périls, car s'il lâchait prise du côté du garage il tombait sur un hors-bord en pièces détachées et un amas de blocs de ciment. L'appartement construit au-dessus était donc bien protégé ; pour y monter, il fallait emprunter l'escalier extérieur en bois appuyé contre un flanc du bâtiment. J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Personne. J'ai poussé le portail. Au pied du mur, un attirail de peintre gisait en vrac – une échelle, un seau, des pinceaux éparpillés par terre. Des journaux d'annonces et des prospectus, un annuaire de téléphone – toute une pile de vieux papiers pourrissait au milieu des mauvaises herbes, non loin d'une batterie de voiture qui fuyait et d'autres trucs hors d'usage dont personne n'avait le temps ni l'envie de s'occuper. J'ai monté l'escalier et j'ai regardé à l'intérieur par un des petits carreaux. En vain. Le store intérieur était baissé. J'ai tourné la poignée. Sans résultat. J'ai toqué doucement. Pas de réponse. Ce n'était peut-être pas la bonne adresse, après tout. Tifos avait pu m'arnaquer. Jusqu'alors je n'avais aucune preuve que Jay habitait bien ici. En redescendant, j'ai été frappé de remarquer l'usure des marches ; les contremarches elles-mêmes étaient rayées verticalement de stries plus claires qui paraissaient récentes. Et le dessin de ces marques évoquait d'incessantes allées et venues, le transport d'objets lourds et encombrants régulièrement tréballés dans les deux sens.

J'ai essayé ensuite la porte du garage, qui à ma grande surprise a cédé. Elle était basse. J'ai dû me baisser pour entrer et j'ai refermé derrière moi. Dans la pénombre sale, j'ai reconnu le quatre-quatre de Jay et les traces de boue sur les flancs, souvenirs de l'expédition entreprise trois nuits plus tôt. Les portières étaient fermées à clef. J'ai regardé par les vitres, sans rien repérer d'anormal. Contre les murs du garage, en revanche, s'alignaient une série de grandes bonbonnes en métal, dix à douze. Quelques cartons entassés dans le fond ont attiré mon attention. Ils contenaient pour l'essentiel des pièces détachées de voiture, plus des aiguilles à tricoter et des livres sur les maisons de poupées. Je n'imaginais pas que cela puisse appartenir à Jay. À qui, alors ?

Prudemment, je suis sorti du garage, j'ai été ramasser une vieille boîte de peinture dans les herbes et je suis remonté. La porte était d'un modèle ancien,

avec pas moins de neuf carreaux. J'ai jeté un coup d'œil alentour. Pas un chat dans la rue. Je m'encourageais en me disant que ce n'était pas si grave, après tout, surtout compte tenu des histoires dans lesquelles il m'avait entraîné. J'ai cogné le pot de peinture sur un des carreaux du bas, en brisant le verre juste ce qu'il fallait pour enlever facilement les morceaux. Nouveau coup d'œil du côté de la rue. Personne ne m'a vu jeter l'arme du crime dans les mauvaises herbes. Passant la main à l'intérieur, j'ai tourné le verrou. La porte résistait toujours. Il a fallu que je tâtonne pour trouver un deuxième petit loquet, juste en dessous de la poignée.

Trois minutes, voilà ce que je me disais – tu jettes un œil et tu te carapates en vitesse. Car, oui, j'étais par effraction dans cet appartement, moi qui quelques heures plus tôt à peine avait été victime d'un acte de vandalisme caractérisé. *Super !* J'ai refermé derrière moi. Jay s'apercevrait forcément que l'appart avait été visité, mais il ne saurait pas par qui.

Une cellule monacale de trois mètres sur quatre. Pas d'entrée, la porte ouvrait directement sur la chambre. Dedans, un simple lit de camp, fait au carré. Sur le chevet, un répondeur dont le voyant des messages clignotait. Contre un mur, une longue boîte en métal munie sur le dessus d'une espèce de petit hublot, l'ensemble évoquant un sarcophage pour spationaute. C'était l'objet le plus monumental de la pièce, et une rapide inspection de ses cadrans et de ses boutons m'apprit qu'il s'agissait d'un caisson à oxygène hyperbare.

De l'oxygène. Jay avait besoin d'oxygène ?

Trois bonbonnes à oxygène identiques à celles que j'avais vues dans le garage étaient rangées à côté. L'oxygène sous pression est un produit très contrôlé, pas plus en vente libre que la plupart des médicaments. Pour s'en procurer, il faut une ordonnance. Pleines, les bouteilles sont lourdes. Logiquement le vendeur devait aussi les livrer, les monter jusqu'ici, probablement à l'aide d'un diable hissé marche après marche sur l'escalier extérieur – d'où les marques et les rayures qui m'avaient intrigué.

Au pied du lit, il y avait également un compresseur à oxygène qui marchait en émettant un bruit de souffle régulier assez comparable à celui des vagues qui se brisent sur une plage.

Deux coffres étaient glissés sous le lit. J'ai hésité à regarder dedans, mais au point où j'en étais, n'est-ce pas ? Le premier contenait des outils de bricoleur : marteaux, tournevis, clefs à douille. Dans le second, du linge impeccablement plié : chaussettes, jeans, sous-vêtements, tee-shirts. Un ordre à ce point maniaque est déprimant, du moins pour moi qui l'associe à l'approche de la mort. J'ai rabattu le couvercle des coffres et les ai remis en place. La penderie de Jay renfermait dix complets du plus clair au plus foncé, chacun avec sa chemise et sa cravate assorties, y compris celui qu'il portait la nuit où nous avons fait connaissance au Havana Room. Tous de très bonne qualité et chers, visiblement, mais qui dans cette pièce minuscule prenaient une allure de costumes de théâtre. L'homme qui vivait là s'imposait une discipline militaire, il pouvait déménager dans le court laps de temps

nécessaire pour transporter ses quelques possessions en bas. Quatre voyages en tout, plus un transport spécial pour le caisson hyperbare. Au fond du placard, sous un imperméable, il avait glissé le carton de bouteilles d'eau qu'Allison lui avait donné la nuit de la vente. J'ai soulevé le rabat pour en avoir le cœur net ; plus un seul billet, pas un. Deux cent soixante-cinq mille dollars. Où les avait-il planqués ?

Les secondes filaient, affolantes. J'ai vérifié ma montre. Une minute que j'étais dans la place. Le répondeur m'attirait. Quoi d'autre ? La kitchenette installée dans un coin semblait inutilisée. Pas de nourriture dans le réfrigérateur, rien qu'un pack de jus d'orange, plusieurs flacons de vitamines, une dizaine de petites boîtes en carton curieusement non étiquetées. J'en ai attrapé une, je l'ai ouverte. Des fioles en vrac avec dessus cette inscription : PHARMACIE DES HÔPITAUX DE L'UNIVERSITÉ DE L'IOWA, et, écrit à la main, *Adrénaline 500 mg.* Des ampoules de dexamphétamine. Des cachets de 10 mg de prednisone. D'autres portant simplement la mention « Andro ». Dessous, une quantité de petits inhalateurs marqués Béclo-méthasone, Ventoline, Serevent, Albutérol. Toutes substances servant à dilater les voies respiratoires, à aspirer l'oxygène au fond des poumons. Un deuxième carton contenait un unique flacon de cachets blancs, du Singulier à en croire l'inscription. Mais je n'ai pas trouvé d'ordonnance, pas même le nom d'un médecin prescripteur.

Dans le compartiment congélateur : des hot-dogs, du pain, des plats tout préparés, des glaçons.

La salle de bains était impeccable. Une seule serviette. Un nécessaire de rasage dans une trousse – rien qui sorte de l'ordinaire. Pas de remèdes dans l'armoire à pharmacie. Pas de préservatifs, pas d'appareil pour se tailler les poils du nez. La pile de revues entassée près des toilettes n'avait rien du joyeux foutoir habituel, entre magazines sur papier glacé et collections d'illustrés : le choix de lectures, abondamment consultées, cornées en maints endroits pour retrouver tel ou tel article, était restreint : quelques numéros de la *Revue des spécialistes de pneumologie*, un *Rapport de l'Association pour l'oxygénothérapie*, un tiré-à-part sur « L'asthme et l'administration séquentielle d'adrénaline synthétique sous forme injectable », les *Essais cliniques sur la fonction respiratoire*, le *Journal d'études de l'Association d'endocrinologie des Hôpitaux de New York*, et ainsi de suite. Jay souffrait manifestement d'une forme d'insuffisance respiratoire et se soignait plus ou moins lui-même. Encore une trouvaille déprimante. Je me suis surpris à soupirer d'appréhension et me suis dépêché de tout remettre en place, dans le bon ordre. J'ai consulté ma montre. Six minutes, nom de Dieu !

Repassant dans la chambre je me suis figé sur place, partagé entre la fascination, la tristesse, la perplexité. Si tant est que la vie de Jay ait un centre, c'est ici qu'il se trouvait, dans cette solitude austère. Pas de télé, pas de courrier personnel, aucun signe d'activité récréative ou de détente. Pas étonnant qu'il n'ait pas donné son adresse à Allison.

Un petit bureau en bois et une chaise étaient poussés contre le mur, près du

lit. Posés dessus, un calendrier offert par une entreprise de chauffage et, surtout, une photo en pied de Sally Cowles, prise de loin. En uniforme de collégienne, elle marchait dans une rue en compagnie de deux amies sous une belle lumière d'après-midi. L'aspect des arbres m'indiquait que la photo avait été prise à la fin de l'automne ou au début de l'hiver. Les filles portaient des manteaux, mais pas de gants ni de bonnets. Les façades des immeubles avaient un aspect cossu. L'Upper East Side, peut-être. En arrière-plan, une boutique de fleuriste. Y avait-il un fleuriste près de chez Allison ? À l'angle de l'avenue ? Un bonheur dont elles n'avaient sans doute pas conscience émanait des trois adolescentes – mouvement rythmé des cartables dans les dos, ondulations des jupes d'uniforme, cheveux au vent, chaussettes assorties plus ou moins bien remontées. J'essayais d'imaginer Jay devant cette image qui n'avait rien d'ouvertement sexuel, du moins pas pour moi. Il y a cependant des hommes, je sais, que la vue d'une collégienne en uniforme excite au dernier degré. L'innocence qu'ils lui prêtent provoque leur concupiscence, et malgré moi la photo m'a rappelé des bribes de souvenir d'un voyage à Tokyo, dix ans plus tôt, au cours duquel trois hommes d'affaires nippons éméchés m'avaient entraîné dans une boîte de Shinjuku, le quartier chaud, où parmi deux cents autres mâles japonais j'avais observé des filles presque pubères se dépouiller l'une après l'autre de leurs uniformes d'écolière – jupes écossaises, chemisiers blancs et socquettes blanches. Le spectacle m'avait laissé froid – je préfère pour ma part les femmes marquées par la gravité, au regard voilé par un absolu *manque* d'innocence – mais les Japonais étaient fascinés, certains collaient même leur œil au viseur de caméras hors de prix pour filmer impudemment les poses cuisses ouvertes, afin de les revisionner plus tard. Jay était-il comme eux ? Je ne pouvais y croire. Je refusais d'y croire.

J'avais très envie d'écouter le message recueilli par le répondeur – Allison avait peut-être le numéro de Jay, après tout. Au lieu de ça, j'ai tiré le tiroir du bureau en pensant qu'il devait y ranger ses papiers, son exemplaire du contrat de vente de l'immeuble de Reade Street, entre autres. Le tiroir était vide, à l'exception de quelques crayons, d'élastiques et d'un bloc de formulaires de commande de la société Brooklyn, « Vente et Location de matériel médical et d'oxygénothérapie », ornés en haut de leur slogan : SÉCURITÉ – FIABILITÉ – DÉLAIS DE LIVRAISON RAPIDES. La même formule, je m'en souvenais, que celle figurant sur le bout de papier que Jay m'avait donné l'avant-veille, avec l'adresse du restaurant où je devais rencontrer Marceno.

Quoi d'autre ? Grouille-toi, pestai-je en moi-même. Dégote ce qui est important. Une liste était épinglée au mur :

À faire tous les jours

300 pompes, sans O

500 flexions assis-couché. O après

Lire les journaux (sujets de conversation)

Lire une page de dictionnaire

Soins des pieds – inspection complète : champignons

Ne pas se laisser obséder par VEF

C'était donc cela, l'O qui mettait Allison dans tous ses états. O pour oxygène, de l'oxygène à l'évidence livrée dans le garage du rez-de-chaussée. Voilà pourquoi la porte du garage restait ouverte, pour que les livreurs puissent prendre les bonbonnes vides. Il m'est apparu dans un éclair que les dates de livraison correspondaient sûrement aux apparitions régulières d'O, relevées par Allison dans l'agenda de Jay. Un homme qui a besoin d'oxygène doit prévoir le calendrier des livraisons.

Enfin un secret révélé, et qui valait largement les cinq cents dollars investis et un aller et retour en métro. Restait à comprendre ce que désignait l'obsédant acronyme VEF. Les initiales d'un nom ou d'un prénom ? D'une autre petite fille qu'il traquait ? Une coupure de journal sous verre illustrée d'une photo était accrochée à côté de la liste ; le portrait était celui d'un jeune homme vêtu d'un ample survêtement de base-ball, coiffé d'un casque, la batte en arrière dans le geste classique du batteur qui s'apprête à frapper. Toute la tension est dans le haut du corps, l'effort, le déséquilibre presque, TROIS TOURS COMPLETS DU CIRCUIT DANS LE CHAMPIONNAT DE LIGUE RÉGIONALE, annonçait le titre de l'article. La date, notée dessous à la main, ramenait quinze ans en arrière.

John « Jay » Rainey, de Jamesport, a magistralement bouclé hier à trois reprises le tour du terrain, arrachant ainsi la victoire sur le score de 3-1 lors d'un match comptant pour les championnats d'été de la ligue régionale, qui se jouait à l'université de Bethpage.

Rainey, qui cette saison mène les Bulldogs de main de maître, avec à son actif seize tours complets du terrain en vingt-trois matchs, vient de réaliser le rêve de tout joueur de base-ball amateur : récemment, à l'issue de sa deuxième saison dans l'équipe de son collègue universitaire, il a signé un contrat avec les Yankees de New York. Dans trois semaines, il doit intégrer une de leurs équipes de renfort.

Il a réalisé son troisième tour de terrain sur une balle de Tino Salgado, l'as du lancer de Bethpage. Jusqu'à cet exploit des Bulldogs, tous les lancers de Salgado étaient gagnants.

« J'ai bien regardé la balle, a déclaré Rainey à l'issue de la partie. Je suis content qu'on ait remporté le match. »

C'est certes faire un grand honneur à un joueur qui dispute encore des championnats de ligue que de lui proposer d'intégrer une équipe prestigieuse, mais ce n'est pas cela qui attisait ma curiosité. À lire l'article entre les lignes, l'état de santé de Jay avait dû se détériorer par la suite, car pas une grande équipe de 1^{re} division n'engage un joueur sans lui faire subir au préalable un

examen de santé. Martha Hallock avait parlé d'un accident. Était-il la cause des problèmes respiratoires de Jay Rainey ?

Le temps filait, il fallait vider les lieux. Alors que j'allais sortir, je suis revenu sur mes pas, irrésistiblement attiré par le caisson à oxygène, sa forme allongée, épurée, son allure de cercueil taillé en obus. Je n'ai eu qu'à effleurer le couvercle monté sur ressort pour qu'il se soulève, révélant une cavité capitonnée de blanc. Aussi déprimant que le reste, ce blanc immaculé. La pire solitude qu'on puisse imaginer. Un bloc de papier et un crayon gisaient sous la petite lampe installée en hauteur. J'ai feuilleté le bloc. *Cher Monsieur Cowles*, ai-je lu sur la première feuille, *voilà une lettre bien difficile à écrire. Depuis des années...* La lettre n'allait pas plus loin. *Cher David Cowles*, commençait la deuxième. *Il y a de cela des années, feu votre épouse, Eliza Carmody...* La troisième lettre était plus directe : *Cher David Cowles, Sur l'oreille gauche, à l'intérieur du pavillon, en haut du cartilage, j'ai une petite bosse qui passe le plus souvent inaperçue mais...*

Soudain j'ai entendu un bruit, en dehors, ou peut-être au-dessous, dans le garage. J'avais abusé de ma chance – douze minutes déjà que j'étais là. Vite, j'ai laissé tomber le bloc de lettres inachevées dans le caisson, j'ai appuyé sur le couvercle qui s'est refermé avec un petit déclic, j'ai jeté un coup d'œil, histoire de vérifier que j'avais tout remis en place. Je me suis faufilé dehors et j'ai verrouillé la porte de l'extérieur, sans même prendre la peine de pousser du pied les morceaux de verre cassé...

... puis j'ai tourné le verrou, levé la targette, et, me traitant de tous les noms, je suis rentré écouter le répondeur. Je n'ai pas enlevé mon gant pour appuyer sur PLAY.

« Écoute, espèce de guignol de mes deux, a explosé la voix de Poppy dans une gerbe de parasites, file-le à ces connards le sacré prix du sang, t'entends ? La famille de Herschel ou les bandits qui travaillent pour eux sont là. Là ! T'entends ? Y sont venus me chercher à ma cantine, tantôt. Tu leur as pas dit que c'était ma cantine, quand même ? Je pige pas, Jay. Y m'ont emmené, et là y sont en train d'écouter tout ce que je te dis. Paraît qu'y sauraient des choses rapport à Herschel, mais je vois pas quoi. D'accord, je leur ai dit, j'ai appelé l'ambulance mais il était déjà mort. Ils croient qu'on l'aurait tué ! Y vont pas prévenir les flics. En tout cas c'est ce qu'y disent, que... Quoi ? » Les mots devenaient indistincts. « Ah, ouais, aussi ils ont ton numéro, je leur ai filé ton numéro, Jay, et l'adresse du steak house où bosse ta copine. T'entends ? Fallait bien que je leur donne quelque chose et c'est tout ce que j'avais, comme tuyau, le reste j'en sais rien et je vais pas l'inventer. Je leur ai dit que c'est tout ce que je savais. Il faut les payer, Jay, il faut... »

Terminé. Fin du message. J'avais beau avoir la tremblote, j'ai quand même appuyé sur le bouton qui permettait d'écouter les anciens messages. Rien. Le temps pressait, je devais y aller, mais il me restait une dernière chose à faire : appeler mon nouveau portable sur la ligne de Jay. Son numéro s'est affiché sur l'écran et je l'ai sauvé.

Alors seulement je me suis éjecté du triste studio, j'ai tiré la porte derrière moi, dévalé l'escalier. La casquette rabattue sur les yeux, j'ai enfilé la rue dans le sens de la descente. Quelqu'un m'avait-il vu ? Arrivé dans la 5^e Avenue, j'ai arrêté un taxi en maraude. Le chauffeur écoutait une comédie retransmise en direct par une radio indienne ou pakistanaise. *Urmatta-eshi-ohvalindi-halaloo*, psalmodiait une voix masculine. *Heh-heh*, rétorquait le chœur. *Durmeshala-burmatta-valnahnah-galod-pulurshindaloo* ! Et le chœur de répondre : *Heh-heh*.

Jambes croisées, je me suis affalé sur la banquette – il y a une trotte de Brooklyn au centre de Manhattan. Je me refusais à penser à Jay comme à un adversaire, car selon toute évidence l'homme était dans une situation désespérée – bien plus désespérée que je ne l'avais cru jusqu'alors. Et je n'en étais que plus inquiet : quelqu'un qui a besoin de se brancher sur des bonbonnes d'oxygène la nuit a forcément beaucoup moins peur de la justice et de ses foudres que le commun des mortels. Par ailleurs, mon intrusion illégale chez lui ne m'avait pas permis de recueillir l'ombre d'un renseignement susceptible de m'aider à négocier avec Marceno. Qu'avais-je appris, tout compte fait ? Les hommes de H.J. s'en étaient pris à Poppy. Il fallait prévenir Allison qu'ils étaient dangereux, évidemment. Et tout à sa fascination pour Sally Cowles, Jay rédigeait d'étranges brouillons de lettres destinées au père de la petite. Avait-il acheté l'immeuble de Reade Street à cause des Cowles ? Quoi, encore ? Cela avait un rapport avec le pavillon de son oreille. Son frigo était bourré de médicaments vendus sous le manteau. Il ne voulait pas se laisser obséder par VEF, que le sigle désigne quelque chose ou quelqu'un.

J'ai ouvert la glace de séparation du taxi. Le chauffeur a regardé dans son rétroviseur.

« Conduisez-moi à la Bibliothèque publique de New York, s'il vous plaît. »

Varanasi-amattagobi-halapura-geshura-nanaloo !

Heh-heh.

Deux heures plus tard, je savais que l'air que nous respirons au niveau de la mer a une teneur en oxygène d'environ vingt pour cent. Dans les grandes villes comme New York, Los Angeles ou Tokyo, cette concentration chute à dix-huit pour cent à cause de la pollution. En moyenne, l'être humain inhale à peu près un demi-mètre cube d'air par heure. En circulant dans le sang, cette substance, dont il gonfle les sacs de ses poumons, rend écarlates ses globules rouges, puis à l'instar des arbres, des chiens, des vers de terre, il la restitue à l'atmosphère sous forme de dioxyde de carbone. Le cerveau consomme un bon cinquième de l'oxygène inhalé. Outre qu'il nous est indispensable, ce gaz entre pour une large partie dans la composition de nos corps : il représente soixante-deux pour cent de la masse corporelle. La taille des poumons croît régulièrement au cours de l'enfance, plus rapidement lors la puberté, et la

capacité pulmonaire continue d'augmenter alors que la croissance est terminée. Chez les hommes, elle peut ainsi se développer jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. La plus grande variable susceptible de venir la limiter est, sans surprise, la taille du sujet ; compte tenu de sa stature, Jay devait avoir une capacité pulmonaire comprise entre six litres et demi et sept litres. Chez les personnes en bonne santé, ce ne sont pas les poumons mais le système circulatoire qui dicte les limites de l'exercice physique. Cela explique que les petits courent parfois plus vite que les grands, et c'est aussi pour cette raison que les athlètes olympiques vont souvent s'entraîner en altitude, de façon à augmenter leur taux de globules rouges avant de redescendre en plaine juste avant la compétition. Performances sportives ou pas, le volume pulmonaire commence néanmoins à diminuer à partir de la trentaine. La moindre capacité à assimiler l'oxygène fait d'ailleurs partie des critères médicaux du vieillissement. La courbe décroît cependant lentement, et en l'absence de maladie elle reste en principe assez douce pour permettre à l'individu d'atteindre un âge avancé.

J'avais encore appris autre chose. VEF, ce sigle dont Jay avait si peur qu'il devienne obsédant, signifie « volume d'expiration forcée », autrement dit le rapport entre la capacité pulmonaire réelle d'un individu donné et celle qu'il devrait normalement avoir, compte tenu de sa taille, de son âge et de son sexe. La norme, en l'occurrence, est de quatre-vingt-cinq pour cent ou plus. Un taux inférieur est signe d'une atteinte pathologique. La baisse moyenne du VEF chez les gros fumeurs est spectaculaire, par rapport aux taux enregistrés chez les non-fumeurs. Un fumeur impénitent d'une cinquantaine d'années a souvent une capacité pulmonaire tellement réduite que son VEF oscille autour de quarante-cinq ou cinquante pour cent, résultat qu'un non-fumeur en bonne santé n'atteint qu'une fois devenu centenaire, s'il lui est donné de vivre aussi vieux. Fumer jour après jour une montagne de cigarettes délicieusement empoisonnées n'est toutefois pas la seule cause de la baisse du VEF. Parmi les autres facteurs de risque, on cite des maladies organiques telles que l'asthme, la mucoviscidose, la fibrose pulmonaire, et quantité de produits irritants présents dans l'environnement, notamment les polluants atmosphériques, l'amiante, les toxines inhalées. Ces différents facteurs qui altèrent l'élasticité des poumons, et donc leur capacité à absorber l'oxygène, peuvent provoquer une baisse irréversible du VEF. Cette baisse peut être réversible lorsqu'elle est simplement mécanique, due à une irritation des bronchioles qui non seulement diminue le volume d'air aspiré dans les poumons, mais déclenche de surcroît une abondante sécrétion de mucus. À en juger d'après le contenu de son réfrigérateur, Jay suivait à la lettre les recommandations des spécialistes pour augmenter un tant soit peu sa capacité pulmonaire : il s'administrait d'autorité des stéroïdes, des dilatateurs de bronches et tout ce qui pouvait contribuer à aider son organisme à mieux absorber et utiliser l'oxygène. À y repenser il avait plutôt bonne mine et devait donc se soigner correctement. Les inhalateurs, ai-je appris en consultant ces bouquins,

réduisaient la sensibilité du tissu pulmonaire, et l'administration de prednisone était dangereuse à plus ou moins long terme. Jay prenait-il ces produits en permanence, ou uniquement pour pallier les baisses de son VEF ? Pour poser la question autrement, quelle était sa capacité pulmonaire, en dehors de tout traitement ? Faible, vraisemblablement, étant donné les quantités phénoménales d'oxygène qu'il utilisait. Un VEF inférieur à soixante pour cent est un très mauvais pronostic, qui impose, avec une fréquence relative, d'inhaler de l'oxygène supplémentaire. Or, Jay n'était sûrement pas sans savoir qu'en se soumettant à cette contrainte il signait un pacte avec le diable.

Plus les séances d'inhalation d'oxygène sont longues et fréquentes, plus le sujet vit longtemps. Quelqu'un qui a un VEF insuffisant et reçoit de l'oxygène pendant vingt-quatre heures vivra plus longtemps qu'un individu avec un VEF équivalent mis sous oxygène pendant quinze heures, et ce dernier vivra à son tour plus longtemps que si la séance durait dix heures. Cela étant, plus on multiplie les séances, plus le corps réclame sa dose d'oxygène supplémentaire et plus cette contrainte rythme la vie. Jay tentait manifestement de s'y soustraire dans toute la mesure du possible, même lorsqu'il se livrait à un violent exercice physique – l'entraînement au base-ball, par exemple, activité qui lui procurait tout à la fois du plaisir, une détente, et la sensation de n'avoir pas tout perdu de ses talents sportifs. Cela expliquait peut-être la brièveté de ses visites chez Allison – et soulevait la question de ses performances sexuelles : frapper une balle avec une batte est physiquement beaucoup moins exigeant que le coït. Jay mettait-il un masque à oxygène pour faire l'amour avec Allison ? Ce n'était pas plausible. Barjot, pervers, oui ; plausible, non. J'ai repris ma lecture. Il avait besoin d'une source d'oxygène à portée de main, et je me suis demandé si l'appareil dont il s'était servi à l'arrière de son quatre-quatre, la nuit où nous avions déplacé le bulldozer, n'était pas le concentrateur d'oxygène décrit dans les livres : un dispositif d'un coût relativement modique, qui extrait l'oxygène dans l'air et le stocke.

Sachant que la consommation d'oxygène tend à diminuer la nuit, en particulier durant les phases de sommeil paradoxal, j'en ai déduit qu'il devait surtout utiliser son caisson lorsqu'il dormait. Le caisson hyperbare permet en effet aux tissus organiques de faire le plein d'oxygène. Son efficacité joue essentiellement aux marges de la consommation mesurable en oxygène, mais il présente le gros avantage de prévenir certains types d'infection et la perte d'élasticité des tissus. Jay utilisait tous les moyens à sa disposition. Il avait beau faire, cependant, selon les auteurs de mes manuels son VEF continuerait à décroître, et lorsqu'il aurait atteint un seuil inférieur à onze pour cent, la mort serait imminente. Je ne m'étonnais plus que Jay essaye de lutter contre cette obsession.

En sortant de la bibliothèque, j'ai retrouvé au fond de ma poche le courrier que j'y avais fourré plus tôt. Marceno avait déniché ce qui était désormais mon ancienne adresse – peut-être par l'Association des avocats du barreau de

New York – et il m’envoyait le questionnaire type qu’on utilise généralement pour préparer une déposition. J’ai jeté le papier dans une corbeille et j’ai feuilleté le reste vite fait. Je n’attendais rien du facteur, rien de bon en tout cas, je ne m’attendais surtout pas à recevoir une carte postale en provenance de Casole d’Elsa, un petit bourg toscan où subsistent d’émouvantes tours de pierre vieilles de plusieurs siècles. Une carte de mon fils, avec au verso son écriture penchée :

Cher papa, maman n’aime plus Robert. Elle dit que peut-être on va rentrer à New York en avion. J’ai appris la différence entre gelato et crème glacée.

Gros baisers, Timothy

P.-S. : En Italie les garçons n’aiment pas jouer au base-ball.

Jamais je n’ai examiné un document plus attentivement que celui-là. Ni quand je préparais l’examen pour le barreau de New York, ni lorsque j’épluchais ligne à ligne le contrat de vente définitif de cet immeuble du centre-ville, enlevé pour la bagatelle de cinq cent soixante-deux millions de dollars. C’était intéressant de savoir que Judith avait pensé prendre mon adresse. Que disaient-ils de moi, Judith et Timothy, en tête à tête ? Leur arrivait-il de parler de moi, elle demandant à mon fils si je ne lui manquais pas trop, et lui ce que je faisais ? Et comment avait-il appris qu’elle n’aimait plus Robert ? Était-ce pour cela qu’il avait écrit la carte postale ? Timothy avait rédigé l’adresse lui-même, ce qui pouvait signifier deux choses : soit il se l’était procurée en fouillant dans les affaires de Judith, vraisemblablement dans son carnet d’adresses ou plutôt sans doute dans le gadget électronique à la mode qui devait remplir cet office, car il soupçonnait ou savait pertinemment qu’il n’avait pas le droit de correspondre avec moi – auquel cas il avait en plus subtilisé un timbre et posté la carte en cachette, ce qui somme toute constituait une démarche assez compliquée pour un gosse de cet âge ; soit Judith lui avait tout simplement donné l’adresse, autrement dit elle savait de source sûre que la carte était partie et elle l’avait probablement lue avant moi. Selon cette seconde hypothèse, elle en avait approuvé l’existence et il s’agissait donc d’un message qu’elle adressait directement au mari plaqué pas si longtemps auparavant : *Notre fils a envie de reprendre contact avec toi et il a ma bénédiction.* Pourquoi pas ?

Je venais d’avoir une idée, que j’ai aussitôt mise à exécution en me précipitant dans le grand magasin de sports le plus proche, près de la Gare centrale, celui où les pères achètent les cadeaux d’anniversaire de leurs enfants avant de prendre le train pour rentrer du travail. J’ai choisi un gant de relanceur et le nouveau modèle de la casquette des Yankees, achats que j’ai empaquetés avec la balle portant l’autographe de Derek Jeter, cinq fois sacré

champion, gagnant incontesté de quatre tournois des championnats du monde. Sur le paquet j'ai écrit : TIMOTHY WYETH, C/O JUDITH WYETH, AMERICAN TURISTAS EN IL VILLAGIO D'CASOLE D'ELSA, TUSCANA, ITALIA. [POSTINO : PER FAVORE PORTARE. GRAZIE.] Pas si mal pour un type qui n'avait plus mis les pieds en Italie depuis l'époque Clinton. À la place de l'adresse de l'expéditeur, j'ai scotché une de mes nouvelles cartes de visite. Judith allait l'inspecter sous tous les angles, vérifier si le cabinet était bien situé, jauger la qualité du papier. À condition que le colis arrive, bien entendu, mais à cet égard j'étais assez optimiste. Je les connaissais, ces petits bourgs qui parsèment les collines toscanes. Ils ont encore une poste, pour la plupart, où un ou une fonctionnaire s'acquitte consciencieusement de vendre des timbres et peser les envois. Il ne faut pas être trop pressé, mais les choses finissent par se faire. L'hiver est la basse saison, en Toscane, les touristes étrangers sont peu nombreux. Une Américaine comme Judith ne pouvait pas passer inaperçue.

J'ai confié le carton à une société de transport express de courrier international.

« Des touristes américains dans une petit village italien ? s'est étonné l'employé.

— Oui. Le mari travaille pour une entreprise américaine.

— Il doit régulièrement recevoir du courrier professionnel en provenance des États-Unis, dans ce cas ?

— C'est très possible.

— Notre représentant là-bas le connaît peut-être. Allez savoir. »

Qui vivrait verrait. Qui ne risque rien n'a rien.

À deux pas de la Bibliothèque publique, il y a un hôtel agréable, le Bryant Park, et oui nous avons une chambre, m'a dit le réceptionniste. L'endroit parfait où me cacher une nuit ou deux. Il m'a demandé si j'avais des bagages. Évidemment non. J'ai menti. « Un rendez-vous d'affaires qui s'est terminé tard, et j'en ai un autre demain matin à l'aube. » Quelques minutes plus tard, le front appuyé contre la vitre je contemplais le flot des voitures, sous ma fenêtre. Après mon déjeuner avec Dan Tuthill, l'idée d'aller informer la police du saccage de mon deux-pièces me paraissait tout à fait déraisonnable. Si jamais Dan venait à l'apprendre, il me retirerait sans états d'âme son offre d'emploi. Les avocats qui enfreignent la loi sont rayés du barreau. Non, c'était à moi de me coltiner le problème et de trouver une échappatoire. Ils tenaient Poppy. Demain, Martha Hallock venait à New York. J'irais la prendre à la gare routière, je l'emmènerais au steak house. Avant, il fallait que j'aie parlé avec Allison. Avec Jay, aussi. Je l'ai appelé sur mon portable. Pas là. Le répondeur prendrait mon message après le bip. J'ai laissé mon numéro. Jay pouvait être n'importe où. Y compris avec Allison. Ou dans son caisson à oxygène, et il n'avait pas entendu le téléphone. En dehors de ses séances

d'automédication, il ne semblait cependant pas avoir d'emploi du temps strict, de routine que j'aurais pu prévoir, hormis tourner autour de Sally Cowles. Le fragment de lettre où il décrivait au père de la petite les particularités du pavillon de sa propre oreille me trottait dans la tête. Jay avait-il un problème auditif ? Sally ? Pas si elle jouait du piano, pas si...

J'ai deviné où je pouvais le trouver.

Au cours des douze heures qui suivirent, j'ai essayé au moins cinquante fois de joindre Jay, et si cela ressemble à du harcèlement, c'est parce qu'il ne s'agissait de rien d'autre. Deux jours plus tard, pas un de plus, je devais intégrer mon nouveau poste. Tandis que planté devant la fenêtre de ma chambre d'hôtel j'écoutais ce téléphone sonner dans le vide, je me rendais parfaitement compte que si j'arrivais à tenir quelques années dans la nouvelle boîte de Dan Tuthill – et il n'y avait pas de raisons que je n'y arrive pas – je serais réintégré au sein du circuit. Dans cette conjoncture économique déboussolée, les entreprises n'arrêtaient pas de disparaître ou de prospérer, de se scinder ou de fusionner ; personne ne se soucierait de savoir où j'étais passé pendant deux ans. C'est vrai, les gens oublient – ils ont oublié que George W. Bush était autrefois un magnat du pétrole assoiffé de dollars et porté sur la bouteille, comme ils ont oublié la coiffure afro d'Hillary Clinton, à l'époque où elle était brune avec les dents en avant. Quelques bonnes années devant moi, voilà ce qu'il me fallait. Je me sentais d'attaque pour dévorer des tonnes de papier et travailler sans compter des heures d'affilée. Le cabinet finirait peut-être par se tailler une vraie réputation. En cas de coup dur, Dan pouvait tabler sur les finances de son beau-père, et au besoin il serait le premier à se retrousser les manches. Bref, j'avais une seconde chance et j'étais bien décidé à ne pas la rater. Pas question de louper le coche et de me laisser embarquer dans la vie compliquée de Jay Rainey.

J'ai aussi appelé Allison, sans trop savoir où nous en étions, tous les deux, et j'ai fini par la joindre au steak house.

« Tiens, tiens, a-t-elle ironisé. Le monsieur qui rappelle.

— Évidemment que je rappelle.

— Tu sais, ce n'est pas toujours le cas.

— À propos de ce qui s'est passé...

— Il faut que tu saches que contre toute attente et contrairement au schéma établi, je te présente mes excuses.

— Toi ?

— Je crois que j'ai été un peu brusque, l'autre matin.

— Eh bien...

— J'avais mal au crâne. »

Je ne lui ai pas demandé pourquoi. « Tu as l'air de très bonne humeur, maintenant.

— Excellente, merci.

— Moi qui croyais avoir droit à des reproches et à des accusations...

— Hier encore, tu y aurais eu droit, mon cher.

- À quoi est dû ce revirement ?
- Il y a eu une arrivée... une arrivée assez inattendue.
- Qui ça ? » Jay avait-il refait surface ?
- « Non, pas qui, mais quoi.
- Un poisson ?
- Un poisson. Ça me met de bonne humeur.
- Tu es vraiment accro, Allison ?
- Seulement sur le plan psychologique. Bon, tu viens me voir ?
- Oui, mais je ne serai pas seul.
- Quoi ? – dit-elle d’une petite voix qui dérapait dans les aigus.
- Elle est plus âgée que toi.
- Combien d’années de plus ?
- Une cinquantaine...
- Qui est-ce ?
- La femme qui a vendu la ferme de Jay.
- Cette histoire n’est toujours pas tirée au clair ? Il y a encore un problème ?
- Pas vraiment. Ça t’intéresse ?
- Non, pas du tout. Laisse-moi rêver à mon poisson. »

J’avais été chercher Martha à l’angle de la 43^e Rue et de la 3^e Avenue, là où les autocars de luxe de la ligne Long Island-Manhattan lâchent leurs passagers, et dans la faible lumière de ce jour d’hiver elle est descendue du bus en s’aidant de sa canne, l’air plus fatigué que dans mon souvenir. À n’en pas douter, c’était une épreuve, pour elle ; je n’étais même pas sûr qu’elle puisse marcher sans canne. Il n’empêche qu’elle s’était donné le mal de venir, preuve qu’elle y avait quelque chose à gagner. Je l’ai aidée à monter dans la voiture de maître que je m’étais procurée par l’intermédiaire de l’hôtel et nous avons filé vers le centre.

« Tout a tellement changé, a-t-elle fait remarquer, le visage tourné vers la vitre. Je venais très souvent en ville, quand j’étais jeune.

— Les chaussures d’homme ?

— Oui. » Elle sourit, ravie que je me rappelle sa terminologie. Une infinité de ridicules se creusèrent au coin de ses yeux. « Beaucoup de chaussures, monsieur Wyeth. Des grandes, des petites, des belles, des moches. Ce n’étaient pas les occasions qui manquaient, en ville. Je venais, j’avais une petite aventure, après je disparaissais dans ma campagne où personne n’était au courant de rien. Une fois j’ai rencontré un homme qui faisait la queue devant un cinéma. Il ne savait pas quel film choisir, alors je lui ai dit de venir voir le mien.

— Quel film c’était ?

— Oh, grand Dieu, je n’en ai pas la moindre idée. Je ne pense pas en avoir vu plus de cinq minutes. J’étais comme ça, a-t-elle ajouté en calant son sac sur

les genoux. Il y a des tas de filles comme ça, et des tas de gens prêts à leur jeter la pierre. »

Quelques minutes plus tard, nous nous garions devant le restaurant et je l'aidais à descendre de voiture, d'abord, puis les marches de l'entrée, jusque dans l'antre aux murs lambrissés d'acajou et de toiles enfumées.

« Merveilleux ! s'est extasiée Martha Hallock. C'est toujours debout !

— Pardon ?

— J'ai mangé ici il y a des lustres », a-t-elle répondu en fouillant le fond de la salle du regard, en le ramenant ensuite sur les nappes blanches, l'argenterie, les pichets d'eau embués sur les bords. « À l'époque, le bruit courait que le restaurant était à Frank Sinatra. Tout a l'air pareil.

— Oh, je présume qu'on a tout de même changé la moquette, a dit Allison qui s'avavançait vers nous, sa tablette à la main. Bonjour, je suis la gérante.

— Gérante ? a rétorqué Martha Hallock en la dévisageant. Et vous gérez quoi ?

— Les attentes des clients.

— Entre autres », ai-je ajouté.

Sans paraître remarquer la moue sceptique de Martha, Allison nous a placés à la table 17.

« Vous avez besoin de quoi que ce soit ? Un coussin ? Autre chose ?

— Un verre. Je prendrais volontiers un verre.

— Et toi, Bill ? Que puis-je pour toi, aujourd'hui ?

— Rien, merci. Je vais attendre la serveuse.

— Oh, tu as sûrement *envie* d'un petit quelque chose. »

Martha Hallock l'a regardée bien en face. « Pour le moment, il est en main, mignonne. Désolée, je ne le lâche pas.

— Dans ce cas, j'attendrai. Ravie d'avoir fait votre connaissance », a dit Allison avant de se tourner vers moi : « J'espère que vous allez vous régaler, monsieur. »

Martha l'a suivie des yeux pendant qu'elle s'éloignait. « Elle a l'air de bien vous connaître.

— Je viens souvent ici.

— Au risque de me répéter : elle a l'air de bien vous connaître. » L'arrivée de la serveuse l'a interrompue. « Je prendrai une vodka-citron, et ensuite votre faux-filet à la new-yorkaise. Bien cuit.

— Oui, madame.

— Très cuit. J'aime la semelle, et tant pis si le chef proteste. »

C'est le moment que j'ai choisi pour attaquer. « Avant d'entrer dans le vif du sujet, Martha, je voudrais être sûr que vous comprenez bien de quoi il retourne. Notamment en ce qui me concerne. »

Elle m'a longuement dévisagé. Combien de situations inextricables avait-elle démêlées, au cours de sa vie ? Les citadins, les New-Yorkais en particulier, sous-estiment trop souvent la subtilité des gens de la campagne.

« M. Marceno semble penser que quelque chose serait enfoui sur le terrain

qu'il vient d'acheter, a-t-elle commencé sur un ton assuré. Supposition qu'il fonde sur le fait que les policiers du coin ont découvert l'ancien propriétaire, Jay Rainey, et son avocat, c'est-à-dire vous, sur ce terrain quelques heures après la signature du contrat. Sa méfiance vient aussi de ce que de gros travaux auraient été effectués à l'aide d'un bulldozer l'après-midi ayant précédé la signature.

— Surtout qu'en plus... » Je me suis arrêté. Mieux valait l'écouter d'abord.

« M. Marceno ne sait apparemment pas, ou en tout cas pas encore, que la nuit même on a retrouvé sur une propriété mitoyenne le corps de Herschel Jones, victime d'une crise cardiaque. Il est de notoriété publique que M. Jones a travaillé des années durant pour la famille de Jay Rainey. C'était un brave type, tout le monde l'aimait bien. La police a été prévenue par un autre...

— Par Poppy.

— C'est cela.

— Votre neveu. »

Elle ne s'y attendait pas. Les sourcils froncés, l'air pensif, elle a marqué une pause.

« En effet. Poppy a appelé la police pour l'informer du décès de Herschel. Ce dernier avait de graves antécédents cardiaques : quatre infarctus en l'espace de quelques années. Le médecin qui a signé le certificat de décès l'avait ausculté deux ou trois semaines plus tôt, aux urgences où Herschel était venu le voir à cause d'une nouvelle crise. Il lui avait recommandé de se ménager, de ne pas sortir travailler dans le froid. Herschel aurait dû en parler à Jay, bien sûr, mais jamais Jay ne l'aurait obligé à travailler par ce froid de canard.

— Je ne pense pas qu'il l'ait fait. »

Elle a levé la main. « Le corps étant complètement gelé, il a été conseillé à la famille de le faire incinérer et elle a donc opté pour la crémation. J'ai raison, jusqu'ici ? C'est bien de cela dont vous vouliez vous entretenir avec moi ? » J'ai acquiescé sans mot dire. « Le problème est donc lié aux exigences de M. Marceno ? »

J'hésitais à lui parler de H.J. et de ses sbires qui voyageaient en limousine. Ce n'était sans doute pas nécessaire. « M. Marceno nous met vraiment la pression, à Jay et à moi. Je n'arrive pas à joindre Jay, et je ne veux pas discuter avec Marceno, du moins pas tout de suite. Au téléphone, vous m'avez dit qu'un peu de terre ou de sable retourné ne devrait pas poser problème. Vous êtes disposée à m'en dire davantage, maintenant ?

— Oui.

— Savez-vous ce qui se tramait là-bas, ce que Herschel était censé recouvrir ?

— Non.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument.

— Pourquoi être venue, dans ce cas ?

— Parce que j'ai réalisé que ni vous ni Jay n'aviez la moindre idée de ce que vous aviez en face de vous.

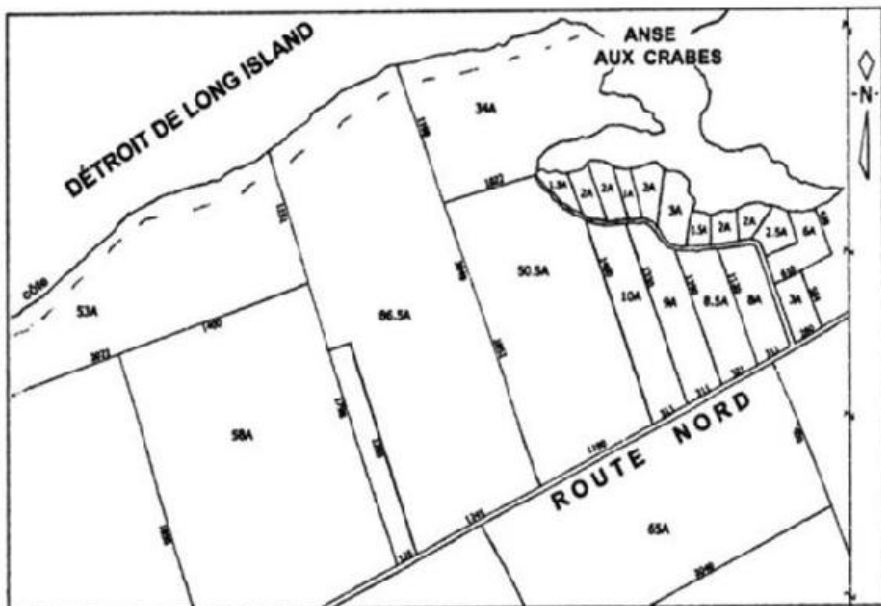
— Un viticulteur chilien avec de gros moyens qui a envie de s'implanter sur les terres fabuleuses de la branche nord de Long Island, non ?

— Si, mais pas seulement.

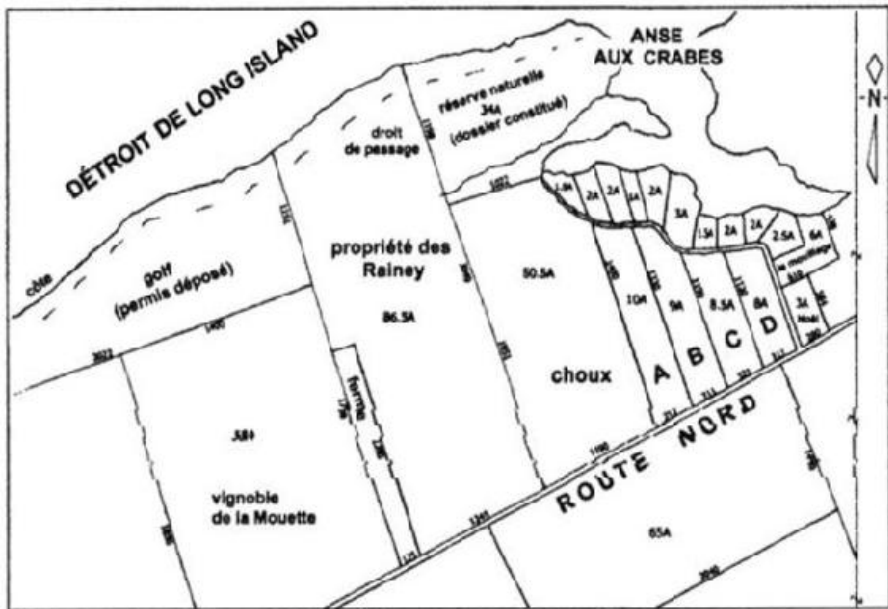
— Je ne vous suis pas, Martha. »

Elle a secoué la tête comme si elle se résignait enfin à éclairer sa lanterne. Ouvrant son sac, elle en a sorti un plan cadastral. « C'est la zone qui entoure la terre de Jay, a-t-elle expliqué. Les lots ne sont pas identifiés, mais je sais à qui ils appartiennent.

Le plan qui répertoriait un ensemble de terrains situé entre le détroit de Long Island et la route nord se présentait comme suit :



Complété par les indications que Martha y a apportées, cela donnait :



« Bien, a-t-elle repris. Je vais vous raconter l'histoire des lieux. La parcelle du golf est bordée par de belles falaises, avec des reliefs qui se prolongent vers l'intérieur. Autrefois elle appartenait aux Reeves, des gens charmants ; ils l'ont vendue, les terres ont végété. Dans les années soixante, une communauté s'y est installée – les hippies s'entassaient dans la vieille grange et essayaient de fabriquer du fromage de chèvre. Je vous laisse imaginer la suite.

— Que s'est-il passé ?

— Les filles sont tombées enceintes, les garçons se laissaient pousser la barbe et ils ont tous fini par se rendre compte que le monde se passait très bien de fromage de chèvre. »

Mon air amusé m'a valu un regard sévère. « La bêtise, monsieur Wyeth : voilà ce qui fait marcher les affaires. S'il n'y avait pas la bêtise, l'immobilier tournerait au ralenti. La bêtise joue un rôle plus important que l'argent, si vous voulez mon avis. Bref, la terre a été rachetée par un type de Caroline du Nord qui la trouvait idéale pour un parcours de golf. Il en avait déjà construit une dizaine. Il l'a payée trop cher, mais à l'époque les droits d'aménagement ne posaient pas problème. C'est moi qui la lui ai vendue. Il a fait faire les enquêtes préalables, il a obtenu les approbations, valables dix ans, comme vous le savez. Soit dit en passant, ce délai expire dans dix-huit mois. Dans l'intervalle, il a pas mal perdu en Bourse et aujourd'hui il n'a plus le capital nécessaire. Bon, la grande parcelle, là, c'est le vignoble de la Mouette – quel affreux nom pour un vin ! on voit déjà ces oiseaux tremper le bec dans votre verre –, elle appartient aux Hoyt : ils ont été parmi les premiers à planter de la vigne dans le coin, et maintenant ils font un très bon vin. Un bon vin avec un nom ridicule. Il faudrait lui en trouver un autre. Les droits d'aménagement ont été revendus à la région il y a de ça dix ou quinze ans. Aujourd'hui, on ne peut plus que cultiver, mais Mme Hoyt est tombée malade – une sclérose en

plaques –, son mari a déprimé et l'affaire s'est mise à péricliter. Le terrain à côté, à l'est, est celui de Jay. La petite bande de terre était réservée au corps de ferme et ne fait pas partie du lot. Un beau terrain, comme vous le voyez, exceptionnellement bien situé, entre la route nord et la côte. Presque entièrement plat, avec un puits d'eau douce à bonne distance de l'océan. Il est dans la famille de Jay depuis longtemps, par la branche paternelle. Comme vous le voyez, il occupe le milieu du plan : une position stratégique. Là, en bordure de l'anse, c'est la réserve. Avant elle était comprise dans la parcelle des Rainey. Beaucoup de charme, mais impropre aux cultures. Des marais, des tas d'oiseaux ravissants. Les gens y vont en barque pêcher les crabes. En 1965 ou 1966, l'État de New York s'en est porté acquéreur. Tel que le partage a été fait, le propriétaire du terrain mitoyen – celui de Jay – garde un droit de passage par un chemin de terre qui relie les deux propriétés. Gardez ça dans un coin de votre tête. Celui qui possède les terres de Jay est le seul à pouvoir légalement accéder au bord de mer par ici. En d'autres termes, il a accès aux marais et au reste, mais aussi...

— Il doit y avoir une petite plage, non ?

— Oui, une jolie petite plage de sable, au bout de l'anse. Privée, pour ainsi dire. Délimitée vers l'intérieur par un bois de pins du Norfolk qui ont plus de cent ans. Une des plus jolies plages du détroit, et complètement inaccessible.

— Jay ne m'en a jamais parlé.

— Si vous voulez mon avis, il s'en fiche. » Martha a posé le doigt sur la petite crique nommée l'anse aux Crabes. « Bordée de villas luxueuses desservies par une voie privée. Des lots importants : sept à huit mille mètres carrés, en moyenne. La subdivision a été effectuée au début des années quatre-vingt, et à l'époque chaque lot est parti pour près de quatre-vingt-dix mille dollars.

— Ça vaut combien, maintenant ?

— Quatre cent mille, au bas mot.

— Eh bien, dites-moi !

— C'est la vie, monsieur Wyeth. Les prix flambent, ils stagnent un temps, ils repartent à la hausse. Regardez ici, m'a-t-elle dit en me montrant la propriété baptisée Le Mouillage. Ça, ça appartenait à Kyle Lorton, un type qui était si crotté quand il rentrait chez lui que sa femme l'obligeait à se doucher avec le tuyau d'arrosage dans la cour. Nu comme un ver. On le voyait de la route. De dos on aurait cru une vieille pomme mise à sécher au soleil. De devant aussi, d'ailleurs. Il louait des bateaux pour la pêche au homard. C'était son boulot. Il n'était pas doué avec les clients, et c'est pour ça que les pêcheurs de homard l'aimaient bien. Il était crade, il sentait mauvais, il avait les dents gâtées et il était capable de réparer n'importe quoi.

— Il n'y a plus de homards, d'ailleurs !

— Plus un. Giuliani, l'ancien maire, celui qui voulait faire croire qu'il n'était pas aussi chauve que mon genou, a arrosé tout New York de poison à cause du virus du Nil occidental.

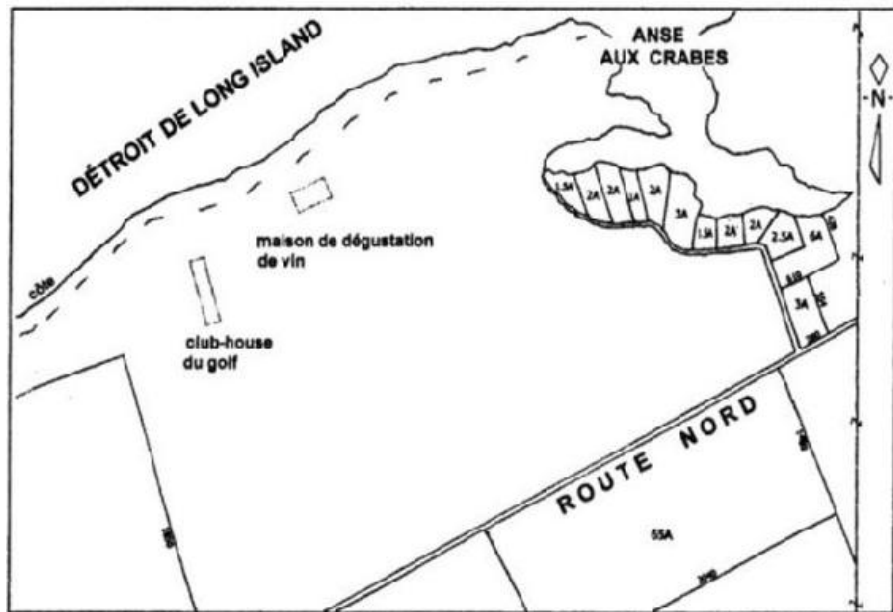
— Dont on s'est ensuite aperçu qu'il était inoffensif.

— Oui, sauf pour les personnes âgées et les homards. Les tonnes d'insecticide déversées dans le détroit ont tué les homards. Il aurait mieux valu qu'elles tuent les vieux et qu'elles laissent vivre les homards. À mon avis, en tout cas, mais comme d'habitude personne ne me l'a demandé. Maintenant, le homard ne nourrit plus personne, et Kyle Lorton a fait faillite. Il avait déversé du gasoil au fond de l'anse pendant vingt ans et la Commission de contrôle des sites l'a chopé, ce qui n'a pas arrangé ses affaires. Il n'empêche que ce bout de terrain a un permis d'exploitation maritime commerciale qui remonte à deux générations et que plus personne ne peut se procurer, aujourd'hui. Soit dit en passant, c'est le seul du coin. Il donne également sur un chenal de trois mètres de profondeur, creusé par Lorton en toute illégalité, qui permet d'accoster avec un bateau assez gros.

— Toutes ces parcelles de terrain représentent donc un enjeu, ai-je observé en étudiant le plan. Vous êtes en train de me dire qu'il faut les considérer comme un tout ?

— Oui. La ferme qui faisait des choux a également vendu ses droits de développement. Plus personne ne mange de choux, maintenant, n'est-ce pas ? Ces quatre petites bandes, A, B, C, D, qui chacune ont une superficie de quatre à cinq hectares, ont été afferméées. On y plante du maïs et des patates. Les pommes de terre, vous savez, on n'en voit plus beaucoup, de nos jours, sur la branche nord, sauf pour nourrir les alevins. Là, il y a des sapins de Noël. Le type ne s'en sort pas parce qu'il y a trop de gens qui en vendent et que l'Amérique est un pays de moins en moins chrétien. Nous devenons païens, monsieur Wyeth, chaque année un peu plus, et il y a quarante ans que je me répète. » Elle soupira. « Voilà ce que M. Marceno a en tête, monsieur Wyeth. »

Elle me tendait maintenant une photocopie retouchée, un agrandissement qui se présentait ainsi :



Je me suis penché au-dessus.

« Il ne s'agit pas simplement de vignoble, comme vous le voyez.

— C'est un projet gigantesque. Il a tout acheté ?

— Tout, sauf la bande de terre A qui devrait lui coûter un peu plus d'argent, mais il va le trouver. Le reste est à lui, en bien propre ou en affermage. L'ensemble représentait une propriété immense. L'astuce consistait à diviser, puis à regrouper en usant de discrétion : à passer par différentes agences immobilières, à sérier les acquisitions de façon à éviter d'acheter en même temps des propriétés mitoyennes, à agir cependant au plus vite pour que les prix ne montent pas trop. Même s'il amène parfois à racheter des baux plutôt que de la terre, le procédé est couramment pratiqué par les promoteurs. L'espace sur lequel a été érigé le Rockefeller Center, par exemple, a été assemblé grâce aux achats successifs de deux cent vingt-neuf immeubles passablement vétustes. Moi-même, au début de ma carrière, j'ai contribué à la constitution d'un lot impressionnant, entre la 60^e et la 70^e Rue Est, en achetant neuf petits lopins, dont l'un ne faisait pas cinq mètres de large. Le cabinet m'avait confié l'affaire parce que j'avais l'air jeune et naïve. Moi, bien sûr, ça m'excitait. Les neuf propriétaires avaient vendu à autant de raisons sociales différentes, l'une affublée d'un nom aux consonances coréennes, l'autre d'un nom juif, etc. S'ils avaient eu l'idée de comparer les dossiers, ils n'y auraient vu que du feu. Les entités qui se portaient acquéreuses n'existaient que sur le papier, évidemment. Elles servaient de prête-noms à notre client, une banque néerlandaise.

— Joli morceau, en effet. À vue de nez, ça doit bien faire dans les cent hectares, non ?

— À peu près. Il y a d'autres terrains de belle taille, sur la branche nord, mais très peu donnent sur l'océan, sont propices à la viticulture, ne sont pas

trop enclavés, disposent d'un accès privé, d'une anse où accoster et, surtout, sont à vendre.

— Il y a combien en jeu, là-dedans ? Combien d'argent ?

— Ce qui a coûté le plus cher, c'est la parcelle du golf, parce qu'elle a une grande façade côtière et le permis pour l'aménagement d'un parcours de dix-huit trous. Elle s'est vendue autour de six millions. Les vignes de la Mouette sont parties pour trois millions, à cause de la qualité du vin. »

Ces précisions me rappelaient le montant scandaleux avancé par H.J. à propos de la propriété de Jay Rainey. Une somme exorbitante, mais qui, rapportée à ce que je venais d'entendre, prenait des allures de folie raisonnée. Les gens du coin avaient sûrement deviné qu'il y avait du changement dans l'air – ils avaient vu le défilé des voitures aux vitres teintées, les messieurs en costume qui arpentaient les champs en chaussures de ville, les entrefilets sur les transferts de propriété publiés dans le journal local –, les langues allaient bon train, Mme Jones avait forcément eu vent des rumeurs et elle ou quelqu'un d'autre en avait informé H.J., qui, comme Jay Rainey, était un enfant du pays.

« Oui, ai-je repris, mais si on parle de replanter de la vigne, d'aménager un parcours de golf, de construire peut-être un complexe hôtelier luxueux, au total le coût doit se chiffrer à... Quoi ? Vingt, trente millions ?

— Quarante-deux millions, monsieur Wyeth, échelonnés dans le temps. Le projet est prévu sur dix ans. Il comprend une magnifique maison de dégustation qui s'élèvera juste au bout de l'actuelle propriété de Jay. Le golf plus le vin. Quarante-deux millions. » Elle s'est penchée vers moi avec un air de conspiratrice : « L'argent, ils l'ont. Une entreprise latino-américaine qui achète des terres de toute beauté en bordure de mer aux États-Unis d'Amérique n'a aucun mal à se procurer des devises latino-américaines. Ces gens-là ne sont pas nés de la dernière pluie, monsieur Wyeth. Ils traitent des affaires dans huit ou neuf pays.

— Ils ont obtenu les autorisations nécessaires ? Pour les permis de construire, le zonage ?

— Oui, et celles qu'ils n'ont pas, ils s'assoient dessus. Comme c'est la ville de Riverhead qui gère toutes ces questions, cela simplifie les choses. Tous ces Noirs au chômage qui vivent dans le centre de Riverhead, franchement. Remplacés par des Mexicains et des Guatémaltèques qui travaillent pour moins encore, qui vivraient sous la tente si on les laissait faire. Riverhead croule sous les problèmes sociaux. Les usines et les industries ont disparu. Grunman, une compagnie d'aviation, employait des tas de gens, mais les dirigeants ont fermé le site et c'est autant de moins pour les impôts locaux. Les centres commerciaux de la périphérie ont signé la mort des commerces du centre. La ville a grand besoin de taxes, monsieur Wyeth, et un projet comme celui-ci ouvre de belles perspectives d'emploi, a fièrement déclaré Martha Hallock. On ne va pas se montrer trop chicanier avec eux. D'autant qu'ils ont engagé une personne d'ici qui sait à quelles portes frapper. Une fine mouche.

Quelqu'un capable de mettre de l'huile dans les rouages.

— Qui est-ce ?

— Moi. »

À en juger d'après le cadastre, la maison de dégustation de vin serait édifiée à peu près à l'endroit où Herschel effectuait ses travaux de terrassement. Cela expliquait-il les inquiétudes de Marceno ? Je me suis plongé quelques instants dans l'étude des plans.

« Il serait assez facile d'accueillir des bateaux de tourisme ou même des petits yachts dans l'anse, de les laisser à l'ancre ici, au mouillage, et d'emmener les passagers vers le golf ou vers les vignobles...

— Je vois que vous commencez à penser en promoteur, a ironisé Martha. Il y a un petit aérodrome à huit kilomètres de là. Des zincs hyperrapides assurent un service régulier entre la pointe et Manhattan. Très jolie balade, d'ailleurs, d'à peine trois quarts d'heure. À l'arrivée, c'est le paradis : la plage, la réserve naturelle, tout.

— Pourquoi ces vols ne desservent-ils pas plutôt les Hamptons, au sud, où il y a plus d'argent et les plages les plus célèbres ?

— Parce que les Hamptons sont déjà trop fréquentés, trop bétonnés, et qu'on n'y trouve pas de terrains de cette taille. Fini, ce temps-là. Tout a été découpé. En plus, le Sud se prête moins à la viticulture. Ce n'est pas le même sol, la saison est un peu plus courte et les commissions d'urbanisme sont sous le contrôle de dames qui prennent le thé ensemble et tiennent des boutiques de fleurs.

— Je vous trouve un peu amère, Martha.

— Je ne supporte pas les Hamptons, monsieur Wyeth. Je les déteste. Une bande de snobs et de raseurs. Ils ont des petites cuillers en argent plantées dans le cerveau. Ça fait cinquante ans qu'ils guignent la branche nord. Croyez-moi, je suis bien placée pour le savoir. Maintenant qu'ils se sont débrouillés pour tout saccager là-bas, ils aimeraient bien en faire autant chez nous. Toutes les grandes sociétés immobilières ont des agences ici, ces gens rêvent de me voir passer la main. Très bien, mais s'ils veulent notre bout de l'île, ils n'ont qu'à payer, comme les autres. Au moins, les vieux paysans et les vieux pêcheurs s'enrichiront à leur tour. »

Du bout du doigt, j'ai tapoté les plans. « Je ne vois pas où ça coince. Le projet a l'air si bien ficelé...

— Je peux leur être utile dans les démarches avec les administrations locales, a-t-elle répondu. En revanche, s'il devait y avoir des problèmes d'ordre écologique, c'est l'État de New York qui interviendrait, et à ce niveau je ne connais personne. L'administration prendra tout son temps. Les fonctionnaires se fichent pas mal que M. Marceno y laisse des plumes. Par ailleurs, la réserve naturelle est en partie constituée de zones humides répertoriées sur les cartes. Les zones humides sont protégées par les lois fédérales, monsieur Wyeth. Toute intervention en vue d'un éventuel reclassement doit être adressée à Washington.

— Cinq ans de perdus, quoi.

— Exactement. Plus, peut-être. Regardez la carte : vous comprenez facilement que le drainage des terres de Jay s'effectue vers l'est, dans la zone humide. Les Chiliens veulent savoir ce qu'il y a sous le sol avant de le retourner, monsieur Wyeth, car une fois qu'ils l'auront retourné, ils ne pourront plus faire machine arrière.

— Jay sait ce qui a été enfoui là ?

— Eux le pensent.

— Et est-ce que Marceno sait que Poppy connaît l'endroit comme sa poche ?

— Il pourrait facilement l'apprendre. Ces gens-là travaillent contre la montre. Les prochaines élections municipales auront lieu au printemps et j'ai de bonnes raisons de penser qu'ils ont envie que tout soit bouclé d'ici là. »

L'explication m'a paru un peu courte. « Vous avez de bonnes raisons de le penser, hein ?

— Oui.

— Ils vous paient pour prévoir le temps qu'il fera demain ?

— Si on veut, oui.

— Bref, vous leur conseillez d'aplanir toutes les difficultés et de boucler le dossier avant les municipales ? » Elle me dévisageait, imperturbable. « Martha, à mon avis ils vous payent pour les guider dans les diverses procédures, et ils attendent de vous que vous régliez ce fâcheux contretemps.

— Eh bien, c'est une...

— Je crois en fait que vous ne cherchez pas seulement à défendre les intérêts de Jay.

— Monsieur Wyeth, a-t-elle protesté. Je suis ici pour aider.

— J'avoue ne pas comprendre pourquoi vous n'en parlez pas directement à Jay. »

Silencieuse, elle mâchonnait sa bouchée de viande, visiblement dure pour ses dents. Mais elle s'y est prise comme avec moi : sans en démordre.

« Vous êtes au courant pour l'accident ?

— Non, pas vraiment.

— Ô, mon Dieu ! Alors vous ne pouvez rien piger à ce que je vous raconte. Une année, une des petites estivantes s'est terriblement amourachée de Jay, et lui d'elle. L'histoire remonte à une quinzaine d'années, environ. Il n'avait même pas vingt ans. Elle venait, je crois, d'une famille très riche. Des Britanniques. Ils louaient une grande maison au bord de l'eau, quelques kilomètres plus loin. En principe les filles comme elle ignorent les fils de paysan, mais Jay, c'était Jay. Elle est tombée amoureuse de lui, et un beau jour ses parents ont fermé la maison pour l'été et la petite a perdu la tête, vous savez, en tout cas c'est ce qu'a prétendu la rumeur. Quoi qu'il en soit, elle a appelé chez Jay, elle est tombée sur le père qui a dit qu'il n'était pas question que Jay sorte et, bon, pour abrégé, il a fait le mur cette nuit-là, en rentrant il est passé par les champs de pommes de terre, les champs de son père.

Quelqu'un, allez savoir qui, avait laissé le pulvérisateur de paraquat en marche. Ça tue les mauvaises herbes, tout ce qui pousse. Un produit très, très toxique. On n'a retrouvé Jay que le lendemain matin, presque mort. »

Martha planta ses yeux dans les miens. « La nuit même où ça s'est passé, monsieur Wyeth, les parents de Jay se sont affreusement disputés. Je vous ai dit que son père était une ordure. Sa mère est partie. On ne devait plus la revoir, elle n'a plus jamais donné de ses nouvelles. Les gens d'ici n'en revenaient pas, sauf que le mari était vraiment épouvantable. Après tout, pourquoi s'étonner qu'elle quitte le coin ? Elle était plutôt jolie femme, elle sortait peut-être avec un autre. Allez savoir...

» Jay en a réchappé. Il s'en est sorti, après des semaines d'hôpital. Ç'a été terrible – un coup terrible pour un gamin, car ce n'était qu'un gamin, à l'époque. Dix-neuf ans. Sa mère était partie, son père était une brute, et lui... Lui a dû rester dans un fauteuil roulant pendant un mois, il était trop faible pour marcher. Ce sont surtout ses poumons qui ont souffert. Des lésions irréversibles.

— Oui, je sais.

— Vous voyez, monsieur Wyeth, j'essaie d'aider Jay à se débarrasser de cette terre, à vivre sa vie. Est-ce que c'est mal ?

— Vu comme ça, non, bien sûr.

— Il n'est pas resté, lui non plus, après l'accident. La famille avait éclaté, alors... On ne l'a plus vu dans le coin. Il paraît qu'il serait allé en Europe, qu'il se serait lancé à la poursuite de cette fille qu'il aimait toujours. Le père a laissé la ferme péricliter, comme je l'avais toujours prédit, et pour finir il a donné les terres en fermage et laissé les gens qui l'exploitaient s'installer dans une des maisons. Il est mort il y a quelques années, quand son foie a lâché. Jay a hérité de la terre, et si vous voulez mon avis, il estime qu'il est grand temps de la vendre. »

Elle avait achevé son histoire sans me quitter des yeux, et l'idée me traversa que si Martha Hallock avait comblé certains blancs de la vie de Jay Rainey, si elle avait exposé l'ampleur de l'opération déployée contre lui – et accessoirement contre moi –, pour autant elle ne m'avait en aucune manière aidé à résoudre le problème. J'avais au contraire la très désagréable impression qu'elle s'employait à faire pression sur moi.

« Martha, ai-je commencé, quelle est exactement la nature du rapport qui vous lie à Marceno ?

— Eh bien, comme je vous le disais, je lui épargne quelques démarches. Rien de plus.

— Plus précisément, Martha. Contractuellement, si vous préférez. Vous travaillez comme consultante, vous êtes payée sur honoraires, vous touchez un pourcentage ou vous êtes sa mandataire ?

— Quelle question ridicule, monsieur Wyeth ! Je ne suis qu'une vieille femme qui s'efforce simplement...

— Puisque vous ne voulez pas me répondre, j'en déduis que vous agissez

à titre de mandataire. Vous êtes intéressée à l'affaire. D'un point de vue juridique, cela signifie que vous êtes l'associée de Marceno, autrement dit que vos intérêts et les siens sont les mêmes. Cela ne change pas grand-chose que je parle avec vous ou avec lui. » Elle me fixait, un peu décontenancée. « Qu'est-ce qui est enfoui dans le sol, Martha ? »

Elle s'est brusquement détournée, presque comme si elle venait de recevoir une gifle. « Rien.

— Comment le savez-vous ?

— D'accord, je ne sais pas, a-t-elle sifflé.

— Dans ce cas, comment pouvez-vous être aussi affirmative ?

— Il n'y a rien dans le sol qui serait susceptible de léser qui que ce soit. »

Elle ne pouvait pas imaginer que j'allais me satisfaire de cette réponse.

« Pourquoi ne pas aller expliquer ça à votre associé, alors ? Vos intérêts sont les mêmes, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ce que vous croyez.

— D'ailleurs, cela me fait penser qu'il y a conflit d'intérêts, Martha, dans la mesure où votre agence représentait le vendeur. Votre pancarte était par terre, à l'entrée du chemin.

— Ce n'est pas vrai.

— Comment vous ai-je trouvée, selon vous ? » Cette fois, je la tenais. « En tant qu'agent immobilier, vous avez agi pour le compte du vendeur, et pourtant vous gérez les intérêts de l'acheteur. Est-ce que Jay est au courant ? Et à propos, est-ce que Marceno sait que l'homme qui a découvert le cadavre est votre neveu ?

— Je ne peux pas répondre à ces questions, et même si je le pouvais, je m'y refuserais. »

Les mains en appui sur la table, elle a esquissé un geste pour se lever. Plus rapide qu'elle, j'ai attrapé sa canne.

« Martha, vous êtes venue à New York pour faire pression sur moi, n'est-ce pas ? De même que Marceno fait pression sur vous.

— Non.

— Il m'attaque en justice, vous le savez, et Jay avec moi.

— Ne dites pas ça. »

Qu'est-ce que c'était que cette réponse ? « C'est Marceno qui vous envoie.

— Non.

— Qui vous conseille de faire comme si vous vouliez nous aider.

— Non, monsieur Wyeth !

— Alors de deux choses l'une : soit vous savez ce qui est enfoui dans cette propriété et vous ne voulez pas que quelqu'un d'autre l'apprenne, ce qui signifie que vous êtes dans une situation pour le moins délicate par rapport à M. Marceno... Je ne vois d'ailleurs pas ce qui m'empêche de l'en informer. Soit... soit..., ai-je bredouillé le temps de retrouver le fil,... vous ne savez pas du tout ce qu'on a pu enterrer là-bas mais vous avez peur qu'il y ait quelque chose. Une chose redoutable. Des fûts entiers d'arsenic, Dieu sait quoi. Dans

un cas comme dans l'autre, cependant, je crois que vous êtes sûre que Jay Rainey n'a aucune idée de ce dont il s'agit. Pas plus que moi ! Pourtant, vous laissez Marceno nous poursuivre tous les deux. Est-ce que je me trompe ?

— Rendez-moi ma canne ! »

Je m'en suis bien gardé. « Je viens seulement de réaliser ce que vous avez en tête, Martha. Ce qui vous a poussée à venir en ville.

— Ça m'étonnerait.

— Non, non, j'ai compris. J'ai compris le message.

— Comment ça ? s'est-elle écriée, l'air aux abois.

— Vous voulez que je pige. C'est une erreur monumentale. Impardonnable, Martha. Oui, il y a quelque chose d'enterré là-bas, et à supposer que vous ne sachiez pas ce que c'est, vous voulez que je le découvre. Jay n'étant pas au courant, vous ne pouvez pas vous servir de lui ! Quant à Marceno, il ignore que vous savez, soit ce qu'il y a là-bas, soit que Jay n'en sait rien. Vous voulez que je le découvre d'une façon ou d'une autre – si vous, vous le savez, vous ne me le direz pas – et vous voulez qu'au lieu de mettre Jay au courant j'aie directement en informer Marceno, mais de telle manière qu'il ne se doute pas que c'est à votre instigation. Oui, Martha, vous vous emmêlez passablement les crayons avec ces deux hommes et c'est donc sur moi que vous mettez la pression. »

Gentiment, je lui ai rendu sa canne. La voiture l'attendait dehors. Comme elle prenait son sac, une lueur a éclairé son visage, et malgré son âge avancé j'ai reconnu la femme d'affaires perspicace.

« Ce n'est pas mal du tout, monsieur Wyeth. Pas mal du tout.

— Ne comptez pas sur ma collaboration, Martha.

— Parfait. Mais vous... » – posant ses deux vieilles mains ridées sur le pommeau de la canne elle s'est audacieusement penchée vers moi, si près que je distinguais ses chicots et les petits poils qui lui poussaient sur le menton – « vous, monsieur Wyeth, ne comptez surtout pas sur la patience de M. Marceno.

— Sa patience ? Envers moi ?

— Envers vous, oui. »

Elle s'est redressée avec une étonnante assurance, et j'ai soudain compris qu'à chaque étape de cette conversation elle avait eu une longueur d'avance sur moi.

« Vous avez dit à Marceno que je savais ce qu'il y avait là-bas ? » Elle n'a pas répondu, mais son silence était éloquent. « Et vous lui avez dit que Jay n'était pas au courant ? » Cette fois, elle a acquiescé d'un signe. « Et si je le découvre et que j'en parle à Jay ?

— Oh, monsieur Wyeth, a-t-elle lâché en se dirigeant vers la porte. À votre place je m'en garderais. »

STEINWAY, proclamait sobrement l'inscription de la vitrine derrière

laquelle je me trouvais, le soir même, au milieu d'une petite foule de parents et d'enfants anxieux qui se pressaient devant une scène circulaire où trônait un immense piano à queue, face à quelques rangées de sièges. Rien que du beau monde. Je me suis frayé un chemin vers le fond de la salle qui se prolongeait élégamment sur un couloir desservant toute une série de pièces où étaient exposés des pianos plus beaux les uns que les autres – en acajou, en ébène, en merisier, neufs ou d'occasion, dix mille dollars pièce au bas mot. Un crépitemment d'applaudissements m'a ramené vers l'auditorium. Le dos tourné à l'instrument, une femme à la coiffure ambitieuse remerciait au nom du groupe tout entier la compagnie Steinway, trop aimable de prêter gracieusement cet espace de concert, et prévenait les parents intéressés par l'achat d'un piano que des représentants commerciaux présents dans la salle se feraient un plaisir de les guider dans leur choix. Les parents avaient l'air à la fois las et pleins de bonne volonté, heureux de venir écouter leur progéniture, prêts à affronter le prochain événement. Assis sur le dernier siège d'une rangée, Jay consultait le programme. Vêtu, comme pour le match de basket, d'un costume bien coupé, il passait aisément pour un de ces hommes importants et bien nourris, un trader, un banquier, un dirigeant d'entreprise venu perdre une heure ici, et comme la plupart d'entre eux il arborait cette mine distante et soucieuse attribuable à de graves questions valant leur pesant d'or.

Sally Cowles était la onzième de la liste. Son interprétation de la *Lettre à Élise* de Beethoven n'était ni très bonne ni très mauvaise – correcte, le pied sur la pédale quand il fallait, les accords bien enchaînés. Elle était pleine de détermination, surtout, ses yeux étincelants allaient de la partition à ses mains et les notes se succédaient plus ou moins comme prévu. L'important n'était pas là, de toute façon. Elle était charmante, elle jouait avec entrain, et si j'avais été son père j'aurais pensé que cette petite n'avait sans doute pas de grandes aptitudes pour la musique mais qu'elle était heureuse et qu'elle s'en sortirait, qu'elle réussirait sa vie.

J'ai mis l'occasion à profit pour observer Jay, que je voyais de profil. Le regard rivé sur Sally Cowles, parfaitement immobile, il se tenait les épaules voûtées dans une posture de diamantaire attentif et soigneux, clignant des yeux de temps en temps. Son visage exprimait la douleur. Oui, c'était de la douleur que je lisais sur ses traits, une espèce de souffrance incompréhensible. Dès qu'elle eut achevé le morceau, la jeune fille bondit sur ses pieds et salua l'auditoire d'un petit signe de tête nerveux attendrissant de gaucherie, avant de s'empressement de regagner sa place avec un soulagement visible. Elle était assise à côté d'une femme d'une trentaine d'années qui tenait un petit garçon sur ses genoux. Celle que j'avais aperçue en regardant par la fenêtre, chez Allison. L'adolescente haussa les épaules en réponse à une remarque de sa belle-mère, pouffa de concert avec une amie qui lui glissait quelques mots à l'oreille, puis, redevenue sage, elle écouta le gros garçon roux qui lui avait succédé au piano et s'en tirait nettement mieux qu'elle.

Jay se tenait tête basse, comme pour se ressaisir, puis à nouveau il a posé les yeux sur Sally Cowles, qui ne soupçonnait pas le moins du monde l'attention dont elle était l'objet. Son programme devant la bouche, elle gloussait avec sa copine et se tenait pour tout dire assez mal, à moitié affalée sur son siège. Sa belle-mère lui adressa une observation qui eut pour effet de la faire se redresser, mais pas d'interrompre le conciliabule avec son amie. Pendant ce temps, le petit gros emplissait la salle d'un air de Mozart. Sally Cowles était ravissante mais elle ne semblait pas avoir conscience de son charme. Plus tard, il lui compliquerait la vie, sans aucun doute. La beauté complique toujours tout.

Je me suis un peu écarté du public pour observer Jay. Profitant des applaudissements enthousiastes mérités par le rouquin, il s'était levé et se faufilait, cassé en deux, dans la rangée venant juste après celle de la jeune fille. Un sourire embarrassé sur les lèvres, il marmonnait des excuses aux pères, aux mères et aux enfants occupés à taper dans leurs mains. Puis il s'est arrêté à la hauteur de Sally Cowles, fasciné aurait-on dit par la raie parfaite qui lui partageait les cheveux. Il a effleuré du bout des doigts le dossier du siège, frôlé peut-être par inadvertance l'épaule ou les longs cheveux, levé la main, enfin, comme pour lui caresser doucement la tête. Une sottise bouffée d'inquiétude m'a envahi. Il n'allait tout de même pas lui faire mal ? Prenant conscience de sa présence, la belle-mère de Sally s'est retournée avec curiosité. Jay a repris sa progression le long de la rangée avec force battements de paupières, hochements de tête et politesses de circonstance, et sitôt qu'il a atteint l'allée il a foncé vers la sortie. J'étais prêt, cette fois, et je lui ai emboîté le pas, mais lorsque je suis sorti dans la 57^e Rue, la large silhouette avait déjà presque atteint le carrefour. J'ai couru pour le rattraper.

« Jay ! Arrêtez ! »

Je lui ai saisi le bras.

« Bill ? Quelle coïncidence.

— Ça n'a rien de fortuit. »

Devant son sourire confus, j'ai failli oublier que cet homme se shootait à l'adrénaline pour taper sur des balles de base-ball dans la cage d'entraînement, qu'il s'enfermait dans son caisson à oxygène pour écrire au père de Sally Cowles des lettres qu'il n'envoyait jamais. Je n'avais pas lâché la manche de son manteau.

« Maintenant, Jay, vous allez vous expliquer avec moi. Tout de suite.

— Quel est le problème ? »

Il jouait bien la comédie, et si je n'avais pas été aussi déterminé, j'aurais pu douter, croire que je commettais une grossière erreur.

« Vous êtes fort, Jay, très fort. Vous avez trompé Allison, vous m'avez trompé un certain temps, moi aussi, et je ne sais qui d'autre encore, mais...

— Bill, vous déraillez », a-t-il rétorqué en se dégageant.

Planté devant moi, bien campé sur ses jambes, il me défiait de poursuivre, probablement curieux, cependant, de vérifier ce que j'avais pu apprendre.

« La petite qui vient de jouer du piano s'appelle Sally Cowles, Jay. » Je parlais lentement, en m'efforçant au calme. « Vous n'êtes pas sans savoir que Sally Cowles est la fille de David Cowles, votre locataire du quatrième, dans l'immeuble de Reade Street. Elle était sur le banc lors du match de basket féminin de l'autre soir. Vous avez voulu acheter l'immeuble où Cowles a ses bureaux. Cet immeuble précis et pas un autre. Ça, je le tiens de Marceno, qui entre nous pense que vous avez un grain. Vous avez négocié cet immeuble en échange de votre terrain. Les Chiliens ont examiné l'offre, et compris qu'ils avaient tout à y gagner. Ils vous ont donc suivi. Ensuite, il y a l'appartement d'Allison. Ça ne peut pas être un hasard. Je n'ai pas toutes les pièces du puzzle, Jay, mais celles que j'ai forment un tableau très bizarre, un truc de malade. »

Jay me considérait froidement, les lèvres pincées, comme s'il mourait d'envie de me décocher un coup de poing.

« Et il y a vos poumons, aussi. » Il n'a pas répondu mais j'avais fait mouche. J'ai eu l'impression qu'il s'amollissait, qu'il se ratatinait presque devant moi. « À cause de l'herbicide.

— Vous avez trouvé ça tout seul ?

— Martha Hallock m'a aidé.

— Elle, forcément. »

Il voulait bien que nous l'ayons, cette conversation, mais il fallait que ce soit à Brooklyn. Au début, je n'ai pas saisi – il y a assez de bars et de restaurants à Manhattan où nous aurions pu entrer pour parler, et puis j'ai réalisé qu'il avait sans doute besoin de médicaments ou d'oxygène.

« Je ne vous lâcherai pas tant que je n'aurai pas le fin mot de l'histoire, l'ai-je prévenu.

— Bien. »

À sa façon de se tenir la tête basse, j'ai senti qu'il me chassait déjà de ses pensées.

« Des gens peu recommandables vous en veulent, Jay, et à cause de vous ils me pourrissent la vie.

— Bien, bien.

— Non, pas *bien, bien* ! Vous allez faire en sorte que ça s'arrange pour moi, Jay, et dès ce soir ! Vous allez me dire tout ce que j'ai besoin de savoir pour me sortir de ce traquenard dans lequel *vous* nous avez fourrés. »

Nous n'avons pas échangé une parole pendant le long trajet en taxi. Qui sait ce que le chauffeur a pu penser de ces deux hommes adultes qu'il déposait devant ce garage sombre, perdu dans les entrailles de Brooklyn. Jay a sorti ses clefs de sa poche. Il me précédait dans l'escalier, où à la lumière du réverbère je distinguais les rayures laissées sur les contremarches par les bonbonnes d'oxygène.

« Mon appartement a été visité, hier, a dit Jay. On ne m'a rien volé. »

Nous sommes entrés. Il est immédiatement allé s'asseoir sur le lit étroit.

« Il faut que je me soigne, et je suis à vous. »

Il a attrapé sur la table un petit cylindre en plastique transparent, muni d'un embout qu'il a serré entre ses lèvres avant de souffler très fort dedans. Le curseur rouge placé sur le côté s'est stabilisé. Jay a toussé violemment, puis craché une boule de mucus dans la corbeille. Après quoi, il a relevé la mesure indiquée par le curseur sur un tableau. L'appareil dont il venait de se servir était, je pense, un débitmètre de pointe, utilisé pour mesurer la capacité pulmonaire.

« Combien ? » ai-je demandé. Comme il ne répondait pas, je me suis emparé du petit cylindre pour regarder où s'était arrêté le curseur. « Deux cent trente ? »

Mes lectures à la bibliothèque m'avaient appris qu'un homme de la taille et de l'âge de Jay Rainey devait avoir une capacité pulmonaire supérieure à six cents millilitres. J'ai calculé de tête. Cela donnait un VEF d'environ trente-cinq pour cent. Une catastrophe. J'étais étonné qu'il tienne le coup.

Entre-temps, il avait pris un flacon d'aérosol sur la table. Il l'a agité, l'a enclenché dans l'inhalateur, et quand il a appuyé sur l'embout j'ai entendu le remède gicler au fond de sa gorge. Les yeux fermés, Jay retenait sa respiration. Il a lâché son souffle le plus tard possible, afin d'obliger les voies respiratoires à se dilater. Enfilant ensuite un masque à oxygène, il a appuyé sur un bouton rouge de forme carrée et s'est mis à respirer profondément. Le concentrateur d'oxygène bourdonnait. Les gestes de Jay témoignaient de la dextérité inconsciente que confère l'habitude. Il a mis en marche une autre machine comportant plusieurs cadrans tous bloqués sur zéro : pouls, tension artérielle, respiration à la minute, oxygénation. Il s'est emparé d'un câble muni d'une boucle et d'une petite ampoule rouge au bout, a enfilé son doigt dedans. Le témoin d'oxygénation a bipé. Il indiquait quatre-vingt-neuf pour cent.

« Même moi je sais que c'est bas. »

Il a hoché la tête, retiré son masque. « Avec un taux comme ça, je tiens quelques heures, pas plus.

— C'est ce qui s'est passé, la nuit où nous sommes revenus de Long Island ?

— J'ai failli perdre connaissance.

— Vous avez une bonbonne à oxygène à l'arrière du quatre-quatre ?

— Ouais. » Il surveillait le témoin, qui à présent marquait quatre-vingt-onze. Jay a prélevé plusieurs cachets dans une soucoupe posée sur la table et les a avalés sans eau. Il vivait à l'évidence en fonction du cycle de ses traitements, avec des hauts et des bas tout au long de la journée, et d'après ce que j'avais constaté il changeait de personnalité à chaque phase du cycle : charismatique et exubérant quand les stéroïdes agissaient, il déprimait au point de devenir presque catatonique quand son organisme était en manque.

« Vous prenez un stéroïde ?

— Oui. Je suis désolé de vous avoir entraîné dans tout ça, Bill. Je n'avais pas prévu que les choses allaient tourner de cette façon. Je tentais simplement de récupérer... J'ai été... je n'ai rien vu venir, vieux. Ah, ça y est, l'oxygène fait de l'effet. »

Il s'est allongé sur le lit, détendu, les yeux fermés, un sourire aux lèvres, et j'ai eu peur de le perdre.

« Qui était votre père ? lui ai-je demandé, car c'est souvent un bon moyen de savoir à qui on a affaire.

— Mon père ? C'était un salaud, un connard de première. C'est à cause de lui... Bah, il ne connaissait rien au travail de la ferme, jamais il n'aurait dû être agriculteur, mais ma mère aimait cet endroit, vous comprenez. Sa famille à lui vivait de la culture de la pomme de terre, mais à Long Island les pommes de terre ne rapportaient plus grand-chose, dans les années soixante. Il s'est découragé. Ça, je peux l'admettre. Et le découragement l'a rendu amer. Ma mère n'était sans doute pas facile, elle non plus. Ils se battaient comme des chiffonniers. Un jour, elle lui a jeté la cafetière à la tête. J'adorais ma mère, pourtant. Je l'ai toujours adorée.

— Vous travailliez à la ferme ?

— Bien sûr. À onze ans, j'étais capable de conduire un camion ou un tracteur.

— Et votre père a continué à exploiter ses terres ?

— Oh, oui, même s'il n'y avait pas d'argent à en tirer. Il y a eu des années où il était en déficit. On a planté des arbres d'ornement, on les vendait à des paysagistes, ce genre de truc.

— Et la petite Anglaise, qui était-ce ? »

Cette question à laquelle il ne s'attendait pas a amené sur son visage l'expression de mélancolie hagarde que je lui avais vue, la nuit où nous avions fait connaissance, quand il avait serré Allison contre lui après avoir signé le contrat de vente de Reade Street.

« Elle s'appelait Eliza Carmody. Elle était belle. Une classe folle. On s'est connus en juin, à la fin de ma deuxième année de fac. Je devais... j'avais été... »

Les mots ne venaient pas. J'ai tendu le doigt vers la coupure de presse jaunie accrochée au mur.

« Les Yankees ? » Après un petit signe d'acquiescement, il a serré les lèvres, fermé les yeux. « Vous y seriez arrivé ?

— Qui sait ? Peut-être. Ils avaient un système d'entraînement formidable pour leurs équipes d'espoirs. J'avais fait deux bonnes saisons, à la fac.

— Vous aviez un coup superbe.

— Ouais.

— Vous étiez un grand jeune homme costaud issu d'une bourgade agricole perdue au fin fond de Long Island, vos parents ne roulaient pas sur l'or, ils se disputaient beaucoup, et vous étiez très fort au base-ball. Vous auriez tout donné pour ce sport, ai-je dit en réfléchissant à voix haute. En gros, c'est ça ?

— En gros, oui. Jusqu'à cet été-là.

— Et donc ? Eliza Carmody ?

— C'étaient les vacances, je travaillais pour mon père. À la fac j'étais déjà sorti avec des tas de filles, vous savez, les petits flirts habituels, rien de très sérieux. Au lieu d'étudier, je passais mon temps à baiser, à jouer au base-ball, à boire de la bière, et puis j'ai eu cet engagement et les types m'ont déclaré : tu finis la saison universitaire, tu joues les tournois prévus, et en juillet on t'intègre dans la meilleure de nos équipes d'espoirs. Ça me laissait deux, trois semaines de battement, alors je suis rentré chez mon père et tous les jours je m'entraînais à la batte. J'attendais que les choses sérieuses commencent, quoi. »

Dans l'intervalle, m'a raconté Jay, il donnait des coups de main à son père, et un jour il avait livré un plein camion de troènes dans une grande villa en bord de mer, à quelques kilomètres de chez lui, avec deux autres jeunes comme lui, hâlés par le soleil, les cheveux poissés de sueur, des gamins payés sept dollars de l'heure, plus que les Mexicains, simplement à cause de leur couleur de peau, et après avoir garé le camion dans l'allée ils avaient commencé à décharger les buissons, tous livrés avec leur motte de terre enveloppée dans de la toile de sac. C'est là qu'il avait aperçu une grande jeune femme d'une vingtaine d'années qui s'entraînait au tennis contre un mur. Sa petite jupe plissée blanche lui arrivait au ras des fesses et les trois garçons étaient restés un moment à se rincer l'œil en se donnant des coups de coude, fascinés non seulement par les cuisses et les épaules bronzées mais aussi par l'agressivité avec laquelle elle tapait dans la balle, inlassablement, en lâchant des cris rauques à chaque coup.

« Il fallait que je lui parle, a continué Jay en ajustant son masque à oxygène. Elle était fantastique. Je n'étais qu'un pauvre plouc, à côté d'elle, mais ça m'était bien égal. Au pire elle me dirait d'aller me faire voir ailleurs. »

Il s'était donc débarrassé de sa pelle et avait pénétré sur le court, très gauche, soudain, n'osant pas piétiner les lignes blanches tracées au cordeau.

« Salut ! avait-elle lancé. Je vois que vous ne portez pas de tennis, c'est dommage.

— Oui », avait balbutié Jay, les yeux baissés sur ses bottes de travail.

Elle s'était approchée. « Vous avez besoin de quelque chose ? Je peux vous aider ? »

L'irruption de ce garçon l'amusait, peut-être. Elle avait un accent britannique, et cela plaisait à Jay.

« Non, avait-il répondu. Pas vraiment.

— Vous n'avez pas l'intention de me servir quelques balles ?

— Pardon ?

— Vous ne voulez pas taper dans la balle avec moi ?

— Ah, non.

— Vous jouez au tennis ?

— Pas vraiment.

— À quoi jouez-vous, alors ? » Elle se tenait très près de lui, surtout si on pense qu'ils ne s'étaient même pas présentés l'un à l'autre. « Vous pratiquez un autre sport ? avait-elle continué, les paupières plissées à cause du soleil.

— Oui. Le base-ball. » Lui observait les yeux de cette fille qui glissaient de son visage à son cou, de son cou à son torse, pour se planter à nouveau dans les siens.

« Je vois.

— Vous êtes anglaise ?

— Oui.

— Je vous regardais frapper la balle.

— Oui, je m'en suis aperçue. »

Elle devait avoir un an ou deux de plus que lui, mais face à son assurance il se sentait comme un petit garçon devant une femme qui a déjà vécu.

« Vous passez vos vacances ici ?

— Juste quelques jours avec maman. Après on rentre à Londres.

— C'est là-bas que vous habitez ?

— Oui. Et vous ? Vous vivez ici ?

— À Jamesport.

— C'est où ?

— Tout près. C'est un petit bled perdu dans la campagne.

— Alors si je parlais de vous je pourrais vous décrire comme un garçon de la campagne ? »

Il ne savait pas très bien si elle le taquinait ou si elle cherchait à le rabaisser, mais il était sûr d'une chose : d'ici peu, avant la fin de la journée peut-être, il lui ferait l'amour.

« On peut dire ça, oui, j'imagine.

— Un beau garçon, n'empêche. Bien bâti.

— Il paraît.

— Vous pratiquez sûrement un sport ?

— Le base-ball.

— Ah, oui, vous me l'avez dit. Vous êtes bon ?

— Pas mal.

— Ah ? » Elle avait réprimé un sourire. « Vraiment fort ? »

Il s'agissait là d'un de ses atouts, il le savait, mais à cet instant Jay comprit qu'il n'en avait pas d'autre, même si jusque-là il ne s'en était pas servi, pas de cette façon en tout cas, pas avec quelqu'un qui vivait dans un monde si différent du sien, et il se demandait si elle saurait l'apprécier, si elle pourrait seulement en réaliser l'importance.

« Eh bien, avait-il commencé modestement, assez fort pour signer avec les Yankees.

— Les Yankees ? L'équipe de New York ?

— Les Yankees de New York, oui. Mais dans l'équipe des espoirs, hein ?

— L'équipe de base-ball de New York ?

— Ben, oui, avait-il dit, un peu agacé. Les Yankees, quoi.

— Ils vous ont engagé ?

— Je vais d'abord entrer dans l'équipe des espoirs, et après on verra. Si ça se passe bien, je deviendrai titulaire. »

Elle s'était encore rapprochée. La raquette qu'elle tenait tête en bas raclait la terre battue.

« Vous allez y arriver ?

— On verra, avait-il répondu après un temps d'hésitation.

— Mais vous y croyez ?

— Je crois que j'y arriverai. Oui. »

La petite Anglaise de vingt ans qui, comme Jay devait le découvrir par la suite, avait déjà à son actif un joli palmarès amoureux – un de ses profs à Oxford, un banquier collègue de son père, entre autres –, avait alors vu en Jay, je pense, tout ce qui faisait sa force. La vigueur, mais aussi la courtoisie, la confiance en soi et le talent pur. En sus de sa carrure et de sa santé animale, il avait pour lui un visage franc et ouvert, et je me suis rendu compte que c'était cette grâce, ou ce qu'il en restait, qui à des années de distance avait également dû séduire Allison. Eliza Carmody était une jeune fille blasée, ironique, sceptique, mais elle avait vu cela chez lui. Comme moi, d'ailleurs. Il était là devant elle, superbe jeune homme sur le court de tennis éblouissant de soleil. Elle avait eu des amants, avant, mais la pureté de Jay l'intriguait. C'était une nouveauté, pour elle.

« Vous savez, a-t-elle dit sur un ton légèrement radouci, vous devriez venir me chercher ici ce soir, à sept heures.

— D'accord.

— Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Une réponse toute simple, accompagnée d'un regard qu'elle avait longuement soutenu. Cinq minutes plus tôt, il n'y avait rien entre eux, et déjà les choses se corsaient.

Jay a décroché le masque à oxygène de son support, il l'a appliqué contre sa bouche et a fermé les yeux. Le pulsomètre placé au-dessus du régulateur de débit s'est mis à clignoter. Jay a profondément inhalé avant de repousser le masque sans prendre la peine de le remettre en place.

« Nous avions quinze jours devant nous. J'allais là-bas tous les soirs. Elle, elle devait partir, moi je devais rentrer dans l'équipe des espoirs. Toutes les nuits, pratiquement, nous les passions ensemble. J'avais dix-neuf ans, vieux. J'étais au sommet de ma forme et j'étais amoureux. »

Et puis, a-t-il dit. La dernière nuit. Eliza avait appelé chez lui pour prévenir d'un changement de programme – ses parents avaient décidé de partir le lendemain. Elle voulait le voir, absolument. Ils n'habitaient pas très loin l'un de l'autre et il a décidé d'y aller à pied, en courant, pour entretenir sa condition physique. La voiture de sa mère était une pauvre carcasse bringuebalante qui proclamait l'état désastreux de leurs finances, son père

n'avait que des camions poussifs qu'il ne prêtait pas volontiers. Autant courir, donc, et c'est ce qu'il avait fait, jusqu'au tennis, en se faufilant derrière les grillages pour aller la retrouver sur la plage. Elle avait apporté des couvertures et un panier de pique-nique. Ils ont passé presque toute la nuit sur la plage, et, pour moi qui l'écoutais, chaque mot de ses confidences me rappelait ce qu'on vit, à cet âge, quand on est déchiré par l'amour, le chagrin, le désir, raison pour laquelle aujourd'hui encore je ne rabaisse pas son histoire, ne la trouve en rien plus insignifiante que celles qui attendent les hommes et les femmes adultes, histoires forcément plus chargées, marquées par la prise de conscience de l'écart entre jeunesse et maturité. Jay m'a raconté la dernière nuit et, lorsque je pense à lui avec cette toute jeune femme, je les vois qui s'embrassent à en mourir et je vois Jay s'arracher et partir. Il est tard. Le soleil va bientôt se lever. Il doit rentrer. Il n'a pas pris la voiture, mais qu'importe. Il ne pense qu'à cette fille, il se sent fort. Bien assez fort pour couvrir d'un pied léger les quelques kilomètres qui le séparent de chez lui, après l'amour et les larmes et les adieux déchirants. Il n'a pas besoin d'y réfléchir pour savoir qu'il en est capable. Ce garçon est tout entier dans ses bras, ses jambes, ses poumons, il transpire et il aime ça, car arrivé à proximité de chez lui il pourra ralentir le pas et laisser la sueur sécher sur son corps. Il court sur la route à grandes foulées régulières, il court dans la pénombre grise, recrache un insecte qui vient de lui entrer dans la bouche, tourne dans le chemin qui longe le champ de son père. Il connaît par cœur les routes, les sentiers, et à un détour il aperçoit de la lumière dans sa maison, à l'autre bout du champ, et il se dit que ça ne va pas se passer comme ça. Non, ça ne va pas être simple. Son père l'oblige à se lever tôt, à six heures du matin, et il est déjà largement plus de quatre heures. Il faudrait qu'il puisse dormir un peu, récupérer. Il va prendre un raccourci, traverser les rangées de patates, couper au plus court pour gagner quelques minutes. Ses bras, ses jambes fonctionnent bien, il a un petit point de côté mais c'est presque agréable, il en a déjà eu d'autres, avant, quand il s'entraînait au foot ou sprintait comme un dératé pour marquer un panier de basket.

D'ailleurs, les entraîneurs des Yankees le feront courir pour entretenir sa forme, courir d'une base à l'autre, courir pour couvrir toute la longueur du terrain, courir sur un tapis mécanique. Ils vont lui demander de relancer les balles crachées par une machine à près de cent quarante kilomètres à l'heure, ils l'entraîneront à manier la batte en position accroupie pour tester la force de ses bras. Son rêve, c'est de jouer à la deuxième base. Cal Ripken Junior a révolutionné le jeu, à cette place. Ripken mesurait un bon mètre quatre-vingts. Avant lui, on confiait toujours la deuxième base à des petits secs. Maintenant on y trouve de sacrés gaillards. Jay sait cependant qu'ils veulent qu'il apprenne à réceptionner les balles. Il a le gabarit, et surtout de bonnes jambes. Ils les ont testées avec un appareil de musculation et il a réussi à tenir un poids de trois cent cinquante kilos. Bon ça va, ils lui ont dit. Tu as joué au foot, ça se voit, c'est même largement assez. Ils étaient contents de la performance. Ils

ont noté le poids sur leurs fiches et lui ont demandé d'enfiler une tenue de relanceur et de s'exercer sur la deuxième base. Il n'a réussi que deux coups sur dix. Pas génial. Quand il était assez rapide, il manquait de précision, et quand il avait la précision il n'avait pas la vitesse. Garde le bras en l'air, au-dessus de l'épaule. Ah, ce bras coincé sur le côté, il va falloir perdre cette habitude. La tenue le gênait, le masque, surtout. Les entraîneurs n'avaient pas l'air de s'en faire. Ils n'ignoraient pas qu'il n'avait jamais joué à ce poste, sauf longtemps auparavant, dans les minimes. Il avait le gabarit, ça c'était sûr. En tout cas, si vraiment ils le collaient à la réception, il se débrouillerait pour mettre le feu à la deuxième base. Jay s'est aperçu qu'il ne pensait qu'au base-ball alors qu'il venait juste de la quitter. C'était bon signe. *Je suis fou amoureux d'elle mais si j'ai le base-ball, ça ira, je pourrai supporter de vivre loin d'elle.* Il irait la voir à Londres, cet automne, ils en avaient parlé. Elle l'attendrait, c'était promis. Il avait peur pourtant qu'elle le trompe avec d'autres. Il avait connu suffisamment de filles pour deviner qu'Eliza n'était pas du genre à se morfondre, mais heureusement il lui plaisait, il le savait, et ce n'est pas tous les jours qu'on tombe sur un garçon qui a un avenir dans le base-ball. Au moins il avait ça. Qu'est-ce qu'il préférait au monde, le base-ball ou Eliza ? Question idiote. Non, pas tant que ça. Malgré toutes les différences qu'il y avait entre les deux il pouvait les mettre sur le même plan. Tout était là. Il le comprenait. Eliza, il l'avait dans la peau autant que le base-ball. Il avait besoin des deux. Avant, il n'avait que le base-ball et maintenant, en plus, il avait Eliza. Elle pourrait venir le voir jouer, pourquoi pas ? Il allait y rentrer, dans cette équipe, nom de Dieu, et il lui enverrait le programme des rencontres avec peut-être des articles de presse. *Un jeune talent prometteur : Jay Rainey donne huit points sur treize à son équipe.* Les Anglais, quels cons avec leur cricket ! Elle allait venir ici voir un peu ce que c'était, le base-ball américain. Il l'imaginait dans les tribunes. « C'est quoi une chandelle ? Pourquoi on appelle ça une chandelle ? » Cet accent musical, si beau. Toutes les questions qu'elle poserait. Il était impatient de goûter à la vie de sportif, aux déplacements en autobus, aux chambres de motel. C'était crevant, d'accord, mais superexcitant aussi. Il allait jouer contre et avec les meilleurs joueurs du monde. Sur les meilleurs terrains, en étant formé par les meilleurs entraîneurs. Certains des terrains de l'université n'étaient pas si mauvais, c'est vrai, mais les espoirs des Yankees ont leur fan-club et tout le bazar. C'était chouette, chouette, chouette. Il allait partir loin, loin de la ferme et de ses parents. Son père était une brute, un salaud, sa mère avait fini par haïr ce connard et Jay pouvait leur échapper à tous deux en jouant au base-ball. C'était grand, c'était magique. *Mieux il jouerait, plus il s'éloignerait d'eux.* Il n'a pas ralenti le rythme de sa course pour traverser le champ. Des filles, il allait en rencontrer. Plein. Il ne se sentait pas encore obligé de rester fidèle à Eliza. Il l'aimait, oui, mais il y aurait quand même d'autres filles. C'était obligé. C'était trop bien. Deux fois ils s'étaient aimés, cette nuit, et la seconde fois plus longtemps. Il n'avait plus peur de jouir trop vite. Il avait appris à se

retenir. La première fois elle était toute mouillée, la seconde un peu poisseuse et elle s'était remise à mouiller pendant qu'il la prenait. Il a glissé la main dans son short, s'est touché le sexe, a reniflé ses doigts. Cette odeur. Une fois qu'on avait appris à l'aimer, on l'adorait. Il se sentait bien. Il courait sans peiner, escorté par son ombre synchrone – le bras, la jambe, le bras, la jambe, à travers les rangées de patates. Le point de côté avait disparu. Il était trop souvent sujet à des contractures, dans les mollets, mais cette nuit-là tout se passait bien, les muscles échauffés ne se crispaient pas.

Juste au moment où il faisait ce constat, il a perçu cette odeur, des relents métalliques qui lui picotaient le nez et lui embuaient les yeux. Aveuglé, il s'est aperçu qu'il pleurait à chaudes larmes, il a ralenti l'allure pour les essuyer. Il respirait avec difficulté, au lieu de courir il marchait et soudain il a dû s'arrêter, cassé en deux. Son cœur battait à tout rompre, sous les côtes. Ses yeux le brûlaient. Tête basse, il a reconnu l'odeur caractéristique de l'herbicide. On avait oublié d'arrêter le pulvérisateur de paraquat. Jay s'est mis à ramper à quatre pattes. *De quel côté vient le vent ?* s'est-il demandé. D'habitude, il soufflait du sud-ouest, mais il lui arrivait de tourner. *Est-ce que j'avance dans sa direction, est-ce que je m'en éloigne ?* Impossible d'ouvrir les yeux, et il toussait comme un perdu. Ses poumons meurtris lui comprimaient la poitrine. L'instant d'avant il avait l'impression de respirer tout le grand ciel nocturne, et voilà qu'il était suspendu à la vie par un souffle. Il avait la tête lourde, ses idées se brouillaient. *Je vais courir le plus vite possible droit devant moi, c'est ma seule chance.* Il s'obligea à se redresser et les yeux fermés, la bouche fermée, il repartit en courant dans la nuit avec ce feu qui lui brûlait la poitrine. Il écrasait les jeunes plants de pommes de terre, trébuchait entre les sillons. Il a couru comme ça quinze secondes, trente au maximum. Personne ne peut courir plus avec du paraquat plein les poumons. Jay s'est écroulé sur le sol. Il a vomi, il saignait du nez, il avait la bave aux lèvres et si seulement Dieu existait, s'il y avait, veillant sur nous, un être ou un pouvoir suprême et bienfaisant, le vent aurait dû basculer.

Cela ne s'est pas passé ainsi.

Au matin, lorsqu'un des ouvriers agricoles l'a trouvé – un Noir prénommé Herschel – Jay était étendu par terre, quasi mort. Le vent avait fini par tourner, mais trop tard. Un jeune de dix-neuf ans, un gosse plein de promesses couché sans connaissance au bord d'un champ de patates. Ses ongles étaient devenus noirs.

Une histoire pareille, ça ne s'oublie pas de sitôt. D'une certaine façon elle me hante depuis que Jay me l'a racontée.

« Quand je me suis réveillé à l'hôpital, trois jours plus tard, à peu près, ils m'avaient mis sous respirateur... » Couché sur le dos, il jouait avec le cadran du concentrateur d'oxygène. À présent il respirait par le nez, sans problèmes. Le compteur affichait quatre-vingt-seize pour cent. « J'ai demandé à voir ma mère. On m'a dit qu'elle était partie. Elle avait fichu le camp en voiture, elle ne savait sans doute même pas que j'étais à l'hôpital. Plus tôt dans la soirée, il

y avait eu une scène terrible entre mon père et elle. Je pense qu'elle s'est mise en colère parce qu'il ne voulait pas me prêter le camion. Il a dû la frapper. Il en était capable, franchement. Elle avait cette petite caisse minable, une Toyota, elle s'est barrée. Elle n'a même pas fait sa valise. Elle est partie, comme ça. Plus tard mon père a reconnu l'avoir frappée.

— Où est-elle allée ?

— Je n'en sais rien. J'ai toujours imaginé qu'elle était retournée chez son père, un Texan qui travaillait dans le pétrole.

— Elle ne vous a plus jamais fait signe ? »

Au lieu de répondre, Jay s'est autorisé un geste vraiment étrange. Prenant appui sur un coude, il a ouvert le tiroir de la table et en a sorti un objet qui ressemblait à un cigare. Un cigare, oui. Il a mordu l'extrémité effilée.

« Vous allez le fumer ?

— J'aimerais.

— Vous aimeriez ?

— J'adore fumer le cigare. J'en allume un par mois, et encore. Une bouffée et je l'écrase. »

Je me suis rappelé la nuit de notre rencontre. « C'est celui qu'Allison vous a donné, au Havana Room ?

— Celui-là même, vieux. Je le gardais en réserve pour une occasion spéciale.

— Et c'est maintenant ou jamais ?

— Je vais vous dire quelque chose que je n'ai jamais dite à personne. Vous voulez bien ouvrir les fenêtres ? »

Il y en avait deux, l'une qui donnait sur la rue, l'autre sur l'escalier. J'ai relevé les guillotines, laissant pénétrer dans la pièce des bouffées d'air glacial. Jay, pendant ce temps, s'était levé pour aller à la cuisine d'où il revint avec un verre d'eau.

« Ouvrez la porte, aussi. »

Je me suis exécuté. Les lèvres serrées autour de l'inhalateur, il s'est administré plusieurs doses de produit. Quand il a retiré l'appareil, un nuage de gouttelettes minuscules flottait comme une buée légère autour de sa bouche.

« Bien », a-t-il dit avant de rapprocher le verre et d'allumer son havane en tirant dessus. Le bout rougeoyait. Jay m'a regardé, il m'a adressé un petit signe et il a inhalé à fond, en gardant la fumée dans sa bouche jusqu'à ce que ses pupilles se dilatent, après quoi, la tête renversée en arrière, il a lentement soufflé la fumée vers le plafond. Le courant d'air créé entre les fenêtres et la porte l'a dissipée si vite que je l'ai à peine sentie.

« Que c'est bon ! »

Le cigare qu'il venait de lâcher dans l'eau a grésillé et s'est tout de suite éteint. Paupières closes, Jay semblait rêver à l'odeur du tabac. Soudain, son visage s'est empourpré, il a eu une violente quinte de toux et il a attrapé l'inhalateur au jugé pour s'octroyer une nouvelle dose.

« Bon, du calme... Du calme, ça va passer. Quelle connerie ! Je suis

complètement suicidaire ! » Il toussait encore mais ne pouvait s'empêcher de rire. « Une demi-bouffée et je suis... (à nouveau cette toux irrépessible)... sur le flanc ! » Il aspirait l'oxygène à grandes goulées. « C'est idiot, mais j'aime ça. Les bronchioles réagissent si rapidement. Voilà, c'est fini. Mon péché mignon, Bill. Une fois par mois, bon Dieu ! Une bouffée, et encore ! » Il a remis le briquet dans le tiroir et, après une nouvelle quinte, a expectoré un vilain crachat marron dans la corbeille à papier.

Je me suis levé pour refermer la porte et les fenêtres.

« Donc, vous étiez en train de me dire...

— Oui. Ma mère est partie cette nuit-là et je ne l'ai plus jamais revue. » Il s'est interrompu, le regard vide, comme hypnotisé par l'énormité de cet aveu tellement étrange qu'il en était à peine plausible. « J'ai interrogé mon père un million de fois, à ce sujet, mais il n'était plus le même, il était foutu. Quelquefois il me répondait qu'elle devait avoir un amant, d'autres fois qu'il n'en savait rien et qu'il s'en fichait, qu'elle était peut-être rentrée au Texas, chez son père. Il disait qu'il avait appelé les renseignements, là-bas, à Houston. Un beau jour il est parti en voyage et j'ai pensé qu'il allait à sa recherche. J'ai tout imaginé – qu'il savait mais ne voulait rien me dire, qu'il l'avait peut-être effectivement vue avec un autre. Je ne pouvais avoir aucune certitude. Sa santé déclinait. Sur son lit de mort, il m'a fait promettre de dire de sa part à ma mère qu'il était désolé, qu'il l'avait toujours aimée, qu'il... oh, il était dans un état ! Il sanglotait, il était foutu. C'est moche, vous savez, de voir son père comme ça. Sa vie ne valait rien. C'était un ivrogne, un raté, il ne s'est jamais fait à l'idée qu'il avait tout perdu. Il avait une femme ravissante et un fils qui avait des chances de devenir un joueur de base-ball professionnel – ce n'était pas fait, d'accord, mais les chances existaient – et du jour au lendemain il se retrouvait sans sa femme et avec sur les bras un fils qui n'était même pas capable de souffler une bougie. »

Nous sommes restés un moment silencieux. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu dire. On peut parfaitement haïr son père et avoir de la peine quand on pense à lui, je crois, et c'est sans doute ce que Jay ressentait, mais je n'ai pas pu me résoudre à formuler cette idée. Je regardais bêtement l'aiguille osciller sur le cadran de compression du caisson à oxygène, tandis que dehors, derrière les petites fenêtres de la pièce, Brooklyn plongeait au cœur de la nuit.

Jay laissait les souvenirs affluer, et petit à petit il s'est remis à parler, les yeux au plafond, et sa voix qui emplissait la chambre n'avait pas le ton de la confession – car pour se confesser, non seulement faut-il avoir des péchés à avouer, mais aussi quelqu'un qui vous écoute dans l'intention de porter un jugement moral. Non, son timbre était plus monocorde encore, comme s'il témoignait publiquement à propos d'une affaire aussi longue qu'embrouillée dont il connaissait les détails sur le bout des doigts tout en sachant qu'ils ne présentaient qu'un intérêt très relatif pour autrui. Dévider à voix haute toutes ces vérités éprouvantes n'apporte en réalité qu'un mince soulagement, mais tous tant que nous sommes nous avons été des singes qui conversaient dans

les arbres, autrefois, avec le besoin éperdu d'entendre et d'être compris, de trouver un langage à même d'exprimer pensées et sentiments profonds, et à cet égard Jay était comme tout le monde.

Deux mois après l'accident, m'a-t-il confié, il s'était suffisamment rétabli pour partir en Angleterre. Son brillant avenir de joueur de base-ball était réduit à néant. Les Yankees s'étant étonnés qu'il ne se présente pas à la date prévue, l'entraîneur de Jay à l'université les avait informés de l'accident. Ils lui avaient envoyé un petit mot gentil pour lui souhaiter un prompt rétablissement. Lui, pendant ce temps, crachait chaque jour des pleins seaux de flegme et apprenait à se servir correctement d'un nébuliseur. Il arrivait à manier mollement la batte et à envoyer la balle à une vitesse à peu près acceptable, mais c'était tout. Le choc, énorme, le laissait assommé. Autant que l'autre coup de massue – l'absence de sa mère, qui se prolongeait. Retrouver Eliza Carmody représentait désormais la seule compensation possible. Il lui avait écrit, il avait reçu une lettre en réponse. Dans la sienne il n'évoquait pas ce qui lui était arrivé. Il avait vainement tenté de la joindre au téléphone. À l'automne, il avait donc acheté son billet avec ce qui lui restait de l'argent versé à titre d'avance par les Yankees, et il avait débarqué à la gare de Paddington, mince comme un fil, les cheveux longs, fauché comme les blés, prêt à vivre n'importe où à Londres. Il changeait de quartier au gré de ses rencontres, pas toutes recommandables, le ramassis sans surprise de mannequins sans travail, de romanciers en herbe, de cossards fumeurs de joints, de philosophes à la manque, de musiciens devenus charpentiers. Son incapacité à comprendre les stratifications sociales anglaises signifiait au moins qu'il n'était pas affligé de certaines inhibitions. De toute façon, cela n'est pas très grave quand on est un Américain exilé à Londres. Cette incompréhension plaît aux Anglais, ils la trouvent même rafraîchissante. Lui, c'étaient les Londoniennes qui lui plaisaient, et il regrettait de n'avoir pas plus d'argent pour les épater. Il avait fini par dénicher Eliza. Une grande maison à Chelsea, Tite Street. Du lierre, des volets noirs. Les parents n'étant jamais là, Jay et Eliza étaient seuls. Son père, le banquier, s'employait à réunir les fonds pour creuser le tunnel sous la Manche. Un petit homme replet aux doigts boudinés qui visiblement ne comprenait pas grand-chose aux jeunes filles de vingt ans. Jay l'avait aperçu une fois, au bout de l'allée, et il avait tout de suite pensé qu'il fallait s'en méfier.

Eliza n'avait pas l'air ravie de le voir. Elle n'avait pas l'air très en forme, au vrai. Fatiguée, ou découragée. Elle jouait au tennis avec une amie, sur le court en terre battue derrière la maison. Lui regardait. Ce jour-là elle ne se sentait pas bien et, au beau milieu d'un point, elle s'est précipitée pour aller vomir derrière les buissons, comme si c'était normal. Jay aimait Eliza, et quand elle lui a déclaré qu'elle était enceinte il l'a dévisagée avec effarement et une petite pointe de fierté. Tu es sûre ? a-t-il demandé bêtement. Évidemment, oui. Évidemment que j'en suis sûre. Et il est de moi ? C'est mon bébé ? Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Non mais, tu me prends pour qui ?

Ils ont réussi à garder le secret plusieurs semaines, mais la mère, qui avait elle-même été une beauté, a commencé à poser des questions, tellement bien qu'Eliza lui a tout avoué, en présence de Jay. Les parents ne décoléraient pas. Ils avaient des projets, pour leur fille, de grands projets dont ne faisait pas partie le bel Américain fauché qui ne pouvait pas se promener dix minutes dans un parc sans s'arrêter pour reprendre son souffle, cassé en deux, les mains en appui sur un banc.

Suivit une scène mémorable, où Eliza reprocha à ses parents leur désaveu tout en refusant de s'engager avec Jay. Après tout, cette fille, qui avait toujours été riche, n'avait aucune intention d'épouser un type sans ressources. C'est hors de question, la discussion est close, les illusions romanesques n'ont pas leur place sous ce toit, monsieur Raintree, excusez-moi si j'écorche votre nom. Pour finir, la mère d'Eliza avait fondu en larmes et disparu dans l'escalier, laissant Jay en compagnie du père, qui le foudroyait du regard en se démanchant le cou. Sentant ce que sa présence avait d'inoportun, Jay était sorti à son tour en déclarant qu'il repasserait chercher Eliza le lendemain. Revenu tôt dans la matinée, il avait appuyé sur la sonnette de la grande porte vert foncé pour s'entendre dire qu'elle n'était plus là. La bouche barrée par un pli résolu, la mère l'avait accueilli sur le seuil. Elle était navrée, elle refusait d'en discuter. Jay avait passé les deux jours suivants à les appeler tous les quarts d'heure, mais le téléphone sonnait dans le vide jusqu'à ce qu'une voix masculine lui annonce sur un ton irrité que s'il continuait à les importuner ils le feraient arrêter et rapatrier. Ils avaient son adresse, ils avaient les moyens de lui rendre la vie difficile, au besoin ils n'hésiteraient pas à lui donner une leçon, histoire de lui remettre les idées en place et de lui rappeler d'où il sortait – il y avait des gardiens chargés de la sécurité, à la banque de M. Carmody. Muni d'un petit sac à dos qui contenait de quoi subsister pendant deux ou trois jours, Jay s'était résolu à camper sur le trottoir devant la maison, ne quittant son poste que pour utiliser les toilettes du pub du quartier. La femme de chambre avait fini par le prendre en pitié et elle était venue l'avertir que la famille était à l'étranger – où exactement, elle l'ignorait. Il fallait qu'il se fasse une raison.

Il avait regagné son appartement, repris sa vie de fauché en exil à Londres. Pendant quelques mois, il avait été serveur dans un bar, parfois il allait à la mer en train, il explorait la campagne, il revenait. Au cours de cette année-là, plusieurs fois par semaine il se rendit à la grande maison aux volets noirs pour guetter des signes d'activité. Les pelouses étaient tondues, les haies taillées, les feuilles mortes ratissées sur les graviers de l'allée. D'Eliza, pas la moindre trace. Inconsolable, Jay vivait au jour le jour et sortait avec d'autres filles – anglaises, irlandaises ou françaises –, une nouvelle toutes les trois semaines ou tous les deux mois, cela dépendait de tas de choses et en particulier de l'état de ses poumons qui variait selon qu'il y avait du pollen dans l'air, qu'il faisait froid ou humide, une quantité de facteurs vis-à-vis desquels ses bronchioles réagissaient de manière imprévisible. Il ne suivait pas de

traitement régulier, à l'époque – ce n'était pas sérieux, il en avait conscience, mais il était résistant et une fois qu'on a commencé on devient dépendant. Au début, les filles étaient compréhensives, à la longue elles trouvaient ça pénible. Au lit, ses performances étaient encore passables, mais il y avait des jours où il était incapable de se lever. Il s'arrangeait pour se procurer des inhalateurs volés, qui le remettaient provisoirement d'aplomb. Les filles se succédaient. Quinze ans après, il ne se souvenait ni de leurs visages ni de leurs noms. « Eliza me manquait toujours, m'a-t-il dit, les yeux fixés au plafond. Une histoire inachevée. »

Il continuait à surveiller la maison, s'y rendant plusieurs fois par semaine à vélo, car il s'était mis au vélo pour essayer de maintenir sa capacité pulmonaire. Eliza était partie depuis presque un an quand un jour un taxi s'est garé dans l'allée. Jay, qui était planté sur le trottoir d'en face, a vu la mère en sortir, chargée de sacs de chez Harrods et autres boutiques de luxe. Le lendemain, il a appelé le père à son bureau londonien en se faisant passer pour un certain M. Williams, de la Citibank de New York, et en inventant un numéro avec l'indicatif de la ville. On le rappellerait d'ici deux jours, lui déclara son interlocuteur. M. Carmody devait bientôt rentrer à Londres. Bref, tout laissait penser que la famille était enfin de retour. Le jour suivant, Jay est donc repassé devant la maison, et cette fois il a aperçu un jeune inconnu aux cheveux blonds ébouriffés qui se promenait dans la cour comme s'il était chez lui. Puis l'inconnu a monté les marches du perron, dit quelques mots à la personne qui se trouvait dedans et il est ressorti avec un bébé dans les bras.

Vision ô combien éprouvante.

Sans plus réfléchir, Jay s'est élancé à travers la pelouse avant de s'arrêter net, refusant de croire ce qu'il savait être vrai. L'homme blond a ramené le bébé à l'intérieur, tandis que Jay attendait qu'Eliza apparaisse sur le seuil et le voie approcher.

« Non ! s'est-elle écriée. Non, arrête ! »

Elle a couru jusqu'à la haie qui bordait la cour et là, tournant la tête pour jeter des regards anxieux par-dessus son épaule, elle a accepté de le retrouver le surlendemain à Green Park, sur un des bancs face au palais de Buckingham. Jay, qui comptait les heures, est arrivé en avance. Il a vu Eliza apparaître au bout du chemin, plus maîtresse d'elle-même. Le bébé, une petite fille, dormait dans son landau. Ils se sont dit ce qu'ils avaient à se dire, sans se toucher, ou si peu – juste du bout des doigts, et à contrecœur en ce qui la concernait. L'affaire était on ne peut plus simple : Eliza avait épousé un de ses anciens petits amis, David Cowles, âgé de quelques années de plus que Jay et nettement plus avancé dans sa carrière puisqu'il disposait d'un solide capital familial et avait brillamment réussi ses études de commerce. Ils avaient passé la majeure partie de l'année dans le sud de la France. Eliza était désolée, c'est tout ce qu'elle pouvait dire. Jay, pour sa part, décryptait un autre message dans le ton de sa voix : la jeune femme appartenait désormais à un autre et tant pis pour ce qui s'était brièvement passé entre eux – c'était de l'histoire

ancienne, effacée, oblitérée par quatre cents jours vécus auprès d'un autre homme – avec ses yeux et ses mains, sa voix, sa bite, sa famille, ses chaussures, ses bouquins, sa brosse à dents. Ce type sait-il que le bébé... enfin, Sally... n'est pas de lui ? a demandé Jay. Non, non – Eliza secouait la tête. Il serait trop blessé, jamais il ne le saura. Et pourtant, la question des rapports sexuels, une question de logistique... je ne comprends pas, a dit Jay. Comment peut-il penser qu'il est le père puisque... On s'est vus une ou deux fois l'été dernier, l'a coupé Eliza. Il était venu me rendre visite aux États-Unis. Vous avez couché ensemble ? Oui. Et c'était après moi ? Non, a-t-elle répondu sans hésiter. Juste avant, mais le bébé est de toi. Jay était perdu. Pourquoi ? Parce que j'ai eu mes règles tout de suite après. On a couché ensemble, David et moi, j'ai eu mes règles, il est reparti pour Londres et puis on s'est rencontrés, toi et moi, on a fait l'amour et voilà. Je n'ai pas été assez prudente. Tout ça en l'espace d'une semaine, dix jours au plus. Tu en es sûre ? Oui, Jay. Mais quand tu es revenue ici ? Tu n'as pas recouché avec lui quand tu es revenue ? Si, a-t-elle concédé, mais plus tard. J'étais déjà enceinte. Ah, bon ? Oui. C'est pour ça que j'ai couché avec lui dès que l'occasion s'en est présentée. Parce que tu savais... ? Comment le savais-tu ? C'est des choses qu'on sent. On le sent dans les seins, partout. Le compte à rebours collait à peu près, il a simplement pensé que le bébé arrivait un peu en avance. Eliza, s'il te plaît, ne me mens pas. Dis-moi de qui est Sally.

De toi, a répondu Eliza. Je te le jure.

Jay a regardé la petite fille. Je voudrais la prendre dans mes bras, a-t-il dit. Jamais je n'ai tenu un bébé. Elle s'est penchée pour soulever le bébé endormi hors de son landau, elle l'a déposé contre l'épaule de Jay. Un corps si léger, si menu. Sally. Elle porte le prénom de ma grand-mère, a précisé Eliza. Sally. Les yeux, le nez minuscules, d'une perfection insoutenable. Il avait contribué à fabriquer cette enfant. La chaleur du petit être passait dans le sien. Il a calé Sally au creux de son coude et, se laissant aller à une sensation de bien-être, les yeux éperdus d'amour, s'est mis à caresser les cheveux frisés de la pointe du menton. Eliza pleurait. Au bout de quelques minutes, le bébé s'est réveillé, la bouche s'est froncée instinctivement pour réclamer à téter et Jay a rendu leur fille à Eliza. Assise à côté de lui sur le banc, elle s'est préparée à la nourrir. À la vue du sein d'Eliza, rond et plein, énorme, tout son désir pour elle a resurgi. Ce téton maternel humide, orgueilleusement dressé, avait quelque chose de plus érotique que la vie ordinaire qui s'écoule en pure perte. C'est ma fille, vraiment ? Oh, oui, et je peux te le prouver. Sally a tes petites cornes. Tu parles de ce renflement, sur mon oreille ? Eliza a levé la main pour lui tâter l'oreille, retrouvant la bosse située sur le bord interne du cartilage, bien cachée à l'intérieur d'un pli. Elle était plus marquée sur l'oreille gauche que sur la droite. À son tour, Jay a palpé l'oreille gauche de Sally et, malgré la douceur impossible de ce bout de chair, il a nettement reconnu la minuscule protubérance. « Une corne, comme toi, a observé Eliza en souriant. Est-ce que je pouvais t'apporter une preuve plus concluante ?

— Mon oreille gauche, a dit Jay en se redressant sur son lit. Tenez, c'est là.

— Vous voulez que je vous touche l'oreille ?

— Allez-y. »

Déconcerté, je me suis penché vers lui pour pincer doucement le haut du pavillon. La veine dessinée sur sa tempe était comme une flèche pointée vers l'œil.

« Vous sentez ? Il y a une protubérance.

— Non, je ne sens rien.

— Plus haut, a-t-il indiqué en guidant mes doigts avec les siens. Ici. »

J'ai découvert au toucher ce qu'il me décrivait, une petite arête triangulaire, la plus courte des cornes qu'on puisse imaginer.

« Vous avez revu le bébé ?

— Non.

— Non ? »

Par besoin de se torturer ou pour ne pas oublier, l'un et l'autre peut-être, il s'était obligé à passer à vélo devant la maison une fois par mois environ. Un après-midi d'avril où il accomplissait ce pèlerinage, il avait remarqué à son grand étonnement que toutes les boiseries extérieures avaient été repeintes en bleu, un bleu azur éclatant. Les volets, les corniches, les portes-fenêtres. Ça alors, avait-il songé, pourquoi ont-ils tout saccagé ? Ce choix de couleur n'aurait rien eu d'étonnant, venant de Turcs ou d'Arabes fraîchement débarqués en Angleterre, de gens qui ne saisissent pas... Alors il avait deviné. Les Carmody avaient fichu le camp, cette fois pour de bon. Ils avaient vendu la maison, ils avaient déménagé, il leur était arrivé quelque chose. Jay avait fait demi-tour pour repartir dans l'autre sens, lentement. Eh merde, s'était-il dit en mettant pied à terre. Je veux savoir ce qui s'est passé. Poussant son vélo, il s'était arrêté chez les voisins. Agenouillée dans un massif de rosiers, une femme blonde d'une trentaine d'années enfouissait des cendres de cheminée dans le sol.

« Madame, s'il vous plaît. »

La femme avait levé la tête, la main en visière sur les yeux. « Oui ?

— Je suis un vieil ami des Carmody. Ils ont déménagé ?

— Oui. Tout le monde les regrette, dans le quartier.

— Mais... pourquoi ? C'est si soudain... »

La femme s'était levée, émue peut-être par le malheur qui perçait dans sa voix.

« Ils ne pouvaient pas rester, avait-elle expliqué en secouant sa pelle pour en décoller la terre. Des raisons professionnelles, j'imagine. »

Jay avait marmonné des remerciements, mais au lieu de s'en aller il restait là à fixer la poussière de pollen tombée sur la chaussée. Enfin il s'était décidé à poser la question qui lui brûlait les lèvres : « Et la petite fille, alors ? Le jeune couple ?

— Les Cowles ? Ils se sont installés à Tokyo, je crois. Une succursale

quelconque, je n'ai pas très bien suivi l'histoire. J'ai cru comprendre que c'était une excellente opportunité pour M. Cowles. »

C'est ainsi qu'Eliza Carmody Cowles et sa fille, Sally Cowles, étaient sorties de la vie de Jay Rainey.

« J'ai bien essayé de les retrouver, de téléphoner, mais ça n'a servi à rien. C'était trop loin.

— Vous n'avez pas eu envie d'aller les rejoindre ? »

Il a rajusté le masque à oxygène sur son visage et esquissé un signe de dénégation. « Un trop long voyage ? ai-je interprété. Trop cher, trop difficile ? »

Jay a enlevé son masque. « J'étais un gamin, vous savez. Je ne connaissais rien à rien. Je ne voyais même pas ce que ça impliquait pour moi. »

Après avoir décidé qu'il ne rentrerait pas aux États-Unis, il avait trouvé un boulot plus intéressant – pas dans un bar, la fumée l'incommodait trop ; il donnait des cours de conversation américaine à des princes saoudiens en séjour à Londres. Un travail un peu curieux, mais ça lui était égal. Tout ce qu'on lui demandait, c'était de parler. « Ces gens avaient reçu une éducation parfaite, évidemment. Bien meilleure que la mienne. Ils sortaient d'Oxford, pour la plupart, sauf quelques-uns qui avaient fait leurs études aux États-Unis, mais ils voulaient maîtriser l'américain parlé, en saisir toutes les nuances. » Une de ses élèves s'étant étonnée de l'entendre tousser, il lui avait raconté l'accident sans entrer dans les détails et elle l'avait aussitôt envoyé voir son père, un médecin. Les stéroïdes prescrits par ce dernier avaient changé la vie de Jay. Il toussait moins, grâce à ces médicaments qui agissaient comme des anti-inflammatoires sur ses poumons malades. Moins sujet aux infections chroniques, il avait pu reprendre du poids. Trois mois plus tard, il avait grossi de quinze kilos, il avait meilleure mine. Un peu plus vieux, un peu plus sage, ses forces retrouvées, sa vitalité naturelle en partie restaurée, les poches mieux garnies, Jay était parti à la découverte de Londres.

« Ou je me trompe, ou il y a eu des femmes dans ce chapitre-là de votre vie, ai-je fait remarquer.

— En effet.

— Vous étiez en meilleure forme physique, désabusé pour ne pas dire nihiliste, bref, dans des dispositions idéales pour jouir enfin de la vie.

— C'est à peu près ça. D'ailleurs c'est à ce moment-là que j'ai appris à apprécier les bons cigares. Dans les pubs. Chez les jeunes Anglais, les traders, les banquiers, la mode n'était plus à la pipe, mais au cigare. »

Deux ans s'écoulèrent de la sorte, au cours desquels il rencontra quantité de jeunes femmes entreprenantes et dynamiques, quelques Américaines, beaucoup d'Européennes, et se donna ce qu'on appelle du bon temps. Il avait deux ou trois maîtresses en même temps, des femmes quelquefois sensiblement plus âgées que lui qui s'ennuyaient avec leur mari. À l'époque, Londres était une ville où l'argent coulait à flots, et dans ce climat d'euphorie les amourettes de Jay se terminaient généralement en douceur. « Tout ça était

assez dingue, a-t-il reconnu. Moi-même j'étais assez dingue. Il m'arrivait de coucher avec trois ou quatre femmes dans la même semaine.

— Vous avez eu de la chance qu'aucune ne tombe enceinte.

— Je faisais extrêmement attention. Il y a des vieux trucs efficaces.

— En plus du préservatif ?

— Il suffit de se retenir.

— Le retrait ?

— Non, vous vous reprenez, c'est tout. On apprend à ne pas éjaculer.

— Vous savez que vous êtes un drôle de zèbre ?

— On peut faire l'amour à des tas de femmes, à condition de toujours se retenir. Presque toujours, en tout cas.

— Ce n'est pas très... sympathique, je trouve. Disons que j'y vois un moyen de garder le contrôle sur les femmes. Une façon aussi de ne pas risquer d'être privé d'un autre enfant.

— Merci, docteur.

— Merde, Jay. Ça crève les yeux.

— Je sais. Plus exactement, *maintenant* je le sais.

— Racontez-moi la suite. J'ai envie de savoir comment vous avez retrouvé Sally. »

Donc, a-t-il repris, Londres se grisait de sa richesse. « Là-bas aussi l'économie décollait, comme à New York, et je suis entré dans une agence immobilière qui ciblait une clientèle d'Américains venus travailler à Londres. Il s'agissait de leur proposer des bureaux et des logements. Ce n'était pas bien sorcier. Il suffisait de porter un costume.

— Vous avez dû rencontrer beaucoup de monde. Ce fut sûrement très instructif.

— Très. Ça a duré cinq ans. Je supervisais des travaux de rénovation, je suivais des cours d'architecture, j'apprenais le jargon. Dans cette branche, il n'y a que des frimeurs. Je m'occupais de l'aspect placement immobilier, à une échelle modeste. Uniquement des petits projets, rien de spectaculaire, rien qui puisse révéler mes énormes lacunes. Le plus souvent, j'engageais un maçon ou un charpentier alcoolisé pour surveiller le chantier à ma place. J'ai gagné de l'argent, assez pour en mettre un peu de côté.

— Vous étiez resté en contact avec votre père, à la ferme ?

— Non. Ou de très loin.

— Votre mère n'avait pas donné de ses nouvelles ?

— Mon père était à peu près sûr qu'elle était allée au Texas voir son père, mon grand-père maternel. Elle avait toujours voulu le connaître. D'une certaine façon, j'avais le choix entre partir à sa recherche à Dallas, Houston ou ailleurs, et rester à Londres. J'y ai pensé plus d'une fois.

— Vous attendiez le retour d'Eliza, j'imagine ? »

Oui, a-t-il acquiescé, au moins inconsciemment.

Grâce à ses relations, il avait retrouvé la trace de David Cowles, il avait même rencontré certains de ses associés à des réunions ou à des cocktails. Et

un beau jour, il a appris que Cowles rentrait à Londres. « J'ai su où était son bureau et je l'ai suivi jusque chez lui, avec des lunettes de soleil, un chapeau. Un jeu d'enfant. Il ne m'avait jamais vu, nous n'avions jamais été en rapport et je suis sûr qu'Eliza ne lui avait rien dit. Il ne se doutait de rien. Il venait d'acheter une très jolie maison en banlieue. Pelouse paysagée, toits à la Mansard, fenêtres à double battant. Il avait gagné beaucoup d'argent, à Tokyo. Je l'ai espionné. J'ai vu Sally. Six ans, presque sept. Une Eliza miniature. Son portrait craché – les cheveux, les yeux, les jambes. Aujourd'hui, bien sûr, elle ressemble à s'y méprendre à Eliza quand elle avait vingt ans. C'est extrêmement troublant. Mais à l'époque, déjà, c'était atroce, pour moi, de la voir. Chaque fois j'étais anéanti, Bill. Sally était ma fille. *Ma* fille. Et puis...

— Oui ? ai-je fait pour l'encourager à poursuivre.

— Elle est morte.

— Eliza ?

— En voiture, avec un homme.

— Un accident ?

— Il conduisait beaucoup trop vite. La voiture, une Jaguar, s'est renversée sur le toit. »

Arrachée à la vie. J'attendais, incapable de le questionner davantage.

« Le type a survécu, en plus. Le salopard, même s'il est resté très amoché.

— Qui était-ce ?

— Ils se connaissaient. Ils venaient de quitter Londres, ils filaient à une allure folle sur une route de campagne en fin d'après-midi. C'est tout ce que j'ai pu découvrir.

— Qui était ce type ?

— Il était dans la finance, lui aussi. J'ai vérifié. Il était au Japon en même temps qu'elle. Le même âge.

— Une liaison ? Ils auraient renoué à Londres ?

— Peut-être. C'est difficile à dire. Elle en était capable. Après tout, c'est bien comme ça qu'elle a eu Sally.

— Les gens ont leurs secrets.

— Oui. Tout le monde a ses secrets. J'aurais dû aller à l'enterrement, je n'ai pas pu m'y résoudre. J'aurais dû, pourtant. Aucune excuse, zéro ! J'étais dans un sale état. On l'a enterrée un samedi après-midi, pendant que j'avais une absence chez une de mes maîtresses. »

Jay s'est levé, comme pour chasser ce souvenir, et il est allé ouvrir le réfrigérateur. Il a pris trois cachets dans un flacon, les a avalés à sec. « C'a été le début de la fin, a-t-il marmonné entre ses dents.

— Que voulez-vous dire ? »

Il avait dû renoncer à vivre à Londres. Il fonctionnait au ralenti, il a perdu son travail, il est rentré à New York. L'envolée économique avait du plomb dans l'aile. Il avait juste assez d'argent devant lui pour louer l'appartement où nous nous trouvions, tous les deux, et il a trouvé un emploi dans une entreprise qui rénove les immeubles anciens des quartiers les plus chic de

Brooklyn. Jusqu'au matin où il s'est réveillé oppressé, avec une gêne au niveau de la poitrine qui le laissait essoufflé au moindre effort. « Votre capacité pulmonaire est très amoindrie, lui avait déclaré le médecin, et elle va continuer à diminuer. »

Il m'a expliqué ce qui se passait, avec l'oxygène. « J'essayais de m'en abstenir dans toute la mesure du possible. Une fois qu'on s'y met, même à petites doses, l'organisme y prend goût, il en redemande. La plupart du temps je vais bien. C'est quand je suis fatigué que ça devient dur. Vous l'avez constaté, la nuit où nous sommes allés à la ferme. J'étais vraiment au bout du rouleau, à la fin. »

Passé la trentaine, sa santé a commencé à décliner. Son état se dégradait de façon presque imperceptible. Il ne pouvait plus monter les escaliers comme avant. Parfois ses lèvres devenaient bleues et l'extrémité de ses doigts douloureuse. Plus que jamais il devait penser à respirer. La détérioration de sa capacité pulmonaire, un phénomène naturel que tout le monde subit avec l'âge, prenait chez lui des proportions qui le mettaient au bord de l'asphyxie. Tous nous naissons avec une capacité pulmonaire près de deux fois supérieure à nos besoins réels. C'est la raison pour laquelle il est possible de survivre avec un seul poumon, et cela explique aussi que les fumeurs souffrant d'emphysème meurent de mort lente. À partir du moment où la capacité pulmonaire totale atteint le seuil de trente à quarante pour cent, les problèmes se multiplient. Respirer devient pénible, les poumons ne parviennent pas à se débarrasser du mucus qu'ils fabriquent. Selon un pneumologue qu'il avait consulté, Jay avait la capacité pulmonaire d'un homme qui aurait fumé soixante à soixante-dix ans, ou, pour prendre une autre image, celle d'un homme qui n'aurait jamais fumé et serait parvenu à l'âge de cent vingt ans.

Son espérance de vie était limitée par l'amoindrissement graduel de sa fonction respiratoire ; s'il n'avait pas d'accident, il mourrait petit à petit d'asphyxie. Le déclin était plus ou moins rapide ; il y avait des phases d'accélération, des phases de ralentissement, mais la pente allait toujours dans le même sens. Tous les six mois, Jay devait passer un examen afin de mesurer à intervalles réguliers son VEF, qui ne cessait de diminuer. Sa maladie avait ceci de particulièrement cruel qu'il pouvait connaître des périodes de stabilité relativement prolongées pour s'apercevoir soudain qu'il avait encore perdu un pourcentage de sa capacité pulmonaire.

« Et malgré tous vos ennuis, vous avez découvert que David Cowles était venu s'installer à New York ?

— Oui.

— Comment ?

— J'ai appelé son bureau à Londres, par curiosité. Il avait changé de boîte. J'ai appelé là-bas. On m'a donné un autre numéro. J'ai embobiné les gens en douceur, raconté que j'aurais voulu son avis à propos d'un contrat. Le baratin habituel. Je le plaignais, ce type. Il avait perdu sa femme, vraisemblablement parce qu'elle couchait avec un autre. Pour être honnête, j'avais aussi une

certaine admiration pour lui. Il avait pris le dessus, il s'était remarié. Il avait assez de trésorerie pour redémarrer ici.

— Et une fois que vous avez su qu'il était à New York ?

— Je savais ce qu'il me restait à faire. »

Je le dévisageais.

« Retrouver Sally.

— Vous avez acheté cet immeuble.

— Oui.

— Pourquoi ? »

Son regard s'est durci. « Par curiosité », a-t-il répondu.

Cette réponse déconcertante m'a rappelé la sympathie feinte qu'il avait manifestée à Cowles, lorsque nous étions allés le voir à son bureau après l'achat de l'immeuble. Ces démonstrations m'apparaissaient à présent comme le comble de l'imposture, et il m'est également revenu à l'esprit que Jay avait proposé à Cowles de baisser son loyer.

« Vous avez mis le téléphone de Cowles sur écoute, c'est ça ? Dans la cave ?

— C'est ce que vous auriez fait ? Si vous étiez à ma place ? » J'en ai convenu. « Rien de plus simple. Il suffit de se raccorder sur la ligne. Le matériel est en vente libre sur les catalogues électroniques.

— Et alors ?

— Des conversations sans intérêt, pour la plupart, mais Sally appelle, quelquefois. Cowles et sa seconde femme se consultent sans arrêt sur l'emploi du temps des enfants, la baby-sitter, les fêtes d'anniversaire, l'école, les visites chez le médecin et j'en passe. C'est une bonne mère, entre parenthèses. Il a épousé une femme bien. »

Ces remarques qui me faisaient penser à ma vie d'avant, avec Judith et Timothy, redoublaient ma tristesse. Je nous trouvais pitoyables, tous les deux, coupés de l'essentiel, aspirant à retrouver ce que nous avions perdu. En même temps nous étions différents. Je le sentais, je le lisais dans les regards dévorants de Jay. Certaines facettes du personnage m'échappaient encore ; pas celles en rapport avec la vieille ferme et ce qui pouvait y être enterré, mais un élément plus fondamental qui focalisait presque toute son énergie et l'amenait à prendre des risques insensés – par exemple en filant Sally Cowles pour assister à ses matchs de basket et à ses récitals de piano.

« C'est donc pour cela que vous avez acheté l'immeuble ? Pour espionner des conversations au téléphone ? Je suis sûr qu'il y a autre chose. »

Il se taisait. Il ne voulait pas répondre. « Vous vous mettez dans votre tort, Jay.

— Je sais ce que je fais, a-t-il éludé. Je ne laisse rien au hasard. »

Essaye autre chose, me suis-je dit. Trouve un biais. « Et Allison ? C'est aussi pour ça que vous sortez avec elle ?

— Oh, mais vous êtes bon ! » s'est-il exclamé, soudain plus détendu mais avec aux lèvres un sourire qui, sans être à proprement parler méchant, était

empreint d'une froideur inquiétante. « Ça n'a pas été trop difficile, franchement. L'appartement deux étages au-dessus du sien était à vendre. Je suis passé à l'agence, j'ai dit qu'il m'intéressait, je l'ai visité. Seulement il était situé un peu trop haut, la vue n'était pas idéale. La deuxième fois que j'y suis allé, j'ai croisé le liftier qui portait le courrier. J'ai repéré le prénom. Allison. L'étage était parfait. J'avais son prénom, je connaissais l'étage. Elle est dans l'annuaire. A. Sparks. Il y avait des chances qu'elle soit célibataire. J'ai parié avec moi-même qu'elle avait moins de cinquante ans et j'ai gagné.

— Il fallait encore savoir à quoi elle ressemblait. »

Il s'est mis à rire, et c'était à mes dépens. « Le portier. Cent dollars de la main à la main.

— Ça a suffi à le soudoyer ?

— Je lui ai dit que j'étais flic. Que ce n'était pas elle que j'avais à l'œil, mais un de ses amis.

— Oui, j'ai comme l'impression qu'elle change assez souvent de partenaire, au fil des mois.

— Le portier m'a dit la même chose. À partir de là, le tour était pratiquement joué. J'ai surveillé Allison... Elle va souvent prendre son petit déjeuner dans le même café. La suite était facile. Un costume correct, un journal, et voilà.

— Vous vous voyez souvent, tous les deux ?

— L'après-midi, surtout. »

Il a haussé les épaules, mi-goguenard, mi-fataliste, et ce geste m'a permis de comprendre pourquoi Allison s'était tellement entichée de lui. L'indifférence qu'il lui manifestait avait en soi quelque chose de fascinant qui devait la renvoyer à une part primitive d'elle-même – la position d'une enfant par rapport à un père trop distant, peut-être. Je me suis demandé s'il lui arrivait de partager du poisson avec Jay, mais vu l'irrégularité des arrivages cela semblait peu probable.

« Où est-ce que vous en êtes, en ce moment, sur le plan physique ? ai-je risqué maladroitement.

— Vous voulez savoir à quelle vitesse je décline ?

— Ça, je crois que je le sais.

— Ah ?

— Votre VEF doit être aux alentours de trente-cinq pour cent. »

Il a souri. « Pas mal, pas mal, mais un peu approximatif.

— Je me trompe ?

— Je tourne autour de vingt-quatre pour cent. » Il a toussé, comme pour marquer le point.

« Vous devriez être sous une tente à oxygène.

— Sans doute, oui.

— Et alors ?

— J'ai des choses à faire, Bill », a-t-il répondu avant de reprendre son masque à oxygène pour inhaler le gaz lénifiant, paupières closes.

Alors seulement j'ai compris qu'il s'apprêtait à entrer en contact avec sa fille. Le désir de la voir, fût-ce de temps à autre, avait nourri en lui le désir de la connaître, d'abord, puis de parler avec elle. Je touchais enfin du doigt le principe organisateur de sa vie, le pôle autour duquel elle gravitait. Plus Jay connaissait Sally Cowles, plus il voulait la connaître. L'entendre bavarder au téléphone avec l'homme dont elle portait le nom était probablement pour lui une torture délicieuse. Il est dans la nature humaine de vouloir l'inaccessible, mais à force d'écouter Sally jacasser innocemment au téléphone, Jay avait dû estimer que, dans la mesure où il était allé aussi loin, il touchait au but. Se leurrerait-il vraiment ? Quelques heures plus tôt, dans l'auditorium de Steinway, il s'était attardé derrière elle, il lui avait frôlé l'épaule des doigts, perdu dans la contemplation de la chevelure brillante et bien peignée. Au fond, c'était une sorte de triomphe : la preuve qu'il n'était pas complètement coupé de ce qu'il avait été, la preuve aussi que sa jeunesse, sa force, sa propre innocence lui survivraient en partie. L'étonnante ressemblance de la Sally de quatorze ans avec l'Eliza de vingt ans constituait sans doute pour lui un autre tourment irrésistible, car les traits de sa fille lui renvoyaient un vivant reflet du passé et du futur. Sa mère n'était plus, mais elle, si, enfant parfaite, privée de ses parents naturels. Comment aurait-il résisté à cela ? Quel choix avait-il, sinon de s'approcher, de plus en plus près, et de regarder, encore et encore ? Nier cette vérité aussi flagrante qu'implacable revenait à accepter l'œuvre de la mort – la mort d'Eliza et celle, prochaine, de Jay. Qui est capable d'une chose pareille ? Qui peut choisir de passer sans le voir devant son enfant ? Combien de fois n'avais-je pas moi-même lutté contre l'envie de sauter dans le premier avion pour la côte Ouest et de louer une voiture pour me rendre à la nouvelle adresse de Judith, piler devant le garage, courir dans les couloirs jusqu'à la chambre de Timothy et le serrer dans mes bras ? Que je n'aie jamais sauté le pas témoignait simplement de ma faiblesse condamnable, et ce constat m'a permis de réaliser que Jay me donnait une leçon, à cet instant précis, sur la nécessité de tenir à ses enfants comme à la prune de ses yeux. Il faut oser être fou, oser croire déraisonnablement en la rédemption. Ce désir que j'étouffais, je l'ai senti palpiter en moi. Je voulais récupérer Timothy. J'avais autant besoin de lui que d'air pour respirer et je le récupérerais, coûte que coûte.

Aussi n'ai-je pas jugé durement cet homme qui ce soir-là me livrait son histoire. J'avais peur pour lui, mais j'admirais en même temps la véracité de sa quête. Ses manipulations et ses mensonges, le tortueux dédale de ses machinations, tous tendaient vers la seule porte de salut qu'il pouvait encore espérer voir s'ouvrir devant lui : la reconnaissance qui passe entre un père et son enfant.

« Vous avez une idée de ce qui peut arriver maintenant ? lui ai-je demandé.

— C'est simple, a-t-il répondu en se débarrassant de son masque et en soutenant mon regard. Je vais mourir, vieux. »

« Des patates ! criait Allison dans le téléphone. Des patates partout sur le trottoir, devant le steak house. » C'était le lendemain matin. Couché dans ma chambre d'hôtel, j'écoutais siffler la bande enregistrée à l'intérieur de ma tête, m'interrogeant à propos de Jay, quand le coup de fil d'Allison m'a arraché à mes réflexions. « Il y a un gros camion vert garé sur le trottoir. Un petit vieux est enfermé dedans. Il ne veut pas sortir. Il prétend connaître Jay. Il est ivre, pour ne pas dire plus, il répète sur tous les tons qu'il doit lui parler. Je lui ai pourtant expliqué que je ne savais pas où il était, Bill !

— Il manque une portière avant, à ce camion ?

— Je crois, oui. »

Il ne pouvait s'agir que de Poppy.

« Tu peux me passer ce type ?

— Il refuse de descendre. Je vais lui apporter le téléphone. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Dans l'appareil, je n'ai plus entendu que le sifflement cinglant du vent.

« Poppy ? ai-je fait dès qu'il eut pris le téléphone.

— Jay ?

— Non, c'est Bill, son avocat. Vous vous souvenez de moi ?

— Je cause pas avec un fumier d'avocat.

— Je serai là dans cinq minutes. » L'hôtel n'était pas très loin du steak house. « Attendez-moi, ne bougez pas.

— Vous avez qu'à amener Jay. Dites-lui juste que j'ai pas de bonnes nouvelles pour lui. J'en peux plus, moi, je... » Plus rien, puis un hoquet, des reniflements. « S'cusez, mais jamais je...

— Bill ? a lancé la voix d'Allison. Bill, il pleure.

— Retiens-le, s'il te plaît. Prends les clefs.

— Ha s'en est déjà chargé. »

Je lui ai promis d'arriver au plus vite, mais avant de partir j'ai appelé Marceno à son bureau. Mlle Allana a décroché. Je lui ai demandé de me passer son patron. Trois secondes après, je l'avais au bout du fil.

« Monsieur Oui-Yes, a-t-il susurré. Je suis content que vous vous décidiez à faire signe.

— Écoutez-moi bien, Marceno. Jay Rainey ignore ce qui peut être enfoui dans votre terrain et je n'en sais pas plus que lui. En revanche, je connais quelqu'un qui est au courant : le petit vieux qui travaillait sur la ferme.

— Ce brave Poppy ?

— Lui-même.

— J'en doute, a-t-il rétorqué avec dédain. Nous lui avons posé la question.

— Vous l’avez interrogé vous-même ?
— Pas moi, non. Une personne de confiance.
— Qui ?
— C’est confidentiel, monsieur Oui-Yes.
— S’il s’agit de Martha Hallock, je ne suis pas sûr que votre confiance soit bien placée. »

Touché, j’en aurais juré.

« Qu’est-ce qui vous permet de dire ça ?

— Ils sont apparentés, voyez-vous.

— Apparentés ?

— Poppy est le neveu de Martha Hallock.

— Personne ne m’en a informé !

— Ce n’est sans doute pas un hasard.

— Et ce type, Poppy, serait au courant ?

— Il se trouve qu’il est en ville, devant le restaurant où le contrat de vente a été signé. Il attend Jay Rainey et il peut l’attendre longtemps, mais il affirme qu’il a des choses à lui dire. J’y vais moi-même, de ce pas, et si j’ai un conseil à vous donner, c’est de venir, vous aussi.

— Je comptais sur vous ou sur Jay Rainey pour me fournir ces renseignements. »

Debout devant la fenêtre, je regardais les taxis descendre en file indienne sur la 5^e Avenue.

« Poppy est là-bas, Marceno. En ce moment même. À quelques minutes de vos bureaux. C’est tout ce que je peux faire pour vous.

— Nous verrons ça.

— Hé, c’est vous qui avez quarante-deux millions de dollars en jeu, Marceno, pas moi. »

Je me suis mis en route pour le steak house et, tout au long du chemin, j’ai essayé de joindre Jay avec mon portable. En vain. Lorsque nous nous étions quittés, la veille au soir, il m’avait tendu la main, marque d’amitié et d’excuse que j’avais acceptée volontiers, en le plaignant de tout cœur maintenant que j’avais compris la logique sentimentale toute simple qui commandait ses comportements curieux : il avait retrouvé sa fille, il brûlait de la connaître. Le lundi matin, la ville se transformait en ruche, hommes et femmes sortaient du métro à pas pressés, prêts à reprendre le collier, à jongler avec les délais, les dates limites, les coups de fil. Dès le lendemain, moi aussi, à la bonne heure, je redeviendrais comme eux. J’allais entrer dans le nouveau cabinet de Dan Tuthill, d’ici peu je me mettrais en quête d’un nouvel appartement – convenable, cette fois, avec un portier en uniforme qui empêcherait les voyous de grimper dans les étages – et quelques semaines plus tard Timothy rentrerait, accompagné de Judith.

J’étais à une centaine de mètres du steak house quand j’ai reconnu l’engin

de Poppy stationné à cheval sur le trottoir de la 33^e Rue. Il avait renversé un des buissons de persistants qui flanquaient la porte. L'énorme pot de grès s'était brisé sous le choc et l'arbrisseau gisait couché sur le flanc, ses racines à nu dans le froid mordant. Ha s'employait à ramasser les pommes de terre qu'il jetait dans la remorque du camion. Le vent soulevait ses rares cheveux gris.

« Ha ! Ça va ? » me suis-je enquis en arrivant à sa hauteur.

Il a levé les yeux et m'a salué d'un signe de tête. « L'ami de Mlle Allison. C'est vous ? »

— Oui. Elle m'a appelé. Le petit vieux est toujours là ? ai-je demandé en montrant le camion.

— Lundi, jour de fermeture pour le déjeuner, mais Ha travaille tous les jours, a-t-il marmonné. L'homme est dans le camion, oui. »

Une botte dépassait sur le marchepied, du côté du conducteur. Le gant de travail pathétique était toujours scotché au volant. Affalé sur le siège, Poppy serrait contre lui une bouteille de whisky à moitié vide.

« Poppy, ça n'a pas l'air d'aller.

— J'ai pas craché le morceau. » Il s'est léché les lèvres, comme hébété. Son visage tuméfié n'était pas beau à voir. « Quand vous verrez Jay, faut lui dire que j'ai pas cafté. »

Allison venait de sortir du restaurant, les bras croisés sur la poitrine, le visage soucieux.

« Qui est ce type, Bill ? »

— C'est Poppy. Il travaillait sur la ferme de Jay.

— Il est saoul ?

— Ouais, putain, ch'suis drôlement saoul, a érucé Poppy en roulant sur le dos, découvrant un ventre parsemé de poils grisâtres. Et ch'suis pas qu'ça, en plus. Ch'suis un saoulard, j'ai dérouillé mais aussi j'ai bu du café. » Il s'est arrêté pour vomir contre le dossier. « Putain, c'te cuite ! »

Allison s'est écartée. « Qu'est-ce que je suis censée faire, Bill ? Appeler la police ? »

— Surtout pas.

— Pourquoi ?

— Ce type est venu au restaurant, la nuit où la vente a été conclue.

— Je ne me souviens pas de lui et pourtant, crois-moi, je ne l'aurais pas oublié.

— Tu étais partie fêter ça avec Jay. Poppy est venu le prévenir qu'il devait repasser à la ferme de toute urgence. Tu as insisté pour que je l'accompagne, tu te rappelles ? Là-bas on a trouvé un vieux Noir mort aux commandes d'un bulldozer. Il y avait des années qu'il bossait pour Jay et pour son père avant lui. Le bulldozer était passé par-dessus la falaise. Poppy, Jay et moi, par la même occasion, nous l'avons remonté en le hissant avec ce camion, justement. Le pauvre gars aurait eu une crise cardiaque, d'après Jay.

— Même qu'il l'a eue, oui », a clamé Poppy qui s'était redressé tant bien que mal et nous tenait tête, la bouche poisseuse, la mine aussi solennelle que

s'il venait d'être appelé à la barre des témoins. « Il l'a *eue* sa putain de crise, c'est clair et net. Je l'ai vu de mes yeux. Personne l'a touché. »

Je lui ai tiré sur le bras pour l'empêcher de s'écrouler.

« Je croyais que vous l'aviez trouvé, Poppy ?

— Non, j'l'ai vu ! a-t-il grogné. J'l'ai vu mourir.

— Alors vous l'avez tué, Poppy ? C'est vous qui l'avez tué ? »

Il n'a pas répondu à cette question qu'il semblait trouver curieusement fascinante, et qui a d'ailleurs fini par distraire son attention.

« Monsieur, a dit Allison, le lundi est notre jour de livraison et vous bloquez le passage. Il faudrait déplacer votre camion. »

Poppy n'a pas réagi. J'ai remarqué la tache de sang sur ses lèvres, le coquard qui lui fermait à moitié l'œil.

« Il a besoin de se reposer à l'intérieur, Allison. On peut déplacer le camion pour lui. »

Poppy a hoché la tête avec un temps de retard, comme si cette proposition lui parvenait de très loin.

« Ch'suis malade, murmurait-il. Ça me rend malade, tout ça. »

Allison m'a entraîné à l'écart.

« Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de cette histoire ?

— Jay a des tas de problèmes, Allison.

— Ah, oui ? a-t-elle répliqué en me lançant un regard furieux. Figure-toi que ça ne m'a pas échappé.

— Je ne crois pas que tu mesures ce qui se passe.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Allison, tu m'as demandé d'aider Jay. Tu te rappelles ? »

Elle a haussé les épaules, l'air excédée.

« Je viens de prévenir un type. J'espère qu'il va venir. Poppy va pouvoir lui expliquer un certain nombre de choses et ça devrait dissiper quelques malentendus.

— Je ne saisis pas.

— Il y a une embrouille à propos du terrain que Jay a vendu. L'acheteur veut savoir de quoi il retourne. Il nous menace, Jay et moi.

— Tu ne vas pas attirer ces sales types ici, dans mon restaurant.

— C'est toi qui leur as ouvert la porte, pas moi. C'est toi qui as conseillé à Jay de négocier le contrat de vente au Havana Room. Tu es la première responsable. Tu as cru le séduire, il s'est servi de toi !

— Qu'est-ce que ça signifie, Bill ? » Allison était rapide, au petit jeu des allusions. « Ça a à voir avec cette fille, O ? La femme qu'il fréquente ? »

J'avais oublié à quel point elle en savait peu. C'était affligeant. « O n'est pas ce que tu crois, ce n'est pas une rivale. Jay t'a choisie pour une autre raison.

— Quoi ? »

J'étais allé trop loin, je ne pouvais plus reculer. « Franchement, Allison, j'aurais préféré que tu ne l'apprennes pas par moi. Tu ne vas sans doute pas...

— Parle, à la fin ! »

Que faire d'autre ? « Jay t'a choisie, sélectionnée si tu préfères. Il avait repéré où tu habitais, l'immeuble, l'étage, tout.

— Dans quel but ?

— Pour regarder de l'autre côté de la rue. »

Elle me dévisageait, outragée, au bord des larmes.

« La fenêtre du salon, tu vois ? ai-je demandé en me détournant pour surveiller Poppy.

— Il se mettait toujours devant cette fenêtre. On s'asseyait là, on bavardait. On était bien. C'était agréable, tu sais ? » J'ai acquiescé sans mot dire. « L'adolescente, c'est ça ?

— Oui.

— Qui est-ce ? » J'ai jeté un autre coup d'œil à Poppy. L'air gelé et passablement absent, il bougeait les lèvres, remâchant ses pensées. « Qui est-ce, Bill ?

— Sa fille. Elle a quatorze ans. »

Elle avait sa fierté, Allison Sparks. Elle avait un poste important, beaucoup d'argent, elle menait une vie indépendante, elle goûtait à une drogue peu banale, et donc elle estimait qu'elle connaissait la musique. Surtout s'agissant des hommes, car au fond d'elle-même je crois qu'elle s'en méfiait comme de la peste, des hommes. Or, voilà que je lui apportais la preuve que sa vanité et son ambition lui avaient dissimulé la vérité, en l'occurrence le fait qu'elle n'avait pas séduit l'homme qu'elle aimait mais qu'il le lui avait laissé croire, pour la simple raison qu'il avait envie de regarder par sa fenêtre.

« Ô, mon Dieu, a-t-elle murmuré en se retenant d'une main au capot du camion. C'est lui qui te l'a dit ?

— J'avais plus ou moins compris, et quand je lui ai posé la question il l'a reconnu. » Les yeux vides, elle regardait sans le voir le pare-brise du camion. « Allons, il faut faire rentrer Poppy. Il est temps d'en finir. »

Elle n'avait plus l'énergie de protester.

« Venez, Poppy. On va se mettre au chaud.

— Vous pouvez le bouger ? a demandé Allison à Ha, avec un geste en direction du vieux camion encombrant.

— Je le gare plus loin dans la rue », s'est-il empressé d'acquiescer.

Il a fallu que je monte dans la cabine pour aller chercher Poppy. La bouteille a roulé sous le siège et s'est vidée sans qu'il s'en aperçoive. Je voulais qu'il reste au restaurant jusqu'à ce que Marceno arrive. J'allais essayer de le dégriser un peu pour que le Chilien n'aille pas mettre sa parole en doute. Je lui ai passé un bras autour de la taille et je l'ai soulevé pour l'aider à se mettre debout. Il s'appuyait contre moi de tout son poids, il sentait affreusement mauvais, mais une fois sur le trottoir il a réussi à mettre un pied devant l'autre.

Allison nous tenait la porte. Nous avons bien failli nous écrouler dans l'entrée. Poppy s'est rattrapé au pupitre du maître d'hôtel.

« Y m’faut d’quoi... hé, minute, minute, a-t-il bafouillé, en tendant le doigt vers la porte du Havana Room. « Là, c’est bien. On est tranquille. »

J’ai interrogé Allison du regard.

« Écoute, le lundi, c’est calme. On est fermé pour le déjeuner.

— Personne ne va venir nettoyer, arranger les tables ?

— Si, mais plus tard. Pas avant quatre heures. On ouvre à six heures pour le premier service. Pour l’instant, il n’y a que Ha et moi. Et comme justement je ne savais pas quoi faire de ma seule matinée libre de la semaine... ! Hier je suis partie à une heure du matin », a-t-elle pesté en consultant sa montre. Elle a déverrouillé la porte du Havana Room. « Vous allez pouvoir descendre l’escalier ? a-t-elle demandé à Poppy.

— Sûr. »

Il se vantait. Sans moi il se serait probablement étalé sur les marches. La longue pièce du bas était plongée dans le noir et sentait le tabac froid. J’ai trouvé un interrupteur. Le nu gigantesque qui dominait le bar plantait ses grands yeux sombres dans les miens. Poppy s’est laissé choir sur la banquette d’un box, la tête posée sur la table.

« Y m’faut d’quoi écrire. Allez, grouillez-vous.

— Vous ne voulez pas boire un café, d’abord ? Avaler quelque chose ?

— Pas la peine. Trouvez-moi un stylo ou que’que chose. » Pendant qu’il tirait du présentoir une serviette marquée HAVANA ROOM, j’ai allumé l’applique placée au-dessus de sa tête, découvrant, tant j’étais près de lui, son nez strié de veinules éclatées. Je lui ai tendu mon stylo. Il avait toutes les peines du monde à le tenir, s’y prenant plus maladroitement encore que la dernière fois. Dépité, il contemplait cette main qui refusait de lui obéir.

« Je me la serais encore cassée.

— Comment ? »

Il m’a regardé, paupières mi-closes. « Hier, quand j’ai essayé de me défendre. Pas longtemps, remarquez. Y m’ont chopé. Même qu’y savaient qui j’étais.

— Qui vous a “chopé” ?

— Des... » Il venait de jeter le stylo sur la table. « J’ai p’us de mains, a-t-il lancé dans un cri désespéré. Y m’faut un machin plus gros... »

Allison, qui venait d’arriver, a allumé les lumières au-dessus du bar. Elle paraissait à nouveau maîtresse d’elle-même. J’observais son reflet dans le miroir, l’arrondi des épaules, le cou délié. Malgré moi je la revoyais, couchée dans le lit, pelotonnée sur elle-même.

« J’ai d’autres stylos, des crayons...

— Non ! » a hurlé Poppy, les yeux presque complètement fermés. Il dodelinait de la tête et je me suis demandé s’il ne souffrait pas d’une commotion cérébrale. Difficile de se prononcer, étant donné la quantité de whisky qu’il avait ingurgitée.

Allison était sur la même longueur d’onde. « Il n’a pas l’air bien, Bill. On dirait qu’il dort à moitié, ou qu’il va tourner de l’œil. Je ferais peut-être mieux

d'appeler une ambulance. »

Poppy a montré ses chicots jaunis. « Faites pas ça, hein !

— Allons, calmez-vous », a-t-elle dit en pêchant dans son sac l'étui doré d'un bâton de rouge à lèvres. Elle a ôté le bouchon, dégagé un centimètre de fard et posé le tube à la verticale devant Poppy.

Je me suis incliné vers lui : « Non, attendez. Je voudrais que vous racontiez ce qui s'est passé à quelqu'un d'autre que nous.

— J'ai pas le temps. » Poppy a pris le tube de rouge et s'est penché sur la serviette. On aurait dit un petit garçon obéissant, résigné à recopier une leçon qu'il n'a pas vraiment comprise. « Je laisse ça pour lui et je me taille. J'ai de l'argent, j'ai du café, j'ai encore de la route à faire.

— Vous allez où ?

— Ch'sais pas trop. La Californie. En Floride. Fait bon, là-bas.

— Vous allez conduire le camion ?

— Ben, ouais. Un p'tit bout de route. Depuis le temps que j'veux y aller, en Floride. » Poppy venait d'écraser le tube de rouge sur la serviette pour y inscrire une balafre de près de deux centimètres. Il traça ensuite trois autres traits, dessinant ainsi les quatre côtés d'un rectangle inégal. Puis il se racla la gorge, l'air pensif. « Je leur ai pas dit. Pas de pitié pour un pauvre vieux, pas de respect. Aucune classe. Tas de racailles.

— De qui parlez-vous ? »

À présent il inscrivait trois X à la file sur la serviette. Je distinguais mal le schéma, derrière son bras replié, mais il me semblait que le rectangle était dans la diagonale du dernier X.

« Qui sont les racailles ? ai-je insisté.

— Les salauds de jeunes qui m'ont fait ça. » Il a examiné son dessin avec une curiosité simiesque avant de plier la serviette en deux. « Ah, ouais... — il l'a redépliée. Encore un peu et j'oubliais, a-t-il ajouté en regardant Allison avec des yeux plaintifs.

— Oui ?

— Là, a-t-il dit en martelant du bout du doigt l'emplacement resté vierge sous le rectangle. Y faut écrire ce que j'veis dire, Jay va piger.

— Bien. Où ça ? Ici ?

— N'importe où. Ça ira. D'abord, la lettre QUE.

— D'accord. Q ? »

Poppy a secoué la tête de gauche à droite, comme s'il avait de l'eau dans les oreilles. « Non, non, non ! Pas Q, K. K majuscule. Un K. »

Docile, Allison a rectifié.

« Ensuite R, comme Ramuncho.

— R. Très bien.

— Après, euh... O. Mettez O. »

Allison et moi avons échangé un regard. Elle semblait penser que nous nous plions à un caprice. Poppy, de son côté, sombrait de plus en plus.

« C'est bien, Poppy. On va y arriver. On a déjà K, R, O. Qu'est-ce qui

vient ensuite ? »

Il avait refermé les yeux. « W. Comme whisky. Ça me tuera, le whisky.

— Et c'est tout ? K-R-O-W. Un croc ?

— Encore deux : L-A. Comme Los Angeles.

— Alors ce serait KROWLA ? Karola ? »

Il m'a gratifié d'un sourire mauvais d'ivrogne, mais d'ivrogne fou, au crâne fêlé pour de bon. « Toi, l'avocat, ça va. Les gars comme toi, je les encule.

— Oh, je n'en doute pas. » Je me suis penché pour voir la serviette de plus près.

« Hé ! a-t-il crié en la couvrant de la main. C'est pas tes oignons. »

J'ai cédé. J'imaginais que j'aurais tout le temps de regarder à tête reposée.

« C'est tout ? ai-je demandé. Jay va comprendre de quoi il s'agit ?

— L-A, je l'ai dit, pas vrai ?

— Ça donne KROWLA ? Krowla ?

— Ouais. »

Ç'aurait pu être un prénom ou le début d'un nom polonais, quelque chose comme Kowalski, ou Krawczyk, et de fait plusieurs familles polonaises s'étaient installées sur la pointe de Long Island dans le premier quart du XX^e siècle. Autre hypothèse, Poppy avait mal épelé et le mot pouvait désigner n'importe quoi d'autre.

« Qu'est-ce que ça veut dire, Poppy ? C'est le nom de quelqu'un ?

— C'est pour Jay, a-t-il rétorqué. Vous, c'est pas vos oignons.

— Ce message n'a aucun sens, voyons. Krowla ? » Comment allais-je expliquer ça à Marceno ?

Poppy a replié la serviette avant de la tendre à Allison comme un cadeau précieux. « Vous lui donnerez, vous, madame ? »

Elle a fait oui de la tête et l'a rangée dans son sac.

« Mademoiselle Allison ! a appelé Ha d'en haut. Il y a des gens qui veulent vous voir.

— C'est bon, Ha. Fais-les descendre. »

Bruits de pas lourds qui dévalaient l'escalier.

« Le type s'appelle Marceno, ai-je soufflé à Allison. C'est lui qui a acheté son terrain à Jay. Heureusement, Poppy est encore là.

— Ouais, mais j'me tire avant qu'il arrive. »

Ha est entré le premier dans le Havana Room, les yeux écarquillés.

« Mademoiselle Allison, a-t-il eu le temps d'articuler avant qu'une poussée dans son dos l'envoie trébucher vers l'avant.

— Garde l'équilibre, Bouddha ! »

Deux des hommes de H.J. le suivaient, leurs armes pointées vers le sol. Ils ont balayé la pièce du regard. J'ai reconnu le plus grand, le dénommé Denny.

« Personne ne bouge.

— Qui êtes-vous ? a demandé Allison.

— Appelle-moi Gabriel », a répondu le type qui portait une cravate et une

montre plus belle que la mienne. « Nous sommes les chiens de berger qui ramènent les brebis égarées. Allez, a-t-il ordonné en agitant son arme, je vous suggère de tous vous regrouper autour d'une table de ce charmant bar à tapettes. »

Denny venait de sortir un téléphone portable de sa poche.

« Annonce à Sa Grandeur l'Obèse que ses mercenaires sous-payés sont dans le restaurant, que le célèbre artiste américain Wyeth est ici, et qu'elle devrait venir nous rejoindre. »

Denny a pianoté la petite musique du numéro.

« Jour de chance, m'a lancé Gabriel. Poppy, je te dis merci.

— De quoi ?

— On n'attendait pas mieux de toi.

— De moi ?

— Tu t'es empressé de filer à Manhattan retrouver tes vieux potes, ta communauté d'élection. » Il a pointé le menton vers moi avant d'examiner la pièce. « On peut faire un boucan de tous les diables sans gêner les voisins, ici. »

Il s'est tu, et pendant dix minutes personne n'a pipé mot. J'observais Gabriel et Denny, j'essayais de calculer leur rythme respiratoire. Normal, à quelques ratés près. Ils avaient l'habitude de ce genre de situation.

Allison a rompu le silence. « Je m'excuse, mais il faudrait que j'aille aux toilettes.

— Dommage.

— Il y en a, au fond de la salle.

— Vous ne pouvez pas y aller seule.

— Très bien », a-t-elle soupiré.

Gabriel l'a précédée jusqu'aux toilettes pour hommes, puis après avoir passé la tête à l'intérieur il s'est effacé devant elle, mais en gardant la main sur la poignée.

« Désolé, cette porte aussi doit rester ouverte. » Elle a protesté d'une petite voix. « Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, ta pudeur ? s'est-il moqué. Très jolie petite culotte, mademoiselle, très élégante, très chère, sûrement. Victoria's Secret ?

— C'est vrai ? a lancé Denny dont les yeux allaient sans arrêt de la porte des toilettes à notre petit groupe.

— Je ne peux pas l'affirmer.

— Et son équipement de femelle, il est comment ?

— Normal. En état de marche. » Gabriel commentait les moindres gestes d'Allison. « Le papier, maintenant, et on se dépêche s'il vous plaît. »

Une seconde plus tard, Allison ressortait.

« J'espère que le spectacle vous a plu, a-t-elle déclaré sèchement.

— Assieds-toi à côté de Bouddha », lui a enjoint Gabriel.

Puis il y a eu du bruit, en haut. Des coups frappés à la porte. Marceno qui arrivait, enfin ?

« Le boss ? a fait Gabriel. Déjà ? »

Denny s'est levé pour aller ouvrir. Puis nous avons entendu des bruits de pas claquer dans l'escalier. Entré le premier, un grand Noir emmitouflé dans un lourd manteau a rapidement inspecté la pièce avant de s'écarter pour laisser le passage à H.J., qui a fait irruption avec une agressive assurance. Son visage, énorme et rond, était en partie dissimulé par ses grosses lunettes noires ; sa tête était une boule de chair épaisse tondue à ras.

« Lamont, ça me plaît, cet endroit, a-t-il déclaré en regardant autour de lui, les lèvres retroussées sur ses dents éclatantes. Très confortable. Tiens ! s'est-il exclamé en me fixant des yeux. Ce connard d'avocaillon. Je t'avais dit de me ramener mon fric mais tu as désobéi, et maintenant, tu vois, on n'est plus copains. » Il s'est tourné vers Allison et a soulevé ses lunettes. « Mmm. Tu es qui, toi ?

— Je suis la gérante du restaurant.

— Tu me gères quand tu veux, ma poule. Qui c'est le vieux Chinetoque ?

— Un employé, a répondu Allison. Il n'a rien à voir là-dedans.

— C'est quoi son boulot ? Il nettoie les chiottes ?

— C'est un excellent cuisinier. Un chef hors pair.

— Ah oui ? Il a une spécialité ? » Sans attendre la réponse, il a désigné la pièce d'un geste ample de la main, sûr de son pouvoir. « Bon, alors c'est ici qu'on va traiter nos petites affaires, aujourd'hui. On va creuser la question et crever l'abcès, vous allez voir. Le petit tas de cendres de mon oncle enfermé dans sa boîte s'impatiente. Son fantôme vient me voir. Faut arranger ça, mon garçon, il me dit. Un homme qui travaille soixante balais et des poussières, c'est pas permis qu'il meure de froid. Ma pauvre tante reste chez elle à pleurer tout ce qu'elle sait, elle me répète tout le temps de faire quelque chose pour la famille. Ils me mettent la pression, tous. À mon tour, maintenant, de la mettre sur quelqu'un d'autre. Ma tante dit que ça sent mauvais, elle trouve ça foireux. Elle y croit pas, à la version de la police. Elle a que son neveu sur qui compter, la pauvre, du coup faut bien que je m'en occupe. Vous m'écoutez, oui ? Vous entendez ce que je dis ? Ça prendra le temps que ça prendra, je m'en fous, j'ai toute la journée devant moi. Après je me casse à Philadelphie, mais là j'ai toute ma foutue journée devant moi. » Il a planté ses yeux sur moi, content de sentir que je n'en menais pas large. « Tu te souviens de moi, hein ? Tu t'en souviens, de mes tendances asociales, enculé ?

— Oui.

— C'est bien. Il est où, ton mec ?

— Rainey ? Je ne sais pas.

— Pourquoi tu l'appelles pas ?

— Je peux toujours essayer. »

J'ai composé le numéro de Jay sur mon portable.

Le dernier des sbires de H.J., le dénommé Lamont, tenait Allison et Ha en respect avec son arme. Gabriel gardait la sienne braquée sur Poppy. J'ai attendu aussi longtemps que possible avant de raccrocher.

« Il n'est pas là.

— C'est toi, ce Poppy qui arrête pas de faire parler de lui ? a demandé H.J. en sortant un automatique plaqué or de la poche de son manteau.

— Tout ce que je savais j'l'ai déjà dit, a craché Poppy avec indifférence.

— C'est toi le salaud qui a tué mon oncle Herschel ?

— Ça s'est pas passé comme ça.

— Ma tante dit qu'il était congelé sur le siège du bulldozer. »

Poppy a relevé la tête. « C'est moi qui étais dessus. Herschel s'est ramené, il voulait savoir ce que je foutais. La semaine d'avant, il avait fait du terrassement avec. L'a cru que je salopais le boulot, que j'me mêlais de c'qui me regardait pas. J'y ai dit que c'était pas ses oignons. On s'est engueulés, que'que chose de bien. Moi j'suis petit, à côté de lui, et ses mains fonctionnent, à lui. L'a sauté d'un bond dans la cabine... Ça lui aura fait un choc et le cœur aura lâché. »

H.J. a eu un sourire haineux. « Ça pue, ton histoire. » Il a pointé son pistolet vers moi. « Tu y crois, l'avocat ?

— Il passait en voiture à côté, s'est mis à geindre Poppy. J'l'ai déjà dit, merde ! Y m'a vu, il a voulu savoir quoi que j'faisais.

— Herschel s'est arrêté pour savoir ce que tu faisais ?

— Oui, a dit Poppy, le front posé sur la table. Je rajoutais de la terre. »

H.J. a pris un air étonné. « Et pourquoi ?

— Je voulais pas qu'on trouve ce qui est caché dessous. »

« Qu'est-ce que c'est, Poppy ?

— Je vous le dirai pas », a-t-il chuchoté, les yeux clos.

H.J. s'est approché de lui en deux enjambées et lui a collé le canon de son arme dans l'oreille. « Mon oncle Herschel t'a vu remuer la terre dans le champ en rentrant chez lui, il s'est arrêté, il est sorti de sa bagnole et il t'a dit salope pas mon boulot connard, c'est ça ?

— Oui.

— Ne le tuez pas ! » a crié Allison.

H.J. a enfoncé le canon un peu plus profond. « Pourquoi ? Pourquoi il a fait ça ? Il neigeait, ce jour-là. On se les gelait, dehors. »

Poppy a essayé de tourner la tête, mais l'arme de H.J. l'en empêchait. « Parce que ça faisait désordre, avec toute cette terre partout.

— Alors il t'a dit descends de là, je m'en occupe ? Avec ce froid ? Ça n'a pas de sens, Poppy. Ça ne colle pas. »

Le bulldozer avait basculé sur la pente de la falaise en marche arrière. Je revoyais sa masse, calée contre une dune.

« Poppy, ai-je insisté. Vous lui avez laissé les commandes du bulldozer ?

— J'y ai rien laissé du tout. Il est plus fort que moi.

— Donc il a pris le bulldozer, d'une façon ou d'une autre ?

— Ouais. »

Intéressé par notre échange, H.J. avait relevé son arme. « Et après ? a-t-il lancé à Poppy.

— Y m'a demandé ce que j'foutais et comme y m'avait énervé, j'y ai dit. J'y ai dit la vérité.

— Et après ? »

Poppy a poussé un soupir. C'était un pauvre type, ses mensonges ne pouvaient plus le sauver. « Il a eu sa crise cardiaque. Il s'est griffé la poitrine, il est tombé d'un coup.

— Tu lui dis tes conneries et il fait un infarctus ? » H.J. ricanait devant l'absurdité évidente de cette version qu'il croyait inventée de toutes pièces. « Va falloir te creuser la cervelle si tu veux t'en sortir, le vieux !

— Entre l'endroit où vous vous trouviez avec le bulldozer et la falaise, c'est tout droit ? »

Poppy m'a regardé. « Oui, mais... »

Le problème, ai-je alors réalisé, était que H.J. ignorait toujours que nous avions récupéré le bulldozer et Herschel sur la falaise avant de les déplacer jusque dans une grange, sur la propriété mitoyenne.

« Pourquoi cette question ? a grogné H.J. On l'a pas retrouvé en plein milieu d'un champ ! »

Avant que j'aie pu répondre, Poppy avait repoussé sa chaise.

« J'me tire, a-t-il annoncé en se mettant debout. J'ai assez causé comme ça. » Puis, se tournant vers Allison : « La serviette, faut la donner à Jay. Moi, je pourrai pas.

— Tu vas nulle part ! a tonné H.J. Pose tes fesses. » D'un signe il a indiqué à son garde du corps d'aller se poster devant la porte.

« J'vais reprendre mon camion... »

H.J. l'a mis en joue. La bouche du pistolet était à un mètre de la tête de Poppy. « Tu sais qui je suis, le vieux ?

— Non, et je m'en fous. Je pars en Floride.

— Tu restes ici tant que j'ai pas eu ce que je veux.

— Non. »

J'ai tenté de l'avertir : « Asseyez-vous Poppy. Ces gens-là ne plaisantent pas.

— Y a pas de raison de me faire du mal à moi, a-t-il répondu en exhibant ses mains difformes.

— À ta place, le vieux !

— J'en peux plus, moi ! s'est exclamé Poppy qui vacillait sur ses jambes. Ch'suis crevé, j'ai la tête qui va exploser. » Il titubait en direction de la porte. « J'ai pas été en Floride depuis...

— Retourne à ta place !

— J't'emmerde. Je vais... »

Lamont l'a cueilli par-derrière. Le coup a projeté Poppy à deux mètres mais cela ne l'a pas découragé.

Adossé au mur, il évaluait la distance qui le séparait de la porte.

« Va t'asseoir, le vieux, a ordonné Lamont en sortant son arme. Ça me ferait mal de te descendre.

— Je m'en vais sortir d'ici », s'est obstiné Poppy, et il est reparti, il a esquissé un pas en avant, et soudain il y a eu ce fracas épouvantable et le sang s'est mis à gicler de son cou. Allison a poussé un hurlement. Poppy est tombé, la tête à moitié arrachée.

« Pas un geste ! » glapissait Lamont en nous tenant tous en respect.

Poppy s'était écroulé en tas par terre, son sang s'épandait sur le carrelage noir et blanc. La couleur a disparu de son visage, la plaie béante a fait un bruit de succion et tout de suite après les membres se sont relâchés et il est mort devant nous.

H.J. examinait son pistolet. Ce n'est pas lui qui avait tiré. Il s'est tourné vers son garde du corps qui braquait toujours le sien sur nous.

« Lamont, merde ! a juré H.J. d'une voix sourde. Pourquoi t'as fait ça ?

— Il s'approchait trop près de vous, boss.

— Ô, mon Dieu, a gémi Allison, tandis qu'un petit nuage de fumée montait au plafond. Le pauvre vieux va mourir ! Il faut appeler les secours ! »

Mais plus rien ne pouvait sauver Poppy.

« Personne ne bouge ! a rugi H.J. en nous fusillant du regard, ses hommes et nous. Putain, merde, Lamont ! À cause de toi on a un problème, Nègre ! »

Un sacré problème, oui. Trois personnes étrangères à son équipe – Allison, Ha et moi – avaient vu son garde du corps descendre Poppy de sang-froid. Le problème, c'était nous. Il s'est tourné vers Allison :

« Tu sais où il habite, Rainey ? » Petit signe de dénégation. « Et toi ? m'a-t-il demandé.

— Oui, mais je ne pense pas qu'il soit chez lui. Il n'a pas décroché quand j'ai appelé.

— Tu sais où il habite ? » La question d'Allison sonnait comme un reproche.

« Toi ! lui a lancé H.J. Et toi, le Chinetoque ! Vous allez me dégoter vite fait un moyen d'amener ce type ici pour qu'il me file mon fric et qu'il me dise tout ce que j'ai besoin de savoir, parce que sinon c'est pas un petit problème, qu'on va avoir, mais un gros, si vous voyez de quoi je parle. »

On suffoquait dans la pièce envahie de sombres pressentiments. Rien de plus facile pour quatre personnes que d'en liquider trois. Ce sont des choses qui arrivent, à New York, de temps en temps. On les apprend le matin entre deux gorgées de café, en lisant dans la rubrique des faits divers, on reste un peu éberlué par ces règlements de comptes sanglants et on s'empresse de passer à la cote de la Bourse. Ces types n'avaient qu'à garer une camionnette devant l'entrée des livreurs ; ensuite ils chargeraient ce qu'ils voudraient dedans sans que personne ne s'en étonne.

« Il va falloir répondre à mes questions ! beuglait H.J. Je veux savoir ce qui est arrivé à mon oncle et je veux le fric pour ma tante. On vit dans un pays pourri où toutes les écoles et les universités qui ont plus de cent cinquante ans, toutes les voies ferrées, toutes les banques sont bourrées de l'argent des esclaves qui n'en ont pas vu la couleur ! Elles sont bâties sur l'argent des

esclaves ! Martin Luther King s'est arrêté en chemin, Jesse Jackson est un traître à sa race, Clarence Thomas est un minable. Le Blanc continue à se faire du fric sur le dos du Noir. Tous les jours ! Qui dirige les grandes compagnies qui construisent les prisons ? Qui dirige la fédération de foot ? Pas mon oncle, si vous voyez ce que je veux dire ! Maintenant, je veux savoir pourquoi il est mort, pourquoi son cœur a lâché ! »

La tirade me laissait pétrifié. Ha, qui était assis à côté de moi, inclinait la tête sur la poitrine dans une attitude soumise. Finalement, c'est Gabriel qui est intervenu pour calmer le jeu.

« Vous savez, boss, je crois hélas que Lamont a flingué le type qui avait la réponse à vos questions. »

H.J. a ordonné à ses hommes de faire le ménage. Après avoir déniché des sacs-poubelle dans un placard, Denny et Gabriel les ont étalés près du corps de Poppy. Le contenu de son gros intestin avait commencé à se répandre. C'était une puanteur. Ils l'ont soulevé, l'un par les pieds, l'autre sous les aisselles, et d'un seul mouvement l'ont déposé sur les sacs. Le sang coulait en rigoles sur les joints, entre les carreaux. Gabriel est allé fouiller derrière le bar, à la recherche d'une pelote de ficelle dont Denny s'est servi pour emballer Poppy. Après quoi, ils l'ont tiré derrière le comptoir, puis ils ont entrepris de passer la serpillière sur le carrelage.

« Prenez du détergent, a dit H.J., son arme braquée sur moi. Je veux plus voir une seule tache. Nettoyez le mur, tant que vous y êtes. Nettoyez-le bien. »

Ils ont obéi. Un quart d'heure plus tard, toute trace avait disparu, à croire qu'il ne s'était rien passé. Le sol brillait. Ha observait la scène derrière ses paupières mi-closes, le visage inexpressif.

« Et maintenant, boss, qu'est-ce qu'on fait ?

— On s'assied et on réfléchit, a répondu H.J. en rentrant sa chemise dans son pantalon. À toi, l'avocat. Tu sais où il se cache, ce garçon ? »

Gabriel a posé le canon de son arme sur la tempe d'Allison.

« Regarde le monsieur, mignonne. Explique-nous comment on doit s'y prendre pour trouver ton amant.

— Ce n'est pas mon amant !

— Tu l'appelles comme tu veux. Bande toujours ou bite en l'air, je m'en fiche. Dis au boss où il se planque.

— Mais je n'en sais rien ! Je n'en sais rien !

— Rien plus rien n'amène à rien, mademoiselle, a dit Gabriel, la bouche tordue par un pli mauvais.

— Je ne sais pas ! Il venait me voir chez moi, l'après-midi.

— Comme c'est romantique, s'est moqué Gabriel.

— Justement, oui, ça l'était, a murmuré Allison comme pour elle-même.

— Dommage ! Allons, mademoiselle, reprenez votre bouleversant témoignage. »

Piquée au vif, Allison s'est redressée. « Puisque vous voulez le savoir, il venait, oui... oh, certainement pas pour être avec moi, même s'il m'a fallu du

temps pour le comprendre, mais pour voir... (elle m'a jeté un regard noir)... une fille qui habite en face...

— Tais-toi ! ai-je hurlé.

— ... de l'autre côté de la rue. Elle sera chez elle dans trois quarts d'heure, elle sort du lycée à deux heures. C'est pour ça qu'il venait chez moi ! Pile au bon moment ! C'est sa fille. Si vous avez sa fille, vous le tenez. Elle porte un uniforme bleu marine et blanc, et en général un cartable accroché dans le dos. Elle a quatorze ou quinze ans, elle est brune, elle est très jolie.

— C'est faux, ai-je dit trop vite. La petite a un entraînement de basket tout l'après-midi. »

Gabriel interrogeait H.J. du regard.

« Vous voyez ? a méchamment enchaîné Allison en me montrant du doigt. Il sait, lui. Il est au courant de tout. Il sait qui est cette fille.

— Alors, l'avocat ?

— La petite n'a rien à voir là-dedans. Ce n'est qu'une enfant.

— Tu me la ramènes, a déclaré H.J. à Gabriel.

— Attendez. Je vais vous donner l'adresse de Rainey. C'est plus simple.

— On l'a, son adresse, a dit Gabriel.

— Ah ?

— Brooklyn. 17^e Rue. On te filait le train, Wyeth. On a planqué dans le quartier. On est même rentrés, on a un peu fouillé. Plutôt cafardeux comme piaule, non ? »

Je cherchais éperdument un moyen de les dissuader d'enlever Sally Cowles. « C'est vous qui avez piqué le carton plein de billets ? »

L'air méfiant, H.J. a dirigé son arme sur Gabriel : « Réponds quand on t'interroge.

— Mais non, voyons, mais non. Il n'y était pas, ce carton, quand on est passés.

— Il y avait une sacrée somme dedans. Vous vous êtes introduits chez lui.

— Alors ? a dit H.J. qui ne quittait pas Gabriel des yeux. Tu vois de quoi il cause ou pas ?

— J'ai servi d'intermédiaire à Rainey sur une affaire, me suis-je mis à débiter à toute allure. Un assez joli coup. Deux cent mille et quelques dollars. Il a mis l'argent dans un carton et il est rentré chez lui. J'en suis sûr. Il y a deux, trois jours, quand je suis allé chez lui, le carton était vide. Vos hommes viennent de reconnaître qu'ils sont entrés par effraction. Je ne serais pas étonné qu'ils aient trouvé l'argent et oublié de vous informer...

— Tu mens, Wyeth, et je vais me faire un plaisir de t'arracher la gueule pour le prouver ! » s'est insurgé Gabriel.

H.J. était enclin à le croire, je le sentais, mais le doute le taraudait. Et c'était tant mieux, parce que, en effet, je mentais. Si Denny et Gabriel avaient effectivement trouvé l'adresse de Jay parce qu'ils me suivaient, à l'évidence ils ne pouvaient pas avoir empoché l'argent puisque le carton était déjà vide lors de ma visite.

« Et vous êtes aussi allés dans cet immeuble du centre, là où ma tante a discuté avec lui ? a demandé H.J.

— Une fois, oui », a admis Denny.

H.J. était vraiment très embêté. Le dément agressif et mégalomane qui m'avait humilié dans son club de hip-hop avait disparu ; taciturne et circonspect, le H.J. à qui nous avions affaire ce jour-là nous étudiait tour à tour, scrutait le téléphone portable posé devant lui sur la table, se remettait à nous examiner.

« Non, a-t-il fini par déclarer en consultant sa montre. Allez chercher sa fille, ramenez-la. Si je la tiens, je le tiens, et cette fois il aura affaire à moi. Il faut qu'il parle, il faut qu'il me paye ce qu'il me doit, et s'il n'a pas l'argent, vous avez du souci à vous faire, les gars. »

Moins d'une minute plus tard, ils m'avaient poussé de force dans la limousine blanche stationnée dehors. La même que celle dans laquelle ils m'avaient déjà embarqué : modèle récent, vitres teintées, comme neuve. Denny et Gabriel ont pris place en face de moi, leurs armes dégainées. La voiture s'est engouffrée en douceur dans le flot de la circulation. Le chauffage marchait, les petites lumières qui tapissaient le bord des portières ajoutaient une touche d'élégance. Je m'inquiétais pour Ha et je m'inquiétais pour Allison bien qu'elle ait trahi Sally Cowles.

« Arrête de penser, a grogné Gabriel.

— Je vais essayer, ai-je répondu.

— S'il ne tenait qu'à moi, je te collerais tout de suite une balle entre les deux yeux, espèce de salaud. »

Je l'ai cru sur parole. « Il faut être fêlé pour faire des trucs pareils. Au cas où vous ne le sauriez pas. »

Ils ne m'écoutaient pas. Le chauffeur avait branché la radio sur une fréquence jazz. La limousine filait sans heurts dans la 6^e Avenue et le paysage urbain défilait – le parc Bryant, le carrefour avec la 42^e Rue, les gratte-ciel, les immeubles de bureaux dressés jusqu'au ciel, les piétons sur les trottoirs, un sur trois absorbé dans une conversation téléphonique, le Radio City Music Hall, un virage à droite le long de Central Park, l'hôtel Plaza, puis à gauche, vers le nord et les beaux quartiers de l'Upper East Side.

Nous étions tout près du lycée de Sally Cowles, à présent, et l'angoisse m'étreignait. Où était passé Jay ? Si nous arrivions à lui mettre la main dessus, Sally Cowles devenait superflue. Il était encore temps de faire demi-tour. Où pouvait-il donc être ? Pas dans son triste studio, mais où ? Qu'est-ce qui l'intéressait le plus au monde ? Sally Cowles. Oui, mais quand elle était à l'école, comment tuait-il le temps ? Il ne travaillait pas. Est-ce qu'il traînait dans le coin pour essayer de l'apercevoir dans une salle de classe ? Ça n'aurait pas été malin de sa part et ça ne lui aurait de toute façon pas suffi. Il fallait qu'il reste à proximité d'une réserve d'oxygène, c'était vital pour lui, mais sur ce point aussi il était resté discret. Il était forcément quelque part. Où ?

Nous roulions dans Park Avenue, bientôt nous serions arrivés. L'idée folle

m'a traversé de bondir sur la portière, de sauter en marche. J'y ai renoncé. Gabriel et Denny savaient où se trouvait le lycée puisqu'ils m'avaient cueilli à la fin du match de basket. Ils ont indiqué au chauffeur de se garer en face de l'entrée principale.

« Elle va sortir par là », a dit Gabriel.

Nous avons donc attendu. Un petit groupe de mères s'était rassemblé à côté du portail, chacune d'elles habillée pour l'occasion comme pour chaque occasion – maquillage impeccable, lunettes de soleil tenues à la main avec élégance, cheveux fabuleux. Elles me rappelaient Judith, quand elle venait chercher Timothy à l'école.

« Ces mamans mignonnes à croquer n'ont pas toutes le service après vente qu'elles méritent », a fait remarquer Gabriel.

Denny a levé les yeux. « Tu crois ? »

— Ça se voit à leurs chaussures. Les femmes qui ont besoin qu'on s'occupe d'elles astiquent leurs chaussures avec un soin maniaque.

— T'es vraiment un obsédé de première, Gabriel, a rigolé Denny.

— Je ne te le fais pas dire. »

Une bande de filles en uniforme venaient de franchir le portail. Quelques garçons aussi, en blazer et cravate. Timothy aurait pu en être.

« Comment on va savoir qui c'est ? »

— M. Wyeth nous l'indiquera.

— Pas question. »

D'autres adolescentes sortaient, bras dessus, bras dessous.

« Monsieur Wyeth ne reconnaît personne ? »

— Va te faire foutre.

— Bon, si vous ne voulez pas regarder dehors, vous aurez peut-être l'obligeance de regarder ceci ? »

J'ai eu un choc. Gabriel me mettait sous les yeux une photo de Sally Cowles – celle qui était accrochée au mur de la chambre de Jay.

« Où vous êtes-vous... ? » Je me suis mordu les lèvres.

« Merci infiniment, monsieur Wyeth. Excellent travail. Merci. Donc, c'est bien elle. Je m'en doutais, figurez-vous. »

Son regard allait alternativement de la photo au portail, du portail à la photo. « Personne ici ne va s'étonner de voir une limousine garée devant le lycée », a-t-il ajouté. D'autres, en effet, étaient venues se ranger le long du trottoir, et pas deux ou trois.

« La voilà ! » s'est soudain écrié Gabriel en vérifiant une fois de plus le cliché.

Sally se dirigeait vers la 86^e Rue, accompagnée d'une amie.

« Vas-y, démarre, a ordonné Gabriel au chauffeur. Roule doucement, reste derrière. » La voiture s'est lentement engagée dans la rue. « Il est temps de dire au revoir à ta petite copine Sally », commentait Gabriel, goguenard.

Les deux filles arrivèrent au croisement.

« Ne tourne pas, va tout droit. Allez, passe ! Passe le feu ! » Le chauffeur a

franchi le carrefour à l'orange. « Maintenant ralentis. Ralentis ! On l'a dépassée. » Un genou sur un siège, il l'observait par la vitre arrière. « Voilà, c'est bien. Elles se disent au revoir. C'est ça, mes chéries, c'est bien, à demain, à demain, oui, tu as un petit bouton, là, viens par ici ma jolie. Elle arrive. » Il s'est rassis et m'a collé son arme sous le nez. « Un mot, l'avocat, et je t'éclate la tête. Là, dans la voiture.

— Je sais où est Jay Rainey, ai-je lâché tout à trac. Je viens enfin de comprendre. Il n'y a qu'à y aller. Il est...

— Ta gueule.

— Non, écoutez-moi. Il est à Reade Street, au 162.

— On est déjà passés là-bas. Tu nous prends pour des débiles ?

— Vous n'avez pas regardé où il fallait.

— On a même fouillé le coin de la chaudière.

— Vous êtes montés ?

— On a frappé aux portes.

— Je sais où il est ! Vous pouvez laisser la gosse tranquille.

— On a nos instructions, a répliqué Denny.

— Tu es prêt ? lui a demandé Gabriel.

— Oui. »

Gabriel a agité son pistolet. « Un mot, et tu peux dire adieu aux parties de cache-cache avec ton gamin...

— Mon fils ?!

— ... et avec sa ravissante mère. Ils sont en Italie, en ce moment, c'est bien ça ? »

Je me suis effondré sur mon siège en nous maudissant, Jay Rainey et moi. La voiture s'est arrêtée. Gabriel a ouvert sa portière juste au moment où Sally passait.

« Mademoiselle, s'il vous plaît ! a-t-il lancé, excessivement aimable. Excusez-moi, mais nous sommes un peu perdus.

— Oh ! a-t-elle dit d'une voix légère, avec une pointe d'accent britannique.

— Nous allons dans la 6^e Avenue. »

Elle s'est approchée, rassurée peut-être parce qu'il s'agissait d'une limousine. « La 6^e Avenue ? Ce n'est pas tout près, en fait. »

Gabriel est descendu en laissant la portière à peine entrouverte. J'apercevais une partie du dos de Sally. Gabriel lui montrait un plan des rues de New York.

« Nous ne sommes pas d'ici, vous comprenez, a-t-il prétexté.

— Bien sûr. » Sally s'exprimait sur un ton bien élevé, presque mondain pour une adolescente de quatorze ans. « C'est une ville assez compliquée, quand on ne connaît pas. »

J'allais me mettre à crier quand Denny m'a fourré le canon de son arme sous l'aisselle et enfoncé trois doigts dans la bouche.

« Regardez, expliquait Sally. La 5^e Avenue est ici. Et la 6^e... Hé ! »

Il l'avait attrapée par le col pour la propulser dans la voiture. Son cartable lui est passé par-dessus la tête. D'une bourrade, Gabriel l'a obligée à monter avant de s'engouffrer à sa suite et de claquer la portière derrière lui. « Démarre ! a-t-il ordonné au chauffeur en verrouillant les loquets de sécurité. Mais tout doux, ne force pas l'allure. On va tout droit.

— Vous êtes fous ! » Sally décochait des regards furieux et paniqués à ses ravisseurs, aux vitres teintées, aux loquets qui prévenaient sa fuite. « Qu'est-ce qui vous prend, à la fin !

— Tiens-toi bien, chérie. » Gabriel a levé son arme pour en lécher le canon du bout de la langue, et il y avait un tel sadisme, dans son sourire, que Sally s'est recroquevillée sur elle-même, terrorisée, les jambes serrées l'une contre l'autre.

« On revient dans le centre », a lancé Gabriel au chauffeur avant de m'apostropher, l'air sévère. « Tu vas pouvoir tenir tes promesses. »

La limousine descendait la 5^e Avenue en direction du sud. Sally a puisé en elle assez d'audace pour me jeter un coup d'œil. « On va où ? »

Denny l'a menacée du doigt. « C'est top secret, mam'zelle. »

Elle a rentré la tête entre les épaules, le visage caché derrière ses cheveux, et un moment plus tard j'ai vu qu'elle commençait à trembler.

« Pas un mot ! a tonné Gabriel. Je ne veux pas t'entendre chialer. Tu entends ? »

Elle a opiné. Les hoquets qu'elle réprimait lui secouaient les épaules.

Il y a peut-être encore un moyen de s'en tirer, pensais-je désespérément. Une solution pour qu'elle sorte indemne et ne sache pas, pour Jay.

« Où est-ce que vous m'emmenez ? a-t-elle demandé entre deux sanglots, invisible derrière ses cheveux.

— Ah, Sally chérie, a rétorqué Gabriel narquois. On te ramène chez papa. »

Nous étions arrivés devant l'immeuble de Reade Street. Sally l'a tout de suite reconnu.

« Il est là-haut. Je sais exactement où. Je suis sûr de moi ! »

Sally a étouffé un cri. « Ne faites pas de mal à mon père. Je vous en supplie.

— Sors. Dépêche-toi. » Gabriel me poussait vers la portière. « Et pas de plaisanteries, sinon ils partent sans nous. »

Il s'est extirpé de l'habacle le premier, une main sur ma nuque. « Tu as cru que tu avais l'idée du siècle avec ton carton bourré de fric.

— C'est une sacrée somme. Sérieusement.

— J'espère pour toi que c'est vrai. »

Je soupesais ses paroles, la menace qu'elles contenaient.

« Tu cogites encore, a dit Gabriel. Tu penses me fausser compagnie, prendre la poudre d'escampette ?

— Non.

— Ne fais pas ça, mon petit Billy.

— Je pourrais, si je voulais.

— Sûrement pas.

— Je serais au bout de la rue avant...

— Je suis armé, tu l'oublies. Je vise, je tire, je risque de ne pas te rater.

D'exploser ta fabrique à rêves. Et ton pauvre fiston n'aurait plus de papa. »

Nous étions devant la porte d'entrée. Gabriel a sorti un trousseau de clefs de sa poche. Volé chez Jay, probablement.

« Ne t'amuse pas à appuyer sur la sonnette. »

Retenant le battant d'une main, il m'a poussé à l'intérieur. Des prospectus et des menus chinois s'étaient par terre, sous la fente par laquelle on glissait le courrier.

« On monte, ai-je dit. Pas de bruit. »

Je me suis arrêté sur le palier du quatrième, devant la porte située en face de celle de Cowles.

« C'est ici. »

Gabriel a introduit une clef dans la serrure. Sans résultat. La seconde était la bonne.

Nous nous sommes glissés comme des voleurs dans les bureaux vides. L'endroit avait besoin d'un coup de peinture. La moquette faisait des bosses sous les pieds, aux endroits où se trouvaient autrefois des tables et des fauteuils. Un décor fantôme, tout en creux. Des papiers traînaient sur le sol. Des pubs pour du matériel vendu sur l'Internet.

« Où est-il, Bill ? » a chuchoté Gabriel en m'obligeant à avancer.

La pièce suivante était jonchée d'emballages alimentaires, de cannettes, de bouteilles, de journaux. Quelques vêtements. Quelqu'un avait habité ici. Séjourné, en tout cas. Une petite bonbonne à oxygène traînait au milieu des cochonneries. Des morceaux de plâtre écaillé parsemaient çà et là la moquette.

Alors que je m'apprêtais à passer dans une troisième pièce, j'ai remarqué que tout un pan de mur avait été abattu autour d'une grosse conduite de chauffage qui traversait le plancher. Elle desservait le bureau où nous nous trouvions et celui de Cowles, adjacent, et sa bouche d'aération était placée à environ deux mètres cinquante de hauteur. Du plâtre, des débris de vieux lattes, de gros morceaux de fonte s'éparpillaient sur le sol. Jay avait découpé le conduit de chauffage, la bouche d'aération, tout, et érigé dans le réduit démantibulé un poste d'observation secret, à peu près aussi haut qu'une chaise d'arbitre. La sienne était encapuchonnée dans un tissu noir fixé à la va-vite à l'aide d'agrafes qui l'isolait complètement de la lumière des fenêtres. Ainsi perché là-haut, Jay, cela m'est tout de suite apparu, pouvait observer ce qui se passait chez Cowles à travers la bouche d'aération. Il en avait dénudé une seconde, à deux mètres de distance, qu'il avait équipée de plusieurs caméras miniatures de la taille d'un tube de rouge, reliées par un faisceau de câbles à

un ordinateur qui ronronnait doucement par terre. Ce n'était pas tout. Un fil de téléphone, sûrement raccordé en douce à la ligne de Cowles, passait à travers une plaque du plafond à moitié arrachée et il l'avait dédoublé pour le brancher, d'une part sur le téléphone posé à même le sol, d'autre part sur l'ordinateur déjà relié aux minicaméras. Jay enregistrait tout ce que faisait Cowles dans son bureau. Chaque geste, chaque mot, le moindre souffle.

À pas de loup, je me suis approché de la chaise haute encapuchonnée de noir. Que dissimulait le tissu ? J'en ai soulevé un pan, découvrant une jambe de pantalon et une chaussure d'homme qui pendait dans le vide. De surprise, j'ai relâché le bout d'étoffe. Mort ? Un suicide ? Et si Jay nous avait entendus arriver, si... Me préparant au pire, des images sanglantes plein la tête, j'ai à nouveau soulevé le tissu noir. Jay était là, en costume-cravate. Assis de biais contre le mur, il dormait, une main serrée autour du tube qui sortait de la bonbonne à oxygène calée dans le grossier berceau qu'il lui avait fabriqué. Un masque en plastique transparent lui couvrait la bouche et le nez. Pour un homme encore jeune il avait l'air épuisé, et il l'était, bien sûr, avec toutes ces allées et venues qu'il s'imposait sans souffler, littéralement. Il respirait trop vite et sa poitrine se gonflait par à-coups, comme chez un enfant fiévreux. Combien d'heures avait-il passées à jouer les voyeurs, l'œil collé à la bouche d'aération pour étudier Cowles, l'observer sans relâche, vivre sa vie et se mettre dans sa peau, visionner les enregistrements numériques de ses caméras ? Que cherchait-il à prouver ? Qu'une distance infranchissable le séparait de sa fille, qui attendait en bas, aux mains de ses ravisseurs ? Voulait-il tout savoir de l'homme qui prendrait soin d'elle lorsqu'il aurait disparu ? Et même si l'idée était absurde, était-ce avant tout pour cette raison qu'il avait acheté l'immeuble, son voyeurisme n'ayant pris le dessus qu'ensuite ? Ou bien le projet avait-il déjà germé dans les ombres de son inconscient ? Je n'avais pas la réponse à ces questions, mais qu'importe. Il était là.

« Réveillez-le », m'a dit Gabriel.

J'ai posé un doigt sur mes lèvres.

« Si vous voulez que ça se passe en douceur, laissez-moi faire, ai-je chuchoté. Je ne réponds pas de sa réaction. Provoquer un scandale ne règlera rien. »

Gabriel n'était pas homme à me concéder un point. Il s'est contenté d'agiter son arme pour m'indiquer que je n'avais pas d'autre choix que de réveiller Jay. J'ai grimpé deux barreaux pour regarder par la bouche d'aération.

Assis à sa table, Cowles, en costume, discutait au téléphone. Devant lui, des dossiers étalés.

« Oui, disait-il. Nous allons vous le transférer. Formidable. » À peine avait-il raccroché que son secrétaire est entré. Cowles lui a tendu une feuille.

« La liste des numéros pour le dossier Martin.

— Je m'en occupe.

— Où en est la cotation de l'euro ?

- Légère hausse.
- Et le volume d'échanges ?
- Pas terrible.
- Les Japonais achètent ?
- Je ne sais pas encore.
- Je vais jeter un œil. »

Il a suivi le jeune homme dans le couloir et j'ai saisi l'occasion pour tirer Jay du sommeil.

« Jay ? lui ai-je murmuré à l'oreille. Jay, réveillez-vous. »

J'étais prêt à parer au moindre sursaut, mais il a lentement ouvert les yeux et m'a regardé.

« Vous m'avez trouvé, a-t-il dit tout bas, sans paraître se formaliser.

— Réveillez-vous, mon vieux. » Il s'est carré dans la chaise pendant que je lui tendais son manteau. « Venez, il faut descendre.

— Pour quoi faire ?

— Ils tiennent Sally.

— Sally ? » J'ai opiné. « Je ne saisis pas.

— Vous allez très vite comprendre », a ricané Gabriel en pointant son pistolet vers lui.

La portière de la limousine s'est ouverte dès que nous sommes sortis.

« Montez », a dit Gabriel – et nous avons obtempéré.

Coincée entre Denny et Jay, Sally nous dévisageait les uns après les autres, éberluée. Mon visage ne lui disait rien, celui de Jay non plus, évidemment.

« Qu'est-ce qui se passe ? a-t-elle demandé d'une voix étranglée. Qu'est-ce que vous me voulez ? »

Comme les autres gardaient le silence, j'ai risqué une réponse que je voulais convaincante : « Il ne va rien vous arriver, Sally.

— Oh ! mais il m'est *déjà* arrivé quelque chose. » Elle s'est mise à pleurer. « Comment se fait-il que vous sachiez tous comment je m'appelle ?

— Si quelqu'un vous touche, je le tue. »

Cette promesse en forme de menace que Jay venait de prononcer ne l'a pas rassurée, bien au contraire. Ses yeux affolés nous dévisageaient tour à tour, elle serrait les lèvres, croisait et décroisait les mains contre son chemisier d'écolière.

« Est-ce que vous... est-ce que je vais... ?

— Qu'est-ce que vous attendez, Gabriel ? ai-je dit. Vous pouvez la relâcher maintenant.

— Il nous faut l'argent, d'abord.

— Jay ? Vous devez de l'argent à cet homme. Vous l'avez sur vous ? »

Il n'a pas répondu. Depuis que nous étions entrés dans la voiture, il couvait Sally du regard. Hormis le court instant où il s'était tenu derrière elle, dans l'auditorium de Steinway, jamais il n'avait été aussi près d'elle depuis

qu'elle était bébé.

« Il faut que je lui parle », a-t-il enfin déclaré.

Cela a eu pour effet d'accroître encore la peur de Sally. Je me demandais cependant si, tout au fond d'elle-même, elle ne sentait pas le lien qui existait entre eux. On retrouvait Jay dans ses traits, dans sa silhouette – dans les sourcils bien dessinés, dans la solidité des épaules. Sally était tout en jambes, et elle le resterait.

« Alors dépêchez-vous », a dit Gabriel.

Jay s'est penché vers Sally. Effrayée par cette proximité, elle s'est écartée en détournant la tête.

« Doucement, Jay, lui ai-je conseillé.

— Es-tu heureuse, Sally ?

— Mais qui êtes-vous ? »

Jay respirait péniblement. « Es-tu heureuse ?

— Pas en ce moment, en tout cas.

— Non, bien sûr, mais... » Il a dû s'arrêter pour tousser, s'est ressaisi au prix d'un violent effort. « Dans la vie en général, tu es heureuse ? »

L'absurdité de la question, étant donné les circonstances, ne pouvait échapper à personne, pas même à Sally.

« Oui... oui, bien sûr.

— Une petite conversation très touchante, est intervenu Gabriel. Seulement il faut... »

Jay l'a fusillé du regard. Le message était limpide : il ne le craignait pas. Gabriel a cédé.

« Une minute, pas plus.

— Tu aimes bien ta famille ?

— Oui.

— Ta maman ne te manque pas trop ? »

Elle l'a dévisagé, les yeux écarquillés. « Qui êtes-vous ?

— Nous étions amis, elle et moi.

— Quand ? a-t-elle demandé, incrédule.

— Il y a des années.

— Vous l'avez connue ?

— Oui, très bien, a-t-il dit avec un sourire forcé.

— Elle me manque, oui. Je pense souvent à elle.

— Tu lui ressembles beaucoup, tu sais.

— Oui, mais ça me rend encore plus triste. »

Jay a acquiescé d'un signe. Il se mordait les lèvres.

« Fin de la récré, a décréte Gabriel.

— Écoute, a encore murmuré Jay, la voix rauque de chagrin. Je voudrais que tu m'accordes une petite faveur.

— Quoi ? » Elle nous a regardés, stupéfaite. « Alors, c'était pour ça ?

— Magne-toi, crevard, a lancé Gabriel.

— Je voudrais que tu me permettes de te toucher l'oreille. J'irai très vite.

— Ce n'est pas un peu... vulgaire ?

— Un peu, mais c'est la seule chose que je te demanderai.

— J'espère bien. »

Ramenant ses cheveux derrière les oreilles, elle a légèrement tendu le cou en avant. Jay a inhalé une goulée d'air, non sans mal, et levé la main droite. À son contact, sa fille a tressailli de surprise. « Tout doux, tout doux », marmonnait-il pour la rassurer. Ses doigts se sont posés sur l'oreille, devant les longs cheveux, et du bout du pouce il a suivi le bord interne du pavillon. Le regard inquiet de Sally passait sans arrêt de lui à moi.

« Penche un petit peu la tête, s'il te plaît. »

Elle a obéi en retenant ses larmes.

« Ça va aller », ai-je dit à mi-voix.

Jay caressait l'oreille de sa fille.

« Est-ce que... ? a-t-elle protesté en se dérobant.

— Ne bouge pas. Là, voilà. » Il fermait les yeux, tout à ses souvenirs, mesurant en pensée le temps écoulé depuis qu'il l'avait touchée pour la première et dernière fois. Treize années de vie perdue – un parc londonien, Eliza déjà mariée à Cowles, à jamais inaccessible. Ses doigts se sont écartés de l'oreille de Sally. Il a acquiescé en silence à la question qu'il lisait sur mes lèvres.

Sally se tenait sur la défensive, tassée contre le dossier.

« Il faut que tu saches... », a commencé Jay, visiblement très affecté.

Je ne l'ai pas laissé finir. « Non ! Jay, ne faites pas ça.

— Pourquoi ?

— C'est inutile. Complètement inutile, ai-je répondu en soutenant son regard. Ce serait cruel de votre part.

— Mais qu'est-ce que vous me voulez, à la fin ? s'est écriée Sally.

— Rien. Vous n'avez pas à vous inquiéter.

— L'argent, a dit Gabriel.

— Dans un sac en cuir. Le placard à balais du premier étage. Tenez » – et Jay lui a tendu la clef qu'il venait de tirer de sa poche.

Gabriel s'en est emparé et il est sorti de la voiture après avoir recommandé à Denny de nous surveiller.

Nous attendions. Je regardais. Je regardais un père examiner son enfant. Caressants, possessifs, sagaces, les yeux de Jay étudiaient le dessin du front de Sally, puis la joue, le nez, la courbe des lèvres, le menton.

« Ta mère était très belle, tu sais. » Sally n'a pas répondu. « Et... (Une nouvelle quinte l'a interrompu, mais il s'est ressaisi en puisant au plus profond de son être l'assurance du désir.) Et ton père t'aime énormément. »

Il avait réussi à la formuler, cette déclaration qui sortait de lui comme une mise au monde.

Sally l'a remercié d'une inclinaison de tête étonnée, avec un sourire appliqué qu'elle voulait joyeux et reconnaissant. « Merci. Je l'aime beaucoup, moi aussi. »

Gabriel revenait avec le sac. Il était déjà au téléphone.

« On l'amène de toute façon ? Très bien. Elle, on la laisse partir ? » Il a raccroché. « Mademoiselle, vous descendez ici, a-t-il déclaré avec brusquerie. Allez, sortez.

— Je peux m'en aller ?

— Oui. Sortez de cette voiture, grouillez-vous. » Il a balancé la clef de Jay à l'intérieur, me touchant à la tête. « Tiens, m'a-t-il dit, mets tes sales empreintes partout. Toi aussi, crevard.

— J'y vais, alors » – et Sally a attrapé son sac à dos. « Justement, mon père travaille ici. »

Interdit, Gabriel nous a interrogés du regard, Jay et moi.

J'ai pris la clef dans ma main. « Relâchez-la. »

Il a ouvert la portière. « Dehors », a-t-il fait.

Elle est passée devant lui, a sauté d'un bond sur le trottoir et s'est retournée pour être sûre qu'on ne la suivait pas. Elle n'avait rien compris à cette brève aventure, c'était clair. On l'avait enlevée une demi-heure, guère plus, pour la déposer tout bonnement devant le bureau de son père. Il ne s'agissait donc pas vraiment d'un kidnapping, simplement d'un épisode très bizarre. L'anxiété s'est effacée de son visage, remplacée par une curiosité adorable. Les genoux légèrement fléchis, Sally s'est penchée pour scruter l'habitable. Elle cherchait Jay, du moins je l'imagine, cet homme au regard triste qui n'avait d'yeux que pour elle.

Puis la portière s'est refermée et nous sommes repartis.

Mi-toussant, mi-crachant, Jay a demandé à nos ravisseurs ce qu'ils attendaient de nous.

« Le boss exige une explication. La clef du mystère », a répondu Gabriel en s'adressant à moi. Il a ouvert le sac posé sur ses genoux pour en examiner le contenu. « Que c'est beau, la vue de l'argent. Ça rend optimiste, n'est-ce pas ? » Puis il s'est baissé pour attraper une mallette en cuir, sous son siège, dont il a actionné le fermoir du bout du pied. Dedans, soigneusement rangées, des petites boîtes de cartouches. Il en a pris une, qu'il a glissée dans sa poche de poitrine et, quand il a relevé la tête, il a surpris mon regard inquiet.

Dix minutes plus tard, la voiture se rangeait devant le restaurant. Gabriel a envoyé Denny vérifier que la lourde porte n'était pas verrouillée. Lamont, apparu sur le seuil, nous a poussés à l'intérieur, Jay et moi.

Dans la grande salle vide, toutes les tables étaient dressées à la perfection, prêtes à accueillir la première fournée des clients qui s'y installeraient d'ici quelques heures. Le personnel n'arriverait-il qu'à quatre heures, ainsi qu'Allison l'avait indiqué ? Il fallait bien que quelqu'un s'occupe de mettre le vin à rafraîchir dans les seaux, sorte les tranches de viande des frigos et commence à les compter.

« C'est en bas que ça se passe, messieurs. »

Gabriel, qui dirigeait les opérations, a descendu sur nos talons les dix-neuf marches en marbre.

Arrivé dans le Havana Room, Jay a découvert Allison et Ha assis dans le box du fond, en face de H.J., qui pianotait sur la table. Quelque chose que je n'ai pas compris passa dans le regard qu'échangeaient Jay et Allison.

« Bon, a déclaré H.J. On a presque fini. Quelle heure est-il ?

— Deux heures cinquante-huit.

— Ils arrivent quand, les serveurs ? a-t-il demandé à Allison.

— Bientôt. À quatre heures.

— Ça nous laisse du temps. Je meurs de faim.

— Boss, il ne faudrait pas trop traîner, lui a rappelé Gabriel. Vous devriez y aller. On finira, Denny et moi.

— Je ne partirai pas sans savoir ce qui est arrivé à mon oncle Herschel. Je paye une dette, là. Le vieux est venu me voir cinquante fois quand j'étais en prison. Il traversait tout l'État. Vous ! a-t-il brusquement lâché en se tournant vers Jay. Vous savez que Poppy racontait que mon oncle avait un cœur... hé... minute, nullard. Minute. J'ai faim, moi. Il y a de quoi manger, ici, non ?

— Boss ! a insisté Gabriel, la voix pressante. Vous devriez m'écouter !

— J'ai faim. Il me faut des calories pour penser. C'est le cerveau qui brûle le plus de calories, je te l'apprends ? Yo, je suis gros, oui, mais je suis dangereux. Le bon gros Noir, l'Amérique aime ça. Elle croit qu'il n'est pas dangereux, le gros Noir.

— Vous rigolez ou quoi ? s'est étonné Lamont.

— Hé, p'tite tête. Pense à George Foreman : il est gros et il est riche. Pense à Bill Cosby, à Al Roker, le type de la météo, ou à Sinbad, le gras du bide qui fait de la pub pour les bières. » Il regardait Allison comme pour quêter son avis. « Tous ces gros Noirs sont *riches* parce que les *gros* Noirs obèses ça fout pas les jetons à l'homme blanc.

— Il n'y a pas grand-chose à manger, en bas, a dit Allison. Des amuse-gueule et des biscuits d'apéritif, des cacahouètes, des bretzels, ce genre de choses.

— C'est dégueulasse. J'en veux pas. Mauvais pour la santé. »

Denny tendait le menton vers le bar. « Il y a une kitchenette là derrière, boss.

— Est-ce que monsieur apprécie le poisson ? » a glissé Ha de sa voix frêle.

Allison l'a dévisagé. « Je ne sais pas », a-t-elle fait sur un ton hésitant alors que la question ne lui était pas adressée.

« Du poisson ? rugissait déjà H.J. Eh, mec, t'as du poisson ? »

Le visage inexpressif, Ha soutenait le regard d'Allison. « Nous avons du très bon poisson, ici. Très frais. »

H.J. penchait la tête de côté, l'air extatique. « Tu as dit que ton petit Chinetoque savait faire la cuisine ?

— Oui. Sa grande spécialité, c'est le poisson.

— Quoi, comme poisson ? Du requin ? Du thon grillé ?

— Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui au menu, Ha ? » a demandé Allison avec une sincérité désarmante.

Ha branlait du chef, comme absorbé dans ses réflexions. « J'ai un poisson spécial pour sushis, très bonne spécialité.

— Vous faites des sushis ? Dans un steak house ?

— Oui, monsieur. Très bons. Nous avons le poisson frais dans l'aquarium. Derrière le bar. Vous pouvez le voir, sous l'étagère.

— J'ai vraiment un creux. Deux bouchées de poisson, ça va pas me caler. »

Denny était passé derrière le bar. « Il est là, boss. » Il s'est accroupi pour mieux regarder. « Quelle saleté de mocheté, ce poisson !

— C'est une spécialité maison, est intervenue Allison. Nous l'importons de Chine. À propos, Ha était le chef de Mao Zedong, vous savez.

— Je mangerais bien, moi aussi, a admis Denny.

— Mao ? Le type qui régnait en Chine, avant ? » Ha a humblement acquiescé. « Vas-y. Prépare-moi ce poisson comme pour l'empereur de Chine. On achètera des hamburgers en route. Après, a ajouté H.J. en pointant son arme vers Jay, j'aurai une petite discussion avec toi, Rainey. Parce que y a pas que ce putain de fric en jeu, enculé de mes deux. » Il s'est tourné vers Ha. « Bouge.

— Bien monsieur.

— Active, le vieux. On a la dalle. Faut reprendre des forces, a-t-il ajouté avec un sourire à l'adresse de Lamont. Ce soir, on fait la fête.

— Je travaille vite, monsieur, a dit Ha qui venait de se lever et le saluait en cassant le buste. Vous allez voir. »

S'éloignant à petits pas pressés, il s'est glissé derrière le bar, et après avoir débranché le tuyau qui alimentait l'aquarium il a roulé ce dernier de l'autre côté, à la vue de tous. Puis il a posé sa planche à découper dessus et a déroulé le linge blanc dans lequel il rangeait ses couteaux.

« Avant que je commence, d'abord je dois vous dire : ces couteaux très pointus sont pour préparer le poisson. Ha ne veut pas blesser personne. Les couteaux, pour le poisson, c'est tout.

— Ouais, c'est bon, a dit Denny qui s'impatientait. On a compris. »

Tout en parlant, Ha avait attrapé le poisson et l'avait embroché avec sa pique.

« Voilà... » Il ouvrait d'un geste preste l'animal qui se tordait sur la planche. « Nous allons servir ce poisson, ce soir. » Il disposait devant lui les petits bols destinés à recevoir les organes.

« Les gens sont prêts à payer des fortunes, pour ce poisson, a fait remarquer Allison. Vous seriez étonnés... »

Gabriel, qui suivait attentivement les progrès de Ha, l'a interrompue. « H.J., je travaille pour toi depuis trois ans, okay ? J'ai toujours été loyal avec toi, tu sais que tu peux compter sur moi. Quand j'ai quelque chose à dire, je le dis. Là, je pense qu'il faudrait y aller. Il faut que tu y ailles. Tu as un problème, c'est clair, Denny et moi on va s'en charger. Ces gens ont tout vu. »

H.J. a secoué la tête. « On a bien dix minutes, non ? on a le temps. Il y a

des bouchons, dehors. Je vais bouffer ce poisson et après... après ça sera ton tour, fils de pute ! » a-t-il éclaté en agitant son pistolet sous le nez de Jay.

Un silence de mort a suivi cette sortie. Tout le monde s'est fait tout petit, sauf Jay sur qui la peur semblait n'avoir aucune prise. L'atmosphère étrange et explosive de la pièce le laissait insensible. Lui seul, il est vrai, ignorait que Poppy gisait derrière le bar, empaqueté et ficelé, déjà raide.

Il m'a regardé. « C'est vous, Bill, qui les avez renseignés, sur Sally ?

— J'ai commis une erreur impardonnable, ai-je répondu la tête basse. J'en ai parlé à Allison.

— Remarquez, sans ça je ne l'aurais pas rencontrée. Du moins, pas tout de suite.

— Sans doute.

— Ta fille, c'est ça ? » a demandé Allison à mi-voix.

Jay s'est tourné vers elle, mais je ne sais pas s'il la voyait vraiment. Il revivait les brefs instants passés en compagnie de Sally. « Ma fille, oui. »

Elle aurait voulu se mettre en colère contre lui, Allison, le haïr, le rayer de ses tablettes, mais au lieu de ça les larmes lui sont montées aux yeux et, cessant de le fixer, elle m'a brièvement interrogé du regard avant de se détourner, cramponnée à sa fierté.

« Pourquoi ne pas me l'avoir dit, Jay ? Pourquoi ?

— Je pensais que ça ne te ferait pas plaisir.

— Mais ça n'aurait rien changé ! a-t-elle lâché dans un cri. Tu ne comprends pas, tu ne vois pas comme je... » Elle a secoué farouchement la tête, incapable de le dire.

« Qu'est-ce que je devrais comprendre ? »

Peu habituée aux formules simples qui témoignent de la reconnaissance, du bonheur, Allison cherchait ses mots. « C'était... C'était chouette. »

Chouette. Un mot pas si insignifiant, après tout. Elle a sorti la serviette pliée dans son sac et l'a posée devant Jay.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un dessin que Poppy a laissé pour vous, me suis-je empressé de répondre. Il a dicté à Allison ce qui est écrit dessous. »

Jay a pris la serviette. Déjà un peu froissée, elle semblait fragile, dans ses mains. Il la contemplait, la bouche pincée, les yeux plissés. L'incompréhension – et la lumière, soudain. Le choc de la reconnaissance. Il s'est voûté sur son siège, comme assommé.

« Qu'y a-t-il, Jay ? »

Il a défroissé la serviette avant de la replier et de la glisser dans sa poche de poitrine.

« Sally va s'en remettre, Bill, n'est-ce pas ? Elle va bien ?

— Oui, sûrement. Mais...

— Ça vient, la bouffe ? a braillé H.J.

— Une petite minute ! » Le ton énergique, soudain, Ha s'est mis à commenter ses gestes : « Un peu de riz, la petite algue pour le sushi très

bon... maintenant, là, je coupe... avec le doigt je roule... » En un temps record, il avait préparé huit sushis identiques. Je suivais les mouvements du couteau qu'il plongeait tour à tour dans les divers bols où il avait déposé les organes envenimés, mais il allait trop vite pour moi. Huit morceaux, c'était plus que le nombre normal des portions. Et puis je me suis souvenu : il y avait largement assez de poison dans les organes pour préparer huit morceaux.

« À qui je donne ? » a-t-il lancé à la cantonade.

H.J. a désigné ses hommes. « On va partager.

— J'aime pas trop le poisson, a marmonné Lamont.

— Deux par personne ? C'est bien ? » Ha disposait déjà deux sushis dans les quatre assiettes qu'il venait de placer devant lui.

« C'est bon, on s'en fout. » Gabriel s'est avancé pour se servir.

« Non, non ! S'il vous plaît. Encore une minute, mais vous serez le premier. »

Tirant l'assiette vers lui, il s'employa à mettre une touche finale aux sushis en en frissant légèrement les deux bouts. Tel un artiste qui étudie son sujet, il se recula pour contempler son œuvre – le temps, à mon avis, de calculer l'âge et le poids de Gabriel –, tout cela en un clin d'œil, pendant qu'il enfonçait machinalement la lame de son couteau-pinceau dans un des bols, la passait vivement sur les deux sushis et produisait soudain une carotte découpée en fleur – geste magique éblouissant, mystifiant.

« Voilà, a-t-il annoncé, triomphal. S'il vous plaît. »

Gabriel a fait glisser l'assiette sur le bar devant lui, mais sans s'y intéresser davantage.

Ha s'était remis à parfaire la présentation de deux autres portions de Shao-tzou. Fasciné, je regardais le vieux Chinois plonger d'une main le couteau dans les bols, et manier de l'autre l'algue et le riz avec une incroyable dextérité. Et chaque fois le leurre, le tour de prestidigitateur, les doigts qui virevoltaient. À peine avait-il fini de préparer les deux assiettes suivantes que Denny est venu les chercher. Il en a apporté une à H.J. tout en enfournant d'un coup un sushi entier.

« Mmm, c'est bon, a-t-il déclaré la bouche pleine.

— Pour qui ? a demandé Ha. Deux morceaux, encore. Mademoiselle Allison ?

— Non, merci, Ha.

— Monsieur Jay ?

— Volontiers. J'aimerais bien un cigare, aussi.

— Un cigare ? » H.J. tendait son automatique plaqué or vers le mur garni de boîtes de cigares. « File-lui un cigare à ce fils de pute, pas de problème. Et pendant qu'il le fumera c'est moi qui l'allumerai, l'enfoiré, je lui ferai cracher sa putain de vérité. Prêt à répondre à mes questions ? Parce que j'en ai des tas, à te poser, du genre comment t'expliques que pas un connard puisse me dire ce qui est arrivé à mon oncle ? »

Denny, qui s'était dirigé vers le mur de cigares, en a choisi un, l'a remis en

place, en a pris un autre, est revenu l'apporter à Jay.

« Un Montecristo. Y a pas mieux.

— Et d'abord, continuait H.J. sur un ton d'indignation vertueuse, c'était qui, au juste, ce connard de Poppy ? Toujours à reluquer par en dessous, comme s'il gardait ses petits secrets pour lui. Comment t'expliques que j'ai toujours su qu'il me racontait des craques ? Tu peux m'expliquer, hein ? Quelqu'un peut m'expliquer ? »

Personne, apparemment. Ha s'employait de son côté à confectionner le sushi de Jay. J'observais attentivement le manège du couteau, sans détecter la moindre différence. Ha est lui-même venu servir Jay. « Un morceau encore. Le partage juste », m'a-t-il glissé. Vives et légères, les mains ont recommencé à s'activer, pinçant le petit bout de chair, roulant le riz autour, piquant le couteau dans un bol, dans un autre.

Je ne suis pas sûr de ne pas avoir tressailli quand il a déposé l'assiette devant moi.

« Pas s'inquiéter, monsieur Wyeth. » Une grimace amusée réduisait ses yeux à deux fentes, mais son regard ne quittait pas le mien. « Bon appétit. Ha vous donne du très bon poisson, aujourd'hui. M. Wyeth connaît le poisson, il a déjà vu. Il montre à tout le monde qu'il est très bon à manger. »

J'ai examiné mon sushi. Ha s'adressait à H.J. et à Gabriel, qui n'avaient toujours pas avalé leurs portions. « Je vous en prie, c'est très bon, les encourageait-il. Protéines. Pour être forts. Bon, hein ? » a-t-il demandé en se tournant vers moi.

Jay venait de poser son cigare à côté de son assiette. Allison m'observait. J'ai poussé le petit rouleau dans ma bouche et je me suis mis à mâcher.

« Mmm. C'est succulent, Ha.

— Oui.

— Il n'y en a pas d'autre, vous êtes sûr ? Je pourrais en manger des kilos ! »

Ha a pris une mine désolée.

Denny a avalé son second sushi. Gabriel a croqué dans le premier. Nous avons besoin d'une pause, un délai d'une minute. Il m'a semblé entendre un bruit de pas à l'étage. J'ai tendu l'oreille. Le personnel commençait à s'activer dans la grande salle.

Allison a regardé sa montre.

« C'est quoi ? a demandé H.J.

— Le restaurant va ouvrir. Tout le monde arrive, les garçons de salle et les serveuses, les cuisiniers, les aides.

— Vous pouvez pas fermer ?

— C'est exclu. Il faudrait que j'appelle au moins trente personnes. »

Au-dessus de nos têtes, quelqu'un passait l'aspirateur.

« La porte, en haut de l'escalier, elle est fermée à clef ? a repris H.J. » Gabriel a acquiescé. « Personne peut descendre ?

— Personne.

— À quelle heure ils vont se barrer ?

— Vers une heure du matin, a répondu Allison. Il va falloir attendre.

— Tu as beaucoup de réservations ? » lui ai-je demandé pour entretenir la conversation. Jay, l'air absent, tripotait son cigare.

« Deux grands dîners d'affaires coup sur coup. L'un pour une compagnie d'assurances, l'autre j'ai oublié. Ils vont rester toute la nuit. »

Ha nettoyait son matériel. Je salivais beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Gabriel venait d'avaler son second sushi, H.J. mastiquait le premier. Jay examinait le sien, admiratif semble-t-il du talent déployé par Ha pour le créer.

« Ça va pas, a gémi Denny. Je sens plus rien. Je peux plus bouger les yeux. » Il a tenté de se rattraper au bar mais s'est affalé dessus comme une masse, à quelques pas de moi, le pistolet au creux de sa main molle.

« Denny ? » Gabriel a levé son arme, médusé par le violent tremblement qui secouait les jambes de son compagnon, mais l'instant d'après il était atteint à son tour. Paupières crispées, à moitié aveuglé, il agitait les bras autour de sa tête comme pour chasser une guêpe importune pendant qu'une tache humide s'étalait lentement sur l'entrejambe de son pantalon. Il est tombé sur un genou, puis il s'est raidi et a basculé de tout son poids sur le côté.

« C'est quoi ce bordel ?! criait H.J. la bouche pleine. Denny ? Putain, Denny ? Gabriel ? »

Ha, vivante image de la servilité, se tenait devant le bar, les épaules voûtées. L'air affligé, presque. Je voulais éperdument qu'il lève les yeux vers moi, car j'avais avalé son poisson en toute confiance et je voulais... je me sentais bizarre... Je voulais être sûr que je n'en avais pas mangé trop, qu'il avait donné la bonne quantité, juste ce qu'il fallait, pas plus. J'avais l'impression étrange d'être déconnecté de mes pensées. Elles s'affolaient sous mon crâne mais je n'avais pas peur, pas du tout. Je me suis vu prendre le pistolet dans la main de Denny.

« Hé ! » s'est mis à glapir Lamont en braquant son arme sur Ha, d'abord, puis sur Jay, puis sur moi.

H.J. s'éloignait en titubant vers l'escalier. « Je suis malade ! gueulait-il. Sortez-moi d'ici ! »

Lamont me tenait toujours en joue.

Je l'ai visé au jugé avec le pistolet de Denny, j'ai tiré...

... et j'ai senti comme une décharge électrique au fond de la gorge. Je craignais pour mes yeux, j'ai tenté de les protéger derrière mes mains mais elles pesaient atrocement lourd. Je suis tombé, vautré sur l'accoudoir de mon siège, tandis que la pièce se fragmentait en une multiplicité de plans ondoyants. Ha avait-il fomenté de tous nous tuer ? Était-ce cela, la vérité ultime ? Jay tenait son sushi entre les doigts. Il s'apprêtait à y goûter.

« Poisson, ai-je réussi à articuler, le doigt tendu vers lui.

— Quoi ? »

Quant à savoir s'il l'a mangé ou recraché, si H.J. a réussi à monter

l'escalier, si Lamont était mort ou blessé, tout cela m'a échappé car je me suis écrasé dans mon coin, hypnotisé par la salière. Des picotements insupportables me chatouillaient le palais, mes orteils et mes doigts devenaient gourds. Mes yeux rivés sur cette maudite salière refusaient de bouger. J'ai peut-être fini par les fermer, je ne sais pas. Ça a duré, mais combien de temps ? J'étais conscient du passage de l'air dans ma poitrine, ma vie entière tenait à ce mouvement d'air moite, et en cela j'étais comme tout le monde, et l'idée de la mort, immédiatement juxtaposée, me procurait un grand sentiment de paix, peut-être même l'envie de mourir, si vraiment ce devait être si facile, mais c'est alors que j'ai vu ou cru voir Jay se casser en deux, secoué par une quinte dont la violence diminuait peu à peu. Jay avait-il mangé le poisson ? Allison avait dû se précipiter à son secours. J'étais fasciné par ses cheveux, une perruque de serpents translucides qui se tordaient au-dessus de sa tête en rythme. Allison s'est agenouillée par terre, Jay s'est levé – ou pas. Aujourd'hui, c'est en vain que je tente de distinguer le rêve de la réalité... Une cascade d'étincelles tombaient en grésillant sur ma figure, et elles s'agglutinaient, caramélisaient, éclataient en pièces de puzzle aux formes reconnaissables, mais insensibles, qui se détachaient de mon visage, une à une, et c'est alors qu'il m'a semblé entendre ce bruit caractéristique, ou que j'ai cru identifier, d'un second coup de feu, et que j'ai vu ou cru voir une balle en pleine course surgir devant moi, lancée sur sa lente trajectoire de limace, remorquant à sa suite une élégante traînée de fumée bleutée, et juste au moment où la limace allait me toucher le puzzle désassemblé a perdu une autre pièce, que la balle, tournant en vrille sur elle-même avec une précision parfaite, a percée en l'étoilant comme une plaque de verre, mais sans bruit, avant de poursuivre et de s'enfoncer plus avant dans le vide laissé au milieu de ma joue. Je sais bien sûr que tout cela était impossible. J'avais la sensation que mon corps s'effondrait, s'enroulait sur lui-même, le cœur sur les poumons, les poumons sur les intestins. Et puis je suis devenu aveugle. L'impression d'être, non pas dans le noir mais dans le néant, comme quand on essaie de toutes ses forces de voir le monde alors qu'on dort, et tout de suite après j'ai senti une chose énorme se tordre dans mon oreille – probablement mon tympan qui réagissait à une voix assourdissante –, et cela s'accompagnait d'une perception de chaleur, ou plus précisément d'une odeur de fumée, volutes rousses qui montaient en spirale vers mes narines, un parfum familier mais de mauvais augure, balayé soudain par un hurlement dont les ondes serrées frappaient inlassablement mon tympan. Après seulement, j'ai compris que c'était une femme qui avait hurlé ainsi, mais qui, je ne le savais pas. On ne sait plus faire les rapprochements ordinaires quand on a mangé du Shao-tzou, le fugu chinois. On ne sait plus qui est qui, pas même soi. On ne peut qu'espérer retenir encore un souffle au fond de soi, une palpitation ténue dans les poumons – et en ce qui me concerne peut-être aussi savais-je que je gisais, paralysé et inerte, sur le froid carrelage noir et blanc du Havana Room, imaginant sans doute qu'il s'agissait d'un premier pas vers la mort éternelle.

Premières impressions au réveil : une obscurité assourdissante et humide, très froide, épuisante, une masse mouvante étalée sur moi, qui me meurtrissait le dos, les jambes, la tête, le visage comprimé sous un amas de plastique qui me retroussait les lèvres. Quand j'ai tenté de me dégager, la douleur a fusé dans ma nuque pour s'atténuer aussitôt dès que j'ai cessé de bouger. J'ai poussé plus fort, et cette fois le poids qui m'écrasait a glissé sur le côté. Je respirais mieux. À en juger par le bruit, je me trouvais dans une camionnette qui devait rouler à soixante ou soixante-dix kilomètres à l'heure. J'avais la désagréable impression que le haut de mon crâne s'aplatissait, se creusait en cratère, se bombait brusquement pour retrouver sa forme originale. J'ai vomi, mais je ne sentais ni l'odeur ni la consistance de ce qui sortait de ma bouche, et j'étais déjà tellement souillé et poisseux que je n'aurais pas su dire si je m'étais vomi dessus ou à côté. J'ai roulé sur moi-même, en appui sur les mains et les genoux et, levant la tête, j'ai perçu une sorte de piaillage étouffé, un discours débité à toute allure dans une autre langue aux consonances métalliques, incompréhensible – du chinois, sorti de ce qui devait être une radio branchée à un ou deux mètres de moi. Quelques notes de musique ont suivi, puis le silence. J'en ai profité pour crier de toutes mes forces.

Le véhicule a ralenti, des voix masculines excitées couvraient le bruit du moteur. J'ai cru que le chauffeur avait perdu le contrôle tant j'étais secoué, ballotté de droite à gauche. J'ai vomi à nouveau, la tête levée, et cette fois j'ai reconnu le goût, l'odeur de l'acide gastrique qui me brûlait les yeux. La camionnette ou le camion prenait de la vitesse, à présent, cahotait sur des bosses, des pierres, des nids-de-poule, des crevasses abyssales, tout ce qui passait sous ses pneus aurait dû les crever mille fois, puis elle a freiné brusquement, la masse qui tout à l'heure m'oppressait a roulé vers l'avant, s'est stabilisée sur elle-même, et notre course s'est arrêtée. J'ai vomi pour la troisième fois. Un sac m'est tombé dessus. Le moteur tournait au ralenti. J'ai entendu des voix, une portière qu'on ouvrait, les voix qui se rapprochaient, longeant un des flancs du véhicule. On manipulait le loquet de la porte arrière. J'ai soulevé la tête. Deux Chinois en combinaisons de travail portant des gants en caoutchouc se détachaient sur un rectangle de lumière. Je me suis remis à hurler comme un damné et ils sont entrés dans l'espace plein d'ordures, il m'ont attrapé par les pieds, sans ménagement, en glapissant comme si je les avais trahis, et j'avais beau me débattre ils me tenaient ferme par les jambes, avec leurs gants visqueux, ils me traînaient au milieu des sacs-poubelle qui fuyaient, les brutes, puis sur le plancher plein d'immondices de leur

fourgonnette. Mon épaule a heurté le pare-chocs et je me suis retrouvé par terre. Avant de refermer la porte, l'un de ces hommes a pris la peine de ramasser un sac d'où se déversaient des coquilles d'œuf et des carapaces de crevette, une pause juste assez longue pour me laisser le temps de jeter un œil à l'intérieur de la fourgonnette – pas un camion, une fourgonnette, oui – et de remarquer, ou de penser que je remarquais, une chaussure d'homme marron juchée sur un monceau d'ordures, une chaussure qui ne m'appartenait pas puisque j'avais les deux miennes aux pieds. Je me suis laissé choir sur le dos, hébété, épuisé, à moitié asphyxié par les gaz d'échappement crachés par la fourgonnette qui venait de redémarrer et traversait à une vitesse folle une décharge, passait par-dessus une clôture défoncée et disparaissait dans la rue. Au-dessus de moi, le ciel était un infini de bleu sans nuages. Une mouette y planait paresseusement. J'avais mal aux yeux, ma tête menaçait d'éclater, je ne sentais plus mon dos, mes jambes raides refusaient de me porter. J'ai roulé sur le ventre, péniblement je me suis hissé sur un genou, sur les pieds, j'ai failli tomber, j'ai encore vomi, une espèce de bouillie claire et brûlante, cette fois, et je me suis essuyé la bouche avec ma manche, j'ai retiré une feuille de salade molle de mes cheveux et enfin j'ai vu qu'ils m'avaient lâché au milieu d'un terrain vague jonché de briques et de bouteilles. J'étais transi, soudain, et j'avais la bouche sèche. Les détritres m'avaient tenu chaud. Fouillant dans mes poches, j'ai été content d'y retrouver mon portefeuille, avec mes papiers, en plus. Ainsi qu'un trousseau de clefs qui n'était pas à moi. J'ai dû longuement l'examiner avant de reconnaître celui de Jay. Il faudrait le lui rendre. J'ai compté les billets. On ne m'avait pas volé. Non, mais ç'aurait été un soulagement, en un sens. On m'avait jeté, littéralement évacué avec les déchets.

Jeté, comme s'ils pensaient que j'étais mort.

Aussi mort que l'autre type, dans la fourgonnette.

Dans une bodega, quelques centaines de mètres plus loin, je me suis offert un café, un jus d'orange, trois œufs brouillés, des frites et un sweat-shirt des Giants de New York acheté au gamin qui vendait les journaux. Je n'étais pas sûr de pouvoir garder la nourriture, mais j'ai quand même passé la commande. Le cuisinier, un gros bonhomme autoritaire, m'a appris que j'avais atterri dans le Queens. Il m'a autorisé à utiliser les toilettes, dans lesquelles j'ai retiré ma chemise oxford qui empestait. J'étais tellement moulu que j'arrivais à peine à bouger les bras. Un cafard s'était niché dans la manche. Je me suis lavé le torse, les aisselles et la figure avec des serviettes en papier que j'ai jetées avec ma chemise et j'ai enfilé le sweat-shirt.

« Y vous ont dopé, pas vrai ? » m'a lancé le cuistot quand je suis ressorti. Il avait un crayon coincé derrière l'oreille et palpa sa panse en forme de poire.

« Ça se peut. » J'avais la tête en vrac. Quatorze heures et des poussières

plus tard.

Il a posé le flacon de ketchup devant moi. « Non, non, je vais vous dire, moi. Y vous ont dopé. Vous vous rappelez de rien, pas vrai ? Le coin ici, c'est genre, quoi, trois, quatre fois par... Jimmy, combien de fois on en a vu, des mecs se faire jeter là où y avait l'usine à peinture, dans le temps ?

— Qu'est-ce tu veux que j'en sache ? a répliqué une voix sortie des cuisines.

— Vous frappez pas pour lui, m'a dit le cuistot. Sa gonzesse a le cerveau atteint et elle lui a refilé. Croyez-moi : les types, ils les droguent et ils les balancent sur ce terrain parce que l'autoroute est juste à côté. Un type, un jour, y avait une pute, elle lui fait signe de garer sa caisse et quand elle lui prend la bite y avait un autre mec qu'attendait, et après le type y le laissent sur place, des malades, graves, y lui avaient tapé sur la tête avec un chat mort, putain, tu crois rêver, quelle merde, hein, juste pour lui foutre la trouille, pas croyable, et une autre fois ils ont balancé des putains de déchets toxiques sur ce terrain, même que l'environnement a largué une équipe de mecs habillés comme sur la lune, même que ce jour-là on a vendu deux cents cafés.

— Ils ont pas tout enlevé, a braillé la voix derrière la porte.

— De quoi ? Qu'est-ce tu chantes là, Jimmy ?

— Y les ont pas tous enlevés, leurs putains de déchets toxiques.

— Qu'est-ce que tu chantes ? Hein ?

— Y t'ont bien laissé, pas vrai ? »

J'ai regardé ma montre. « Quel jour on est ?

— Le jour ? Euh... On est mardi, p'tit mec.

— Oui, mais la date ?

— La date ? Attends... Euh... Jimmy, c'est quoi la date ?

— Qu'est-ce tu veux que j'en sache ? »

En arrêt devant le calendrier maculé de graisse accroché près de la caisse, le cuistot se lissait les cheveux du plat de la main.

« On est le premier, a-t-il déclaré avec assurance. Mardi 1^{er}. »

Le 1^{er} mars. Le jour où je devais prendre mon poste. J'étais tenu de me présenter au cabinet trois heures plus tard, rasé, douché, propre et cravaté – un capital humain sur pieds. Il m'a fallu quelques secondes supplémentaires pour me souvenir que je n'avais plus de chez moi. J'ai vérifié combien j'avais dans mon portefeuille.

« Vous pourriez me rendre encore un service, s'il vous plaît ?

— Lequel ? Sûr, sûr. Ce que vous voulez.

— Je voudrais que vous m'appeliez un taxi pour Manhattan.

— Ça, non.

— Pourquoi ?

— C'est moi qui vous emmène.

— Non, non. Je ne veux pas déranger.

— Hé, mais c'est rien. Vingt petites minutes et on y est. Jimmy, tu viens en salle ! » Il a attrapé son manteau et m'a montré la porte. « Aujourd'hui

c'est calme, de toute façon. La semaine est calme. Même l'année, elle est plutôt calmos, je dirais. »

Nous roulions en silence dans une vieille Chevrolet Caprice dont la carrosserie semblait avoir été repeinte. Un ancien taxi, peut-être. J'étais éperdu de gratitude. J'ai demandé au cuistot de me déposer dans le centre.

« Et les mecs qui vous ont dopé, vous les connaissez ? » m'a-t-il demandé en posant sur moi un regard si pénétrant qu'il m'était impossible de mentir. « Ou alors c'était la faute à pas de chance... pas au bon endroit au mauvais moment ?

— Non, je les connais, plus ou moins. »

Il a hoché la tête d'un air entendu, comme s'il s'attendait à cette réponse.

« Écoute, p'tit mec, je peux te dire tu, hein ? Je vais te dire un bon truc : j'étais flic, avant. J'ai pris ma retraite. J'en avais marre et j'ai pris ma retraite, mais des choses j'en ai vu, dans ma vie. » Je m'étais raidi sur mon siège. « T'aimes la vie, pas vrai ? Tu préfères éviter les embrouilles ? »

L'avais-je tiré, ce coup de pistolet ? Me souvenais-je de l'avoir tiré ?

« Absolument.

— Alors, écoute-moi bien : cherche pas à te venger.

— Ce n'est pas le problème. »

Il pilotait en douceur dans le Harlem espagnol.

« Écoute mon conseil, p'tit mec. Cherche pas à te venger, va pas raconter ton histoire aux uns, aux autres. Non, tu te la fermes, t'en parles à personne et surtout putain tu vas pas voir les flics. Tu bouges pas. Et retourne pas voir ces salauds. Pas d'embrouilles, tu mouftes pas.

— Bien. » Je venais de réaliser qu'il ne connaissait pas mon nom.

« T'y as pas laissé la peau, pas vrai ?

— Ouais.

— T'as du bol.

— Ouais. Je vais reprendre ma vie, point. Le temps passera.

— C'est ça, a-t-il approuvé en rangeant la voiture le long du trottoir. Reprends ta p'tite vie pépère et tiens-t'y. Tu mourras vieux. »

Comment fait-on pour rentrer à l'hôtel à huit heures du matin alors qu'on pue les poubelles, qu'on n'a pas de vêtements de rechange et qu'on doit se présenter deux heures plus tard à son nouveau poste en pleine forme et tiré à quatre épingles ? Réponse : ce n'est pas jouable, pas tout à fait. Je suis entré dans le hall de l'hôtel sans regarder ni à droite ni à gauche, je me suis douché, rasé, récuré, j'ai retraversé le hall sur la pointe des pieds avec sur moi mon pantalon et un peignoir de l'hôtel, j'ai acheté une ridicule tenue de jogging rouge dans une boutique de cadeaux de la 5^e Avenue, je suis retourné dans ma chambre, je me suis changé, j'ai pris un taxi jusque chez Macy, qui ouvre à neuf heures, j'ai acheté un costume, une chemise, une cravate, une ceinture, des chaussettes, des chaussures que j'ai enfilés dans une cabine, j'ai pris le

méto pour aller travailler – et je suis arrivé avec dix-sept minutes de retard.

Ce n'était pas grave. Dan était en grande conversation téléphonique – avec sa nouvelle maîtresse, devais-je apprendre par la suite. Ce matin-là, après qu'il m'eut présenté à mes collègues (des jeunes gens des deux sexes qui tiraient sur leur laisse, avides de gloire, de promotion, d'argent facile) et aux secrétaires (trois femmes d'une cinquantaine d'années endurcies par une vie de labeur, prêtes à défendre bec et ongles avantages sociaux et horaires flexibles pour aller applaudir leurs petits-enfants aux spectacles de l'école), après que j'eus fait le tour de mon bureau (correct, mais en rien comparable à celui que j'occupais autrefois, avec sa vue panoramique sur Lexington Avenue) et prié ma secrétaire de me commander de la papeterie et une carte American Express de société, après avoir entré dans l'ordinateur ma nouvelle adresse électronique professionnelle et signé les formulaires d'embauche pour le fisc, après, donc, m'être acquitté de ces menues corvées administratives et autres, je me suis éclipsé pour gagner la première cabine publique et appeler Allison chez elle. Personne. J'ai composé le numéro du restaurant. Sa voix, enregistrée sur le répondeur, prévenait que l'établissement resterait « fermé pour inventaire » pendant trois jours ; il rouvrirait le week-end suivant ; « pour réserver ou confirmer vos réservations, merci d'appeler à partir de vendredi, quinze heures », etc. J'ai essayé de joindre Jay. J'avais toujours ses clefs. Personne. J'ai appelé Martha Hallock, qui n'avait aucune nouvelle de lui. « Eh bien moi non plus », ai-je déclaré en raccrochant.

Je suis revenu au bureau, j'ai déplacé quelques papiers, passé des coups de fil pour me délier la langue, et à la fin de la journée je suis rentré à l'hôtel. De là, j'ai appelé l'avocat de Judith et je lui ai laissé mon numéro au travail.

Me voici arrivé au point où je dois user de formules ambiguës, avouer que je n'ai rien dit à personne, fait des pieds et des mains pour échapper aux poursuites. Un avocat convaincu d'avoir pris part à des activités illégales peut être rayé du barreau séance tenante, et tout naturellement j'envisageais donc d'aller au commissariat exposer ce que je savais, en laissant aux policiers le soin de tirer les choses au clair. Seulement je ne voyais pas où cela me mènerait, vraiment pas, sinon droit dans le mur. Poppy avait été tué par Lamont, que j'avais peut-être moi-même descendu. Selon toute hypothèse, Gabriel et Denny étaient morts, étant donné la violence avec laquelle leur organisme avait réagi aux ravissants sushis de Ha. Ces hommes avaient forcément des familles, leurs proches voudraient savoir ce qui leur était arrivé. Rien de ce que je pourrais dire ou faire ne les ramènerait à la vie. Par ailleurs, l'énigme du terrain acquis par Marceno restait entière. Poppy n'était plus, et le rébus gribouillé sur la serviette du Havana Room ne resurgirait qu'avec Jay. *T'en parles à personne et surtout putain tu vas pas voir les flics. Tu bouges pas.* À bien y réfléchir, le conseil était bon. Illégal, immoral, contre l'éthique et la déontologie, égoïste, lâche, erroné sur toute la ligne, répréhensible au dernier degré, mais néanmoins excellent, ce pourquoi, chaque matin, je poussais tranquillement la porte du bureau, impatient de me plonger dans les

affaires en cours, comptant les heures comme les prisonniers les jours, car chaque minute écoulée me rapprochait du moment où Timothy allait rentrer. Timothy, mon petit garçon, mon enfant perdu, à moi aussi.

Le samedi suivant, un petit entrefilet paru dans le *Times* a attiré mon attention : le corps de Harold Jones, propriétaire d'un club de rap de New York, avait été découvert près des poubelles d'un McDonald de Camden, dans le New Jersey. Il ne pouvait s'agir que de H.J. Des témoins l'avaient vu circuler en limousine dans le quartier d'Overbrook, à Philadelphie, dans la soirée du mardi précédent. Les jeunes qui avaient volé la voiture s'étaient promenés dedans plusieurs jours, avec semble-t-il le cadavre de H.J. à l'arrière ; la police les recherchait pour les interroger. J'ai acheté le *Daily News* et le *Post* pour avoir plus de détails. Ils en donnaient moins que je ne m'y attendais, probablement parce que H.J. était mort en dehors des limites de la ville, qu'ils n'avaient pas de bonnes photos et que H.J. n'était pas très connu, de toute façon, excepté des bandes de jeunes Noirs qui fréquentaient sa boîte. Il n'était pas lui-même musicien, ni producteur de disques. Ainsi va la logique culturelle. Un petit entrepreneur, en fait. Un énième gros Black avec une montre en or qui se faisait passer pour plus riche qu'il n'était. J'ai fini par aller au kiosque à journaux de la Gare centrale pour acheter les journaux de Philadelphie. L'affaire y était traitée avec plus de considération, et en recoupant les articles de quatre quotidiens j'ai réussi à reconstituer à peu près l'histoire. J'ai ainsi appris que, d'après la déposition de son chauffeur, H.J. ne s'était pas drogué. Les analyses toxicologiques ne permettaient pas de se prononcer. Qui sait ce qui circulait dans son sang, en temps normal ? H.J. était monté dans sa limousine au sortir d'une réunion dans le centre de New York, il portait un sac en cuir, il hurlait des insanités et avait immédiatement pris la route pour Philadelphie. Il s'était endormi pendant le trajet, à en croire les déclarations du chauffeur. Celui-ci précisait qu'il avait pris l'autoroute à péage jusqu'à Philadelphie, et ne l'avait quittée que pour entrer dans le quartier noir d'Overbrook. Grande baraque, mégafête. Le chauffeur jurait qu'en ouvrant la portière il avait vu H.J. assis sur le siège. Rires et embrassades, d'autres personnes s'engouffrent à l'arrière. Ça discute ferme, ça rigole. Lui-même reconnaissait avoir achevé la nuit dans une chambre. On avait retrouvé la limousine garée sur le terrain de football de Chester, en Pennsylvanie, une petite cité industrielle moribonde qui s'accroche au bas-ventre de Philadelphie. À ce stade de l'enquête, on ne savait pas encore comment Harold Jones avait fini à Camden, dans le New Jersey, et sa voiture trente kilomètres plus loin, à Chester, en Pennsylvanie. La police avait retrouvé « tout un attirail de drogué » sur le siège arrière de la voiture, ainsi que de « nombreuses liasses de billets intacts ». Sans doute ce qu'il restait de la rallonge que j'avais négociée pour Jay, une somme d'argent qui à bien y réfléchir avait été gagnée à l'origine à des milliers de kilomètres plus au sud,

par des ouvriers agricoles chiliens travaillant dans des vignobles. J'étais surpris que tout n'ait pas disparu. J'imaginai assez bien la scène : H.J. sans vie sur son siège, un gros sac bourré de fric à côté, la musique de la fête, assourdissante, résonne jusque dans la rue, la confusion, les heures qui passent, et le bruit se répand – y a un cadavre là-dedans, bouge la tire, yo, pas sur ma propriété, pas question, file-moi les clefs, bouge ce gros tas ailleurs, tu te démerdes. Ils s'étaient démerdés.

Plus je lisais ces reportages et plus je me sentais bizarre, envahi par l'écoeurement. On pouvait penser que H.J. l'avait bien cherché, et pourtant non, car au départ ses motivations étaient honorables : sa tante éplorée lui avait demandé de récupérer *in extremis* une assurance décès pour dédommager la famille. Jamais je n'aurais cru que la disparition de H.J. me mettrait dans cet état.

Ce n'est que le lundi suivant que j'ai réussi à joindre Allison au travail.

« Bill ? C'est toi ? Où es-tu ?

— Il faut qu'on parle, tous les deux, Allison. »

Elle refusait de me voir au restaurant, aussi nous sommes-nous retrouvés dans Central Park, à l'angle sud-est, face au Plaza, et côte à côte nous avons emprunté le sentier qui mène à l'étang entouré de bancs verts avec des plaques aux noms de disparus. Elle avait l'air en forme, Allison : les ongles faits, un pied devant l'autre dans ses petites chaussures noires, composée, sûre d'elle, rien à cirer. Prévisible en diable, Allison.

« Tu as appris, pour H.J. ?

— Mmm.

— Intoxication au poisson, d'après toi ?

— Je ne sais pas.

— Et Poppy, qu'est-il devenu ? Où est le corps ?

— Je ne sais pas.

— Et Gabriel ? Denny ?

— Je n'en sais rien.

— Est-ce que j'ai tiré sur Lamont ? J'ai tiré, non ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Franchement. Je ne regardais pas. Tu l'as peut-être simplement blessé.

— Il y a eu un deuxième coup de feu, il me semble. Un bruit épouvantable...

— Ils passaient l'aspirateur, en haut. Personne n'a rien entendu, rassure-toi.

— Qui a pris la seconde balle ?

— Tu n'as pas tué Lamont, a-t-elle enfin admis. Tu l'as blessé, c'est tout. Il nous menaçait tous avec son pistolet.

— Quelqu'un d'autre l'a descendu, alors ? Qui ? » Allison a éludé en haussant les épaules et j'ai compris par intuition. « Toi ? C'est toi qui l'as tué ? » Pas de réponse. « Bon Dieu, Allison !

— C'était horrible, c'est tout ce que je peux te dire.

— Et Ha ? Qu'est-il arrivé à Ha ?

— Envolé. Volatilisé.

— Il est parti ?

— Disparu corps et biens. La petite chambre qu'il occupait au-dessus du restaurant est vide. Il a pu aller n'importe où.

— S'il y a une enquête ou je ne sais quoi, ça va attirer les soupçons sur lui.

— Oui, tu as raison. Il a dû y penser, justement.

— Et tous vos enregistrements vidéo sur les allées et venues dans le restaurant et autour ? Vous avez des caméras partout. Ha a emporté les bandes ?

— Non.

— Donc tu as des images de tous les gens qui sont passés lundi après-midi ? »

Allison a secoué la tête. Elle était calme, maîtresse d'elle-même. Elle n'avait pas de soucis à se faire.

« Toutes les quarante-huit heures, les bandes sont automatiquement effacées et remises à zéro pour être réutilisées. Le système est programmé pour, sauf si on lui donne une autre indication.

— Ça ne date pas d'hier, cette histoire. Depuis les bandes ont été réutilisées trois fois... Jay ne t'a pas appelée ?

— Non.

— Je pensais qu'il le ferait. Il est parti pendant que j'étais dans les vapes ?

— Il est parti, oui.

— J'ai le vague souvenir de l'avoir entendu tousser.

— Il a toussé.

— Il ne t'a rien dit, à propos de sa fille, avant de partir ?

— Pas à moi, a-t-elle répliqué sur un ton coupant.

— Il est parti comme ça, alors ?

— Oui.

— Il s'est levé, il est sorti ?

— Oui.

— Tu l'as vu ?

— Ha me l'a dit.

— Et H.J. ?

— H.J. est passé par l'escalier, voilà tout. Les gens du personnel ne l'ont pas vu sortir. Ils n'étaient pas encore tous arrivés, ils étaient dans la cuisine. J'imagine que la limousine l'attendait dehors.

— Et Lamont ? Il n'a pas pu sortir, il était mort. » Allison n'a pas daigné commenter. « Comment t'es-tu débrouillée ? Tu as bouclé les cadavres dans le Havana Room, tu as ouvert le restau comme si de rien n'était et après la fermeture tu t'es débarrassée des corps ? »

Je voyais comme si j'y étais les clients arriver, la fille du vestiaire prendre ses pourboires, les serveuses, les cuisiniers – tous, ils s'activaient, dirigés par la baguette invisible d'Allison, pendant qu'en bas, dans le Havana Room,

plusieurs corps, dont le mien, gisaient sans vie.

« Qu'est-ce que tu racontes ? me demandait Allison.

— Combien de cadavres a-t-il fallu évacuer, au total ? » Je n'avais pas oublié les chaussures d'homme entraperçues dans la fourgonnette. Ma question restant sans réponse, j'ai attaqué sous un autre angle : « Est-ce que Ha pensait que j'étais mort ?

— Je ne sais pas.

— Je parie que si. Et toi, Allison ? Tu me croyais mort, toi aussi ?

— Oui, a-t-elle dit en tournant la tête vers moi. Je n'ai pas vérifié, mais tu avais l'air mort.

— Et tu n'as pas pris la peine de te pencher sur moi, de chercher mon pouls, de regarder si ton vieux pote Bill Wyeth respirait encore, alors que c'est par ta faute qu'il se retrouvait dans ce merdier ?

— J'étais dans tous mes états, Bill. Ha m'a conseillé de remonter et de travailler comme d'habitude. Il est resté en bas. Je ne suis pas redescendue une seule fois cette nuit-là, c'est clair ? Il avait appelé des types, des Chinois qu'il connaissait, et il m'a prévenue qu'ils allaient arriver avec une fourgonnette. Ils ont dû porter les corps jusqu'en haut, passer par les cuisines et se servir de l'entrée des livreurs. C'était le plus simple, de toute façon. Personne ne verrait rien. Ha s'est chargé de tout. Le lendemain matin, quand je suis revenue au Havana Room, tout était propre. Impeccable.

— Et Ha ?

— Il a disparu, je te l'ai dit. »

Allison mentait au moins sur un point, mais je n'arrivais pas à déterminer lequel. L'air maussade et la mine résignée, j'ai feint de croire son mince récit et me suis levé pour partir.

« Bill ?

— Je repasserai au restau un de ces jours. Laisse-moi un peu de temps. »

Elle m'a dévisagé puis s'est retournée vers l'étang comme si je n'étais plus là, comme si elle ne me connaissait plus.

Si Jay avait bien quitté le steak house sur ses deux jambes, il avait dû chercher ses clefs puisque je les avais toujours. Cela étant, il en avait sûrement un autre jeu chez lui. Avait-il repris son quatre-quatre ? Était-ce ennuyeux que j'aie laissé mes empreintes sur les poignées des portières et probablement sur le siège passager et partout autour ? Peut-être pas, mais je préférerais en avoir le cœur net, et de toute façon ce n'était pas une mauvaise idée d'aller fureter un peu dans la voiture. J'ai pris le métro pour arriver plus vite à Reade Street. Il m'a ensuite fallu vingt minutes pour trouver le quatre-quatre garé quelques rues plus loin. Une semaine s'était écoulée, et le pare-brise s'ornait de trois autocollants de couleur vive signalant que si le véhicule n'était pas déplacé il serait emmené le lendemain à la fourrière. J'ai ouvert la portière conducteur avec une des clefs du trousseau et, sans enlever mes gants, j'ai pris le programme des rencontres de basket du lycée. Si je n'avais pas assisté à ce match, H.J. ne m'aurait jamais retrouvé. Et Dan Tuthill ne

m'aurait pas engagé, par la même occasion. J'ai fourré le programme dans ma poche. Rien d'autre qui puisse mettre sur la piste de Sally Cowles ? J'ai regardé sous les sièges, à l'arrière, dans la boîte à gants, derrière le pare-soleil, partout. Rien. À l'aide de mon mouchoir, j'ai frotté le tableau de bord côté passager, l'intérieur de la portière, la vitre, la poignée. Je suis ressorti, l'air dégagé. Apparemment, personne ne m'avait vu et de plus tout le monde s'en fichait. J'étais en train de devenir parano, oui. J'ai verrouillé la voiture et je me suis esquivé. À quelques centaines de mètres de là, j'ai jeté le programme et le mouchoir dans une poubelle.

Le lendemain soir, je me suis obligé à revenir à Reade Street. Le quatre-quatre de Jay avait disparu ; à cette heure, il devait moisir dans une fourrière quelconque. J'étais équipé d'une scie égoïne toute neuve et d'un rouleau de grands sacs-poubelle. Je suis entré dans l'immeuble, j'ai monté les marches jusqu'au quatrième sur la pointe des pieds, puis j'ai ouvert la porte des bureaux adjacents à ceux de Cowles. Il ne m'a fallu que quelques minutes pour ramasser tout le bazar. Une fois cela fait, je me suis attaqué à la drôle de chaise de juge-arbitre encapuchonnée de noir, la sciant en petits morceaux que je balançais au fur et à mesure dans un sac. Armé d'un marteau, j'ai écrasé les caméras miniatures et l'ordinateur auquel elles étaient reliées, puis j'ai arraché le fil branché sur la ligne de téléphone de Cowles, en le suivant le plus loin possible. Une heure plus tard, j'avais déposé les sacs en bas, sur le trottoir, et la pièce ressemblait à un vaste chantier en cours. Je m'y suis encore attardé une demi-heure, à la recherche du moindre élément susceptible de poser problème. J'ai aussi été fouiller la cave où je n'ai rien trouvé de compromettant.

Le lendemain et le surlendemain, j'ai appelé Jay à plusieurs reprises, sans trop y croire, en choisissant chaque fois une cabine différente et sans jamais laisser de message. Et pour finir je n'ai pas pu résister à la tentation : deux nuits plus tard, malgré moi, j'ai pris le métro pour Brooklyn et je suis allé chez lui. Pas de lumière aux fenêtres, l'ampoule en haut de l'escalier extérieur qui menait au studio n'était pas allumée. Le carreau de la porte n'avait pas été remplacé, mais quelqu'un s'était donné la peine de boucher le trou avec un morceau de contreplaqué cloué de l'intérieur. J'avais les clefs, bien sûr. Les mains en coupe autour des yeux, j'ai regardé par la vitre, mais je ne distinguais que le lit de camp, fait au carré, et le voyant qui clignotait sur le compresseur à oxygène. L'endroit était-il aussi vide qu'il en avait l'air ? Jay était-il là, allongé sans vie par terre dans la cuisine ? J'ai fini par trouver la bonne clef et, par précaution, j'ai jeté un coup d'œil derrière moi. Il y avait quelqu'un dans la rue – une silhouette qui se tenait le dos voûté pour allumer une cigarette. Ce type ne m'avait pas forcément vu, mais si j'allumais la lumière en entrant il le remarquerait sûrement. C'était une erreur de venir de nuit. J'ai redescendu les marches, tout doucement, et je suis parti sans

demander mon reste.

Vivant dans la hantise d'assurer autant que possible mes arrières, je me suis dit un beau matin au réveil que j'avais sans doute intérêt à me défaire du trou à rats de la 36^e Rue. J'ai appelé le gardien à qui j'ai annoncé que je voulais bien payer la remise en état et que je libérais l'appartement. Ça l'a bien fait rire. Vous en faites pas, m'a-t-il dit, on a trouvé à le louer trois jours après votre départ. Faut pas que ça vous empêche de dormir. J'ai alors trouvé une sous-location à proximité de mon ancien quartier, dans l'Upper East Side, avec deux chambres, cette fois, et j'y ai planté mes pénates.

L'affaire a commencé à transpirer environ dix jours après mon entrée en fonctions dans le cabinet de Dan. Je travaillais là-bas comme un zombi, épouvanté et soulagé à la fois à l'idée que le monde tournait dans l'ignorance des quatre meurtres commis dans l'arrière-salle très privée d'un steak house de Manhattan, une certaine nuit du mois précédent – quatre, oui, probablement, sans compter le décès vraisemblablement en rapport, survenu le lendemain quelque part entre New York et Philadelphie. Où avaient fini les corps de Poppy, Gabriel, Denny et Lamont ? Où était passé Jay Rainey ?

J'étais chez moi, en train de me raser devant la glace de la salle de bains, quand le téléphone a sonné. En dehors des gens du bureau, personne n'était censé avoir mon nouveau numéro.

« William Wyeth ?

— Lui-même. »

Mon interlocuteur s'est présenté : McComber, inspecteur de police à Brooklyn.

« Jay Rainey. Ce nom vous dit quelque chose ?

— Oui », ai-je répondu en sachant qu'il ne me servirait à rien de mentir. Trop de gens nous avaient vus ensemble, et il y avait les coups de fil, mon nom porté en toutes lettres sur les papiers de Jay. « Je lui ai servi d'avocat, récemment, pour une transaction immobilière.

— Vous vous souvenez de la date ?

— Il y a trois semaines, environ.

— Quand avez-vous vu M. Rainey pour la dernière fois ?

— C'était il n'y a pas très longtemps. Une quinzaine de jours, à peu près.

— M. Rainey est mort. »

Ai-je paru surpris ? Pas sûr. « Comment est-ce arrivé ? »

On avait repêché le corps au large de Coney Island, m'a dit McComber. Dans un état de décomposition avancé. Des jeunes qui faisaient du ski nautique en combinaison étanche étaient passés tout près de la forme qui flottait, engoncée dans les vêtements détrempés, et, comme on vit dans un monde moderne, l'un de ces jeunes avait sur lui un portable aussi étanche que sa combinaison. Il s'en était servi pour alerter la police. Dans la poche de poitrine du manteau de Jay, il y avait son portefeuille, et, rangé parmi ses

papiers, le numéro de mon portable.

« Pourtant vous m'appellez sur mon fixe, ai-je fait remarquer.

— Oui.

— Ah.

— Nous préférons localiser les gens dont nous avons besoin. Vous savez s'il avait de la famille, des proches ?

— Son père est mort il y a un an ou deux, et je crois qu'il y a plus de dix ans qu'il était sans nouvelles de sa mère. Autant que je sache, il n'avait ni frères ni sœurs.

— Marié ?

— Non.

— Des enfants ?

— Non, ai-je affirmé sans l'ombre d'une hésitation.

— Pas de petite amie ?

— Il n'était pas du genre à faire des confidences, inspecteur.

— Je comprends... Ah, c'est ennuyeux.

— Bien sûr.

— Il faudrait que quelqu'un vienne l'identifier. Personne n'ayant réclamé le corps, nous avons procédé à l'autopsie mais nous ne pouvons pas le garder indéfiniment.

— Je suis désolé. Je ne connais aucun membre de sa famille.

— Vous pourriez venir l'identifier ?

— Euh... eh bien, oui, sans doute, mais je n'ai jamais fait ça, je...

— Il ne peut pas rester indéfiniment à la morgue.

— D'accord, je vais venir. Où ? »

Il m'a indiqué l'adresse. Je lui ai promis de passer en début d'après-midi, après avoir réglé quelques affaires au bureau.

« Je vais vous donner un conseil, monsieur Wyeth.

— Oui ?

— Ne déjeunez pas, avant.

— Oh.

— Je parle sérieusement.

— Je vois. Merci. »

En me rendant à la morgue de Brooklyn, j'ai fait un crochet par l'appartement de Jay, sans enlever mes gants. C'était ma dernière chance, selon toute probabilité, et je ne voulais pas la laisser passer. Une fois à l'intérieur, j'ai refermé la porte doucement et j'ai allumé la lumière. Tout était en ordre, les choses à leur place. Dans le sac en plastique que j'avais pris la précaution d'emporter, j'ai mis seize lettres à Sally que Jay n'avait pas envoyées, plus quelques autres que je savais être dans le caisson à oxygène. Il devait y en avoir plus, j'en aurais juré. Prenant mon temps, j'ai ouvert les tiroirs, les coffres rangés sous le lit. En tout j'ai récupéré trente-six documents

manuscripts où le nom de sa fille était mentionné. Ainsi que des photos. D'autres programmes de rencontres sportives. L'annonce du récital de piano. Son appareil photo, qui contenait une pellicule entamée que j'ai retirée. Un jeu complet de clefs, les doubles de celles du quatre-quatre et de l'immeuble de Reade Street. Désormais englouti dans l'infini bureaucratique, le véhicule finirait vendu aux enchères. J'ai récupéré les clefs de l'immeuble en les faisant glisser une à une hors de l'anneau, et après une dernière vérification des lieux j'ai bloqué la poignée de la porte pour qu'on ne puisse pas l'ouvrir de l'extérieur, j'ai claqué le battant et j'ai encore donné deux tours de clef. Au total l'opération m'avait pris vingt-cinq minutes.

Puis j'ai pris le métro, et à la station d'Atlantic Avenue je suis descendu pour jeter dans une poubelle qui débordait tout ce que j'avais emporté de chez Jay, sauf les lettres à Sally. Ainsi délesté, j'ai attendu la rame suivante. Peu désireux toutefois de garder cette correspondance sur moi en présence d'un officier de police, je me suis arrêté dans un bureau de poste pour y acheter une enveloppe et m'expédier à moi-même la petite liasse.

McComber est venu m'accueillir à l'entrée de la morgue. C'était un petit homme propre. Nous avons échangé une poignée de main.

« Vous étiez donc son avocat ?

— Il a fait appel à moi une fois, pour cette transaction immobilière.

— Comment vous étiez-vous rencontrés ?

— Comme ça, on avait un peu sympathisé », ai-je éludé dans le souci de garder Allison à l'écart, ne serait-ce que pour m'éviter des ennuis. « Ce travail tombait bien, pour moi. J'ai accepté.

— Vous savez ce qu'il voulait faire de cet immeuble ? »

J'ai répondu qu'il s'agissait d'un investissement classique, mais que c'était une bonne question.

« Une bonne question ? Pourquoi ?

— Parce que M. Rainey était très malade.

— Ah, bon ?

— Il avait de graves problèmes respiratoires. Très graves. »

Pensif, McComber soutenait mon regard en suçotant l'intérieur de ses joues. Selon toute hypothèse, il avait lu le rapport d'autopsie, et celui-ci signalait forcément la détérioration des tissus pulmonaires.

« Respiratoires ? Et dus à quoi ?

— Rainey a grandi à Long Island, dans une ferme où l'on cultivait des pommes de terre, à l'époque. Il a inhalé un produit toxique, un désherbant, il a failli en mourir.

— Il y a longtemps ?

— Une quinzaine d'années, je pense. Il avait une maladie dégénérative. Une fibrose pulmonaire qui ne pouvait qu'empirer.

— Comment se fait-il que vous soyez si bien renseigné ?

— Il en parlait, à l'occasion, mais je ne pouvais pas ne pas le remarquer. Respirer lui était parfois extrêmement pénible.

- Apparemment, vous vous connaissiez bien...
- Il avait assez confiance en moi pour me dire quelques petites choses.
- Ce que j'essaie de savoir, monsieur Wyeth, c'est jusqu'à quel point vous étiez liés, tous les deux.
- Pas tant que ça, inspecteur.
- Vous n'êtes pas marié, je crois.
- Divorcé.
- Vous avez des enfants ?
- Un garçon, oui. »

McComber s'est détendu. « Bien. Continuez.

— Rainey avait des problèmes respiratoires, c'est tout.

— Où est-ce qu'il habitait ? »

Le matériel d'oxygénation, les stéroïdes, les inhalateurs, les flacons de médicaments achetés sans ordonnance, tout était sur place, prêt à être saisi par la police. Je lui ai donné l'adresse de bon cœur. Montre-toi coopératif, me disais-je, bon citoyen.

« Je peux également vous donner mon numéro au bureau, si vous aviez besoin de me joindre.

— Mouais.

— Vous voyez autre chose ?

— Il avait un médecin ?

— Je ne pense pas, en tout cas il ne m'en a jamais parlé.

— Il était malade et il n'allait pas chez le médecin ? » Je me taisais, l'air embarrassé. « Allons, m'a bousculé McComber. Nous avons un mort sur les bras et je suis là pour essayer de comprendre.

— Oui, bien sûr. Écoutez, mon impression, c'est qu'en fait il s'automédiquait. D'après lui, sa santé déclinait de jour en jour. Il avait un appareil pour mesurer sa capacité respiratoire, il s'en servait souvent, il était très inquiet. Il prenait des cachets, des remèdes, il en avait toujours sur lui. Il me semble que, pour l'essentiel, il se soignait seul. »

L'inspecteur hochait la tête et j'ai enfin eu le sentiment que le déclic se faisait. Il jugeait, il prenait parti. *Un type seul, malade, qui avale n'importe quels médicaments parce qu'il sait qu'il va mourir.*

Dix minutes plus tard, un garçon de salle tirait pour moi, sur une longueur d'un mètre, le grand tiroir réfrigéré dans lequel était couché Jay Rainey, sa tête, son large torse, sa peau gris perle – l'homme tout entier paraissait rapetissé. Une incision refermée par des points de suture courait du cou au nombril. Le médecin légiste l'avait ouvert, éviscéré. C'était à vomir. J'ai ravalé la bile qui me montait dans la gorge. En m'approchant, j'ai remarqué les mèches épaisses poissées de sel par l'océan et les taches de sel étoilées qui avaient séché sur ses joues. Les yeux étaient ouverts, mais sur des orbites vides qui rappelaient ces statues de héros romains aux yeux de marbre excavés dont la noirceur même crée une étrange impression de cécité. Jay semblait frappé du même mal. Vous pouviez le regarder mais il ne vous voyait

pas. On lui avait bourré les narines de coton. La bouche était grande ouverte, comme pour inhaler un dernier souffle d'air, et je n'ai pu m'empêcher de constater qu'il lui manquait plusieurs dents du fond – une conséquence, sans doute, de ses années de vache maigre, quand il n'avait pas de quoi s'offrir des soins dentaires corrects. Avec la barbe qui lui hérissait le visage, il paraissait à la fois plus jeune et infiniment vieux.

« C'est lui ? »

J'ai acquiescé d'un signe.

« Vous êtes sûr ? »

— Absolument.

— Vous allez signer le formulaire ?

— Oui.

— Il n'y a pas le moindre doute ?

— Non.

— Vous ne savez pas s'il avait un dentiste ?

— Probablement que si, mais je suis sûr de moi : c'est bien Jay Rainey.

— Les gens se trompent, quelquefois. Rarement, mais cela arrive. »

Bien sûr, tout le monde peut se tromper.

« Ouvrez complètement le tiroir, s'il vous plaît.

— Pourquoi ?

— Regardez les mollets.

— Il était tatoué ?

— Non.

— Quoi, alors ?

— Il a des mollets énormes. Incroyablement musclés. »

Le garçon de salle a tiré le tiroir tout du long. Il roulait sans heurts sur ses rails, mais en oscillant légèrement à cause du poids du corps. Jay Rainey était nu. Intégralement exposé, il paraissait plus grand, comme s'il avait retrouvé sa taille réelle. La toison épaisse qui lui couvrait la poitrine s'effilait en pointe de flèche vers le pubis. Le pénis reposait sur une cuisse. Allongés sur le fond du tiroir, les fabuleux mollets se pressaient l'un contre l'autre. Impressionné, le garçon a déroulé un mètre-ruban.

« Combien ? »

— Quarante-deux centimètres. On peut voir ça chez quelqu'un de monstrueusement obèse, mais pas chez les gens normalement constitués, en principe.

— Vous m'accordez une minute ? C'était un ami...

— Je comprends. Une minute, hein. »

J'ai tendu la main vers la tête de Jay Rainey pour lui toucher l'oreille, la gauche, celle dont avait héritée Sally Cowles. La petite corne cartilagineuse était là, reconnaissable mais froide. Je ne sais trop pourquoi cela m'a fait penser à mon fils, à l'envie que j'avais de le retrouver, au lien qui m'attachait toujours à cet enfant.

Plus pour moi que pour lui, bien sûr, j'ai posé la paume sur le front de Jay.

« C'est bon ? » a lancé le garçon.

Je me suis reculé. Il me présentait une feuille imprimée fixée par une pince à une tablette. Le formulaire d'identification. Au risque d'être condamné pour déclarations mensongères, je certifiais sur l'honneur que la dépouille humaine conservée à... J'ai signé.

« Merci, monsieur, a dit le garçon. Vous pouvez y aller, à présent.

— Non, il ne part pas comme ça. » L'inspecteur McComber me barrait la porte.

« Non ?

— Vous tenez à garder le corps, ou quoi ? a-t-il demandé au garçon.

— Plus vite on l'enlève, mieux c'est.

— Alors vous vous en chargez, a déclaré McComber, le doigt pointé vers moi. Vous allez récupérer la dépouille. Je n'ai pas de famille, mais au moins j'ai un avocat.

— Hé, attendez, attendez...

— Je ne veux rien entendre. » Il me tendait la carte de visite d'une maison de pompes funèbres. « Ces gens sont juste à côté. Ils vont enlever le corps et le garder, l'embaumer, à vous de choisir. On a besoin de la place. C'est Brooklyn, ici. Des morts, il nous en arrive sans arrêt.

— Bon, d'accord. D'accord.

— Vous les appelez aujourd'hui ?

— Oui.

— Bien. Alors je vous donne ses affaires. »

Obéissant à son signe de tête, le garçon est allé ouvrir un autre tiroir. Il en a sorti une boîte en carton, me l'a remise.

J'ai regardé dedans. Des vêtements.

« Plus ça, a dit l'inspecteur en me tendant un sachet en plastique transparent fermé par une glissière. Le portefeuille, la montre, une pochette d'allumettes ramollies. »

J'ai levé le sachet à hauteur d'yeux pour en examiner le contenu. La pochette d'allumettes venait du Havana Room, l'eau de mer avait oxydé la montre. Puis j'ai ouvert le carton.

« Oh, mais c'est infect, cette odeur !

— N'est-ce pas ? C'est pour ça qu'on est pressés de s'en débarrasser. »

Association d'idées ou mauvais esprit, j'ai repensé au sushi offert par Ha à Jay Rainey.

« Au fait, de quoi est-il mort, exactement ? »

McComber a feuilleté le rapport et l'a ouvert pour moi à la troisième page, le doigt posé au début d'un long paragraphe :

Malgré l'eau de mer qui emplissait les poumons et l'estomac du défunt, l'autopsie et les coupes pratiquées ensuite ont révélé que les poumons et les voies aériennes étaient atteints par une maladie grave au dernier stade d'évolution, Atteinte alvéolaire généralisée et symétrique. Lésions témoignant

d'un état dyspnéique prononcé, suivi d'une restauration de la fonction respiratoire. Suspicion de bronchectasie, posée en l'absence d'examen au microscope des tissus. Bronchiolite occlusive ou constrictive, avec bouchons caractéristiques de tissu fibreux et modifications similaires au niveau des alvéoles. Pas de suspicion de carcinome bronchique. Plasticité pulmonaire réduite constatée au toucher. Lésions cicatricielles sur les voies aériennes supérieures, attestant le recours fréquent à la ventilation mécanique. Signes d'hypoxémie artérielle chronique. Le développement inhabituel des muscles intercostaux pourrait s'expliquer par les difficultés respiratoires. On note à l'appui de ces observations une décoloration typique des pieds. Cause du décès : asphyxie provoquée par une maladie chronique et dégénérative de l'appareil respiratoire, avec alvéolite généralisée et fibrose pulmonaire d'étiologie non précisée.

J'ai rendu son rapport à l'inspecteur.

« Si on traduit ce jargon, il est mort étouffé... Vous appelez les pompes funèbres, promis ?

— Promis.

— Alors vous êtes libre. »

Libre de m'en aller, peut-être, mais pas libéré. Loin de là. Le carton sous le bras, je me suis rendu dans le jardin public grand comme un mouchoir de poche situé une centaine de mètres plus loin et je me suis assis sur un banc. Après avoir mis dans la poche de mon manteau le sachet contenant le portefeuille et la montre, j'ai examiné les vêtements au grand jour. Je les reconnaissais tous, jusqu'à la cravate que Jay avait au cou, le dernier soir au Havana Room. On les avait passés dans un sèche-linge sans les laver, ils étaient raides de crasse. Trois clochards m'observaient quelques pas plus loin. D'abord les chaussures, quarante-six et demi, trop grandes pour moi. Je les ai posées à ma droite sur le banc. Les chaussettes, ensuite. J'ai enfoncé mon poing dedans. Vides. Je les ai roulées ensemble comme me l'avait appris ma maman et je les ai glissées dans une des chaussures. Le pantalon. On l'avait découpé avec des ciseaux pour le lui enlever et il était inutilisable. J'ai glissé mes doigts dans les poches. Rien. Je l'ai posé à ma gauche. Le slip. Découpé, lui aussi. J'ai vérifié la taille. Quarante-huit. Pas une tache, presque neuf. La chemise, également découpée aux ciseaux, également de taille quarante-huit, achetée chez Brook Brothers. Rien dans la poche de poitrine. Je me suis levé pour aller jeter les lambeaux du slip, du pantalon et de la chemise dans la corbeille mise à disposition des promeneurs par la municipalité et je suis revenu m'asseoir sur le banc.

La cravate, je l'ai gardée. En soie, très jolie, elle était récupérable. Je l'ai fourrée dans mon manteau avec le sachet. Au tour de la veste, à présent. Décolorée par l'eau de mer et d'autres liquides, mais en bon état. Du bout des

doigts j'ai fouillé la poche de poitrine. La serviette du Havana Room qu'Allison avait donnée à Jay y était toujours, pliée en quatre. Je l'ai mise dans ma poche avec le reste. J'ai vérifié dans la poche revolver, dans les deux poches latérales, et ne trouvant rien j'ai plié la veste pour la ranger à côté des chaussures. Restait le lourd manteau, une splendeur. Brentridge, Londres, précisait l'étiquette. Rien dans les poches latérales. Rien dans la poche de poitrine.

Alors seulement j'ai hélé les clochards. « Hé ! leur ai-je dit en montrant la petite pile. C'est à vous si vous voulez. »

L'un d'eux s'est approché en traînant des pieds, il a tripoté les vêtements avec une moue blasée puis il a pris le paquet sous son bras et est reparti comme il était venu.

Cela fait, j'ai enfin osé déplier la serviette du Havana Room. Les marques griffonnées au rouge à lèvres avaient pâli dans les eaux froides de l'Atlantique, mais cette fois je pouvais étudier à loisir le dessin tracé par Poppy. Un plan sommaire – trois X, un rectangle décalé sur la droite et ce mot, KROWLA.

Un plan tout simple, oui, représentant une infime portion de l'exploitation familiale de Jay Rainey, désormais aux mains de Marceno et de sa société viticole chilienne. L'échelle était approximative, mais les trois X correspondaient probablement aux trois vieux arbres qui bordaient le chemin, tandis que le rectangle indiquait ce que l'on devait trouver en partant du troisième arbre à droite : KROWLA – l'énigme inscrite par Allison en lettres majuscules.

L'après-midi même, j'appelais Marceno.

« Oh ? Monsieur William Oui-Yes ?

— Oui, c'est moi. J'ai quelque chose pour vous, Marceno. J'ai ce que vous vouliez.

— Vous espérez donc échapper au procès, monsieur Oui-Yes ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu au restaurant, l'autre jour, après mon coup de fil ?

— Pour une raison très simple.

— Simple ?

— J'ai appelé Martha Hallock pour vérifier si ce que vous m'aviez dit était vrai, si Poppy était bien son neveu.

— Et alors ?

— Il venait de lui annoncer qu'il partait en Floride.

— Elle n'a pas confirmé le lien de parenté ?

— Elle m'a expliqué que dans ces vieilles bourgades agricoles tout le monde était un peu parent avec tout le monde. Et aussi que Poppy était un

personnage imprévisible, assez porté sur la bouteille.

— Ah. » Cela ressemblait à un gros mensonge, mais je n'avais pas pour l'heure les moyens de l'obliger à avouer la vérité, quelle qu'elle soit.

« Que me voulez-vous, monsieur Oui-Yes ? m'a demandé Marceno d'une voix maîtrisée où pointait la menace.

— J'ai l'information que vous cherchiez.

— Je vois. Pourquoi ne pas me l'envoyer par la poste ?

— Pas question. Je vous la remettrai personnellement. Je tiens à ce que vous l'ayez. Ce n'est que justice, après tout le mal que vous avez fait.

— Passez me voir demain.

— Je vous donne rendez-vous dimanche matin, et tous les deux, vous et moi, nous irons ensemble à la ferme, et une fois sur place je vous donnerai l'information. C'est clair, Marceno ? »

C'était clair. Le dimanche, sa voiture avec chauffeur vint se ranger devant chez moi à huit heures du matin. Le soleil brillait, le printemps n'était plus très loin et nous roulions sans encombre, quoique à allure réduite. L'autoroute est un cauchemar, de jour comme de nuit. Le week-end, les gens font leurs courses. De temps en temps, Marceno discutait brièvement en espagnol au téléphone.

Comme nous approchions de la ferme, il m'a dit qu'il était désolé de m'avoir causé tant d'ennuis. J'ai hoché la tête sans répondre.

« Seulement, voyez-vous, a-t-il continué, c'était une épine dans mon pied, comme vous dites.

— J'ai bien compris que vous paniquiez, oui.

— Tout dépend de ce que nous allons trouver. Mes craintes étaient peut-être infondées », a-t-il ajouté en scrutant les paumes de ses mains.

Nous étions arrivés. Des hangars démolis, il ne restait qu'un tas de bois qui se consumait doucement.

« Bientôt il y aura des vignobles, ici, a dit Marceno en montrant l'espace alentour. Un peu plus, et vous arriviez trop tard. Nous avons décidé de commencer, de prendre le risque. »

Dans les champs, une dizaine d'ouvriers tendaient entre les piquets parallèles les treillis à larges mailles qui soutiendraient les grappes. La voiture roulait sur une nouvelle route de graviers. J'ai remarqué au bord d'un champ ce qui ressemblait à une profusion de jonquilles sortant de terre. Là où se trouvait la grange, autrefois, nous avons ralenti pour compter les trois arbres mentionnés sur le plan. Plus exactement, nous avons compté deux souches et un très vieux buis impitoyablement dépouillé de ses branches, dont le tronc démembré se dressait vers le ciel tel un gigantesque doigt osseux déformé aux articulations. Il devait être abattu dans la journée. Marceno a dit au chauffeur de s'arrêter. Nous sommes descendus. La terre était meuble ; spongieuse, gorgée d'eau, elle nous aspirait à chaque pas.

Nous avons marché jusqu'au buis. Après avoir examiné le dessin porté sur la serviette, Marceno a fait dix grandes enjambées en direction de l'océan et il a planté une pelle dans le sol. Juste en face de l'endroit, ai-je réalisé, où le bulldozer et Herschel avec lui avaient basculé par-dessus la falaise. Marceno est reparti vers l'arbre et, tournant le plan différemment, il a recommencé son manège pour arriver deux mètres plus loin.

« Là », a-t-il dit en se mettant à creuser sur une trentaine de centimètres, révélant des touffes d'herbe jaunie. « Toute cette partie a été nivelée, vous voyez. On y a déversé des quantités de bonne terre. » Il a donné un coup de pied dans le chiendent en décomposition. « Il y a quelques semaines, le terrain était à ce niveau. » Il s'exprimait sur un ton calme et détaché, comme s'il n'était pas encore lié par la décision qui l'attendait.

Les ouvriers qui avaient amené les outils regardaient, les poings sur les hanches. Le bras mécanique s'est abaissé et le godet qui oscillait au bout s'est enfoncé dans le sol pour le griffer sur quelques mètres. Le bulldozer – pas le vieil engin mangé par la rouille sur lequel Herschel était mort, mais un autre, rouge vif et deux fois plus gros – creusa ainsi une longue tranchée. Dirigé par un conducteur compétent et méticuleux, le godet dégageait sans difficulté de pleines pelletées de sol brun. Le type a ainsi déblayé un carré d'environ six mètres sur six. Une fois qu'il eut atteint la couche de sable, le travail avança plus vite.

« Aussi facile que de creuser sur la plage », fit remarquer Marceno.

Cinq minutes plus tard, le godet ripait sur un obstacle enfoui et le conducteur coupait le moteur. « Là ! s'est-il mis à brailler, le doigt tendu vers le trou. Venez voir ! »

C'est à ce moment-là que j'ai vu la voiture qui fonçait à toute allure sur la route neuve en soulevant un nuage de poussière. D'un bond, j'ai sauté dans le champ. Le véhicule s'est arrêté dans une embardée trois mètres plus loin et Martha Hallock en est sortie, l'air hagard.

« Arrêtez ! criait-elle. Arrêtez ! »

Marceno ne l'a pas écoutée, bien sûr. Déjà le fer des pelles raclait contre une plaque de métal rouillée. Les hommes continuèrent de creuser, dégageant des bords arrondis qui s'enfonçaient dans le sol. Il ne restait plus une trace de peinture, tout était rongé par la corrosion. Les ouvriers durent sauter dans le trou afin de creuser jusqu'à ce que les bords arrondis apparaissent pour ce qu'ils étaient : une glissière de chrome prolongée par du verre. Nous assistions à l'exhumation d'une antique automobile.

« Non ! Non ! s'époumonait Martha Hallock. Arrêtez, c'est... »

Les terrassiers ont continué, mais tout ce qui pouvait se trouver à l'intérieur de ce modèle, en réalité pas si ancien, était masqué par la terre qui souillait les vitres et par la forêt de champignons qui avait envahi l'habitable. Marceno a frotté la marque inscrite sur la calandre. Toyota Corolla – ou

KROWLA, pour un ivrogne à moitié illettré et sans doute sous le coup d'une violente émotion.

Les hommes s'employaient à agrandir le trou à l'avant de la voiture pour dégager l'essieu, et une fois que ce fut chose faite, le bulldozer n'eut aucun mal à la soulever et à la sortir de la fosse, sur ses pneus à plat et en loques, qui au lieu de tourner striaient mollement le pan incliné, jusqu'à ce que, enfin, la carcasse se retrouve perchée au bord de l'excavation. Sur une nouvelle action du conducteur du bulldozer, elle a franchi quelques mètres d'un bond et s'est immobilisée, préhistorique sous sa carapace de rouille, mais clairement identifiable en produit de la modernité : une automobile qui un jour avait été neuve, qu'on avait été chercher chez le concessionnaire et qui ensuite avait vécu sa vie de véhicule dévolu au transport des adultes, des enfants, des courses, à tous les usages auxquels servent les voitures, et tous nous la contemplions frappés d'une sorte de stupeur à cause de l'impossibilité de distinguer ce qui pouvait se trouver dedans, puisque, je l'ai dit, les vitres étaient maculées de terre à l'extérieur et de spores et de moisissures à l'intérieur.

« Ouvrez la portière, a ordonné Marceno à l'un de ses hommes.

— Non ! a crié Martha Hallock. Non !

— Ouvrez-la immédiatement. »

L'homme se tenait le dos rond, avec sur le visage un air malheureux de chien qui ose désobéir à son maître, et il a secoué la tête, humble et insubordonné à la fois, en marmonnant des paroles inquiètes et apeurées. Marceno s'est tourné vers un autre, qui a accepté de toucher la portière avec le fer de sa pelle – histoire de voir, en tapant légèrement dessus, si elle ne risquait pas de lui sauter à la figure – et qui s'en est tenu là.

« Ne faites pas ça, a protesté Martha d'une voix blanche. Il ne faut pas. Trop, c'est trop. Je vous demande d'arrêter. »

À mon tour je suis intervenu pour solliciter un répit. « Ne serait-ce que par correction, Marceno, lui ai-je dit en aparté, vous devez lui épargner ça, quoi qu'il y ait là-dedans. Elle est terrorisée.

— Oui, bien sûr », a-t-il acquiescé. Et, sur un signe de lui, deux ouvriers ont escorté Martha jusqu'à sa voiture où elle s'est laissée tomber sur le siège en pleurant.

« Je vais le faire, ai-je alors annoncé à Marceno.

— Vous ?

— Oui. »

J'ai saisi la poignée, côté conducteur, j'ai tiré, mais rien n'est venu. J'y suis allé plus fort, et cette fois la portière s'est arrachée de ses gonds réduits à néant par la rouille. J'ai fait un bond en arrière. Dedans, sur le siège conducteur, une masse énorme de champignons se pressaient les uns contre les autres, s'écrasaient avec une abondance pléthorique sur les coussins, sur le plancher, partout, recouvrant telle une épaisse couverture tout ce qui pouvait se trouver dessous, et je ne sais comment j'ai trouvé le courage de m'en

approcher, de les effleurer du plat de la main, découvrant ainsi ce qui nous a à tous permis de comprendre que nous ne contemplions pas seulement une voiture enterrée mais une crypte mortuaire imparfaitement scellée : une montre de femme, une basket marron retroussée au bout, une bande décomposée d'un tissu à fleurs dans lequel on avait pu tailler une robe d'été. Je venais de découvrir les restes de la mère de Jay Rainey.

Ainsi que devaient le confirmer par la suite les analyses officielles – les dents encore en place, quelques cheveux, le numéro de série du moteur –, c'était bien là tout ce qui restait de la mère de Jay, morte à trente-neuf ans, une femme qui n'avait pas abandonné son fils unique, son bel enfant si attachant, mais qui, à en juger par la position de la voiture dans le champ, était partie à sa recherche, au contraire, et avait peut-être respiré les effluves d'herbicide qui flottaient dans l'air et ainsi rencontré sa mort.

Sur une bâche en plastique étalée par terre, les hommes de Marceno ont déposé ce qu'ils avaient récupéré : une boucle d'oreille, une alliance, la paire de baskets, un collier de pierres semi-précieuses, un petit chien en terre cuite. Marceno l'a longuement examiné avant de me le tendre. Il était lourd, au creux de la main. J'ai frotté la poussière incrustée dessus. La petite créature d'une déconcertante douceur était vernissée. Je l'ai retournée. Mon pouce a trouvé l'inscription sur le ventre : JAY - CLASSE DE CM1.

Nous avons forcé la porte du coffre, qui contenait ce qui suit : un jerrycan d'essence en plastique, une chaise longue, une batte de base-ball en aluminium, des sandales de plage en plastique. Pas une valise ni un sac à l'appui de la thèse de la fuite loin du domicile conjugal. Marceno et ses hommes observaient le silence, comme pour mieux se laisser pénétrer du sens de ces objets auxquels ils marquaient le respect tribal à l'origine des terrestres rituels funéraires.

Dans sa voiture, Martha Hallock pleurait à gros hoquets. « Ma fille, sanglotait-elle. Ma petite fille chérie. » Fallait-il que je sois stupide pour n'avoir pas reconnu en elle la grand-mère de Jay.

Marceno m'a entraîné à l'écart, vers l'océan.

« C'est elle qui m'a vendu la terre, vous savez. Il en était propriétaire mais c'est elle qui me l'a vendue.

— Je pense qu'elle savait que quelqu'un y était enterré, ou qu'elle craignait que ce soit vrai.

— Qui est-ce ?

— Sa fille, la mère de Jay Rainey. Poppy, le neveu, était évidemment au courant, c'est sans doute lui qui l'a enterrée ici. Il y a eu un accident avec l'herbicide. La même nuit, la mère a disparu, tout le monde a pensé qu'elle avait quitté son mari, mais au fond d'elle-même Martha devait savoir la vérité. »

Marceno s'est passé les doigts dans les cheveux, démoralisé par tant de gâchis et de stupidité. « Alors Poppy étalait simplement une couche de terre supplémentaire sur la voiture ?

— Il semble, oui.

— Et ce type, Herschel, est passé par là. Il lui a demandé ce qu'il faisait et ils se sont bagarrés. Ça peut suffire à provoquer un infarctus, c'est vrai.

— Ou bien Poppy lui a dit ce qu'il faisait, justement. Ou Herschel l'a compris. Ou encore, Herschel savait ce qui était arrivé et il avait peur qu'on l'apprenne. » Pensif, Marceno contemplait la forme sinistre de la Toyota. « Poppy a perdu la tête, ai-je repris. Une fois les vignes plantées, la voiture ne risquait plus de refaire surface avant longtemps, à supposer que cela arrive un jour.

— Il n'aurait plus été là pour le voir.

— Plus important, Jay Rainey n'aurait plus été là.

— Je ne vous suis pas.

— C'est probablement Poppy qui a oublié d'arrêter le pulvérisateur. Il a donc tué la mère de Jay. Quand il l'a trouvée, il a paniqué, il a enterré la voiture.

— Même si la terre était molle, ça lui aurait pris des heures.

— Il avait le bulldozer. Il a pu la trouver bien avant l'aube. »

Marceno s'est accroupi pour prendre une poignée de terre. « Vous pensez qu'il essayait d'épargner la vérité à Jay Rainey ?

— Je crois surtout qu'il ne voulait pas être inculpé pour homicide. Tout est parti de là, je pense.

— Et Jay Rainey ? Il savait ?

— Non, sans doute pas. Sauf à la toute fin. Il l'a appris au Havana Room. »

Marceno a brossé la poussière déposée sur sa veste et s'est tourné vers moi, retrouvant sa lisse apparence d'homme d'affaires d'envergure internationale.

« L'affaire est close, n'est-ce pas ?

— Pas tout à fait.

— Ah ?

— Je veux savoir pourquoi vous n'êtes pas venu au steak house le jour où je vous ai appelé pour vous dire que Poppy venait d'arriver. »

Marceno inspectait ses ongles. « Cela ne m'a pas semblé nécessaire, monsieur Oui-Yes.

— J'avais pourtant le renseignement que vous cherchiez. »

Pas de réponse. Le silence de Marceno soufflait le froid. Il a ajusté sa montre – histoire de gagner du temps, me disais-je, de préparer une explication.

« Ce H.J. était passé à mon bureau. Des menaces, des insultes... » Il m'a regardé en haussant les épaules, comme si la suite coulait de source.

« Et alors ?

— Nous avons passé un accord. Nous nous intéressions aux mêmes personnes. En principe, ça n'aurait pas dû... » Il s'est interrompu, et j'ai eu l'impression qu'il réalisait que je pouvais encore lui mettre des bâtons dans

les roues. « Je vous dois des excuses.

— Pour vous, ce n'était qu'une affaire comme une autre », ai-je murmuré.

Marceno avait une autre image de lui-même. À nouveau, ses yeux se sont posés sur la carcasse rouillée et sur le linceul de champignons. « Les hommes meurent pour rien, vous savez, a-t-il murmuré. Pour de l'argent, pour du vin. »

Pas tous, pensais-je. Pas Jay.

Je souhaite encore développer quatre points. Je veux dire ici pourquoi j'ai très mal dormi, au cours de la semaine suivante ; expliquer comment j'ai disposé de l'héritage de Jay, y compris de ses lettres à sa fille, Sally Cowles ; revenir sur le bref échange que j'ai eu avec cette dernière à propos de son vrai père ; et sur ce qui s'est passé entre Allison Sparks et moi lors de notre dernière conversation, qui portait sur les terribles événements survenus au Havana Room.

Sachant en tout et pour tout deux choses – un, que Jay était couché dans le champ de pommes de terre, moribond ; deux, que sa mère avait arrêté sa voiture devant lui –, on imagine aisément qu'elle a été saisie d'horreur à la vue de son fils étendu sans vie sur le sol. Son premier mouvement a tout naturellement dû être d'ouvrir la portière, de courir à son secours. A-t-elle hésité, cependant ? Par instinct de survie, parce qu'elle sentait ou reconnaissait l'odeur de l'herbicide qui s'infiltrait par la vitre ou le système de ventilation ? A-t-elle pensé partir en marche arrière sur la terre meuble du champ, s'éloigner au plus vite ? Et Jay était-il conscient des phares qui l'éclairaient ?

A-t-il compris que c'était sa mère ? Elle l'a peut-être appelé. Il a peut-être su qu'elle était elle aussi atteinte par l'herbicide. Quoi qu'il en soit, elle l'a regardé, elle l'a vu devant elle, en train de mourir, elle s'est elle-même vue mourir. Ce sont les dernières secondes de la vie du Jay Rainey d'avant. Des secondes qui, à cet instant, s'écoulaient vers l'inconnu. Jay, me demandais-je, n'avait-il vraiment plus aucun souvenir des phares de la voiture de sa mère, de ses cris, de la vision peut-être de la silhouette affaissée sur le tableau de bord, ou dehors, agonisant dans le champ ? Pas même l'ombre d'une molécule de souvenir ? Lui arrivait-il de penser qu'elle était partie à sa recherche, que sans le savoir il l'avait attirée vers la mort ? Cela aussi resterait sans réponse. La passion qu'il mettait à poursuivre l'enfant qu'il avait perdue inclinait certes à le croire ; on pouvait en inférer qu'il répondait à son insu à un appel de la chair, aspirait éperdument à retrouver la chair de sa chair et de celle dont il était lui-même issu. Ces contraintes déterminent la condition humaine, et ceux d'entre nous qui sont pères ou mères perçoivent avec quelle audace effrontée la chair s'obstine à perdurer dans leurs enfants, en dépit ou à cause de leur propre décrépitude. L'action rythmée de la lame qui fauche la génération précédente détourne de force notre attention sur nos enfants, car puisque nous sommes voués à connaître ce sort funeste, nous ne serions rien si nous ne les

avons pas. Il n'est pas rare que des gens sans enfant s'insurgent violemment contre l'idée que leurs vies diffèrent à tous égards, d'un point de vue existentiel, de celles des gens qui ont des enfants – réaction que j'accueille pour ma part en riant sardoniquement par-devers moi et en pensant tu te racontes ce que tu veux, mon ami, mais tu es déjà mort. J'ai beau être mort moi aussi, je survis dans mon fils qui à son tour aura garçons ou filles lorsque je serai dispersé parmi les fluorocarbures, dissous dans la couche d'ozone qui est en train de cuire la planète. Je survivrai, oui. Tous, j'en suis sûr, nous avons ça en nous, Jay Rainey comme les autres : le désir de survivre. On se lance à la poursuite de la vie pour fuir la mort et avec elle les meurtres dont on se rend complice d'une manière ou d'une autre, et cette poursuite de la vie essentielle, bien sûr, à la survie de l'espèce, est d'abord et avant tout un arrachement courageux à la terreur de l'anonymat biologique. Il faut qu'on nous connaisse. Quelqu'un doit savoir qui je suis. Le cas de Jay démontre encore autre chose : un homme ne peut pas vivre sans les femmes, l'homme provient des femmes. Je ne veux pas dire par là que les hommes ne peuvent pas vivre sexuellement sans les femmes – cela, bien sûr, leur est possible –, mais qu'ils ne peuvent pas passer outre ce fait qu'à tout le moins, dans leur passé, elles ont existé en tant que mère, sœur, influence féminine venue tempérer les pulsions les plus épouvantables de leur endocrinologie meurtrière. Les femmes, il faut l'admettre, rendent souvent les hommes meilleurs qu'ils ne seraient sans elles. Les femmes sauvent les hommes malgré eux. Jay Rainey a eu des maîtresses, bien sûr, mais en dehors de Martha Hallock, sa grand-mère, il n'avait pas autour de lui de femme le connaissant depuis toujours ; aucune qui sache en essence qui il était, aucune femme de son sang. Est-il déraisonnable de supposer qu'il espérait, fût-ce instinctivement, qu'un jour sa fille poserait les yeux sur lui et le connaîtrait comme aucune autre femme ne pouvait le connaître, avec le savoir d'une même chair ? En tant que fille dont il était le père ? La réponse à cette question n'a pas disparu avec lui. La réponse est oui.

Ensuite, il y avait les lettres de Jay à Sally, les déductions auxquelles peut-être elle était arrivée.

Ce problème était le plus difficile de tous. Je me suis penché dessus sérieusement. Avec tout le sérieux dont je suis capable. Sally n'avait pas compris pourquoi elle avait été enlevée. Elle en était sortie indemne, physiquement en tout cas. On n'avait pas touché un seul de ses cheveux. Cet instant passé en compagnie d'individus étranges ne lui avait même pas pris une heure de sa vie. Si cela l'avait traumatisée, son beau-père ou sa belle-mère avait peut-être jugé bon de l'envoyer à Disneyland ou au ski, de lui offrir une distraction qui était venue recouvrir ce moment bizarre, l'estomper. Qu'est-ce que cela représentait, une heure dans la vie d'une gamine ?

J'avais une grave responsabilité. Ces lettres, je pouvais les lui donner, bien

sûr, directement ou par l'intermédiaire de Cowles que je savais où trouver. Pour finir, je ne l'ai pas fait. Sally n'avait pas demandé à naître de parents condamnés, pas demandé à penser qu'elle était en somme abandonnée. Elle était déjà marquée par la mort de sa mère, il m'a semblé que ça suffisait comme ça. Il faut avoir pitié, je trouve, et quitte à sauver une vie, si on a le choix il faut sauver la meilleure version possible de cette vie. Je ne crois pas que je pourrais jamais me pardonner la mort du petit Wilson Doan et tout ce qu'elle a entraîné, mais je crois que j'ai pris la bonne décision le jour où j'ai déchiré les lettres de Jay et regardé les petits bouts de papier flotter sur les eaux de l'Hudson, libérant ainsi sa fille d'une vie dont elle pouvait se passer. Si on me cloue au pilori pour cela, tant pis, ce ne sera pas la première fois, mais au fond de moi j'ai confiance. J'avais beau savoir que je ne serais jamais en paix avec moi-même – comment le pourrais-je ? – mais la vue de ces lettres ballottées par le courant me donnait l'espoir, la fugace certitude que le passé peut se détacher de nous aussi sûrement que nous quitterons ce monde.

Je pensais donc la question résolue quand David Cowles m'a appelé au cabinet.

« J'aurais deux ou trois choses à vous demander, m'a-t-il dit. Ça n'a pas été simple de vous joindre. J'ai dû passer par les anciens propriétaires de Voodoo, qui m'ont redirigé sur un certain Marceno.

— Que puis-je pour vous ?

— M. Rainey est introuvable, apparemment, et...

— Il est mort.

— Mort ?

— Oui. Mais je veux bien essayer de répondre à vos questions. »

Une heure plus tard, je grimpais l'escalier de l'immeuble de Reade Street en me demandant ce qu'il savait, ce qu'il voulait savoir, quelles réponses je pourrais lui apporter. Il m'attendait à la porte, qu'il a ouverte sans bruit puis refermée à clef derrière moi. Je l'ai suivi dans son bureau. Sally nous y attendait.

« C'est lui ? a demandé Cowles. Il y était, lui aussi ? »

Elle s'est retournée. L'espace d'un instant, elle n'a plus eu l'air d'une enfant et j'ai vu devant moi la femme qu'elle deviendrait.

« Oui, a-t-elle dit. C'est lui qui m'a sauvée. »

Non sans une certaine appréhension, j'ai pris place sur le siège que Cowles me désignait.

« Naturellement, je souhaite avoir une explication, monsieur. Je veux savoir pourquoi ma fille a été kidnappée à la sortie de son lycée et emmenée en voiture à l'autre bout de la ville. » Cowles a repris son souffle. « Elle était terrorisée. Il lui a fallu trois semaines avant d'oser nous en parler. Nous sommes scandalisés, ma femme et moi. À deux doigts d'en informer la police. Je ne vois aucune raison, aucune, vous m'entendez, qui pourrait vous

soustraire au bras de la justice, monsieur Wyeth !

— Papa, ça n'a pas duré si longtemps que ça ! Ils m'ont amenée ici, à ton bureau.

— Ils t'ont enlevée !

— Ce n'est pas sa faute, papa.

— Je ne sais pas s'il faut le croire.

— Jay Rainey avait des problèmes de santé, ai-je commencé. Des gens le traquaient.

— Quel rapport avec ma fille ?

— Il était... » Je n'ai pas trouvé de mot qui me convienne. « C'était quelqu'un d'instable... »

— À quoi pensait-il que ça le mènerait, bon Dieu, d'enlever ma fille ? » s'est emporté Cowles.

Mon pauvre ami, pensais-je, tu ferais mieux de te taire.

« Il m'est très difficile d'expliquer ce qu'il avait en tête.

— Sally, je voudrais que tu ailles attendre à côté pour que nous puissions parler en tête à tête, M. Wyeth et moi. Avant, si tu as quoi que ce soit à demander ou à dire à M. Wyeth, c'est le moment ou jamais, ma grande.

— Bon, d'accord. » Elle s'est levée pour venir se placer devant moi. « J'aimerais bien savoir si c'était dangereux pour moi. De monter dans la voiture, je veux dire. Est-ce que j'étais vraiment en danger ?

— Oui, mais jusqu'à quel point, je ne sais pas.

— Pourquoi étiez-vous dans la voiture, vous aussi ?

— J'essayais d'aider Jay Rainey à sortir d'une histoire compliquée.

— Vous avez réussi ? » Les mots, une fois de plus, ne me venaient pas. « Qu'est-ce qui est arrivé, après ?

— Il est mort, Sally. » Ton père est mort, me disais-je. Maintenant tu ne le connaîtras plus jamais.

« Cet homme est mort ? Comment ?

— M. Rainey avait des problèmes respiratoires. Il était très malade.

— Il a été tué ?

— Non. Il avait vraiment de graves problèmes de santé.

— Il était gentil, comme homme ?

— Il avait beaucoup souffert. Il faisait de son mieux.

— Il me voulait du mal ? »

J'ai levé les yeux vers Cowles, avant de répondre.

« Non, Sally. Il ne vous voulait aucun mal, absolument aucun. »

La tension qui l'habitait s'est relâchée. « Alors finalement c'était une grosse erreur ? Ils se sont trompés ?

— C'est bien cela. Une erreur monstrueuse.

— Tant mieux. » Elle a secoué la tête et s'est tournée vers Cowles. « Papa, je vais aller voir mes mails, d'accord ?

— Va vite.

— Tu en as pour longtemps ?

— Non. Pourquoi ?

— Ça serait bien si on avait le temps de passer au magasin de sport, tu sais, celui qui est sur le chemin.

— Promis. »

Cowles a refermé derrière elle et s'est planté devant moi, incapable de contenir sa colère.

« Quelle est la part de vrai dans ce tissu de conneries ?

— Que voulez-vous vraiment savoir, monsieur Cowles ?

— Je veux savoir ce que c'était que cette obsession de Rainey pour Sally.

— Je ne vous le dirai pas.

— Quoi ? » Il serrait les poings de rage, et j'ai repensé à Wilson Doan père, à toute cette partie de ma vie irrémédiablement détruite. « Espèce de salopard ! Je vais aller trouver les flics. Ils...

— Oh, je sais. Et, malheureusement, je devrais tout leur raconter.

— Malheureusement pour vous, vous voulez dire ? »

J'étais trop lié moralement pour avoir ma liberté de parole. J'avais une obligation vis-à-vis de Wilson Doan père et de sa femme, à qui j'avais pris leur enfant, une obligation vis-à-vis de mon fils, qui m'avait été retiré avec mon consentement, une obligation vis-à-vis de Jay Rainey, qui, faut-il le rappeler, n'avait jamais dit à sa fille qu'il était son père, malgré tout ce qu'il lui en coûtait. J'avais aussi une obligation vis-à-vis de Cowles et, plus important, une obligation vis-à-vis de Sally. Tout simplement parce qu'elle était encore une enfant et que j'étais un adulte. Mes obligations envers toutes ces personnes ainsi qu'envers moi-même m'imposaient de n'être plus jamais responsable de la séparation d'un enfant d'avec ses parents, père ou mère. Jamais. Plus jamais.

« Malheureusement pour qui, Wyeth ? martelait Cowles. Qui aurait à bâtir de la vérité, vous pouvez me le dire ? »

Je l'ai regardé au fond des yeux, j'ai toisé sa terrible assurance, sa certitude d'être dans son bon droit. « Ceux qui vous aiment plus que tout au monde, ai-je enfin répondu. Ceux qui ont besoin d'un père qui les aime. »

Il s'est instantanément calmé. Je ne crois pas qu'il ait compris, mais au moins aura-t-il admis qu'il n'avait pas les éléments pour comprendre et qu'il valait peut-être mieux ne pas chercher à savoir.

Il s'est un peu tassé sur lui-même, il a soupiré. « Vous me demandez de vous faire confiance...

— Je vous demande surtout de vous faire confiance à vous. D'avoir confiance en ce que vous savez. »

Il y a réfléchi, la tête penchée sur le côté, et il a décidé d'en rester là.

« C'est bon. Ma fille a l'air d'aller bien, de toute façon. Ça l'a aidée, de vous poser ces questions.

— Vous avez très bien fait de le lui suggérer. »

Peu désireux de s'engager sur ce terrain, il a tousoté discrètement avant de déclarer : « Je compte rompre le bail. Nous rentrons à Londres.

— Très bien.
— Vous êtes l'exécuteur testamentaire de Jay Rainey ?
— Je risque de l'être, oui. Par défaut.
— Vous ne me ferez pas d'ennuis, pour le bail ?
— Non, naturellement.
— J'aimerais avoir votre adresse et votre numéro de téléphone, au cas où j'aurais autre chose à vous demander.

— Bien sûr.
— Je voudrais juste savoir...
— Dites.
— Combien de temps avez-vous travaillé pour M. Rainey ?
— Quelques semaines.
— En somme, vous ne le connaissiez pas très bien ?
— Pas très bien, non.
— Il était marié ?
— Non.
— Pas de famille ?
— Non. Il n'avait absolument personne. »

Il a soupesé cette réponse, puis la civilité qui le caractérisait a repris le dessus. « Une histoire plutôt triste, au fond.

— Oui. »

Il me tendait la main. Je me suis levé pour la lui serrer.

« Monsieur Wyeth, vous comprenez j'espère combien j'ai eu peur... quand on est père, vous savez... on est facilement protecteur, on...

— Vous n'avez pas à vous excuser, voyons. »

Il m'a raccompagné à la porte. Dans la première pièce, Sally pianotait sur le clavier d'un ordinateur. Elle s'est levée en voyant que je parlais. Elle avait les épaules de Jay, ses yeux noirs, ses longues jambes, mais Cowles ne le voyait pas.

« Au revoir, a-t-elle lancé poliment.

— Au revoir. »

La porte du bureau s'est refermée derrière moi, et de ma vie je n'ai plus revu David ou Sally Cowles, mais j'ai collé l'oreille contre le battant, pour écouter.

« Papa !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est pas marrant, ici.

— Tu veux rentrer à la maison ?

— Tu as dit qu'on passerait au magasin chercher une nouvelle crosse de hockey.

— On va y aller. Laisse-moi simplement rassembler mes papiers, ma puce, j'en ai pour une minute.

— Oh, mais papa ! a crié Sally exaspérée. C'est pas marrant, à la fin ! »

Je n'avais pas besoin d'en entendre davantage, cela me suffirait pour

toujours. J'ai descendu l'escalier sur la pointe des pieds et je suis sorti dans la rue. Le temps commençait à se radoucir et pendant une heure j'ai marché dans la ville en proie à un étrange sentiment de vide. *Jay*, lui disais-je en moi-même, *c'est pour la protéger que j'ai agi comme ça*. Il valait mieux qu'elle ne sache pas qui était son père, et pour deux raisons : si elle l'apprenait, sa relation avec l'homme qu'elle prenait pour son père en serait altérée, et de toute façon elle avait à jamais perdu son vrai père. Une vérité enrobée dans un mensonge ou un mensonge dans une vérité – je n'arrivais pas à trancher. J'avais quand même l'impression d'avoir fait ce qu'il fallait. En tout cas cette décision ne m'accablait pas. J'avais menti pour la bonne cause, et même si cette action n'avait pas, tant s'en faut, le pouvoir de ressusciter le petit Wilson Doan, je l'offrais comme un geste de contrition qui peut-être avait son prix.

Ma déambulation m'avait amené devant le steak house de la 33^e Rue, mais je n'y suis pas entré. Le second pot de grès avait été remplacé par un autre, semblable, garni d'un persistant. L'arbuste qui avait besoin d'eau n'était pas strictement le pendant de l'autre. Un soir, enfin, à la saison où les nuits deviennent moins fraîches, j'ai poussé la lourde porte barrée de l'inscription dorée, et à l'intérieur tout était pareil, les lambris d'acajou, les tableaux aux murs. Identique, comme s'il ne s'était rien passé. Je suis arrivé une heure peut-être avant le coup de feu du dîner. Un garçon passait l'aspirateur à l'autre bout de la grande salle, le maître d'hôtel consultait le registre des réservations. La porte du Havana Room était grande ouverte, cela m'a tout de suite frappé, et avant qu'on puisse me dire quoi que ce soit je l'ai franchie en vitesse et j'ai descendu les dix-neuf marches de marbre, impatient de revoir le grand nu aux yeux noirs accroché au-dessus du bar, les livres sur leurs étagères, l'antique barman qui devait essuyer ses verres, les appliques poussiéreuses sur les boiseries.

La pièce était repeinte d'un jaune improbable aussi gai et inoffensif que pour une chambre d'enfant, tous les tableaux, tous les vieux livres avaient été retirés. Le carrelage était recouvert d'une somptueuse moquette, les box et les toilettes pour hommes avaient été démolis, évacués. Deux longues tables étaient dressées, drapées de nappes blanches, et sur chacune il y avait une affichette annonçant : FEMMES EN DIALOGUE – DÎNER MENSUEL AUTOUR D'UNE PERSONNE INVITÉE. J'ai entendu un bruit de voix, dans l'escalier, et je me suis soudain retrouvé au milieu de quinze ou seize femmes à l'air décidé qui chacune s'empressait de gagner sa place.

« Il faudrait apporter trois bouteilles d'eau gazeuse à chaque table, s'il vous plaît, m'a lancé l'une d'elles. Merci. »

Sans prendre la peine de lui expliquer son erreur, je me suis esquivé et je suis remonté dans la grande salle. Là, je suis directement passé dans les cuisines en pensant qu'Allison y était peut-être. J'ai croisé des cuisiniers, des garçons et des serveuses dont les visages m'étaient familiers, mais d'Allison, point.

« Je peux vous aider, monsieur ?

- Je cherche Allison Sparks.
- Je viens de la voir. Elle doit être par là.
- Dans son bureau ?
- Je pense plutôt dans les réserves, en bas.
- Vous voulez bien m’y conduire ?
- C’est... ?
- Très urgent, oui. »

J’ai suivi la serveuse qui m’entraînait dans les sous-sols, puis dans un couloir bas de plafond avec des tuyaux qui couraient partout, jusqu’à la porte entrebâillée de la chambre froide.

« Allison ?

— Oui ? »

Après m’avoir adressé un petit signe, la serveuse est repartie vers les cuisines.

« Oui ? » a répété Allison avec agacement.

Je suis entré dans la pièce. Où pendaient, comme la dernière fois, une cinquantaine de carcasses de bœuf mises à rassir, tamponnées et datées. Sa planchette à la main, Allison me tournait le dos. J’ai toussoté et elle m’a regardé, bouche bée.

« Bill.

— Comme tu vois. J’ai failli t’appeler.

— Tu aurais dû.

— Tu as repeint le Havana Room, j’ai vu.

— Ce n’est pas ce que je dirais.

— Ah ?

— J’ai effacé le Havana Room, Bill.

— Récuré, oui. Plus de traces.

— Je déteste ce qu’il est devenu, Bill. Je déteste. »

Une tension inconfortable s’était installée entre nous.

« Tu vas m’expliquer, Allison ?

— Quoi ?

— Ce qui est arrivé. »

Elle a secoué la tête. « Je te l’ai déjà dit, Bill, je n’en sais rien. Ha a fait venir des hommes.

— Je sais, oui, des hommes qui avaient une fourgonnette. Mais Jay, Allison ? Que lui est-il arrivé ? »

Elle me dévisageait, et j’ai cru voir passer quelque chose dans son regard.

« Comment est-il mort, Allison ? Tu m’as dit qu’il était sorti de là tout seul mais je sais que ce n’est pas vrai. Il n’est pas allé chercher sa voiture, il n’est pas allé chez lui, il est mort dans les vêtements qu’il avait sur lui ce soir-là.

— Je ne sais vraiment pas ce qui est arrivé, Bill.

— Il avait touché au poisson ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que tu l’as vu manger du poisson ?

— Non.

— Tu l'as vu tomber ?

— Non.

— Tu l'as vu après, alors, une fois qu'il était tombé ?

— Oui.

— Tu l'as vu mort ? » Pas de réponse. « Est-ce que tu l'as vu mort, Allison ?

— Oui.

— Dans ce cas tu as vu les hommes de Ha l'emmener ? » Silence. « Tu les as vus m'emmener, moi aussi ? » Silence. « J'étais laissé pour mort, Allison, merde ! »

Elle n'avait pas saisi la petite chance qu'elle avait de me sauver, elle l'avait laissée filer de son plein gré et j'aurais pu la haïr pour ça, définitivement, mais après tout j'étais toujours entier. J'avais été aussi fautif que les autres, à ma façon, et la corde des trahisons mutuelles était tressée de nos désirs à tous.

« Dis-moi comment Jay est mort, Allison.

— Je ne sais pas.

— Allison, souviens-toi. Ha avait préparé huit parts de poisson. Denny et Gabriel en avaient deux chacun. H.J. aussi, deux. J'en ai mangé une. Il en restait une. Elle était devant Jay quand j'ai perdu conscience. Il l'a mangée ou pas ?

— Non.

— Et il allait bien ?

— Il n'avait pas l'air très solide, mais ça allait, je crois.

— Comment ça, pas très solide ?

— Il était penché sur la table comme si ça n'allait pas. L'air fatigué... » Elle s'est arrêtée. J'attendais. « Je suis montée faire l'ouverture du restaurant. Les cuisiniers étaient arrivés, les autres membres du personnel aussi, tout le monde. Ha est venu avec moi.

— Est-ce qu'il croyait m'avoir tué ?

— Oui, par accident. Il pensait qu'il t'en avait trop donné. Il a dit que ton cerveau était fichu et que tu allais mourir pendant le transport.

— Moi je crois qu'il savait très bien ce qu'il faisait. Où est-il, Ha, maintenant ?

— Je te l'ai déjà dit. Je ne sais pas.

— Parti ?

— Tout de suite après. Dans la nuit.

— Il ne t'est pas venu à l'idée de le chercher ? »

Elle a fait non de la tête, avec une certaine tristesse, m'a-t-il semblé.

« Pourquoi, Allison ?

— Je n'ai pas un seul indice qui pourrait me mettre sur sa piste, voilà pourquoi.

— Tu avais son nom. Tu aurais pu lancer un avis de recherche en...

— Je ne sais pas comment il s'appelle.

— Voyons, Allison ! Ha, c'est son nom ou son prénom ?

— Je ne sais pas.

— Enfin, tu l'as engagé.

— Je le payais au noir. Nous n'avions fait aucun papier.

— Il s'appelle vraiment Ha ? »

Elle a souri. « Comment veux-tu que je le sache ? »

— Fini, le poisson chinois hallucinogène, alors ?

— Fini.

— Bon, ai-je dit, estimant qu'il était temps de tout reprendre depuis le début. Où se trouvait Jay quand tu es montée avec Ha ouvrir le restaurant ?

— À sa place. Il tenait un cigare.

— Tu l'as vu l'allumer ?

— Non.

— C'est donc la dernière fois que tu l'as vu... vivant ? » Les yeux d'Allison s'étaient embués. Elle a cillé. « Parle, Allison.

— Oui. Quand on est redescendus, dix minutes plus tard, peut-être, il était mort. Par terre, mort. C'était horrible.

— Est-ce qu'il avait mangé le dernier sushi ?

— Non. Je n'ai pas compris comment...

— Et le cigare ? Il était toujours là ? Allumé ? Ça sentait le tabac ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Mes nerfs ont craqué, si tu vois ce que je veux dire. » Elle me cachait quelque chose, je le sentais. « J'ai vu cette fille, l'autre jour, a-t-elle hasardé, les yeux baissés. Je l'ai croisée dans le quartier. Elle lui ressemble tellement. »

Je ne croyais pas tout à fait à cette histoire de cigare, et je me demandais pourquoi. Ou ce que je devais faire pour y croire.

« Tu sais, Bill, a repris Allison. La nuit où...

— Où j'ai commencé à comprendre, oui.

— Elle habitait juste en face de chez moi, a-t-elle murmuré en se parlant à elle-même. Il essayait de se rapprocher d'elle...

— Non, arrête ! La dernière part de poisson, qu'est-ce qu'elle est devenue ? »

Elle pleurait contre mon épaule. Allison Sparks, oui, la dure à cuire corrompue jusqu'à la moelle sanglotait sur ma poitrine.

« Jay était mort, Bill, et toi aussi j'ai pensé que tu étais mort, tu avais l'écume à la bouche, et il y avait ce type, Lamont, mort, alors j'ai paniqué, Bill. J'avais été tellement furieuse, à cause de la fille, et maintenant je comprenais pourquoi Jay se conduisait comme ça, pourquoi il... Je ne lui en voulais plus et tout ça était simplement trop triste, affreusement triste, je n'avais plus qu'une envie, mourir, moi aussi, mourir là, avec lui.

— Alors tu... ?

— J'ai pris le bout de poisson, je l'ai avalé et Ha s'est mis à hurler, il m'a traînée par terre, il m'a enfoncé les doigts dans la bouche, moi je me débattais,

je l'ai frappé, Bill, mais il ne voulait pas me lâcher, il a pris la cuiller, il me l'a rentrée dans la gorge pour que je vomisse. »

Allison s'est effondrée contre moi, brisée, au désespoir. J'avais mangé le poisson de mon plein gré, en pensant en toute bonne foi que la portion serait inoffensive. Elle ne l'était pas, pas tout à fait... Sans plus ? Celle de Jay, en revanche, contenait une dose mortelle. Ha avait-il voulu le tuer ? Pour quelle raison ? Parce qu'il avait trahi Allison ? Qu'il troublait la bonne marche du restaurant ? Autre hypothèse, la part idéalement dosée pour un homme de la carrure de Jay était létale pour Allison, et elle l'avait réalisé. Je n'aurai jamais la réponse à ces questions.

J'ai laissé Allison sangloter toutes les larmes de son corps contre la cloison de la chambre froide et j'ai retrouvé mon chemin tout seul, j'ai traversé les cuisines, la grande salle du restaurant. Incapable de résister à la tentation de jeter un dernier regard au Havana Room rebaptisé Salon des Fleurs, ainsi que je l'ai alors constaté, je me suis approché de la porte, les yeux pleins de l'image que je gardais de la pièce – les boiseries en acajou, le carrelage noir et blanc, le choix de livres éclectique. Les voix claires des participantes au groupe « Femmes en Dialogue » m'ont retenu d'aller plus loin. Je me suis rendu compte qu'il valait mieux renoncer à jamais à emprunter cet escalier.

J'allais franchir le seuil du steak house quand l'ancienne gloire littéraire que j'avais déjà vue à deux reprises a fait son entrée, vêtue d'un costume d'excellente coupe. À jeun, le lion distingué gardait sa superbe.

« Je vais prononcer un petit discours, a-t-il déclaré, pensant probablement que je le reconnaissais. On m'attend. »

Mon regard s'attardait sur les sourcils hautains et grisonnants, les dents trop belles pour être vraies.

« C'est vous, l'invité du mois ? » ai-je cavalièrement demandé. Il était pressé, il a acquiescé. J'ai pointé le menton vers la porte du Havana Room. « Vous veniez, en bas, avant ?

— Oui, a-t-il répondu, et je suis heureux de constater qu'ils ont renoncé à leur ridicule petite mascarade. »

Je n'ai rien dit, pas même souri, et c'est d'humeur morose que j'ai poussé la lourde porte donnant sur la rue. Quand on a vécu un certain temps à New York, il y a des endroits qu'on apprend à éviter et cet établissement fait partie de ceux où je ne mets plus les pieds.

Dix ou quinze jours de plus ont passé. J'étais heureux de crouler sous les dossiers et de pouvoir m'abrutir de travail. Heureux et plus encore – soulagé. Tuthill n'avait rien perdu de ses dons de sorcier et, grâce aux jeunes gens qu'il avait engagés, le cabinet prospérait. Nous nous frottions les mains en tête à tête, Dan et moi, hommes d'expérience qui savions que ces petits jeunes allaient nous enrichir. Riches, nous le serions bientôt, ou plutôt, lui l'étant

déjà, je ne tarderais pas à le devenir car il allait m'associer à l'affaire et nous construirions sur cette base. Un nouveau cycle, une nouvelle saison, une nouvelle chance... une de ces occasions inespérées que la ville vous offre, parfois. C'était déjà beau, et il y avait mieux : Judith avait appelé pour prévenir qu'elle rentrait à New York avec notre fils le mois suivant.

Entre-temps, les biens de Jay avaient été mis sous séquestre. Il n'avait pas fait de testament, et en conséquence, parce que j'étais le dernier avocat à figurer au dossier, le tribunal m'a proposé d'en être l'administrateur officiel. Tout cela me prendrait du temps, bien sûr. Lorsque j'ai appelé Martha Hallock pour lui demander qui étaient les plus proches parents de Jay encore vivants, elle m'a répondu d'un mot : « Moi.

— Que voulez-vous que je fasse de l'héritage ?

— D'abord il faut vendre cet immeuble.

— Et le produit de la vente ? À qui dois-je le remettre ? »

Elle a toussoté. « Je n'ai pas besoin d'argent, monsieur Wyeth. Donnez-le à l'Agence de protection du littoral. Ces gens-là achètent des espaces encore vierges, ils les protègent. Avec quelques millions de dollars, ils auront de quoi faire. »

Je pensais à Jay petit garçon, à son enfance, là-bas, sur cette langue de terre, et il m'a semblé que c'était une bonne façon, en effet, d'honorer sa mémoire. « Il faut en donner à la famille, aussi, continuait Martha Hallock. La moitié.

— La famille ?

— La veuve de Herschel. Une fois vos honoraires déduits, donnez-en leur la moitié. »

J'ai donc téléphoné à Mme Jones à qui j'ai appris qu'elle toucherait bientôt une somme substantielle. Elle s'est montrée aimable. « Nous avons perdu un garçon dans la famille, il n'y a pas bien longtemps, m'a-t-elle annoncé.

— J'en suis navré », ai-je répondu.

Et c'était vrai. J'aurais pu lui dire que H.J. était mort parce qu'elle l'avait enrôlé dans sa scabreuse tentative d'obtenir une compensation pour la mort de Herschel, qu'elle avait été mal avisée ou mal conseillée, mais après tout elle défendait une cause juste, elle aussi, comme H.J., et ni elle ni lui ne pouvaient prévoir qu'il allait rencontrer son destin en avalant un bout de poisson préparé dans un restaurant de viande par un immigrant chinois sans papiers. Personne ne pouvait prévoir une chose pareille, non, aussi lui ai-je présenté mes condoléances avant de gentiment raccrocher.

J'attendais que la police me contacte, car j'avais beau essayer, je ne pouvais pas me dérober devant le fait que je savais comment et dans quelles circonstances avaient été commis un certain nombre de crimes et délits. Je me répétais qu'éclaircir ces affaires ne rendrait pas la vie aux morts, ne servirait

qu'à me compromettre, et d'autres avec moi. Je pensais d'abord à moi, oui. Je ne peux pas le nier. Toutefois je savais aussi que si j'allais à la police, une question en soulèverait forcément des tas d'autres, que de fil en aiguille l'enquête remonterait jusqu'à Sally Cowles, que si cela arrivait, elle apprendrait que l'homme qui lui avait touché l'oreille dans la limousine était son père et qu'il était mort. Et David Cowles, qui veillait sur elle comme si elle était sa fille, qui s'occupait de la vêtir, de la nourrir, de la protéger, se découvrirait à ses propres yeux, à ceux du monde, à ceux de Sally, comme l'homme qui n'était pas son père. Alors une enfant aurait perdu son père, et un père son enfant.

La police ne m'a pas contacté, non, mais je ne me sentais pas libre pour autant. Je n'arrivais pas à ôter cette écharde de peur, ce rappel incessant qu'il restait un point encore non résolu. Jusqu'au jour où à force de creuser j'ai trouvé. Ça m'est revenu.

Dans le sachet en plastique contenant les effets de Jay, et désormais rangé dans le coffre de mon bureau, il y avait la pochette d'allumettes au nom du Havana Room. À ma connaissance, Jay n'était entré dans cette pièce qu'à deux reprises, le soir de la signature du contrat et la toute dernière fois. Je ne me souvenais pas de l'avoir vu prendre de pochette d'allumettes lors de sa première visite, or je ne l'avais pas quitté une minute en dehors du court moment où je m'étais absenté pour lire le contrat.

C'est avec ces souvenirs en tête que j'ai ouvert le coffre, dont la combinaison reprenait la date de naissance de Timothy, et sorti la pochette d'allumettes du sachet. Jusqu'alors je n'avais pas eu l'idée de soulever le rabat, mais à présent oui...

... et ce que j'y ai vu n'était pas une preuve, pas exactement, mais cela pouvait en tenir lieu. Il manquait une allumette, une seule. Jay en avait craqué une, puis il avait remis le tout dans sa poche. On pouvait conjecturer qu'il avait jeté un regard autour de lui, dans la pièce étroite du Havana Room, vu trois hommes étendus sans vie, plus son avocat apparemment fidèle et loyal effondré sans connaissance (l'écume aux lèvres, les yeux révulsés), et deviné ce qui l'attendait. Après tout, il venait de dire adieu à sa fille, pour toujours, probablement, et il ne lui avait pas révélé qui il était. Ça avait été un énorme choc, puis il y avait eu le plan grossier dessiné par Poppy, qui indiquait l'emplacement où sa mère était enterrée depuis tant d'années et lui révélait aussi que, selon toute vraisemblance, elle avait succombé à la mort à laquelle il avait lui-même échappé de justesse.

J'affirme ici que cela est largement suffisant pour tuer un homme, extirper l'espoir de son cœur, surtout lorsque cet homme se sait condamné à brève échéance. La longue traque de Jay était arrivée à son terme ; il ne lui restait désormais qu'à attendre la fin, la mort lente par asphyxie. Alors il a effectué ce geste symbolique et grandiose, oui, même si personne n'y a assisté.

Au Havana Room, on pouvait s'offrir un authentique cigare cubain, et si le tabac était excellent, si la fumée dense et odorante était captivante lorsqu'elle

s'élevait, frôlant les boiseries d'acajou, les tableaux dans leurs cadres, vers les plaques d'étain moulé du plafond, il n'en est pas moins vrai que ce plaisir particulier pouvait achever quelqu'un comme Jay Rainey, surtout s'il aspirait la fumée et l'avalait, la retenait, lèvres closes, nez pincé, jusqu'à ce que les bronches fragiles et si longtemps torturées se convulsent et enflent au point d'éclater, enflent tant que trente secondes plus tard cela n'avait plus grande importance que Jay s'écroule, suffoquant, les yeux exorbités, la gorge en lambeaux, le visage cramoisi dans un rictus épuisé. Non, cela n'avait plus d'importance, désormais. Il s'est laissé choir comme une masse ; le cigare est tombé sur le carrelage où Ha l'aura balayé à son insu en faisant le ménage. Jay s'est tordu, à l'agonie, sur les dalles noires et blanches du Havana Room. Une personne dont le VEF est très diminué sombre rapidement dans un état de détresse respiratoire aiguë. Elle perd très vite conscience car la baisse drastique du taux d'oxygène dans le sang est encore accélérée par l'emballement du rythme du cœur qui, pour tenter de se sauver, pompe comme un forcené le peu d'oxygène disponible et provoque l'effondrement des fonctions organiques. Les parois des poumons sont alors le siège d'une réaction en chaîne nommée cascade enzymatique. En cinq à six minutes, le cerveau saturé de substances chimiques nocives est profondément endommagé ; la mort survient peu après.

Oui, ce que je sais de mon ancien client Jay Rainey et l'unique allumette arrachée de cette pochette – que j'ai toujours en ma possession – ont ancré en moi l'inébranlable conviction qu'il a abrégé sa vie au lieu d'attendre qu'elle le quitte lentement, et il faudrait me présenter des arguments très persuasifs pour que je cesse de voir dans son geste une volonté paradoxale d'affirmation de soi, un cadeau en somme qu'il se serait offert, et une tragédie tout sauf dérisoire pour ceux d'entre nous qui l'ont connu, même brièvement.

Judith m'a appelé pour dire qu'elle avait réservé dans un hôtel du centre et me préviendrait lorsqu'ils seraient arrivés, Timothy et elle. Je m'obligeais à m'attendre au pire. « Ça va être merveilleux de retrouver New York », avait-elle ajouté, et il m'avait semblé percevoir une pointe de nostalgie dans sa voix. « Timothy est tellement impatient de te revoir. »

Le jour de leur retour, j'ai attendu son coup de fil. Je pensais bien qu'elle devait être aussi nerveuse que moi. Le soir, enfin, le téléphone a sonné.

« J'ai envie de te voir », ai-je dit.

Judith n'a pas répondu directement à cette déclaration. « Il s'est passé tellement de choses, Bill. » Je ne pouvais qu'en convenir. « Tu travailles, en ce moment, il paraît ? »

— J'ai été recruté par un cabinet qui vient de se monter. » La manière dont je formulais la chose prêtait à ma nouvelle situation une importance quelque peu exagérée. Judith a émis un petit murmure approuvateur. « Mais ce n'est pas un poste où je peux espérer gagner huit cent cinquante-deux millions de

dollars.

— Ah, oui », a-t-elle soupiré sans s'appesantir davantage, tandis que je cherchais quelque chose d'intelligent à dire. « Tu sais, Bill, a-t-elle repris, dans le fond je crois que j'ai perdu les pédales.

— Ça, oui.

— Tu vois quelqu'un, en ce moment ? » a-t-elle hasardé.

J'ai pris mon temps pour lui répondre. « Oui, ai-je dit.

— Oh, a fait Judith, un peu décontenancée. Ça t'embête de... enfin, ça ne me regarde pas, Bill, je sais, mais ça t'embête de me dire qui tu vois ?

— Pas du tout.

— Oui... et... c'est qui ?

— Toi. C'est toi que je vois. Demain, quinze heures, le salon de thé du Plaza. »

Judith était contente d'entendre ça, je le sentais. Je la connaissais toujours aussi bien, je percevais tout ce qu'elle mettait dans chacun de ses soupirs. « Bien... c'est bien », a-t-elle répondu, et en moi-même je pensais que ça serait très agréable de la voir, de la regarder dans les yeux, de la retrouver au milieu du bruit et de l'agitation, de la reconnaître de loin dans la foule et de m'arrêter devant elle et de la prendre dans mes bras.

Je ne me trompais pas. Ils étaient là, le lendemain, ils avançaient vers moi. Judith d'une démarche décidée, et Timothy avec un gant de base-ball, celui que je lui avais envoyé, jetait une balle en l'air et la rattrapait. Je me suis levé pour leur dire bonjour. Le corps de Judith m'était si familier. Celui de Timothy aussi, bien qu'il ait pourtant beaucoup grandi. Je l'ai soulevé de terre pour l'embrasser sous le regard attentif de Judith. Il faudrait encore énormément pardonner, des deux côtés. Ce n'était peut-être pas plausible et peut-être que cela nous dépassait, mais après tout ce n'était pas impensable non plus. Des choses plus étranges arrivent, dans la vie, des choses autrement plus étranges.

REMERCIEMENTS

À chaque livre je prends mieux conscience de ce que je dois à tous ceux qui m'aident, au long du parcours. Leurs présents varient – cadeaux de temps, d'idées, d'encouragements, de confiance indéfectible, de tarte à la rhubarbe –, et chacun à sa façon aura été essentiel à la lente élaboration de ce roman. Je veux ici remercier : Lynn Buckley ; Charles Church ; Mark Costello ; Jill Cross ; Kris Dahl ; Brian DeCubellis ; Jim Dillon ; Janet et Don Doughty ; Jeremy Epstein ; Nan Graham ; Sloan Harris ; Kathryn, Sarah, Walker et Julia Harrison ; Dan Healy ; Mike Jones ; Larry Joseph ; Abby Kagan ; Christopher Kent ; Naomi Kristen ; Sarah Knight ; le Dr Al Kulik ; Jud Laghi ; Susan Moldow ; le Dr Spencer Nadler ; Aodaoín O'Floinn ; Rich et Nancy Olsen-Harbich ; Vince Passaro ; Joyce et Rose David ; Tom Schindler ; Lynn Schwartz ; Earl Shorris ; Charles Spicer ; Scott Wolven.

La contribution de l'éditeur au roman que met au monde l'écrivain obéit à des processus intimes et mystérieux. J'ai la chance de travailler avec un des grands du monde de l'édition, John Glusman. Ses questions furent catalytiques, ses suggestions parfaites, ses réserves avisées. Les présents de John sont eux aussi dans ces pages.

Cet ouvrage a été imprimé en France par
CPI
BUSSIÈRE
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en mai 2011

Dépôt légal : juin 2006.
N° d'édition : 3854. – N° d'impression : 111349/4.
Nouveau tirage : avril 2011.

-
- 1 Les New York Knicks, ou New York Knickerbockers, l'équipe de basket-ball de New York qui fait partie de la Fédération nationale (*N.d.T.*).
 - 2 Les Jets : équipe new-yorkaise de football américain (*N.d.T.*)
 - 3 L'équipe de football américain de San Francisco, qui doit son nom à la ruée vers l'or qu'a connue la région de San Francisco en 1849 (*N.d.T.*).
 - 4 Wilt Chamberlain (1936-1963) : mythique joueur de basket-ball. (*N.d.T.*)
 - 5 Un présentateur vedette de la chaîne de télévision NBC (*N.d.T.*).
 - 6 Ainsi s'appelait la ferme que Peter Stuyvesant exploitait avec son frère, et qui a donné son nom à la rue Bowery, dans Manhattan (*N.d.T.*).
 - 7 William Marcy Tweed (1823-1878), dit « Boss » Tweed : politicien américain qui après s'être indirectement assuré le contrôle du Parti démocrate par des manœuvres souvent frauduleuses mit la ville de New York en coupe réglée (*N.d.T.*).
 - 8 Napa et Sonoma : deux grandes régions viticoles de Californie (*N.d.T.*).